Faire ou non parti ? : la Centrale des Travailleurs Argentins en quête d'une stratégie politique face au néo-libéralisme (1991-2013)

Walter Francisco Nique Franz

▶ **To cite this version:**

Walter Francisco Nique Franz. Faire ou non parti ? : la Centrale des Travailleurs Argentins en quête d'une stratégie politique face au néo-libéralisme (1991-2013). Science politique. Université Panthéon-Sorbonne - Paris I, 2019. Français. NNT : 2019PA01D060 . tel-02798953

HAL Id: tel-02798953
https://theses.hal.science/tel-02798953

Submitted on 5 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ PARIS 1
PANTHÉON SORBONNE

École Doctorale de Science Politique (ED n° 119)

Faire ou non parti ?

La Centrale des Travailleurs Argentins en quête d'une stratégie politique face au néo-libéralisme (1991-2013)

Walter Francisco Nique Franz

Thèse pour l'obtention du doctorat en science politique

Réalisée sous la direction M. Frédéric Sawicki

Professeur de science politique, université Paris 1-Panthéon-Sorbone

Soutenue le 17 décembre 2019

Jury

M. Jean-Louis Briquet	Directeur de recherches au CNRS, Centre européen de sociologie et de science politique (CESSP)-Université Paris 1-Panthéon-Sorbonne
Mme Camille Goirand (Rap.)	Professeure de science politique, Université Paris III-Sorbonne Nouvelle
M. Gabriel Vommaro (Rap.)	Professeur titulaire à l'Université de San Martín (Argentine)
M. Karel Yon	Chargé de recherche au CNRS, Institutions et dynamiques historiques de l'économie et de la société (IDHES)-Université Paris-Nanterre

FAIRE OU NON PARTI ?

La Centrale des Travailleurs Argentins (CTA) en quête d'une stratégie politique face au Néo-libéralisme (1991-2013)

Lucía

Spectrum Patronus

Résumé : Faire ou non parti ? La Centrale des Travailleurs Argentins en quête d'une stratégie politique face au néo-libéralisme (1991-2013)

Décembre 2002, la Centrale des Travailleurs Argentins (CTA) décide de constituer un Mouvement Politique, Social et Culturel. Tout laisse croire que la Centrale va créer un parti politique. L'ambition est de proposer une alternative de gauche à la crise économique et sociale qui affecte le Pays depuis un an. Paradoxalement, ce n'est qu'à partir de 2006 que commence la construction partisane alors qu'un gouvernement de gauche dirige de Pays et que tous les indicateurs socio-économiques se sont améliorés. Pourquoi la CTA hésite à faire parti en 2002 ? Pourquoi le fait-elle en 2006 alors que la crise est déjà passée ? De quelle façon le parti est-il construit ? L'objectif de cette thèse est de déchiffrer cette énigme à travers la compréhension du jeu d'interdépendances constitué entre syndicats, mouvements sociaux et partis politiques. Deux hypothèses sont ici défendues. D'une part, pendant les années 1990, la stratégie de contestation des politiques néolibérales a amené la CTA à se positionner à l'intersection de différents univers sociaux, en nouant de multiples relations avec des syndicats, des mouvements sociaux et des partis politiques. En raison de la densité de ces réseaux et de l'intensité des interactions entre ses composants, un milieu multisectoriel que nous désignerons par l'expression « milieu oppositionnel » s'est alors formé. La stratégie de construction partisane se trouve toutefois entravée du fait des jeux concurrentiels livrés à la fois au sein de la Centrale et du milieu oppositionnel. D'autre part, les stratégies partisanes menées par les syndicalistes sont en réalité le résultat d'un habitus clivé. Leur reconversion dans le champ politique est partielle, de même qu'ils résistent à adopter des pratiques et les logiques propres au jeu politique, au risque de compromettre la viabilité électorale du parti. La démonstration s'appuie sur une enquête socio-ethnographique menée pendant trois séjours de terrain réalisés entre 2011 et 2015.

Mots-clés : Syndicats, Partis Politiques, Mouvements Sociaux, Centrale des Travailleurs Argentins (CTA), Argentine.

Abstract: To Create a political party or not? The Argentinean Workers' Union (CTA) in search of a political strategy to face neoliberalism (1991-2013).

December 2002, the Argentinean Workers' Union (Central de trabajadores Argentinos, CTA) decides to form a Political, Social and Cultural Movement. Everything suggests that the Central will create a political party. The ambition of the actors is to propose a left-wing alternative to the economic and social crisis that has affected the country for a year. Paradoxically, it is only from 2006 that a partisan construction begins whilst a left-wing government leads the Country and all the socio-economic indicators have improved. Why the CTA is reluctant to join in 2002? Why is it doing it in 2006 when the crisis is already behind? How is the party built? The objective of this thesis is to decipher this enigma through the understanding of the game of interdependencies between unions, social movements and political parties. Two hypotheses are defended. During the 1990s, the strategy of challenging neoliberal policies led the CTA to position itself at the intersection of different social universes, forging multiple relationships with unions, social movements and political parties. Because of the density of these networks and the intensity of the interactions between its components, a multi-sectoral environment, that we will call the "oppositional milieu", has been formed. It is because of the competitive games played both within the Central and the oppositional milieu, that the partisan construction strategy is hindered. The second hypothesis holds that partisans' strategies led by trade unionists are the result of a cleaved habitus. Their reconversion into the political field is partial and they resist to adopt practices and logics specific to the political game, at the risk of compromising the electoral viability of the party. The demonstration is based on a socio-ethnographic survey conducted during three field trips conducted between 2011 and 2015.

Keywords: Trade Unions, Political Parties, Social Movements, Argentineans Workers' Union (CTA), Argentina

Resumo: Criar ou não um partido? A Central dos Trabalhadores Argentinos (CTA) em busca de uma estratégia política frente ao neoliberalismo.

Dezembro de 2002, a Central dos Trabalhadores Argentinos (CTA) decide constituir um Movimento Político, Social e Cultural. Tudo indica que a Central criará um partido político. Sua ambição é de propor uma alternativa de esquerda como saída para a crise econômica e social que afeta o País depois de um ano. Paradoxalmente, apenas em 2006 começa a construção partidária, quando já existe um governo de esquerda e que todos os indicadores socioeconômicos melhoraram. Por que a CTA hesita em construir seu partido em 2002? Por que ela decide de fazê-lo em 2006 quando a crise já foi deixada para trás? De que maneira o partido é construído? O Objetivo desta tese é resolver este enigma através da compreensão do jogo de interdependências constituído entre sindicatos, movimentos sociais e partidos políticos. Duas hipóteses serão defendidas. Por um lado, durante os anos 1990, a estratégia de contestação das politicas neoliberais conduziu a CTA à posicionar-se na intersecção entre diferentes universos sociais, estabelecendo múltiplos vínculos com sindicatos, movimentos sociais e partidos políticos. Em razão da densidade destas redes e da intensidade das interações entre seus componentes, formou-se um meio multi-setorial que designaremos "meio oposicionista" (*milieu oppositionnel*). A estratégia de construção partidária é entravada pelos jogos concorrenciais encetados tanto no âmago da Central quanto nas redes do meio oposicionista. Por outro lado, as estratégias partidárias desenvolvidas pelos sindicalistas são condicionadas por um tipo de *habitus* clivado. Sua reconversão no campo politico é parcial, de maneira que eles resistem a adaptar práticas e logicas próprias ao jogo político, pondo em risco a viabilidade eleitoral do partido. A demonstração está baseada em uma pesquisa sócio-etnográfica conduzida ao longo de três trabalhos de campo realizados entre 2011 e 2015.

Palavras-chave: Sindicatos, Partidos Políticos, Movimentos Sociais, Central dos Trabalhadores Argentinos (CTA), Argentina.

REMERCIEMENTS

Mes sincères remerciements à M. Frédéric Sawicki.

Cette recherche de doctorat a été financée par la *Fundação CAPES* du Ministère de l'Éducation du Brésil (*bolsa de doutorado pleno no exterior BEX 1061127*).

Je remercie le soutien institutionnel procuré par l'Université Paris 1 Panthéon Sorbonne, le Centre Européen de Sociologie et de Science Politique (CESSP) et le Labex TEPSIS.

Merci à tous mes collègues chercheurs et doctorants en France, en Argentine et au Brésil, au personnel du département de Science Politique de Paris 1, aux collègues du LASSP à Sciences Po Toulouse.

Merci à toute l'équipe de Médialis.

Valeu pela força familião (do Brasil et da Colômbia)!

Pai e Mãe, incrível essa caminhada!

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION 1

De la structure aux interactions : éléments théoriques pour une sociogenèse partisane 7

Boîte à outils et hypothèses de recherche 16

Matériel empirique et plan de la thèse 21

Plan de thèse 24

Le mouvement ouvrier et la représentation politique en Argentine. Repères historiques. 26

L'avènement du péronisme 28

Le mouvement péronisme pendant l'exil de Perón 31

De la dictature à la Rénovation péroniste 33

De la décennie néolibérale à l'époque kirchneriste. Transformations économiques et sociales 36

Le système politique argentin 40

Règles électorales : les conditions pour faire parti 44

Les appareils partisans 46

L'IMPASSE 50

1. FAIRE CENTRALE. LA CONSTRUCTION D'UN INSTRUMENT DE CONTRE-POUVOIR 52

1.1. Aux origines de la CTA : factions insoumises et syndicats contestataires. La politisation du lien entre organisations syndicales et l'État dans ATE et CTERA 53

1.1.1. Récupérer la capacité combative de l'Association des Travailleurs de l'État 54

1.1.2. Réorganiser et unifier la lutte syndicale. Le pari de la Confédération des Travailleurs de l'Éducation de la République Argentine 61

1.1.3. Le temps de la transgression : cégétisme, péronisme et néolibéralisme 69

1.2. Une nouvelle Centrale pour résister au néolibéralisme 78

1.2.1. Un nouveau modèle syndical 79

1.2.2. Un développement à deux vitesses : des effectifs en hausse, un recrutement éloigné des secteurs productifs 84

1.2.3. La CTA comme espace d'articulation de syndicats minoritaires. L'exemple des Travailleurs Bancaires 88

1.2.4. Une lente accumulation de ressources organisationnelles 92

1.3. Aux frontières du champ politique 96

1.3.1. La configuration d'un milieu oppositionnel 103

1.4. Le combat sur le terrain des idées. La CTA comme entreprise culturelle 114

1.4.1. La contestation du néolibéralisme comme cadre cardinal 116

1.4.2. Une conscience oppositionnelle 118

1.4.3 Concevoir une utopie : la genèse d'un programme politique 125

2. LA NOUVELLE USINE, C'EST LE QUARTIER. L'INCORPORATION DES MOUVEMENTS SOCIAUX À LA CTA 134

2.1. L'engagement par l'expertise : la contribution du Mouvement d'Occupants et de Locataires (MOI) à la construction de la problématique de l'habitat populaire au sein de la CTA 138

2.1.1. La mobilisation comme lieu de rencontres : l'interconnexion de réseaux militants 143

2.1.2. La construction de la problématique de l'habitat au sein de la CTA 146

2.2. Les réseaux d'organisations de quartiers dans les faubourgs du grand Buenos Aires 150

2.2.1. Luis D'Elía, un leader territorial à la croisée des espaces sociaux 156

2.3. L'imbrication des réseaux territoriaux dans la CTA : la Fédération Terre, logement et habitat 161

2.3.1. Reformuler l'identité sociale des travailleurs : les écueils sociologiques d'une entreprise d'unification symbolique 167

2.3.2. Fédérer ou soutenir les mouvements sociaux ? Les approches divergentes de l'ATE et de CTERA 175

3. PASSER À L'OFFENSIVE. DE L'INTENSIFICATION DE LA LUTTE SOCIALE À L'INFRANCHISSABLE HYPOTHÈSE D'UNE ENTREPRISE PARTISANE 187

3.1. FRENAPO : un mouvement multisectoriel contre la Pauvreté 191

3.1.1. Une séquence de mobilisations pour occuper durablement la scène politique 197

3.2. L'impasse face à la crise : faire Parti ? Ou conserver la Centrale ? 205

3.2.1. La partisanisation du FRENAPO déjouée : la perte de l'efficacité des ressources de la CTA dans un contexte d'incertitude structurelle 211

3.2.2. La montée en force de la gauche radicale au sein de la Centrale 222

3.2.3. Syndicats et FTV : la dislocation du système de pouvoir 233

4. CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PARTIE 241

4.1. L'étroitesse de la base syndicale de la CTA 242

4.2. L'échec de la stratégie de convergence multiorganisationnelle et l'amplification des concurrences internes et externes 243

LES TRAVERSÉES DES FRONTIÈRES 249

4. LA RECONFIGURATION DU MILIEU OPPOSITIONNEL. LES RÉSEAUX DE LA CTA FACE À L'IRRUPTION DU KIRCHNERISME 253

4.1. Le kirchnerisme comme offre de représentation de centre-gauche. Le difficile repositionnement de la CTA dans l'espace oppositionnel 254

4.2. Rallier le projet gouvernemental ou structurer un mouvement politique propre ? 267

4.2.3. Le problème de la cooptation comme catégorie analytique 275

4.2.2. Le Mouvement Politique Social et Culturel relancé, la Fédération de chômeurs écartée . 281

4.3 La CTA à l'épreuve de la polarisation du scénario politique 287

5. RÉINVESTIR LE CHAMP POLITIQUE. L'ÉPINEUSE DÉFINITION DU CAP ET LA DIFFICILE COORDINATION DES ACTIONS 295

5.1. Un jeu partisan embrouillé : dispersion, fragmentation et réalignements (2002-2008) 296

5.1.1. Des professionnels de la politique désorientés 297

5.1.2. Des challengers contraints de revoir leurs ambitions ou de se lancer en politique en solitaire 301

5.2. Entreprises parallèles, entreprises concurrentes (2004-2008) 307

5.3. Constituante Sociale : l'institution rituelle du projet politique 316

5.3.1. Se sentir membre d'un projet collectif : théâtralisation et façonnage de la communauté instituée 318

5.3.2. Consécration de l'entreprise, onction des croyants 323

6. LOGIQUES SYNDICALES ET COURSES ÉLECTORALES : LA DIFFICILE HARMONISATION DE LOGIQUES HÉTÉROCLITES 335

6.1. L'avènement du parti et la scission de la CTA 335
6.2. Adaptations continuelles (2009-2015) 345
6.3. Le parti en campagne : le soutient limité de la CTA 355
6.3.1. Réseaux militants 363
6.3.2. La marche comme répertoire de campagne 367
7. RECONVERSIONS. HYBRIDATIONS ET DÉSAJUSTEMENTS DES DISPOSITIONS MILITANTES 377
7.1. Jeunes radicalisés. Le processus de politisation dans un contexte de violence politique des années 1960 et 1970 383
7.1.1. Violence politique et ruptures biographiques avec la dictature 401
7.2. Des carrières professionnelles et militantes imbriquées : un militantisme à temps plein 409
7.2.2. Intellectuels engagés et producteurs de biens symboliques 418
7.2.3. La multiplication des causes et des espaces d'engagement 426
7.3. Des engagements partisans et les reconversions en politique 431
7.3.1. Expériences partisanes préalables 433
7.3.2. La reconversion des syndicalistes de la CTA : un capital politique labile et un habitus clivé 438
7.3.3. La reconversion Fernando Solanas : conversion du capital symbolique et identités stratégiques 463
CONCLUSION 487
RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES 500
OUVRAGES CONSULTÉS COMME SOURCES SECONDAIRES 512
ACRONYMES 514
Partis politiques et coalitions électorales 514
Syndicats et Mouvements sociaux 517
Autres Acronymes 524

INTRODUCTION

Depuis une trentaine d'années, de nombreuses recherches s'appuient sur la notion de « structure des opportunités politiques », forgée par la théorie du processus politique, pour rendre compte des logiques de formation et des conditions de réussite de nouveaux partis politiques. Qu'elle soit utilisée comme socle de la démonstration ou qu'elle fournisse l'un des facteurs explicatifs, l'analyse de la structure des opportunités politiques s'est imposée comme un cadre interprétatif dans des travaux portant sur une grande variété de cas et de contextes socio-politiques : les partis de gauche libertaire en Europe de l'Ouest[1], le *Green Party* britannique[2], la montée de l'extrême-droite en Europe[3], la viabilité de nouveaux partis régionaux en Espagne[4], les nouveaux partis dans les démocraties post-communistes[5], ou encore la transformation de mouvements indigènes en partis ethniques en Amérique du Sud[6]. Le concept de structure des opportunités politiques constitue l'une des pièces centrales des modèles théoriques portant sur la genèse de nouveaux partis politiques[7].

---

[1] Kitschelt (1989 ; 1990).

[2] Florance Faucher rend ainsi compte de deux mécanismes par lesquels la structure d'opportunités entrave le développement des partis écologistes britanniques : d'une part la « nature et la sédimentation des clivages [qui] limitent les chances d'intégration de certains thèmes dans l'agenda politique », et d'autre part, le mode de scrutin majoritaire (1999, p. 198).

[3] Piero Ignazi perçoit dans la montée des partis d'extrême droite dans les années 1980 comme un autre type de réponse aux nouvelles problématiques postindustrielles. Les leaders d'extrême-droite ont réussi à mobiliser des ressources et exploiter une « structure d'opportunités favorable au niveau politique (polarisation et radicalisation du système) ainsi qu'au niveau culturel (le développement du mouvement néoconservateur au sein d'une élite intellectuelle et son impact au niveau des croyances des masses) » (1996 p. 557). De manière similaire, Robert Harmel and Lars Svasand (1997) considèrent que les partis d'extrême-droite en Norvège et au Danemark ont disposé d'une opportunité spéciale quand les transformations sociales ont créé des électeurs mécontents à l'égard des anciens partis (1997, p. 335).

[4] Ignacio Lago et Ferran Martinez (2011) s'appuient sur cette approche pour distinguer les variables expliquant la viabilité de partis régionaux en Espagne entre 1980 et 2006.

[5] Tavits (2008, p. 118-120).

[6] À l'instar de la démarche de Herbert Kitschelt, l'appareillage conceptuel employé par Donna Lee Van Cot combine la structure d'opportunités politiques et la mobilisation de ressources (2005, p. 40-41).

[7] Harmel et Robertson (1985) ; Lucardie (2000) ; Kitschelt (2006).

À la lecture de ces travaux, l'attrait exercé par cette notion repose sur le fait qu'elle livre une grille d'analyse qui tente de saisir à la fois le poids des contraintes structurelles et les dynamiques conjoncturelles. Dans sa dimension structurelle, la notion renvoie aux caractéristiques du système politique (type de régime, par exemple présidentiel ou parlementaire, type d'Etat, par exemple, centralisé ou fédéré…), à son dégré de perméabilité à l'action collective (tolérance ou répression des mouvements contestataires, règles électorales plus ou moins restrictives pour les nouveaux partis politiques…)[8]. Dans sa dimension conjoncturelle, la notion invite à s'intéresser à un faisceau de variables plus ou moins indépendantes entre elles : socio-économiques (taux de croissance, niveaux de chômage, d'inflation, ee dépenses sociales…) ; politiques (présence des partis de gauche au gouvernement, réalignements du système partisan, crises de leadership politique, scandales de corruption, incorporation de nouvelles demandes à l'agenda politique…) ; sociales (disposition des syndicats à tisser des liens avec des nouveaux partis et NMS, niveau de conflictualité sociale, existence d'une infrastructure de mouvements sociaux[9]) ; médiatiques (visibilité donnée aux mouvements contestataires et aux nouveaux partis ainsi que façon de les présenter au public…)[10]. Du point de vue analytique, ces différents facteurs sont considérés comme affectant immanquablement les conditions d'émergence et de développement des nouveaux partis politiques. Reste à savoir comment opérationnaliser ces facteurs dans un protocole d'enquête. En effet, le recours aux techniques statistiques multivariées, privilégié dans nombreuses enquêtes, non seulement réduit la portée explicative de l'analyse, mais appauvrit

[8] À bien des égards, on retrouve une préoccupation semblable dans le travail de Lipset et Rokkan. Les auteurs attirent l'attention sur les seuils qui conditionnent la traduction dans le système politique de nouvelles demandes portées par des mouvements sociaux. En schématisant à l'extrême leurs propos, deux facteurs sont ici prépondérants. Premièrement, l'existence et la nature des canaux d'expression des revendications, lesquels renvoient à la fois au degré d'ouverture des sociétés à la protestation (droits reconnus, tolérance ou répression) et aux voies d'action (vote, pétitions, grève, sabotages). Deuxièmement, les règles électorales : les seuils d'entrée pour les partis en formation opèrent tantôt comme mécanismes d'exclusion tantôt comme une incitation à composer des alliances plus larges quand les chances d'accès au pouvoir semblent minces (2008, p 57-68).

[9] Kitschelt (1989) entend par infrastructure de mouvements sociaux la diversité de secteurs mobilisés (écologistes, féministes, pacifistes, étudiants, organisations de voisinage). L'approche de Lilian Mathieu pour appréhender les interdépendances entre secteurs de lutte dans la notion d'espace des mouvements sociaux apparaît plus heuristique (Mathieu 2012).

[10] Ce schéma synthétise des variables utilisées dans les travaux suivants : Harmel et Robertson (1985), Kitschelt (1989), Lucardie (2000), Frognier (2007), Tavits (2008).

également la compréhension du phénomène, tout autant qu'il peut conduire à produire des résultats contradictoires[11].

Si on considère la formulation donnée par Doug McAdam selon laquelle « n'importe quel événement ou processus social d'ampleur contribuant à saper les calculs et prévisions sur lesquels est structuré le pouvoir politique occasionne un changement d'opportunités politiques »[12], on peut se demander pourquoi la crise économique, sociale puis politique argentine de 2001-2002 n'a pas débouché sur la constitution d'un nouveau parti de centre gauche capable de concurrencer les anciens partis politiques ? Dressons ici un panorama rapide des « événements » « processus sociaux » qui secouèrent l'Argentine entre 2001 et 2002 pour montrer les limites de ce modèle interprétatif.

À l'aube de la première décennie des années 2000, le modèle économique argentin donne de très sérieux signes d'essoufflement. Les taux de chômage et de pauvreté, en hausse depuis des années, explosent à partir de 2001. Pour éviter la faillite du système financier, le gouvernement décrète le gel des dépôts bancaires le 1er décembre, affaiblissant encore davantage le pouvoir d'achat des ménages. En octobre 2002, 54,3 % de la population de la Grande Buenos Aires passe sous le seuil de pauvreté, 21,5 % se retrouvent au chômage et 18,6 % dans une situation de sous-emploi[13]. La désaffection des citoyens à l'égard du système partisan est flagrante. Dans les élections législatives d'octobre de 2001, le taux d'abstention dans les principaux districts électoraux (Capitale fédérale, provinces de Buenos Aires et Santa

[11] Ainsi si Herbert Kitschelt a mis en avant une forte corrélation entre des indicateurs de valeurs post-matérialistes et l'émergence de mouvements de gauche libertaire (1989, p. 36), les résultats obtenus par Robert Harmel et John Robertson réfutent cette hypothèse : « les sociétés caractérisés par une forte pénétration des valeurs post-matérialistes ne semblent pas être plus inclines à produire de nouveaux partis écologistes que dans des sociétés à faible degré de post-matérialisme » (1985, p. 516). Pour sa part, Müller-Rommel avance l'hypothèse d'une forme d'hybridation entre anciens clivages et nouvelles problématiques : « Les préférences de vote des activistes de nouveaux mouvements sociaux en faveur des nouveaux partis politiques peuvent être retracées aussi bien à travers les conflits de classe traditionnels qu'à travers la structure de nouveaux conflits sociaux » (1990, p. 228).

[12] McAdam, Doug (1982). « Political process and the development of black insurgency, 1930-1970 », Chicago : University of Chicago Press.

[13] Source : INDEC, Rapport « Pauvreté et panier basique d'aliments, série historique ». Pour une analyse détaillée de la crise, voir les travaux de Ramos (2007) et Rapoport (2007).

Fe) atteint 24 %, alors que 31 % des votes ont été invalidés (blanc ou nuls)[14]. Les journaux font leurs Unes sur le caractère inédit de l'ampleur du vote sanction (*voto bronca*) qui a surpassé le nombre de suffrages recueillis par la coalition au pouvoir[15]. Le Parti Justicialiste (PJ), dans l'opposition depuis 1999, est déchiré par des luttes intestines et n'a pas de leader incontesté. Durant toute l'année 2001, la contestation sociale s'intensifie. Le paroxysme est atteint lors des journées du 19 et 20 décembre quand la population descend dans les rues pour vociférer « qu'ils s'en aillent tous ! » contre les élites politiques. Des émeutes éclatent dans les principales villes du pays. La répression des forces de l'ordre et l'activation de l'état de siège ne font qu'exacerber la spirale de la protestation. Deux jours plus tard, le Président de la République Fernando de la Rua présente sa renonce. L'Argentine sombre dans le chaos. Dans le mois qui suit, quatre présidents par intérim se succèdent à la tête de l'État. Pendant toute l'année 2002, la mobilisation ne faiblit pas. Dans nombre de quartiers, des assemblées de voisins rassemblent de centaines de personnes. Les mouvements sociaux, notamment des chômeurs, et les centrales syndicales investissent les rues en organisant de nombreuses manifestations et blocages routiers.

Dans un tel scénario, il est stupéfiant de constater qu'aucun nouveau parti ne surgisse pour canaliser les demandes saillantes et concurrencer les partis traditionnels. Force est de reconnaître que la crise argentine déboute tous les pronostics d'une ouverture des opportunités politiques. D'autant plus que la recomposition du système de partis argentin au profit des partis qui le dominent depuis des décennies contraste avec les transformations qu'ont connues les systèmes partisans d'autres pays également secoués par des crises économiques de grande ampleur. En Grèce, la crise financière de 2009 a favorisé la percée électorale de *Syriza* trois ans plus tard[16]. En Espagne, après l'éclatement de la bulle immobilière et la crise financière de 2010, deux nouveaux partis ont émergé avec

[14] Source : Ministerio del Interior, Dirección Nacional Electoral.

[15] Source : El Clarín, édition du 16/10/2001. *« Voto bronca: quedó segundo y fueron casi cuatro millones »*.

[16] Selon Rori Lamprini la crise financière grecque « a fonctionné comme structure d'opportunité politique » déterminante de la réussite électorale de Syriza en 2012. Le parti a su exploiter le « rejet croissant des deux partis alors dominants en Grèce, le Pasok (social-démocrate) et la Nouvelle Démocratie (conservateur) » (2015, p. 61).

succès sur la scène politique nationale (PODEMOS et *Ciudadanos*)[17]. Bien que les systèmes parlementaires de ces deux pays européens soient moins restrictifs à l'entrée de nouveaux partis que le système présidentialiste argentin et les règles de répartition des sièges dans son parlement[18], la variable institutionnelle, n'explique pas, à elle seule, l'absence d'émergence de nouveaux partis en Argentine. Les règles électorales pourraient sans doute éclairer l'éventuel échec d'une nouvelle force politique. Mais elles n'expliquent pas pourquoi aucun syndicat, aucun mouvement social ou aucune organisation contestataire de poids n'a essayé de profiter du contexte politique pour construire une alternative politique crédible.

Cette question est d'autant plus pertinente que cette option a sérieusement été envisagée par les responsables de la Central de Trabajadores de la Argentina [Centrale des travailleurs d'Argentine] (CTA). Fondée en 1991, la Centrale s'est dotée d'un modèle organisationnel novateur qui fédère aussi bien des syndicats que des mouvements sociaux. Au cours des années 1990, la CTA est devenue l'un des principaux moteurs de la contestation de l'idéologie et des politiques néolibérales[19]. En adoptant une stratégie d'action multisectorielle, la CTA a constitué un pôle d'articulation d'un vaste réseau d'organisations et de militants. Les marches, meetings et différentes activités contestataires qu'elle a initiés ont rassemblé des syndicats du secteur public, des organisations patronales de petites et moyennes entreprises, des organisations de crédit coopératives, des coopératives de logement, des mouvements de chômeurs, des associations de quartier, des organisations de peuples indigènes, des organisations paysannes, des associations

[17] L'hypothèse avancée par José Rama est que PODEMOS et *Ciudadanos* ont su tirer profit de la « fenêtre d'opportunité » ouverte par la « la débâcle économique, associée au malaise grandissant à l'égard de la situation politique et aggravée par ailleurs par les affaires de corruption » (2016, p. 12). Dans une autre étude, la politiste Lucía Medina conclut que « PODEMOS a capturé les critiques formulées par [le mouvement] 15M contre la classe politique, qui était blâmée d'avoir gouverné en profit de ses propres intérêts, de ceux du système financier et des grandes corporations » (2015, p. 18). En inscrivant ces griefs sur son agenda de campagne, PODEMOS a réussi à capter cette désaffection[17]. (Medina 2015 ; Pérez-Agote 2017). Dans le cas du parti de centre-droit *Ciudadanos*, Astrid Barrio et Juan Rodríguez-Teruel (2016) prennent en compte non seulement les conséquences politiques de la crise espagnole, mais aussi la structure politique multiniveau. Comme beaucoup de nouveaux partis en Espagne, *Ciudadanos* entre d'abord dans l'arène régionale en 2006. Le parti acquiert une envergure nationale avec les élections européennes de 2014, phénomène favorisé à la fois par le mécontentement de l'électorat et la règle proportionnelle de ce scrutin.

[18] Le mode de répartition des sièges est expliqué dans la continuité de l'introduction.

[19] Ce rôle joué par la CTA comme organisation contestaire a été démontré par les chercheurs argentins. Voir : Calvo (2002), Guerra (2002), Pérez & Armelino (2003), Svampa & Pereyra (2003), Armelino (2004).

de défense des droits de l'homme, des organisations étudiantes, des organisations chrétiennes progressistes, ainsi qu'une myriade de petits partis de gauche. Entre septembre et décembre 2001, la CTA impulse une campagne nationale contre la pauvreté. En mobilisant ces réseaux d'organisations sociales, la Centrale réalise des marches et des meetings dans les principales villes du pays. Elle met en place une consultation citoyenne à laquelle participent plus de trois millions de personnes. Des actions qui profitent d'une significative diffusion dans les médias locaux et nationaux, notamment dans les journaux de gauche. La consultation de la CTA s'achève le 18 décembre, à la veille de l'insurrection populaire qui provoque la chute du président de la République.

Pendant toute l'année 2002, la CTA est dans la rue, multiplie les journées de grève, les actions contestataires. Ses dirigeants songent alors à la possibilité de créer un parti politique. À l'occasion du 6ème Congrès national, en décembre 2002, les délégués approuvent la constitution d'un Mouvement Politique, Social et Culturel de libération. Dans la presse de gauche, l'initiative est comparée à la création du Parti des Travailleurs du Brésil. Certains journalistes vont jusqu'à désigner le secrétaire général de la CTA comme le « Lula » argentin[20]. Mais en dépit de cette déclaration volontariste, la Centrale renonce à créer un parti politique pour s'engager dans les élections de 2003. Elle ne soutient pas non plus une quelconque coalition partisane et s'interdit d'intervenir directement dans l'arène électorale. Contre toute attente, l'idée de constituer un parti refait surface en 2006 alors que depuis trois ans, le président Néstor Kirchner (PJ) mène en effet une politique de gauche soutenue par de nombreuses organisations sociales et que la croissance a repris, le taux de chômage a reculé et les salaires ont été revalorisés. Paradoxalement la structure des opportunités politiques très ouverte de 2002 n'a pas permis l'émergence d'un parti anti-libéral, alors que la structure indubitablement refermée de 2006 oui.

Ainsi le cas Argentin constitue une énigme qui échappe complètement au modèle explicatif de la structure des opportunités politiques[21]. Comment saisir

[20] Source : *Página/12*, édition du 15/12/2002 *« Le rêve de son propre PT ».* Luiz Inácio Lula da Silva, ouvrier et leader syndical métallo. Dirigeant du PT élu président du Brésil le 27 octobre 2002.

[21] L'un des biais de l'approche en termes de SOP est de prendre considérer les opportunités politiques comme une évidence qui va de soi et traiter les cas qui échappent aux pronostics théoriques comme des sortes

sociologiquement le dilemme de la CTA à faire ou non parti ? Comment les acteurs perçoivent-ils la conjoncture critique ? Comment évaluent-ils les opportunités et les risques propres à chaque contexte ? Quels sont les problèmes pratiques auxquels ils sont confrontés au moment de déployer leurs stratégies ? Comment les relations établies avec les mouvements sociaux et les partis politiques influencent-elles leurs stratégies d'action ? Pour répondre à ces questions, nous avons besoin de nous détacher de l'approche macrosociologique qui privilégie l'explication des chaînes causales. Il nous faut passer de l'analyse des structures à l'analyse des interdépendances entre les syndicats, les mouvements et les partis politiques et des interactions entre leurs responsables.

De la structure aux interactions : éléments théoriques pour une sociogenèse partisane

La littérature sur les partis politiques et les mouvements sociaux est marquée par la frontière qui distingue différentes formes d'action collective. L'approche institutionnaliste identifie trois arènes différentes vers lesquelles les acteurs s'orientent dans le but de réaliser leurs intérêts, chacune étant caractérisée par des pratiques et des modes d'organisation spécifiques : l'action protestataire (mouvements sociaux), le lobbying (groupes d'intérêt), la présentation de candidatures aux élections (partis politiques). L'approche fonctionnaliste souligne quant à elle que chaque type de solution aux problèmes d'action collective exige la mobilisation de ressources spécifiques qui varient d'une arène à l'autre.

d'opportunités ratées. Cette surdétermination amène par exemple Donna Lee Van Cott à conclure que les organisations indigènes péruviennes ont été « incapables de tirer profit de l'opportunité de la réforme constitutionnelle des années 1990 », car « le principal obstacle à la formation d'un parti éthique au Pérou a été le manque d'unité et de maturité organisationnelle des organisations du mouvement social indigéniste ». Preuve de ces divisions, la fédération paysanne se résiste à s'impliquer dans l'arène électorale en jugeant « qu'un syndicat est un syndicat » (2005, 164-165). Cette explication n'est certes pas incohérente, mais semble assez fruste du moment que le chercheur ne s'interroge pas sur les enjeux qui opposent les organisations indigènes, la façon dont leurs cultures organisationnelles façonne leur perception de l'environnement (et des éventuelles opportunités) et les types de relations qu'elles peuvent entretenir avec des réseaux partisans.

Ces deux types d'approches insistent sur l'autonomisation des logiques sociales à l'œuvre dans les sociétés complexes et rappelle que les ressources organisationnelles n'ont de la valeur qu'en rapport à leur arène spécifique. Mais elles ont un certain nombre de limites pour appréhender la réalité sociale. D'une part, l'approche institutionnaliste risque de créer une vision trop figée de la façon dont se structure les relations sociales, en posant des frontières nettes et cristallisées là où les données empiriques font apparaître des frontières floues et perméables[22]. De surcroît, elle peut engendrer un biais axiologique en hiérarchisant des formes plus ou moins légitimes d'action collective. Tout se passe comme si « la protestation est [le mode d'action] pour les outsiders et les opposants du système ; les citoyens normaux qui cherchent le changement de politiques ou des réformes sociales doivent soutenir des partis politiques et des candidats et doivent utiliser le système légal, les pétitions et le lobbying, pour poursuivre leurs objectifs »[23]. D'autre part, l'approche fonctionnaliste risque de réduire les choix stratégiques faits par les acteurs à un simple calcul coûts-bénéfices de l'allocation de leurs ressources dans untel ou untelle arène[24].

En considérant les frontières sociales comme des tracés rigides, les chercheurs ont tendance à appréhender les relations entre mouvements et partis politiques sous l'angle de la concurrence. Pour les sociologues Craig Jenkins et Bert Klandermans, les mouvements sociaux « constituent un rival potentiel pour le système de représentation politique »[25]. Du côté de la science politique, la concurrence portée par les nouveaux mouvements sociaux aurait mis en échec les partis traditionnels

[22] Goldstone (2003, p. 2).

[23] Goldstone (2003, p. 2).

[24] Ce propos est illustré par la façon dont Herbert Kitschelt explique les choix de construction d'agendas collectifs : « L'agenda des préférences collectives, qui se manifeste dans l'idéologie organisationnelle et dans le programme politique, est le résultat d'un dur travail organisationnel et d'un profond investissement de ressources qui implique souvent un souvent long processus d'apprentissage collectif. L'investissement dans la construction d'un agenda complexe de préférences collectives, ne sera réalisé qu'à condition que l'objectif saillant (visible) ne peut pas être décomposé dans des modules séparables. Les entrepreneurs assument les coûts d'organisation seulement quand chaque objectif saillant est interdépendant avec tous les autres objectifs saillants. Analytiquement, les mouvements sociaux et les groupe d'intérêts simplifient les problèmes de choix social et réduisent ainsi les coûts de transaction organisationnelle en isolant les objectifs collectifs décomposables. [...] En contrepartie, si les entrepreneurs se mobilisent autour des objectifs collectifs complexes, intrinsèquement interdépendants, ils forment des partis politiques » (2006, p. 279).

[25] Jenkins, J. Craig. Klandermans, Bert (dir.)(1995). The Politics of Social Protest: Comparative Perspectives on States and Social Movements ». Minnesota : University of Minnesota Press *op.cit.* Goldstone (2003, p. 1).

leur fonction de liaison avec la société (*party linkage*)[26]. Dans cette même perspective, Richard Katz conclut que les partis traditionnels sont concurrencés par la diversification des canaux de communication entre la société et l'État (organisations contestataires, partis alternatifs, groupes d'intérêt). Leur ancienne fonction de liaison sociale est dépassée tandis que les « liens entre individus et partis politiques sont devenus plus fluides, diversifiés et "modernes" »[27]. Ce raisonnement conduit à l'hypothèse d'une déconnexion entre les partis politiques et la société et de leur encastrement dans l'Etat. Les partis seraient désormais des machines électorales[28] se maintenant pour l'essentiel grâce au contrôle de l'appareil étatique[29].

Bien entendu, cette approche tient compte des profondes transformations économiques et culturelles qui ont modifié les paysages sociaux des démocraties occidentales à partir des années 1970[30]. Le modèle d'ancrage social qui a autrefois structuré les relations des partis de masse[31] (socialistes ou sociaux-démocrates, communistes, démocrates-chrétiens) avec leurs adhérents d'une part, et avec les syndicats, églises et organisations sociales d'autre part, correspondait à une configuration historique aujourd'hui révolue. Néanmoins, dans chaque configuration socio-politique les réponses données sont variables. Il en est ainsi de certains partis latino-américains qui ont développé d'autres modalités d'organisation et d'ancrage social[32].

---

[26] Lawson (1988, p. 21).

[27] Katz (1990, p. 158).

[28] « Au lieu de leur rôle traditionnel en tant qu'agents d'intégration politique et sociale, les partis politiques modernes sont considérés [par la littérature] comme des machines hautement professionnalisées qui sont motivées en premier abord par le désir de succès électoral » (Scarrow, Webb et Farrell 2000, p. 129).

[29] Katz et Mair (1995, p. 15-16).

[30] Les travaux de Kay Lawson, Richard Katz, Peter Mair, Russel Dalton, Martin Wattenberg ou encore d'Herbert Kitschelt s'appuient sur l'hypothèse de la « révolution silencieuse » formulée par Ronald Inglehart (1990). Les sociétés industrielles avancées connaissent une mutation culturelle vers les valeurs post-matérialistes.

[31] On se contentera ici de renvoyer aux travaux séminaux de Seymour Lipset et Stein Rokkan (2008, 1è éd. 1967) sur le système de clivages et aux analyses organisationnelles de Robert

Michels (2008, 1è éd. 1914), Maurice Duverger (1976, 1è éd. 1951) et Giovanni Sartori (2011, 1è éd. 1976). On trouve dans la deuxième partie de l'ouvrage d'Angelo Panebianco une analyse richement documentée sur développement organisationnelle de différents partis européens (1990, 1è éd. 1982).

[32] Levitsky (2003), Levitsky et Freidenberg (2007), Combes (2004), Rocha (2007).

Cette perspective est doublement réductionniste. En mettant en exergue les logiques de concurrence entre partis et mouvements sociaux, les auteurs s'interdisent d'abord d'interroger les multiples formes de coopération concurrentielle et les jeux d'interdépendances qui structurent leurs rapports. Ensuite le rôle des adhérents et des militants n'est abordé qu'à travers le prisme des activités proprement partisanes (présence dans les réunions et dans meetings électoraux des sections locales, participation aux élections primaires, implication dans les campagnes électorales, cotisations financières)[33]. Ce faisant, les chercheurs ne se donnent pas les moyens de penser la circulation des militants ou leur multipositionnalité.

D'autres travaux s'efforcent de sortir de cette perspective monolithique centrée sur les rapports de concurrence et proposent un autre modèle interprétatif. Mildred Schwartz dépeint ainsi un tableau plus complexe des relations entre les partis américains et les organisations sociales. Selon l'auteure, le Parti Démocrate tisse des liens avec des syndicats, des organisations paysannes, des groupes socialistes, des organisations de chômeurs, féministes, écologistes ainsi que de droits civiques, tandis que le Parti Républicain est connecté à des organisations religieuses conservatrices, des groupes patriotiques et pro-business et des fermiers. La sociologue fournit un outil conceptuel pour classer les interactions en trois catégories : les interactions coordonnées (alliances, fusions), les stratégies invasives (insurrection, déplacement, cooptation), les stratégies hostiles (disruption, discréditation, purges). Malheureusement, la faiblesse de sa démonstration empirique ne permet pas d'évaluer le potentiel heuristique du modèle. Les illustrations données, très succinctes, tombent parfois dans une logique très instrumentale : « les fusions sont plus susceptibles d'avoir lieu lorsque les partis et mouvements sociaux souffrent d'une incapacité à mobiliser des ressources »[34].

[33] Cette question a été abordée dans des travaux portant sur les ressorts de l'adhésion dans les partis belges (Van Haute 2012), britanniques (Seyd et Whiteley 2004), norvégiens (Heidar et Saglie 2003) et pour le parti ver danois (Pedersen 2006).

[34] Schwartz (2010, p. 592)

Angelo Panebianco insiste pour sa part sur les échanges matériels et symboliques sous-tendus par la coopération entre organisations partisanes et non partisanes :

> « Par exemple, le parti procure une légitimité politique au syndicat en échange de la mobilisation de ses ressources et du soutien aux activités partisanes. Un groupe d'intérêt et un parti politique collaborent entre eux si le parti a besoin des ressources financières du groupe et que celui-ci requiert le soutien du parti pour obtenir une législation favorable »[35].

Il distingue par ailleurs trois types possibles d'interaction. Dans le premier, le parti contrôle l'organisation, en établissant un échange inégal qui lui est favorable. Dans le second schéma, un échange équilibré est réalisé. La troisième possibilité est celle d'un échange inégal qui soit défavorable au parti. C'est le cas des partis dont la création est « sponsorisée » par une institution externe (comme une église ou un syndicat). Pour l'auteur, l'enjeu est de savoir quel est le degré d'autonomie dont dispose la coalition dominante du parti pour déployer ses stratégies d'adaptation ou de prédominance sur son environnement (constitution de sa base électorale, mobilisation de militants, action parlementaire). Cependant, ce schéma repose sur une variable dichotomique (dépendance - indépendance) qui est trop limitée pour saisir la pluralité de liens tissés avec des différentes organisations.

Grâce à un regard plus attentif l'on décèle l'existence d'une grande variété de formes d'interconnexion entre partis, syndicats et mouvements sociaux. Aux Pays-Bas, Hanspeter Kriesi fait le constat d'une forte corrélation entre l'engagement partisan et syndical, mais aussi avec la participation dans des nouveaux mouvements sociaux, notamment auprès des militants du Parti Socialiste et de la centrale Sociale-Démocrate (FNV)[36]. Sydney Tarrow a montré que le recrutement du Parti Communiste italien a bénéficié de la vague de contestations du mouvement étudiant de la fin des années 1960. Les rangs d'adhérents grossissent durant la décennie suivante tandis que le profil des délégués aux congrès du parti se

[35] Panebianco (2009, p. 329).

[36] Résultats calculés à partir d'un échantillon national de 1848 personnes. Enquête réalisée en 1986 (Kriesi 1993).

diversifie. L'auteur conclut que « la socialisation politique dans des nouveaux mouvements sociaux est devenue une importante source de recrutement pour le vieux parti »[37]. Ces observations rejoignent celles d'Herbert Kitschelt sur les partis écologistes en Belgique et en Allemagne. Dans des régions métropolitaines où se déroule une variété d'évènements protestataires, « les militants partisans s'impliquent dans une variété d'expériences politiques »[38]. Parfois, les organisations sociales deviennent un lieu de repli pour les partis politiques. Au Mexique, le Parti de la Révolution Démocratique est confronté à la recrudescence de la violence politique (répression, assassinats de dirigeants). En outre, alors que les petits partis de gauche qui participent à la construction du parti ne disposent pas d'assise locale, ce sont les organisations sociales qui pourvoient des candidats pendant la période de 1990 à 1993[39]. En Turquie, Isil Erdinc s'appuie sur la notion bourdieusienne d'homologie structurale pour examiner les relations entre le champ syndical et le champ politique sous le gouvernement AKP. La politologue montre la diversité des circuits d'échanges à travers lesquels circulent des ressources, des acteurs et des enjeux. Elle dévoile un processus hétérogène qui varie selon les lieux et les secteurs[40].

Les interactions entre partis politiques et mouvements sociaux vont au-delà de la constitution de viviers de recrutement. Elles peuvent favoriser le renouvellement des pratiques, voire la transformation des organisations, comme le montre Florence Johsua pour le cas de la Ligue Communiste Révolutionnaire en France. À travers le réinvestissement des militants dans des mouvements sociaux et syndicaux au cours des années 1990, le parti a pu se renouveler et se pérenniser dans un contexte politique défavorable. La multiplication des sites d'intervention politique a permis aux activistes de conserver leur identité politique et, en retour, de remodeler l'organisation. Le profil de recrutement s'est élargi et à l'horizon de 2002 les effectifs militants sont à peu près semblables à ceux des années 1970[41]. Les réseaux

[37] Le nombre d'adhérents du PCI passe de 1,5 million à 1,9 million entre 1969 et 1978. Dans la composition des délégués du Congrès (période 1974-1976), 11,3 % proviennent de nouveaux mouvements sociaux (Tarrow 1990, p. 269-270).

[38] Sur un échantillon de 134 activistes de partis écologistes, 55 % avaient déjà participé à des mouvements sociaux, 39 % à des mouvements étudiants, et 17% avaient déjà milité dans un autre parti de gauche (Kitschelt 1990, p. 190).

[39] Combes (2004).

[40] Erdinc (2016).

[41] Johsua (2007).

associatifs peuvent aussi être un mécanisme essentiel de l'implantation des partis politiques. C'est par exemple en s'appuyant sur des associations à vocation sociale, économique et culturelle, que les élus locaux de l'UDF entretiennent leur notoriété et disposent d'une infrastructure qui fonctionne comme un comité de campagne lors des échéances électorales[42].

En s'attachant aux mécanismes de circulation des militants et aux reconfigurations des réseaux militants, la sociologie des mouvements sociaux a établi que l'émergence de « nouveaux » acteurs n'est jamais complètement déconnectée des « anciens ». La généalogie du mouvement altermondialiste montre les diverses hybridations entre nouvelles et anciennes formes de contestation qui, par ailleurs, sont étroitement liées aux logiques et aux configurations nationales[43]. En Italie, l'émergence du mouvement altermondialiste s'appuie sur une vaste panoplie d'associations catholiques, de centres sociaux, d'ONG ainsi que sur des partis politiques (Les Verts, le Parti Refondation Communiste) et des syndicats radicaux. Leur investissement dans la cause anti-globalisation découle d'un processus de désagrégation/ré-agrégation du tissu organisationnel entamé au cours des luttes sociales des années 1990. C'est le cas des syndicats radicaux, qui se sont scindés des confédérations traditionnelles et trouvent dans la contestation transnationale de nouveaux espaces de lutte, mais aussi des ressources pour leur action locale[44].

On ne saurait oublier que le paysage syndical est lui aussi en mutation. Les syndicats ne sont pas moins épargnés que les partis politiques par les transformations des sociétés post-industrielles. D'une part, l'institutionnalisation et la bureaucratisation des organisations s'accompagnent du resserrement des liens avec l'État et d'une certaine déconnexion avec le monde du travail « réel »[45]. Réinterroger les liens

[42] Fretel (2004, p. 55).

[43] Sommier, Fillieule et Éric Agrikoliansky (2008).

[44] Mosca et Della Porta (2008).

[45] Ethuin et Yon (2014, p.11). En France, les chercheurs constatent le virage qui s'est produit au cours des années 1970. La chute du taux de syndicalisation (Sommier 2003) ou encore le déclin du nombre de grèves donnent des signes tangibles de la crise des syndicats (Labbé et Croisat 1992). Sur ce terrain également, l'émergence de nouveaux mouvements sociaux semble concurrencer les syndicats dans leur fonction de moteurs de la contestation sociale. Dès le début des années 1980, Alain Touraine et son équipe se demandent si « le syndicalisme, qui a été un agent des luttes sociales, ne devient-il pas un agent fondamental de défense et d'extension de la démocratie, un créateur d'institutions, de formes d'intervention démocratique, bref un agent

entretenus entre ces différents acteurs et les processus de recomposition qui en découlent apparaît comme une piste de recherche fructueuse[46]. Revenons encore une fois sur la crise espagnole de 2010. Pour le mouvement des Indignés, les confédérations syndicales suscitent autant de rejet que les partis politiques[47]. Pourtant, Sophie Béroud montre que des rapports plus fluides existent à la base. De nombreux militants syndicaux participent activement aux assemblées citoyennes et apportent souvent un soutien logistique aux mobilisations. Son travail pointe notamment une intense circulation des répertoires et des pratiques contestataires. À Madrid, le syndicat d'enseignants s'inspire du mode d'action du Mouvement des Indignés lors de ses mobilisations pendant la crise en adoptant des assemblées locales comme mode d'organisation et en constituant une large alliance d'acteurs (personnels, élèves et parents d'élèves). Le cadrage de la mobilisation s'élargit des questions salariales à la défense de l'école publique, tandis que sont déployées des modalités d'action originales (des marches, des manifestations en bicyclette, des classes en pleine rue, des fêtes dans les parcs publics et surtout des occupations d'établissements). L'étude de S. Béroud ne remet pas en cause l'image négative et la méfiance suscitée par les confédérations nationales, mais en recentrant l'analyse sur l'échelle territoriale elle dépasse l'opposition binaire entre de « "nouveaux mouvements sociaux", issus "spontanément" de la société civile et un mouvement syndical condamné à l'intégration dans les rouages de la puissance publique »[48].

Si nous insistons ici sur ces différentes formes d'imbrication entre modalités d'action collective, ce n'est pas pour tomber dans le piège de la fluidité, comme si le passage d'un espace à l'autre se faisait naturellement. Il est instructif à cet égard d'analyser la tentative de conversion électorale du syndicat agricole Samoobrona lors des élections législatives polonaises de 1993. Cédric Pellen examine le « double jeu » de cette entreprise électorale. Ces listes électorales sont composées par des candidats issus des milieux ruraux mais promeuvent également des individus dotés de ressources valorisées dans la compétition politique (notoriété, capital

politique qui transforme le feu en machine à vapeur mais n'est plus lui-même le feu et qui peut même se comporter comme un futur dirigeant politique et économique ? » (1982, p. 154).

[46] Ethuin et Yon (2014, p.11).

[47] Candón-Mena et Calle (2013). Un rejet traduit par les mots d'ordres de cette pancarte : « Les politiciens nous mentent, les syndicalistes nous vendent, les médias nous trompent » (2013, p. 151).

[48] Béroud (2014, p. 50).

économique, expérience politique préalable). La campagne électorale s'appuie sur des techniques conventionnelles de propagande électorale mais aussi sur des actions contestataires. Au-delà du problème de l'efficacité électorale des ressources mobilisées par le syndicat, l'étude dévoile les dilemmes auxquels sont confrontés les acteurs lorsqu'ils assument un rôle sous contrainte[49].

Ces exemples montrent que de multiples interpénétrations entre mouvements sociaux, syndicats et partis politiques existent. Leurs rapports ne se réduisent pas à la seule logique de la concurrence. En dépit de leur spécialisation fonctionnelle, ces différentes organisations entretiennent des liens d'interdépendance. Bien entendu, tout cela ne les empêche pas d'entrer en compétition pour la captation de ressources (donations financières, accès aux médias, ressources humaines). De surcroit, ce qui apparaît dans l'ensemble des cas que nous avons rapidement évoqués, c'est que dans un contexte de diversification des espaces et des formes d'engagement, il existe une dynamique de circulation des militants et un phénomène de multiappartenance. D'où l'importance à notre sens de poser le regard sur les carrières militantes, qu'elles soient continues ou intermittentes. C'est par la pratique de différentes formes de mobilisation que les militants d'incorporent et réactivent des dispositions (critiques, contestataires, politiques), et qu'ils acquièrent des compétences, des savoir-faire et du savoir-être qui peuvent être réinvestis[50] dans d'autres formes d'engagement, que ce soit en changeant de secteur de lutte, en passant à une organisation syndicale ou se convertissant dans un parti politique.

Il est donc plus approprié de penser qu'il y a un « continuum d'alignements et d'influences » entre partis politiques, mouvements sociaux et syndicats, et un continuum entre formes conventionnelles et non conventionnelles d'action politique[51]. Dire que leurs frontières sont poreuses ne signifie pas effacer la spécificité propre aux logiques de chaque organisation et à celles inhérentes à leurs arènes d'intervention. Au contraire, le chercheur doit être attentif à ce qui se joue dans ces

[49] Pellen (2013).

[50] Matonti et Poupeau (2005).

[51] Goldstone (2003, p. 2). Combes (2004).

points de jonction, aux conditions de possibilité de circulation des ressources et des militants comme l'a par exemple montré Hélène Combes[52]. Parce qu'elles sont mouvantes, les frontières organisationnelles sont un enjeu à part entière qui engage les acteurs dans la lutte pour la (ré)définition des contours de l'organisation.

Boîte à outils et hypothèses de recherche

Quels outils analytiques permettent-ils de décrypter comment la CTA construit sa stratégie politique pour contester les réformes néolibérales ? Comment analyser les « intrications multiples visibles et invisibles »[53] qui relient la Centrale aux mouvements sociaux et aux partis politiques ? Comment interroger la signification de leurs « dépendances » ou de leurs « indépendances »[54] ? Comment restituer la densité sociologique des jeux de coopération-concurrentielle auxquels se livrent les organisations et les acteurs ? Comment, enfin, « ré-encastrer » les formes organisationnelles et les hésitations de la CTA dans son « univers social et culturel »[55] ? Comment expliquer *in fine* le dilemme de faire ou non parti ?

En suivant la perspective sociétale proposée par Frédéric Sawicki, nous allons nous réapproprier la notion de milieu partisan pour analyser cette tentative de genèse partisane[56]. Il s'agira d'analyser la façon dont la structure de relations tissée par la CTA avec un réseau d'organisations sociales mais aussi partisanes, façonne l'univers des possibilités d'action de la Centrale dans sa quête d'une stratégie politique pour faire face aux réformes néolibérales. À l'origine, la notion désigne des relations « consolidées » entre des groupes et est appliquée au cas de partis institutionnalisés. Elle est utilisée pour montrer comment les « configurations locales », en raison des propriétés des réseaux qui structurent chaque milieu, modèlent la façon dont un parti, en l'espèce le Parti socialiste française, s'organise, fonctionne et élabore ses

[52] Combes (2004).

[53] Offerlé (2010, p. 83).

[54] Offerlé (2010, p. 83).

[55] Sawicki (2001, p. 191).

[56] Sawicki (1997).

stratégies dans différents départements. Les travaux d'Hélène Combes sur le Parti de la Révolution Démocratique[57] et de Daniela Rocha sur le Parti des Travailleurs[58] ont montré que la notion avait également une valeur heuristique pour interroger la genèse des partis politiques.

Mais les propriétés et la nature des liens qui structurent les réseaux de la CTA diffèrent de celles de ces trois partis politiques. Concernant leurs propriétés, les réseaux de la CTA se caractérisent tantôt par l'existence de relations consolidées avec certaines organisations partenaires tantôt par des connexions plus labiles et intermittentes. Concernant la nature des rapports, et c'est ici que repose la différence cruciale, ils ont été établis dans un cadre essentiellement non partisan. Si l'on file la métaphore managériale, « faire parti » n'est pas prévu dans les clauses contractuelles qui régulent leur collaboration. Pour y ajouter un avenant, il faut renégocier les termes de la relation. Cela dit, le cœur de la notion, telle que nous l'entendons, repose davantage sur l'accent mis sur l'emboîtement des logiques et des intérêts inhérents à l'organisation avec celles des organisations qui interagissent dans son milieu.

> « L'analyse en termes de réseaux possède comme principal avantage d'amener les politistes à regarder les formes de l'organisation partisanes comme des produits particuliers des relations concrètes entre individus et groupes agissant *simultanément* dans des espaces sociaux différenciés. [La notion] oblige à considérer que les "stratégies" des acteurs résultent de leurs positions dans le milieu partisan et des intérêts ou des ressources qui sont liés à ces positions, tout autant que des calculs qu'ils sont amenés à faire dans le cadre de la concurrence interne à l'organisation »[59].

L'hypothèse que nous défendons ici est que pendant les années 1990, la stratégie de contestation des politiques néolibérales a amené la CTA à se positionner à l'intersection entre différents univers sociaux, en nouant de multiples relations avec des syndicats, des mouvements sociaux et des partis politiques. En raison de la densité de ces réseaux et de l'intensité des interactions entre ses composants, s'est

[57] Combes (2004).

[58] Rocha (2007).

[59] Sawicki (1997, p.26).

formé un milieu multisectoriel que nous désignerons par l'expression « milieu oppositionnel » en raison de la double opposition à laquelle se livrent les organisations : idéologique (anti-libérale) et politique (contre le gouvernement de Carlos Menem). Ce milieu oppositionnel est à la fois un système d'interactions (circulation de militants et d'informations, de coopération concurrentielle) et un système d'actions (réalisation d'activités contestataires, élaboration de propositions politiques et de cadres cognitifs, soutien électoral).

La notion de milieu permet de définir un périmètre d'interaction qui ne correspond pas à l'ensemble de l'opposition. Des partis d'extrême gauche comme le Parti Ouvrier constituent une autre source de contestation. Ils sont autonomes à l'égard du milieu oppositionnel et leur position dans l'espace contestataire reste minoritaire. Pourquoi alors parler de milieu oppositionnel et non pas de milieu de la CTA tout court ? Parce que la géométrie du milieu est structurée autour d'un duopole : d'un côté, la CTA comme moteur de contestation sociale mais aussi politique ; de l'autre, un pôle partisan qui constitue l'offre de représentation institutionnelle. Ce pôle partisan est instable. Il est occupé par le parti *Frente Grande* durant les années 1990 et partiellement par le parti ARI[60] à l'aube des années 2000.

L'insertion de la CTA dans ce milieu oppositionnel apparaît comme un facteur déterminant dans la construction et l'évolution de sa stratégie politique. D'une part, le milieu oppositionnel constitue un espace privilégié pour l'accumulation de ressources politiques (affirmation d'un leadership, capacité d'impact sur la scène politique, visibilité médiatique, reconnaissance auprès des différents acteurs, entretien de rapports personnels) ; d'autre part, les interactions au sein du milieu oppositionnel fournissent leurs repères essentiels aux dirigeants de la CTA dans leur interprétation des situations, dans leurs calculs et leurs anticipations, dans leurs choix tactiques, que ce soit dans une conjoncture ordinaire ou dans une conjoncture critique. C'est à l'aune des jeux croisés auxquels se livrent les acteurs au sein du milieu oppositionnel que la CTA évalue les risques et les opportunités de se lancer dans l'arène électorale après la crise de 2001.

[60] Affirmation pour une République Égalitaire.

Avec l'arrivée au pouvoir de Néstor Kirchner s'opère une profonde reconfiguration du milieu oppositionnel. La politique de gauche mise en œuvre à partir de 2003 exerce une forte pression visant à la désactivation de la composante d'opposition au gouvernement au sein des organisations sociales et syndicales. Les organisations sociales se déchirent tandis que les réseaux se polarisent pour ou contre le soutien au kirchnerisme. Parallèlement, l'opposition de gauche partisane se retrouve fragmentée et en manque de leadership. C'est dans ces conditions, avec un milieu oppositionnel rétréci et affaibli, qu'une partie des dirigeants de la CTA essaye de créer un parti de gauche alternatif. Les leaders s'engagent alors dans un lent et difficile travail de réactivation de loyautés et de mobilisation de soutiens pour tenter de fabriquer leur parti.

La fabrique du parti se fait en deux temps. En 2006 naît le parti « Buenos Aires pour Tous » (BAPT). C'est un parti local, qui participe aux élections dans la Capitale Fédérale. À partir de 2008 surgissent des partis locaux dans d'autres régions. Dans la province de Buenos Aires, Victor De Gennaro, fondateur et ancien secrétaire général de la CTA, crée l'Instrument Électoral pour l'Unité Populaire (UP). En 2015, ces mêmes partis locaux fusionnent en une structure nationale sous l'étiquette de l'UP. Toutefois, la CTA ne s'est jamais convertie dans l'aventure partisane. Jamais elle n'apportera de soutien semblable au parti, comme ce fut le cas des syndicats allemands au SPD, des Unions au *Labour*, ou encore de la CUT au Parti des Travailleurs. Les ressources logistiques que la CTA apporte au parti sont limitées, et varient au gré des luttes intra-factionnelles.

La viabilité électorale du parti s'appuie essentiellement sur l'établissement d'alliances avec d'autres acteurs, mieux dotés en ressources politiques. En 2007, les syndicalistes se rallient à un groupe d'intellectuels engagés qui essaient eux aussi de se reconvertir en politique. Parmi eux figure le cinéaste Fernando Pino Solanas. Le Parti Socialiste Authentique, un petit parti électoralement inexpressif, se joint à eux. La coalition est nommée *Proyecto Sur*, Mouvement Politique, Social et Culturel (MPSUR). Ensemble, ils font une percée électorale lors des élections législatives de 2009. Avec un score de 24 % des voix dans la Capitale Fédérale, la coalition MPSUR obtient quatre sièges au parlement national et huit sièges à la législature locale. En 2011, c'est à travers un accord avec le Parti Socialiste que Victor de Gennaro

remporte son siège de député national pour la province de Buenos Aires (12,9 %). Deux ans plus tard, l'Unité Populaire se présente aux échéances sans ses anciens alliés et essuie un échec cuisant. Depuis lors, le parti n'a réussi à renouveler les mandats législatifs d'aucun de ses dirigeants. Les intellectuels de *Proyecto Sur* parviennent quant à eux à se maintenir dans le champ politique. Ils nouent un accord avec des partis de droite qui permet à Fernando Solanas de décrocher un fauteuil de sénateur national en 2013.

Afin d'expliquer l'itinéraire erratique du parti Unité Populaire, qui ne parvient pas à maintenir sa place, fut-elle minoritaire, dans le champ politique, nous proposons d'adopter une focale microsociologique qui s'attache aux trajectoires militantes des leaders qui convergent dans l'alliance MPSUR pour discerner les ressorts de leur capital politique. Notre hypothèse est que les dispositions incorporées par les acteurs engendrent de fortes tensions qui les empêchent d'achever leurs reconversions en politique.

Ces syndicalistes disposent d'un capital politique labile, car structurellement attaché au capital collectif des syndicats. En l'absence d'une véritable conversion de la CTA dans l'arène partisane, qui aurait permis de désigner un porte-parole et d'investir des ressources collectives lors des campagnes électorales, le capital politique des syndicalistes reste très instable. Dans le même temps, les schémas qu'ils emploient pour interpréter le jeu politique et concevoir leurs stratégies partisanes demeurent conditionnés par les priorités et les contraintes qui découlent des jeux concurrentiels à l'œuvre dans leurs syndicats. Les syndicalistes n'incorporent pas un habitus politique à part entière. Leur habitus apparaît clivé en raison de la force génératrice des dispositions syndicales. Le groupe d'intellectuels qui s'engage dans *Proyecto Sur* n'est pas mieux doté en capital politique, mais ceux-ci peuvent s'appuyer sur la notoriété du cinéaste Fernando Solanas. L'analyse de leurs carrières révèle des décalages et des désajustements de rôle récurrents. Leur habitus est clivé parce qu'ils ne s'investissent pas entièrement dans le champ pour acquérir un nouvel habitus et une nouvelle illusio d'hommes politiques.

Matériel empirique et plan de la thèse

Nous avons essayé de relever le défi de mener une sociologie de ce milieu militant en cherchant à restituer l'historicité et la texture des multiples liens qui connectent des acteurs appartenant à différents secteurs de lutte. Dans les pages qui suivent, le lecteur trouvera une minutieuse cartographie des réseaux militants qui a émergé de façon inductive au fur et à mesure du traitement des données. Nous nous sommes aperçus, par exemple, du rôle joué par les réseaux sociaux chrétiens, souvent inspirées par la théologie de la libération, dans la mise en relation de différents espaces militants. À travers la reconstitution d'itinéraires militants et des reconfigurations de ces réseaux, notre ambition est de dégager la circulation d'acteurs et de ressources, les répertoires d'action et les stratégies qu'ils mettent en œuvre ainsi que les représentations qu'ils construisent. Ce faisant, on pourra expliquer les mécanismes qui produisent la CTA comme l'un des principaux acteurs de la résistance aux réformes néolibérales et qui l'habilitent à se revendiquer comme un acteur légitime de la production de biens politiques. Qui plus est, nous avons été attentifs à raccorder les dynamiques meso et micro-sociales aux transformations de du modèle social et économique. Pour y rendre compte, le choix a été fait d'employer des encadrés, des graphes et des notes en bas de page, aussi synthétiques qui possible.

L'analyse s'appuie sur une enquête de terrain qui s'inscrit dans la continuité de nos recherches de master. Nous nous sommes rendu à trois reprises en Argentine : en 2011 (en mars-avril), en 2013 (d'avril à octobre) et en 2015 (avril). Les périodes ont été choisies afin de coïncider avec les échéances électorales.

Au total, nous avons réalisé 155 entretiens. L'échantillon comprend à la fois des dirigeants et militants partisans, syndicaux et de mouvements sociaux. Parmi les élus, nous avons interviewé la majorité des députés nationaux (5 sur 7) et des législateurs de la Ciudad de Buenos Aires (12/13), ainsi que les conseillers d'arrondissement (13 sur 15). Au niveau des syndicats, nous avons interviewé 11 hauts dirigeants des syndicats de la fonction publique, de l'enseignement, de l'énergie, du secteur bancaire, de l'aéronautique et du ferroviaire (ce dernier n'appartient pas à la CTA).

Parmi les enquêtés, figurent aussi des dirigeants et des militants des partis Buenos Aires pour Tous (BAPT), Mouvement Proyecto Sur (MPSUR), Unité Populaire (UP), Parti Socialiste Authentique (PSA), Mouvement Socialiste des Travailleurs (MST), Marée Populaire, et du Parti Communiste Révolutionnaire (PCR). Des entretiens n'ont pu être conduits ni avec Victor De Gennaro, ni avec Fernando Solanas en raison du manque de leur manque de disponibilité lors de nos séjours. Pour la reconstitution de leurs biographies, nous avons procédé par compilation d'informations disponibles sur leur site personnel (curriculum vitae) et parmi l'abondante documentation publiée à différentes étapes de leurs parcours (presse, ouvrages, discours). Les informations ont été enrichies par des précisions apportées par des informateurs privilégiés appartenant à leur entourage.

Un sondage auto-administré a été réalisé auprès des membres de BAPT et du MPSUR. Nous avons obtenus 206 questionnaires exploitables, ce qui représente environ 60% des militants actifs en 2013. Nous leur avons demandé des informations sociographiques, sur leur trajectoire militante ainsi que leur avis sur la politique et la démocratie intrapartisane.

Nous avons également constitué une base documentaire. Du coté des partis politiques, nous avons pu réunir les statuts, bilans comptables, rapports de financement de campagne, plateformes électorales, magazines politiques, spots télévisés et tracs. Cependant, l'accès aux fichiers d'adhérents nous a été refusé. Cette base a été complétée par des informations du Ministère de l'intérieur et de la Justice Électorale disponibles en ligne (scrutins, loi électorale, rapports sur le système partisan). Nous avons consulté également les archives du Centre de documentation et d'enquêtes de la culture des gauches en Argentine (CEDINCI)[61]. Dans ses dossiers nous avons trouvé des carnets et cahiers produits par des groupes politiques dans les années 1930, 1970, ainsi que du matériel de campagne des partis de gauche datant des années 1990. L'enquête ethnographie nous a fourni une riche base de données. Nous avons suivi le parti Buenos Aires pour Tous pendant la campagne électorale de 2013. Nous avons participé aux réunions de coordination de l'équipe et aux activités de terrain (marches, meetings, réunions publiques, tractage). Certaines activités de

[61] Centro de Documentación e Investigación de la Cultura de Izquierdas en Argentina.

campagne du MSPUR ont également été observées, mais de façon moins systématique. Lors de la journée électorale j'ai été enrôlé comme observateur dans les bureaux de votes. J'ai également suivi pendant six mois deux groupes militants, l'un de BAPT et l'autre du MPSUR. J'ai participé à leurs activités politiques (débats, réunions, activités de campagne) ainsi qu'à la sociabilité militante.

Nous avons dépouillé les archives de la bibliothèque de la CTA. Nous avons obtenu un riche matériel empirique pour reconstituer les différentes étapes de l'histoire de la Centrale. Il s'agit d'annuaires, de déclarations officielles, de comptes rendus de congrès, de discours des dirigeants, de magazines syndicaux, d'appels à la mobilisation, de chroniques des marches, de rapports de conjoncture économique, sociale et politique, des projets de politiques publiques. Nous avons trouvé un sondage réalisé auprès des délégués du premier congrès de la CTA, et quelques bilans comptables.

Trois autres types de sources secondaires sont utilisés. Des ouvrages rédigés par des auteurs engagé, ou des journalistes qui entretiennent une grande proximité avec les organisations sociales étudiées. Beaucoup de ces titres ont été édités par la CTA ou ses syndicats. Nous nous en sommes servis comme des chroniques qui nous livrent des données factuelles et des paroles des acteurs. Ces informations ont été compltées par des reportages de presse, issus des trois principaux quotidiens nationaux : *El Clarín* qui appartient au plus grand conglomérat de médias du pays et dont la ligne éditoriale est de centre-droit et dont le tirage est de 456.208 exemplaires, le quotidien conservateur *La Nación* qui tire à 170.074 exemplaires et le journal *Página/12* dont la diffusion est beaucoup plus modeste (20 000 exemplaires) mais qui est très influent dans les milieux de la gauche dans la région métropolitaine du grand Buenos Aires.

Pour mieux comprendre les interactions avec les mouvements sociaux, notre démarche s'est attachée à leurs points de vue. Nous avons suivi des activités régulières (réunions, assemblées) et des mobilisations et nous nous sommes entretenus avec des activistes des organisations suivantes : Mouvement Territorial de Libération (MTL), Mouvement d'Occupants et de Locataires (MOI), Mouvement pour

la Récupération de l'Énergie Nationale Orientatrice (MORENO), Mouvement National Ferroviaire (MONAFE). Nous avons interviewé des activistes des Assemblées de quartier (mobilisés autour des enjeux d'aménagement urbain et environnementaux). Enfin, des jeunes universitaires de l'amicale étudiante chemin de la liberté (*camino de los libres*) ont également participé à l'enquête. Toutes ces organisations gravitent dans le milieu oppositionnel.

Cette base de données ne sera pas entièrement mobilisée dans la démonstration de cette thèse. Une partie du matériel empirique a déjà été employée dans trois publications scientifiques, notamment deux articles dans des revues à comité de lecture, un portant sur les logiques militantes des groupes du MPSUR, l'autre proposant une revue critique de la littérature[62]. Une troisième publication, dans un éditorial universitaire, analyse les élections primaires en Argentine[63]. Ce matériel a également été utilisé dans des communications présentées lors de colloques internationaux[64], de congrès Scientifiques[65], et discuté par des spécialistes lors de séminaires de recherche[66]. Des *working papers,* fruits de ces discussions, sont en cours de préparation avant d'être soumis à publication.

Plan de thèse

La première partie de la thèse s'attache à examiner comment la CTA s'est retrouvée face au dilemme de faire ou non parti. Le chapitre 1 commence par une sociogenèse de la Centrale qui retrace la trajectoire des courants syndicaux qui convergent dans la fondation de la CTA en 1991. Nous montrerons les principes

[62] *Revista de Sociologia e Política*, Brésil, 2016. Revue à comité de lecture, procédure d'évaluation anonyme, impact international (région Amérique latine), classée au niveau d'excellence (A1) par le Conseil Scientifique Brésilien (CAPES). *Revista Postdata*, Argentina, 2017. Revue à comité de lecture, procédure d'évaluation anonyme, impact international (région Amérique latine), classée au niveau d'excellence (N1) par le Conseil Scientifique Argentin (CAICYT – CONICET).

[63] Presses universitaires du Septentrion, 2019.

[64] Colloque International « La survie et la domination du péronisme en Argentine : une énigme sociologique ? », CESSP, 2914, Paris, octobre.

[65] 6° Congrès de l'ABFSP, 2016, Liège, avril. 13° Congrès de l'AFSP, 2015, Aix-en-Provence, juin. 12° Congrès National de la Société Argentine d'Analyses Politiques (SAAP), 2015, Mendoza, Argentine, août.

[66] Séminaire du Groupe d'études sur la participation et la mobilisation politique, *Instituto de Investigaciones* Gino Germani (UBA), 2015. Oratrice : Pr. Dr Ana Natalucci. Buenos Aires, Argentine, septembre. Séminaire de recherche du Groupe de travail « Société, Culture et religion », *Centro de Estudios e Investigaciones Laborales* CONICET, 2015. Orateur : Dr Humberto Cucchetti. Buenos Aires, Argentine, octobre.

novateurs sous lesquels est fondée l'organisation ainsi que les difficultés de financement qui ralentissent son développement organisationnel. Nous verrons comment la CTA se positionne à la charnière de plusieurs espaces sociaux et comment se structure progressivement le milieu oppositionnel. Le chapitre 2 revient sur l'articulation des réseaux associatifs de quartiers défavorisés et d'organisations de chômeurs qui donnent naissance à la Fédération terre, logement et habitat. L'analyse porte sur les rapports ambivalents noués entre organisations populaires et syndicats de classes moyennes. Le chapitre 3 montre la stratégie de la CTA pour passer de la résistance à l'offensive. La mobilisation des réseaux du milieu oppositionnel au cours de l'année 2001 permet d'engager une séquence d'actions et d'envisager l'hypothèse de la construction d'un parti politique. À travers la sociologie de la crise politique, il est démontré comment la redistribution rapide des positions au sein du milieu organisation entrave au bout du compte la possibilité de faire parti.

La deuxième partie analyse la façon dont les syndicalistes traversent les frontières du champ politique. Le chapitre 4 dépeint le processus de fragmentation du milieu oppositionnel après l'avènement du kirchnerisme. Le chapitre 5 montre qu'à défaut de pouvoir établir une stratégie politique coordonnée, des initiatives concurrentes voient le jour. En dépit des efforts consacrés à mobilisation de soutiens parmi les réseaux territoriaux, la délégation du rôle de porte-parole à l'ancien secrétaire général n'aboutit pas. Le chapitre 6 explique la fracture de la CTA et le rétrécissement du milieu organisationnel. Il retrace la stratégie d'alliances nouée par l'Unité Populaire pour tenter de conquérir des positions de pouvoir institutionnel. Il montre le soutien limité apporté par la Centrale aux campagnes électorales. Le chapitre 7 analyse les trajectoires militantes des dirigeants du MPSR pour expliquer leur reconversion politique partielle. Il analyse les propriétés des dispositions incorporées durant leurs expériences de jeunesse au cours des années 1970. Il démontre comment leurs carrières professionnelles s'imbriquent à leurs carrières militantes en réactivant ces dispositions. Enfin, il analyse les ressorts de leur capital politique et explique le clivage de l'habitus entre leur champ d'origine et le champ politique.

Avant de commencer la démonstration, il convient de rappeler brièvement la nature des liens entre le mouvement ouvrier et le péronisme, les transformations économiques et sociales survenues durant les décennies de 1990 et 2000, et enfin les principales caractéristiques du système politique argentin, autant d'éléments qui définissent le cadre qui contraint et habilite l'action de nos protagonistes.

Le mouvement ouvrier et la représentation politique en Argentine. Repères historiques.

En Argentine, les origines du mouvement ouvrier remontent à la fin du XIXème siècle et trouvent ses racines dans la *Ciudad* de Buenos Aires[67]. Il est nourri par les idéologies anarcho-syndicaliste et socialiste apportées par les différentes vagues d'immigration européenne[68]. L'organisation des travailleurs est lente en raison de l'absence de législation syndicale, des résistances du patronat et de la répression policière. Ce n'est qu'en 1901 que voit le jour la première organisation nationale, la Fédération Ouvrière Argentine (FOA) qui réunit quinze syndicats de la capitale et douze de l'intérieur[69]. La première grève générale, rassemblant plusieurs secteurs d'activité, est déclarée en 1902, mais reste circonscrite à la capitale. Par la suite le nombre de grèves s'accroît fortement : de 51 en 1903, on passe à 331 en 1906. Les secteurs des transports, des chemins de fer et des ports sont parmi les plus combatifs.

Pendant les premières décennies du XXème siècle, la contestation ouvrière est largement l'œuvre du courant anarchiste, majoritaire à la tête de la FOA et très implanté dans les syndicats de base. Le courant socialiste, plus modéré, refuse la stratégie de la grève systématique prônée par les anarchistes. Il quitte la FOA et constitue l'Union Générale des Travailleurs (UGT). Mais le Parti Socialiste[70] est traversé

[67] En 1913, la *Ciudad* de Buenos Aires concentre 36,4 % de la main d'œuvre industrielle (Andreassi 1991, p.123).

[68] L'arrivée des vagues d'immigration représente une profonde transformation démographique dans un pays essentiellement rural. En 1914, entre 60 et 70 % de la population masculine est d'origine étrangère (Rapport 2005, p.35)

[69] Les socialistes avaient essayé de mettre sur pied une première organisation en 1891, mais la Fédération des Travailleurs de la République Argentine ne tient pas et est dissoute quelques années plus tard. Il faut aussi souligner l'existence de puissantes organisations de deuxième degré, comme « La Fraternité » (cheminots) créée en 1887 et qui reste à l'écart de la FOA et de l'UGT.

[70] Fondé en 1895, le Parti Socialiste a une influence limitée dans la *Ciudad* de Buenos Aires.

par deux stratégies politiques différentes qui peinent à s'accorder : l'aile majoritaire privilégie l'arène électorale et la modération syndicale, une tendance qui se renforce en 1904 avec l'élection du premier député socialiste au parlement ; l'aile syndicale, qui conduit l'UGT, donne la priorité à l'organisation du mouvement ouvrier. Cette tendance appelée « syndicalisme révolutionnaire » est finalement exclue du PS en 1906. Elle crée alors la Confédération Ouvrière Régionale qui absorbe l'UGT en 1909. En 1921, le PS connaît une nouvelle scission qui donne lieu à la création du Parti Communiste.

La réponse étatique aux revendications du mouvement ouvrier n'a pas été uniforme, même si la répression policière brutale a souvent prévalu. Ainsi un conflit social laisse un bilan d'une trentaine de morts en 1919 dans la Capitale. À Santa Cruz, un véritable massacre a lieu en 1921 quand près d'un millier d'ouvriers sont tués. À plusieurs reprises, le gouvernement a décrété l'état de siège, fermé les locaux syndicats, interdit la presse ouvrière et mené une politique de déportation systématique des étrangers. Néanmoins, le gouvernement de l'Union Civique Radicale[71] s'est efforcé de jouer un rôle d'arbitrage entre patrons et travailleurs. Entre actions symboliques et quelques concessions ponctuelles, un dialogue s'est établi avec les syndicats les plus modérés[72]. La relation entretenue par le radicalisme avec une frange du mouvement ouvrier a eu pour effet de rétrécir la base électorale du Parti Socialiste[73].

[71] L'Union Civique Radicale est fondée en 1891. L'UCR est aussi nommé Parti Radical ou radicalisme. Le parti remporte les premières élections libres depuis l'introduction de la réforme électorale de 1912 (Sáenz Peña). À cette occasion, Hipólito Yrigoyen est élu président de la République pour un premier mandat (de 1916 à 1922). Il est réélu une deuxième fois en 1928.

[72] Le Président de la république Hipólito Yrigoyen reçoit à son domicile les dirigeants cheminots et portuaires pour négocier la fin de leurs mouvements de grève (en 1916 et 1917) et refuse le déploiement des forces de l'ordre. Concrètement, le gouvernement radical accorde des hausses de salaires, instaure le salaire minimum dans la fonction publique, et mène une politique de contrôle du prix des loyers. En 1904, le premier projet de loi du travail de l'Argentine avait été présenté au parlement, mais avait été rejeté par l'opposition conservatrice.

[73] La concurrence avec l'UCR, avant même l'avènement du péronisme, est l'une des hypothèses avancées par Juan Carlos Torre pour expliquer qu'en Argentine ne se constitue pas un Parti Socialiste fort. Les deux partis se disputent notamment l'électorat salarié qualifié. L'historien souligne également que des pans entiers de la classe ouvrière sont exclus du droit de vote à cause de leur condition d'étrangers. Les démarches de naturalisation sont en effet lentes et coûteuses (Torre 2012). Par ailleurs, les socialistes sont faiblement implantés dans le syndicalisme (où prédominent les courants plus radicaux) et privilégient l'organisation de centres communautaires et de bibliothèques populaires destinés à la formation de la classe ouvrière (Tortti 2009). Ces types d'ancrage social, qui constituent le milieu partisan, semblent avoir été ignorés par les travaux

Cependant, les canaux de communication avec le gouvernement se referment en 1930 quand le deuxième gouvernement d'Hipólito Yrigoyen est renversé par un coup d'État. À l'issue des élections frauduleuses qui ont eu lieu l'année suivante, les conservateurs reprennent le pouvoir. Au niveau politique, les élites argentines sont partagées entre les tenants du libéralisme et les tenants d'un nationalisme développementiste qui prône l'interventionnisme étatique comme levier pour la diversification du système productif[74]. Peu de temps après le putsch, les courants syndicaux révolutionnaire et socialiste s'unissent dans la création de la Confédération Générale du Travail (CGT), rejointe par les communistes en 1936. Malgré cela, le mouvement ouvrier reste dispersé. La Fédération anarchiste a certes perdu de l'influence mais continue à être active dans les syndicats de base. Surtout, la CGT est davantage un espace de coordination entre courants syndicaux qu'une organisation centralisée et bureaucratisée.

L'avènement du péronisme

Un nouveau coup d'État bouleverse la scène politique en 1943. Cette fois-ci, il est mené par l'aile nationaliste de l'armée qui amorce une politique de développement industriel. Au secrétariat du travail est nommé le colonel Juan Perón. Depuis cette fonction, il noue un dialogue avec les syndicats. Comptant sur le soutien du mouvement ouvrier, Juan Perón est élu président de la république avec plus de 52 % de suffrages en 1946.

Le phénomène péroniste constitue un assemblage original d'idéologies et de pratiques politiques qui ne peuvent être réduites à la catégorie de « populisme ».

---

de Spencer Wellhofer qui, centré exclusivement sur son développement organisationnel, constate la complexification croissante du PS et l'avancement de son institutionnalisation (1972).

[74] L'un des groupes nationalistes de l'époque est le courant politique Force d'Orientation Radicale de la Jeune Argentine (FORJA), créé au début des années 1930 par des intellectuels de l'UCR. « Nous sommes une Argentine coloniale, nous voulons une Argentine libre » ; « Pour la souveraineté nationale et l'émancipation du peuple argentin », telles étaient les slogans du courant FORJA. Pendant dix ans, ils publient les « Cahiers du FORJA » et organisent des conférences-débats pour dénoncer la position néocoloniale occupée par l'Argentine. Ils produisent également des études socio-économiques portant sur des sujets jugés stratégiques pour l'aboutissement du développement national et de la justice sociale (pétrole et impérialisme, énergie et gaz, chemins de fer ou encore l'histoire du premier prêt contracté par le pays). Ces idées auront une influence sur la politique économique du premier gouvernement de Juan Péron (Source : Déclaration de l'assemblée de FORJA, 29/06/1935 et Cahiers du FORJA, diverses éditions. Archives Cedinci).

D'une part, il subit l'influence des courants nationalistes (depuis la droite jusqu'au FORJA), et des politiques keynésiennes appliquées par les démocrates dans le cadre du *New Deal* aux États-Unis. D'autre part, il s'inspire du fascisme italien, dans sa dimension propagandiste et corporatiste ainsi que dans le rôle qu'il fait porter à l'État[75].

Concernant le rapport avec le mouvement ouvrier, Juan Perón fait passer une loi sur l'activité syndicale. Pour la première fois en Argentine, une réglementation va structurer le paysage syndical. Il est établi un modèle de syndicat unique par branche d'activité tandis que les cotisations des adhérents sont collectées par l'État, qui les reverse à la CGT. La nouvelle législation permet à cette dernière de renforcer son appareil bureaucratique et son rôle politique. La centralisation de la gestion du financement lui octroie un pouvoir de pression sur les syndicats de deuxième et de premier degré. Dans le même temps, la loi verrouille le jeu en interdisant les syndicats concurrents. En termes politiques, la CGT devient la seule Centrale reconnue et le médiateur unique entre les travailleurs et l'État, celui-ci endossant le rôle d'arbitre des intérêts des syndicats et du patronat. Entre 1947 et 1948, le taux d'adhésion syndicale augmente rapidement. Il bondit de 444 412 affiliés enregistrés en 1941 à 1 million et demi d'adhérents en 1947. Au début des années 1950, la CGT compte 2,5 millions d'adhérents, soit à peu près 47 % de la population économiquement active[76].

Par ailleurs, la législation du travail mise en place par le péronisme institue la semaine de 48 heures, garantit aux travailleurs des congés annuels et crée un système d'allocations-chômage tandis que, globalement, les salaires sont revalorisés. Plus largement, le prolétariat et les classes moyennes bénéficient de la croissance économique produite par le modèle développementiste[77] et des politiques de « justice sociale » (investissements publics dans l'éducation, la santé, le logement social, la sécurité sociale). Pour donner deux exemples, en l'espace de cinq ans, le

[75] Doyon (1975), Rapoport (2005), Cucchetti (2013).

[76] La CGT déclarait avoir 5 millions d'adhérents en 1957, un chiffre invraisemblable. Les chiffres cités dans ce paragraphe ont été vérifiés par la chercheuse Louise Doyon (1975, p.156).

[77] Le modèle développementiste met en œuvre une politique d'industrialisation par substitution d'importations (ISI), fondée sur la protection de l'industrie locale et l'expansion du marché intérieur.

nombre de fonctionnaires a plus que doublé, passant de 172 000 en 1942, à 400 000 en 1947[78]. La politique éducative a généralisé l'accès à l'enseignement, jusqu'alors restreint aux classes supérieures. Pendant cette décennie, le taux d'inscription scolaire augmente de 34 % dans le primaire, de134 % dans le secondaire et de 200 % dans les formations professionnelles[79].

En ce qui concerne son organisation politique, le péronisme est conçu comme un mouvement. La compétition électorale est livrée sous l'étiquette du Parti Justicialiste[80] tandis que la CGT permet son ancrage dans le monde ouvrier (la *pata sindical*). Cette structuration est essentielle pour comprendre la résilience du péronisme après le coup d'État de 1955. Après le renversement de Juan Perón, le leader est exilé, le Parti Justicialiste proscrit, les symboles péronistes interdits[81], la CGT est mise sous tutelle, tandis que plusieurs dirigeants péronistes sont emprisonnés. Les autres partis continuent de fonctionner et de nombreux dirigeants, de l'UCR au PS, soutiennent l'intervention militaire. La Constitution de 1949 est annulée par décret et celle de 1853 est rétablie. Des élections sont organisées en 1957 pour élire une assemblée constituante. Depuis l'exil, Juan Péron appelle à voter blanc. Le résultat du scrutin montre la force de son capital politique : le vote blanc « remporte » l'élection (24,3 %) en devançant tous les autres partis : l'UCR du peuple[82] arrive en deuxième place avec 24,2 %, le PS seulement 6 % des voix.

Entre 1955 et 1973 le jeu politique se trouve dans l'impasse et le régime démocratique reste sous la surveillance de l'armée. Les coups d'État succèdent à des tentatives de gouvernements fragiles. Après le putsch nommé « révolution libératrice » en 1955, les militaires interviennent de nouveau en 1962, en 1966

[78] Anderle (1992).

[79] Au niveau de l'enseignement supérieur, le nombre d'élèves inscrits à l'université a été multiplié par trois entre 1945 et 1955, mais cette hausse profite davantage aux classes moyennes Rapport (2005, p.329).

[80] Le Parti Justicialiste est fondé en 1947.

[81] La volonté de balayer le péronisme de la scène politique est d'une telle ampleur que même la dépouille d'Eva Perón, épouse du président décédée en 1952, est devenue un enjeu politique. Un commando militaire récupère le cercueil, qui est inhumé en secret en Italie. En outre, la mention du nom même de Juan Perón est devenue passible d'une amende.

[82] En 1957, l'UCR se divise entre l'UCR du Peuple et l'UCR Intransigeante. En 1971, le gouvernement militaire reconnaît le monopole de l'UCRP sur l'étiquette d'Union Civique Radicale. L'UCRI change donc d'appellation et devient le Parti Intransigeant.

(« révolution argentine »), et autorisent le retour du péronisme en 1973. En 1976, le gouvernement est à nouveau renversé et la dictature la plus meurtrière de l'histoire argentine s'installe, causant 30 000 morts et disparus.

Le mouvement péronisme pendant l'exil de Perón

Après le renversement de Juan Perón en 1955, les syndicats sont devenus la « colonne vertébrale du péronisme »[83]. Leur rôle est d'autant plus significatif que les classes travailleuses sont alors dépouillées de toute forme de représentation sur la scène politique en recomposition. Dans le même temps, la mobilisation de l'identité péroniste des travailleurs procurait aux syndicats une ressource symbolique cruciale dans un contexte où ils étaient en train de perdre une bonne partie de leurs ressources organisationnelles. Malgré la forte interdépendance symbolique entre le syndicalisme et Juan Perón, les syndicats n'ont jamais été la courroie de transmission des ordres de leader exilé. Au contraire, leurs relations ont été souvent tendues. Il faut savoir que pendant les dix-huit années de proscription du péronisme, les rapports des syndicats avec les gouvernements civils et les ont été variables. Le syndicalisme a récupéré des marges d'action au fur et à mesure que les restrictions à son activité ont été partiellement levées. Ainsi, en 1961 trois grèves générales parviennent à faire reculer la politique salariale. L'essor de la mobilisation renforce les syndicats et marque un tournant dans leur stratégie. Face à la fragilité des gouvernements et aux divisions entre les groupes politiques et les acteurs sociaux sur lesquels ils s'appuient, les dirigeants syndicaux obtiennent un pouvoir de pression non négligeable. Ils canalisent leurs efforts sur les salaires faisant passer au second plan la revendication du retour de leur mentor. Parallèlement, les dirigeants syndicaux établissent des liens avec l'Église, les grandes entreprises, et le gouvernement mais aussi avec certains secteurs des forces armées. Par ailleurs, avec l'allégement partiel des contraintes sur l'activité partisane, au début des années 1960[84], les syndicats investissent leurs moyens dans la compétition électorale : « la trésorerie des syndicats apportait des fonds aux campagnes électorales, les listes de candidatures se décidaient dans les sièges des syndicats, les réseaux de militants et d'ouvriers

[83] Torre (2004 p. 14).

[84] En 1959, le gouvernement a consenti à une semi-légalisation du péronisme. Si le parti justicialiste continue d'être proscrit, les syndicats sont autorisés à créer des partis à partir de leurs structures (Torre, 2004 p. 11).

mobilisaient des électeurs »[85]. Le conflit entre Juan Perón et les syndicalistes pour le contrôle du mouvement péronisme éclate en 1965. À l'occasion des élections du gouverneur de la province de Mendoza, chaque camp soutient un candidat différent.

Mais Juan Perón réussit à maintenir son pouvoir à distance sur le mouvement péroniste. Trois facteurs peuvent l'expliquer. Premièrement, la force symbolique de son image auprès des travailleurs. Cette ressource a été entretenue par le leader lui-même qui recevait des dirigeants des courants péronistes (syndicaux ou non) à son domicile à Madrid. Perón n'avait de cesse que d'envoyer aux noyaux militants des lettres et des cassettes avec des mots d'encouragement[86]. Les paroles du leader circulaient clandestinement dans les réseaux militants et nourrissaient le mythe de son retour prochain. Deuxièmement, suite au coup d'État de 1966, l'armée a définitivement pris en charge le gouvernement. Dès lors, le jeu politique est verrouillé et les syndicats perdent leur pouvoir de pression. Le troisième facteur est l'émergence d'un mouvement de jeunesse péroniste radicalisée. Ces groupes se politisent en opposition à la dictature militaire, mais aussi du fait des évènements internationaux : la révolution cubaine (1959), les indépendances des ex-colonies européennes, la guerre du Vietnam et ultérieurement l'élection et le coup d'État contre le socialiste Salvador Allende au Chili (1970-1973). Sur le plan national, la rébellion populaire qui éclate à Córdoba en 1969 (*Cordobazo*) anime les esprits. Plusieurs groupes péronistes passent alors à la clandestinité et s'engagent dans la guérilla révolutionnaire.

Preuve du pouvoir de pression et de négociation acquis par les syndicats, la dictature promulgue la loi 18.610 en 1970. Par ce texte, le gouvernement militaire transfère aux fédérations syndicales la gestion de la sécurité sociale de leurs adhérents qui est assurée par un système décentralisé de mutuelle santé (*obras sociales*). Ces mutuelles sont financées par les cotisations patronales et des redevances prélevées sur les salaires des employés. Initialement conçues pour couvrir les besoins d'assistance médicale, leurs services ont été progressivement

[85] Torre (2004 p. 14).

[86] Alcira Argumedo, dirigeante de PSUR. Député nationale 2009-2013 et 2013-2017. À l'époque âgée de 25 ans. Entretien avec l'auteur, CABA, 24 avril 2011.

élargis aux retraites complémentaires, à la formation professionnelle et au tourisme. Cette manne financière renforce la structure organisationnelle des fédérations et l'autorité nationale de leurs dirigeants[87].

Pour se maintenir comme un acteur dans le jeu, la stratégie de Juan Perón a consisté à soutenir et à encourager toute forme de résistance et les modes d'action du mouvement péroniste depuis les groupes plus conservateurs jusqu'aux plus radicaux, de la jeunesse péroniste aux leaders syndicaux. L'échec du régime militaire à pacifier les rapports sociaux est l'un des éléments que Juan Perón remet au centre du jeu politique. Il négocie les conditions de son retour en Argentine, ce qu'il fait une première fois en 1972 pour consolider des accords, avant de revenir définitivement en 1973. L'appareil syndical, notamment l'Union Ouvrière de la Métallurgie, se dote des moyens nécessaires et permettre la victoire Juan Perón à la campagne électorale.

Le second mandat de Juan Perón a suscité de nombreuses attentes auprès du mouvement ouvrier et de la jeunesse péroniste qui n'ont pas toutes été satisfaites. Pour sa part, la CGT récupère son rôle de centrale unique et consolide son pouvoir à la croisée du champ syndical et d'un champ politique en recomposition. En revanche, après le décès du leader en juillet 1974, les rapports des syndicalistes avec Isabelle Perón (deuxième épouse et vice-présidente de la Nation) se détériorent rapidement. En 1975, la CGT déclenche une grève générale de 48 heures, une première sous un gouvernement péroniste.

De la dictature à la Rénovation péroniste

Avec le coup d'État de 1976, l'armée entend opérer un « Processus d'Organisation Nationale ». D'emblée, le droit de grève et les négociations collectives sont supprimés, tandis que les activités syndicales sont interdites. La CGT a été mise sous tutelle avant d'être dissoute en 1977. Néanmoins, l'activité syndicale n'est pas complètement supprimée. Bien qu'une douzaine de syndicats aient été suspendus

[87] Entre 1976 et 1983, les syndicats perdent l'administration des mutuelles, mises sous tutelle de la junte militaire en vue de les affaiblir (Murillo, 1997).

le jour même du putsch, les principales fédérations (bâtiment, métallo, textiles et téléphoniques, fonction publique) continuent de fonctionner sous tutelle (*intervenidas*) pour gérer des affaires courantes. Ce qui signifie que les dirigeants syndicaux gardent leurs postes, mais sont sous la surveillance du personnel militaire. Certains d'entre eux acceptent même d'intégrer la délégation argentine envoyée par la dictature à la Conférence annuelle de l'Organisation Internationale du Travail. Se constitue alors un camp syndical collaborationniste qui, à partir de 1978, se réunit autour d'un espace de coordination informel appelé Commission de Gestion et de Travail (CGT). Cette commission maintiendra une ligne dialoguiste visant à établir des marges de concertation avec la dictature.

Les autres organisations, essentiellement des syndicats de petite taille, ne sont ni fermées ni suspendues. Mais elles sont dépossédées de leurs principaux moyens d'action. Néanmoins, l'activité contestataire ne disparaît pas complètement. En 1977, l'intersyndicale appelée « Commission des 25 » se constitue. Il s'agit d'un espace informel et clandestin dans lequel les syndicalistes coordonnent les demandes de hausse de salaires, de libération des militants détenus, d'abrogation de la loi antisyndicale et de normalisation des organisations. En dépit de la répression toujours féroce[88], les syndicalistes affichent leur détermination en réoccupant les rues. En avril de 1979, la Commission des 25 lance une grève générale, dont l'impact est limité. En 1980, l'intersyndicale décide de reconstituer la CGT (appelée alors CGT-Brésil), une organisation illégale qui ne dispose pas d'immatriculation officielle. Pugnace, la CGT-Brésil organise une journée de grève très suivie dans la ceinture industrielle du grand Buenos Aires (juillet 1981), une manifestation politico-religieuse rassemblant plus de dix mille personnes (août 1981), ainsi qu'une mobilisation multisectorielle à laquelle participent des partis politiques et des organisations de défense des droits de l'homme (septembre 1982). Par la suite, la CGT-Brésil et la CGT-Azopardo (nouvelle appellation adoptée par les dialoguistes de la Commission de Gestion et de Travail) se mettent d'accord pour appeler à deux grèves générales (décembre 1982 et mars 1983). Ces actions conjointes amorcent la réunification de la CGT qui aura lieu en 1983 avec la transition démocratique.

[88] Le bilan à la fin de la manifestation de septembre 1981 fut de 80 blessés, un mort et 120 détenus dont Saúl Ubaldini lui-même.

Avec la transition démocratique et le rétablissement de la compétition électorale, les syndicats de la CGT constituent une nouvelle fois l'épine dorsale du Parti Justicialiste. Le secrétaire général du syndicat de la métallurgie devient le vice-président du parti. Néanmoins, la défaite du PJ aux élections présidentielles de 1983 remet en cause cette alliance. Un groupe de gouverneurs et de parlementaires cherche à retirer le pouvoir des mains des syndicalistes et « partisaniser » le PJ. C'est le mouvement de « Rénovation Péroniste ». Pour ce faire, les élus utilisent les fonds à leur disposition pour constituer un dense réseau de patronage qui remplace les ressources financières et militantes jusqu'ici pourvues par le syndicalisme. Le résultat de cette dissociation est constaté par Steven Levitsky. Le nombre de syndicalistes élus au parlement sous l'étiquette justicialiste recule continuellement et passe de 19 en 1983, à 5 en 1991, puis 2 en 1995. Au cours de la même période, l'auteur observe également le déclin de la présence de dirigeants syndicaux dans le conseil exécutif du parti : ils sont 37,5 % à y siéger en 1983, 25 % en 1991 et 12,5 % en 1995[89]. Ainsi donc, le PJ change de nature : d'un parti à base corporative, il devient un parti à base territoriale. Il convient de noter que cette transformation constitue davantage une reconfiguration des liens entre le parti et les syndicats qu'une rupture. Sur le terrain, de multiples formes de coopération s'établissent entre les comités locaux du parti (*unidad de base*) et les organisations syndicales[90]. Preuve de ces liens privilégiés, le président justicialiste Carlos Menen, élu en 1989, nomme des syndicalistes à des postes de premier rang dans son gouvernement : Ministre du Travail et Directeur de l'Institut National des Mutuelles Syndicales[91].

[89] Levitsky (2003, p. 20).

[90] En 1997, des 36 syndicats locaux enquêtés par Steven Levitsky, 92 % participaient à des activités partisanes (2003, p. 20).

[91] Il s'agit respectivement de Jorge Alberto Triaca (industries plastiques) et de Luis Barrionuevo (gastronomiques). L'institut de mutuelles (Instituto Nacional de Obras Sociales) administre des fonds estimés à l'époque à trois milliards de dollars. Source : El País, édition du 17/10/1989. « La central sindical peronista se divide en dos sectores, pese a la mediación de Menem ».

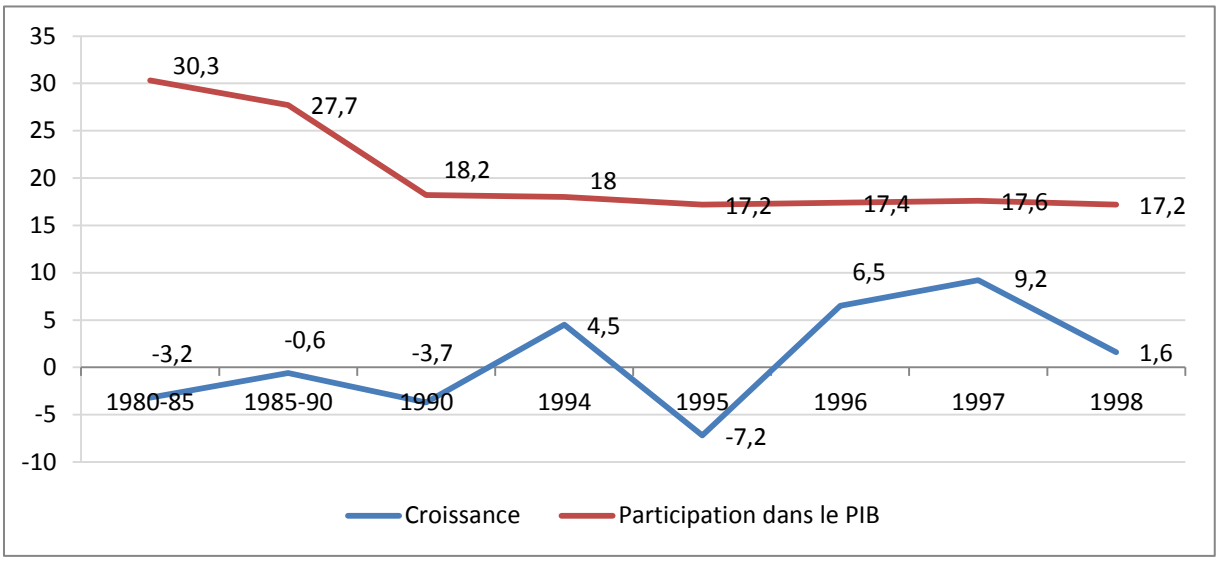
De la décennie néolibérale à l'époque kirchneriste. Transformations économiques et sociales

Dans cette section, nous allons dresser un panorama général des transformations socio-économiques qui concernent la période de cette étude : d'abord, la mise en œuvre du programme néolibéral (1989-2002) ; dans un second temps, les politiques de relance économiques (2003-2013).

À la fin des années 1980, le gouvernement de Raúl Alfonsín (UCR) est confronté à une grave crise économique qui combine récession et hyperinflation. Le PIB recule de 3 % en 1988 et de 4,4 % l'année suivante. Le taux d'inflation explose de 81,9 % en 1986 à 4 923% en 1989. C'est dans ce contexte que le président Carlos Menem (PJ) met en œuvre un programme d'ajustement structurel : réduction du déficit et de l'investissement publics, diminution du nombre des fonctionnaires et décentralisation administrative, ouverture économique et privatisations. Ce démantèlement de l'appareil étatique sans précédent est justifié comme étant la seule réponse possible pour maîtriser l'inflation et attirer des capitaux étrangers. Le gouvernement affirme que la mécanique du ruissellement va générer des emplois. Lors d'une conférence de presse, le ministre des travaux et des services publics, assis à côté du président, énonce le premier principe de ce que son équipe avait nommé le *« décalogue ménémiste »* : *« Rien de ce qui doit être étatique ne restera entre les mains de l'État »*[92]. Comme le montre le graphe XX, ces politiques ont provoqué une désindustrialisation rapide, en réduisant le poids de l'industrie manufacturière dans le PIB.

[92] Il s'agit d'une formulation sarcastique pour dire que seront privatisés tous les services et entreprises publiques qui jusqu'ici « devaient » rester dans les mains de l'État en raison de leur importance stratégique. Source : Télam, édition du 25/04/2014. « *la década robada* ». Cet extrait de la conférence de presse est disponible sur YouTube (https://youtu.be/nVUu0vT1Tuk).

Graphe 1 : Évolution de l'industrie manufacturière (1980-1998)[93]



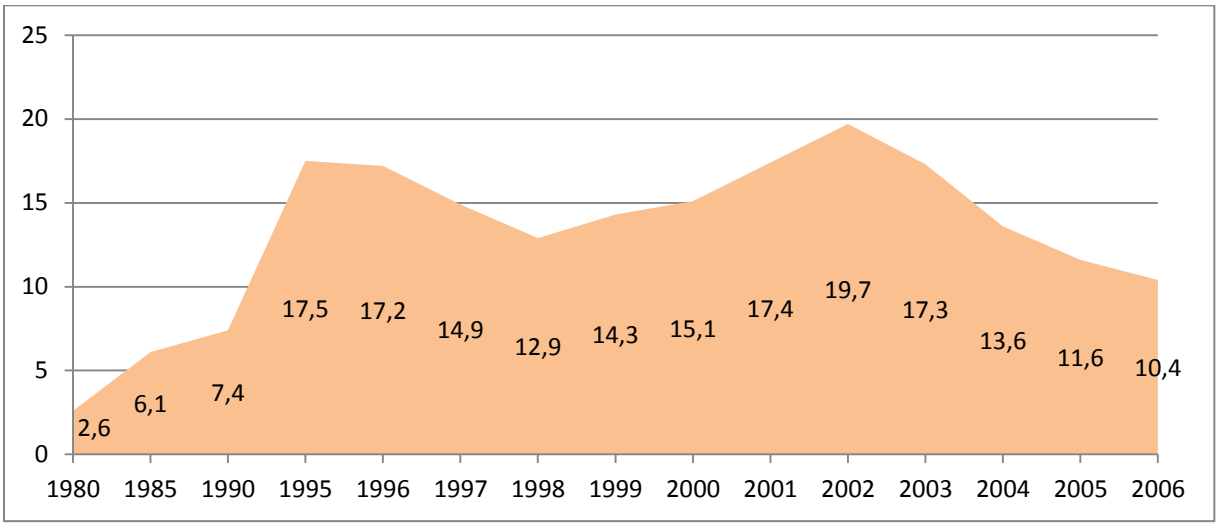
À court terme, les réformes structurelles ont produit des résultats tangibles. Le taux d'inflation s'est écroulé à 17,5 % en 1992, pour passer sous la barre des 10 % les années suivantes. Après la récession de la fin des années 1980, le pays renoue avec la croissance. Le régime de convertibilité monétaire peso-dollar redonne du pouvoir d'achat aux classes moyennes[94]. En 1999, l'alternance au pouvoir ne change pas l'orientation néolibérale des politiques économiques. Le gouvernement Fernando De la Rúa, soutenu par la coalition entre l'UCR et le parti de centre-gauche *Frente Grande*-FREPASO, donne la priorité à la flexibilisation du marché du travail. Cependant, ces mesures ne parviennent pas à éviter la dégradation de l'économie et des indicateurs sociaux.

À bien des égards, jusqu'à l'éclatement de la crise de 2001, le modèle néolibéral jouit d'un relatif consensus social entre les élites économiques et une partie des classes moyennes. Un véritable clivage s'est établi entre les ceux qui sont sur le marché du travail et ceux qui en sont exclus ou vivent dans la précarité. Comme le montrent la hausse du taux de chômage et celle de la pauvreté (graphe 2 et tableau 1) :

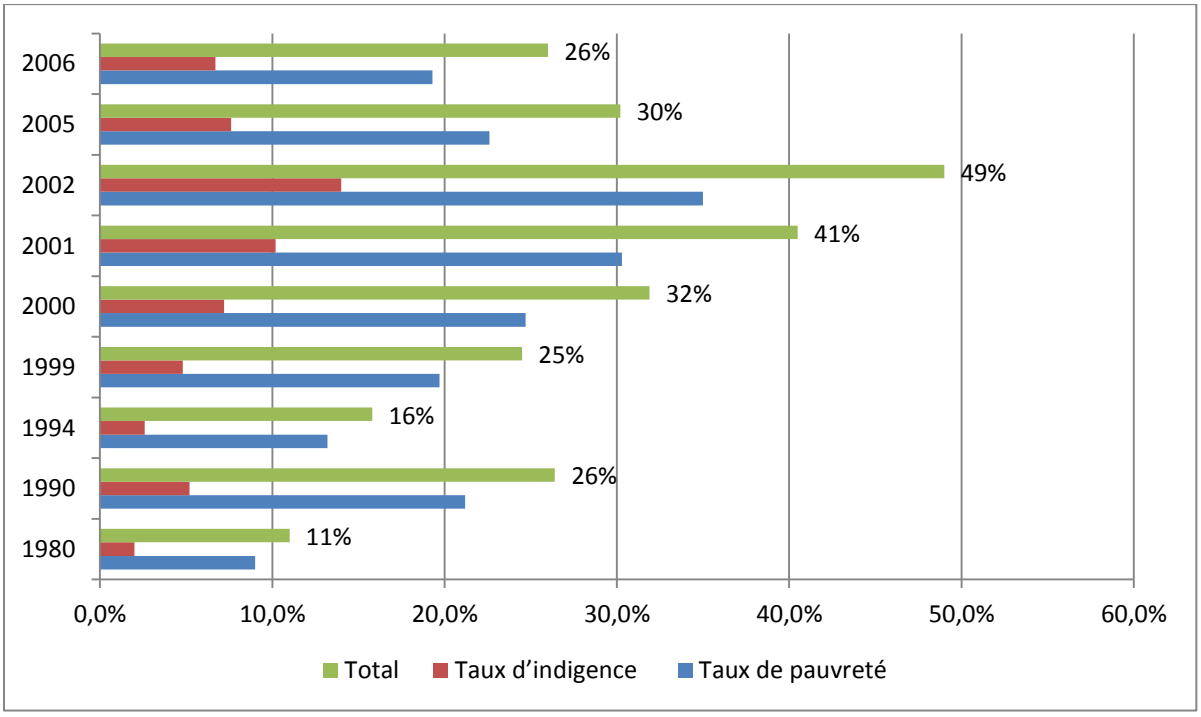
[93] Source : graphique élaboré par l'auteur à partir des données de la Commission économique pour l'Amérique Latine (CEPAL Anuario Estadístico 1999).

[94] Rapport (2008, p. 757-799).

Graphe 2 : Taux de chômage en zones métropolitaines. Pourcentage de la population âgée de plus de 14 ans[95]



Graphe 3 : Taux de pauvreté et taux d'indigence CEPAL Pobreza y indigencia (1980 2006)[96]



Les chiffres sur la transformation de la structure sociale argentine en apportent la preuve, mais ils ne livrent pas la dimension du vécu. Les politiques néolibérales ont en effet un impact dans le corps et dans la chair de ceux qui ont été mis dehors du

[95] Source : Graphe élaboré par l'auteur à partir des données de la CEPAL (Anuario Estadístico 2003 et 2006).

[96] Source : Graphe élaboré par l'auteur à partir des données de la CEPAL (Anuario Estadístico 2002, 2003, 2005, 2006, 2008) Panorama social de América Latina (2001-2002).

système. Le témoignage ci-dessous nous semble indispensable pour tenter d'appréhender l'ampleur et la violence de ce processus :

> « À Haedo en province de Buenos Aires, on construisait des liens avec les camarades dans notre propre travail. Même si on n'était que deux dans la cabine du train, on se réunissait régulièrement avec les autres. Lors de nos missions vers l'intérieur, on restait deux ou trois jours. On avait des maisons de cheminots où on pouvait se reposer et là-bas on partageait ce temps avec d'autres camarades. Et sinon, si notre mission se déroulait dans la zone locale, on disposait d'une salle pour nous réunir. Puis, le syndicat organisait des rencontres, différentes activités. On avait même une ferme à Castellar où on allait en week-end passer un moment en famille. Il y avait une piscine, des aires de jeux. Avec les privatisations, j'ai été licencié. La majorité d'entre nous a été licenciée. Imagine, les estimations disent qu'il y avait autour de 90 mille cheminots. Après les privatisations il n'en reste que 15 mille. 80 mille ont été mis à la rue. *Nous n'étions pas préparés pour quitter les chemins de fer*. Moi particulièrement, et je crois que beaucoup parmi nous, on pensait qu'ils n'allaient pas nous licencier. Car on venait de familles de cheminots depuis des générations. Nous les ferroviaires, nous avions affronté tout type de gouvernement, les luttes dures, y compris la dernière dictature militaire. Malgré ça nous avons été licenciés du jour au lendemain [en 1992]. On est tombé dans la rue. À une époque où tout le monde se retrouvait sans emploi. Parce que de la même façon qu'ils ont expulsé des gens des chemins de fer, ils en ont expulsé de toutes les entreprises publiques. Et avec l'ouverture aux importations l'industrie s'est pratiquement désarticulée, des gens du privé ont été mis dehors aussi. C'était un moment où il y avait très peu de travail. Alors, comme on n'était pas préparé à ça, on s'est dispersé, on a perdu le lien entre nous. *Chacun s'est débrouillé de façon individuelle ou familiale. On n'avait plus rien que nous réunissait. C'était très dur car il n'y avait pas de travail. Dans mon cas, ma famille et moi nous avons passé des nécessités*. J'ai travaillé comme chauffeur de bus, de camions, comme peintre en bâtiment. J'ai fait tout mon possible. Plus tard, comme j'avais un diplôme d'études techniques, j'ai commencé à travailler comme électricien. J'ai repris les études et suis devenu diplômé pour finir enseignant dans une école technique-professionnelle. Et je travaille toujours comme électricien. Ça a été une époque très difficile. *Après mon licenciement, j'ai fait une grosse dépression parce que je ne trouvais pas de travail. À tel point que je ne voulais pas quitter chez moi, aller dans la rue. Je me sentais complètement écrasé. Jusqu'à 2008 ce fut, plus que tout, une époque de*

lutte pour la survie ». (Roberto Vecchi, ex-délégué cheminot de la section Haedo du syndicat Union Ferroviaire. Militant engagé dans la cause de la nationalisation des chemins de fer. Entretien avec l'auteur, CABA, 04 juillet 2013).

Cet extrait illustre un monde social en décomposition : l'exclusion du marché du travail et le déracinement social engendré par la rupture des liens de sociabilité deviennent la réalité quotidienne de milliers d'Argentins[97]. Nous comprenons mieux alors l'enthousiasme suscité par les politiques de relance économique et de « justice sociale » mises en place par les présidents Néstor Kirchner (2003-2007) et Cristina Kirchner (2007-2015), d'autant plus que le kirchnerisme a mené un travail de recomposition des liens symboliques avec les classes populaires et de valorisation des organisations sociales qui soutiennent le gouvernement[98].

Le système politique argentin

L'Argentine est une République fédérale dotée d'un régime présidentiel et d'un parlement bicaméral. Le président est élu pour quatre ans à l'issue d'un scrutin uninominal à deux tours. L'élection peut se faire dès le premier tour si l'une des formules en lice dépasse 45 % des votes valides ou si elle obtient 40 % avec une différence de dix points sur la formule suivante. La réélection est autorisée depuis 1994 dans la limite de deux mandats consécutifs, mais la loi n'interdit pas à un ex-président de candidater à nouveau après avoir quitté le pouvoir.

À leur tour, les parlementaires sont élus dans 24 districts plurinominaux pour des mandats de six ans (sénateur) et quatre ans (députés). Ils sont rééligibles de façon illimitée mais le cumul n'est pas autorisé. Les 72 sièges sénatoriaux (trois par province) sont distribués à travers un système majoritaire par « liste incomplète » : deux sièges

[97] Parfois ce déracinement s'est traduit par le sentiment de « honte » : « quand j'ai perdu mon emploi, en 1995, on apercevait déjà le chômage. Alors on commence à rencontrer des camarades que avaient perdu leurs jobs peu avant moi et qui vivaient dans le quartier. Ils vivaient dans un état de renfermement, ils ressentaient de la honte de devoir dire qu'ils étaient devenus des chômeurs. Ils ont ressenti beaucoup de honte quand le courant a été coupé de chez eux parce qu'ils ne pouvaient plus le payer ». (Référent national du Courent Classiste et Combatif – CCC. Propos recueillis par Sampa & Pereyra 2004, p.41). Denis Meklen désigne ce processus par la notion de désaffiliation : « décomposition des liens qui les inscrivaient dans la structure sociale, notamment autour du travail et de l'État » (2001, p.11-12).

[98] Voir Quirós (2011), Peréz et Natalucci (2012).

sont attribués au parti arrivé en tête et le troisième siège revient au parti qui suit. La Chambre des députés est composée de 257 représentants. Les sièges sont répartis de façon proportionnelle (méthode d'Hondt avec un seuil de 3 % des votes) selon un système de listes fermées et bloquées. La législature est partiellement renouvelée tous les deux ans quand tous les districts choisissent la moitié de leurs députés et un tiers des districts élisent la totalité de ses sénateurs.

Les politistes argentins s'accordent pour dire que le renouvellement partiel du parlement et la magnitude des circonscriptions engendrent une tendance bipartite[99]. L'attribution proportionnelle des sièges est dégradée du fait que tous les deux ans, la moitié des 24 districts n'élisent que deux ou trois députés. Erneto Calvo illustre cet effet par un exemple hypothétique. Si un tiers parti (disons Unité Populaire) recueillait 8 % des suffrages dans les provinces de Buenos Aires et de Tierra del Fuego, il obtiendrait 6 % des sièges dans la première circonscription (où se jouent 35 sièges) et aucun dans la deuxième circonscription (où il n'y a que 3 sièges proposés)[100].

Jusqu'à la mi-1990, le Parti Justicialiste et l'Union Civique Radicale monopolisent plus de 65 % des suffrages exprimés aux élections nationales, le PJ constituant d'ailleurs toujours le plus grand bloc au sein du Parlement. Au niveau provincial, jusqu'en 2007, au moins 75 % des gouvernements exécutifs sont contrôlés par ces deux acteurs[101].

[99] Mustapic (2002), Calvo et Escolar (2005).

[100] Calvo et Escolar (2005, p. 73).

[101] Leiras (2007, p. 33).

Graphe 4 : Mécanique bipartie. Scores remportés par le PJ et l'UCR aux élections législatives (1983-1995)[102]

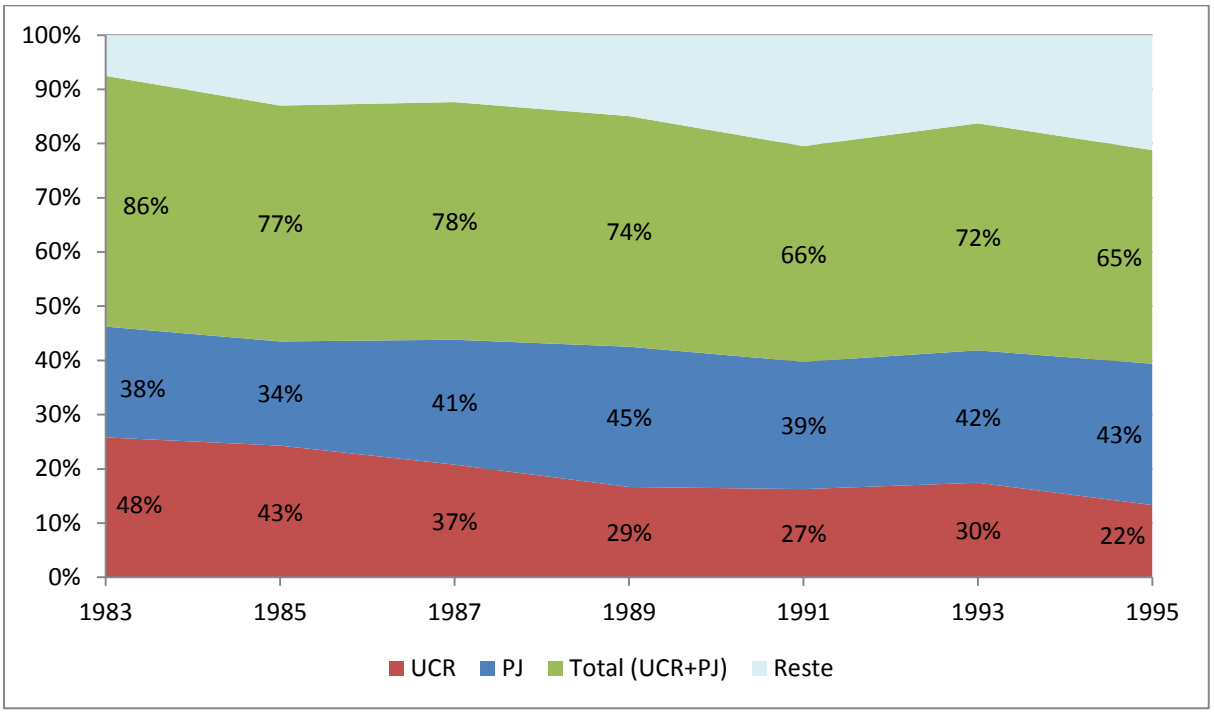


Tableau 1 : Présence majoritaire du PJ à la Chambre des Députés								
1983	1985	1987	1989	1991	1993	1995	1997	1999
45,27%	40,55%	41,73%	44,09%	46,30%	48,24%	50,97%	46,30%	39,29%

Source : Tableau élaboré par l'auteur à partir des données de pourcentages élaborés à partir des données de Laura Escudero (2003, p. 73).

Les échéances de 1994 marquent un tournant dans la mécanique bipartite du système partisan argentin. À cette occasion, les électeurs sont appelés aux urnes pour élire l'assemblée constituante chargée de réformer la Constitution du pays. Le Parti *Frente Grande* (« Grand Front ») obtient de très bons scores dans les principales circonscriptions du pays. Il gagne l'élection dans la Capitale Fédérale (37,4 %), arrive en deuxième place dans la province de Buenos Aires (16,3 %) et en quatrième dans la province Santa Fe (10,2 %). À partir du milieu de la décennie, la montée du FG lors des élections législatives successives se fait surtout au détriment du parti radical et avec le soutien d'une partie de l'électorat péroniste, déçu par le gouvernement de Carlos Menem. Toutefois, l'UCR garde une force territoriale importante puisqu'elle gouverne à cette époque plusieurs provinces . En vue des élections présidentielles

[102] Graphe élaboré par l'auteur à partir des données de Andrés Malamud (1997, p. 7)

de 1995, *le Frente Grande* s'associe avec Parti Socialiste et avec un micro-parti scindé du PJ. La coalition *Frente Pais Solidario* (Front Pays Solidaire, FREPASO) remporte 28,2 % des votes aux échéances présidentielles de 1995. Ce résultat dépasse celui du parti radical, qui obtient 16,4 %[103] des voix. Toutefois, cette diversification de l'offre électorale n'aboutit pas à la stabilisation d'un système multi-partisan. À l'approche de la rénovation parlementaire de 1997, le *Frente Grande*-FREPASO scelle un accord avec l'UCR qui donne naissance à l'ALLIANCE[104]. Deux ans plus tard, la coalition défait le PJ et réussi à faire élire Fernando de la Rua à la présidence de la République (1999-2001).

Sur les conséquences de la crise de 2001 et 2003 sur le système partisan, deux observations doivent être faites. Premièrement, le mécontentement exprimé par la voix de la rue ne se traduit pas par le rejet du système partisan. La participation au scrutin présidentiel de 2002 a été élevée. Le taux d'abstention (autour de 22 %) n'est pas en forte progression par rapport au dernier scrutin présidentiel (+4 % seulement). Certes, le vote est obligatoire mais cette contrainte n'a pas empêché une défection des électeurs lors des élections législatives de 2001. Les électeurs auraient d'ailleurs pu manifester leurs griefs par le biais des votes blancs et nuls, toutefois ces voix « négatives » n'ont pas même atteint 3 %. Deuxièmement, le fait qu'un président péroniste assume le pouvoir ne doit pas cacher la profonde division du PJ. Trois factions s'affrontent en effet au sein du parti sans qu'aucune d'elles ne parvienne à s'imposer. En évitant de trancher la querelle par une primaire, les dirigeants choisissent de lancer trois tickets dans la course électorale, chacun porté par les micro-partis respectifs des candidats (Carlos Menem, Adolfo Rodríguez Saá et Néstor Kirchner)[105].

À partir de l'élection de Néstor Kirchner en 2003, la mécanique du système partisan évolue vers ce que Giovani Sartori qualifie de système à parti prédominant[106].

---

[103] Ce fut la première élection présidentielle après la Réforme Constitutionnelle de 1994. Celle-ci avait introduit, entre autres, la réélection aux postes exécutifs. Le président Carlos Menem (PJ) avait été reconduit comme premier mandataire par 47,7 % des suffrages.

[104] *Alianza por el Trabajo, la Justicia y la Educación* (Alliance pour le Travail, la Justice et l'Éducation).

[105] Cette question sera analysée plus attentivement dans le chapitre 5.

[106] Sartori (2011, p. 284).

Autrement, dit, le parti au pouvoir est devenu une machine électorale redoutable. Après les élections intermédiaires de 2005, le PJ détiendra ainsi, outre le fauteuil présidentiel, « 57 % du Sénat, 51 % de la Chambre Basse, et 66% des gouvernements provinciaux »[107]. Lors des élections présidentielles de 2007, la présidente sortante Cristina Kirchner se fait réélire dès le premier tour avec 45,3 % des suffrages. En 2011, elle renouvelle son mandat avec 54 % des suffrages, une fois encore dès le premier tour.

Règles électorales : les conditions pour faire parti

Toute organisation politique doit obtenir de l'organisme de réglementation électorale la reconnaissance d'une « personnalité juridique » dont l'octroi est conditionné à une adhésion minimum de 4 ‰ des électeurs inscrits dans le district. Depuis 1985, le parti est régi par un statut provisoire dès la présentation d'un état estimatif des adhérents, afin de pouvoir appeler aux urnes à titre interne les électeurs des dirigeants du parti, dans un délai de six mois. C'est à ce moment-là que le parti doit présenter les fiches justifiant le nombre d'affiliations, pour obtenir le statut défini de *parti de district*. Pour se constituer en organisation nationale, condition pré-requise pour porter des candidatures aux élections présidentielles, le parti doit disposer de personnalités juridiques dans cinq provinces[108].

Ce cadre normatif est devenu plus contraignant depuis la réforme de la loi sur les partis politiques, approuvée par le Parlement fin 2009[109]. Les nouvelles règles visaient aussi une plus grande transparence, par exemple à travers l'exigence de la photocopie d'une pièce d'identité annexée à la fiche d'affiliation à un parti, afin de rendre la procédure moins sujette aux fraudes. Néanmoins, pour une petite organisation qui collecte des adhésions dans les espaces publics, les rues, les places et autres lieux, cette exigence paraît être un écueil, car il faut disposer de photocopieuses et de branchements électriques. En outre, si jusqu'alors, des résolutions complémentaires permettaient aux partis de se présenter aux élections

[107] Malamud et De Luca (2005, p. 13).

[108] Art. 7, Loi N° 23.298 de 1985, « Loi organique des partis politiques ».

[109] Loi de démocratisation de la représentation politique, de la transparence et de l'équité électorales, du 18 novembre 2009.

sous un statut provisoire, c'est-à-dire sans avoir encore justifié de leur nombre d'affiliés[110], désormais seuls les partis ayant une personnalité juridique définitive peuvent se présenter aux élections. Cette personnalité d'un parti devenait caduque en l'absence d'élections internes au cours d'une période de quatre ans, ou de la non-présentation du parti à trois élections consécutives. Le nouveau texte législatif réduit le nombre d'élections consécutives de trois à deux, et exige l'obtention d'un seuil minimum de 2 % des suffrages à deux élections consécutives[111] ; dans le cas contraire, le parti est considéré comme n'existant plus légalement.

L'organisation d'élections primaires est prévue par la loi des partis politiques de 1985. En 2002, le texte de loi 25.611 stipule en complément que les listes des candidats d'un parti aux postes nationaux doivent être choisies à l'issue d'élections primaires simultanées, ouvertes et obligatoires (où tous les électeurs sont appelés aux urnes), dont l'organisation est prise en charge par le ministère de la Justice. Une clause d'exception fut introduite pour rendre la procédure facultative dans le cas où le parti ou l'alliance présenterait une liste unique. Pourtant, quelques mois après, le Parlement ayant décidé une suspension temporaire, les élections primaires ne seraient mises en place qu'à l'occasion des élections de 2005. Depuis la réforme de 2009, deux exigences ont été ajoutées : les pré-candidatures aux élections présidentielles nécessitent l'aval d'un minimum de 1 ‰ des électeurs inscrits, pour que le parti puisse faire enregistrer ses listes auprès la justice électorale ; seuls les partis qui lors des élections primaires parviennent à un seuil de 1,5 % des votes émis dans le district (pour la liste des députés et des sénateurs nationaux) ou sur l'ensemble du territoire (pour la liste des candidats aux élections présidentielles), peuvent participer aux élections[112].

En dernier ressort, des subventions publiques sont également prévues par la loi 31[113]. À travers le fonds partisan permanent, l'État consent à des subventions annuelles pour le financement des activités ordinaires des partis. 20 % du fonds sont distribués

[110] Art. 7, Loi 23.298 et décisions 312:1614, 329:187 et 3799/07 CNE.

[111] Art. 50.

[112] Pour une analyse de la mise en œuvre des primaires ouvertes simultanées et obligatoires, voir Nique-Franz (2011).

[113] Art.46, Loi 23.298. Réglementé par la Loi 25.600/2002, « Loi de financement des partis politiques ».

de façon égalitaire entre tous les partis reconnus, et 80 % de façon proportionnelle à la quantité des suffrages recueillis à la dernière élection des députés nationaux. Pour le financement des campagnes, les fonds sont attribués à 30 % selon une répartition égalitaire, et à 70 % selon le même principe de proportionnalité. En outre, une allocation est versée pour couvrir les frais d'impression des bulletins de vote (à la charge des partis) et les partis disposent également d'espaces de libre expression dans les médias de radiodiffusion.

Les appareils partisans

Implantés dans toutes les provinces argentines, Péronistes et Radicaux ont développé une structure de masse en concentrant 73 % des électeurs affiliés à un parti politique en 2008, soit près de 3,8 millions d'adhérents au PJ et 2,4 millions à l'UCR[114]. L'adhésion se fait par simple formulaire et n'implique aucune cotisation ni délivrance de carte. Dans les quartiers défavorisés, elle s'opère à travers des leaders locaux (*punteros*) insérés dans des réseaux de clientèle. Ces réseaux jouent un rôle central dans les jeux de pouvoir intra-partisans en participant à l'élection des autorités et à la désignation de candidats[115].

Il convient de considérer brièvement la structure du PJ pour comprendre à quel type de ressources politiques un nouveau parti est confronté. Au niveau organisationnel, le PJ est caractérisé par une structure contrastée, avec une faible centralisation bureaucratique et un dense maillage territorial. En effet, le milieu partisan du PJ consiste en un dense système de relations personnelles consolidées auprès d'une nébuleuse d'acteurs tels que des organisations de bidonvilles, de squatteurs, des ONG (coopératives scolaires, soupes populaires), des clubs de football de la ligue B, et des maisons de militants (les Unités de Base). La démarche de Levitsky fait ressortir un tissu territorial dense et informel, traversé de multiples marchandages. Dans ces réseaux circulent des ressources et des informations, s'établissent des relations de pouvoir et s'érigent des carrières politiques. L'organisation du PJ, segmenté et

[114] En effet, environ 31 % des électeurs habilités étaient affiliés à un parti politique (N = 8 448 419). À titre illustratif, le Parti Socialiste comptait parmi ses rangs 116 948 adhérents (1,38 %). Source : Cámara Nacional Electoral (2008). « Partidos Políticos. Afiliados y representatividad ».

[115] Mustapic (2002), Levitsky (2003).

décentralisé, prend ainsi une forme *stratarchique*, selon les termes d'Eldersveld (1964). Les dirigeants provinciaux ne sont ni liés horizontalement, ni intégrés verticalement à la hiérarchie bureaucratique, mais ont tendance à rester retranchés dans leurs propres fiefs[116].

[116] Levitsky (2003).

1

L'IMPASSE

De la résistance au néolibéralisme

À l'insoluble équation d'un parti politique propre

L'IMPASSE

DE LA RÉSISTANCE AU NÉOLIBÉRALISME À L'INSOLUBLE ÉQUATION D'UN PARTI POLITIQUE PROPRE

« "C'est approuvé ! La CTA propulsera la création du mouvement politique et social !" Après l'annonce de Víctor de Gennaro, du résultat du vote de la résolution, le stade de Mar del Plata a éclaté de joie. *« Nous ne voulons plus de mensonges, nous ne voulons plus de trahisons ! Nous voulons un mouvement… pour la libération ! »* Le chant improvisé retentit dans les tribunes et les parterres combles, entonné par plus de neuf mille travailleurs. Le son des tambours résonne dans l'enceinte, les gens s'embrassent remplis de bonheur. Certains n'arrivent pas à contenir leurs larmes, là-bas un couple se serre dans les bras. Du haut des galeries tombe une pluie de confettis colorés. À la mi-parcours de son sixième congrès national qui s'est achevé hier, la Centrale des Travailleurs Argentins (CTA) a approuvé officiellement l'initiative visant à convoquer toutes les organisations populaires du pays pour créer un mouvement politique et social de libération ». (Luis Bruschtein, *« Una convocatoria para crear un movimiento »*. *Página/12*, édition du 15/12/2002).

Página/12

La CTA lanzó su movimiento político-social

Los 8000 delegados reunidos en Mar del Plata decidieron convocar a todas las organizaciones populares para crear un movimiento de unidad "que demuestre que podemos gobernar" bajo la consigna de "pan, trabajo, soberanía y democracia"

EL SUEÑO DEL PT PROPIO

VOLUMEN

INFORME ESPECIAL
A un año del estallido

14 Zona Libre(s), por Horacio Verbitsky

6 Lento regreso de la política, por Mario Wainfeld

13 El día final, por Miguel Bonasso

40 Embarazos, por Juan Gelman

Figure 3: La Une du quotidien Página/12 au lendemain du 6ème Congrès national de la CTA. En titre : « Le rêve du propre PT ». En premier plan sur la photo, les dirigeants Ariel Basteiro (à gauche), Marta Maffei, Víctor de Gennaro et Luís d'Elia.

Fin décembre 2002, il semble que les conditions sont remplies pour la constitution d'un nouveau parti de centre gauche capable de concurrencer les anciennes structures du justicialisme (PJ) et du radicalisme (UCR). Après des

mois d'intenses discussions la Centrale des Travailleurs Argentins (*Central de Trabajadores de la Argentina*, CTA) annonce sa volonté de construire un Mouvement Politique, Social et Culturel de libération. Aux yeux des commentateurs, la transformation de la Centrale en parti politique s'impose alors comme une évidence, comme l'illustre la Une du quotidien de gauche *Página/12* : *« Le rêve de son propre PT »*. La réussite du parti des travailleurs du Brésil, qui vient juste (le 27 octobre 2002) de remporter l'élection présidentielle, insuffle de l'espoir dans une société argentine profondément désenchantée par la politique. La presse progressiste n'hésite pas à qualifier Víctor De Gennaro, le secrétaire général de la CTA, de *« Lula argentin »*. Pourtant, le « PT argentin » n'a jamais vu le jour.

Cette première partie d'attache à comprendre les dilemmes de la CTA à faire ou non faire parti. Le chapitre 1 commence par une sociogenèse de la Centrale en retraçant les trajectoires des courants syndicaux qui convergent dans la fondation de la CTA e 1991. Nous montrerons les principes novateurs qui sous lequel est fondée l'organisation ainsi que les difficultés de financement qui ralentissent son organisationnel. L'analyse montre comment la CTA se positionne en charnière des espaces sociaux et comment se configure le milieu oppositionnel. Le chapitre 2 revient sur l'articulation de réseaux associatifs de quartiers défavorisés et d'organisations de chômeurs qui donnent naissance à la Fédération terre, logement et habitat. L'analyse porte sur les rapports ambivalents noués entre organisations populaires et syndicats de classes moyennes. Le chapitre 3 montre la stratégie de la CTA pour passer le la résistance à l'offensive. La mobilisation des réseaux du milieu oppositionnel permet d'engager une séquence d'actions au cours de l'année 2001 et d'envisager l'hypothèse de construction d'un parti politique. À travers la sociologie de la crise politique il est démontré comment redistribution rapide des positions au sein du milieu organisation entrave la possibilité de faire parti.

1. FAIRE CENTRALE. LA CONSTRUCTION D'UN INSTRUMENT DE CONTRE-POUVOIR

Au cours des années 1990, la Centrale des Travailleurs de l'Argentine (CTA) est devenue l'un des pôles de contestation au modèle néolibéral[117]. Dans ce chapitre, nous proposons une sociogenèse de cette organisation. On reviendra sur les trajectoires organisationnelles de la de l'Association des Travailleurs de l'État (ATE) et de la Confédération des Travailleurs de l'Éducation de la République Argentine (CTERA). Il s'agira de montrer comment des factions minoritaires et combatives prennent les rênes des deux syndicats (1.1). Cela nous permettra de comprendre les racines de la culture organisationnelle de la Centrale, caractérisée par la politisation du rapport à l'État, et par son positionnement face aux réformes néolibérales. Ensuite, nous nous pencherons sur son architecture organisationnelle (1.2). Nous allons montrer que si la CTA a pu se structurer, elle pâtit toujours de problèmes de coordination liés à son modèle de financement, un obstacle non négligeable à l'heure où l'on envisage une reconversion dans l'arène partisane. Par ailleurs, il convient d'analyser les liens ambivalents entre la Centrale et le champ politique (1.3). Enfin, nous analyserons le cadre cognitif produit par la CTA et son influence sur les partis de centre-gauche de l'époque. Ce cadre est essentiel car il sera réactivé à partir de la crise de 2001 et va nourrir des entreprises partisanes interagissent avec la CTA.

Nous chercherons à montrer deux spécificités de la CTA. Premièrement, que la Centrale est non seulement une entreprise contestataire, mais aussi transgressive, au sens où elle remet en cause les frontières des mondes sociaux. Elle se revendique comme un acteur légitime dans la production de biens politiques et la formulation de politiques publiques, en défiant le monopole des professionnels de la politique. Deuxièmement, que la CTA participe à la structuration d'un dense réseau d'organisations qui convergent dans une

[117] Ce rôle joué par la CTA comme organisation contestaire a été démontré par la littérature. Voir : Calvo (2002), Guerra (2002), Pérez & Armelino (2003), Svampa & Pereyra (2003), Armelino (2004).

double opposition au néolibéralisme et au gouvernement Menem : associations DDHH, syndicats de paysans, de petites et moyennes entreprises, d'étudiants et de partis politiques de centre gauche et qu'elle façonne ce faisant un milieu oppositionnel dont les reconfigurations constituent une variable clé dans les calculs et les anticipations de la CTA pour élaborer sa stratégie de reconversion partisane, mais aussi pour comprendre les hésitations de ses dirigeants et l'impasse dans laquelle elle se trouve en 2002.

1.1. Aux origines de la CTA : factions insoumises et syndicats contestataires. La politisation du lien entre organisations syndicales et l'État dans ATE et CTERA

Pourquoi ATE et CTERA décident-elles de rompre avec la tradition d'unité du mouvement syndical argentin et de fonder une centrale concurrente en 1991 ? À première vue, la réponse va de soi. Fonctionnaires et enseignants subissent directement les conséquences du rétrécissement de l'État sous l'égide des réformes néolibérales : baisses des salaires, changements statutaires, dégradation des conditions de travail. Sans doute, la position occupée par les deux syndicats dans la structure étatique et les changements induits sur les conditions de vie de leurs adhérents constituent deux facteurs déterminants de leurs choix stratégiques. Il serait cependant trop réducteur d'en rester là. Notre parti pris théorique est que la position objective occupée par les acteurs dans la structure sociale ne peut pas, à elle seule, expliquer leurs actions. En effet, leurs prises de position se traduisent par les cultures organisationnelles et les identités sociales forgées par les deux syndicats. Dès lors, il nous faut nous interroger sur la façon dont ces organisations construisent leur lien avec l'État pour comprendre comment elles donnent du sens à leur entreprise dissidente. Cette étape nous semble nécessaire pour pouvoir, par la suite, expliquer comment les acteurs « font Centrale », déterminer de quelle manière ils se connectent au champ politique et, finalement, comprendre leurs tergiversations à « faire ou non faire parti ».

Dans cette section nous allons revenir sur les itinéraires des dirigeants de l'Association des Travailleurs de l'État (ATE) et de la Confédération des Travailleurs de l'Éducation de la République Argentine (CTERA). Il s'agira de restituer les processus de restructuration

de ces deux syndicats, amorcés dès les années 1970 par des factions minoritaires et insoumises face aux factions majoritaires. Nous montrerons le travail de politisation et de transformation du répertoire d'action de ces deux syndicats qui culmine, au bout de deux décennies, avec la désectorisation de leurs revendications et la redéfinition de leurs rapports aux pouvoirs publics.

1.1.1. Récupérer la capacité combative de l'Association des Travailleurs de l'État

Avec le coup d'État de 1976, la CGT qui a été dissoute par la dictature. Pour sa part, l'Association des Travailleurs de l'État (ATE) continue de fonctionner pour mener les affaires courantes. Pour ce faire, les dirigeants collaborent avec les militaires et évincent les syndicalistes rivaux. En décembre 1977, une vingtaine de cadres syndicaux se réunit pour créer un courant clandestin pour contester la direction de l'ATE. Surgit ainsi le Groupement National Unité et Solidarité de l'Association des Travailleurs de l'État (ANUSATE)[118]. Dans leur majorité, les participants ont été licenciés de leurs emplois dans l'administration publique, sanctionnés et rayés du syndicat à cause de leur activisme. Appartenant à une jeune génération de délégués, ils portent les étiquettes de rebelles, de perturbateurs et de « trotskos », un adjectif péjoratif marquant leur radicalité (ils n'étaient pas trotskystes en réalité, mais péronistes). Parmi les initiateurs de l'entreprise se trouve Víctor De Gennaro[119], élu à cette occasion secrétaire général du groupe.

Un an après le coup d'État militaire qui a suspendu la vie démocratique, l'ATE est atone. 300 000 agents de la fonction publique, soupçonnés de subversion, sont licenciés sans préavis et sans aucune indemnisation. Des centaines de leaders et de militants sont envoyés en détention, parmi lesquels 122 sont toujours portés disparus[120]. Pourtant, la direction de l'ATE fait le choix du pragmatisme. La position du Secrétaire général Juan Horvath est que contrairement aux putschs précédents, cette fois-ci les militaires

[118] Agrupación Nacional Unidad y Solidaridad de la Asociación Trabajadores del Estado.

[119] En 1976, quatre ans après avoir pris sa carte syndicale, De Gennaro est élu secrétaire général adjoint de la section ATE Capitale.

[120] Source : Paredes (2014, p.44). Plus largement, tout le champ syndical est dans l'impasse. La CGT a été dissoute et des centaines de syndicats ont été suspendus. De nombreux autres se trouvent sous la surveillance d'un contrôleur comme ceux des secteurs stratégiques pour l'économie : l'UOCRA (bâtiment), UOM (métallurgie) et FOETRA (téléphonie). Les fonds et les mutuelles syndicaux ont été placés sous le contrôle des militaires. Le droit de grève a été supprimé par la loi 21.400. L'organisation d'une grève est considérée comme un délit et punie d'une peine de dix ans d'emprisonnement, de six ans pour les participants (Rapoport 2005, pp.619-622).

entendent s'installer durablement au pouvoir[121]. Pour maintenir le fonctionnement du syndicat, il collabore avec la junte. Cette même année, Horvath intègre la délégation argentine lors de la Conférence annuelle de l'OIT. Pour ses détracteurs, accepter une désignation venant des militaires revenait à valider symboliquement la junte.

ANUSATE surgit dans un environnement contraignant, coincé entre la répression du régime et l'exclusion du champ syndical. Pour pouvoir exister, le groupement trouve des soutiens auprès des réseaux syndicaux sociaux-chrétiens internationaux. En effet, l'un de ses dirigeants avait fait une carrière militante dans l'ATE, la CGT et dans le Parti Démocrate-Chrétien. Occupant une position charnière entre les milieux syndical, politique et catholique, Carlos Custer est élu Secrétaire général adjoint de la Confédération Mondiale du Travail (CMT) en 1968. Grâce à ses contacts, l'antenne locale de la Centrale Latino-américaine des Travailleurs (CLAT), met à disposition d'ANUSATE un bureau dans ses locaux, au centre de Buenos Aires. Les syndicalistes rebelles obtiennent non seulement une infrastructure de travail mais aussi l'opportunité de côtoyer des syndicalistes cégétistes insoumis qui avaient constitué la Commission des 25 et fréquentaient les installations de la CLAT.

Au début des années 1980, la CLAT subventionne la participation de dirigeants d'ANUSATE à des séminaires de formation et à différentes rencontres internationales[122]. À plusieurs reprises, De Gennaro assume des fonctions dans la conduite des délibérations des séances plénières. En 1982, il est élu secrétaire exécutif pour le Cône sud de la Coordination Latino-américaine d'Agents de la Fonction Publique (CLASEP)[123]. Les cadres ANUSATE y trouvent des espaces de socialisation militante de remplacement, qui leur permettent de gagner de l'expérience, d'acquérir de nouvelles compétences ainsi que de faire leurs preuves au sein des assemblées. Ces organisations internationales constituent notamment un lieu privilégié de construction de la légitimité de ces leaders, en marge du champ syndical argentin, où ils peuvent endosser les habits de dirigeants syndicaux.

[121] Après la chute de la dictature seront découverts les liens entre Juan Horvath et l'Amiral Eduardo Massera, membre de la junte militaire (Armelino, 2007).

[122] Par exemple : Rencontre mondiale des travailleurs du Tiers-monde pour le développement (Belgrade – Yougoslavie, 1981). Première Conférence des travailleurs des Services Publics du Tiers-Monde et Congrès mondial de la Fédération internationale du personnel des services Publics (les deux à Caracas – Venezuela, 1982).

[123] Coordinadora Latinoamericana de Servidores Públicos.

Dans le même temps, les ressources de la CLAT servent de levier au développement territorial d'ANUSATE. Embauchés par l'organisation, De Gennaro puis son camarade Germán Abdala trouvent une stabilité matérielle qui leur permet de se consacrer intégralement aux tâches d'articulation du courant. L'activité syndicale étant toujours interdite, les leaders multiplient les séminaires de formation à l'intérieur du pays. À défaut d'une véritable sociabilité militante régulière, c'est à travers ces cours que les leaders repolitisent et réactivent des réseaux militants locaux, démobilisés soit à cause de l'éviction des rangs de l'ATE pendant la purge, soit en raison du manque d'activités de leurs comités. Lors de ces interactions, les savoirs et les ressources symboliques acquis par De Gennaro sont transformés en prestige, qui vient renforcer sa propre réputation. En outre, dans le cadre de ces échanges se construit un lien de proximité entre le dirigeant du groupement et les camarades des sections de base, ce qui contraste avec les rapports distanciés et davantage hiérarchisés qu'ils entretiennent, ou entretenaient, avec le secrétaire général de l'ATE.

Ces déplacements sont aussi l'occasion de circuler dans des milieux externes à l'ATE, à commencer par les organisations de défense des droits de l'homme et les réseaux chrétiens progressistes qui prêtent leurs infrastructures pour l'accueil des militants. À Mendoza, les rencontres ont lieu dans la Fondation Œcuménique. À Buenos Aires, à maintes reprises, elles s'opèrent au sein du Service Paix et Justice (SERPAJ)[124]. C'est d'ailleurs là-bas que de Gennaro et Abdala recrutent un jeune économiste, Claudio Lozano, qui jouera un rôle majeur dans la structuration de l'Institut d'études de l'ATE quelques années plus tard. Ces rencontres sont également l'occasion de rencontrer d'autres syndicalistes (cheminots, mécanos) et de partager leurs expériences de résistance. En dépit des lois antisyndicales et de la dissolution de la CGT, plusieurs espaces de coordination intersyndicaux ont en effet vu le jour.

Dès 1977, des intersyndicales sont constituées dans le but de réarticuler le champ syndical. Cela se fait de façon informelle et clandestine car l'activité syndicale reste

[124] Service Paix et Justice (*Servicio Paz y Justicia*). Réseau DDHH constitué en 1974 à Medellin (Colombie) qui se déploie dans plusieurs pays latino-américains. L'activiste argentin Adolfo Pérez Esquivel est désigné secrétaire général et responsable de l'antenne argentine. Le SERPAJ est un point de rencontre de plusieurs personnages qui convergent vers la CTA pendant la dictature. Dans les années 1980, il joue un rôle actif dans l'organisation d'*asentamientos* dans la province de Buenos Aires. Il participe à diverses mobilisations de la CTA (Congrès de la Production et du Travail 1993, Marche Fédérale 1994, FRENAPO 2001).

interdite. La Commission des 25 regroupe essentiellement de syndicats de petite taille, et va contester la dictature malgré la répression. Ils demandent des hausses de salaires, la libération des militants détenus, l'abrogation de la loi antisyndicale et la normalisation des organisations. Les syndicats les plus puissants créent la Commission de Gestion et de Travail (CGT). Celle-ci maintiendra une ligne dialoguiste visant à établir des marges de concertation avec le gouvernement militaire. De son côté, ATE s'adosse au pôle de la CNT[125]. À partir des années 1980, la volonté de réunifier le mouvement ouvrier rencontre davantage de soutien. Surgit d'abord le Groupement des syndicats péronistes (AGRUPE[126]). À la fin de l'année, la Commission des 25 enrégimente d'autres syndicats en vue d'une refonte de la CGT, rebaptisée CGT-Brésil[127].

Dans ce paysage, le courant ANUSATE s'aligne sur cette frange radicale en tissant des liens, d'abord avec la Commission des 25 puis avec l'AGRUPE et la CGT-Brésil. Leurs dirigeants participent aux réunions des intersyndicales et siègent même au bureau exécutif de l'AGRUPE. Ils rencontrent des leaders locaux lors de leurs déplacements en province et des hauts cadres lors des congrès internationaux du CLATE. Disposant de peu d'infrastructures en dehors de la Capitale, diverses sections provinciales d'ANUSATE comptent sur l'accès aux locaux de la CGT-Brésil pour leurs réunions. Au-delà du support matériel, il faut penser que pour un groupement comme ANUSATE, qui en définitive n'a aucune entité juridique (le courant n'est pas reconnu par la direction de l'ATE et n'est pas non plus un syndicat), ces interactions lui accordent une sorte de reconnaissance par ses pairs qui vient nourrir son processus de légitimation. À cet égard, il est très significatif qu'à plusieurs reprises le Secrétaire général de la CGT-Brésil, Saúl Ubaldini, soit un orateur dans le cadre des congrès annuels d'ANUSATE.

Progressivement, les syndicats rebelles se mobilisent contre la dictature. La CGT-Brésil organise une journée de grève très suivie dans la ceinture industrielle du grand Buenos

[125] Après le coup d'État de 1976, la CGT est mise sous tutelle militaire. L'année suivante, des syndicats plus combatifs se regroupent clandestinement. En contrepartie, la Commission de Gestion et de Travail est formée en 1978, de façon informelle également, par des syndicats sous tutelle du régime militaire ou « dialoguistes ». Au départ, une représentation de délégués de l'ATE participe officieusement aux rencontres de la Commission des 25. Néanmoins, quand la hiérarchie du syndicat s'aperçoit de l'insubordination, les délégués en question sont évincés. Source : Paredes (2014, p.44).

[126] Agrupaciones Gremiales Peronistas.

[127] Le siège de la CGT étant fermé, la réunion est organisée dans les locaux du syndicat de brasseurs situé avenue Brésil, dans le centre de Buenos Aires.

Aires (juillet 1981), une manifestation politico-religieuse rassemblant plus de dix mille personnes (août 1981), ainsi qu'une mobilisation multisectorielle à laquelle participent des partis politiques et des organisations de défense des droits de l'homme (septembre 1982). En dépit de la répression toujours féroce[128], les syndicalistes affichent leur détermination en réoccupant les rues. Les dirigeants d'ANUSATE sont présents dans ces cortèges, bien qu'ils ne soient dans le comité d'organisation d'aucune de ces mobilisations. Les chroniques diffusées dans le bulletin d'information d'ANUSATE renforcent dès lors l'image d'un groupement combatif, aux antipodes de la passivité avérée de la direction officielle du syndicat. En ce sens, le courant se revendique comme l'expression de nombreux adhérents et militants mécontents de leur situation économique et de la stratégie d'action de l'Association. Qui plus est, ANUSATE prend ses propres initiatives de lutte sectorielle. Il s'associe à des factions de l'UPCN[129] et à l'AGRUPE dans des opérations coup de poing devant les portes du Ministère du travail (en 1981 et 1983). Ce faisant, ces groupements contestataires poussent la Confédération de syndicats étatiques à appeler à une grève de 48 heures dans la fonction publique. À la dernière minute cependant, la CGTE et ATE font marche arrière et annulent cette grève, trop tard puisque les bases ne se démobilisent pas. Le coup de théâtre bénéficie finalement à ANUSATE qui se met en avant en tête du mouvement et défie une fois encore l'autorité du Secrétaire général de l'ATE.

Somme toute, ces différents éléments nous éclairent sur la façon dont ANUSATE, fondée et structurée en périphérie du champ syndical, parvient à se positionner comme un challenger face à la direction de l'appareil de l'ATE. Ses leaders ont su construire la légitimité du courant autour d'une grammaire combative et de la consigne du renouvellement des pratiques organisationnelles. Alignés sur les intersyndicales contestataires, ils ont acquis la reconnaissance de leurs pairs et se sont engagés dans des manifestations publiques. Ils seront d'ailleurs les premiers à appeler à des mouvements de lutte dans la fonction publique à partir de 1983. Connectés à des réseaux syndicaux internationaux, ils se sont également procurés des ressources pour

[128] Le bilan à la fin de la manifestation de septembre 1981 fut de 80 blessés, un mort et 120 détenus dont Saúl Ubaldini lui-même.

[129] Union du Personnel Civil de la Nation (Unión Del Personal Civil De La Nación). Principal syndicat de la fonction pubique d'Etat.

financer leur entreprise[130]. Enfin, ils ont réussi à remobiliser des réseaux militants à travers un travail de proximité et profiter de la demande de participation qui fait suite à la période de repli imposée par la dictature. Au printemps 1984, ANUSATE remporte les élections syndicales de l'ATE. Víctor De Gennaro est élu Secrétaire général national tandis que Germán Abdala assume le poste de secrétaire de la section Capitale.

Cela dit, le scrutin n'est que le départ d'un processus qualifié par ses acteurs de « reprise du syndicat » . Dans son récit, le courant ANUSATE a repris la direction de l'ATE de la main d'une « bureaucratie connivente » pour redonner le contrôle du syndicatts aux travailleurs. . Le résultat des urnes mène à une configuration de pouvoir complexe. Certes, ANUSATE conquiert des postes clés au niveau national et dans la Capitale, mais dans le décompte total le courant est minoritaire, n'ayant gagné que 19 sections contre 21 pour la liste « bleue-blanche »[131]. En outre, le syndicat est très endetté et a, selon les dirigeants, perdu 75 000 adhérents[132]. La nouvelle équipe entame alors une transformation du modèle organisationnel de l'ATE et redéfinit l'identité sociale des travailleurs de l'État. Pour répondre à la promesse de démocratisation de l'appareil, les assemblées militantes sont réactivées et une instance administrative intermédiaire est créée (les conseils directifs provinciaux) dont les secrétaires généraux siègent au bureau exécutif national. Pour agrandir les rangs, l'effort de recrutement cible les agents publics provinciaux et municipaux. En moins de deux ans, le nombre d'adhérents dépasse les 100 000 et les finances sont redressées.

L'une des principales conséquences de ce renouveau institutionnel consiste dans le changement du profil des adhérents. Jusqu'alors, ATE représentait essentiellement la fonction publique d'État. Désormais, les effectifs sont davantage composés de membres de la fonction publique territoriale. Cependant, cette territorialisation de l'ATE, qui s'enracine dans le tissu local, pose un vrai défi en termes de coordination des

[130] Selon les témoignages des dirigeants, la CLAT a versé un fonds spécial en dollars pour financer la campagne d'ANUSATE en 1984. De même, ils trouvent un support économique auprès des anciens partenaires de la Commission des 25, par exemple le syndicat des mécaniciens (SMATA). Source : Paredes (2014, pp.241-242).

[131] Dans 14 autres sections les résultats sont contestés, et une falsification est soupçonnée. En outre, il convient de souligner que la consolidation du pouvoir du nouveau directoire est un processus lent et sinueux. Dans la province de Buenos Aires, le courant ANUSATE reste minoritaire jusqu'en 1991. Par ailleurs, le mouvement de Rénovation Péroniste divise la section provinciale. Dans la section Capitale, le décès prématuré de Germán Abdala en 1993 déclenche une lutte pour la succession et plonge cette section dans une crise de leadership.

[132] Source : Paredes (2014).

actions, tant les situations des travailleurs et leurs revendications sont hétérogènes. À cela s'ajoute la multiplicité des secteurs économiques représentés par l'Association : hôpitaux, administration publique, administration des mines, de l'énergie, etc., chaque branche ayant son propre statut et sa propre identité liée à son lieu d'exercice. L'unification symbolique de ces identités statutaires et professionnelles apparaît dès lors comme un enjeu clé pour la nouvelle direction de l'ATE. Les leaders investissent dans le façonnage d'une identité commune des « travailleurs de l'État ». Pour ce faire, ils parient sur la politisation de la fonction syndicale à travers une réflexion sur le rôle de l'État et la formulation d'un projet pour le pays[133]. Le syndicat devient ainsi le lieu d'élaboration d'une pensée transformatrice.

> « [Nous avons pris] l'initiative d'introduire le débat sur le rôle de l'État, au-delà de nos revendications en tant que fonctionnaires. Cela a été un trait distinctif de cette étape de récupération syndicale : les travailleurs se mettent à discuter, outre de leurs revendications, de l'État lui-même : on discutait des missions que devraient accomplir ses organismes, des politiques publiques. » (Leopoldo González, à l'époque Secrétaire d'organisation ATE Capitale. Propos recueillis par Paredes 2014b, p. 7).

> « Le pari fait par le courant dirigeant a été de penser ce que nous avions en commun : le rôle de l'État. Nous avons cherché à constituer l'unité politique autour de notre opinion : quel rôle devrait jouer l'État dans la société pour qu'on devienne un pays indépendant ? Là on a forgé un socle commun. Le discours politique d'un délégué qui travaillait dans un hôpital national et celui d'un délégué d'un hôpital provincial étaient les mêmes. […] Cela nous a unis. Nous nous ne sommes pas unis autour de la grille de salaire, de la mutuelle, du régime de retraite. Absolument rien de cela ne nous a unis. Nous nous sommes unis par le discours politique ». (Julio Fuentes, à l'époque Secrétaire général SUTEN[134]. Secrétaire général ATE National 2011-2015. Propos recueillis par Paredes 2014b, p.22).

[133] Carlos Custer, à l'époque Secrétaire de presse et de communication ATE Nationale. Propos recueillis par Paredes (2014b, p. 15).

[134] Syndicat Unique des Travailleurs Étatiques de la province de Neuquén (Sindicato Único de Trabajadores Estatales Neuquinos).

Dans ce parcours, le nouveau directoire reproduit la logique de décloisonnement des demandes sectorielles qui caractérisait la démarche d'ANUSATE. Les propositions avancées par le courant contestataire ont toujours eu une double portée. Tantôt elles ont été centrées sur la revalorisation salariale, les conventions collectives ou encore la liberté syndicale, tantôt elles visaient des problématiques sociétales comme les droits de l'homme, la souveraineté nationale et l'anti-impérialisme, comme le synthétisait la consigne de « renforcer l'État pour libérer la Nation »[135]. Or, ce registre est incorporé au répertoire discursif de l'ATE et à l'identité sociale que l'Association s'efforce de construire. Cet aspect est indispensable pour comprendre les prises de position de l'ATE au sein de la CGT à partir des années 1990 et la façon dont elle s'oppose aux réformes néolibérales.

Ce processus de politisation et de transformation de la structure organisationnelle présente beaucoup de similitudes avec la démarche de réorganisation des syndicats d'enseignants qui s'amorce à la même époque.

1.1.2. Réorganiser et unifier la lutte syndicale. Le pari de la Confédération des Travailleurs de l'Éducation de la République Argentine

Contrairement au secteur de la fonction publique qui s'est donné très tôt une structure représentative unifié et nationale, celui de l'enseignement n'a connu que tardivement un processus de centralisation. Depuis les années 1960, plusieurs tentatives de convergence voient le jour, mais échouent à résoudre les trois problématiques essentielles : le rapport entre l'éducation et la politique, la définition de l'identité sociale des enseignants et le modèle organisationnel à adopter[136]. Les débats sont d'autant plus complexes qu'ils sont traversés par des controverses sur le rôle du péronisme comme représentant de la classe laborieuse. Schématiquement, les positions tenues par les syndicats se structurent de façon dichotomique entre un pôle « professionnel et

[135] Source : Paredes (2014, p.130).

[136] Vázquez (2005).

corporatif » et un pôle « syndical et participatif »[137]. Il faudra attendre 1973 pour qu'une confédération vienne unir la myriade de syndicats d'enseignants sous une même entité.

Historiquement, les principaux syndicats du secteur éducatif ont privilégié un mode d'organisation de type professionnel et corporatif. Pour les tenants de ce courant, l'action syndicale doit se focaliser sur les aspects techniques de l'exercice du métier et sur les problématiques spécifiques à chaque niveau d'enseignement (primaire, secondaire, professionnel) et à chaque juridiction (municipale, provinciale, nationale). Cette culture syndicale est nourrie par les principes du libéralisme laïque et conçoit les enseignants comme un groupe appartenant à la classe moyenne professionnelle, distante de la classe ouvrière[138]. C'est sans doute la Confédération argentine des instituteurs (*maestros*) et des Professeurs CAMYP qui incarne le mieux ces idées, du fait de sa résonance dans les débats publics et dans la presse[139]. Or, une grande partie de ses dirigeants provient des rangs socialistes (PSD et PSP), pour qui la politisation du syndicat était associée à la péronisation des organisations. Plus largement, et avec des nuances dans leurs positions, ce courant agglomère aussi des organisations liées au PC et à l'UCR, d'où leur penchant nettement antipéroniste. Pour ce pôle, la convergence syndicale devrait suivre le modèle confédératif qui conserverait dans chaque province une myriade de fédérations, chacune centrée sur des enjeux spécifiques du métier.

À l'opposé, le pôle « syndicaliste » puise dans les principes du nationalisme populaire. Il est composé des secteurs les plus combatifs, qui s'identifient à l'aile gauche du péronisme et, dans une moindre mesure, à la gauche radicale[140]. Au début des années 1970, les syndicats s'identifiant à ce courant se rassemblent dans la CUTE[141]. En dépit de leurs différences idéologiques, ils partagent une même conception de l'identité sociale

[137] Salvarrey (2012).

[138] Balduzzi & Vásquez (2013).

[139] La CAMYP privilégie un engagement par l'expertise et dépolitisé, comme l'illustre le rapport présenté à l'occasion du congrès de la Confédération mondiale des organisations de professionnels de l'enseignement (avril 1972). Le document, très détaillé et riche en statistiques sur la scolarisation, s'abstient de livrer une analyse approfondie sur les logiques sociales et politiques qui conditionnent les politiques éducatives. Il est intégralement reproduit dans Balduzzi & Vásquez (2013).

[140] Les dirigeants péronistes appartiennent à la Jeunesse Travailleuse Péroniste, et pas aux organisations du syndicalisme orthodoxe. Les syndicats liés au PTS se regroupent dans le Front des Travailleurs Enseignants, un courant minoritaire à l'intérieur de CUTE.

[141] Centrale Unificatrice des Travailleurs de l'Éducation.

des enseignants vus comme des travailleurs et prônent un rapprochement avec la classe ouvrière. Ils défendent un changement plus profond dans le mode d'organisation, qui passerait par la création de syndicats uniques provinciaux et d'une fédération nationale. L'aile péroniste, plus importante en nombre d'adhérents, pousse des syndicats d'enseignants à adhérer à la CGT. La pertinence d'une telle alliance constitue le principal point d'achoppement entre les deux courants.

En elles-mêmes, les idées portées par la CUTE ne sont pas nouvelles. D'autres organisations les avaient avancées par le passé, bien que l'adhésion à la CGT ne fît jamais consensus[142]. Cependant, la CUTE affiche une ligne politique dure. Elle adresse d'âpres critiques tantôt contre la lenteur du processus d'unification, tantôt contre la tendance des factions majoritaires à désamorcer des conflits avec le gouvernement en échange d'une poignée de concessions. Sociologiquement, le courant représente une nouvelle génération de militants enseignant, politisés durant le régime militaire (1966-1973). Ils sont marqués par le processus de la radicalisation politique, qui débouche sur l'apparition de foyers de lutte armée et de rébellions populaires comme celle de Córdoba en 1969 où différents secteurs syndicaux, y compris enseignants, ont épaulé le mouvement ouvrier. Aux yeux des jeunes cadres de la CUTE, les anciennes élites syndicales ne sont pas assez combatives et trop enclines aux compromissions avec les pouvoirs publics.

Au bout du compte, la CUTE est un groupement minoritaire. Il totalise à peine un quart des délégués présents lors des deux congrès qui fondent la Confédération des Travailleurs de l'Éducation de la République Argentine (CTERA) en 1973[143]. À l'inverse, le pôle professionnel est en position de force. Il parvient à imposer le modèle confédératif tandis que CAMYP indique le nom à occuper le secrétariat général. Pour sa part, la

[142] Dans le souci d'alléger ce récit historique, nous avons choisi de nous focaliser sur ces deux acteurs (CAMYP et CUTE). Bien que les syndicats identifiés à la CUTE soient plus combatifs et défendent de façon opiniâtre leurs propositions, celles-ci furent aussi portées par d'autres syndicats au long des années 1960. C'est le cas de la Confédération Générale d'Éducateurs de la République Argentine (CGERA) dont certains syndicats ont rejoint les positions de la CUTE au moment des débats, d'autres, plus modérés, ayant œuvré pour l'établissement d'un compromis entre CAMYP et CUTE. Pour une cartographie plus exhaustive du milieu syndical enseignant et des négociations préalables à la formation de CTERA, voir : Balduzzi & Vásquez (2013) ; CTERA (2003).

[143] 95 syndicats prennent part à ce Congrès qui se tient à Huerta Grande (Córdoba). Seuls sept d'entre eux comptent plus de 4 000 adhérents et représentent 30 % des 126 000 adhérents représentés dans ce congrès. Source : CTERA (2003) ; Balduzzi & Vásquez (2013).

CUTE accède au bureau exécutif en occupant l'un des quatre secrétariats adjoints. Toutefois, les équilibres évoluent au moment de définir l'identité de la confédération. La CUTE compte sur le concours d'autres syndicats pour imposer une conception davantage politisée, gravée dans le marbre de la déclaration de principes de la nouvelle entité :

> « Le profond processus de transformations politiques, économiques, sociales et culturelles dont a besoin notre patrie pour *sortir de sa dépendance* [économique], concrétiser une *société plus juste* et le plein exercice de la démocratie requiert que l'éducation favorise le *développement de la conscience* et des attitudes scientifiques et *critiques des élèves face à la réalité et à la société* […].
>
> L'enseignant, *travailleur de l'éducation*, transcende la condition de transmetteur de connaissances pour agir durablement comme un *facteur important du progrès social* qui rendra possible une *véritable libération de l'homme, de la patrie et des peuples*. (Préambule de la Déclaration de Principes de CTERA. Congrès de Huerta Grande 1973)[144]. »

À travers son texte fondateur, la CTERA adopte une position politiquement engagée en préconisant de faire de l'éducation le levier du développement démocratique et de l'indépendance du pays. Ce modèle d'éducation, lit-on par la suite, permettrait d'atteindre une *« réelle égalité d'opportunités pour tous »* en contribuant à *« éliminer les obstacles sociaux, économiques et culturels qui l'empêchent »*[145]. En ce sens, l'éducateur est appréhendé comme un agent incontournable de la transformation sociale. Ainsi, la Confédération naissante rompt avec la tradition de technicité apolitique chère au courant « professionnel ». L'identification des enseignants avec la classe laborieuse est finalement assumée, d'où l'appellation *« travailleurs de l'éducation »*. En revanche, les débats ne permettent pas de trancher sur la question du ralliement à la CGT et la décision est repoussée à plus tard[146].

[144] Source : CTERA. Libro de actas. Acta N°1. Congreso de la Unidad Docente. Sesiones preparatorias. Huerta Grande, Córdoba, 31 de julio al 04 de agosto de 1973.

[145] Art. 2°, Déclaration de Principes de CTERA. Source : CTERA. Libro de actas. Acta N°1. Congreso de la Unidad Docente. Sesiones preparatorias. Huerta Grande, Córdoba, 31 de julio - 04 de agosto de 1973.

[146] Il ne faut pas oublier qu'à cette époque la CGT n'était pas très enthousiaste à l'idée d'accueillir dans ses rangs une grosse entité comme CTERA qui, par son nombre d'adhérents, aurait le droit de siéger au bureau exécutif et fédérait de plus des syndicats ouvertement antipéronistes.

Néanmoins, pour des raisons exogènes, le processus d'institutionnalisation de la Confédération est rapidement enrayé. D'abord, le gouvernement péroniste s'immisce dans les jeux concurrentiels intersyndicaux. Il fait valoir la prérogative du Ministère du Travail pour accorder l'immatriculation syndicale à l'Union des Enseignants Argentins (UDA), alignée sur l'orthodoxie péroniste, tout en la refusant à la CTERA. Tandis que l'UDA devenait le seul syndicat enseignant de portée nationale reconnu, CTERA se retrouvait dans une position marginale dans le champ syndical et financièrement précaire. En l'absence de personnalité juridique, le syndicat ne pouvait recueillir les cotisations directement sur les fiches de paye de ses adhérents. Dépendants des apports volontaires réalisés par les organisations du premier degré ou par les militants, les moyens de la Confédération sont insuffisants.

La deuxième entrave survient avec le coup d'État de 1976. Comme dans le cas de l'ATE, le terrorisme d'État démobilise les militants. De nombreux enseignants-syndicalistes sont enlevés, torturés et emprisonnés, certains sont assassinés[147]. D'innombrables autres sont arbitrairement licenciés. Privés de leurs cadres, plusieurs syndicats cessent de fonctionner. Dans plusieurs provinces, des contrôleurs militaires sont assignés à la direction des syndicats. En outre, en 1979, la CTERA perd son principal point d'ancrage dans la Capitale lorsque CAMYP abandonne la Confédération. À tous les échelons, l'action syndicale entre dans une phase de repli et de léthargie. Pendant huit ans, CTERA ne pourra pas réunir ses délégués en congrès. La principale activité du bureau exécutif consistera à porter une assistance juridique aux enseignants emprisonnés, en lien avec des organisations de droits de l'homme comme l'APDH[148].

La refondation de CTERA devra attendre 1982, quand la dictature commence à se déliter après sa défaite lors de la guerre des Malouines. Parallèlement à la reprise des activités syndicales au niveau national (réunions, rencontres de formation) s'ouvre une

[147] Trois membres du bureau exécutif national de CTERA disparaissent. Son Secrétaire Général, Alfredo Bravo, est kidnappé et torturé en 1977 mais relâché quelques jours plus tard. L'implication de l'APDH a été cruciale pour sa remise en liberté. Selon les syndicats, le décompte des disparus s'élève à 600 enseignants. Source : CTERA (2003).

[148] Assemblée Permanente des Droits de l'Homme. En réalité, par l'intermèdiaire l'Alfredo Bravo, la naissante CTERA a établi des liens avec les milieux droit-de-l'hommistes. Les locaux de la Confédération d'enseignants ont accueilli plusieurs réunions qui ont servi de préparation à la fondation de l'assemblée. Bravo sera l'un des vice-présidents de l'organisme.

étape de profonde réorganisation du tissu syndical provincial : normalisation des syndicats mis sous tutelle ou démantelés, création de comités dans les écoles, réactivation de réseaux d'anciens militants démobilisés pendant la dictature et recrutement de nouveaux membres. Pour la direction de CTERA, l'enjeu crucial est d'encourager le regroupement des entités existantes dans des syndicats uniques. Le cas de la province de Buenos Aires est emblématique.

Depuis la création de la Confédération, la représentation de la province de Buenos Aires est atomisée. Pas moins de seize organisations participent au Congrès de 1973, mais le plus grand syndicat provincial, FEB[149], en est absent. Inscrite dans un modèle d'association professionnelle, la fédération rejette le projet de CTERA jugé trop politisé. En revanche, plusieurs unions d'éducateurs municipaux dissidentes avaient répondu à l'appel. Parmi elles figurent celles de Morón et La Matanza qui appartenaient à CUTE et dont la dirigeante, Mary Sánchez, a joué un rôle majeur lors du Congrès. Connues tantôt pour défendre une ligne très politisée et leur engagement péroniste[150], tantôt pour leurs actions coup de poing et leur grande combativité[151], ces unions entreprennent le processus d'unification provincial dès 1983. En effet, leur mode d'action est bien accueilli par les corps d'enseignants dans un contexte de dégradation de leurs conditions économiques. Alors que la FEB négocie avec les pouvoirs provincial et national, occupés par l'UCR[152], les syndicats combatifs descendent donc dans la rue. À l'hiver 1986, quinze organisations donnent naissance au Syndicat Unifié des Travailleurs de l'Éducation de Buenos Aires (SUTEBA). Un an et demi plus tard, trente et une organisations sont fédérées. Mary Sánchez est élue

[149] Federación de Educadores Bonaerenses.

[150] On peut constater la mise en relief des enjeux politiques dans ce tract datant de 1984 : le courant « liste céleste » se donne pour objectif l'élaboration d'un « projet qui vise à dessiner, matérialiser, consolider et élargir un modèle National et Populaire d'éducation mis au service de la libération sociale, politique, économique et culturelle de notre peuple ». Source : SUTEBA (2006).

[151] En juillet 1973, mené par Mary Sánchez, un groupe de dirigeants dissidents envahit le siège de la FEB pour dénoncer la « passivité » reprochée à la Fédération (Aguilar 2010). En 1983, quand commençait la réorganisation des syndicats, encore sous la dictature, les UD *Morón* et *La Matanza* convoquent une grève municipale et organisent conjointement un meeting. À cette occasion, pour la première fois dans l'histoire de CTERA, un dirigeant de la CGT fait partie des orateurs. Source : SUTEBA (2006).

[152] En août 1987, le bureau exécutif de la FEB est reçu par le président Raúl Alfonsín. Source : Aguilar (2010). Cette rencontre montre qu'au-delà de sa posture apolitique, la fédération nouait des relations privilégiées avec le parti radical.

secrétaire générale. La formation du syndicat unique renforce la ligne plus politique et contestataire au sein de CTERA, celle représentée par la liste « céleste ».

La constitution du Syndicat Unifié Buenos Aires SUTEBA est imbriquée dans le processus de réorganisation de CTERA à l'échelle nationale. Lors du Congrès « Normalisateur » (1985) la liste « blanche » regroupant les radicaux, les socialistes et les communistes, est reconduite à la direction de la Confédération. Wenceslao Arizcuren, dirigeant syndical et militant radical, est élu au secrétariat général. La liste péroniste, « céleste » est encore une fois mise en minorité, mais sort renforcée du scrutin, ayant réduit drastiquement l'écart de voix par rapport au premier congrès de 1973[153]. Le changement du rapport de forces s'accompagne d'une modification dans la stratégie organisationnelle de la Confédération. Les délégués votent pour la poursuite de l'unification des entités syndicales[154] et pour l'incorporation de CTERA à la CGT, ce qui sera parachevé l'année suivante.

Les résolutions du congrès offrent un soutien à la démarche des syndicats combatifs dans la province de Buenos Aires. Néanmoins, une fois SUTEBA constitué, son rattachement à CTERA est empêché par le courant majoritaire au sein du bureau exécutif national. En effet, la nouvelle fédération devenait plus importante en nombre d'adhérents, représentant plus de 18 000 enseignants. Avec Mary Sánchez à sa tête, SUTEBA était susceptible de renverser le rapport de forces entre les courants nationaux. Le Congrès de 1987 ne parvient pas à réguler la lutte factionnelle et l'organisation est scindée en deux : d'un côté, la CTERA-Arizcuren alignée sur la liste blanche, de l'autre côté la CTERA-Garcetti alignée sur la liste « céleste ». Cette configuration bicéphale perdure jusqu'en 1989, quand la liste céleste remporte les élections internes et Mary Sánchez devient la secrétaire générale de la Confédération.

Le point d'inflexion du rapport de forces inter-factionnel survient lors des mobilisations de 1988. En mars, les « bleus » et « célestes » s'unissent pour déclarer une grève générale

[153] La liste blanche rassemble 349 voix en 1973, puis 230 en 1985. La liste « céleste » obtient respectivement 120 et 190. À la tête du courant « céleste » figuraient des leaders issus de la jeune génération qui avait constitué la CUTE : Marcos Garcetti (SUTE), Carlos De la Torre (SINTER) et Mary Sánchez (UDEM). Source : CTERA (2003).

[154] En effet, des syndicats uniques ont vu le jour à Santa Fe (création de FUSTE en 1984) et Neuquén (création de l'ATEN en 1982) tandis que dans d'autres provinces les négociations étaient bien avancées.

pour une durée indéterminée. Dans sa première semaine, le mouvement est suivi dans toutes les provinces. Dans les écoles publiques, le taux d'arrêt moyen frôle les 90 %-95 % pour atteindre 100 % à Buenos Aires et Neuquén. Dans le privé, la grève recueille un niveau d'adhésion inédit. Fin mars, CTERA rassemble 30 000 personnes dans une manifestation. Pour la première fois, Le secrétaire général de la CGT occupe la tribune et prend la parole pour appuyer les revendications des travailleurs de l'éducation. En tout, la grève est prolongée pendant quarante-deux jours. Devant l'échec des négociations avec le gouvernement, CTERA change de répertoire d'actions et convoque une « marche blanche », ainsi désignée à cause de la couleur de la blouse portée par les éducateurs en cours. Trois colonnes d'enseignants partent de l'intérieur du pays en direction de la Capitale. Tout au long de leur parcours, ils organisent des rassemblements locaux pour diffuser leurs griefs auprès de la population. La manifestation culmine dans un gigantesque meeting au centre de Buenos Aires.

Bien qu'à la fin CTERA n'ait obtenu satisfaction que sur une partie de ses revendications, la mobilisation constitue un moment charnière dans son histoire, car elle lui permet de se positionner définitivement comme un acteur de poids sur la scène contestataire nationale. Elle marque un changement d'échelle dans la lutte des enseignants, autant par sa durée que par sa portée nationale. Du fait de la décentralisation des compétences éducatives, jusqu'alors les grèves d'enseignants étaient l'affaire des pouvoirs provinciaux. L'initiative de CTERA ouvre une nouvelle étape avec la nationalisation du conflit et réclame l'engagement de l'exécutif national dans un projet éducatif qui garantisse *« l'égalité des chances »*[155] à tous les élèves, quelle que soit la région où se déroule leur scolarité.

Par ailleurs, les effets de la mobilisation sont ressentis au sein de la Confédération. C'est la faction « céleste » de Garcetti qui parvient à en récolter les fruits pour s'imposer dans la lutte des factions et piloter l'institutionnalisation du syndicat. Dorénavant, CTERA prend un virage combatif qui s'éloigne du mode d'action décentralisé et parfois dépolitisé qui a caractérisé les fédérations d'enseignants dans les décennies passées. De surcroît, la Confédération expérimente une nouvelle modalité de protestation : la

[155] Source : CTERA (2003).

marche nationale. Dans les années qui suivront, celle-ci sera incorporée par la CTA et deviendra un élément phare de son répertoire d'actions.

En somme, depuis le milieu des années 1980, la Confédération étend ses liens inter-organisationnels. Siégeant au bureau national de la CGT, les enseignants côtoient d'autres syndicalistes et se rapprochent de leaders de la fonction publique. À ce moment-là, les deux syndicats ont beaucoup plus en commun que leur simple position dans la structure étatique. Leurs équipes dirigeantes partagent en effet des trajectoires organisationnelles analogues. Toutes les deux s'étaient articulées deux décennies plus tôt, insoumises et challengers à l'intérieur de leurs syndicats respectifs. . S'appuyant sur un répertoire d'actions protestataires et un discours politisé, elles parviennent à remobiliser des réseaux militants désarticulés par la répression de la dictature. Leur arrivée au sommet de leurs syndicats marque à la fois un renouvellement générationnel et un changement des pratiques. Elles délaissent la stratégie de connivence avec les pouvoirs publics et décloisonnent la palette de réclamations sectorielles qui avait caractérisé la stratégie de la CTERA et de l'ATE jusqu'alors. Ce faisant, c'est la nature même de leurs liens avec l'État qui est redéfinie, et c'est à l'aune de cette culture syndicale et des identités sociales qui en découlent que les deux organisations vont se positionner au sein de la CGT.

1.1.3. Le temps de la transgression : cégétisme, péronisme et néolibéralisme

Récupérés, normalisés et réorganisés, ATE et CTERA resserrent les rangs derrière la CGT désormais unifiée par Saul Ubaldini devenu Secrétaire Général. Dans la continuité de l'esprit pugnace de la Commission des 25 et de la CGT-Brésil, les syndicats descendent dans la rue pour affronter la cure de rigueur que le président Raúl Alfonsín (UCR) essaye d'appliquer sur les recommandations du FMI. En six ans (1983-1989), quatorze grèves générales sont ainsi organisées[156].

[156] En dépit d'un volume impressionnant de journées d'action, le bilan de la CGT est mitigé. Le taux de participation à ces grèves a été variable. Face à l'ampleur de la crise économique et de la déstructuration du tissu productif, l'agenda des revendications était très vaste : réclamations sectorielles (opposition à la réforme de la loi syndicale, exigence de négociations paritaires) ; demandes politiques (réactivation de l'économie, suspension du paiement des intérêts de la dette extérieure). Bien que le plan de privations n'avance pas, la capacité de pression de la CGT montre ici ses limites. (Rapport 2008, p.724).

En 1989, c'est dans un climat social délétère, avec à l'esprit le spectre de l'hyperinflation, qu'ont lieu les élections présidentielles. Les promesses de « forte hausse de salaires », de « révolution productive » et de « création d'emplois » portées par le candidat péroniste suscitent un grand engouement. Nombreux sont ceux qui, dans les rangs du mouvement ouvrier, ATE et CTERA compris, adhérent au programme annoncé par Carlos Menem. Son meeting de clôture de campagne, organisé à *La Matanza*, ville emblématique de la désindustrialisation du grand Buenos Aires, se déroule devant 200 000 personnes enthousiastes. Galvanisée, la foule entonne « Perón revient », ravivant la mystique nationale et populaire chère au mouvement péroniste[157]. Nombreux seront également ceux qui se réveilleront stupéfaits par les mesures prises par le nouveau gouvernement. À peine élu, Menen promulgue les lois de Réforme de l'État (23.696/89) et d'Urgence économique (23.697/89) qui donnent la priorité à l'ajustement structurel : réduction du déficit et de l'investissement publics, diminution du nombre des fonctionnaires et décentralisation administrative, ouverture économique et privatisations. Un démantèlement de l'appareil étatique sans précédent est mis en œuvre dans le but de maîtriser l'inflation, d'attirer des capitaux étrangers, de générer des emplois par une mécanique de ruissellement.

Paradoxalement, les syndicats de la CGT qui un an auparavant critiquaient à l'unisson le gouvernement radical sont à couteaux tirés. Un groupe rallie aussitôt le ménémisme. Menem nomme des syndicalistes comme Ministre du Travail et Directeur de l'Institut National des Mutuelles Syndicales[158]. En revanche, le secrétaire général de la CGT Ubaldini refuse des postes diplomatiques qui lui sont proposés en échange de son allégeance. En octobre 1989, la CGT est encore une fois partagée en deux. L'aile alignée, appelée CGT-San Martín, apporte son soutien aux réformes néolibérales : *« maintenant qu'il y a un gouvernement justicialiste, nous les syndicalistes devrons être les garants de la mise en œuvre de ses politiques »*[159]. Les syndicats d'opposition

[157] Source : El País, édition du 12/05/1989. « *Carlos Menem cierra su campaña electoral, centrada en el mesianismo* ».

[158] Il s'agit respectivement de Jorge Alberto Triaca (industries plastiques) et de Luis Barrionuevo (gastronomiques). L'institut de mutuelles (*Instituto Nacional de Obras Sociales*) administre des fonds estimés à l'époque à trois milliards de dollars. Source : El País, édition du 17/10/1989. « *La central sindical peronista se divide en dos sectores, pese a la mediación de Menem* ».

[159] Déclaration CGT San Martín, 10 octobre 1989. *op.cit.* Del Frade, 2004, p.29.

constituent la CGT-Azopardo sous le *leadership* d'Ubaldini, mais dans l'immédiat cette aile se contente plutôt de faire des déclarations hostiles aux réformes, une attitude qui est loin de satisfaire les syndicats plus contestataires comme ATE et CTERA. À leurs yeux, seul le déclenchement d'un véritable plan de luttes pourrait contrer l'offensive menée sur les droits des travailleurs et sur le patrimoine public[160]. Justement, en mars 1991, ATE tente de pousser Ubaldini à décréter une grève générale, sans succès. Le syndicat est donc contraint de lancer un mouvement social seul, circonscrit à la fonction publique. Cette divergence marque l'éloignement entre Victor De Gennaro et Saul Ubaldini qui, isolé et affaibli, doit céder son poste. L'année suivante la Confédération est réunifiée sous une nouvelle direction, elle-même alignée sur le gouvernement péroniste[161].

La cooptation des dirigeants syndicaux au gouvernement ne peut, à elle seule, expliquer la connivence entre les principales organisations, pas plus qu'une supposée loyauté des syndicalistes à l'égard du mouvement péroniste. En réalité, les privatisations ouvraient aux syndicats des opportunités d'investissement, le nouveau cadre juridique autorisant la participation syndicale dans les entreprises privatisées et l'administration d'un pourcentage des actions des entreprises privatisées et des fonds de pension.

Les syndicats pouvaient donc devenir des agents économiques à part entière en reconvertissant leurs ressources en capitaux financier, commercial et productif[162]. Par exemple, la Fédération de l'énergie (FATLyF) se constitue un portefeuille d'actions dans une vingtaine de centrales thermoélectriques. La Fédération des pétroliers (SUPE) crée une panoplie de sociétés pour se positionner sur le marché d'approvisionnement de la compagnie YPF, allant jusqu'à l'acquisition d'une partie de la flotte des navires pétroliers. Qui plus est, SUPE monte une nouvelle mutuelle pour assurer les employés des coopératives et des entreprises issues du morcellement d'YPF[163]. Des opérations semblables sont réalisées dans la plupart des secteurs économiques : automobile (SMATA), commercial (FAECyT), chemins de fer (Union Ferroviaire et Fraternité), Poste (FOECyT), télécommunications (FOETRA)[164]. À bien des égards, cette adaptation

[160] Ubaldini envoie la CGT-Azopardo dans la rue en novembre 1990 (un an après la fracture de la Confédération) pour un meeting sur la Plaza de Mayo.

[161] Murillo (1997) ; Rapport (2008) ; Duhalde (2009).

[162] Ghigliani (2009).

[163] Pour une analyse détaillée du modèle de syndicalisme entrepreneurial, voir Murillo (1997) et Ghigliani (2009).

[164] FATLyF : Fédération Argentine des Travailleurs de l'Énergie (Federación Argentina de Trabajadores de Luz y Fuerza). SUPE : Syndicats Unis des Pétroliers de l'État (Sindicatos Unidos de Petroleros del Estado). SMATA :

organisationnelle garantit la survie des syndicats en compensant le déclin de l'activité industrielle depuis la mi-1980[165]. Ce sont ces mêmes syndicalistes-entrepreneurs qui prennent les rênes de la CGT unifiée en 1992 et adoptent une politique de non-confrontation. En revanche, force est de reconnaître que par la nature même de leurs services, les secteurs de l'enseignement et de l'administration publique se prêtent moins à la reconversion au modèle du syndicat *business*.

Par ailleurs, il faut souligner le fait que Carlos Menem a fait preuve d'une grande habileté dans le dialogue avec les syndicats. Lors de la première salve de réformes, le gouvernement s'abstient de toucher aux mutuelles de santé syndicales[166], sources d'une grande partie des ressources de leurs trésoreries (environ 2,5 milliards de dollars sur un marché de onze millions de bénéficiaires)[167]. Certes, le projet de déréglementation mis sur la table en 1992 rencontre l'opposition d'une CGT réunifiée, qui répond par une grève générale. Conciliant, le gouvernement négocie cependant des concessions et, bien que la proposition ne soit remaniée qu'à la marge, parvient à désamorcer le conflit. En préservant la manne financière des fédérations, le président péroniste s'épargne un conflit acharné avec les puissantes fédérations syndicales tout

---

Syndicat de Mécaniciens du Transport Automobile (Sindicato de Mecánicos y Afines del Transporte Automotor). FAECyT : Fédération Argentine des Employés de Commerce et de Services (Federación Argentina de Empleados de Comercio y Servicios). FOECyT : Fédération d'Ouvriers et d'Employés de La Poste et Télécomunications (Federación de obreros y empleados de correos y telecomunicaciones). FOETRA : Fédération des Ouvriers et des Employés de Téléphonie de la République Argentine (Federación de Obreros y Empleados Telefónicos de la República Argentina (FOETRA).

[165] Murillo (1997).

[166] Une loi promulguée par le gouvernement militaire dans les années 1970 (18.610) transfère aux fédérations syndicales la gestion des mutuelles santé (*obras sociales*) de leurs adhérents. Ces mutuelles sont financées par les cotisations patronales et des redevances prélevées sur les salaires des employés. Initialement conçues pour couvrir les besoins d'assistance médicale, leurs services ont été progressivement élargis vers les retraites complémentaires, la formation et le tourisme. Ces ressources renforcent la structure organisationnelle des fédérations et l'autorité nationale de leurs dirigeants. Entre 1976 et 1983, les syndicats perdent l'administration des mutuelles, mises sous tutelle de la junte militaire en vue de les affaiblir. En 1992, le projet négocié par Menem prévoit la déréglementation du secteur pour supprimer le monopole des fédérations dans l'offre de services de santé à leurs adhérents en stimulant la concurrence, y compris avec des mutuelles privées. Après des négociations avec le sommet de la CGT, le gouvernement accorde une période de transition et décale la mise en concurrence avec le privé. Certains syndicats comme SMATA et Commerce sont favorables à la réforme, jugeant que leur offre était assez compétitive pour conquérir des parts de marché. Toutefois, sous le deuxième mandat de Menem, les rapports avec la CGT deviennent plus conflictuels (Murillo, 1997).

[167] Source : El País, édition du 09/10/1996. « *Duro golpe de Menem contra el poder económico de los sindicatos argentinos* ».

en recueillant soit leur adhésion aux réformes, soit au moins leur neutralité[168]. Cette stratégie d'évitement ne permet toutefois pas de contrer l'opiniâtré de l'ATE et de CTERA, leur modèle syndical reposant sur « une tradition modique dans la gestion des services sociaux puisque la plupart de leurs travailleurs étaient rattachés à des mutuelles santé dans les provinces »[169].

De cette façon, le positionnement adopté par ATE et CTERA face aux réformes s'explique aussi bien par les caractéristiques de leurs cultures organisationnelles, reposant sur la mobilisation des militants, la lutte sociale et un attachement aux services publics et à l'intervention de l'État, que par l'inadéquation des incitations matérielles à leurs modèles de financement. C'est pourquoi les deux syndicats seront le fer de lance de la résistance au néolibéralisme dont les mesures frappent de plein fouet les agents de la fonction publique et les enseignants.

Préconisée par le FMI et la Banque Mondiale et inspirée par le *new public management,* la réforme de l'appareil bureaucratique annonçait la rationalisation de l'organisation de l'appareil public. Pour les fonctionnaires et les enseignants, cela se traduit par des suppressions de postes, la détérioration des conditions de travail et la réduction des salaires[170]. Le gouvernement se donne pour objectif de licencier 122 000 agents de la fonction publique d'État et territoriale, soit un tiers des effectifs[171].

[168] Il ne faut pas négliger le fait que les réformes structurelles ont produit des résultats significatifs à court terme. Le taux d'inflation s'est écroulé de 4 923% en 1989 (pic du phénomène hyperinflationniste) à 17,5 % en 1992, pour passer sous la barre des 10 % les années suivantes. Après la récession de la fin des années 1980, le pays renoue avec la croissance. Le régime de convertibilité monétaire peso-dollar redonne du pouvoir d'achat aux classes moyennes. Enfin, cette politique économique a été entérinée par les urnes lors des élections législatives de 1991, le PJ, dirigé par Menem, recueillant 40 % des voix, avec une avance de 10 points sur le parti radical (Rapoport 2008, pp. 757-799). En définitive, dans la première moitié de la décennie, le modèle néolibéral jouit d'un large consensus social.

[169] Murillo (1997, p.436).

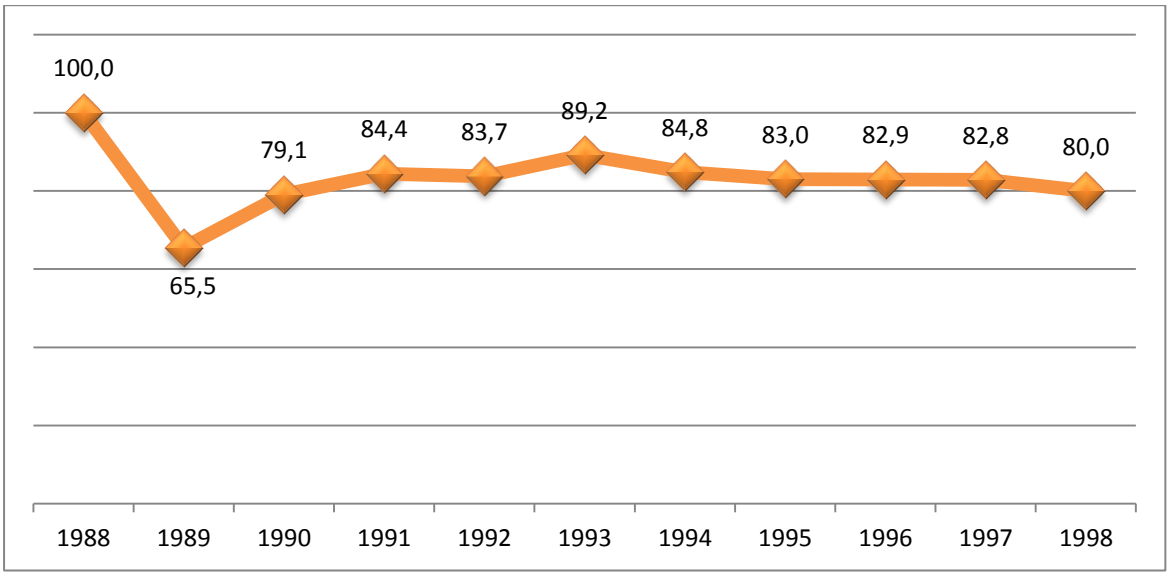
[170] La réforme, menée par ordonnances en 1990 (PEN 435/90, 612/90, 2476/90), prévoit « des départs volontaires et anticipés à la retraite, la réduction du nombre de postes temporaires (agents sous contrat à durée déterminée) ; le gel des postes d'agents et de fonctionnaires titulaires ; la dissolution et la restructuration d'organismes et d'unités administratives ; la privatisation des services d'entretien ; la liquidation du patrimoine ; le transfert d'employés vers les provinces et les municipalités ». Le pilotage de la réforme est placé sous la responsabilité du ministère de l'Économie. Des cabinets de conseil internationaux sont appelés à accompagner la maîtrise d'ouvrage (Arthur Andersen, Mc Kinsey, Egon Zehnder). Le coût des indemnités de départ (295 millions de dollars) est financé par un prêt de la Banque Mondiale (López & Zeller 2006, p.137-139). En outre, par un en effet en cascade et la pression de l'État national, plusieurs provinces entament leurs propres réformes de l'administration locale.

[171] López & Zeller (2006, p.139).

Parallèlement, cette même réforme engendre une fracture entre les anciens fonctionnaires hautement qualifiés et une nouvelle catégorie de jeunes consultants contractuels mieux payés, et adeptes du néolibéralisme. Ces derniers sont placés sous l'autorité du Ministère de l'économie et chargés de la maîtrise d'ouvrage de la modernisation de l'État. Ces distinctions symboliques, cristallisées par des expressions de mépris réciproque, sont doublées par l'écart entre leurs niveaux de rémunération[172].

La réduction de la masse salariale passe aussi par la suppression de primes, la modification des critères de progression de carrière, une politique de hausse des salaires en dessous du taux d'inflation ainsi que par des retards de paiement. Non seulement les travailleurs du secteur public n'obtiennent pas la compensation des pertes de salaire causées par l'hyperinflation, mais leur rémunération progresse lentement au cours de la décennie, comme l'illustre le cas des enseignants (graphe5). En dix ans, les enseignants ont ainsi perdu 20 % de leur pouvoir d'achat.

Graphe 5 : Évolution du salaire moyen des enseignants (1988-1998)
Total pays (1988 = 100)[173]

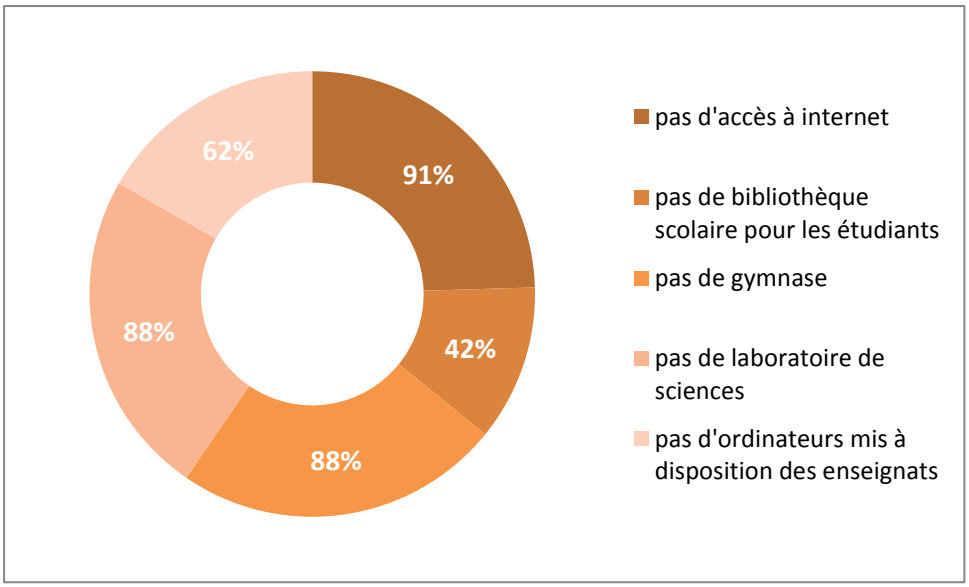


[172] López & Zeller (2006) ; Menéndez (2010).

[173] Graphe élaboré par l'auteur à partir des données de Rapoport (2008, p. 821).

Loin de répondre aux attentes salariales des enseignants, les réformes structurelles maintiennent une pression durable sur leurs rémunérations pendant toute la décennie[174]. D'après une enquête menée par CTERA auprès de ses adhérents[175], en 2000 seuls 20 % des enseignants de la région métropolitaine de Buenos Aires perçoivent un salaire équivalent au panier basique par foyer (1200 pesos à l'époque). Ils ne sont que 10 % à l'échelle nationale. Le profil type de l'enseignant est celui d'une femme, « âgée d'entre 25 et 45 ans, parmi lesquelles 40 % sont la personne de référence du ménage ayant à sa charge entre deux et cinq personnes. Dans 50 % des cas, les revenus du foyer se trouvent en dessous du seuil de pauvreté ».

Graphe 6 : Précarité des conditions de travail des enseignants
Total pays (année 2000) [176]



L'étude dévoile aussi l'ampleur de la précarité des conditions de travail des éducateurs (graphe 6). Dans un contexte de hausse continue des effectifs d'élèves, en particulier dans le secondaire, et de multiplication des tâches administratives exigées des

[174] Dans le grand Buenos Aires, le salaire de base d'un enseignant a décru de 60 % entre 1985 et 1998. Comparée à celle d'autres catégories socio-professionnelles, la rémunération/salaire moyenne d'un enseignant équivalait, en 2001, à « 62 % de celle perçue par d'autres salariés ayant une qualification similaire » (Magiliavacca 2009, p. 100).

[175] Questionnaire conçu par l'Institut d'études pédagogiques *Marina Vilte* de CTERA, appliqué en mode auto-administré au cours de l'année 2000. Traitement des données réalisé par l'institut de sondage Equis. Échantillon national de 3030 enseignants, stratifié par province, type d'urbanisation et nature de l'établissement scolaire (CTERA 2003b).

[176] Graphe élaboré par l'auteur à partir des données de CTERA (2003b).

enseignants, seul un établissement sur quatre dispose d'ordinateurs à l'usage des professionnels et la majorité d'entre eux n'a pas d'accès à internet. Au-delà des nouvelles technologies, les écoles manquent d'équipements pédagogiques, y compris de bibliothèques pour 42 % d'entre elles.

Fonctionnaires et enseignants ont donc été considérablement défavorisés par les réformes néolibérales. En plus d'avoir vu leurs revenus baisser, ils ont été directement affectés par la dégradation de la qualité de l'école publique, des services hospitaliers et de transport, ainsi que par la baisse des subventions culturelles . Le changement rapide de leurs modes de vie et de consommation s'est accompagné d'un profond sentiment de déclassement.

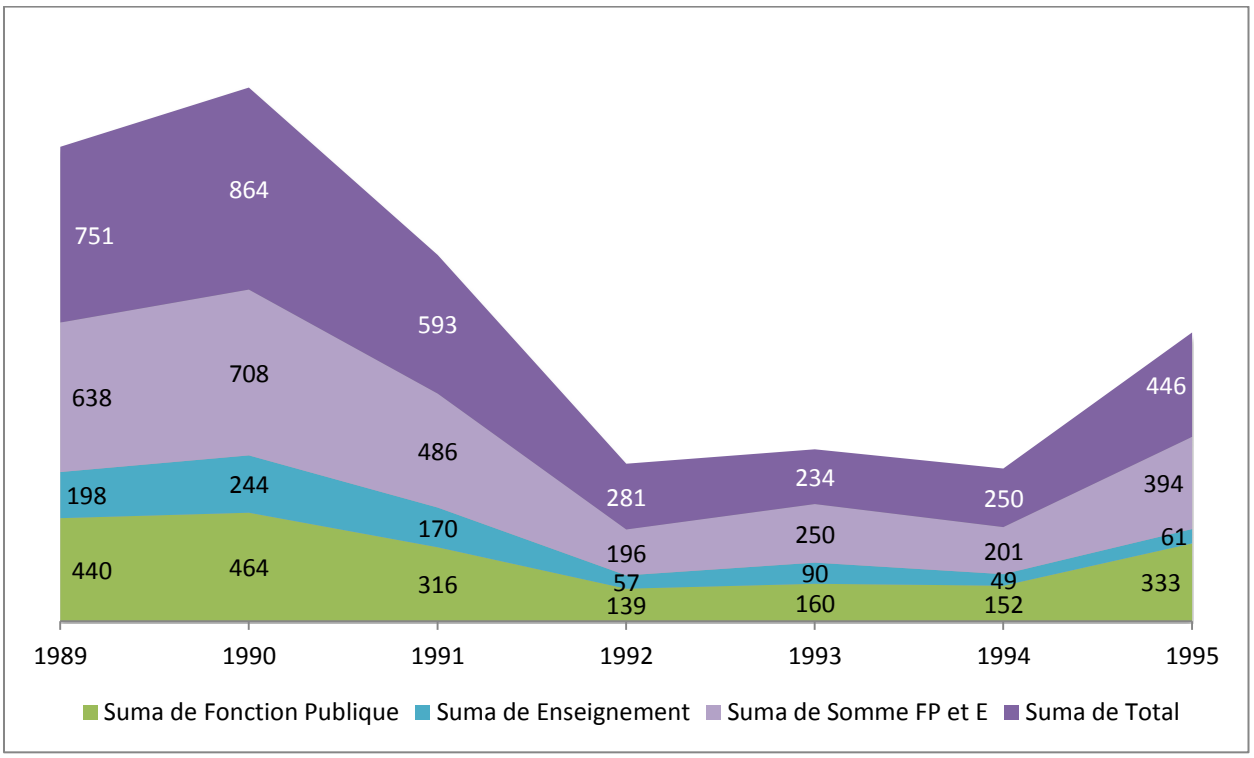
On peut conclure que trois facteurs expliquent la réaction de l'ATE et CTERA face à la mise en œuvre du programme néolibéral : premièrement, la transformation de la condition sociale objective des fonctionnaires et des enseignants (dégradation des conditions de vie et menace de déclassement) ; deuxièmement, la culture contestataire entretenue par les équipes dirigeantes et leur vision politisée du rôle de l'État et du sens du service public ; troisièmement et enfin, le fait que ces deux organisations ne soient pas concernées par les opportunités de reconversion dans le *business* syndical. On comprend alors que ces deux syndicats se trouvent en première ligne de la contestation sociale. En mars 1990, ATE devient le premier syndicat national à lancer une journée de conflit contre les réformes ménémistes. Sans attendre, l'exécutif répond par une loi restreignant le droit de grève dans les services publics[177] et avertit les organisations que leur immatriculation syndicale pourrait à tout moment être suspendue[178]. Ces mesures n'ont pas neutralisé les syndicats. Au contraire, tout au long de l'année les organisations de la fonction publique ont initié 464 mouvements sociaux (graphe 7) et les organisations d'enseignants 244. Ensemble, ces deux catégories sont à l'origine de 82 % des grèves en 1990 et 1991. Impulsées par la dynamique de contestation dans les rues, ATE et CTERA s'éloignent de plus en plus du camp de Saul

[177] Source : El País, édition du 10/10/1990. « *Menem limita el derecho de huelga con una norma aplicada en la dictadura* ».

[178] Rapport (2008).

Ubaldini qui, malgré son refus de s'aligner sur le gouvernement péroniste, est incapable d'amener la CGT dans la rue.

Graphe 7 : proportion de journées de grève dans l'administration publique et dans l'enseignement sur le total des conflits (1989-1995)[179]



Enfin, l'antagonisme croissant affiché par ATE et CTERA à l'égard du gouvernement péroniste se nourrit également de désaccords autour de ses politiques sociétales. Fin décembre 1990, le président Menem accorde une grâce aux généraux de la dictature emprisonnés, malgré la répression sanglante dont ils se sont rendus coupables. La mesure est sérieusement blâmée par les deux syndicats dont les équipes dirigeantes avaient elles-mêmes été victimes de la dictature et étroitement liés aux réseaux social-chrétiens, au mouvement des prêtres pour le tiers monde, et à la nébuleuse d'organisations de droits de l'homme (Mères de la *Plaza de Mayo*, SERPAJ, APDH, MEDH).

[179] Graphe élaboré par l'auteur à partir des données Duhalde (2009) et du Centro de Estudios Nueva Mayoría (2002). « En la Argentina hubo 1.584 paros docentes desde 1980 ». Buenos Aires.

On comprend alors que ATE et CTERA, des syndicats contestataires touchés par de profondes discordances, économiques et morales, vis-à-vis d'un gouvernement qui a trahi son programme national et populaire, entrent en dissonance avec le pôle cégétiste censé défendre les intérêts des travailleurs. Leurs positions sont devenues incompatibles. En mars 1991, ATE et CTERA rompent définitivement avec la CGT pour élaborer leur propre espace d'articulation. Transgressifs, ils prennent le parti de créer une nouvelle confédération syndicale.

1.2. Une nouvelle Centrale pour résister au néolibéralisme

En décembre 1991, un ensemble de syndicalistes en désaccord avec la stratégie d'action de la CGT face aux réformes néolibérales, se lancent dans la construction d'une nouvelle Centrale. Le projet est porté par ATE et CTERA, deux syndicats nationaux récemment renouvelés par une équipe de jeunes dirigeants. Issus de factions minoritaires et contestataires, ces leaders ont réussi à contourner leurs appareils syndicaux respectifs pour bousculer les rapports de pouvoir. Leurs factions ont développé une conception très politisée de l'action syndicale et sont attachées au principe de régulation étatique sur les plans économique et social. Au sein du champ syndical, elles se sont alignées sur les secteurs rebelles, celui de la CGT-Brésil pendant la dictature puis de la CGT-Azopardo en 1989.

La création d'une centrale concurrente constitue une transgression à la tradition « d'unité » du mouvement ouvrier. S'il est vrai que depuis le milieu des années 1950, l'histoire de la CGT oscille au rythme des scissions et des unifications, ces dissensions s'inscrivaient toujours dans la logique de jeux concurrentiels au travers desquels des coalitions intersyndicales cherchaient à contrôler la CGT dans son ensemble. Dans l'imaginaire du syndicalisme argentin, la CGT représente l'espace légitime de la lutte intersyndicale et l'entité de représentation de la classe laborieuse[180].

[180] « Pour nous qui sommes issus du péronisme, la question de la CGT et de l'unité du mouvement ouvrier était quelque chose dont on ne pouvait même pas discuter. [Cela voudrait dire] être une cause de divisions. […]. La réalité nous a poussés à la remise en cause de cette idée : ici il est nécessaire de marquer un point de rupture, une fracture. Parce que faire la Centrale des Travailleurs a impliqué non seulement la rupture avec la CGT mais, avant

Dans ce chapitre, nous allons examiner la structuration de Centrale des Travailleurs Argentins (CTA) pour répondre à deux problématiques : d'abord pour comprendre sur quelle architecture organisationnelle elle s'appuie pour se positionner comme un acteur majeur de la contestation du néolibéralisme. Nous allons montrer que la Centrale reste essentiellement l'assemblage de syndicats de la fonction publique et de l'enseignement et qu'elle ne parvient pas à pénétrer les secteurs productifs. Il en résulte une situation financière fragile, qui constitue une contrainte non négligeable à l'heure de tenter une reconversion vers l'arène électorale. Ensuite, il s'agira d'interroger les rapports ambivalents entretenus entre ses dirigeants et le champ politique. Un pôle s'en tient strictement au principe d'autonomie, l'une des pierres angulaires de la centrale, tandis qu'un autre pôle entretient des relations suivies avec l'univers partisan. L'intense circulation de syndicalistes dans le champ politique sera un facteur structurant de l'impasse vécue par la CTA quand, à la fin de la décennie, l'hypothèse d'une transformation en parti politique gagne en crédibilité.

1.2.1. Un nouveau modèle syndical

Malgré une volonté de rompre avec la CGT, la mise en place d'une Centrale alternative a pris six ans. Ses prodromes remontent à 1991 à *Burzaco*, province de Buenos Aires, quand une poignée de dirigeants s'accordent sur la création d'un nouveau modèle syndical. Elle s'achève, partiellement, en 1996 à l'occasion du congrès national des délégués qui approuve sa constitution en tant que Centrale syndicale[181]. Du point de vue juridique, la CTA se voit refuser l'immatriculation syndicale dont l'octroi est une prérogative discrétionnaire du Ministère du travail[182]. En l'absence

tout, la rupture avec une pensée qui disait, par exemple, que pour un péroniste il n'y avait rien de mieux qu'un autre péroniste. (Hugo Yasky, Secrétaire général de SUTEBA et Secrétaire général de la CTA province de Buenos Aires. Propos recueillis par Rauber 2000, p.150).

[181] Entre temps, la nouvelle organisation a fonctionné comme « Congrès des Travailleurs de l'Argentine » (CTA). Pour une question de simplification de la lecture, nous l'appellerons indifféremment « Centrale » tout au long de ces différentes étapes.

[182] En 1997, le Ministère accepte l'inscription de la CTA, première étape dans la démarche d'obtention de la personnalité juridique. Le refus d'attribution du numéro d'enregistrement illustre bien la collusion d'intérêts entre le gouvernement Menem et le sommet de la CGT. L'un est prêt à se lancer dans des représailles contre ses adversaires, l'autre reste soucieux de garder le monopole de la représentation syndicale. L'inscription syndicale de la Fédération de l'énergie (FETERA) a également connu un sort ubuesque. Dans son cas, l'omission du numéro d'enregistrement le prive aussi de la gestion de la mutuelle de ses adhérents. Après lui avoir accordé ce numéro en 1998, le Ministère cède à la demande de la CGT et annule sa résolution. Saisie, la justice donne raison à FETERA mais la décision est infirmée en appel sous la pression du Ministère du travail. C'est finalement la Cour Suprême,

de personnalité juridique, la Centrale alternative se voit empêchée de prendre part à la négociation des conventions collectives.

Comparée à la pratique syndicale traditionnelle de la CGT, le nouveau modèle syndical de la CTA introduit des innovations significatives. Premièrement, ses initiateurs parient sur un renouveau démocratique. Les statuts établissent l'élection de toutes les instances dirigeantes au suffrage direct des adhérents, tandis qu'une dynamique délibérative est installée via des assemblées militantes régulières, une modalité de fonctionnement qui reproduit la culture organisationnelle de l'ATE et de CTERA. Deuxièmement, la CTA accepte l'adhésion directe des travailleurs, en plus de l'incorporation de syndicats de premier et de deuxième degrés. Par ailleurs, le périmètre de recrutement est élargi au-delà des travailleurs salariés, en direction des travailleurs précaires et des chômeurs. Troisièmement, la Centrale privilégie une implantation territorialisée, en créant des structures provinciales mais aussi municipales. Cette structure capillaire va de pair avec la quatrième innovation, l'adoption d'une stratégie d'action multisectorielle. Le champ d'action de la CTA dépasse la seule représentation des demandes sectorielles de ses adhérents (hausses des salaires, conventions collectives, conditions de travail, prestations de service, etc.). La Centrale est conçue comme un acteur politique à part entière, destiné à lutter pour la (ré)définition du modèle étatique et à se revendiquer comme un espace légitime de formulation de politiques publiques. Pour ce faire, elle s'articule avec une nébuleuse d'acteurs contestataires issus de différents univers sociaux. Cinquièmement, la CTA inscrit dans le marbre le principe d'autonomie à l'égard de l'État, des patrons et des partis politiques. Ses fondateurs rejettent le modèle péroniste fondé sur la collusion entre les appareils partisan (PJ) et syndical (CGT). Comme nous le verrons plus loin, cette dissociation n'est pas une frontière strictement figée et suscite des tensions entre les différentes composantes de la CTA. En définitive, par ces différentes innovations la Centrale émergente forge un nouveau modèle syndical. Bien entendu, n'importe quel syndicat challenger doit se différencier de son concurrent pour exister dans le champ. Cela dit, ce sont davantage la culture organisationnelle des syndicats fondateurs et les dispositions incorporées par leurs dirigeants qui expliquent le façonnage de la CTA.

---

pourvue en cassation, qui reconnaît la légalité de l'enregistrement de FETERA en 1999. Source : CTA (2000) « Anuario CTA 1999 ». Archive Bibliothèque CTA, PUBCTA-00349.

La structure organisationnelle de la CTA a été pensée pour répondre aux profondes transformations du tissu socio-productif entamées depuis 1976 et accélérées par les réformes structurelles pilotées par le gouvernement Menem. S'appuyant sur les analyses menées par les experts de l'Institut d'Études sur l'État et la Participation (IDEP)[183], les syndicalistes font le constat que *« la désindustrialisation subie par l'Argentine a déplacée le salariat formel comme axe prédominant des secteurs populaires »*. Avec la hausse du chômage et du nombre de contrats précaires, la classe laborieuse s'est fragmentée[184]. Il en résulte une dispersion de la conflictualité sociale, qui s'exprime désormais par de multiples canaux et se déplace depuis l'enceinte des usines vers les quartiers. C'est dans cet espace que les travailleurs font face à la *« dégradation de leur niveau de vie »*[185] et affrontent des problématiques quotidiennes telles que l'emploi, la santé et l'éducation.

Pour répondre à cette réalité, la CTA bâtit une architecture hybride (diagramme 1). D'un côté, elle assume une forme traditionnelle de représentation syndicale en regroupant des entités de deuxième degré, comme ATE et CTERA, et de premier degré comme les sections locales UOM *Villa Constitución* (métallurgie) et *Luz y Fuerza Mar del Plata* (énergie électrique). Structuré par secteur d'activité économique, cet axe organisationnel est directement lié au monde du travail formel, et son action s'inscrit dans la *« lutte pour l'excédent économique »*[186]. De l'autre côté, le rôle des fédérations est redessiné comme *« un outil d'accumulation de pouvoir politique censé installer dans*

[183] Instituto de Estudios Sobre Estado y Participación. L'IDEP est le centre de formation et d'expertise de l'ATE, dirigé par l'économiste Claudio Lozano.

[184] D'après les estimations avancées par l'IDEP, en 1996 seul un tiers de la population économiquement active disposait d'un travail formel à durée indéterminée. En revanche, 42 % se trouvaient dans une situation fragile, que ce soient des contrats précaires (17 %), de l'auto-entrepreneuriat de subsistance (9 %) ou l'absence d'emploi (16%). L'institut calcule qu'entre les années 1970 et le milieu des années 1990 le taux de chômage a connu une hausse de 467 %. C'est donc une classe travailleuse « fragmentée » qu'il s'agit de représenter. CTA (1996). 1° Congreso Nacional de Delegados 1996. Material de trabajo preparatorio n° 3. La nueva etapa en el desarrollo organizativo del CTA. Aportes para la construcción de una nueva estrategia de poder en la Argentina. Source : Archives Bibliothèque CTA, PUBCTA-000186.

[185] CTA (1996). 1° Congreso Nacional de Delegados 1996. Material de trabajo preparatorio n° 3. La nueva etapa en el desarrollo organizativo del CTA. Aportes para la construcción de una nueva estrategia de poder en la Argentina. Source : Archives Bibliothèque CTA, PUBCTA-000186.

[186] CTA (1996). 1° Congreso Nacional de Delegados 1996. Material de trabajo preparatorio n° 3. La nueva etapa en el desarrollo organizativo del CTA. Aportes para la construcción de una nueva estrategia de poder en la Argentina. Source : Archives Bibliothèque CTA, PUBCTA-000186.

la sphère des décisions [étatiques] les différents conflits thématiques »[187]. On retrouve ici la primauté accordée à la politisation de l'action syndicale, déjà adoptée par ATE et CTERA dans leurs secteurs respectifs. Dans la perception des acteurs, la solidité du modèle néolibéral découle du fait

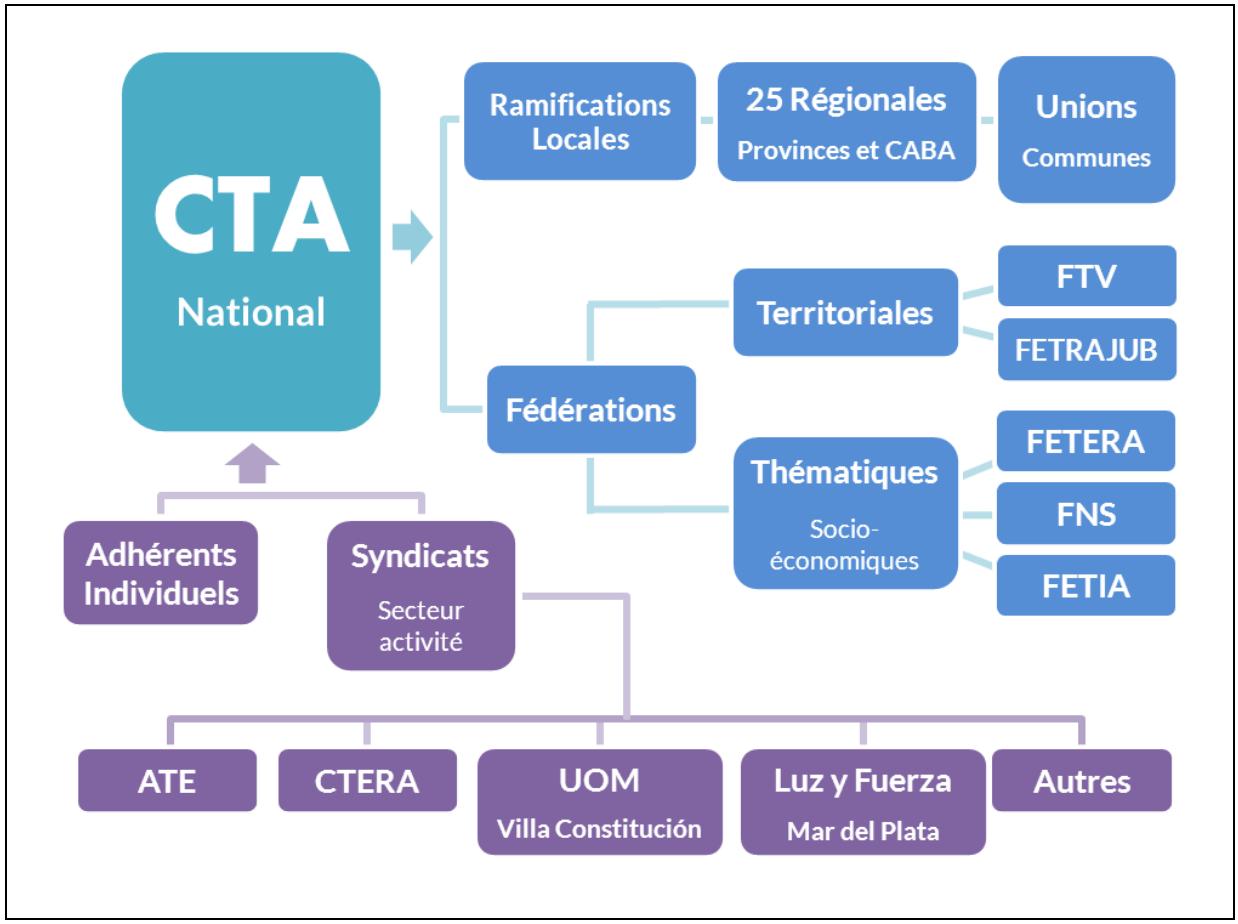
> « d'avoir réduit la politique au terrain exclusivement électoral et d'avoir dépolitisé à l'extrême le conflit social. Par conséquent, la prétendue activité politique s'abstient de la tâche de récréer des discours et des formes organisationnelles qui garantissent de politiser les conflits sociaux concrets qu'affronte la communauté »[188].

Dès lors, l'architecture de la nouvelle Centrale doit lui donner les moyens de politiser les discours et les conflits sociaux, d'où l'accent mis sur la lutte pour la redéfinition du rôle de l'État et des services publics. Pour ce faire, les fédérations sont organisées pour constituer des espaces de coopération transversaux, multisectoriels et territorialisés. Leur objectif est d'intervenir dans les conflits inhérents à l'élaboration et à la mise en œuvre de politiques publiques dans tous les domaines (agriculture, industrie, énergie, transports, finances, santé, éducation, etc.).

[187] Déclaration de Burzaco. Source : CTA (1991). Textos del Encuentro de Organizaciones y Dirigentes Sindicales. Burzaco, 17 de Diciembre de 1991. Archives Bibliothèque CTA, PUBCTA-000168.

[188] Source : CTA (1993) « Balance et programa de trabajo para el CTA ». Archive Bibliothèque CTA, PUBCTA-000096.

Diagramme 1 : Morphologie hybride de la CTA (1991 – 2000)



Source : Schéma élaboré par l'auteur

Les fédérations territoriales, qui affilient les mouvements de chômeurs et de retraités, visent à s'engager dans les conflits quotidiens des classes populaires. Elles doivent mener la lutte *« pour le travail »* sur le terrain de *« l'économie informelle et du chômage »*[189].

> « Je suis un travailleur de l'État. Je ne crois pas qu'un hôpital *à La Matanza*, pour prendre un exemple, puisse se défendre seulement avec une grève à l'hôpital. Cela on le faisait il y a vingt ans. Aujourd'hui, les autorités s'en fichent que l'on fasse une grève à l'hôpital. Parce qu'*il y a une politique qui néglige la santé, une politique de démantèlement de l'hôpital public*. *Que l'on fasse une grève ou pas, le service de*

[189] Les éléments cités dans ce paragraphe sont extraits du document CTA (1996). 1° Congreso Nacional de Delegados 1996. Material de trabajo preparatorio n° 3. La nueva etapa en el desarrollo organizativo del CTA. Aportes para la construcción de una nueva estrategia de poder en la Argentina. Source : Archives Bibliothèque CTA, PUBCTA-000186.

> *santé continue d'être détourné vers les cliniques privées. C'est ça le business aujourd'hui. Pour pouvoir résoudre le problème des travailleurs de l'hôpital, il faut que les personnes qui se font soigner dans cet hôpital, les habitants des quartiers appauvris qui viennent chercher des soins dans cet hôpital, qu'ils le défendent, qu'ils se l'approprient.* Cela suppose que les travailleurs de la santé comprennent que leur force n'est pas seulement à l'intérieur de l'hôpital. Qu'ils doivent se rallier la volonté et la conscience de tous ceux qui sont dehors. Ceci est une rupture à l'égard de la pratique syndicale traditionnelle. Car cela requiert que les syndicats qui appartiennent à la CTA engendrent *un modèle d'organisation et de lutte pour mener des revendications de plus en plus politiques. Nous avons besoin de réadapter la stratégie syndicale pour impliquer tout le monde*… Faute de quoi on finit par s'engueuler avec la population, pauvres contre pauvres ». (Edgardo Depetri, Secrétaire d'organisation de la CTA nationale. Propos recueillis par Rauber 2000, p.200-201).

De cette manière, le nouveau syndicalisme incarné par la CTA se situe au croisement du champ syndical et de l'espace des mouvements sociaux. La question qui se pose maintenant est celle de savoir comment la Centrale se développe et quel genre de ressources elle parvient à accumuler.

1.2.2. Un développement à deux vitesses : des effectifs en hausse, un recrutement éloigné des secteurs productifs

Plusieurs indicateurs suggèrent une montée en puissance de la nouvelle Centrale durant les années 1990. En dépit d'une croissance avérée toutefois, la CTA ne parvient pas à s'implanter dans les principaux secteurs de l'économie et pâtit d'un problème chronique de financement.

Signe du renforcement de ses rangs, le nombre de délégués présents à chaque Congrès de la CTA ne cesse d'augmenter. S'ils ne sont que cent soixante-six représentants rassemblés en 1991, on en dénombre cinq mille à l'occasion de la fondation de la Centrale (1996) pour passer à plus de neuf mille lors du 6ème Congrès

de 2002. Le nombre d'affiliés atteint près d'un million (867 353) fin 2003[190], soit, un peu plus de 21 % des quatre millions de travailleurs actifs adhérant à un syndicat[191]. Parallèlement, on constate la densification et la diversification de son réseau. Le nombre d'organisations adhérentes a en effet pratiquement doublé entre 1991 et 1999, passant de 42 à plus de 78[192].

Tableau 2 : Distribution des organisations de la CTA par branche économique

Classification CITI 1958	1991		1999	
	Fréq.	%	Fréq.	%
1. Agriculture, chasse, sylviculture et pêche	0	0	1	1,3
2. Extraction minière	1	2,4	1	1,3
3. Industries, manufactures	5	11,9	14	17,9
4. Électricité, gaz et eau	0	0	4	5,1
5. Construction	0	0	0	0
6. Commerce, restaurants et hôtels	0	0	2	2,6
7. Transport, entreposage et communications	3	7,1	8	10,3
8. Intermédiation financière, Immobilier et activités de services aux entreprises	9	21,4	1	1,3
9. Services collectifs, sociaux et personnels	17	40,5	19	24,4
Non identifié/non classé	7	16,6	28	35,9
Total	42	100	78	100

Source : Tableau élaboré par l'auteur d'après les données de CTA (1991). Textos del Encuentro de Organizaciones y Dirigeantes Sindicales. Burzaco, 17 de Diciembre de 1991. CTA (2000). Anuario1999. Archives Bibliothèque CTA, respectivement PUBCTA-000168 et PUBCTA-003491.

Au moment de la fondation, près de la moitié des organisations appartiennent à la branche des services collectifs, sociaux et personnels (tableau 2). Cette proportion est cependant divisée par deux à la fin de la décennie. En termes quantitatifs, c'est sans doute la branche industrielle qui s'est le plus renforcée, représentant désormais un sixième des organisations affiliées. L'expansion de la CTA vers les secteurs productifs (transports, énergie et manufactures), en suivant une stratégie consistant à conquérir les comités d'entreprise des grandes firmes industrielles, est perçue par les acteurs comme un enjeu *« stratégique »*. C'est à cette aune que serait déterminé *« en grande mesure, si*

[190] À défaut de statistiques complètes sur l'évolution du nombre d'affiliés, le nombre de délégués présents lors des Congrès successifs constitue un bon indicateur pour mesurer la croissance de la Centrale.

[191] Godio (2003, p.204). Les taux correspondent à l'année 2002.

[192] Mar del Plata, les 28 et 29 mai 1999. Le document mentionne l'adhésion de plus de 240 organisations à la Centrale mais seules 78 y sont nommées. Source : CTA (2000). « Anuario1999 ». Archives Bibliothèque CTA, PUBCTA-003491.

la CTA grandira ou pas »[193]. Surtout, l'enrôlement des syndicats industriels apparaît comme un facteur conditionnant la capacité

> « concrète de la CTA à mener le conflit social en Argentine. La nouvelle Centrale n'aura véritablement construit le pouvoir des travailleurs qu'à condition que la résistance communautaire soit réellement capable de limiter ou de freiner le schéma d'accumulation de capital »[194].

Malgré les efforts consentis, l'implantation de la CTA dans le secteur manufacturier sera lente et peu efficace. Il avait fallu trois ans pour constituerla Fédération des Travailleurs de l'Industrie (FETIA), qui d'ailleurs manquait visiblement de « masse critique » pour peser dans la *« construction du pouvoir des travailleurs »* [195]. En effet, FETIA n'a rallié qu'une poignée d'organisations dispersées, sectoriellement et géographiquement, porteuses de revendications hétérogènes et occupant une place marginale dans le champ syndical. Presque la moitié des syndicats qui s'y sont rattachés proviennent de secteurs exploitant de la main d'œuvre peu qualifiée et/ou soumise à une forte précarité : manufacture de cuirs, ouvriers agricoles, briqueteries ou encore petits artisans. Quand il s'agit de l'industrie lourde et de la métallurgie, ce ne sont que des sections locales qui rejoignent la CTA (UOM *Villa Constitución*, usine Ford). On peut donc constater que FETIA est une fédération dépourvue de « puissance », comme le reconnaissait son Secrétaire général provisoire :

> « Quand quelqu'un se retrouve impuissant face à la quantité de problèmes qu'il doit affronter et ne voit pas d'issue – et vous savez bien ce que sont les structures syndicales et ce qu'est l'Union Ouvrière Métallurgique [UOM] – il pourra imaginer l'impuissance que nous avons vécue ces quinze dernières années. Nous avons dû cohabiter avec un modèle syndical [dont] nous ne partageons pas [les principes]. Mais en même temps, soyons sincères, nous n'avions jamais réuni suffisamment de force pour en changer. » (Alberto Piccinini, Secrétaire Général FETIA. Secrétaire général UOM *Villa Constitución*)[196].

[193] Source : CTA (1993) « Balance et programa de trabajo para el CTA ». Archive Bibliothèque CTA, PUBCTA-000096.

[194] Source: CTA (1993) « Balance et programa de trabajo para el CTA ». Archive Bibliothèque CTA, PUBCTA-000096.

[195] Source: CTA (1993) « Balance et programa de trabajo para el CTA ». Archive Bibliothèque CTA, PUBCTA-000096.

[196] Source : CTA (2000) « Anuario CTA 1999 ». Archive Bibliothèque CTA, PUBCTA-00349.

À l'évidence, la formation de FETIA constitue avant tout une réussite symbolique. Dispersés, ses militants n'arrivent pas à peser sur les décisions stratégiques dans le secteur industriel. La CTA reste sans réelle capacité d'action forte dans les activités productives (bâtiment, industries, métallurgie, transports, etc.) et par conséquent se trouve dans l'impossibilité de *« limiter »* ou de *« freiner »* le *« schéma d'accumulation de capital »* [197] comme elle l'envisageait. Cette faiblesse limite la portée de ses luttes sociales, comme le souligne le courant minoritaire des militants socialistes :

> « Ce [deuxième] Congrès [1999] a montré que la CTA ne parvenait pas à briser les barrières posées par la CGT. Elle ne parvient pas à mettre le pied dans les syndicats industriels ou de services les plus forts. *Sa base [militante] reste attachée aux syndicats de la fonction publique, d'enseignants et dans de petits syndicats ou des sections locales.* [Dans le secteur industriel, elle s'appuie sur] d'innombrables activistes et militants dispersés, dont la représentativité et la capacité d'action, au moment de la prise de décisions en faveur d'un plan d'action ou de lutte, restent très limitées »[198].

Le cas de FETIA témoigne d'un processus de développement à deux vitesses. La croissance du nombre d'adhérents (individuels et collectifs) ainsi que la diversification de l'implantation sectorielle de la Centrale contrastent avec une lente accumulation de ressources organisationnelles, qui limite ses possibilités d'avoir une incidence sur les enjeux syndicaux et politiques. Cet avis est partagé par ce dirigeant de l'ATE :

> « Il y a dans la CTA des syndicats appréciables mais qui n'ont pas autant de force politique que les fonctionnaires de l'ATE et les enseignants de la CTERA. Ces deux-là peuvent paralyser l'État avec une grève. Pas le pays, mais l'État oui. En revanche, le syndicat des agents de la santé, les travailleurs des usines pneumatiques, le personnel de la justice, vous ne bougez même pas d'un millimètre. Il n'y a pas eu de nouveau syndicat [dans la CTA] véritablement puissant ». (Rafael Gentili. Directeur

[197] Source : CTA (1993) « Balance et programa de trabajo para el CTA ». Archive Bibliothèque CTA, PUBCTA-000096.

[198] Corriente Militantes Socialistas en la CTA (1999). « 2° congreso nacional CTA. Balances y Conclusiones ». Source : archive Bibliothèque CTA, MS(A)/(1999)06.

IDEP-ATE 2007-2009. Législateur de la ville Buenos Aires 2009-2013. Interview avec l'auteur, CABA, 09 septembre 2013).

Ce handicap est caractéristique de l'ensemble des syndicats qui rejoignent la Centrale et des fédérations qui s'organisent en son sein. FETERA, qui symboliquement mène des initiatives politiques dans le domaine de l'énergie (micro-mobilisations, production d'expertise) se positionne autour du syndicat Force et Lumière *Mar del Plata*, soit une petite section locale. La difficulté à obtenir une immatriculation juridique complique d'ailleurs le financement de la fédération jusqu'en 1998[199]. Ainsi, plutôt que d'attirer des syndicats forts et consolidés, la CTA opère davantage comme un espace d'articulation de courants minoritaires qui cherchent à concurrencer le syndicalisme traditionnel. Ce modèle de croissance peut être vu plus en détail à travers la constitution du syndicat bancaire (SITEBA).

1.2.3. La CTA comme espace d'articulation de syndicats minoritaires. L'exemple des Travailleurs Bancaires

En 1997, un noyau de militants décide de composer une liste pour disputer la direction du comité syndical de la Banque *Ciudad*. L'initiative connaîtra un succès variable. Après quatre échecs successifs, le groupe remporte, en 2004, la direction du comité syndical de la Banque. Deux ans plus tard, les syndicalistes échouent à renouveler leurs mandats mais reprennent néanmoins la direction en 2010. L'année suivante, ils coordonnent, au sein de la CTA, la création d'un syndicat national de travailleurs bancaires (SITEBA).

Le processus de construction de SITEBA nous renseigne sur la mécanique de la circulation des ressources entre structures locales et nationales, qui permet à une faction minoritaire de se placer dans l'opposition au syndicalisme de la CGT. Au fur et à mesure que la CTA se construit une image de Centrale « alternative » et de « renouveau », elle procure à ses militants une importante ressource symbolique pour se différencier dans le jeu syndical local, tiraillé entre les courants gauchistes et les traditionnelles élites cégétistes. Selon José « Pepe » Peralta, dirigeant du comité de la

[199] José Rigane, Secrétaire général *Luz y Fuerza Mar del Plata*, Secrétaire général de FETERA, Secrétaire de l'Intérieur CTA Nationale. Interview avec l'auteur, Mar del Plata, 23 octobre 2015.

Banque *Ciudad* (2004-2006) devenu secrétaire général de SITEBA (2011-2014), la création d'une liste d'opposition s'inscrit dans la continuité de son engagement dans la CTA :

> « À ce moment-là, la CTA initiait des projets tels "aucun foyer pauvre" ou "liberté et démocratie syndicale". En parallèle, pendant qu'on formait le groupement *Germán Abdala* [nom de sa liste], on a commencé à promouvoir la CTA dans nos locaux de travail. […] Les camarades, les travailleurs, connaissent la Centrale et connaissent sa méthode. Alors quand tu es encadré par la Centrale, tu n'as pas besoin de beaucoup expliquer ton projet. […] Le fait d'être dans la Centrale allège énormément le travail consistant à convaincre les camarades qui veulent adhérer à quelque chose de distinct ». (José « Pepe » Peralta Dirigeant syndical, alors secrétaire d'organisation de la CTA Capital, devenu Secrétaire Général Capital en 2014. Interview avec l'auteur, CABA, 04 septembre 2013).

Les rencontres et les campagnes promues par la CTA constituent un lieu privilégié pour l'élargissement du cadre d'action des syndicalistes, qui incorporent les revendications et le répertoire d'actions plus large de la Centrale. C'est aussi un espace d'interconnexion de réseaux locaux. D'après Pepe Peralta, c'est au sein de la CTA, au cours d'actions comme la *Constituyente Social*[200] que se sont rapprochés les militants à l'œuvre dans la fondation de SITEBA. De là vient la volonté de ce nouveau syndicat de revendiquer la *« quête d'une nouvelle représentativité »*, à la fois syndicale et politique, comme le prônait la *Constituyente Social*[201]. En outre, la Centrale participe au renforcement de la légitimité de ces leaders dont les positions à la direction des comités sont intermittentes, comme l'illustre le parcours du premier Secrétaire général de SITEBA.

[200] La « Constituante Sociale » est un vaste chantier politique ouvert par la CTA en 2006 pour avancer dans le lancement du Mouvement Politique, Social et Culturel. Elle vise à rediscuter le modèle du pays au sein d'assemblées militantes dans les différents territoires. Nous y reviendrons dans la deuxième partie de la thèse.

[201] José « Pepe » Peralta Dirigent syndical, alors secrétaire d'organisation de la CTA Capital, devenu Secrétaire Général CTACapital en 2014. Interview avec l'auteur, CABA, 04 septembre 2013.

José « Pepe » Peralta est un ancien cadre du parti radical (1984-1999), responsable du secrétariat syndical dans la Capitale Fédérale. Dans sa jeunesse, il participe à des associations de développement (*sociedades de fomento*) de la province de Buenos Aires qui promouvaient la réalisation de travaux d'infrastructure de base dans les quartiers défavorisés (le *Fomentismo*). Sa trajectoire syndicale démarre comme militant, en 1984, quand il est embauché à la Banque *Ciudad*. À la fin des années 1990, il est à la tête d'un groupe de syndicalistes qui décide de présenter une liste d'opposition (*Germán Abdala*). À l'époque, il s'était aussi rapproché de la CTA. À partir de 2003, il siège comme conseiller[202] au bureau dirigeant de la CTA Capitale, poste qu'il occupera jusqu'en 2010. En 2004, il est élu à la tête du comité de la Banque *Ciudad* pour un mandat de deux ans. N'ayant pas été reconduit dans cette fonction, Peralta maintient son engagement syndical à la fois comme leader d'opposition (localement) et dans différents espaces au sein de la CTA, dont la *Constituyente Social*. L'année 2010 est celle de la reconquête du directoire du comité local par son groupement, mais aussi de son élection au prestigieux secrétariat d'organisation de la CTA Capitale (pour la période 2010-2014). Acteur central dans l'articulation de SITEBA, il y est élu secrétaire général (2011-2013). En 2014, il devient le secrétaire général de la CTA Capitale.

Comme lui, d'autres fondateurs de SITEBA occupent des postes de direction dans la CTA provinciale (ceux de Neuquén et de Jujuy). La carrière de Peralta est sans doute la plus significative, car elle dessine une trajectoire en spirale, où les ressources accumulées sont continuellement réinvesties entre le comité local et la Centrale. Il y a un flux ascendant depuis l'échelon local (comité de la banque) vers les instances du directoire de la Centrale dans la Capitale Fédérale. Ensuite, la CTA offre un espace de repli au sein duquel le dirigeant, après avoir quitté ses fonctions locales, peut conférer une continuité à son engagement en s'impliquant dans des projets nationaux. Doté de nouvelles ressources, il se lance alors à la reconquête du comité local (flux descendant), une réussite qui le propulse au sein des instances dirigeantes de la Centrale (flux ascendant). Pour le syndicaliste, le fait d'occuper un poste *« dans la direction de la CTA Capitale est, en quelque sorte, la conséquence de la trajectoire au sein des bancaires »*. Par la suite, cette position lui procure un surplus de légitimité au moment de la formation du nouveau syndicat car *« nous nous présentons comme*

[202] Le poste exact en espagnol s'intitule « vocal », ce qui ne signifie cependant pas « porte-parole » de l'institution.

dirigeants de la Centrale également » [203]. La création de SITEBA lui donne une stature de leader national (flux ascendant), qui renforce sa position au sein du bureau CABA avant de se présenter au poste de secrétaire général.

Certes, ces réussites locales alimentent en retour la CTA en participant à la dynamique d'implantation sectorielle et de croissance de la Centrale. Néanmoins, le processus de renforcement de la Centrale se heurte à la nature et au volume des ressources disponibles. Plus symboliques que financiers, les transferts entre les échelles locale et nationale ne permettent guère d'avancer dans la consolidation de l'ossature organisationnelle. À cet égard, il convient de souligner que SITEBA ne regroupe que 430 adhérents et ne dirigeait, en 2011, pas plus de cinq comités locaux[204]. Formellement d'ailleurs, il ne s'agit pas d'un syndicat à part entière mais d'une union à l'intérieur du syndicat « La Bancaire » (CGT).

> « Quand on se présente aux élections de comité, on dispute des quotas de pouvoir dans la structure de « La Bancaire ». Nous n'avons pas encore généré de structure propre pour en faire une parallèle. Aujourd'hui dans les banques, il n'y a pas deux comités et deux syndicats. Il continue de n'y avoir qu'un seul syndicat reconnu, c'est « La Bancaire » (CGT). SITEBA est en formation, il a deux ans, il est en train de grandir mais pas au point de remporter des comités complets. Ainsi, notre cadre de lutte reste à l'intérieur du syndicat bureaucratique ». (José « Pepe » Peralta, Dirigeant syndical, alors secrétaire d'organisation de la CTA Capital, devenu Secrétaire Général Capital en 2014. Interview avec l'auteur, CABA, 04 septembre 2013).

On comprend alors un trait fondamental du mécanisme de croissance de la CTA : la Centrale n'est pas nécessairement en train de fédérer des organisations syndicales consolidées, nationalement implantées et puissantes dans leurs secteurs de lutte. Elle opère davantage comme un incubateur, une organisation-parapluie au sein de laquelle des fractions minoritaires multiplient leurs ressources (ne serait-ce qu'en termes de légitimité, en profitant de l'image de la CTA, ou d'actions conjointes menées avec

[203] José « Pepe » Peralta, Dirigeant syndical, alors secrétaire d'organisation de la CTA Capital, devenu Secrétaire Général Capital en 2014. Interview avec l'auteur, CABA, 04 septembre 2013.

[204] Ailleurs que dans la Capitale (Banque *Ciudad*), ils ont remporté des comités à Neuquén et Rio Negro (Banque Nation), Jujuy (Banque Sociale), et Tucumán (Banque Populaire).

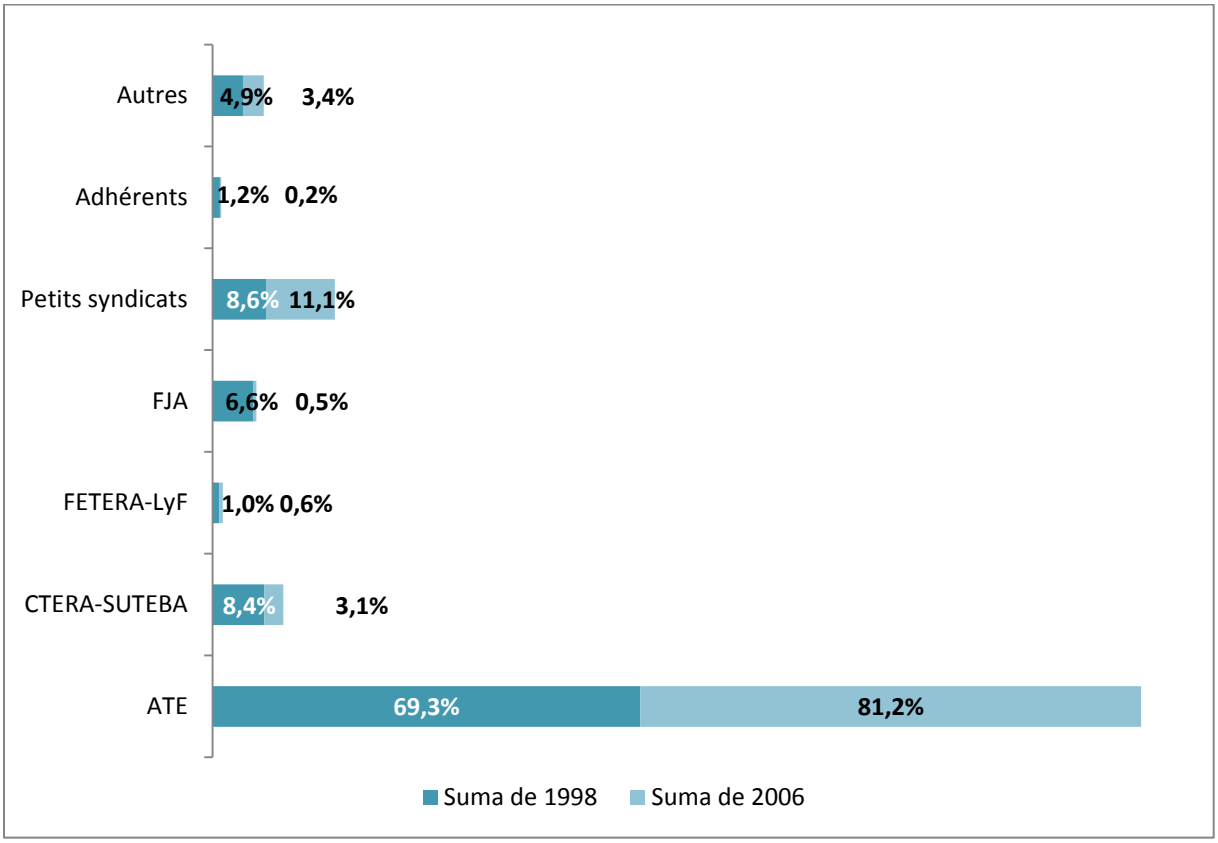
des mouvements sociaux) afin de disputer le pouvoir à des branches locales appartenant à des syndicats qui demeurent rattachés à la CGT[205].

1.2.4. Une lente accumulation de ressources organisationnelles

La configuration de la CTA en tant qu'entité fédérant essentiellement des syndicats minoritaires a d'importantes conséquences sur son mode de fonctionnement. D'abord, elle manque d'une force de frappe dans les secteurs névralgiques de l'économie, ce qui constitue un prérequis pour se positionner comme un interlocuteur incontournable entre les travailleurs, le patronat et le gouvernement. Ensuite, ces organisations disposent de moyens très limités pour apporter des ressources nécessaires au développement de l'appareil de la Centrale et financer ses initiatives politiques. L'analyse des bilans comptables montre que la somme des contributions des petits syndicats n'atteint pas même un quart de la structure budgétaire. Pourtant, ils correspondent à 55 % des donneurs en 1998 et à 57 % en 2006 (Graphe 7), à l'instar de la Fédération de l'énergie (FETERA) dont la participation oscille entre 1 % et 0,6 % pendant la période.

[205] Sous un certain angle, même la position de l'ATE dans le champ syndical est ambivalente. Concernant la représentation des fonctionnaires nationaux, l'Association est un syndicat minoritaire au côté de l'UPCN qui fédère 70 % du corps bureaucratique (Menéndez 2008 p.2). En revanche, ATE s'impose comme le principal syndicat des travailleurs de l'État au sens large, concernant les agents provinciaux et nationaux. Toutes échelles comprises, ATE avance le chiffre de 182 mille adhérents en 1995. Source : CTA (1996) « Anuario 1995 "Luchar contra el desempleo" ». Archive Bibliothèque CTA, PUBCTA-000164.

Graphe 7 : Structure budgétaire CTA. Années 1998 et 2006[206]



Étonnamment, l'apport financier de la CTERA se révèle moins important que ce à quoi l'on pourrait s'attendre, étant donné son poids politique dans la structuration de la Centrale. La Confédération des enseignants verse moins de 10 % du total en 1998 et moins de 5 % en 2006. Cette diminution pourrait être due à la diversification et la hausse des autres sources de financements. Néanmoins, on constate une faible variation des valeurs d'une année à l'autre (respectivement autour de 51 mille et 56 mille *pesos*). Cela laisse supposer que ses versements n'ont pas été actualisés selon le taux de l'inflation. Au bout du compte, l'ATE est le principal pourvoyeur de fonds de la CTA, avec une participation qui passe de deux tiers en 1998 à quatre cinquièmes en 2006. Il s'agit d'une forte disparité, qui témoigne du véritable poids décisionnel de l'Association de fonctionnaires dans les jeux de pouvoir de la CTA.

[206] Graphe élaboré par l'auteur à partir des bilans comptables de la Centrale. Source : CTA (1998) « Balance General al 31 dicicembre de 1998 ». CTA (2006) « Balance económico inicia el 01/01/2006 y finaliza el 31/07/2006 ». Archives Bibliothèque CTA.

Étant donné le volume et la structure de son budget, la CTA pâtit de difficultés chroniques à assurer l'organisation de ses réseaux militants. À l'échelon provincial, les comptes-rendus des congrès font état de dysfonctionnements récurrents dans la gestion et dans la coordination. Dans les Congrès, les délégués déplorent *« la lenteur dans la circulation des informations, le manque d'affiliations, et l'arrivée tardive d'un document provincial »*. La Commission d'administration et de finances ne se réunit que sporadiquement, ce qui ralentit l'élaboration et la mise en œuvre de projets[207]. Un tel faisceau d'anomalies rappelle que la Centrale est encore loin de disposer d'une machine administrative bien huilée.

Le manque de financement pèse lourdement sur la capacité d'organisation des instances provinciales, d'une part à cause de la faible dotation de ressources des syndicats qui rejoignent la Centrale, comme on l'a vu précédemment. Cet inconvénient tend à s'aggraver du fait qu'une bonne partie des nouveaux adhérents enrôlés au cours de la décennie sont des travailleurs précaires ou sans emploi, dont les conditions matérielles restreignent la capacité d'apport à la trésorerie de la Centrale. D'autre part, en l'absence de personnalité juridique, dont la procédure d'autorisation reste entravée dans le Ministère du Travail, la CTA se voit empêchée de prélever des contributions directement sur la fiche de paie de ses affiliés. Le dépouillement des archives montre que la question du recouvrement revient en boucle dans les débats internes et qu'à l'aube des années 2000, l'enjeu est loin d'être résolu. Lors du Congrès de 1999, les rapports de commission demandent l'unification des critères réglementant les apports des adhérents et enjoignent les bureaux national et provinciaux à mener des actions pour la régularisation des cotisations, aussi bien des affiliés directs que des organisations[208]. En 2002, l'accent est mis sur le besoin d'améliorer les dispositifs de financement en misant sur une mensualité obligatoire d'un peso par affilié employé, et des contributions annuelles pour les chômeurs[209]. Deux ans plus tard, la commission administrative et financière du congrès confédéral prône la décentralisation du système de traitement des fichiers des adhérents et de recouvrement des quotas. C'est un mécanisme jugé plus à même de répondre à *« l'impérieux besoin de génération de*

[207] Source : CTA 2002, Despachos Congreso Mar del Plata, p.10. Archive Bibliothèque CTA, PUBCTA – 000205.

[208] Source : CTA 1999. Resoluciones 2°Congreso Nacional de Delegados Mar del Plata. Archive Bibliothèque CTA, PUBCTA – 000243.

[209] Source : CTA 2002, Despachos Congreso Mar del Plata, p.10. Archive Bibliothèque CTA, PUBCTA – 000205.

ressources nécessaires au développement organisationnel et à la croissance de la Centrale » [210]. À ces mesures de gestion s'ajoute un travail de sensibilisation des militants. La Centrale multiplie les appels à la souscription de son magazine et au versement des cotisations (figure 2).

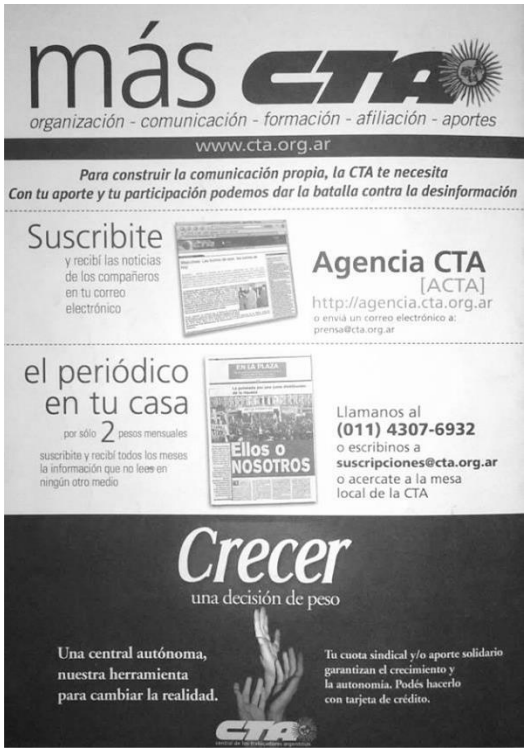


Figure 2: Quatrième couverture du périodique CTA.

En haut : « Pour construire sa propre communication, la CTA a besoin de toi. Avec ton apport et ta participation nous pouvons mener la bataille contre la désinformation ». En bas : « Accroître, une décision de poids. Ta cotisation syndicale et/ou ton apport solidaire garantissent la croissance et l'autonomie. Tu peux le faire par carte bancaire ». Source : CTA (2004). Confederal abril 2004. Documento político y planificación de trabajo. Archive Bibliothèque CTA, PUBCTA - 000163.

Ainsi, la CTA connaît un processus de développement à deux vitesses : si le nombre de militants croît, tout comme son implantation territoriale et sectorielle, l'accumulation de ressources organisationnelles est beaucoup plus lente. Elle a moins pénétré dans les secteurs clé de l'économie et se heurte à d'importantes difficultés de financement. On peut dire alors que la dynamique enclenchée dans les années 1990 n'a pas infléchi un mode de structuration dont la colonne vertébrale est constituée par les deux grands syndicats du secteur public qui sont à l'origine de sa fondation : ATE et CTERA[211]. L'essentiel des fonds vient des contributions de ces deux syndicats, les autres étant trop petits pour faire des apports substantiels.

Cette dotation de ressources limite également l'univers des possibles ouvert à l'action politique de la Centrale. Du point de vue strictement budgétaire, la CTA n'est pas en mesure de sponsoriser une entreprise partisane. Une éventuelle reconversion dans

[210] Source : CTA 2004. Confederal abril 2004. Documento político y planificación de trabajo. Archive Bibliothèque CTA, PUBCTA - 000163.

[211] La disparité est évidente quand on compare la taille des différents acteurs. À eux seuls, ATE et CTERA somment 390 000 adhérents et sont implantés dans toutes les provinces. Au côté de ces deux « mastodontes » la Fédération de l'énergie (FeTERA) compte 2200 adhérents distribués dans dix provinces (Capital Fédérale, provinces de Buenos Aires, Entre Ríos, Córdoba, Neuquén, Mendoza, La Pampa, Chubut, Santa Cruz y Tierra del Fuego). Source : CTA (1996) « Anuario CTA 1995 ». Archive Bibliothèque CTA, PUBCTA-000164. CTA (2000) « Anuario CTA 1999 ». Archive Bibliothèque CTA, PUBCTA-00349.

l'arène électorale semblerait également très compliquée à mettre en place, compte tenu des difficultés organisationnelles auxquelles elle se heurte. À ce moment-là, l'hypothèse de créer un parti n'est donc pas prioritaire. En effet, tous les moyens disponibles sont alloués à faire Centrale : développement de l'appareil national, ouverture d'un siège, institutionnalisation (organisation de Congrès de délégués), effort de régionalisation, amélioration de la coordination, investissements en communication et en formation, recrutement d'adhérents et, enfin, financement de la logistique nécessaire aux mobilisations convoquées par la Centrale. Néanmoins, cela ne veut pas dire que les frontières entre la CTA et le champ politique soient complètement hermétiques. Loin de là au contraire, les dirigeants de la Centrale nouent des liens ambivalents avec la politique partisane.

1.3. Aux frontières du champ politique

Conçue comme un outil de construction du pouvoir et d'opposition au modèle hégémonique, la CTA transgresse les frontières du champ politique. C'est dans cette logique qu'elle lance en 1994 un plan d'actions pour contester, dans la rue, les politiques d'ajustement néolibérales. La « Marche Fédérale » constitue un moment charnière de la construction de la Centrale, où elle met en œuvre sa stratégie politisée, multisectorielle et territorialisée totu en cristallisant son répertoire d'actions. L'ensemble de ces éléments est incorporé à la culture protestataire de la Centrale naissante et va être développé tout au long de la décennie. Ce même modèle d'action sera repris et élargi à l'avenir dans le cadre du Front National Contre la Pauvreté, l'initiative qui propulse la CTA au centre de la scène politique à la veille de la crise de 2001.

En termes d'articulation des soutiens, la Marche Fédérale rassemble un large spectre d'organisations sectorielles : le Mouvement de Travailleurs Argentin (MTA) dirigé par le syndicat de camionneurs, le Courant Classiste et Combatif (CCC), quelques sections locales de la CGT, l'Association de petites et moyennes entreprises (APyME), la Fédération d'entreprises du commerce (*Fedecámaras*), l'Institut de fonds coopératifs (IMFC) ainsi que la Fédération Universitaire Argentine (FUA). Participent aussi des

associations de défense des droits de l'homme (Mères de la *Plaza de Mayo*). Des partis politiques sont également présents. La dimension territorialisée est mise en exergue par le déplacement de colonnes militantes depuis l'intérieur du pays. Des caravanes s'arrêtent dans les principales villes pour organiser un rassemblement local. Le répertoire d'action mêle des modes de protestation typiques des mouvements sociaux (marches, pétitions) et typiques du champ syndical (rassemblement sur la *Plaza de Mayo*, appel à la grève lancé le jour du meeting, conjointement par la CGT, la MTA et la CCC). À la tribune, De Gennaro revendique la politisation de l'action syndicale comme un droit des travailleurs qui veulent débattre du rôle et de la place de l'État :

> « Camarades, [Menem] disait, comme si cela nous offensait, que nous sommes en train de faire de la politique. Sur cette place, on lui répond que *oui, nous faisons de la politique !* Que *nous avons le droit de discuter le pouvoir de notre nation*. Que nous avons notre passé enraciné dans cette terre [mention aux mobilisations historiques qui ont eu lieu Plaza de Mayo]. Que *nous avons le droit de discuter du futur de nos enfants et de l'avenir de la nation*. Que *nous voulons discuter de la politique éducative*, de la *politique de la santé*, de la *politique des retraites*. Nous voulons *discuter de la politique d'ouverture à la libre concurrence qui est en train de briser l'économie des régions*. Nous voulons *discuter de la politique de flexibilisation du travail*, par laquelle ils veulent nous exploiter encore davantage. Et nous assumons, avec l'ensemble de ces forces ici présentes, la construction d'un Congrès du Travail et de la Production, de la Culture, pour commencer à élaborer une proposition, telle que nous sommes en train de la formuler ici sur cette place. C'est la véritable *proposition*, qui rendra possible, *non seulement de changer de président en 1995*, mais surtout de *changer le modèle économique, social, politique, et culturel de la dépendance de notre patrie !* (Victor De Gennaro, Secrétaire général CTA Nationale. Discours prononcé lors du meeting de la Marche Fédérale, Plaza de Mayo, 06/07/1994)[212].

Dans la continuité des expériences préalables de l'ATE et CTERA, les responsables de la Centrale misent sur une action politisée. Il est d'ailleurs remarquable que huit ans plus tard, quand la CTA semble encline à entrer définitivement dans le champ politique, le modèle choisi soit celui d'un mouvement politique, social et culturel de libération

[212] Source : Documentaire « Marcha Federal » réalisé par David Blaustein. Argentine, 1994, 35 minutes. (https://www.youtube.com/watch?v=agjPRoJ2WRM)

comme évoqué ci-dessus. Cette nature hybride de la CTA nourrit en effet très tôt une discussion sur la pertinence de rentrer ou non dans le jeu électoral. En fin de compte, pourquoi ne pas faire un parti en même temps tout en faisant une centrale ?

> « Après Burzaco, une nouvelle rencontre a été organisée à Rosario pour le 4 avril 1992. Là, il fallait résoudre l'identité de la construction, définir si on allait faire un parti, une centrale ou autre chose ». (Juan González, Secrétaire Général ATE Corrientes. Propos recueillis par Del Frade 2004, p.89).

> « Depuis sa naissance, la CTA connaît un débat interne : faire une Centrale ou un Parti Politique. Le manque de représentativité et de légitimité du péronisme qui découle de la politique de Menem mais aussi la double défaite d'Ubaldini à la CGT puis lors des élections de 1991 (ce qu'il appelait le "saut dans la politique") laissent les franges combatives et classistes du péronisme orphelines d'une organisation politique. À chaque congrès, assemblée plénière ou réunion confédérale cette contradiction interne réapparaît dans la CTA ». (Néstor Piccone, Secrétaire Général de l'Union des Travailleurs de la Presse de Buenos Aires. Secrétaire de Presse CTA Nationale. Propos recueillis par Del Frade 2004, pp.153-154).

Bien que le dilemme se pose à tous les syndicats, deux pôles divergents se configurent, incarnés par les leaders de l'ATE Mary Sánchez et de CTERA Victor De Gennaro. Mary Sánchez encourage vivement la création d'un parti politique. Elle est suivie par l'UOM *villa Constitución* et le syndicat des travailleurs du caoutchouc (SUTNA). Pour ces acteurs, la lutte dans les rues, seule, se révèle incapable d'engendrer une véritable transformation sociale. Entrer en politique et conquérir des positions institutionnelles seraient donc deux manières de décloisonner l'action des mouvements sociaux. Comme l'explique la dirigeante de CTERA au moment où elle se présente aux élections législatives de 1994 :

> « Je crois que l'une des choses fondamentales est d'*articuler les actions* des organisations sociales qui, malgré un niveau très haut de résistance, se retrouvent rapidement isolées. Il en est ainsi dans plusieurs provinces, où après la lutte les gens sont passés de l'euphorie à une grande dépression, autrement dit, à un grand recul. L'on voit bien à Jujuy où nos camarades enseignants nous disent : "Nous avons tout fait, on a même renversé le gouverneur… et maintenant, quoi ?" […] Telle est la

> situation dans laquelle nous nous trouvons. *Nous ne croyons pas aux partis qui ont accédé au gouvernement national et qui contrôlent le parlement. Ils sont méprisés par les mouvements sociaux.* Aucun de ces députés n'est le bienvenu dans les mobilisations. C'est la raison pour laquelle *nous essayons de trouver une réponse sur la façon d'articuler ces luttes pour générer une alternative sûre*, qui inclue la majorité des Argentins. Du contraire, cette lutte ne se termine jamais… (Mary Sánchez, Secrétaire générale CTERA. Secrétaire Générale adjointe au bureau provisoire CTA Nationale)[213].

Pour sa part, Victor De Gennaro considère que les efforts doivent être exclusivement consacrés à la construction de la Centrale. Cet avis est partagé par les dirigeants de Force et Lumière *Mar del Plata*, l'Union des Travailleurs de la Presse de Buenos Aires, et les Fédérations de fonctionnaires du Ministère de la justice (FJA) et d'ouvriers des chantiers navals (SAON). Avec le veto posé par ATE, la Centrale délimite son champ d'intervention en dehors de la compétition électorale même si une reconversion future n'est pas totalement exclue :

> « Dans ce cadre, la définition de l'*autonomie de la CTA* suppose de *doter de sens politique la construction sociale*. On assume la nécessité de pluraliser l'expression électorale du moment qu'aucune option ne synthétise les conflits urgents. Il s'agit alors d'une définition historiquement située et qui ne renonce pas à la tâche de construction d'une option électorale propre où les travailleurs et l'ensemble des acteurs sociaux se sentiront entendus. […] En ce sens il est important de souligner la *différence entre avoir une stratégie d'alliances politiques* pour se positionner dans cette étape que nous affrontons *et se proposer la construction d'une option électorale propre*. » (Source : CTA 1993. « Balance et programa de trabajo para el CTA ». Archive Bibliothèque CTA, PUBCTA-000096.)

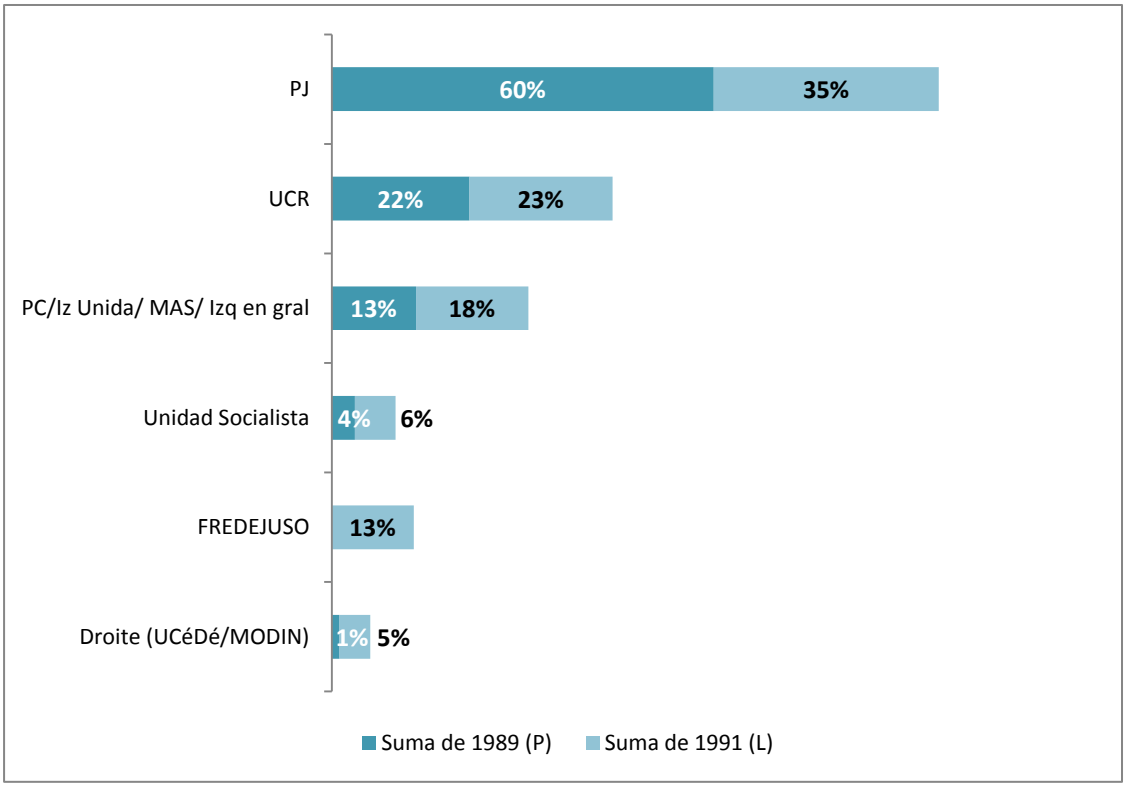
Le premier obstacle auquel se heurte l'idée de constituer un parti est la multiplicité d'appartenances partisanes des membres de la CTA. Les identités politiques sont tellement ancrées que même la proposition de chanter la marche péroniste, le chant traditionnel de la liturgie syndicale, suscite des débats houleux[214]. Un sondage réalisé

[213] Source : Hoja del Sur, N°4, mars 1994. « *Hay que aportar a una herramienta como ésta* ». Archive CEDINCI, Dossier « Volantes Partidos Políticos », Fichier 19.

[214] Del Frade 2004, pp. 68-69.

auprès des délégués présents à la rencontre de Rosario, en 1992, permet d'objectiver cette diversité (graphe 8). Les participants ont été interrogés sur leurs choix lors des élections présidentielles de 1989, des législatives de 1992 et sur leurs intentions de vote en vue des législatives de 1993. Les chiffres montrent que le virage néolibéral pris par Menem a érodé le vote pour le PJ. Cependant, plus d'un tiers des délégués restent fidèles au justicialisme. Près d'un quart des enquêtés révèlent une préférence stable pour l'UCR et un autre quart pour les partis de gauche dans ses versants modérés (PC, *Unidad Socialista*) et radicaux (*Izquierda Unida*, MAS, etc.). Enfin, on constate qu'une fraction des délégués identifiés au péronisme a migré vers le FREDEJUSO[215], un front électoral formé de huit élus péronistes dissidents.

Graphe 8. Vote déclaré par les Délégués du Congrès CTA à Rosario (1992). Élections présidentielles de 1989 et législatives de 1992 (N=916 individus) [216]



[215] Front pour la Démocratie et la Justice Sociale (*Frente para la Democracia y la Justicia Social*).

[216] Graphe élaboré par l'auteur à partir du rapport de l'Institut TEA (1992). *« Estudio sobre opiniones -políticas y sindicales entre los asistentes al congreso de la CTA »*. Archive Bibliothèque CTA, PUBCTA-000171. On a décidé d'illustrer seulement les résultats concernant les principaux partis. Le taux de 100% est obtenu par l'addition des suffrages exprimés pour « autres partis », vote « blanc » et « abstention ».

Le rapport explique aussi que le plus haut niveau de résilience du vote justicialiste se trouve à ATE (30 %). En réalité, aussi bien dans la province de Buenos Aires que dans la Capitale, les factions alignées sur l'orthodoxie syndicale péroniste restent fortes tandis que le pouvoir des dirigeants d'ANUSATE tarde à se consolider. Le secteur ménémiste de l'ATE Capitale s'oppose ainsi à la sortie de la CGT en 1991 ainsi qu'à la création de la CTA. Cette faction s'oppose également au comité de direction, dont l'autorité s'appuie sur un équilibre précaire entre les dirigeants rénovateurs d'ANUSATE et les anciens cadres « reconvertis » qui rejoignent la faction. *« À ce moment-là, témoigne un cadre de l'époque, ATE Capitale – le moteur de l'ATE – était absolument fragilisée »*[217]. En ce qui concerne les rapports partisans, il est vrai que depuis ATE Nationale De Gennaro avait participé à la rencontre de *Villa María*, avec d'autres syndicats « durs » comme FOETRA et CTERA. Cette assemblée avait été convoquée en juin 1990 par le « groupe des huit », une poignée de parlementaires élus par le PJ en 1989 et formant un bloc dissident contre Menem. Parmi ces députés figurent Luis Brunati et Juan Pablo Cafiero, issus de l'aile sociale chrétienne du péronisme, Carlos « Chacho » Álvarez avec qui l'équipe de De Gennaro entretenait de bons rapports depuis le milieu des années 1980, et Abdala lui-même. Les décisions prises lors de cette réunion s'orientaient vers la création d'un courant politique pour disputer la direction du PJ. Toutefois, cette réunion a lieu à une étape mouvante de l'ATE, qui se trouvait plongée dans un processus de redéfinitions stratégiques. Après la création de la CTA en décembre, De Gennaro ne pousse ni l'ATE ni la Centrale à s'immiscer dans la lutte interne du justicialisme et encore moins à les transposer directement vers le jeu électoral. Qui plus est, après le décès de Germán Abdala survenu en 1993, s'installe une lutte pour la succession au secrétariat général de l'ATE Capitale. Il faut peu de temps pour que la coalition dominante locale ne vole en éclats. Avec la déstabilisation de cette importante section régionale de l'ATE, il n'est plus question pour les leaders d'ANUSATE de s'impliquer dans un soutien formalisé comme le courant *Villa María*. Dans la perspective de De Gennaro, une tentative de transformer la CTA en parti politique pourrait mettre en péril leur contrôle des deux principales régionales de l'ATE.

En revanche, le courant majoritaire (liste « céleste ») avait déjà assis son pouvoir aussi bien à l'échelle du Syndicat d'enseignants de Buenos Aires (SUTEBA) que de CTERA. Les

[217] Pablo Micheli, à l'époque cadre intermédiaire de l'ATE. Source : Paredes 2014. Annexe « xxx », pp.45-46.

factions de gauche plus radicale, en particulier les trotskystes et les maoïstes, cohabitent à l'intérieur des syndicats. Ils font opposition, mais ne présentent pas alors de risque sérieux pour le pouvoir du courant majoritaire. Par conséquent, la décision prise au début des années 1990 par les dirigeants de CTERA, dont Mary Sánchez, de fonder un groupe pour entrer en politique[218] ne constitue pas une menace pour la stabilité des directoires syndicaux. Il en va de même pour Alberto Piccinini qui jouit d'un leadership incontesté sur la section UOM *villa Constitución* depuis 1982 et qui est en mesure de fédérer ses cadres locaux autour d'une entreprise partisane[219].

Par ailleurs, certains dirigeants s'inquiètent d'un éventuel drainage des ressources syndicales si la création d'un parti politique venait à se concrétiser[220]. Cette entreprise parallèle irait consommer des moyens financiers, déjà modiques, et détourner les efforts de dirigeants et de cadres intermédiaires qui seraient sollicités pour mener des tâches simultanément dans les deux organisations. Cela risquerait de ralentir le développement et la consolidation de la CTA, encore à un stade embryonnaire. Deux exemples illustrent la complexité de l'allocation des ressources. Le premier, qui concerne la Marche Fédérale, donne la dimension des besoins logistiques nécessaires à la mise en œuvre des initiatives politiques de la Centrale : il a en effet fallu un an et demi de travail pour l'organiser[221]. Le deuxième exemple rappelle l'étroite marge de manœuvre dont dispose la CTA. L'équipe de communication de la Centrale se plaint d'avoir perdu les figures de Mary Sánchez (CTERA) et de Piccinini (UOM *villa Constitución*) quand les deux dirigeants sont entrés en politique car ils ne peuvent plus utiliser leurs images pour éviter l'association entre leurs carrières partisanes et la Centrale, alors qu'il s'agissait de deux référents « médiatiques » conférant de la visibilité à la CTA[222]. *« Fondamentalement, raconte ce dirigeant ATE, pendant ce temps ce que nous avons fait fut de nous*

[218] L'initiative s'appelle « Rencontre Syndicale pour le Projet National »

[219] Piccinni avait déjà amené l'UOM *villa Constitución* dans le courant « Proposition Politique des Travailleurs », qui ne cachait pas ses ambitions électorales et auquel participaient également les syndicats SUTNA et *Luz y Force*. Pourtant, ce dernier se range du côté de De Gennaro par la suite, rejetant la création d'un parti politique de la CTA.

[220] Dans leurs calculs, les acteurs ont pleinement conscience que le passage à l'arène électorale constitue une entreprise risquée pour les syndicalistes. Dans les chroniques de l'époque, est mentionné plusieurs fois l'échec cuisant essuyé par l'ex-secrétaire général de la CGT Saúl Ubaldini qui a posé sa candidature au poste de gouverneur de la province de Buenos Aires avec son micro parti (Action Populaires pour la Libération) et qui n'a recueilli que 2,2 % des voix (Del Frade, 2004).

[221] Armelino (2005, p.298).

[222] Néstor Piccone, Secrétaire Général de l'Union des Travailleurs de la Presse de Buenos Aires. Secrétaire de Presse CTA Nationale. Propos recueillis par Del Frade 2004, pp.154-155.

consacrer à la construction de la CTA. Au moment où se produit le développement du Frente Grande notre tâche principale n'était pas dans le Front, elle était dans le développement de la CTA »[223].

C'est ainsi que lors des réunions préparatoires, puis au moment du Congrès fondateur de la CTA, la possibilité de créer un parti politique est écartée par le veto posé par ATE. Cela ne clôt cependant définitivement pas la discussion, et n'empêche pas non plus la Centrale d'entretenir de multiples liens avec le champ politique, notamment avec le *Frente Grande* (« Grand Front »).

1.3.1. La configuration d'un milieu oppositionnel

Apparu en 1993, le *Frente Grande* (« Grand Front ») est une coalition rassemblant les députés péronistes dissidents du groupe des huit et une constellation de petits partis de centre gauche et social-chrétiens[224]. L'opposition de ces élus au parlement contre les privatisations les rapproche nettement des positions de la CTA[225]. Les propositions avancées par le *Frente Grande*, notamment par son aile la plus idéologique, incarnée par le cinéaste Fernando Pino Solanas, font écho à celles défendues par la nouvelle Centrale. Rien d'étonnant quand on sait que la CTA et le *Frente Grande* puisent leurs racines dans les mêmes milieux syndicaux, péroniste, droit-de-l'hommiste et intellectuels. Ces réseaux constituent leur principal vivier de recrutement de candidats, de cadres et de militants.

Cette affinité de positions se double de connexions qui rapprochent les leaders de l'ATE et de CTERA de ceux du *Frente Grande*. Le syndicaliste et député Germán Abdala, membre du groupe des huit, est un intermédiaire privilégié mais des liens entre ces espaces sociaux avaient été tissés depuis longtemps. Claudio Lozano avait milité aux côtés de Chacho Álvarez et d'Abdala au sein du mouvement de rénovation péroniste

[223] Claudio Lozano, Directeur de l'Institut d'études et de formation CTA. Interview avec l'auteur, CABA, 17 octobre 2015.

[224] Parti Intransigeant (PI), Parti Communiste (PC), Parti Communiste Révolutionnaire (PCR), Parti Socialiste Démocratique (PSD), Parti Socialiste Populaire (PSP) et Parti Socialiste Authentique (PSA), Rencontre Populaire.

[225] Dans sa déclaration fondatrice, reproduite dans la presse, le groupe des huit dénonçait le programme de Menem comme une « trahison au mandat populaire » qui se ralliait au libéralisme au détriment de la tradition et des étendards du péronisme. Source (Novaro & Palermo 1998, p.82)

de la Capitale et dans son magazine *« Revista Unidos »*. De Gennaro, Mary Sánchez et les dirigeants syndicaux de la province de Buenos Aires étaient en lien avec Antonio Cafiero, leader de la rénovation péroniste en province devenu gouverneur en 1987[226]. D'ailleurs, les syndicalistes soutiennent Cafiero lors de la primaire contre Menem en 1989, en participant activement à sa campagne. Les députés issus de la faction de Cafiero, Luis Brunati et Juan Pablo Cafiero, maintiennent toujours des contacts avec les syndicalistes de la CTA[227]. De surcroît, des rapports consolidés existent avec des partis de centre gauche qui rejoignent le *Frente Grande*. Carlos Custer (ATE) avait collaboré étroitement avec Carlos Ayuero, dirigeant du Parti démocrate-chrétien (PDC). Dès ses origines, CTERA a été proche du Parti socialiste démocratique (PSD) et du Parti socialiste populaire (PSP). Par ailleurs, Ariel Basteiro secrétaire Général APA[228], siège également au bureau national du PSD. Ainsi, de nombreux cadres intermédiaires et des militants des syndicats appartenant à la CTA s'engagent simultanément dans l'expérience du *Frente Grande*.

Ces liens vont être renforcés par la reconversion de hauts dirigeants syndicaux dans des carrières politiques au sein du *Frente Grande*. Parmi eux, Mary Sánchez (CTERA) Alberto Piccinini (UOM *villa Constitución*) franchissent le pas dès 1993. Tous les deux sont élus à l'Assemblée constituante en 1994[229]. L'année suivante, l'enseignante est devenue députée nationale. En tout, six dirigeants de premier rang de la CTA sont élus au parlement sous l'étiquette du *Frente Grande* au cours de la décennie, dont quatre issus de la CTERA. Dans la Capitale Fédérale, tout le noyau dur du principal syndicat d'enseignants (UTE) s'engage dans l'entreprise partisane, à commencer par la Secrétaire générale, Delia Bisutti :

> À ce moment-là, nous étions nombreux à militer dans le *Frente Grande*. Parmi les dirigeants figuraient Francisco Tito Nena (mon secrétaire adjoint à l'UTE), Eduardo

[226] Illustration de ces liens étroits :, Cafiero désigne Claudio Lozano syndic du Marché Central de Buenos Aires. Interview avec l'auteur, CABA, 17 octobre 2015.

[227] Claudio Lozano, Directeur de l'Institut d'études et de formation CTA. Interview avec l'auteur, CABA, 17 octobre 2015.

[228] Association du personnel navigant.

[229] Un troisième dirigeant, cette fois-ci de l'ATE, est élu à la Constituante, mais à la différence de Piccinini et de Sánchez, Isidro Ramón Dubini n'est pas une figure de premier plan. Il est secrétaire général d'une section municipale de la province d'Entre Ríos, un cadre intermédiaire de la CTA provinciale, qui n'a pas un rôle majeur dans la formation de la CTA Nationale.

> López (l'actuel secrétaire général), Alejandro de Miceli (secrétaire de presse), et d'autres camarades. En plus de la direction du syndicat, nous participions à la construction du *Frente Grande* dans la *Ciudad*. Delia Bisutti, Sécretaire Générale UTE (1989-2000). Membre du directoire national CTERA (1989-1997) et CTEA National (1994-1997). Législatrice de la ville de Buenos Aires (2009-2013). Interview avec l'auteur, CABA, 11 septembre 2013.

D'après cette syndicaliste, plusieurs militants et cadres intermédiaires de l'ATE s'engagent dans le *Frente Grande*, bien que les dirigeants les plus connus restent à l'écart. Malgré cela, les dirigeants ATE entretiennent eux aussi des rapports ambivalents avec le *Frente Grande*, en dépit de leur refus d'investir l'arène partisane, à commencer par Victor De Gennaro qui s'exprime dans les pages de la presse partisane pour mettre en relief le besoin d'unification entre les luttes sociales et partisanes qui s'opposent au gouvernement (Figures 3 et 4). Il souligne d'ailleurs le fait qu'à son avis il y a urgence à proposer une alternative :

> « Je crois que quand on parle du Frente Grande, on a à l'esprit l'idée d'unifier tous les secteurs sociaux et politiques qui s'opposent au modèle ménémiste et veulent proposer une alternative. Je pense qu'*il est indispensable que ce soit concrétisé*. D'autant plus que c'est une demande réelle. Je dois me déplacer dans tout le pays et je vois comment le gouvernement est en train de démembrer l'Argentine. Face à cela, *on ne peut pas perdre une minute de plus pour unifier les secteurs sociaux et politiques*. Je crois qu'il faut le faire en dépassant toute sorte de mesquinerie, de sectarisme. On ne peut pas parler des grandes problématiques si l'on donne la priorité à la question des candidatures, ou à celle de savoir qui représente tel ou tel petit appareil. Il faut que les dirigeants soient à la hauteur des circonstances. L'ennemi est clair : le gouvernement, la CGT, l'UIA, les groupes économiques qui n'ont aucun problème à s'unir. Il nous faut donc unifier et organiser les 80 % des Argentins restants. Cette tâche exige que l'on travaille fortement pour que ce *Frente Grande* devienne une réalité ». (Victor De Gennaro, Secrétaire général CTA Nationale)[230].

[230] Source : Hoja del Sur, N°3, mars 1993. « *Le Frente Grande est imprescindible* ». Archive CEDINCI, Dossier « Volantes Partidos Políticos », Fichier 19.

Toutefois, à la différence d'autres syndicalistes, De Gennaro ne milite pas dans le *Frente Grande*. Il s'interdit de proposer une candidature et de faire campagne pour la coalition, même pour ses camarades de CTERA. Dans cette tribune, s'il légitime la coalition électorale en insistant sur le besoin d'avancer vers la convergence des acteurs sociaux et politiques, il n'engage nullement la Centrale dans l'entreprise. C'est une sorte de soutien distancié qu'il met en place.

Sous l'angle intra-organisationnel, les stratégies différenciées de l'ATE et de CTERA indiquent une sorte de division du travail militant au sein de la coalition dominante de la Centrale. Tandis que les dirigeants CTERA, disposant d'une assise consolidée par rapport à leurs principales organisations syndicales, inclinent vers une politique partisane, tandis que les dirigeants ATE, pris dans un arrangement de pouvoir plus instable, consacrent leurs efforts à l'institutionnalisation de la Centrale. Dans ce partage plus ou moins tacite, De Gennaro et son entourage trouvent une marge de manœuvre pour faire avancer leur projet d'articulation des mouvements sociaux au sein de la CTA, malgré les réticences émises par CTERA.

Figures XX et XX. Deux images qui objectivent l'existence de liens consolidés rapprochant les leaders de la CTA des dirigeants de partis politiques de centre-gauche. La CTA et le Frente Grande constituent deux pôles structurants de l'espace oppositionnel dans les années 1990.

En debate

FLEXIBILIZACIÓN Y REFORMA

Por Guadalupe Roverano

El 24 de abril, ante la proximidad del tratamiento de la Ley de Reforma Laboral en el Congreso, la Revista El Caminante convocó a los referentes de distintos sectores para abrir el debate sobre flexibilización laboral y emergencia ocupacional. Así, Víctor de Gennaro de la CTA, la diputada por el Frepaso y dirigente de Aeronavegantes Alicia Castro, Francisco "Barba" Gutiérrez de la UOM de Quilmes, el especialista en Derecho del Trabajo y miembro del MTA Héctor Recalde, Sergio Rizzi del Instituto Programático de la Alianza y el director de El Caminante, Eduardo Jozami realizaron importantes aportes a una discusión que debe instalarse entre los argentinos para que sean éstos y no el poder económico "globalizado" quienes definan el futuro del trabajo.

Recalde, Jozami, Castro, De Gennaro, Gutiérrez y Rizzi

Le 24 avril 1998, table ronde sur la flexibilisation de la réglementation du travail et sur la situation « urgente » du marché de l'emploi. L'évènement est organisé par la revue de gauche « El Caminante » et a lieu dans l'Amphithéâtre du siège ATE. Les conférenciers sont Victor de Gennaro (ATE-CTA) Alicia Castro (syndicaliste MTA et député Frente Grande/Frepaso), Francisco Barba Gutiérrez (UOM Quilmes), Héctor Recalde (MTA), Sergio Rizzi (Institut Programmatique de l'Alliance Frente Grande UCR), Eduardo Jozami (dirigeant Frente Grande/Frepaso, directeur de rédaction du Caminante). Source : Hoja del Sur, N°4, juin 1998. « flexibilización y Reforma ». Archive CEDINCI, Dossier « Volantes Partidos Políticos », Fichier 19.

Figures 3 (page antérieure) et 4. Deux images qui objectivent l'existence de liens consolidés rapprochant les leaders de la CTA des dirigeants de partis politiques de centre-gauche. La CTA et le Frente Grande constituent deux pôles structurants de l'espace oppositionnel dans les années 1990.

En haut de la page, deux colonnes signées par des dirigeants du Frente Grande : Chacho Álvarez, à gauche, Eduardo Jozami, à droite. Au centre, Carlos Ayuero (PDC). Mary Sánchez (CTERA-SUTEBA-CTA) est mentionnée dans l'encadré noir. En bas de la page, les tribunes de De Gennaro (ATE-CTA), Luis Brunati (Groupe des huit proches de Cafiero, Frente del Sur) et Néstor Vicente (Gauche Unie). Source: Hoja del Sur, N°3, mars 1993. « Espacio Abierto al Frente Grande ». Archive CEDINCI, Dossier « Volantes Partidos Políticos », Fichier 19.

Le dépouillement des archives dévoile un flux intense d'interactions entre la CTA et le *Frente Grande*, impliquant aussi bien le sommet que les bases militantes, tantôt lors des activités électorales, tantôt lors des actions contestataires. Pour les élections constituantes de 1994, le syndicat d'enseignants de Neuquén constitue ainsi *« la base fondamentale de la candidature de l'évêque Jaime de Nevares »*. Pareillement, des sections locales sont engagées dans la campagne du *Frente Grande* dans les provinces de Santa Fe et Buenos Aires[231]. En ce sens, des dirigeants partisans plus à gauche posent comme priorité *« que le Front resserre des liens avec la CTA afin d'optimiser les ressources sociales, politiques et institutionnelles dont on dispose »*[232]. Dans leur perspective, ce serait un moyen de représenter des demandes et de trouver

> « des relais dans le tissu social : *« l'entrée dans les listes [du Frente Grande] des dirigeants de la CTA et de figures extérieures à la politique partisane est un premier pas vers la construction d'une force qui reflète pleinement le mouvement social »*[233].

À première vue, on serait tenté d'interpréter ces déclarations comme la preuve d'une tentative de récupération des ressources de la CTA par le parti politique. Certes, les dirigeants syndicaux mettent en garde contre le risque de compromettre l'autonomie de la Centrale, qu'elle devienne *« la jambe syndicale des structures politiques »*[234], autrement dit que la Centrale s'accroche à une entreprise partisane dans laquelle elle n'aurait les moyens ni de fixer le cap en termes de stratégie d'action, ni d'assurer une cohérence programmatique. Par ailleurs, les documents internes affichent une grande

---

[231] Mary Sánchez, Secrétaire générale CTERA. Secrétaire Générale adjointe au bureau provisoire de la CTA Nationale. Source : Hoja del Sur, N°4, mars 1994. « *Con vocación de mayoría. Paso al Frente »*. Archive CEDINCI, Dossier « Volantes Partidos Políticos », Fichier 19.

[232] Source : Hoja del Sur, N°4, mars 1994. *« Seduciendo al capital »*. Archive CEDINCI, Dossier « Volantes Partidos Políticos », Fichier 19. Il est important de noter que l'idée d'une association plus étroite avec CTA ne fait pas consensus au sein du FG. À Partir de 1995, quand l'aile plus idéologique est évincée (*Frente del Sur* et PC), Chacho Álvarez assume une position plus pragmatique en remplaçant la critique du modèle économique par la mise en relief d'une nouvelle éthique politique (voir introduction générale de la thèse).

[233] Source : Hoja del Sur, N°4, mars 1994. *« Con vocación de mayoría. Paso al Frente »*. Archive CEDINCI, Dossier « Volantes Partidos Políticos », Fichier 19.

[234] Néstor Piccone, Secrétaire Général de l'Union des Travailleurs de la Presse de Buenos Aires. Secrétaire de Presse CTA Nationale. Propos recueillis par Del Frade 2004, pp.154-155. Le risque de voir l'image de la CTA réduite à une branche partisane revient dans les discours à chaque fois que l'hypothèse de l'entrée dans l'arène partisane gagne en importance ou que la collaboration des dirigeants avec un parti devient trop visible. À la fin de la décennie, un dirigeant témoignait dans les pages du magazine de la CTA : « des amis de la CTA nous demandent ce que la Centrale est en train de faire pour les élections du 24 octobre. Joue-t-elle pour l'Alliance ? Deviendra-t-elle le pilier syndical du gouvernement de De la Rua ? ». Source : CTA (1999). Conexión Semanal, N° 73, 11 al 18 de octubre.

prudence au moment d'évaluer les perspectives de développement du *Frente Grande*. Voici le scénario dressé par les dirigeants de la Centrale après les élections de 1993 :

> « Le triomphe électoral [de Menem] raccourcit à l'extrême toute tentative de fonder une expression de dissidence au modèle depuis l'intérieur du parti justicialiste. On a assisté à la ménémisation presque complète du justicialisme avec la consolidation de Menem, d'abord, puis de Duhalde. Les perspectives du secteur [péroniste de José Octavio] Bordón semblent sombres à la lumière des résultats récents. Au sein du *Frente Grande*, la figure de Chacho Álvarez s'est consolidée. *Cette force a un grand potentiel, pourvu qu'elle surmonte les risques d'une municipalisation extrême ou d'une nationalisation hâtive, fondée sur des structures partisanes insignifiantes.* […]
>
> [Aujourd'hui] *les demandes sociales manquent de traduction électorale et les options électorales sont orphelines d'une insertion sociale concrète*. Par conséquent, dans cette fracture de la construction politique disparaît l'idée de la construction d'un pouvoir alternatif au pouvoir existant et la fondation d'une véritable alternative s'avère compromise. » (Source : CTA 1993. *« Balance et programa de trabajo para el CTA »*. Archive Bibliothèque CTA, PUBCTA-000096).

Dans les faits, les liens entre les deux organisations sont beaucoup plus complexes et mouvants, ne pouvant être réduits à un simple usage électoraliste (opportunités d'entamer des carrières politiques pour les uns, relais de terrain pour les autres). Pour sa part, la CTA ne s'interdit pas de capitaliser sur les ressources militantes, communicationnelles et symboliques du *Frente Grande* dans le cadre de ses propres initiatives politiques. À l'été 1992-1993, quand la Centrale lance une pétition contre la privatisation du régime des retraites, les réseaux militants du *Frente Grande* la diffusent à travers leurs organes de presse et sur le terrain[235]. À l'intérieur du pays, l'antenne locale du *Frente Grande* rejoint avec ses alliés (PSP, PC), comme le font d'ailleurs d'autres partis politiques (UCR, PCR), un mouvement multisectoriel organisé par l'antenne régionale de la CTA en opposition à la privatisation de l'usine hydroélectrique de la

[235] Source : Hoja del Sur, N°3, mars 1993. *« Reforma previsional. Comienza con tropiezo »*. Archive CEDINCI, Dossier « Volantes Partidos Políticos », Fichier 19.

province de Corrientes[236]. Les dirigeants du Frente Grande sont invités à assister à chaque mobilisation nationale de la CTA, .

Au moment de de leur démarrage, il semble y avoir d'importantes convergences entre les deux organisations. Les leaders partisans comme Chacho Álvarez, Fernando Solanas et les socialistes Alfredo Bravo et Héctor Polino marchent avec les syndicats vers la Plaza de Mayo (1993)[237]. Ce genre de coopération se révélera cependant instable. Peu à peu, les relations se distendent au rythme des antagonismes idéologiques et stratégiques. Ces divergences font surface à l'occasion de la Marche Fédérale (1994). Pour la CTA, il s'agit de faire une démonstration de force. En occupant la place de Mayo et en mettant en scène les délaissés du modèle économique, venus des quatre coins du pays, les leaders entendent affirmer leur résistance et contester l'hégémonie du discours libéral et dépolitisé martelé par le sommet de l'État. Cependant, la Centrale n'obtient qu'un soutien discret de la part de la direction du *Frente Grande*. Ce sont les figures locales du parti, comme Aníbal Ibarra, qui assistent au meeting. Plus révélateur, son principal référent prend la plume pour relativiser la portée de la mobilisation. Dans une tribune intitulée *« les marches seules ça ne suffit pas »* Chacho Álvarez pointe du doigt la *« politique de confrontation au modèle »*. Pour lui, *« il s'agit d'une base importante mais insuffisante pour changer le rapport de forces […] La méthode n'est ni une marche, ni une addition d'identités. Il s'agit de mener un autre projet de société »*. Celui-ci passe par *« une politique de construction du pouvoir démocratique capable de rendre viables les transformations que [la société] réclame »,* dont la traduction se trouverait dans *« la coalition que nous essayons de construire »*[238]. Ce faisant, la faction d'Álvarez prend ces distances avec les mouvements sociaux combatifs. Suivant le calcul des dirigeants, une offre partisane idéologisée à gauche restreint trop leur socle électoral, d'où une modération du discours pour conquérir les classes moyennes urbaines. L'élargissement de leur base électorale est perçu comme un prérequis indispensable pour devenir une alternative crédible de gouvernement, d'autant plus que le vote des quartiers populaires demeure fidèle au PJ. Les responsables du Frente Grande ont conscience du puissant ancrage territorial du péronisme et de l'efficacité

[236] Source : CTA/CCTP (1995). « Informe del II Encuentro multisectorial por la defensa de Yacyreta ». 22/09/1995, Posadas, Misiones.

[237] Source : CTA (1993). *« Recuperamos la Plaza con la Fuerza de la Gente »*. Archive CENDOC DEP-ATE, CTA(H)(1993)09.

[238] Source : Página/12, édition du 03/07/1994, *« Con las marchas no alcanza »*. *op.cit.* Corral 2011, p.143.

électorale de ses pratiques clientélaires[239]. Ainsi lorsque Chacho Álvarez prend la direction de la coalition, le *Frente Grande* délaisse les critiques du modèle néo-libéral, glissant vers une opposition morale au gouvernement dont il dénonce le manque d'éthique politique[240].

Dans sa thèse sur le centre gauche argentin, le politiste Damián Corral (2011) explique la divergence entre les stratégies de la CTA et du *Frente Grande* comme le résultat de logiques différentielles inhérentes à la confrontation sociale et à la politique institutionnelle. Nous pouvons pousser un peu plus loin l'interprétation. Indubitablement, la Marche Fédérale objective la stratégie de transgression des frontières sociales voulue par la CTA, et cela à deux niveaux. Le plus évident est celui de la contestation du discours hégémonique porté par le gouvernement. Dans le même temps, elle s'efforce d'influencer l'élaboration de l'offre programmatique de ce qui apparaît comme une alternative électorale, le *Frente Grande*. Plus précisément, elle concurrence directement le parti d'opposition dans la production de biens politiques.Comme cela se fait avec l'appui d'un large éventail d'organisations sociales, la Centrale s'affirme comme un acteur pivot capable d'articuler des soutiens multisectoriels et se pose comme un agrégateur d'intérêts diversifiés. En ce sens, la définition du tempo de la mobilisation exprime parfaitement la méthode de ce challenger. En déroulant son plan d'action avant les élections constituantes, la CTA cherche à imposer ses priorités dans l'agenda électoral et met sous pression le *Frente Grande* en questionnant son rôle d'acteur légitime dans la production et la hiérarchisation des problèmes politiques.

Ce jeu de coopération concurrentielle est révélateur d'un haut niveau d'interdépendance entre la CTA et le *Frente Grande*. Le premier vecteur est l'existence d'un bassin de recrutement commun qui établit un continuum entre les actions des acteurs et alimente la perception d'une complémentarité entre les deux organisations. Le deuxième vecteur consiste en l'homologie entre les positions occupées dans leurs champs respectifs. Toutes deux sont des challengers qui ne réunissent pas à elles seules suffisamment de ressources pour renverser les acteurs dominants.

[239] Levitsky (2003). Voir en particulier le chapitre 5.

[240] Ce processus de réorientation stratégique et de modération programmatique s'achève en 1995 par l'éviction de l'aile la plus à gauche de la coalition, représentée par le courant *Frente del Sur* du cinéaste Fernando Solanas et par le Parti Communiste.

Cela n'empêche pas le déploiement de « stratégies de bornage » qui cherchent à délimiter le terrain de chaque organisation en réaffirmant leurs objectifs et leurs enjeux propres[241]. Ces frontières ne sont cependant pas complètement étanches et continuent d'être outrepassées. Le fait que le groupe d'Álvarez s'empare de la direction de la coalition et impose une lige plus sociale-démocrate dans ses prises de position publiques ne met pas un terme à la présence et à la diffusion, au sein du parti, des cadres cognitifs (re) produits par la CTA. Cela ne refoule pas non plus les luttes pour la redéfinition du cadre discursif portées par des factions minoritaires et des groupes militants. De même, le fait que De Gennaro bloque le ralliement de la CTA au front électoral n'est pas un obstacle à l'engagement de militants, de cadres intermédiaires et de hauts dirigeants dans l'entreprise partisane[242]. De nombreux militants et sections syndicales s'investissent directement dans les campagnes électorales du *Frente Grande*, comme nous l'avons déjà révélé. De même, malgré les critiques émises par Álvarez et son absence à la Marche Fédérale, sur le terrain les groupes militants du *Frente Grande* épaississent les rangs du cortège, à l'instar de ceux venus de la province *La Pampa* ou des municipalités du grand Buenos Aires qui hissent leurs bannières aux côtés de celles de la CTA[243].

Plus précisément, la circulation d'acteurs multipositionnés permet d'entretenir les passerelles préalablement constituées. La circulation d'informations qui en découle fait remonter des signaux faibles, qui à leur tour nourrissent les évaluations mutuelles à travers lesquelles les dirigeants observent « l'état du rapport de forces à l'intérieur » de chaque organisation et mesurent ce qui est « jouable, opportun, ou risqué » [244] pour renouer leur coopération. Ainsi, la coalition continue de recruter des candidats au sein

[241] Mathieu (2012, p.96).

[242] Malheureusement, par manque de données disponibles, il est impossible d'objectiver la dimension du phénomène. Par défaut, on se contente d'observer la multipositionnalité syndicale et partisane des hauts dirigeants de la CTA. Ce n'est certes pas satisfaisant, mais on peut avancer que parmi les militants engagés dans Buenos Aires para Todos et Proyecto Sur à partir des années 2000, nombreux sont ceux qui avaient milité dans le Frente Grande. Même dans l'étude organisationnelle la plus détaillée sur ce parti, Abal Medina (2006) nous livre des chiffres sur le nombre d'adhérents mais aucune statistique sur les caractéristiques sociographiques et les trajectoires de ses militants.

[243] Del Frade 2004, p.159. Voir aussi sur le documentaire « Marcha Federal » réalisé par David Blaustein. Argentine, 1994, 35 minutes. (https://www.youtube.com/watch?v=agjPRoJ2WRM)

[244] Mathieu (2012, p.44).

des réseaux de la CTA et d'obtenir un support pour ses campagnes électorales, à l'instar du grand meeting tenu à *La Matanza* en 1997[245]. De leur côté, à maintes reprises, les dirigeants partisans, y compris Chacho Álvarez, répondent à l'appel de la CTA. Cette même année 1997, ils participent au rassemblement « pour le travail » et à la *Carpa Blanca*[246].

Ces éléments montrent que la structuration des rapports entre la CTA et le *Frente Grande* dépasse l'indéniable tension créée par la nature différenciée des deux entreprises (Corral 2011). Selon notre interprétation, il existe bel et bien une zone de convergence qui se superpose à leurs frontières organisationnelles et sectorielles. Cette zone est intrinsèquement instable et son périmètre sans cesse en redéfinition. Les relations qui s'y nouent sont cependant suffisamment denses pour influencer les calculs et les stratégies des acteurs, qu'elles soient marquées par la coopération ou par la concurrence. Par la densité des liens qui s'entrecroisent et la régularité des interactions, ces rapports configurent un « milieu » qui se structure dans l'opposition au gouvernement et qui rivalise dans la formulation d'une alternative politique. Autrement dit, un milieu oppositionnel. Bien entendu, il ne s'agit nullement d'oublier les spécificités qui distinguent la CTA de la coalition électorale. Penser en termes de milieu ne suppose pas non plus d'octroyer artificiellement une homogénéité idéologique et une cohérence d'actions aux acteurs. La valeur heuristique de la notion repose en ce qu'elle nous donne les moyens de comprendre comment ces deux entreprises se façonnent réciproquement[247].

---

[245] Nous reviendrons sur cet événement dans le chapitre 2.

[246] Mobilisation d'enseignants organisée en 1997 par CTERA et appuyée par la CTA. Elle reçoit le soutien d'organisations qui circulaient dans le milieu oppositionnel (DDHH et partis de centre-gauche dont le FG-FREPASO). En opposition au projet de loi de réforme éducative, les syndicats installent une tente blanche (*Carpa Blanca*) devant le parlement. La protestation a déployé un répertoire d'action varié qui comprenait des meetings, la réalisation de séances de cours avec des étudiants et, notamment, une grève de la faim de la part d'un groupe de dirigeants syndicaux (qui tournait de temps en temps). La *Carpa* ne fut levée que fin décembre 1999, après plus de mille jours de mobilisation.

[247] Nous adaptons ici la notion de milieu partisan forgée par Frederic Sawicki pour désigner « l'ensemble des relations consolidées entre des groupes dont les membres n'ont pas forcément pour finalité principale de participer à la construction du parti politique, quoiqu'ils y contribuent en fait par leurs activités. La mise en évidence des réseaux ne constitue pas une fin en soi. Elle sert à révéler la structure de relations stables et historiquement constituées existant entre secteurs sociaux disjoints (politique, syndical, économique, familial, religieux…), c'est-à-dire, entre autres choses, les frontières et la structure interne des groupes » (1997, p.24). Il nous a semblé heuristique de croiser cette notion avec les propriétés identifiées par Lilian Mathieu dans l'espace des mouvements sociaux. Cependant, à la différence d'un « espace », les acteurs agissant dans le milieu oppositionnel ne se reconnaissent pas autour d'un principe autoréférence, c'est-à-dire du « sentiment que la

En définitive, la compréhension des dynamiques qui structurent les rapports avec le *Frente Grande* lève un premier voile sur l'énigme que nous essayons de déchiffrer. Avec ces caractéristiques organisationnelles, la configuration de ce milieu oppositionnel, au début des années 1990, explique pourquoi la CTA hésite à devenir un parti à ce moment-là. L'analyse de ses reconfigurations et des multiples transactions qui s'y déroulent permettra d'éclairer non seulement l'impasse dans laquelle elle se trouvera au tournant du siècle, mais aussi ses interactions avec les entreprises partisanes émergeant après la crise de 2001.

1.4. Le combat sur le terrain des idées. La CTA comme entreprise culturelle

> « Les années 1990. Maintenant que le mur de Berlin n'existe plus, c'est le capitalisme qui fait la fête. Il fallait un homme ou une femme qui osât clôturer le passé d'une patrie encore saignante et qui, en même temps, s'employât à verrouiller le futur. Il fallait un pervers. Il fallait un menteur. Menem-Angeloz, les privatisations et l'entrée triomphale dans l'unique monde globalisé. La CTA a une essence, celle d'être née pour construire une autre réalité ». (Néstor Piccone, Secrétaire de la communication et de la diffusion, CTA Nationale)[248].

Un monde en transformation, globalisé, où le capitalisme est triomphant. Une Argentine encore tachée du sang des morts et des disparus pendant la dictature, dont le futur est mis en péril par les politiques néolibérales. Une Centrale des Travailleurs de l'Argentine qui ambitionne de transformer cette réalité. Ces quelques lignes nous livrent un aperçu de l'univers symbolique qui « cadre » l'action syndicale et politique de la CTA.

À l'aube des années 1990, les milieux de la gauche argentine, comme partout ailleurs, ont été confrontés à l'effritement d'une partie de leurs repères idéologiques à la suite

pratique à laquelle ils participent obéit à des principes et vise des enjeux distincts de ceux qui gouvernent d'autres espaces sociaux ». (Mathieu 2012, p. 17). Les deux politistes partagent, en effet, une même préoccupation : saisir la dimension interactive de leurs objets d'étude, parti politique et mouvements sociaux, avec leur environnement.

[248] Source : CTA (1999). Conexión Semanal N° 73, octobre.

de l'effondrement du bloc communiste est-européen. Dans le même temps, les réformes structurelles pilotées dans le pays austral ont eu des effets remarqués. Comme nous l'avons vu, l'amélioration conjoncturelle des indicateurs économiques et du pouvoir d'achat des ménages a forgé un large consensus social, consacré par les urnes : le gouvernement remporte deux élections législatives successives (1991, 1993) et le président Menem parvient à se faire réélire (1995). Les dirigeants de la CTA soulignent alors *« l'hégémonie de la pensée unique »*[249] selon laquelle il n'existe pas de vision alternative envisageable.

Dans la continuité du mode d'action politisé adopté par les directions de l'ATE et de CTERA, la CTA engage une contestation du modèle néolibéral aussi bien dans la rue que sur le terrain idéologique. Dans le cadre de la construction de la Centrale, l'opération de cadrage est intrinsèquement liée au façonnement de l'architecture organisationnelle, à l'évaluation des ressources disponibles, et à la réflexion sur sa future stratégie d'action. Ses membres fondateurs se livrent à une intense production idéologique qui va de la réactivation de repères symboliques à l'élaboration programmatique. Si, en 2002, la question de sa reconversion dans l'arène partisane se pose sérieusement, c'est précisément, comme on va le voir, parce qu'elle est parvenue à mobiliser des réseaux contestataires autour d'un cadre interprétatif partagé et qu'elle dispose alors d'un socle de solutions concrètes à proposer.

L'objectif de cette sous-partie est d'examiner les représentations, les croyances et le langage produit et véhiculé par la CTA pour saisir les « critères d'expérience qui vont permettre à ses acteurs de s'y orienter, de comprendre ce qu'ils y font et ce que les circonstances font d'eux »[250]. Il s'agira alors de mettre en relief le rôle de la Centrale dans la construction « d'une vision qui s'oppose frontalement au discours évoquant un consensus social. Nous montrerons aussi son effort de formulation d'une offre programmatique alternative.

[249] CTA (1996). Declaración de Mar del Plata del II Congreso de la Central de Trabajadores Argentinos (CTA). Archives Bibliothèque CTA, PUBCTA-000793.

[250] Cefaï (2009, p.257).

1.4.1. La contestation du néolibéralisme comme cadre cardinal

> « Nous vivons les conséquences d'un plan économique qui ne donne la priorité qu'au remboursement de la dette extérieure. Ces conséquences se manifestent par des niveaux croissants de chômage et de marginalité, par le dédain pour les retraités, par la liquidation à vil prix du patrimoine national, par la détérioration de la santé des franges populaires, par l'affirmation d'un modèle éducatif favorisant l'exclusion, par une insertion mondiale subordonnée aux intérêts nord-américains. […]
>
> L'imposition de ce modèle économique s'appuie sur l'hégémonie d'un discours qui prétend nous convaincre que l'économie est le produit de lois naturelles, à l'égal des pierres et des arbres, devant lesquelles la politique ne peut absolument rien faire. (…) C'est la vision des secteurs dominants qui détiennent le contrôle du processus économique argentin. » (Déclaration de Burzaco, 17 décembre de 1991)[251].

C'est par le diagnostic de la situation socio-économique que s'ouvre le document fondateur de la CTA. Pour les syndicalistes signataires, le « plan économique », en promouvant la *« liquidation du patrimoine »* et le démantèlement des services publics, engendre une situation de détresse sociale (*« marginalité »*, *« chômage »*, *« exclusion »*) dont les *« franges populaires »* sont les principales victimes. En cause, « *l'offensive néolibérale »* : *« discours hégémonique »*, le néolibéralisme agit sur « l'ensemble des travailleurs » en produisant *« une culture de survie qui se traduit par la détérioration progressive de l'espace démocratique »*[252].

La remise en cause du paradigme néolibéral constitue le cadre cardinal de la CTA (*master frame*) qui permet d'aligner les schémas de perception, les identités et les modes d'action propres à la lutte sectorielle de chaque organisation syndicale. Reposant sur une lecture commune des enjeux et des défis de l'époque, le cadre cardinal contribue aux opérations de rapprochement des syndicats, de consolidation des liens et d'élargissement des soutiens. Comme l'ont souligné Snow & Benford (1992),

[251] Source : CTA (1991). Textos del Encuentro de Organizaciones y Dirigentes Sindicales. Burzaco, 17 de Diciembre de 1991. Archives Bibliothèque CTA, PUBCTA-000168.

[252] Déclaration de Burzaco. Source : CTA (1991). Textos del Encuentro de Organizaciones y Dirigentes Sindicales. Burzaco, 17 de Diciembre de 1991. Archives Bibliothèque CTA, PUBCTA-000168.

ce « socle interprétatif » fonctionne « de manière analogue à un code linguistique au sens où [il fournit] une grammaire qui ponctue et connecte syntaxiquement des schèmes ou des événements dans le monde » [253]. De fait, le premier résultat de l'opération de cadrage est de livrer une interprétation des multiples changements amorcés à l'aube des années 1990 :

> « Nous affrontons une crise sans précédents pour les secteurs populaires, exprimée dans l'impossibilité de donner des réponses efficaces pour arrêter l'application systématique du *système néolibéral*. Maintes causes convergent en ce sens, de l'approfondissement d'une crise mondiale marquée par un *changement technologique* spectaculaire, jusqu'à la *remise en question des paradigmes* [le socialisme] qui pendant le dernier siècle ont été indispensables pour penser ou réaliser la transformation sociale. […]
>
> Dans notre pays, les groupes économiques suivent les meilleures *traditions oligarchiques*. À l'heure actuelle, ils instrumentalisent, entre les mains de *Menen et de Cavallo*, la mutilation des intérêts nationaux dans le cadre configuré par *l'impérialisme*. […]
>
> La hausse du chômage, du travail informel, les différentes conséquences que la désindustrialisation a imposées aux différentes entreprises, *fragmentent la carte des secteurs populaires*. Leur comportement devient de plus en plus hétérogène, ce qui met en *crise le mode traditionnel de représentation syndicale*. À cette fracture structurelle de la classe travailleuse s'ajoute la *défection* d'une partie significative du *syndicalisme organisé*. Il assume le rôle qui lui est assigné par le pouvoir et *se transforme aujourd'hui en une entreprise comme les autres, soumise aux diktats du patronat, de l'État et des partis politiques. Il appuie les privatisations, les changements régressifs de la loi du travail*, etc., plutôt que de suivre sa propre essence et d'être l'outil organisationnel des travailleurs pour lutter pour leurs revendications sectorielles et contribuer, avec les autres secteurs, à la transformation sociale globale. » (CTA 1992. Aportes para discusión. Situación política. 1er Congreso de los Trabajadores Argentinos)[254].

Cet extrait du document de travail de la CTA est particulièrement instructif en ce qu'il révèle toutes les composantes du diagnostic réalisé par les acteurs. Dans leur

[253] Snow & Benford (1992) *op.cit.* Cefaï (2009, p.8).

[254] Source : Archives Bibliothèque CTA, PUBCTA-000174.

interprétation, ils se retrouvent dans une *« crise mondiale »* provoquée par les changements technologiques et le délitement du paradigme socialiste (constat de la cause). En restructurant le marché du travail, le système néolibéral a *« entraîné les secteurs populaires dans une crise sans précédents »* (identification des victimes). Ce processus a été rendu possible par la complicité de l'oligarchie économique, du gouvernement péroniste et d'une fraction du syndicalisme *« traditionnel »* ralliés à *« l'impérialisme »,* au détriment de la *« perspective nationale »* (identification des coupables). L'idée d'une collusion qui émerge ici est cruciale pour qualifier les ressorts du néolibéralisme en Argentine. Les *« classes dominantes, le cartel des partis politiques, le show-biz médiatique »* [255] se seraient entendus pour remettre *« le pays et son patrimoine »* aux *« grands groupes financiers »* [256] et *« recevoir la bénédiction à Davos »*[257].

1.4.2. Une conscience oppositionnelle

Dans la perception de la CTA, la pensée dominante impose d'interpréter les problèmes sociaux et politiques sous le prisme de l'économie. Tout se passe comme si *« la seule chose que l'on pouvait discuter est le modèle de gestion »*, comme s'*« il n'y avait rien qui puisse être modifié »*[258]. Les acteurs qui ne se retrouvent pas dans la promesse du néolibéralisme globalisé sont pris par un sentiment de *« résignation »* et de *« défaite »*. Dans un tel contexte, la construction symbolique entreprise par la CTA apparaît comme une opération de contre-cadrage au travers de laquelle les entrepreneurs se livrent à une *« bataille culturelle »*. La Centrale s'affirme alors comme un espace d'organisation et de réflexion alternative, un *« outil offensif »* pour contester le discours dominant et promouvoir ce que Hunt et Benford (1994) désignent comme une « conscience oppositionnelle ».

> « En réalité, la trame fondamentale du *combat est culturelle*. Il s'agit de générer une *attitude différente face à la culture de la résignation*, à la culture selon laquelle le jeu

[255] Edgardo Depetri, Secrétaire d'organisation CTA Nationale. Source : CTA (1999). Conexión Semanal N° 52, mars/avril. Ici, l'expression originale *corporación partidocrática* a été traduite par « cartel de partis politiques ».

[256] Aberto Piccinini, Secrétaire général du Syndicat métallurgique de *Villa Constitución*, Secrétaire des relations Internationales CTA Nationale. Source : CTA (1999). Conexión Semanal N° 48, mars.

[257] Victor De Gennaro, Secrétaire général CTA Nationale. Source : CTA (1999). Conexión Semanal N° 45, février.

[258] Lozano (2000, p.17).

> est déjà prédéterminé car imposé par les secteurs dominants. Il s'agit *que les gens sentent* qu'il vaut le coup de faire quelque chose parce *que l'on peut encore gagner*. » (Hugo Yasky, Secrétaire général de SUTEBA et Secrétaire général de la CTA, province de Buenos Aires. Propos recueillis par Rauber 2000, p.193).

> « Nous avons compris que *la défaite* avait eu lieu sur tous les fronts, au niveau économique, au niveau de la pensée, au niveau partisan, au niveau du mouvement syndical et du mouvement social. Et tout ça était en rapport avec ce qui s'est passé au niveau international. Alors nous avons commencé à *réfléchir* avec nos camarades à *un outil offensif*. Pour moi, cet outil offensif est cette Centrale ». (Edgardo Depetri, Secrétaire d'organisation de la CTA nationale. Propos recueillis par Rauber 2000, p.192).

Il faut souligner le fait que la CTA façonne cet univers symbolique plus qu'elle ne le fabrique de toutes pièces. Autrement dit, elle n'appelle pas à un alignement « *top down* » par lequel les différents acteurs se grefferaient à son cadre cardinal[259]. Au contraire, l'opération de contre-cadrage s'apparente davantage à la réactivation d'éléments discursifs et symboliques qui circulaient préalablement dans son milieu social. Les sources sur lesquelles elle s'appuie sont profondément ancrées dans l'imaginaire politique. En effet, l'entreprise culturelle de la CTA trouve ses racines dans la matrice nationale et populaire, au sens de l'indépendance et du développement du pays, qui traverse tout l'arc partisan, depuis FORJA (courant de gauche de l'UCR)[260] au socialisme national, en passant par la grammaire péroniste de la justice sociale.

L'intervention des syndicalistes consiste alors en la sélection de problématiques prioritaires et dans le choix du lexique à employer (en refoulant, par exemple, les

[259] On rejoint ici la conception pluraliste des cadres d'interprétation, qui souligne la coexistence « dans une même mobilisation, de cadrages très divers, pas forcément hiérarchisés, et les conditions fragiles qui permettent à cette coexistence de ne pas être "disphorique" » (Contamin 2005, p.3).

[260] Force d'Orientation Radicale de la Jeune Argentine. Il s'agit d'un courant politique créé en 1935 par un groupe de militants radicaux situés plus à gauche. Ils s'opposent à la politique libérale du gouvernement, mais aussi à un nationalisme conservateur. Sans avoir eu un poids important à l'intérieur de l'UCR, le groupe organise des manifestations, des débats et la publication de cahiers. La FORJA soutient le gouvernement de Perón (1946-1955). Deux intellectuels renommés du FORJA sont l'avocat, écrivain et homme politique Arturo Jauretche (1901-1974) et l'ingénieur et historien Scalabrini Ortiz (1898–1959).

références marxistes[261]). Par la suite, la CTA fonctionne comme une caisse de résonance, diffusant cette vision du monde sur la scène publique mais aussi auprès de ses réseaux. Cette parole jadis dispersée et inaudible est portée par les discours des dirigeants qui sont répercutés, à chaque manifestation nationale, dans les principaux quotidiens du pays[262]. Parallèlement, les réseaux contestataires sont irrigués par la contre-expertise fournie par l'Institut d'études et de formation. La publication régulière de documents de travail et d'analyses de la conjoncture, chiffres à l'appui, tout comme l'offre de séminaires destinés à la formation des cadres, octroient une légitimité d'experts à ce répertoire symbolique.

L'Institut d'Études et de Formation : une autre pensée est possible

Les entrepreneurs de la CTA donnent très tôt la priorité à la constitution de leur propre organisme formation. Certes, la plupart des syndicats argentins (ATE et CTERA compris) disposent d'un institut, tout comme la CGT. Leur projet ambitionne toutefois d'aller au-delà de la formation professionnelle et de produire une véritable contre-expertise. Il s'agit de « *confluer avec les secteurs de la pensée nationale, dans la conception d'un appareil d'enquêtes et de formation qui donne un support théorique à la décision ferme politique de créer un pays plus juste* »[263].

Pendant l'étape embryonnaire de la Centrale, les activités de formation et de recherche sont déléguées à l'organisme de l'ATE, l'Institut de l'État et de la Participation (IDEP) dirigé par l'économiste Claudio Lozano. C'est lui qui est en charge de la mise en place puis de la coordination de l'Institut d'Études et de Formation (IEF) de la CTA. Créé en 1996, l'organisme se donne pour objectifs de « démonter le diagnostic dominant, esquisser une

---

[261] À cet égard, l'absence de positionnement de « classe » de la Centrale fait l'objet d'une critique récurrente des courants de gauche marxiste et trotskyste : « À notre avis, le document de base pour ce Congrès [2002] élaboré par le Bureau National de la CTA ne regarde pas la réalité sous le *prisme de la classe* […]. Aucune des mesures [proposées] n'exprime nos intérêts de classe, entendus comme les intérêts historiques de la classe travailleuse, qui ne peuvent être autres que *l'abolition du régime d'exploitation de l'homme par l'homme*. C'est-à-dire qu'elle ne pose pas de perspective stratégique *anticapitaliste* ». Source : https://www.rebelion.org/hemeroteca/argentina/cta191102.htm

[262] Nous n'avons pas pu vérifier l'impact sur les médias télévisés.

[263] Source : CTA (1992) Encuentro sindical hacia el congreso de los trabajadores argentinos. Rosario, 4 abril de 1992. Archive CENDOC/ IDEP ATE PUBCTA-000212.

idée du futur, alimenter le débat sur la construction politique de la CTA et favoriser le développement syndical de la CTA »[264].

L'équipe de l'IEF publie régulièrement une vaste gamme de travaux pour apporter un fondement théorique et empirique tantôt aux prises de position des dirigeants, tantôt aux débats des assemblées militantes qui précèdent les congrès de la centrale. Les experts livrent des rapports de conjoncture portant sur l'évolution de la situation socio-économique, des analyses post-électorales, ou encore des cahiers thématiques (régime de retraites, pauvreté, dette extérieure, Mercosur, etc.). Comme nous le verrons dans les chapitres 2 et 3, l'Institut s'investit dans l'élaboration de politiques publiques (logements sociaux et habitat populaire, lutte contre la pauvreté et relance économique). En outre, les séminaires de formation qu'il met en place créent des moments de sociabilité militante qui participent au travail d'unification symbolique des différents groupes sociaux adhérant à la CTA. En ce sens, la méthode de travail, inspirée de la pédagogie des dominés, valorise le partage des savoirs et la co-construction des connaissances[265]. L'IEF affiche une nette volonté non seulement de rapprocher « le monde intellectuel et le monde des travailleurs » [266] mais surtout de rompre avec le modèle d'intellectuel d'appareil traditionnellement associé aux organisations politiques de la gauche : « *la nouvelle proposition est de surmonter ce vieux modèle d'intellectuel subordonné à une structure en le remplaçant par celui d'un intellectuel engagé dans la construction politique quotidienne »*[267].

À la fin de la décennie, l'organisation de deux « Rencontres pour une nouvelle pensée » consolide l'Institut et la Centrale comme des pôles culturels de résistance au néolibéralisme[268]. Ces colloques sont précédés de dizaines de séminaires et de débats organisés dans tout le pays. En tant qu'entreprise de contre-cadrage, leur objectif est de *« redonner du sens à l'idée d'émancipation »* et de la *« transposer à l'imaginaire social »*[269].

---

[264] Orsatti (1999, p.10).

[265] L'offre de formation propose même des cours certifiés d'alphabétisation et de scolarisation pour adultes vulnérables (chômeurs, prostituées, populations autochtones).

[266] Orsatti (1999, p.10).

[267] Claudio Lozano, Directeur de l'Institut d'études et de formation CTA. Discours prononcé lors de l'ouverture de la Deuxième Rencontre pour une Nouvelle Pensée, Buenos Aires, 19 novembre 1999. Source : CTA (2000) « Anuario CTA 1999 ». Archive Bibliothèque CTA, PUBCTA-00349.

[268] Les thématiques furent : Travail et Politique à la fin du siècle (1998) ; Démocratie, État et Inégalités (1999).

[269] Lozano (2000).

Le deuxième événement se démarque en réunissant des dirigeants sociaux, des figures de l'intelligentsia de centre-gauche argentine et des références internationales. La présence de leaders d'organisations sociales (APYME, FAA, FUA, Grands-Mères de la Plaza de Mayo) qui circulent dans le milieu oppositionnel de la CTA montre la grande diversité de sites dans lesquels ces interactions se consolident. Lors des tables rondes se succèdent les réflexions d'intellectuels prestigieux issus de différents domaines : historiens, philosophes, économistes, sociologues ou encore un journaliste du quotidien *Página/12*[270]. Plusieurs chercheurs latino-américains et européens participent aux débats. De surcroît, la rencontre met en lumière la connexion de la centrale avec les réseaux altermondialistes représentés par Bernard Cassen (ATTAC, Monde Diplomatique), Alain Lipietz et par l'antenne argentine d'ATTAC. Le colloque est clôturé par Luiz Inacio Lula Da Silva, président du PT brésilien. Les photographies mettant en avant la proximité entre Lula et De Gennaro ravivent l'espoir de certains qui rêvent de voir la CTA suivre les pas de la CUT brésilienne et se lancer dans l'arène partisane. Au-delà des attenttes suscitées, à tort ou à raison, le capital symbolique apporté par l'ensemble des participants renforce la réputation de l'IEF et de la CTA réunis dans une entreprise politique contestataire au sein du paysage politique argentin.

L'opération de contre-cadrage constitue un processus dynamique et non-linéaire. L'évolution du diagnostic autour de l'hégémonie du discours néolibéral en est l'illustration. Bien que la CTA lui oppose toujours une voix critique, dans la deuxième moitié des années 1990[271] l'idée selon laquelle le modèle fait consensus est remplacée par l'annonce de *« l'épuisement de la validité du paradigme néolibéral »*[272]. Par ailleurs, ce même processus est traversé par des conflits plus au moins latents autour de la (re)définition du sens de la Centrale (*intramovement frame disputes*[273]). C'est

[270] Les historiens Mario Rapoport et Daniel Illanes, le philosophe León Rozitchner, l'économiste Julio Gambina, le sociologue Horacio González ou encore Luis Bruschtein

[271] En 1995 le PIB baisse de 2,5 %, l'inflation monte à 6 % tandis que le taux de chômage s'élève à 18,4 %. D'autres indices macroéconomiques déclenchent l'alerte. La dette publique continue d'augmenter, passant de 29,4 % du PIB en 1993 à 43 % en 1999 (Rapport 2005, p. 794-825).

[272] Source : CTA (1996). Objetivos políticos del 1er Congreso Delegados. Archives Bibliothèque CTA, PUBCTA-000190.

[273] « First, frame disputes erupt within movements over interpretations of reality. At stake here is a shared diagnosis of the problem that is the movement's raison d'être. Second, intramovement frame disputes derive from disparate visions of an alternate reality. This variety of dispute entails disagreements concerning the movement's prognosis, how the problematic aspect of reality ought to be transformed, including what is to be done to achieve such a state of affairs. Social movement organizations seek to resolve diagnostic and prognostic frame disputes in order to create "an accepted version of reality" (Turner & Killian 1987:232) and thereby achieve "consensus

particulièrement flagrant dans les prises de position des courants de gauche radicale qui veulent lui donner un accent plus *« classiste »*, *« anticapitaliste »*, voire *« révolutionnaire »*. Le cadre cardinal apparaît ainsi comme « la version acceptable de la réalité »[274], suffisamment souple pour que la nébuleuse d'organisations qui gravite autour de la CTA parvienne à s'y retrouver. Cette plasticité donne lieu à des appropriations différentielles : les ressources discursives sont adaptées et transformées à l'aune des identités organisationnelles spécifiques ou des contextes locaux dans lesquels elles sont déployées. Il en est ainsi dans la ville de Buenos Aires, où les dirigeants régionaux font de l'adoption du budget participatif, voué à promouvoir la refonte des institutions démocratiques, leur principal cheval de bataille. Ces entrepreneurs « locaux » concourent ainsi au « rapprochement des cadres en acclimatant le cadre central à des configurations locales et en facilitant la construction du concernement[275] » des réseaux dans lesquels ils s'insèrent.

La promotion du Budget participatif : réappropriations et circulation de cadres

Dans le contexte de la rédaction de la Constitution de la Cité de Buenos Aires[276], l'antenne locale de la CTA milite activement pour y inclure un budget participatif[277]. L'essor de l'initiative s'inscrit dans une stratégie d'articulation du milieu oppositionnel. La CTA Capitale structure en effet un mouvement multisectoriel (*Movimiento Popular por el Presupuesto Participativo*) qui rassemble plus de 70 organisations territoriales (syndicats, radios communautaires, associations de voisinage, bibliothèques populaires). La démarche s'appuie aussi sur l'expertise de l'Institut d'Études sur l'État (ATE), dont le siège se trouve à Buenos Aires et compte sur le soutien d'ONG et de think tanks[278]. Les dirigeants locaux de la Centrale font également valoir leurs liens privilégiés avec les députés conventionnels progressistes du *Frente Grande*-FREPASO (parmi lesquels la dirigeante de CTERA, Delia

---

mobilization" (Klandermans 1984), the interpretive foundation upon which movement ideology, recruitment, participation, and action are built » (Benford 1993, p.679).

[274] Benford (1993, p.679).

[275] Contamin (2005, p.27).

[276] Après la révision constitutionnelle de 1994, la Capitale fédérale est devenue une unité fédérale autonome en 1996.

[277] Le modèle repris est celui de la ville de Porto Alegre (Brésil), mis en place par le Parti des Travailleurs (PT).

[278] Poder Ciudadano, Redes de Planificación Participativa et Gestión Asociada (lié à la Flacso), et le Centro de Implementación de Políticas Públicas para la Equidad y el Crecimiento (Cippec).

Bisutti) et de l'UCR (comme Martín Hourest de l'Institut d'études ATE[279]). Une fois le principe incorporé à la Constitution de la Ville (article n° 52), la CTA Capitale entretient la mobilisation des réseaux territoriaux en vue de la mise en œuvre du budget participatif (dont la première exécution n'aura lieu qu'en 2002).

Cet exemple illustre bien la façon dont les cadres interprétatifs de la CTA font l'objet de réappropriations différentielles. Les leaders locaux saisissent une fenêtre d'opportunité pour avancer leur propre agenda tout en traduisant leur action dans les linéaments généraux posés par la Centrale. Il nous renseigne également sur les dynamiques de circulation des cadres et des répertoires d'action car la promotion du budget participatif est reprise à l'échelon national, devenant un objectif stratégique fixé par le 2ème Congrès de la CTA Nationale[280]. Ici, c'est le *master frame*, parce qu'il est suffisamment flexible, qui est rendu cohérent en se fondant sur une initiative venue d'en bas. Dans la bataille pour transformer la réalité, le budget participatif est traduit comme un instrument pour la « rédémocratisation de la société », de « renforcement de l'État », pour une « distribution plus juste des revenus[281] ». Une antithèse, peut-on lire entre les lignes, du néolibéralisme.

Au bout du compte, l'efficacité homogénéisatrice du cadre cardinal de la CTA repose sur la combinaison de trois éléments. Le *master frame* est le fruit de la circulation de registres discursifs préexistant dans ce milieu contestataire. Il est structuré pour créer des points de repères communs, mais dans le même temps reste suffisamment malléable pour permettre des réappropriations diverses. Enfin, il s'appuie sur la capacité de diffusion dans l'espace public que lui fournit la Centrale (la Marche Fédérale en 1994, la *Carpa Blanca* entre 1987 et 1999, le rassemblement « Non à l'ALCA » en 2001, le Front National contre la Pauvreté en 2001). De surcroît, cet univers discursif est étayé par la formulation de propositions concrètes visant un changement de modèle de société.

[279] L'élu est membre du bureau directif de l'Institut d'études ATE depuis 1994 jusqu'à 2004. Interview avec l'auteur, CABA, 15 octobre 2015.

[280] CTA (1996). Declaración de Mar del Plata del II Congreso de la Central de Trabajadores Argentinos (CTA). Archives Bibliothèque CTA, PUBCTA-000793.

[281] CTA CABA (1996). Resolución del Congreso de delegados del CTA de Capital Federal. 19 de octubre de 1996. Archives Bibliothèque CTA, PUBCTA-000503.

1.4.3 Concevoir une utopie : la genèse d'un programme politique

Pour contredire la pensée néolibérale, la CTA va au-delà de la simple dénonciation de ses méfaits : *« il faut proposer, et non seulement dénoncer, un modèle de société dans lequel la démocratisation de l'économie et la juste distribution de la richesse se constituent en piliers de droits inaliénables pour tous »* [282]. La construction d'un cadre alternatif passe ainsi par l'énonciation d'une utopie, celle du retour de l'État providence, moteur du développement économique, régulateur dans la distribution de la richesse produite et garant du bien-être de la population.

Ce pronostic est clairement formalisé dans la Déclaration finale du 1er Congrès National des Délégués (1996). Dans ce document, la CTA pose les jalons de l'établissement d'un *« large bloc de pouvoir politique et social qui permettrait de surmonter la crise qu'on traverse »*. À travers ses *« 4 critères de base »* et *« 7 actions « indispensables »,* sont avancées des propositions en matière économique, industrielle et sociale.

La Centrale défend un rôle actif de l'État dans la relance de l'économie. Elle envisage une stratégie de réindustrialisation, associée à l'élargissement du marché intérieur et aux exportations. Elle imposerait la révision des privatisations, avec un accent mis sur le secteur de l'énergie, et l'intervention étatique dans l'exploitation des ressources naturelles. Des politiques à rebours *« de la désarticulation de la Sécurité sociale, du marché du travail et des États provinciaux »* qui n'auraient servi qu'à *« réduire les coûts des entreprises »*. Une réforme fiscale est de même incontournable pour rééquilibrer l'effort de l'impôt en le faisant peser sur les bénéfices et le patrimoine des grands conglomérats. En complément, le remaniement du pacte fédéral devrait réorienter la relation entre l'État et les provinces pour qu'elles disposent des moyens de financer la reconversion des économies régionales. La Centrale prône également le non-remboursement de la dette extérieure, vue comme le résultat d'une logique spéculative et rentière propre au monde de la finance. Elle estime nécessaire de s'affranchir des contraintes posées par les institutions financières internationales (FMI, Banque Mondiale) qui restreignent la marge de manœuvre de l'État dans la formulation de politiques publiques. Sur le plan social, le document donne la priorité à

[282] CTA (1996). Declaración de Mar del Plata del II Congreso de la Central de Trabajadores Argentinos (CTA). Archives Bibliothèque CTA, PUBCTA-000793.

l'investissement dans la santé et l'éducation publique. Il préconise également le renforcement du système public des retraites par répartition et l'adoption d'une politique culturelle anti-monopolistique et de soutien de la production artistique nationale[283].

À l'évidence, le document rassemble tous les éléments permettant d'alimenter un programme politique[284]. Bien que la CTA ne s'investisse pas directement dans la compétition électorale, le diagnostic élaboré et les propositions qu'elle avance fonctionnent comme des signaux pour alimenter les débats au sein des partis de centre gauche avec lesquels elle est en interaction. Dans la pratique, la Centrale joue le rôle de promoteur d'un programme alternatif.

L'incorporation de ce faisceau d'idées par les partis politiques n'est pas automatique. Au contraire, elle fait l'objet de transactions multiples et de réappropriations stratégiques. En 1993, la propagande électorale du *Frente Grande* dans la ville de Buenos Aires atteste de l'existence d'un diagnostic partagé avec les syndicalistes de la CTA :

> « *Les conséquences de l'actuel modèle néolibéral* – une austérité perpétuelle – sont l'augmentation *du chômage et du sous-emploi* de notre peuple, la *privatisation de l'éducation et de la santé publiques*. En somme, l'abandon de toute préoccupation sociale dans les politiques du gouvernement. Tout est considéré sous la logique de l'équilibre des comptes. En réalité, *cette politique de « l'efficacité du privé »*, loin d'améliorer la prestation de services, *augmente les bénéfices des grands groupes économiques*. Elle opère *un énorme transfert de richesses vers le pôle des privilégiés* et les différentes bandes qui entourent le [président Menem] ». (Tract du *Frente Grande*, candidature de Chacho Álvarez au siège de député national, Capitale Fédérale, 1993. Figure 5)[285].

[283] CTA (1996). 1er Congreso Nacional de Delegados. Declaración Final. Luna Park, Buenos Aires, 4 y 5 de Noviembre. Archives Bibliothèque CTA. L'intérêt de ce document, daté de 1996, est qu'il synthétise l'ensemble des idées-forces et des propositions formulées par la CTA depuis 1992. Pour cette raison, l'utiliser dans la comparaison avec des programmes partisans de 1993 n'est pas anachronique.

[284] Fertikh, Hauchecorne & Bué (2016).

[285] Source : Archive CEDINCI, Dossier « Volantes Partidos Políticos », Fichier 19.

Pourtant, dans les pages du document aucune proposition concrète n'est avancée. En restant dans l'imprécision, les auteurs se préservent d'assumer des engagements publics qui pourraient effrayer l'électorat modéré de la Capitale. À l'inverse, le courant *Frente del Sur* prend des engagements clairs qui résonnent directement avec les idées fortes portées par la CTA. Voici les premières promesses mises en avant dans un pamphlet :

> « Établissement de salaires et pensions dignes
>
> Récupération des acquis sociaux, des droits du travail et du régime de retraites
>
> Augmentation du budget pour l'éducation et le logement. Défense de l'hôpital et de l'école publics
>
> Formes directes de consultation populaire »
>
> (Tract du *Frente Grande*, candidature de Pino Solanas au siège de député national, province de Buenos Aires, 1993. Figure 5)[286].

Ces quatre propositions reprennent entièrement l'agenda des revendications mises en avant lors des mobilisations de la CTA entre 1992 et 1993. Plus loin, les candidats promettent également de défendre la *« Récupération de l'autonomie de la politique économique interne, [le] rejet de toute condition imposée par les banques créancières et les groupes économiques »*[287]. Dans une autre affichette, un encadré est consacré à la question des privatisations :

> [Le *Frente Grande*] « Propose une enquête sur les privatisations et la récupération des entreprises qui ont été usurpées et qui sont stratégiques pour le pays. Propose aussi un nouveau modèle de gestion des entreprises publiques qui intègre la participation des travailleurs et des usagers ». (Tract du *Frente Grande*, candidature de Pino Solanas au siège de député national, province de Buenos Aires, 1993. Figure 6)[288].

Si les candidats accordent une nette importance à l'enjeu des compagnies privatisées, ils jouent sur la sémantique pour rester vagues sur leurs réelles intentions. Leur but serait-il

[286] Source : Archive CEDINCI, Dossier « Volantes Partidos Políticos », Fichier 19.

[287] Tract du Frente Grande, candidature de Pino Solanas au siège de député national, province de Buenos Aires, 1993. Source : Archive CEDINCI, Dossier « Volantes Partidos Políticos », Fichier 19.

[288] Source : Archive CEDINCI, Dossier « Volantes Partidos Políticos », Fichier 19.

de faire la lumière sur les conditions de leur cession ? Entendent-ils ne *« récupérer »* que celles dont l'enquête montrerait des irrégularités dans la gestion ? Sur quels critères définissent-ils les entreprises *« stratégiques »*[289] ? En connaissant le contexte de production du document et ses auteurs, on devine leur résolution : aller vers la révision des privatisations et la ré-étatisation des compagnies. En s'abstenant d'employer directement ces mots cependant, la proposition entretient l'ambiguïté, laquelle répond à un double objectif : fixer une position allant dans le sens des exigences qui émanent du milieu oppositionnel configuré par la CTA et, en même temps, rendre possible une coalition avec l'aile plus modérée de Chacho Álvarez pour qui la sécurité du cadre juridique ne devrait pas être remise en cause.

Ainsi donc, les propositions et le discours de la CTA font l'objet d'appropriations différentielles par les partis politiques, à la fois dans leurs messages électoraux et dans leurs jeux concurrentiels. Il n'est donc pas anodin de remarquer que dans la lutte pour la définition de la ligne politique de la coalition, le courant *Frente del Sur* revendique la légitimité de la rue pour soutenir sa position :

> « Les défis sont d'une telle magnitude que seule une nouvelle force politique peut les affronter, *appuyée sur un large mouvement social et culturel*. Qui soit génératrice des grands débats actuels en Argentine, et de *l'irrépressible mobilisation sociale, en unifiant les résistances* politiques. Qui soit génératrice d'un projet alternatif avec un contenu libérateur.
>
> La crise argentine ne peut pas être résolue depuis un unique secteur. La nouvelle force politique doit inclure dans le *Frente Grande* tous ceux qui *interrogent le projet actuel*. *Elle doit inviter, amplement et généreusement, les organisations sociales et syndicales.* Les différents versants qui forment les traditions politiques populaires. Les manifestations actuelles de sensibilités nouvelles (au péronisme, à l'yrigoyenisme, aux gauches, à la théologie de la libération, à l'écologisme, à l'humanisme, au féminisme, etc.). Elle doit convoquer aussi le potentiel critique de la science, de l'art et de la vie intellectuelle. Tous ceux qui, militants ou non, expriment de l'espoir ou

[289] Les entreprises en question sont précisées dans un autre tract : il s'agissait de l'entreprise pétrolière YPF, des entreprises de transport (chemins de fer et aérien) et de télécommunications, et des compagnies de services d'eau, de gaz et d'énergie. Source : Tract du Frente Grande, candidature de Pino Solanas au siège de député national, province de Buenos Aires, 1993. Source : Archive CEDINCI, Dossier « Volantes Partidos Políticos », Fichier 19.

> l'ont perdu, *rejettent l'austérité*, *ne font pas confiance en l'opposition complaisante et réclament une nouvelle politique* et un pays différent.
>
> *Ce front a commencé à prendre forme avec les mobilisations pour la défense de l'école publique, dans le soutien aux demandes des retraités, avec le million de signatures contre la privatisation du régime de retraite*. Ce front ne doit pas se réduire à la sphère électorale. » (Document Bases pour la discussion. *Frente Grande*, 1993)[290].

Le document a été rédigé avant les élections de 1993, dans un contexte de tension grandissante entre l'aile modérée (Álvarez) et l'aile radicale (Solanas), alors que le rapport de forces penchait du côté de cette dernière. Pour les tenants de cette ligne , le rejet du modèle économique néolibéral s'impose comme une évidence du fait des *« résistances politiques »* qui se sont multipliées. Il est remarquable ici que pour légitimer cette prise de position, les acteurs inscrivent le *Frente Grande* dans la continuité directe des mobilisations menées par la CTA (*« ce front a commencé à prendre forme… »*), d'où l'appel à ouvrir la coalition aux syndicats et aux organisations sociales. La résonance avec le cadre cognitif est telle que les auteurs se posent comme défi la construction d'une nouvelle force politique, sociale et culturelle. Une idée force, qui circule dans ce milieu depuis Burzaco (1991) et qui sera encore encouragée par la Marche fédérale (1994).

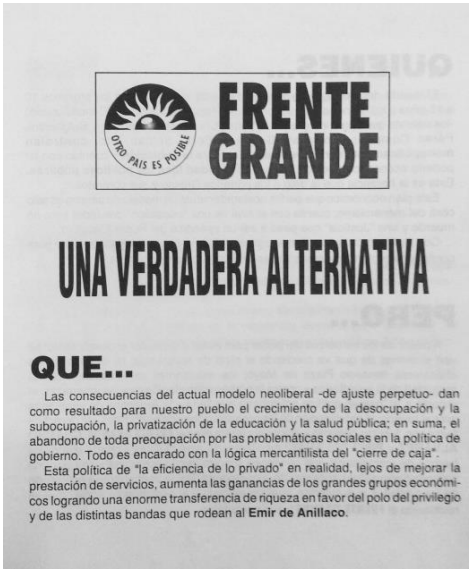
Cette analyse nous permet de dégager deux conclusions. Premièrement, la convergence discursive entre la CTA et une frange du champ politique, d'une part, et les réappropriations, interprétations et usages stratégiques de son cadre cognitif dans les jeux intrapartisans, d'autre part, montrent que les interdépendances établies dans le milieu oppositionnel sont aussi d'ordre symbolique. Bien qu'elle ne soit pas homogène, la production culturelle fabriquée dans les organisations syndicales et partisanes puise dans les mêmes matrices. Elle partage des canaux de communication communs (séminaires co-animés, tribunes de mobilisations, presse militante et colonnes du tabloïd de gauche *Página/12*). Elle se rétroalimente en outre au travers des interactions entre les sommets organisationnels et certains militants multipositionnés.

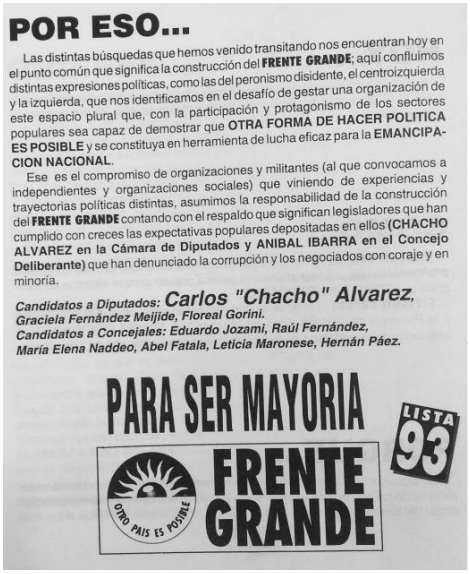
[290] Source : Archive CEDINCI, Dossier « Volantes Partidos Políticos », Fichier 19.

Deuxièmement, en avançant un agenda programmatique la CTA brouille la frontière entre les champs syndical et politique, remettant en cause l'univers de ce qui est « dicible ou indicible, pensable ou impensable » [291]. Elle assume ainsi une double condition de profane, en ce qu'elle s'empare de la production de biens politiques en refusant le monopole des professionnels, et d'hérétique au sens où elle transgresse les rapports de production culturelle du champ syndical (ancrés dans un principe d'unité du mouvement péroniste). Cela constitue un trait fondamental de cette entreprise « culturelle », qui participe au façonnement d'une identité organisationnelle propre, mais qui révèle aussi la position charnière qu'entend occuper la Centrale dans l'espace social.

[291] Bourdieu (1981, p.4).

Figures 5. Propagande électorale du Frente Grande en Capitale Fédéral lors des élections de 1993 et 1994

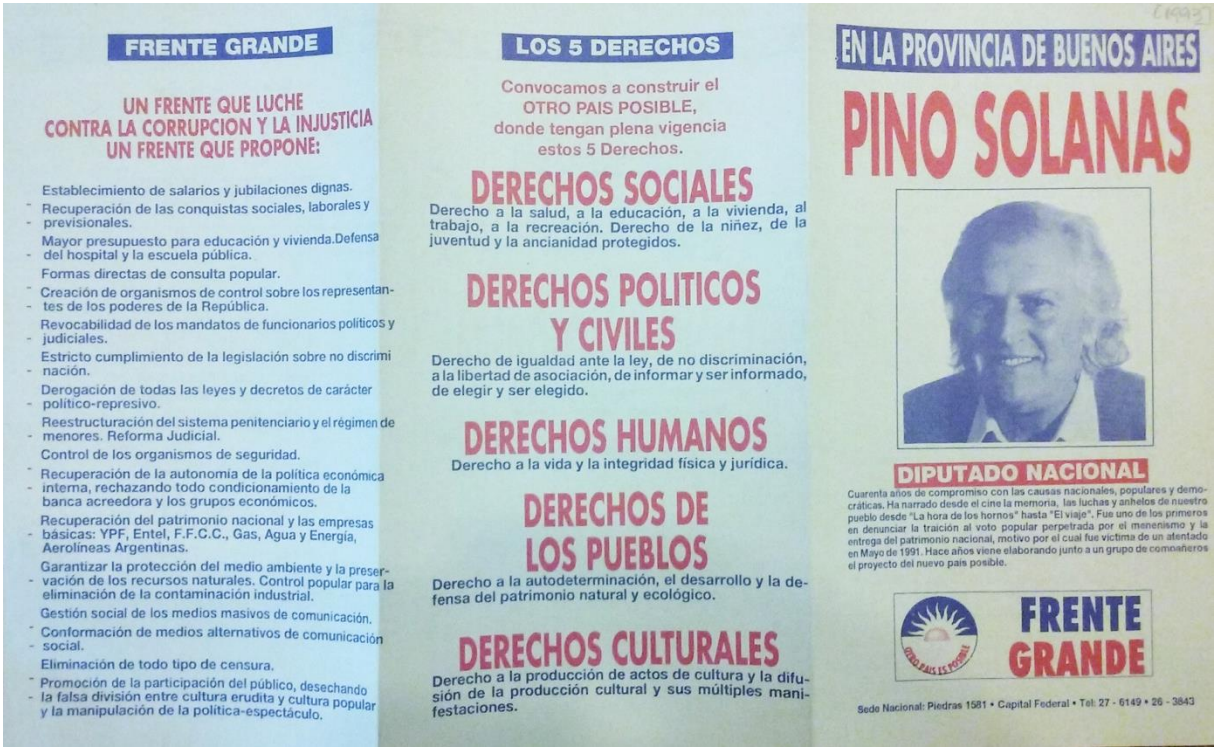




En haut : pamphlet du *Frente Grande* dans la Capitale Fédérale. Élections législatives de 1993. À droite : Affiche du *Frende Grande* en Capitale Fédérale. Élections à l'Assemblée Constituante de 1994

Dans ces images on peut constater l'évolution du registre discursif du *Frente Grande*. La consolidation du *leadership* de Chacho Álvarez s'accompagne de la modération des critiques portées au modèle économique et de son programme. En 1993, le pamphlet s'attaque au modèle néolibéral et évoque l'émancipation nationale. L'argumentaire entre en résonance avec les propos tenus par l'aile la plus radicale du FG, celle du *Frente del Sur* du cinéaste Fernando Solanas. En 1994, l'accent est mis sur la défense des valeurs morales et républicaines (lutte contre la corruption, transparence et efficacité dans la gestion publique). Sur l'affiche de 1994, le candidat se pose comme un rempart face aux mafias (référence au gouvernement de Menem). Les dirigeants du *Frente Grande* sont conscients que leur électorat est constitué de classes moyennes urbaines qui ont traditionnellement voté pour des candidats de l'UCR.

Figures 6. Tracs du Frente Grande en province de Buenos Aires pour les élections de 1993



FRENTE GRANDE

UN FRENTE QUE LUCHE CONTRA LA CORRUPCION Y LA INJUSTICIA
UN FRENTE QUE PROPONE:

- Establecimiento de salarios y jubilaciones dignas.
- Recuperación de las conquistas sociales, laborales y previsionales.
- Mayor presupuesto para educación y vivienda.Defensa del hospital y la escuela pública.
- Formas directas de consulta popular.
- Creación de organismos de control sobre los representantes de los poderes de la República.
- Revocabilidad de los mandatos de funcionarios políticos y judiciales.
- Estricto cumplimiento de la legislación sobre no discriminación.
- Derogación de todas las leyes y decretos de carácter político-represivo.
- Reestructuración del sistema penitenciario y el régimen de menores. Reforma Judicial.
- Control de los organismos de seguridad.
- Recuperación de la autonomía de la política económica interna, rechazando todo condicionamiento de la banca acreedora y los grupos económicos.
- Recuperación del patrimonio nacional y las empresas básicas: YPF, Entel, F.F.C.C., Gas, Agua y Energía, Aerolíneas Argentinas.
- Garantizar la protección del medio ambiente y la preservación de los recursos naturales. Control popular para la eliminación de la contaminación industrial.
- Gestión social de los medios masivos de comunicación.
- Conformación de medios alternativos de comunicación social.
- Eliminación de todo tipo de censura.
- Promoción de la participación del público, desechando la falsa división entre cultura erudita y cultura popular y la manipulación de la política-espectáculo.

LOS 5 DERECHOS

Convocamos a construir el OTRO PAIS POSIBLE, donde tengan plena vigencia estos 5 Derechos.

DERECHOS SOCIALES
Derecho a la salud, a la educación, a la vivienda, al trabajo, a la recreación. Derecho de la niñez, de la juventud y la ancianidad protegidos.

DERECHOS POLITICOS Y CIVILES
Derecho de igualdad ante la ley, de no discriminación, a la libertad de asociación, de informar y ser informado, de elegir y ser elegido.

DERECHOS HUMANOS
Derecho a la vida y la integridad física y jurídica.

DERECHOS DE LOS PUEBLOS
Derecho a la autodeterminación, el desarrollo y la defensa del patrimonio natural y ecológico.

DERECHOS CULTURALES
Derecho a la producción de actos de cultura y la difusión de la producción cultural y sus múltiples manifestaciones.

EN LA PROVINCIA DE BUENOS AIRES

PINO SOLANAS

DIPUTADO NACIONAL

Cuarenta años de compromiso con las causas nacionales, populares y democráticas. Ha narrado desde el cine la memoria, las luchas y anhelos de nuestro pueblo desde "La hora de los hornos" hasta "El viaje". Fue uno de los primeros en denunciar la traición al voto popular perpetrada por el menemismo y la entrega del patrimonio nacional, motivo por el cual fue víctima de un atentado en Mayo de 1991. Hace años viene elaborando junto a un grupo de compañeros el proyecto del nuevo país posible.

FRENTE GRANDE

Sede Nacional: Piedras 1581 • Capital Federal • Tel: 27 - 6149 • 26 - 3843

Qué es el Frente Grande

Los dos viejos partidos que alguna vez se jugaron por la gente, hoy son maquinarias electorales que pelean entre si, pero que a la hora de gobernar hacen más o menos lo mismo: favorecen a los ricos a costilla de los pobres. Por eso no nos gustan.

Tampoco nos gusta el partido militar, integrado por gente que ayer secuestraba, torturaba y mataba, en defensa de esa misma política.

El FRENTE GRANDE quiere un país distinto. Por eso nos unimos peronistas y radicales que no se venden, sectores progresistas y de izquierda, cristianos comprometidos, militantes y dirigentes populares, concientes de que es posible luchar por un país mejor.

Qué propone el Frente Grande

En la Argentina hay 2.000.000 de desocupados, otros 2.000.000 de subocupados y muchos otros que viven la ilusión de trabajar, pero que en realidad se están comiendo la plata de la indemnización en un kiosco, un remis o una verdulería. Sumado a esto, la mayoría de los salarios son miserables y se pierden conquistas sociales.

El FRENTE GRANDE dice que sólo habrá trabajo para todos en un país independiente:

- Donde se distribuya con justicia la riqueza.
- Donde se proteja la producción del país.
- Donde se fortalezca el mercado interno.
- Donde se impulsen inversiones productivas, a través del sector público gestionado democráticamente, de pequeñas y medianas empresas, cooperativas y nuevos tipos de empresas de carácter social.

Las privatizaciones

Ya vendieron el 75% de las propiedades, las industrias y el equipamiento productivo que tenía el país. Comenzaron liquidando lo que daba ganancia y las empresas que más facturan, como YPF, Gas, Energía Eléctrica, Teléfonos, Aerolíneas, peajes y los tramos rentables de Ferrocarril.

El Partido Justicialista remató a precio vil y cobrando en papeles, en medio de la más descomunal corrupción de que se tenga memoria. A pesar de ello, la UCR asegura continuidad jurídica y garantiza las "operaciones".

El FRENTE GRANDE propone investigar las privatizaciones y recuperar todo aquello que fue usurpado y es estratégico para el país.

Pero no queremos volver al modelo de empresas que maltratan a los usuarios, dan malos servicios, aplican tarifazos y dan empleo a los "amigos" del partido, el Frente Grande propone el modelo de propiedad social, con participación de los usuarios y los trabajadores en el control de las empresas públicas.

La seguridad

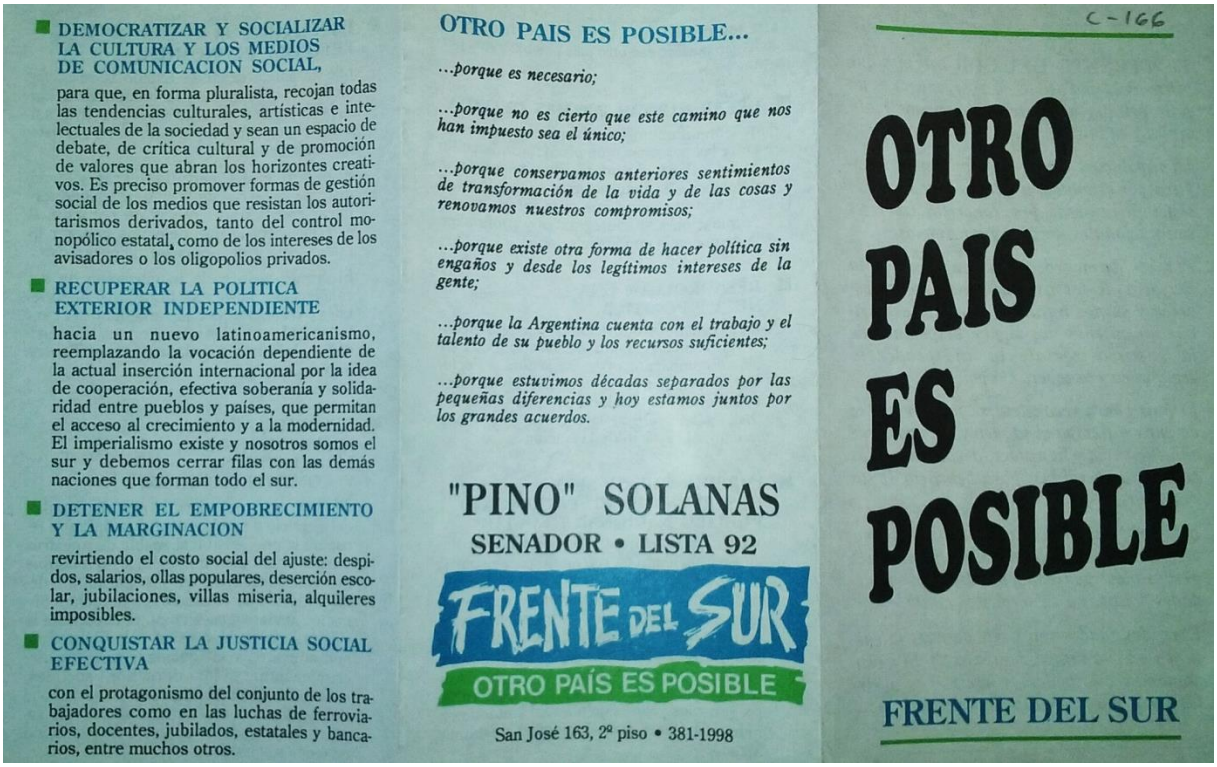
La seguridad no se logra comprando más patrulleros, contratando más policía, con leyes más duras o poniendo a los jóvenes bajo sospecha. Políticas, que por otro lado, castigan siempre a los de abajo.

La seguridad se logra con Justicia Social, haciendo que el trabajo sea más negocio y los ilícitos un riesgo poco provechoso.

La seguridad se logra con una justicia que funcione, con pleno empleo y sobretodo erradicando la corrupción en las esferas del gobierno, la justicia y la policía.

L'aile la plus idéologique du Frente Grande, qui réunit le Frente del Sur du cinéaste Fernando Solanas et le Parti Communiste, livrent des propositions plus drastiques pour un changement de modèle économique, avec notamment la récupération d'entreprises stratégiques privatisées. Ce discours fait écho au Master Frame anti néolibéral produit par la CTA.

Figures 7. Tracs du Frente Grande en province de Buenos Aires pour les élections de 1997



■ **DEMOCRATIZAR Y SOCIALIZAR LA CULTURA Y LOS MEDIOS DE COMUNICACION SOCIAL,**

para que, en forma pluralista, recojan todas las tendencias culturales, artísticas e intelectuales de la sociedad y sean un espacio de debate, de crítica cultural y de promoción de valores que abran los horizontes creativos. Es preciso promover formas de gestión social de los medios que resistan los autoritarismos derivados, tanto del control monopólico estatal, como de los intereses de los avisadores o los oligopolios privados.

■ **RECUPERAR LA POLITICA EXTERIOR INDEPENDIENTE**

hacia un nuevo latinoamericanismo, reemplazando la vocación dependiente de la actual inserción internacional por la idea de cooperación, efectiva soberanía y solidaridad entre pueblos y países, que permitan el acceso al crecimiento y a la modernidad. El imperialismo existe y nosotros somos el sur y debemos cerrar filas con las demás naciones que forman todo el sur.

■ **DETENER EL EMPOBRECIMIENTO Y LA MARGINACION**

revirtiendo el costo social del ajuste: despidos, salarios, ollas populares, deserción escolar, jubilaciones, villas miseria, alquileres imposibles.

■ **CONQUISTAR LA JUSTICIA SOCIAL EFECTIVA**

con el protagonismo del conjunto de los trabajadores como en las luchas de ferroviarios, docentes, jubilados, estatales y bancarios, entre muchos otros.

OTRO PAIS ES POSIBLE...

...porque es necesario;

...porque no es cierto que este camino que nos han impuesto sea el único;

...porque conservamos anteriores sentimientos de transformación de la vida y de las cosas y renovamos nuestros compromisos;

...porque existe otra forma de hacer política sin engaños y desde los legítimos intereses de la gente;

...porque la Argentina cuenta con el trabajo y el talento de su pueblo y los recursos suficientes;

...porque estuvimos décadas separados por las pequeñas diferencias y hoy estamos juntos por los grandes acuerdos.

"PINO" SOLANAS

SENADOR • LISTA 92

FRENTE DEL SUR

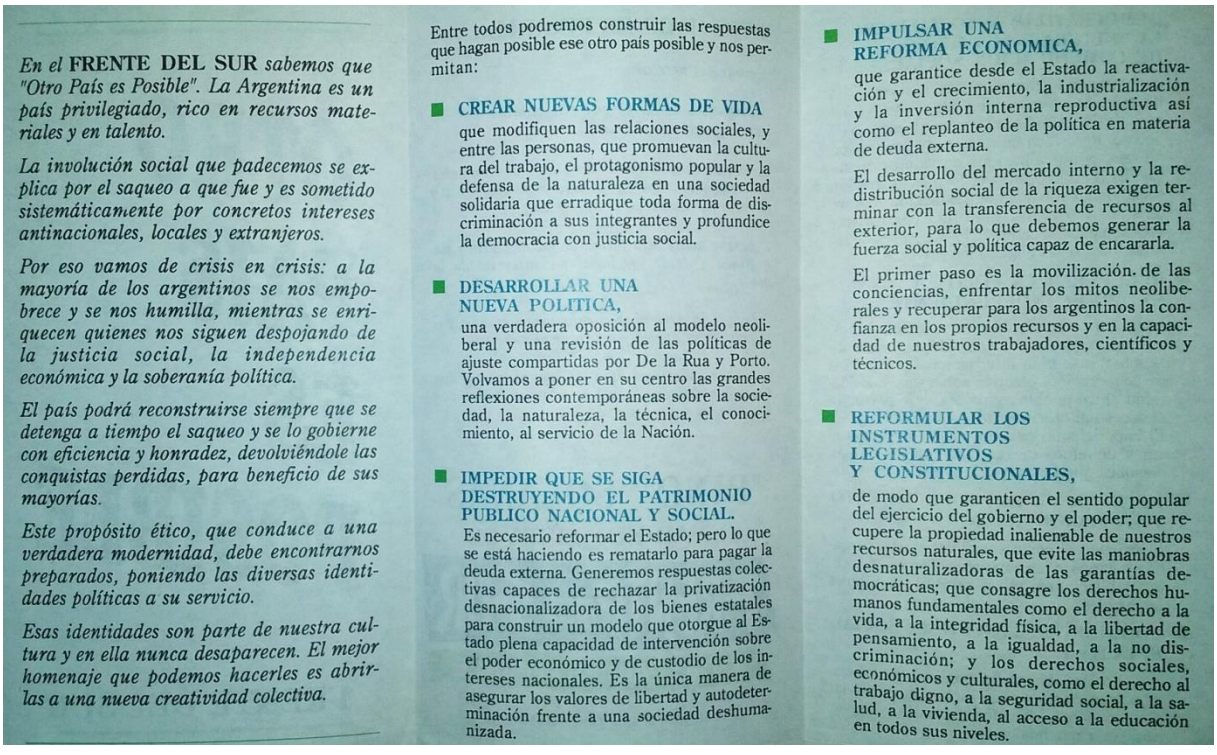
OTRO PAÍS ES POSIBLE

San José 163, 2º piso • 381-1998

C-166

OTRO PAIS ES POSIBLE

FRENTE DEL SUR



En el **FRENTE DEL SUR** *sabemos que "Otro País es Posible". La Argentina es un país privilegiado, rico en recursos materiales y en talento.*

La involución social que padecemos se explica por el saqueo a que fue y es sometido sistemáticamente por concretos intereses antinacionales, locales y extranjeros.

Por eso vamos de crisis en crisis: a la mayoría de los argentinos se nos empobrece y se nos humilla, mientras se enriquecen quienes nos siguen despojando de la justicia social, la independencia económica y la soberanía política.

El país podrá reconstruirse siempre que se detenga a tiempo el saqueo y se lo gobierne con eficiencia y honradez, devolviéndole las conquistas perdidas, para beneficio de sus mayorías.

Este propósito ético, que conduce a una verdadera modernidad, debe encontrarnos preparados, poniendo las diversas identidades políticas a su servicio.

Esas identidades son parte de nuestra cultura y en ella nunca desaparecen. El mejor homenaje que podemos hacerles es abrirlas a una nueva creatividad colectiva.

Entre todos podremos construir las respuestas que hagan posible ese otro país posible y nos permitan:

■ **CREAR NUEVAS FORMAS DE VIDA**

que modifiquen las relaciones sociales, y entre las personas, que promuevan la cultura del trabajo, el protagonismo popular y la defensa de la naturaleza en una sociedad solidaria que erradique toda forma de discriminación a sus integrantes y profundice la democracia con justicia social.

■ **DESARROLLAR UNA NUEVA POLITICA,**

una verdadera oposición al modelo neoliberal y una revisión de las políticas de ajuste compartidas por De la Rua y Porto. Volvamos a poner en su centro las grandes reflexiones contemporáneas sobre la sociedad, la naturaleza, la técnica, el conocimiento, al servicio de la Nación.

■ **IMPEDIR QUE SE SIGA DESTRUYENDO EL PATRIMONIO PUBLICO NACIONAL Y SOCIAL.**

Es necesario reformar el Estado; pero lo que se está haciendo es rematarlo para pagar la deuda externa. Generemos respuestas colectivas capaces de rechazar la privatización desnacionalizadora de los bienes estatales para construir un modelo que otorgue al Estado plena capacidad de intervención sobre el poder económico y de custodio de los intereses nacionales. Es la única manera de asegurar los valores de libertad y autodeterminación frente a una sociedad deshumanizada.

■ **IMPULSAR UNA REFORMA ECONOMICA,**

que garantice desde el Estado la reactivación y el crecimiento, la industrialización y la inversión interna reproductiva así como el replanteo de la política en materia de deuda externa.

El desarrollo del mercado interno y la redistribución social de la riqueza exigen terminar con la transferencia de recursos al exterior, para lo que debemos generar la fuerza social y política capaz de encararla.

El primer paso es la movilización de las conciencias, enfrentar los mitos neoliberales y recuperar para los argentinos la confianza en los propios recursos y en la capacidad de nuestros trabajadores, científicos y técnicos.

■ **REFORMULAR LOS INSTRUMENTOS LEGISLATIVOS Y CONSTITUCIONALES,**

de modo que garanticen el sentido popular del ejercicio del gobierno y el poder; que recupere la propiedad inalienable de nuestros recursos naturales, que evite las maniobras desnaturalizadoras de las garantías democráticas; que consagre los derechos humanos fundamentales como el derecho a la vida, a la integridad física, a la libertad de pensamiento, a la igualdad, a la no discriminación; y los derechos sociales, económicos y culturales, como el derecho al trabajo digno, a la seguridad social, a la salud, a la vivienda, al acceso a la educación en todos sus niveles.

Stabilité du cadre idéologique. Après son éviction du *Frente Grande*, Fernando Solanas se présente aux élections sous l'étiquette *Frente del Sur*. Dans ces tracts pour les élections législatives de 1997, on constate la stabilité de son cadre idéologique. La question de la destruction du patrimoine national et les privatisations sont dénoncées de façon accablante. Le lexique employé, « saccage du pays », « intérêts antinationaux », « justice sociale », « indépendance économique », puise dans la matrice nationale populaire inspirée du péronisme, du FORJA et du nationalisme de gauche. Ce cadre cognitif sera réactivé après la crise du 2001, à la fois dans la production cinématographique de Solanas, dans ses engagements militants et dans son entreprise partisane (Proyecto Sur).

2. LA NOUVELLE USINE, C'EST LE QUARTIER. L'INCORPORATION DES MOUVEMENTS SOCIAUX À LA CTA

> « Le quartier est défini comme « la nouvelle usine ». Un lieu où l'on peut reconstruire le collectif non plus depuis la production mais depuis les demandes quotidiennes. » (CTA 1999. Documento abierto hacia el Segundo Congreso Nacional de Delegados).

D'un côté, un champ syndical verrouillé. De l'autre, l'évidence que la nouvelle matrice productive avait bouleversé la structure sociale du pays. Dans la perception des dirigeants de la CTA, la lutte des classes populaires s'est déplacée de l'usine vers les quartiers, les faubourgs et les villes de misère. Depuis sa fondation, la Centrale se donne pour ambition de *« donner une colonne vertébrale à une nouvelle organisation capable de nationaliser et de fournir un débouché aux expériences quotidiennes de résistance à cette austérité sauvage »* [292]. Représenter les demandes des couches défavorisées et élargir la base de recrutement vers les exclus du marché du travail constituent deux objectifs présentés comme formant un enjeu « *stratégique* »[293].

[292] Source : CTA (1992) Aportes para discusión. Situación política. 1er Congreso de los Trabajadores Argentinos. Archives Bibliothèque CTA, PUBCTA – 000174).

[293] « Il est stratégique pour le développement de la CTA de comprendre qu'au-delà de la participation aux conflits concrets, elle doit ouvrir des espaces organisationnels susceptibles de transformer la relation avec lesdites organisations en un travail permanent et, de plus, de contribuer à l'adhésion à la CTA des travailleurs impliqués dans ces organisations. Nous faisons référence aux fédérations d'associations de voisinage, *asentamientos*, mouvements des villes pauvres, mouvements de squats, organisations qui travaillent à l'échelle du quartier avec les problématiques de l'emploi, la santé et l'éducation, les étudiants, etc. ». Source : CTA (1996). 1° Congreso Nacional de Delegados 1996. Material de trabajo preparatorio n° 3. La nueva etapa en el desarrollo organizativo del CTA. Aportes para la construcción de una nueva estrategia de poder en la Argentina. Archives Bibliothèque CTA, PUBCTA-000186.

> « Cela veut dire qu'il ne s'agit pas d'un format organisationnel pensé en dehors du conflit social. Il s'agit donc de voir de quelle manière le conflit social se présente dans la société actuelle. Et la première chose que l'on doit remarquer est que, à la différence de ce qui se passait au milieu des années 1970, c'est-à-dire avant le coup d'État, *la contestation ne se situe plus exclusivement dans l'espace de travail. Aujourd'hui le conflit apparaît décentré. S'il existe bien des conflits au travail, d'autres conflits sociaux sont apparus en force, parfois avec une force supérieure à celle des conflits sur les lieux de travail. Par conséquent, on est obligé d'élaborer de nouvelles stratégies d'intervention face au conflit*. Je veux dire par là, ce qui c'est implicite, est que la constitution d'un nouveau sujet de classe, pour le dire d'une certaine façon, ne peut pas être pensée en dehors de sa participation dans le conflit concret. Ne peut pas être pensée de façon statique. […] Ce qui doit nous préoccuper, en ce qui concerne la stratégie d'organisation syndicale et politique de la Centrale, est la manière dont nous pouvons mettre en mouvement cette réalité, en intervenant dans le conflit concret. » (Claudio Lozano, Directeur de l'Institut d'études et de formation CTA. Propos recueillis par Rauber 2000, p. 80).

Pour répondre au besoin *« d'intervention dans le conflit concret »*, l'architecture organisationnelle de la CTA est conçue pour *« mettre en mouvement »* un nouveau mode de contestation sociale *« décentrée »*. Autrement dit, ses responsables entendent traverser les frontières du champ syndical pour s'articuler à des réseaux denses d'organisations territoriales dans les grandes villes (squats, coopératives, cantines et garderies associatives, communautés ecclésiastiques de base) et dans l'intérieur du pays (paysans sans terre, petits producteurs ruraux, organisations de peuples autochtones). Le périmètre du milieu oppositionnel s'élargit vers l'espace des mouvements sociaux. Comme nous le verrons dans cette section, la CTA se présente comme un articulateur de ces réseaux et comme un catalyseur de leurs luttes sectorielles, ce qui se traduit par la création de la Fédération Terre, logement et habitat (FTV), qui, au tournant de la décennie, s'affirmera comme l'un des plus puissants mouvements de chômeurs.

L'une des conséquences visibles de cet ancrage est la croissance des effectifs de la Centrale. À la fin des années 1990, les organisations sociales représentent un tiers des composants de la CTA (tableau 3). Dans la capitale fédérale, en 1996, on estime

entre 15 % et 20 % la part des chômeurs parmi les adhérents[294]. Lors du 2ème Congrès National (1999), 30 % des délégués proviennent d'organisations non-syndicales[295].

Tableau 3 : Évolution du champ multiorganisationnel de la CTA (1991 – 1999)

	1991		1999	
	Fréquence	Pourcentage	Fréquence	Pourcentage
Syndicat	35	83,3	50	64,1
Patronale (PME)	1	2,4	0	0
Mouvement social	3	7,1	28	35,9
Non identifié	3	7,1	0	0
Total	42	100,0	78	100,0

Tableau élaboré par l'auteur. Source des données : CTA (1991) Debate para la organización de los trabajadores. Encuentro de organizaciones y dirigeantes sindicales reunidos en la localidad de Burzaco (provincia de Buenos Aires). CTA (2000). Anuario 1999. Archives Bibliothèque CTA, respectivement PUBCTA-00342 et PUBCTA-003491.

Cette stratégie organisationnelle ne se réduit pas à un simple calcul d'opportunités. La rationalité de ce choix est tout aussi redevable des dispositions incorporées par une partie des hauts dirigeants qui ont été socialisés aux valeurs sociale-chrétiennes. Dans leur jeunesse, Víctor De Gennaro, Germán Abdala et Carlos Custer (ATE) Marta Maffei et Eduardo Macaluse (CTERA) ont fait du bénévolat dans les quartiers pauvres, dans le cadre de missions paroissiales d'assistance sociale. La plupart d'entre eux s'y sont imprégnés des préceptes de la théologie de la libération. Sous la dictature, ils maintiennent des contacts auprès des réseaux chrétiens progressistes qui ont procuré une couverture aux activités de leurs courants syndicaux (en prêtant des salles de réunion par exemple). Ils fréquentent des figures religieuses progressistes de référence comme l'évêque de Quilmes Jorge Novak et celui de Neuquén Jaime de Nevares, mais aussi le pasteur méthodiste José De Luca. Ils circulent dans le milieu des organisations de défense des droits de l'homme d'inspiration social-chrétienne (APDH, MEDH, SERPAJ) et des communautés ecclésiastiques de base (CEB)[296] qui

[294] Source : CTA Capitale Fédérale (1996). Resolución del congreso de delegados del CTA de Capital Federal. Archives Bibliothèque CTA, PUBCTA-000503.

[295] Source : Rauber (2000, p.56).

[296] D'après Manzano (2007), les communautés ecclésiastiques de base constituent « des petits groupes de 10 à 30 personnes qui se réunissent périodiquement pour lire et discuter la Bible. Ils se définissent comme "base" en référence aussi bien à la structure hiérarchique de l'Église qu'à la pyramide sociale, puisque les membres des CEB sont majoritairement issus des populations défavorisées » (p.88). Le développement des CEB traduit la volonté d'évangélisation des classes populaires qui émerge du Concile œcuménique Vatican II (1963-1965) et de la Deuxième Conférence épiscopale Latino-Américaine (Medellín, Colombie, 1968). Cette rencontre-ci est l'évènement fondateur de la théologie de la libération.

jouent un rôle actif dans la structuration des luttes pour la terre et le logement dans les quartiers défavorisés. Par ailleurs, toujours pendant la dictature, nombre de ces dirigeants ont vécu l'expérience de l'appauvrissement et du déclassement social, ne serait-ce que temporaire, quand ils ont été licenciés de leurs emplois. Ces acteurs, qui ont un poids déterminant dans les décisions de la Centrale, ont intériorisé une réceptivité à la problématique des quartiers populaires et une sensibilité aux difficultés vécues par les personnes défavorisées.

Plus largement, les caractéristiques de l'engagement dans le syndicalisme de la fonction publique sont susceptibles d'engendrer et de réactiver ces dispositions. Dans leur quotidien professionnel, les personnels paramédicaux, les gestionnaires de logements sociaux ou encore les enseignants sont régulièrement confrontés aux conséquences psycho-sociales des mesures néolibérales, à l'instar de cette institutrice qui raconte la façon dont la conjoncture de 2001 a été perçue dans le milieu scolaire :

> « L'intensité des changements sociaux, la décomposition des familles des enfants qui viennent à l'école, la perte d'un certain niveau de vie, le manque d'emploi, la pauvreté qui se traduit par la violence ou des addictions familiales. Et nous les enseignants n'avons pas toujours les instruments pour résoudre une plus grande demande d'aide, bien que l'école apparaisse comme le lieu le plus proche pour la décharge émotionnelle. » (Mirta Fernández Treviño Secrétaire adjointe de l'Union des Travailleurs de l'éducation – UTE CABA)[297].

Au-delà de la question des raisons de ces choix stratégiques, ce chapitre se penchera sur les rouages de cette articulation. L'analyse portera en effet sur l'agglomération du grand Buenos Aires, où se concentrent le tissu industriel et l'essentiel de la main d'œuvre ouvrière. C'est cette zone qui deviendra le bastion de ce qu'on appellera, à la fin des années 1990, « mouvement *piquetero* »[298]. Notre objectif est de comprendre comment se produit le ralliement des organisations territoriales à la Centrale syndicale. Pour ce faire, on s'attachera à analyser les

[297] Source : Página/12, édition du 09/09/2005. « *La caja de resonancia* ».

[298] Les mouvements de chômeurs ont été désignés comme « *piqueteros* ». L'appellation découle de leur principal mode d'action, le barrage de routes (*piquete*).

acteurs et les processus à travers lesquels ce rapprochement a été opéré. De même, nous ferons la lumière sur le travail de construction de la problématique de l'habitat populaire et d'unification symbolique de la « classe travailleuse » réalisés par la CTA. Ce faisant, on entend se donner les moyens de saisir sociologiquement la manière dont la CTA est devenue une puissante entreprise contestataire, mais aussi de dévoiler la complexité de l'alliage entre la Centrale et les mouvements sociaux. On retrouve ici un faisceau de leviers et de freins qui pèseront sur l'hypothèse de la reconversion de la Centrale dans l'arène partisane.

2.1. L'engagement par l'expertise : la contribution du Mouvement d'Occupants et de Locataires (MOI) à la construction de la problématique de l'habitat populaire au sein de la CTA

Le Mouvement d'Occupants et de Locataires (MOI) se consacre à la défense de la cause du logement populaire. Au départ, ses activistes s'engagent dans le soutien d'un squat situé dans un quartier pauvre de la Capitale en cherchant à transformer cette occupation illégale en une organisation collective de lutte pour le droit à la cité. Au bout de quelques années, ils entrent à la CTA et constituent un mouvement de coopératives. Leur expertise participe à la problématisation de l'habitat populaire au sein de la Centrale et à l'élaboration d'une ambitieuse proposition, vouée à réinventer l'action publique en la matière. Les origines de ce collectif nous renvoient au phénomène de la sous-urbanisation des classes populaires et des franges inférieures des classes moyennes, à l'œuvre dans la principale ville du pays.

Gentrification et ségrégation socio-spatiale dans la ville de Buenos Aires

Par sa politique d'aménagement urbain, la junte militaire a cherché à reconfigurer les quartiers de la Capitale Fédérale et à modifier le profil social de leurs habitants. La physionomie de Buenos Aires est redessinée par le code de planification urbaine de 1977. De grands chantiers sont censés rendre le profil de la ville plus résidentiel et plus moderne (construction de parcs, d'écoles et du centre culturel *Recoleta*). La nouvelle réglementation encourage le développement du parc immobilier d'affaires et le durcissement des règles

portant sur l'installation d'usines. Le tout est complété par l'ouverture de nouvelles autoroutes. Ainsi, l'urbanisme de la Capitale traduit dans le béton la restructuration du modèle économique mis en place par les militaires[299].

Par ailleurs, les autorités mettent en œuvre un plan d'éradication systématique de la misère urbaine. Entre 1976 et 1980, plus de 150 000 personnes pauvres sont expulsées de la Capitale[300]. En l'absence d'un véritable programme de relogement, cette population se replie dans les communes de la petite couronne où se forment des poches de pauvreté comme c'est le cas du municipe de *La Matanza*. Cette politique de ségrégation socio-spatiale était un objectif clairement assumé par les technocrates du régime pour qui Buenos Aires « ne devrait pas être habité par n'importe qui[301] ».

Simultanément, les foyers à faibles revenus sont durement frappés par la hausse du prix de l'immobilier. Le marché de la location est déréglementé en 1976 et l'État s'abstient d'encadrer les logements vacants[302], alors même que le rythme de construction des logements neufs ne suit pas la demande. Bien qu'un plan de logements sociaux ait également vu le jour, les 5 000 places créées se révèlent insuffisantes pour répondre au besoin des 186 500 ménages touchés par l'augmentation des loyers. Beaucoup d'entre eux sont obligés de quitter la Capitale pour emménager dans les faubourgs de la périphérie[303]. Ainsi, les programmes d'urbanisation de la dictature mènent à la gentrification des quartiers populaires, processus qui sera accéléré par l'ouverture néolibérale des années 1990[304].

---

[299] Jajamovich & Menazzi (2012).

[300] Le nombre d'habitants des quartiers pauvres est réduit de 84 %, passant de 213 823 à 34 068. Source : Abelenda, Canevari & Montes (2016, p.22) à partir de données du recensement de l'Institut de Logement de Buenos Aires.

[301] Dans un entretien publié en mars 1980, Guillermo del Cioppo, directeur de la Commission municipale du logement, donnait le cap : « Il nous faut réaliser un effort collectif en vue de l'amélioration de l'habitat, des conditions de salubrité et d'hygiène. *Concrètement, vivre à Buenos Aires ce n'est pas pour n'importe qui, mais plutôt pour ceux qui la méritent*, pour ceux qui acceptent les normes d'une communautaire agréable et efficace. Nous devons avoir *une meilleure ville pour les meilleures personnes »*. (*op. cit.* Abelenda, Canevari & Montes 2016, p.18). En 1982, del Cioppo est nommé à la tête de la Mairie de Buenos Aires, poste qu'il occupe jusqu'à la transition démocratique.

[302] Jusqu'en 1976 était en vigueur la loi 1580, qui encadrait le prix des loyers depuis 1943 (Vitale 2016).

[303] Jajamovich & Menazzi (2012).

[304] « Dans son acception première, proposée au début des années 1960 par la géographe anglaise Ruth Glass (1963), la gentrification désigne le processus à travers lequel des ménages appartenant aux couches moyennes et supérieures s'installent dans de vieux quartiers populaires situés en centre-ville, réhabilitent l'habitat

> À partir du milieu des années 1980, la politique d'urbanisation pilotée par le gouvernement démocratique entérine la prépondérance des logiques du marché. L'action publique met l'accent sur la revitalisation des équipements et la flexibilisation normative, laissant à l'initiative privée l'essentiel de l'investissement immobilier. S'il est vrai que ce modèle semble à même de redynamiser le secteur du bâtiment, le nombre de permis de construire augmentant sensiblement dans les années 1990, il est incapable de pallier la pénurie de logements[305].

Fin 1984, un groupe de 120 familles défavorisées envahit un immeuble municipal au cœur du quartier de *San Telmo*[306]. Guidés par un *puntero* péroniste, les occupants prennent possession des locaux de l'ancien foyer municipal pour enfants (PADELAI), désaffecté depuis 1978. Au départ, hormis l'entretien des parties communes, le squat fonctionne comme un sous-marché immobilier informel[307] où les occupants doivent verser régulièrement des commissions au *puntero*. Ultérieurement, un groupe d'étudiants propose du soutien scolaire aux enfants et des formations aux adultes. Issus de l'association d'étudiants de la faculté d'ingénierie de l'UBA, dont le siège se trouve dans le même quartier, et du Collège National de Buenos Aires, beaucoup d'entre eux militaient également au sein du PC.

Quand la Maire saisit la justice pour récupérer l'édifice, en 1986, s'ouvre un long processus de batailles juridiques qui encourage l'action collective. Le squat reçoit l'assistance de deux ONG spécialisées dans l'organisation de communautés

vétuste et dégradé et remplacent progressivement les anciens habitants. Au fil du temps, et singulièrement au cours de ces dernières années, cette définition a été élargie à d'autres processus de « revitalisation » des centres urbains dégradés et d'« élitisation » des villes, à d'autres espaces (à des espaces publics, à des espaces commerciaux, à des espaces résidentiels plus péricentraux) et, aussi, à de nouvelles catégories de populations (aux « salariés de la société de service », aux « hyper-cadres de la mondialisation », aux « élites urbaines circulantes et globalisées »). Ainsi, dans la littérature savante, la notion de gentrification désigne aujourd'hui aussi bien des processus de renouvellement social et de transformation du bâti observables à l'échelle d'un quartier que des politiques mises en œuvre par certaines villes pour attirer en leur centre les élites de la « classe créative » (Authier & Bidou-Zachariasen 2008, p.132).

[305] Guevara (2013).

[306] La transformation de San Telmo, un quartier du centre historique de Buenos Aires, est paradigmatique du processus de gentrification. Le remplacement de zones résidentielles par des usages commerciaux (bureaux, places de parking) déplace les populations à faibles revenus. En outre, en 1991, près d'un quart de la population de cet arrondissement vit dans un logement précaire (Rodríguez & Redondo 2001).

[307] Ce type de marché immobilier est courant dans les villes de misère de la Capitale (Vitale 2016).

défavorisées, FVC et SEDECA[308]. Un peu plus tard, ils sont rejoints par des architectes du PROHA, un centre d'études de l'habitat lié à la faculté d'architecture de l'UBA, qui intervenait déjà dans d'autres quartiers[309]. Encouragés par cet ensemble d'acteurs, les squatteurs fondent la coopérative *San Telmo* pour demander la régularisation du squat. Le passage à une forme d'action collective s'accompagne de la requalification de l'occupation en un ambitieux projet urbain[310] par lequel les squatteurs revendiquent leur « droit à la cité ». L'équipe PROHA est à l'origine de l'initiative. Les architectes co-construisent le projet avec les familles et préparent un dossier technique-juridique-administratif. Ayant déniché des soutiens dans le conseil municipal, le mouvement parvient à faire approuver une ordonnance en 1990. L'année suivante, une convention est passée entre la Mairie, la coopérative et la faculté d'architecture de l'UBA pour la préparation des plans détaillés. L'accord prévoyait la création d'une copropriété détenue par la coopérative *San Telmo* (70 %) et la Mairie (30 %). Cette issue paraissait d'autant plus extraordinaire qu'à cette même époque 600 familles venaient de se faire déloger de l'auberge *Warnes*[311].

[308] La Fondation « Logement et communauté » (*Fundación Vivienda y Comunidad*) a été créée en 1978 par des architectes et des assistants sociaux. Le Secrétariat de liaison des Communautés autogérées (*Secretariado de Enlace de Comunidades Autogestionarias*) a été créé par des jésuites en 1980.

[309] À cette époque, PROHA collaborait avec des commissions d'occupants dans le quartier de *Villa Crespo* et le mouvement des locataires d'*Almagro*.

[310] La proposition prévoyait la réhabilitation de 118 logements et l'aménagement de locaux commerciaux et d'équipements socio-communautaires (maternelle, espace pour l'installation d'un marché). Le financement serait venu d'un prêt subventionné, autogéré par la coopérative (Rodríguez 2009).

[311] L'auberge *Warnes* était l'un des squats les plus importants et anciens de la Capitale, dont l'occupation remontait à la fin des années 1950. Il s'agissait d'un ensemble de pavillons inachevés, conçus pour arbitrer un hôpital pédiatrique. Lancé par Juan D. Perón, le chantier est abandonné après le coup d'État de 1955. Près de trois décennies plus tard, le Maire péroniste Carlos Grosso négocie le délogement des familles pour faire dynamiter les bâtiments. Le terrain, localisé dans une zone prisée du centre-ouest, est acquis par la multinationale Carrefour en 1995. Un immense projet immobilier voit le jour, comprenant la construction d'un centre commercial avec des salles de cinéma, des tours résidentielles, d'une école et l'aménagement d'un parc. Une parfaite illustration des mécanismes de gentrification à l'œuvre dans la Capitale : d'un côté, la revitalisation par des investisseurs privés d'un espace urbain dégradé promeut l'embourgeoisement du quartier, de l'autre, les habitants pauvres du squat sont expulsés du centre et installés dans une zone populaire au sud (*Villa Soldati*). Certes, le gouvernement bâtit un nouveau lotissement (*Barrio Ramón Carrillo*) financé par la Banque Interaméricaine de Développement (BID). Néanmoins, le chantier est réalisé hâtivement, accumulant des malfaçons dans son infrastructure (problèmes dans les services d'eau potable et des égouts, déficits d'éclairage et de revêtements, etc.) et des manquements dans la planification (en l'absence d'une étude environnementale rigoureuse, les logements ont été érigés sur un sol contaminé). Sources : La Nación, édition du 27/03/2019. « *Albergue Warnes: el edificio tomado y demolido que dio lugar a un predio donde se construirán once torres* ». Page web du centre de recherche de la Faculté d'Agronomie de l'Université de Buenos Aires, post publié le 17/11/2017. « *Ramón Carrillo: un barrio decidido a cambiar una historia de abandono y degradación ambiental* ».

Cependant, après le remplacement du Maire, le projet est entravé en 1992. Ce revirement conduit à un litige judiciaire qui perdure jusqu'en 2003, quand les familles sont finalement expulsées[312]. Le dénouement de l'occupation du PADELAI montre à quel point la mobilisation pour la reconversion d'immeubles vacants en logements populaires est une entreprise incertaine à Buenos Aires. Du jour au lendemain, un avis favorable peut être effacé d'un trait de plume, indépendamment de l'épaisseur technique du projet et de son intérêt social. Soumis aux fluctuations politiques et à la lenteur des procédures judiciaires, ces processus demandent aux familles en situation de fragilité un investissement de longue haleine, très difficile à entretenir.

Quoi qu'il en soit, au début des années 1990 les premiers résultats obtenus par le PADELAI remplissent d'enthousiasme les activistes PROHA. À l'automne 1991, ils décident de créer le Mouvement d'Occupants et de Locataires afin de répliquer le modèle coopératif dans d'autres squats dont ils se sont rapprochés. Formalisé comme association, le mouvement s'organise comme un réseau de coordination de squats qui compte, à la fin de la décennie, une quinzaine de coopératives impliquant 350 familles[313]. Le nœud du réseau est constitué par une équipe technique interdisciplinaire où militent deux architectes, deux assistants sociaux, une sociologue et un avocat. Leur légitimité repose sur la possession de compétences pointues, requises par les démarches de régularisation des occupations : savoir rédiger un règlement coopératif, élaborer un projet architectural, planifier et piloter un projet, de même que former les représentants des squatteurs à la gestion de la coopérative, apporter un conseil juridique, etc. En somme, les dirigeants du MOI s'engagent à travers l'expertise. C'est d'ailleurs une caractéristique partagée avec

[312] L'opération d'expulsion a fait 50 blessés et 16 arrestations. En 2009, la Mairie approuve la concession du domaine à l'agence espagnole de coopération (AECID) en vue de la restauration des locaux et de l'ouverture d'un centre culturel, mais les Espagnols renoncent au projet en 2012. Cette année-là, une partie des familles de la coopérative *San Telmo* squatte le bâtiment une nouvelle fois. Après cinq ans d'occupation, les familles sont délogées pacifiquement et la Marie y installe le siège administratif du conseil communal. Source : El Clarín, édition du 01/06/2018. « *La historia del ex PADELAI: el edificio ocupado que renació para recibir a los vecinos* ».

[313] À l'horizon 2005, le MOI affiche un bilan plutôt positif. La démarche de régularisation aboutit dans le cas de six coopératives. Sept sont délogées, mais dans l'un des cas le mouvement négocie un accord avec la Mairie pour l'octroi de crédits immobiliers subventionnés. Les coopératives restantes, qui n'ont pas été accompagnées par le MOI jusqu'à la fin du processus, parviennent à acquérir les terrains et à lancer les chantiers. En 2013, le mouvement fédère 25 coopératives dans six provinces (Rodríguez 2009).

les syndicalistes de l'Institut d'études de la CTA, où les compétences du MOI seront rapidement valorisées. Pour ce faire cependant, encore faut-il que les chemins des deux organisations militantes se croisent.

2.1.1. La mobilisation comme lieu de rencontres : l'interconnexion de réseaux militants

Au cours de l'occupation du PADELAI se structure un univers social réticulaire dans lequel circulent des militants et des activistes issus d'amicales d'étudiants, d'ONG, et de partis politiques. En marge de la mobilisation, ces militants se livrent à un grand nombre d'activités relationnelles, d'échanges d'informations, de partages d'expériences, de mises en contact. La mobilisation devient ainsi un espace de rencontres où se cristallise un système d'interactions qui n'est pas directement en rapport avec la réalisation des buts de l'action collective, mais à travers lequel les organisations diversifient leurs ressources. Dans le cas des militants MOI, deux de ces rencontres ont un impact décisif sur leur parcours car leurs interlocuteurs jouent le rôle d'intermédiaires en leur donnant accès à d'autres réseaux.

Au fil des actions d'accompagnement de la coopérative *San Telmo*, se noue d'abord une relation de confiance entre les dirigeants du SEDECA et de PROHA/MOI, le curé José María Pichi et l'architecte et enseignant Néstor Jeifetz. Le prêtre jésuite était un militant connu des quartiers pauvres. Adepte de la théologie de la libération et membre du mouvement des prêtres pour le tiers-monde, il mène sa carrière pastorale au cœur d'un quartier pauvre de Buenos Aires[314]. Pendant la dictature, J. M. Pichi s'illustre dans le soutien aux populations déplacées par le plan d'éradication des bidonvilles, expérience parachevée avec la fondation du SEDECA quelques années plus tard. C'est par l'intermédiaire de ce religieux que les militants du MOI sont introduits dans des réseaux latino-américains d'organisations de lutte pour le droit au logement.

[314] José Pichi était un compagnon de route du père Carlos Mujica, lui aussi engagé en faveur des pauvres. Par ailleurs, Mujica est connu pour avoir catéchisé plusieurs dirigeants *Montoneros* dans la Jeunesse Étudiante Catholique (JEC) même s'il a toujours rejeté la lutte armée. Après l'assassinat de son confrère par la triple A en 1974, c'est Pichi qui devient responsable de la paroisse Christ Ouvrier au cœur du faubourg *Villa 31,* à Buenos Aires. Source : Page web du SEDECA, post publié le 28/12/2008. « *Murió el Cura villero José María "Pichi" Meisegeier »*.

> « J.M. Pichi était reconnu dans le champ de l'habitat populaire latino-américain. À travers ses contacts, il est invité par la Fédération uruguayenne des coopératives de logement pour l'aide mutuelle (FUCVAM) à participer à l'événement célébrant les vingt-ans de cette fédération [Montevideo, septembre 1990]. À son tour, le curé J.M. Pichi invite Néstor Jeifetz et l'amène avec lui à cette réunion en Uruguay. À partir de ces échanges le MOI, qui était jusqu'ici un réseau de maisons occupées, incorpore les critères de la fédération uruguayenne pour constituer les principes de sa propre organisation : l'autogestion (qui non seulement fait référence à une gestion administrative et financière mais qui relève également d'un cadre plus large, politique-culturel d'autodétermination), la propriété collective et l'aide réciproque. Par ailleurs, c'est lors de cette rencontre que s'est formé un réseau latino-américain, le Secrétariat Latino-Américain du Logement Populaire (SELVIP)[315] pour relier des organisations du Brésil (Union de mouvements de logements de São Paulo[316]), de l'Uruguay (SELVIC) et de l'Argentine (MOI, encore embryonnaire). Plus tard, s'y ajoute le Mouvement de *Pobladores*[317] du Venezuela et aujourd'hui eux aussi commencent à mettre en place des projets de production autogérée ». (Carla Rodríguez, dirigeante du MOI. Interview avec l'auteur, CABA, 05 septembre 2013).

Cette rencontre a offert à un petit mouvement embryonnaire un espace de reconnaissance et de valorisation de son expertise militante. Il s'agit d'une démarche complémentaire de celle déjà entamée par le MOI à l'échelle locale et provinciale[318], à ceci près que l'insertion dans ce réseau latino-américain procure des ressources symboliques propres à l'internationalisation du mouvement[319]. Il est d'ailleurs important de souligner le fait que l'articulation du Secrétariat Latino-

[315] *Secretaria Latinoamericana de Vivienda Popular*.

[316] *União dos Movimentos de Moradia*. L'organisation s'inspire des méthodologies de travail des CEB et est proche du parti des Travailleurs (PT).

[317] Le mot « *pobladores* » est difficile à traduire en français. Il se rapproche de l'idée de « peuplement » d'un territoire, occupé de façon illégale par des communautés pauvres.

[318] Parmi les multiples connexions locales établies par le MOI dans les années 1990, on retient ici l'UOBDS à Córdoba (Union d'organisations de base pour les droits sociaux). Par l'intermédiaire de cette organisation, le MOI est mis en relation avec des fonctionnaires chargés de programmes de logement au sein du sous-secrétariat du logement de la Nation.

[319] Par ailleurs, le MOI a tissé des liens au Paraguay à travers le Conseil des Églises et l'ONG assistant les *pobladores* dans la périphérie d'Asunción. Dans la continuité de cette internationalisation, le MOI entre dans l'*Habitat International Coalition* (siège à Mexico) en 1995. Cette même année, le mouvement obtient des fonds de la part de l'Église catholique allemande.

Américain du Logement Populaire (SELVIP) s'inscrit dans un cadre *« d'opposition aux politiques néolibérales»*[320] où le développement de l'autogestion apparaît comme une forme de résistance culturelle. Par ailleurs, l'événement constitue aussi une opportunité de découvrir le modèle coopératif de la FUCVAM, qui a inspiré le MOI dans la conception de son propre répertoire d'actions. Les dirigeants ont en effet été particulièrement séduits par l'implication des syndicats uruguayens dans les projets de logement. Quand le MOI commence à se rapprocher de la CTA, les dirigeants s'imaginent donc pouvoir reproduire ce modèle. Cette attente n'est pas sans effets sur la volonté d'adhésion de ces militants à la nouvelle Centrale.

Le second intermédiaire qui croise le chemin du MOI, à l'aube des années 1990, l'amène vers la CTA. Il s'agit de Germán Abdala, député national PJ et Secrétaire général ATE Capitale. Au moment où l'occupation du bâtiment public est débattue par le conseil municipal, des élus péronistes progressistes se saisissent du dossier. C'est alors que l'élu vient prêter main forte aux occupants.

> « La relation avec les camarades de la Centrale est concomitante à toute la vie du MOI. Lors de cette première étape du mouvement, nous avons rencontré un conseiller PJ qui était aussi militant ATE. Ensuite, j'ai fait la connaissance de Víctor de Gennaro et de Germán Abdala. Il suffisait de siffler Germán Abdala pour qu'il vienne aider à éviter une expulsion ou sur une zone où le MOI commençait à s'organiser. Il était très présent auprès de nos camarades. En 1992, Pablo Micheli [dirigeant ATE capital] se rend au PADELAI. L'une de ses secrétaires, qui était psychologue sociale, nous a rejoints et a milité parmi nous jusqu'en 2000. *Petit à petit se construisent des relations. Non seulement de confluence dans les suprastructures politiques, mais surtout des relations de rapprochement, d'inter-connaissance, d'échanges*. Quand la CTA ouvre son siège avenue de l'Indépendance en 1993, ils invitent les camarades du MOI à disposer d'un espace. Le MOI, qui se déplaçait d'un siège à l'autre, qui tournait de locaux en locaux, commence à fonctionner dans les locaux de la Centrale. À ce titre, le MOI a partagé cet espace entre 1993 et 1995. Après ces deux ans d'*interactions quotidiennes, qui s'intensifient au fur et à mesure*, l'entrée organique du MOI à la Centrale se formalise en 1995. Et nous y sommes depuis lors ». (Carla Rodríguez, dirigeante du MOI. Interview avec l'auteur, CABA, 05 septembre 2013).

[320] Rodríguez (2009, p.108).

Militant multipositionné et sensibilisé à la question sociale des squats, Abdala établit une passerelle entre les militants du MOI et les dirigeants ATE. Quand la CTA prend forme, le MOI y trouve un *« cadre d'action plus général de résistance au modèle néolibéral »* [321] et un soutien logistique pour mener ses activités. Sans doute, le processus de consolidation de la relation dont nous parle notre interlocutrice a été favorisé aussi bien par une préoccupation partagée autour de la problématique de l'habitat populaire que par la proximité sociale existant entre les experts du MOI et les cadres de l'Institut d'études de la CTA. Tel est le cas du directeur de l'institut, l'économiste Claudio Lozano, qui avait travaillé à la formation des communautés ecclésiastiques de base à l'époque où il militait au SERPAJ. Au sein des commissions thématiques mises en place par l'institut, les experts du MOI sont amenés à travailler avec des syndicalistes de l'ATE employés dans différentes agences étatiques de l'habitat[322] ainsi qu'avec des leaders territoriaux et des militants des communautés ecclésiastiques de base issus des bidonvilles de la province de Buenos Aires, qui venaient d'adhérer à la CTA. Cette confluence donne lieu à l'animation conjointe de plusieurs séminaires dédiés à la discussion du droit au logement, et également à la participation des dirigeants syndicaux à des rencontres du Secrétariat Latino-Américain du Logement Populaire, organisées tantôt à Buenos Aires, tantôt à Montevideo[323]. Parallèlement enfin démarre un projet coopératif commun entre ATE et MOI. À une micro-échelle, l'expérience de la coopérative *La Unión* reprenait le modèle coopératif des syndicats uruguayens, si cher aux militants du MOI[324].

2.1.2. La construction de la problématique de l'habitat au sein de la CTA

Au cours de ces *« interactions quotidiennes »* avec les dirigeants syndicaux, et en particulier avec ceux de l'Institut d'études, le MOI contribue activement à la

[321] Rodríguez (2009, p.136).

[322] Chaque province dispose de son propre Institut d'habitat et de logement. L'architecte Rubén Pascolini figure parmi ces cadres techniques ATE impliqués dans la formulation de la problématique de l'habitat populaire de la CTA. Délégué du personnel à l'Institut de l'habitat de la province de Buenos Aires, il milite pour la réorganisation des fonds de financement des logements populaires. Pascolini collabore également avec la commission de logement de l'Institut d'études CTA nationale et siégera au bureau directeur provisoire de la FTV à partir de 1997. Source : Entretien accordé à Cuestión urbana (2017), vol.(2), n°2, pp. 83-92.

[323] Par exemple, à l'occasion de la 2ème Rencontre du SELVIP à Buenos Aires.

[324] La coopérative *La Unión* a incorporé des travailleurs portuaires syndicalisés à ATE qui avaient, à cause des privatisations, perdu leur emploi ou se trouvaient dans une grande précarité. (Rodríguez 2009, p.129).

construction de la problématique de l'habitat au sein la CTA[325]. Ensemble, ils maintiennent de multiples connexions avec le terrain, que ce soit par le biais des coopératives MOI dans la Capitale, ou des associations populaires du grand Buenos Aires qui rejoignent la Centrale au milieu de la décennie (comme la Communauté *María de Nazaret* du quartier *Francisco Solano*). De même, la construction de la problématique est nourrie par des signaux faibles recueillis auprès des luttes des travailleurs salariés qui ne concernent pas directement l'habitat ou l'aménagement des quartiers défavorisés, mais qui permettent de percevoir l'évolution de l'environnement[326]. Graduellement, les experts affinent le diagnostic de la CTA à propos des réseaux territoriaux en identifiant les principaux freins à leur articulation et à l'aboutissement des actions collectives :

> « La profonde atomisation du secteur et la tendance à l'auto-isolement à l'égard des autres organisations. L'obligation de maintenir une négociation unilatérale avec l'État local et provincial et les pratiques clientélistes traditionnelles si communes dans ces thématiques. L'absence d'information systématisée et l'extrême faiblesse institutionnelle des acteurs sociaux impliqués dans cette problématique. » Source : CTA (1997) « Informe a la Mesa Nacional. Área de tierra y vivienda ». Archive Bibliothèque CTA, PUBCTA-000770.

Quelques années plus tard, le MOI prend part à la création de la Fédération Terre, Logement et Habitat (FTV) au sein de la CTA. Son expertise est une nouvelle fois mise à profit dans le travail d'élaboration du programme politique pour l'habitat populaire. Piloté par l'Institut d'études, le projet réunit des savoirs techniques détenus par ses cadres, par des militants des agences étatiques d'habitat et par les experts

[325] Pourtant, cette collaboration ne sera que tardivement traduite par des postes dans la direction de la Centrale : « Depuis lors, il y a eu de nombreuses interactions, des formations, des allers-retours. Puis le MOI a été invité à participer à la direction de CTA Capitale. Néstor Jeifetz a été secrétaire d'environnement à partir des années 2000. Depuis 2010, nous faisons partie de la direction nationale CTA ». (Carla Rodríguez, dirigeante du MOI. Interview avec l'auteur, CABA, 05 septembre 2013).

[326] Comme le montre ce compte rendu des actions menées dans la commune de *Quilmes* (petite couronne de Buenos Aires) en 1995 : « Le CTA de cette zone s'est rendu sur les lieux du conflit des travailleurs de l'entreprise d'autobus *El Halcón*, y apportant sa solidarité à ces camarades. Nous avons partagé l'angoisse et la lutte des « sans terre » de la [communauté] *Sarita de San Francisco Solano*. Nous avons réalisé des activités conjointes avec le centre d'étudiants de l'Université Nationale de *Quilmes*. Nous avons participé à des soupes populaires. Nous avons accompagné la lutte des camarades [agents] municipaux et de l'hôpital de *Solano*. Source : CTA (1996) « Anuario 1995 "Luchar contra el desempleo" ». Archive Bibliothèque CTA, PUBCTA-000164.

MOI, mais aussi des connaissances pratiques détenues par des leaders territoriaux[327]. Il s'agit de mettre au point un *« programme concret »* avec pour ambition d'en *« finir avec le déficit d'habitations avant 2005 »* [328]. Ce travail s'appuie sur des données statistiques, sur le décryptage de la législation et l'explication de critères techniques. Tout au long du document sont déclinés les volets de la planification d'une politique publique (diagnostic, revue du cadre juridique, objectifs, calendrier, mise en œuvre, ingénierie financière, suivi et évaluation) ciblant des actions à l'échelle nationale, provinciale et municipale. Le projet adopte une approche globale, intégrant des politiques de logement, de mobilité et d'accès aux services (électricité, eau, gaz) et avance des propositions finement détaillées (investissement public dans des logements sociaux, réforme du modèle de financement et recrutement de la main d'œuvre au sein des associations de quartiers pour dynamiser l'emploi, création d'une banque de terres et des entrepôts publics de matériaux de construction). Des politiques ciblées sont conçues pour élargir le périmètre des bénéficiaires au-delà des organisations de chômeurs. Certaines actions s'adressent aux petits paysans et aux peuples autochtones. D'autres visent la revalorisation salariale et l'amélioration des conditions de travail des ouvriers du bâtiment (Figure 8).

Le cœur du projet repose sur la redéfinition du rôle de l'État. À l'opposé de la pensée dominante dans les cercles du pouvoir, le document stipule qu'*« il est indispensable de renverser le résultat des politiques néolibérales qui ont fait du droit social au logement un rêve pratiquement inatteignable pour n'importe quel travailleur »*. Selon la conception de la Fédération Terre, Logement et Habitat, l'État doit reprendre en main la planification urbaine et s'engager dans la mise en chantier du programme afin de garantir la qualité de vie de la population. Les

[327] La composition du bureau provisoire de la FTV reflète cette préoccupation. Il est établi defaçon paritaire entre profils techniques et leaderships territoriaux, au moins formellement. Le comité est composé de neuf dirigeants élus et de trois coordinateurs techniques. On peut y ajouter l'économiste Claudio Lozano, directeur de l'Institut CTA, qui s'investit fortement dans ce travail. Parmi ces treize personnes, on dénombre sept dirigeants sociaux recouvrant différents secteurs de la lutte pour la terre et l'habitat : quartiers occupés, squats, villes de misère, peuples autochtones et petits paysans. C'est Luis D'Elía qui prend la direction de la fédération. Six autres membres sont des experts, dont les architectes Rubén Pascolini (délégué ATE de l'Institut de l'habitat de Buenos Aires) et Néstor Jeifetz (MOI). Source : CTA (1997) « Informe a la Mesa Nacional. Área de tierra y vivienda ». Archive Bibliothèque CTA, PUBCTA-000770.

[328] Source : Insituto de Formación (1997) Material de debate y de organización. Hacia una Política Nacional Comunitaria de Tierra, Vivienda y Hábitat la propuesta de los trabajadores argentinos. Archive Bibliothèque CTA, PUBCTA-000229.

pouvoirs publics sont donc sommés de renouveler leur arsenal juridique pour faciliter les expropriations de terrains, d'optimiser le modèle de financement immobilier et de réguler plus strictement les concessions de services publics privatisés. Tout cela doit se faire en tenant compte de la protection de l'environnement. Pour compléter cette transformation de l'action étatique, le projet prône une gestion participative pour impliquer des citoyens, des organisations sociales et syndicales à toutes les étapes d'un programme (du diagnostic et de la fixation des objectifs jusqu'à leur suivi et à leur évaluation). En creux, c'est un renouveau des paramètres de la démocratie qui est avancé par le projet.

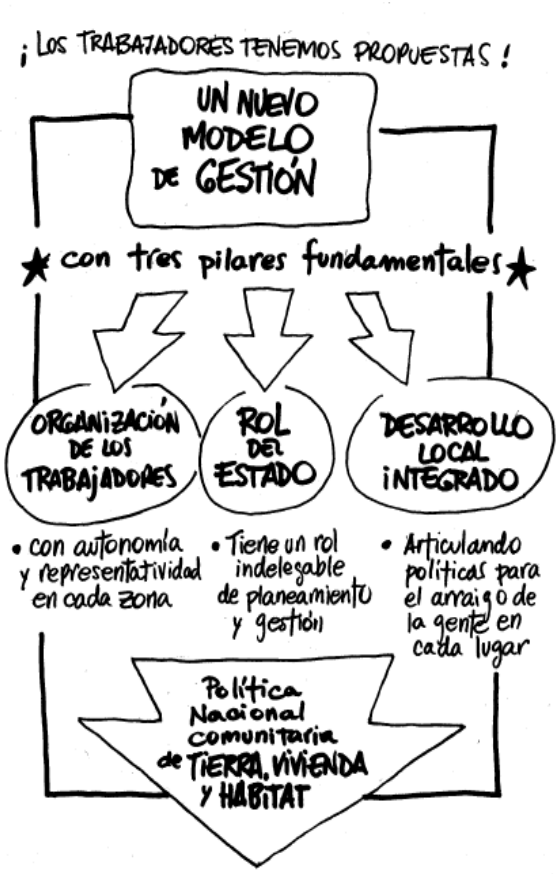


Figure 8. Schéma de synthèse extrait du programme d'habitat de la CTA. Du haut vers le bas : « Nous les travailleurs nous avons des propositions! Un nouveau modèle de gestion. Avec trois piliers fondamentaux. Organisation des travailleurs. Rôle de l'État. Développement local intégré. Pour une politique nationale communautaire de la Terre, du Logement et de l'Habitat. »

La co-conception du programme d'habitat constitue une opportunité pour les militants MOI d'apporter leurs compétences en faveur d'un projet plus ample. Ce faisant, ils obtiennent la valorisation de leur mode d'engagement fondé sur l'application de savoirs techniques et l'expertise. Dans le même temps, l'entreprise menée par l'institut habilite la CTA et la FTV à se revendiquer comme un espace légitime de formulation d'un problème public et de production d'expertise. La formulation du programme permet en outre de faire converger dans une ambition commune l'ensemble des demandes jusqu'ici essentiellement orientées vers l'obtention de ressources étatiques pour pallier des besoins immédiats, et des requêtes qui bien qu'étant plus amples (régularisation foncière, équipements urbains) restaient cantonnées au périmètre du quartier. Les dirigeants syndicaux entendent ainsi faire de la FTV un levier pour dépasser la démarche purement revendicative, caractéristique de la majorité des organisations

de chômeurs, et pour avancer vers la conception de véritables politiques publiques[329].

2.2. Les réseaux d'organisations de quartiers dans les faubourgs du grand Buenos Aires

La construction de la problématique du droit au logement au sein de la CTA est concomitante du processus de consolidation d'un réseau d'organisations territoriales dans la municipalité de *La Matanza,* la commune ouvrière la plus peuplée du grand Buenos Aires (1,1 million d'habitants en 1991)[330]. En effet, depuis les années 1980 les occupations illégales de terres se sont multipliées dans la banlieue de Buenos Aires comme un palliatif au manque de logements sociaux et à l'appauvrissement d'une population frappée par la transformation du tissu économique. Comme dans le cas du PADELAI, l'intervention d'ONG catholiques et de militants partisans est essentielle à l'organisation collective. Tout au long de la décennie, on voit émerger une nébuleuse d'organisations populaires (commissions de quartier, coopératives, cantines et garderies communautaires) dont l'action s'inscrit dans le périmètre du territoire (le quartier). C'est en se fondant sur la mobilisation de ces réseaux, politisés et progressivement articulés autour du leadership d'un certain Luis D'Elía, qu'en 1998 la CTA parvient à constituer l'une des plus puissantes organisations territoriales : la Fédération Terre, Logement et Habitat (FTV). L'analyse de ces parcours organisationnels et de l'itinéraire de leur leader éclaire les logiques de convergence qui culminent dans la création de la fédération.

[329] Cette démarche a abouti à micro-échelle. En 1998, le gouvernement de la province de Buenos Aires présente un projet de livraison de matériels de construction dans le but de favoriser la réhabilitation de logements populaires (*Viviendas Básicas Asistidas*). La commission de coordination du quartier Solana présente un projet alternatif, le « plan d'auto-construction et d'aide mutuelle », qui a été adopté par les autorités publiques. Conçu avec l'aide de la CTA et discuté avec les habitants des quartiers défavorisés, la proposition consistait à faire de la commission du quartier le responsable de l'organisation des travaux et de la distribution des ressources fournies par le gouvernement (Moreno 2003, p. 25). Dans ce cas, l'assistance technique fournie par la CTA remplace celle fournie auparavant par des ONG comme SERPAJ, FVC et SEDECA.

[330] Manzano 2007, p.239-255.

Désindustrialisation et transformation du paysage social du Grand Buenos Aires

Entre la fin de la dictature et la mise en place des institutions démocratiques, les premiers signes de la désindustrialisation commencent à se faire sentir dans les zones industrielles du pays, une tendance qui s'accélère à partir des années 1990. La petite couronne du Grand Buenos Aires est particulièrement touchée, compte tenu de sa densité de population et de sa concentration d'usines[331]. Au bout de deux décennies, la petite couronne est devenue un « cimetière de manufactures et des quartiers de chômage[332] ».

Entre 1974 et 1984, près de 7 % des usines ont fermé leurs portes. Dix ans plus tard, ce total s'élevait à 17 %. La disparition des emplois industriels se fait à une vitesse encore plus rapide : 12 % en 1984 et un tiers dix ans plus tard[333]. À l'inverse, l'évolution démographique est marquée par l'accroissement de la population au rythme moyen de plus d'un million de personnes par décennie[334]. Se constitue ainsi un écart entre la croissance démographique et la capacité d'absorption de la main d'œuvre par le secteur industriel. Dans le contexte d'austérité budgétaire des années 1980 et de crise hyper-inflationniste, cette force de travail ne parvient à se réorienter ni vers le secteur public ni vers le secteur des services. Par conséquent, le taux de chômage « passe de 1 % en 1980 à 6,4 % en 1990 et à 10 % en 1999 ». Le travail au noir passe de 18,7 % en 1980 à 34,3 % en 1990[335]. À la fin de la décennie, presque la moitié des habitants du Grand Buenos Aires sont en situation de pauvreté[336]. Dans les communes de *Quilmes* et de *La Matanza*, une partie de ces travailleurs précarisés ou exclus du marché de l'emploi se tourne vers de nouveaux modes de protestation.

[331] À titre de référence, en 2010, deux Argentins sur cinq résidaient dans la province de Buenos Aires. 65 % de cette population était concentrée dans les communes de la petite couronne. En termes économiques, le Produit Géographique Brut (PGB) de la province représente environ 30 % du PIB national. Source : Ministerio de Hacienda, Dirección Nacional de Asuntos Provinciales (2012). « Provincia de Buenos Aires : Informe sintético de caracterización socio-productiva ».

[332] Iulita (2017).

[333] Source : INDEC, Recensements Nationaux économiques. Données recompilées par Iulita (2017).

[334] Plus précisément, une augmentation de 976 080 dans les années 1980 (recensement de 1991) et de 1 368 082 dans les années 1990 (recensement de 2001). Source : Iulita (2017) d'après les données de l'INDEC.

[335] En outre, « le chômage du total de la population de la banlieue de la Capitale passe, quant à lui, de 8,5 % en 1990 à 15 % en 2000 et le nombre de travailleurs au noir évolue de 33 % à 38 % au cours de cette période » (Merklen 2001, p. 313).

[336] Merklen avance le taux de 47 % (2001, p. 8).

La première grande occupation de terres en province de Buenos Aires se produit à *San Francisco Solano,* à l'hiver 1981[337]. Pas moins de 4600 familles s'emparent d'un terrain privé situé dans une commune du sud de la province. L'occupation a été planifiée dans la paroisse *Itatí* et ce furent les jeunes de la communauté ecclésiastique de base (CEB) qui furent chargés de la répartition des lotissements. Dans les mois qui suivent, cinq quartiers populaires voient le jour. Le régime militaire ne tarde pas à mener des opérations de délogement, qui échouent à plusieurs reprises face à la résistance des familles épaulées par le curé d'*Itatí,* adepte du « mouvement des prêtres du tiers-monde », et de l'évêque de *Quilmes*, Jorge Novak, intervenu pour stopper l'avancée des engins excavateurs[338]. Des responsables partisans et des dirigeants syndicaux ont aussi apporté leur soutien. La menace d'expulsion a constitué un facteur d'incitation à l'organisation des familles qui adaptent à l'*asentamiento* (l'occupation)[339] le schéma typique du monde syndical : un délégué par pâté de maisons, une commission de délégués par quartier et une commission de coordination pour diriger l'ensemble de la zone. En 1983, l'ouverture démocratique desserre l'étau et constitue une opportunité pour la régularisation des quartiers. Avec l'aide technique procurée par le SERPAJ, la commission de coordination rédige une proposition de loi en vue de l'expropriation foncière et de l'octroi de titres de propriété. L'essence du texte est reprise par le gouvernement provincial (UCR) récemment élu[340].

Commence alors une nouvelle étape dans le fonctionnement de l'*asentamiento*. Une fois la situation juridique réglée, et le spectre de l'expulsion écarté, la plupart des familles se replient sur la sphère privée. Parallèlement, avec la normalisation de la vie politique, le rôle jusqu'ici mené par la commission est concurrencé par d'autres modes de mobilisation des *pobladores* tels que les Unités de base péronistes, où l'assistance aux familles se mêle à l'enrôlement partisan. La multipositionnalité des dirigeants territoriaux engagés dans des partis politiques

[337] Ce paragraphe s'appuie sur les travaux de Calvo (2003) et d'Echevarría (2015).

[338] Source : Página/12, édition du 19/08/2002. « *La autoridad te la da un proceso de construcción* ».

[339] *L'asentamiento* est le mot utilisé par les acteurs eux-mêmes pour désigner une occupation illégale de terres et le travail d'organisation du territoire pour le transformer en quartier populaire. On fait ici la différence avec un squat, qui consiste en l'occupation d'un immeuble. À l'instar de Merklen (2001), nous utiliserons les mots *asentamiento* et occupation comme des synonymes.

[340] Loi 10.239/1984.

amène des tensions au sein de la commission, qui finit par imploser. Ainsi, à la fin des années 1980, l'organisation du quartier est fragmentée autour de deux noyaux principaux. D'un côté, le club des mères *Communauté María de Nazaret*[341] dirigé par des femmes et lié à la paroisse, à la CEB et à Caritas. Il fonctionne comme une cantine communautaire qui sert des soupes populaires. De l'autre, l'UB péroniste, dont le principal leader, Juan Carlos Sánchez, était aussi l'un des référents de la commission de coordination. Lui et son groupe prennent toutefois leurs distances avec le parti après le virage néolibéral du gouvernement Menen. Ces leaders territoriaux se retranchent alors derrière la CTA, à laquelle ils adhèrent individuellement en 1992. Dès lors, les liens avec le club des mères se raffermissent et au milieu des années 1990 les deux groupes fusionnent et intègrent organiquement la Centrale.

Au milieu des années 1980, l'expérience accumulée pendant l'occupation de *Solano* s'est diffusée auprès d'autres quartiers défavorisés de la province de Buenos Aires. L'année 1985 a connu une saison des pluies particulièrement sévère et des milliers de personnes sont évacuées à cause des inondations. À *La Matanza*, quelques familles sont relogées dans des bâtiments de la Commission municipale du logement[342], mais des pans entiers de la population restent dans une situation précaire. Face à la lenteur de la réponse publique au besoin de reconstruction des habitations, des militants de la CEB proposent aux personnes victimes de dommages d'occuper des terres vierges.

C'est ainsi qu'en janvier 1986 deux cents familles établissent l'*asentamiento El Tambo*. Les *pobladores* reprennent le même mode opératoire que celui adopté à *Solano* : occupation de terres, désignation d'un corps de délégués, constitution d'une commission de coordination, revendication de la propriété foncière. Le mimétisme du répertoire d'action a été l'œuvre des réseaux catholiques

[341] Le nom du club évolue au gré des interactions avec ces différents acteurs et des contraintes posées par les pouvoirs publics. Quand il se constitue, en 1987, les leaders l'appellent « club des mères du quartier *El Tala* ». En 1993, l'Église apporte son soutien formel à l'initiative, renommée « club des mères communauté *María de Nazaret* ». Trois ans plus tard, un programme provincial de financement exige la requalification du club en centre d'attention intégral. Cette même année, il adopte la proposition de Caritas pour devenir le « centre communautaire *María Nazaret – Jorge Novak* » (Moreno, 2003).

[342] Manzano (2007).

progressistes. En effet, les militants de la CEB locale, dont un certain Luis D'Elía, avaient participé à des rencontres de formation à *Quilmes* où ils ont côtoyé des activistes ayant participé à l'occupation des terres à *Solano* quelques années plus tôt. Après les inondations, les échanges avec le groupe de Solano s'intensifient en vue de préparer l'occupation à *La Matanza*. Plusieurs réunions de planification ont lieu dans l'école du quartier où enseignait D'Elía, très investi dans l'entreprise. Juan Carlos Sánchez et d'autres leaders de *Solano* viennent partager leurs expériences, le modèle d'organisation et leurs stratégies pour tenir face aux délogements[343]. Par ailleurs, D'Elía sollicite du SERPAJ, où il avait travaillé, de l'assistance pour la délimitation des lotissements. Ainsi, « avant de prendre les terres, les occupants de *El Tambo* savaient déjà qu'ils allaient établir un *asentamiento* et la manière dont ils devaient s'organiser, ce qu'il fallait dire aux médias, quel type de terrain choisir et comment distribuer la population sur les terres[344] ».

À la différence de *Solano,* les dirigeants d'*El Tambo* parviennent à entretenir durablement la mobilisation[345]. Pour mieux gérer l'obtention des titres de propriété, la commission de coordination du quartier s'institutionnalise sous la forme de la coopérative *Unión, Solidaridad y Organización* (USO)[346]. En quelques années, *l'asentamiento* s'étend sur 200 hectares et accueille quatre mille familles, réparties entre les parcelles *El Tambo*, *Tambo* II et *Tambo* III[347]. Progressivement, la coopérative s'emploie à articulier d'autres organisations territoriales (associations de voisins, coopératives, cantines et maternelles communautaires) et se pose en noyau central d'un réseau de quartiers populaires (*red barrios[348]*). Ce réseau s'élargit rapidement : quatre organisations sont réunies en 1993, déjà vingt-trois deux ans plus tard. Elles sont plus d'une trentaine en 1996, parmi lesquelles le centre communautaire *María*

[343] Source : Página/12, édition du 19/08/2002. « *La autoridad te la da un proceso de construcción* ».

[344] Merkel (2001, p.355). Cependant, le travail préalable de planification ne résout pas tous les problèmes de coordination de l'action. Comme l'explique Luis D'Elía : « c'était un campement de fortune avec des centaines de tentes […]. Au départ, le processus était chaotique. Il y avait beaucoup de querelles entre les occupants et de sérieuses difficultés pour nourrir les familles installées ». Source : Página/12, édition du 19/08/2002. « *La autoridad te la da un proceso de construcción* ».

[345] Il faut remarquer qu'en dépit du rôle joué par la CEB à *La Matanza,* la paroisse s'abstient de soutenir le mouvement d'occupation (Merklen 2001).

[346] Union, Solidarité et Organisation. Armelino (2004).

[347] Source : Página/12, édition du 14/11/2006. « *Militante todo terreno* ».

[348] Réseau de quartiers.

Nazaret – Jorge Novak de *Solano,* qui avait déjà rejoint la CTA. Au total, on dénombre près de cent quartiers associés mi-2003[349]. Ainsi, au milieu des années 1990 la coopérative USO et son réseau se trouvent au centre de la gestion des besoins quotidiens de ces populations défavorisées : du recensement des foyers pauvres en vue de la distribution de l'aide alimentaire et des vêtements, à la mise en œuvre d'un programme autogéré de construction de logements, en passant par la revendication de l'urbanisation des *asentamientos* (construction d'écoles, de garderies et de centres médiaux, asphaltage de la voire, etc.). Après la privatisation des services publics, le réseau mobilise les quartiers dans des marches vers la Mairie pour protester contre les coupures d'électricité et les tarifs exorbitants pratiqués par les entreprises concessionnaires[350].

Tout au long de ce processus d'articulation, le réseau se consolide comme un espace de coopération d'une multiplicité d'acteurs et de logiques d'action où se côtoient des militants partisans, syndicaux et catholiques. Comme ailleurs, de nombreux dirigeants sont aussi engagés dans des partis de gauche, dans le péronisme ou dans le *Frente Grande*. D'autres portent la casquette syndicale, ce qui a permis au réseau de nouer des relations étroites avec les sections locales de l'ATE et de la CTA[351], sans oublier les CEB dont sept des douze existantes à *La Matanza* rejoignent le réseau de quartiers[352]. Parmi les membres plus chevronnés, il n'est pas rare d'en trouver présentant des carrières militantes accomplies dans ces différents espaces sociaux, voire des engagements simultanés dans l'organisation territoriale, un parti politique et le syndicat comme dans le cas de Luis D'Elía. C'est précisément parce qu'il occupe une position charnière entre ces différents univers sociaux que le dirigeant Luis D'Elía joue un rôle déterminant dans la consolidation de *l'asentamiento El Tambo,* dans l'articulation du réseau de quartiers et, plus tard, dans la formation de la FTV.

[349] Calvo (2003).

[350] Svampa & Pereyra (2003).

[351] Calvo (2003).

[352] Manzano (2007).

2.2.1. Luis D'Elía, un leader territorial à la croisée des espaces sociaux

À bien des égards, la trajectoire sociale du leader territorial Luis D'Elía témoigne de la paupérisation des franges de la classe moyenne basse, fruit de la transformation du tissu productif entamée à partir des années 1970 et du progressif désengagement social de l'État. Son père, Luis Omar D'Elía, était employé dans l'entreprise publique d'électricité. Sa mère, Ofelia García Prieto, était couturière (une profession artisanale peu qualifiée). Le couple s'installe à *La Matanza,* dans le quartier *Villa Luzuriaga,* habité par des classes moyennes basses à l'époque du premier gouvernement péroniste. À l'aide d'un crédit immobilier accordé par un organisme public ils y achètent leur pavillon[353]. En 1957 naît le premier de leurs trois enfants, Luis Ángel D'Elía. L'aîné grandit dans le quartier et poursuit ses études dans l'école publique à *Haedo*. Adolescent, il finit par abandonner le lycée après avoir redoublé à plusieurs reprises. Quelques années plus tard, il reprend ses études, encouragé par un séminariste de l'oratoire salésien *Sagrado Corazón*. Il entame alors une formation pour devenir enseignant et travaille, de temps en temps, dans des usines de la région[354]. En 1981, il obtient le diplôme d'instituteur, puis celui de professeur d'histoire (1985)[355]. Cependant, il ne décroche que des contrats de remplacement dans les écoles de *La Matanza* et mène une carrière professionnelle discontinue. Ce n'est qu'en 1992 qu'il est titularisé dans le collège construit dans l'*asentamiento El Tambo*[356]. Quand il participe à l'organisation de l'occupation en 1986, Luis D'Elía a presque trente ans, exerce un emploi précaire et habite, avec son épouse, dans un quartier pauvre. L'essentiel de son parcours se déroule entre sa ville natale et les communes adjacentes. Comme beaucoup de ses camarades, D'Elía est l'enfant d'un ancien bassin ouvrier au sein duquel la génération de ses parents avait pu atteindre un certain niveau de consommation à travers les subventions publiques (achat immobilier). Il n'a pas connu de véritable ascension sociale, voire a été confronté au déclassement (domicile dans un bidonville sans infrastructure de base, contrat de travail précaire et difficulté à être titularisé comme enseignant). C'est également un milieu qui favorise une socialisation militante précoce.

[353] Source : Diario Perfil, édition du 11/06/2017. « *Ofelia de D'Elía, la madre del piquetero oficialista* ».

[354] Source : Página/12, édition du 19/08/2002. « *La autoridad te la da un proceso de construcción* ».

[355] À l'Institut *Profesorado Manuel Dorrego de Morón*.

[356] Source : La Nación, édition du 20/04/2008. « *Luis D'Elía, el profesor que no da clases desde hace 20 años* ».

Luis D'Elía a été élevé dans un milieu péroniste et catholique. Son père était délégué d'entreprise du syndicat de *Luz y Fuerza*[357]. Lui et sa future épouse allaient ensemble aux meetings d'Evita et de Juan Perón à la *Plaza de Mayo*. Pendant la dictature, il crée une société de développement dans le quartier et ouvre une cantine populaire. Ofelia Prieto avait la politique dans le sang. Sa mère était socialiste et son père était un anarchiste espagnol qui, engagé contre le franquisme, s'était exilé en Argentine dans la seconde moitié des années 1930[358]. Depuis son enfance, la fratrie fréquente l'église du quartier avec ses parents. Dans sa jeunesse, D'Elía se rapproche de l'oratoire salésien *Sagrado Corazón,* où il rencontre *« des curés progressistes dans une église des pauvres »* [359]. À la fin des années 1970, il s'engage dans un activisme caritatif dans les villes de misère de *La Matanza*[360]*,* puis il travaille au SERPAJ. Quand advient l'occupation de terres à *Francisco Solano,* en 1981, le jeune homme milite activement dans la CEB de sa paroisse, *« une expérience qui initialement nous a servis comme lieu de formation de cadres et qui ensuite a impulsé notre lutte pour la terre »* [361]. Il adhère à cette époque à la section du syndicat SUTEBA de son collège sans pour autant entamer une carrière syndicale.

Dans le contexte de l'organisation de l'*asentamiento El Tambo*, à partir de 1986, D'Elía commence à côtoyer les milieux partisans. Une relation s'établit avec Carlos Auyero, du Parti Démocrate-Chrétien, très connecté au SERPAJ, qui convainc le dirigeant territorial de rejoindre le parti. En 1985, Auyero est élu député national pour la province de Buenos Aires. Pour ce scrutin, la liste de la DC avait porté la candidature d'Antonio Cafiero, un ancien poids lourd du péronisme provincial, proche des milieux catholiques progressistes qui se trouvait marginalisé au sein du PJ. L'alliance entre le courant Rénovation Péroniste et la DC permet à Cafiero d'affirmer son leadership et de prendre les rênes du PJ[362]. Deux ans plus tard, Cafiero remporte l'élection au siège de gouverneur de la province de Buenos Aires. Plusieurs cadres

[357] Force et Lumière.

[358] Source : Página/12, édition du 19/08/2002. « *La autoridad te la da un proceso de construcción* ».

[359] Source : Página/12, édition du 29/07/2001. « *Las vidas paralelas de los líderes piqueteros* ».

[360] Source : Página/12, édition du 14/11/2006. « *Militante todo terreno* ».

[361] Source : Página/12, édition du 19/08/2002. « *La autoridad te la da un proceso de construcción* ».

[362] Luis Brunati, à l'époque député provincial (PJ) et opérateur politique de la Rénovation Péroniste. Interview avec l'auteur, province de Buenos Aires, 23 avril 2011.

de la DC sont alors nommés à des postes dans la gestion provinciale. Parmi eux, D'Elía est embauché au deuxième échelon avant d'assumer une fonction de conseiller à l'éducation[363].

À travers ces liens politiques, D'Elía dispose d'un canal direct vers les autorités publiques. Il se trouve alors dans une position privilégiée, tantôt pour répondre aux besoins collectifs de l'*asentamiento*, tantôt pour trouver des solutions aux besoins individuels de certains habitants. Ce n'est pas un hasard si en 1991 un collège est inauguré dans *El Tambo*. Autrement dit, l'urbanisation du faubourg et l'institutionnalisation de la coopérative sont redevables de la capacité D'Elía à se procurer des ressources publiques, à l'épaisseur de son carnet d'adresses au sein de l'appareil étatique (bien entretenu malgré son départ du gouvernement) mais aussi à son habileté « à explorer les divisions intra et inter-partisanes et juridictionnelles », là où se chevauchent les compétences de la municipalité, de la province et les programmes nationaux[364]. Cette position charnière entre le quartier et les pouvoirs publics est une composante essentielle de sa légitimité en tant que dirigeant territorial et de sa propre réputation : *« Je suis, proclame-t-il, une figure de poids dans mon quartier »*[365]. En contrôlant les « circuits de médiation entre l'espace local et les institutions étatiques » Luis D'Elía s'est forgé une stature de notable à *La Matanza*[366].

Reconnus en dehors des frontières d'*El Tambo*, le leadership et les ressources de D'Elía sont une condition de possibilité de la formation du réseau de quartiers. À son tour, l'élargissement de son périmètre d'influence vient renforcer son prestige personnel. On constate ici une dynamique d'accumulation de capital social et symbolique qui ne tardera pas à être réinvestie dans d'autres univers sociaux. Avec la formation du réseau de quartiers se multiplient des échanges entre D'Elía et des leaders de l'opposition syndicale et partisane au gouvernement Menem. Pour ces différents acteurs, D'Elía apparaît comme un moyen d'accéder à la zone de *La*

[363] Source : La Nación, édition du 20/04/2008. « *Luis D'Elía, el profesor que no da clases desde hace 20 años* ».

[364] Svampa & Pereyra (2003, p.46).

[365] Source : Página/12, édition du 19/08/2002. « *La autoridad te la da un proceso de construcción* ». Il est intéressant de remarquer la différence avec les dirigeants du MOI, dont la légitimité repose sur une expertise technique relevant de compétences scolaires dont la plupart des *pobladores* ne disposent pas.

[366] Massicard (2004, p.103). Comme dans le cas des notables turcs, D'Elía ne s'appuie pas sur ses ressources économiques propres.

Matanza, un foyer de plus de 170 villes de misère et d'*asentamientos* où s'entassent 300 mille personnes, et qui constitue le district électoral le plus peuplé du grand Buenos Aires[367]. D'un côté, il est approché par les dirigeants de la CTA soucieux de fédérer cette nébuleuse d'organisations territoriales. De l'autre, des dirigeants politiques lui offrent une place dans la liste des candidats au siège de conseiller municipal pour le *Frente Grande*-FREPASO. Ce front de centre-gauche ne lui était pas étranger puisque ses anciens camarades de la DC, dont Auyero, s'y étaient déjà ralliés, ainsi que des secteurs péronistes mécontents de la politique menée par le président, dont certains issus du courant de Cafiero. En 1997, D'Elía organise le meeting de campagne du *Frente Grande*-FREPASO à *La Matanza*. Orateur *« magnétique »* [368] il est en première ligne dans le scénario, aux côtés des députés nationaux Mary Sánchez (CTERA) et Chacho Álvarez. La multitude rassemblée montrait surtout la force de mobilisation dont disposait D'Elía dans un bastion électoral traditionnellement acquis au péronisme[369].

Ainsi, à la fin de la décennie 1990, Luis D'Elía se trouve à la tête d'un dense réseau territorial, à l'intersection d'un milieu associatif (organisations de quartier), de milieux catholiques progressistes, de partis politiques de centre-gauche[370] et de la structure administrative de l'État. En retraçant sa trajectoire, on découvre une forme de notabilité assise sur le prompt réinvestissement des ressources accumulées entre ces différents espaces sociaux dans lesquels il circule. Dans un premier temps, c'est en tant représentant d'un groupe de *pobladores* que D'Elía fait appel à ses anciens contacts au SERPAJ, dont l'assistance permet l'organisation de la coopérative USO. Ce faisant, le dirigeant non seulement affermit son prestige (il fait preuve de sa capacité à apporter des solutions concrètes) mais assume également le contrôle de la distribution des bénéfices, sinon directement dans l'affectation des propriétés, du moins dans la gestion d'une procédure centralisée par la coopérative. Dans un deuxième temps, sa renommée est reconvertie dans l'espace politico-administratif. À travers la DC, il trouve une place dans les rouages de l'administration provinciale

[367] Source : Página/12, édition du 29/07/2001. « *Las vidas paralelas de los líderes piqueteros* ».

[368] Source : Página/12, édition du 14/11/2006. « *Militante todo terreno* ».

[369] Dans la province de Buenos Aires, « seuls [les péronistes] Eduardo Duhalde ou Alberto Pierri pouvaient le faire ». Source : Página/12, édition du 14/11/2006. « *Militante todo terreno* ».

[370] Lui est élu conseiller municipal de *La Matanza* pour la mandature 1997-2001.

qui lui permet d'obtenir plus facilement des ressources étatiques. Qu'elles soient ensuite réparties collectivement (urbanisation du quartier) ou individuellement (allocations familiales), ces ressources participent aussi bien au renforcement de sa réputation personnelle qu'à la dissémination de l'image du quartier. Le flux de familles arrivant à *El Tambo* ne cesse d'augmenter, au point que de nouveaux lotissements voient le jour. Par conséquent, à chaque nouvelle mobilisation, des cortèges de plus en plus nombreux octroient à D'Elía davantage de force pour marchander avec les autorités. Dans un troisième temps, le notable réinvestit le champ politique, cette fois-ci pour disputer un poste électif et rivaliser avec la redoutable machine électorale du PJ.

Ce type d'entreprise politique n'est pas sans rappeler celles déployées par la figure du *Big Man* en Afrique[371]. Tout au long de son itinéraire en effet, Luis D'Elía opère une transmutation cyclique de différents capitaux (social, symbolique, économique) qui se renforcent les uns les autres. Ce mécanisme d'entretien de sa notabilité est déterminant dans sa logique d'action. Ainsi, au milieu des années 1990, il se trouve engagé dans une dynamique d'accumulation et de fructification de ressources quand sont amorcées les discussions avec les syndicalistes pour que son réseau rallie la CTA. La Centrale apparaît alors comme une caisse de résonance à même d'amplifier la notoriété du leader territorial. Par la suite, ses ressources de notable exercent une influence déterminante sur la façon dont D'Elía construit sa relation avec la CTA et son positionnement au sein des jeux de pouvoir de la Centrale. En effet, sa façon d'exercer son leadership et les sources de sa légitimité diffèrent de celles d'autres organisations appartenant à la FTV (les experts du MOI ou les dirigeants du MTL par exemple) mais aussi des leaders syndicaux de l'ATE et de CTERA. À maintes reprises, il sera reproché à D'Elía d'imposer un modèle décisionnel vertical et de reproduire un type de transactions clientélaire. Ce type de leadership fondé sur la conversion cyclique de capitaux est l'un des facteurs qui explique son rapprochement du gouvernement de Néstor Kirchner quelques années plus tard.

[371] À ceci près que D'Elía ne distribue pas de ressources économiques propres mais étatiques. L'analogie n'est pour autant pas moins heuristique puisque « l'important ici n'est pas tant la nature des ressources contrôlées au départ que le processus d'interaction entre ces ressources » (Médard 1992, p.172).

2.3. L'imbrication des réseaux territoriaux dans la CTA : la Fédération Terre, logement et habitat

L'analyse des cas du MOI et de la Coopérative USO montre que depuis le milieu des années 1980, les zones les plus délaissées de la Capitale et de la province de Buenos Aires sont devenues un bassin de contestation, marqué par le foisonnement d'organisations de quartier et la reconfiguration de réseaux militants. À l'intersection d'une socialisation politique et religieuse, les acteurs les plus engagés s'efforcent de dresser des remparts contre l'exclusion sociale produite par l'application des politiques néolibérales. Leur rapprochement progressif vis-à-vis de la CTA a ainsi donné naissance à la Fédération Terre, logement et habitat (FTV).

Tout au long de la décennie, les responsables et les militants de la nouvelle Centrale ont multiplié les contacts avec ces organisations. À l'instar du cas du MOI, c'est à travers la routinisation des échanges que s'opère la confluence de ces secteurs de lutte. Ce rapprochement est opéré aussi bien par le haut et que par le bas. Dans leurs témoignages, les militants font ressortir l'importance accordée aux rapports personnels entretenus avec des camarades multipositionnés qui promeuvent la mise en relation avec la CTA, qu'ils soient des référents locaux attachés par des liens d'« amitié », ou des curés de la paroisse côtoyés au quotidien et dont l'avis semble apporter une garantie morale à l'adhésion. Ces acteurs opèrent un véritable « labourage », qui fait que les idées portées par la CTA trouvent progressivement un terreau fécond.

> « Comme d'habitude, au départ on a beaucoup discuté. D'ailleurs, je te raconte où nous avons eu les premières conversations : dans l'église du quartier, *El Patronato*, avec les curés. […] Une église qui est la mère de toutes des communautés de base [CEB]. Nous nous sommes réunis, les référents des différents quartiers, et dans une *mateada* avec les trois curés, nous avons discuté de la proposition de nous incorporer à la CTA. » (Homme de 37 ans, Militant CTA *Solano*. Propos recueillis par Calvo 2003, p. 17).

> « Nous y avons adhéré surtout parce que nous sommes du quartier et *les camarades qui dirigent [la section locale de la CTA] sont tous du quartier*. C'est

> alors *par la grande amitié que nous avons adhéré*. C'est aussi parce que nous nous dirigeons tous vers le même objectif : les terres et tout ça, le logement, la santé, l'éducation et tout ça. [...] comme la pensée est la même, les inquiétudes sont les mêmes ». (Homme de 60 ans, Référent de longue date du quartier *Solano*. Propos recueillis par Calvo 2003, p. 13)

Par le haut, les dirigeants syndicaux s'investissent personnellement dans l'établissement de passerelles par le biais *« d'interventions dans des conflits concrets »*[372]. Ils multiplient les déplacements dans la capitale pour soutenir les squats et les villes de misère, mais aussi à l'intérieur du pays où ils rencontrent des organisations de paysans et de peuples autochtones. Dans la province de Buenos Aires, ils fréquentent d'abord l'*asentamiento* de *Solano* et accompagnent les mobilisations du personnel à l'hôpital de la municipalité[373]. Leurs relais sur le terrain, associations de quartier ou sections locales des syndicats, favorisent leur introduction dans d'autres *asentamientos* de *La Matanza*. C'est ainsi qu'en 1996 Víctor De Gennaro et Luis D'Elía font connaissance, à l'occasion d'une grève de la faim menée dans l'église *Sagrado Corazón*. Le syndicaliste y est venu appuyer la demande d'aides sociales réclamées par les *pobladores*. De la rencontre entre les deux dirigeants naît l'idée du rattachement de la coopérative USO à la CTA.

La circulation de militants multipositionnés et de dirigeants syndicaux dans ce milieu contestataire a créé les conditions du ralliement des organisations territoriales à la CTA. Au cours de ces interactions s'est construite une relation de confiance, qui a rendu possible la convergence des intérêts : la coordination d'actions communes pour amplifier la lutte sociale et, plus globalement, s'opposer au modèle socio-économique. En ce qui concerne les organisations territoriales, l'adhésion à la CTA apparaît comme « *une opportunité pour faire un saut qualitatif, en sortant du quartier pour rentrer dans un cadre beaucoup plus grand, beaucoup plus large, celui d'une Centrale des Travailleurs* »[374]. Dans cette optique, l'enjeu est de constituer une masse critique et de décloisonner le périmètre d'action pour

[372] Source : CTA (1997) « Informe a la Mesa Nacional. Área de tierra y vivienda ». Archive Bibliothèque CTA, PUBCTA-000770.

[373] Source : CTA (1996) « Anuario 1995 "Luchar contra el desempleo" ». Archive Bibliothèque CTA, PUBCTA-000164.

[374] Homme de 37 ans, Militant CTA *Solano*. Propos recueillis par Calvo 2003, p. 17

surmonter les limitations inhérentes à la taille microscopique de la plupart des organisations qui gravitent dans ces réseaux.

En avril 1997 sont lancées les bases de la FTV lors d'une rencontre à *La Matanza,* à laquelle participent 120 organisations. Issues de plusieurs provinces, elles couvrent un vaste éventail de secteurs en lutte : syndicats ; *asentamientos* ; squats ; coopératives et centres communautaires ; communautés ecclésiastiques de base ; organisations d'occupants de terres rurales et de paysans ; organisations de peuples autochtones[375]. L'année suivante, la fédération est formalisée lors de son premier congrès national. Malgré cette densité organisationnelle, il convient de noter que les entrepreneurs de la CTA-FTV ne parviennent pas à rallier la branche *piquetera* du Courant Classiste et Combatif (CCC)[376] qui surgit à la même époque à *La Matanza*. Il n'empêche que la FTV et la CCC maintiendront des relations suffisamment fluides pour coordonner des actions conjointes. Quoi qu'il en soit, force est de constater que le noyau dur de la FTV demeure à *La Matanza* ; c'est le réseau de quartiers dirigé par D'Elía qui en constitue l'épine dorsale. C'est lui d'ailleurs qui en assume le secrétariat, ce qui lui confère une fonction de coordination à l'échelle nationale.

Par ailleurs, la fédération voit le jour dans un contexte de transformation du répertoire d'actions des organisations de quartier, qui privilégient dorénavant le barrage routier (*piquete*). Au tournant de la décennie, ce système d'action structuré autour d'une coalition multisectorielle (CTA-FTV à laquelle s'associe la CCC) et d'un mode de protestation disruptif (le *piquete*) fait ces preuves. Au printemps 2000 puis à l'automne 2001, les trois acteurs orchestrent l'obstruction de l'autoroute nationale n° 3 à *La Matanza*. Ce furent des actions massives. À chaque reprise, pas moins de 4 000 manifestants sont rassemblés, des hommes et des femmes de tous âges, des nourrissons jusqu'aux personnes âgées. Les barrages sont maintenus pendant six jours pour le premier, et dix-huit pour le second. Il s'agit d'une durée exceptionnellement longue quand on sait que le gouvernement a fait le pari de l'essoufflement rapide

[375] Source : CTA (1997). Área de tierra y vivienda. Informe a la Mesa Nacional. Un Muevo Espacio de Lucha de los Trabajadores. Archives Bibliothèque CTA, PUBCTA-000770. Le Congrès fondateur de la FTV a lieu en juillet 1998. Y participent 1650 délégués représentant 17 provinces. En termes juridiques, la FTV prend la forme d'une association civile (Manzano 2007).

[376] Le CCC est un courant syndical créé par le Parti Communiste Révolutionnaire. Il déploie des ramifications dans le secteur des mouvements sociaux de retraités et de chômeurs.

du mouvement[377]. Du côté syndical, la CTA fournit un appui substantiel sur trois axes : logistique, communicationnel et stratégique.

Un important effort logistique est nécessaire au maintien de ces *piquetes*, organisés comme un vaste campement de fortune s'étendant sur 600 mètres le long de la route. Les syndicats pourvoient les familles en moyens matériels à travers l'approvisionnement en denrées alimentaires (comme le font d'ailleurs des partis politiques et des centres d'étudiants) ou encore par la mise à disposition des toilettes du siège local ATE. De plus, les *piqueteros* peuvent bénéficier, dans la tente installée par ATE, de soins médicaux d'urgence assurés par des médecins et des infirmiers affiliés au syndicat[378]. L'importance d'un tel soutien est reconnue même parmi les responsables des mouvements sociaux rivaux de la fédération. Lors d'une assemblée du CTD *Aníbal Verón*, un militant exprime son étonnement devant la capacité d'endurance de la FTV :

> « Militant : Je ne sais pas comment ils font à *La Matanza* pour rester 17 jours sur la route et que les gens disent qu'ils mangent mieux là-bas que chez eux ! Nous n'avons pas les ressources pour soutenir des soupes populaires pendant si longtemps. »
>
> Dirigeant : À *La Matanza* il y a des structures syndicales comme SUTEBA et ATE, qui soutiennent le conflit. Et différents niveaux d'accord avec le Maire Balestrini [PJ] et des fonctionnaires du gouvernement provincial qui garantissent l'alimentation de nombreuses personnes pendant toute la durée du conflit. » (Compte rendu de l'assemblée de la CTD *Aníbal Verón* réalisée le 22/11/2001, recueilli par Pacheco 2004, p. 73)

Sur le plan communicationnel, l'apport de la CTA intervient à deux niveaux. D'une part, les déplacements du secrétaire général Víctor De Gennaro au campement génèrent des événements qui entretiennent l'intérêt des médias pour la mobilisation. Ce faisant, la Centrale accroît la visibilité de la protestation. D'autre part, les ateliers

[377] Source : La Nación, édition du 31/10/2000. « *Un masivo corte en la ruta 3 trae los piquetes a la puerta de Buenos Aires* ».

[378] Manzano (2007). L'auteur fait un récit détaillé du rituel d'occupation d'un *piquete* et du quotidien des manifestants.

pédagogiques animés par les délégués SUTEBA auprès des enfants donnent à voir le *piquete* comme « *un lieu où l'on apprend* »[379]. Or, dans un contexte où les représentations propagées dans la presse étaient plutôt négatives et délégitimatrices (suspicion de pratiques clientélaires, mise en exergue d'actions violentes et de la présence de délinquants, défense de la liberté de circulation)[380], les enseignants concourent à la déconstruction du stigmate du chômeur *piquetero* barrant la voie publique.

Enfin, sur le plan stratégique, la CTA met son capital institutionnel au service de l'agenda revendicatif. En novembre 2000, ce fut la menace d'une grève, brandie conjointement par la CTA et le MTA, qui a bousculé le rapport de force avec le gouvernement en accélérant la résolution du conflit[381]. Six mois plus tard, la présence de De Gennaro à la signature de l'accord avec les autorités publiques, aux côtés des dirigeants *piqueteros*, indique le rôle actif joué par la Centrale dans le dénouement des négociations [382]. En effet, le poids des ressources de la CTA dans l'obtention de concessions est couramment évoqué dans des témoignages qui reviennent sur les réussites d'autres mobilisations :

> « Pendant le processus de régularisation de la coopérative Perú, en 1998, nous avions réussi à faire en sorte que [l'assemblée législative de la Capitale] approuve une ordonnance. Mais le chef de gouvernement, Fernando de la Rúa, a posé son veto. Dans ce contexte, Víctor De Gennaro a convoqué une réunion pour débattre de la question et clarifier la situation à De la Rúa. Il y est allé avec Néstor Jeifetz [dirigeant du MOI] et la présidente de la coopérative. Ce fut une intrusion utile parce que si De la Rúa n'a jamais appuyé le projet, on est parvenu à faire valider l'ordonnance. Et aujourd'hui la coopérative Perú est en train de

[379] Manzano (2007, p.42).

[380] Comme dans les soupçons soulevés par cette note publiée par un journal conservateur : « *Au-delà des questions de clientélisme politique dans l'usage [des allocations], les fonctionnaires du Ministère du travail cherchent une façon d'éviter que les personnes ayant un emploi non déclaré, couramment appelé travail au noir, puissent bénéficier d'une subvention visant à réduire l'indigence* ». *La Nación*, édition du 24/05/2001. « *Mitos y verdades de los planes Trabajar* ». Bien que les grands médias affichent une grande méfiance à l'égard du mouvement *piquetero*, le traitement par la presse oscille entre des représentations nuancées et des stéréotypes négatifs (voir : Lenguita 2013; Benclowicz 2017).

[381] Source : Página/12, édition du 05/11/2000. « *Un triunfo para el piquete* ».

[382] Source : La Nación, édition du 24/05/2001. « *Levantan el corte de ruta en La Matanza* ».

terminer son chantier. » (Carla Rodríguez, dirigeante du MOI. Interview avec l'auteur, CABA, 05 septembre 2013).

« Parmi toutes les démarches que nous faisons, certaines sont menées au nom de la commission du quartier. D'autres, voire la grande majorité, c'est à travers la CTA qui nous épaule et c'est pour ça que, à de nombreuses reprises, l'on obtient des choses. » (Homme de 60 ans, Référent de longue date du quartier *Solano*. Propos recueillis par Calvo 2003, p. 13)

À la fin du cycle protestataire, la coalition FTV-CTA et CCC peut se prévaloir d'une double réussite. Concernant les exigences du mouvement, elles ont été globalement satisfaites. Les *piqueteros* obtiennent 7 500 allocations sociales, la distribution de denrées alimentaires et de médicaments, en plus d'une promesse de réalisation de travaux de voirie et de la rénovation des écoles[383]. Sur le plan politique, la victoire est tout aussi remarquable. Le mouvement a non seulement écarté la possibilité d'un délogement musclé, mais également imposé ses propres conditions pour l'avancement des négociations. Les leaders ont contraint les hauts fonctionnaires des trois échelles de pouvoir à s'asseoir à la table des négociations. Ils ont d'ailleurs refusé la médiation du secrétaire personnel de la présidence et ont été en mesure d'exiger la présence exclusive des Ministres d'État.

Par conséquent, fin 2001, la FTV se trouve dans une position de force, considérée comme l'un des plus grands mouvements *piqueteros* du pays[384]. Ses rangs ne cessent de grandir, comme le montre le ralliement de trois nouvelles organisations de chômeurs : les mouvements *Barrios de Pie* (2001), *Tereza Vive* (2002) et le Mouvement Territorial pour la Libération (MTL, 2002). À son tour, la Centrale opère comme un multiplicateur de forces, procurant différentes ressources qui renforcent les mobilisations : soutien logistique, contacts dans le milieu politique, visibilité médiatique, expertise technique (nous analyserons ce point par la suite). Ainsi, l'articulation des réseaux territoriaux amplifie l'étendue du milieu oppositionnel structuré par la CTA, tout en consolidant sa place de catalyseur des luttes sociales.

[383] Source : El Clarín, édition du 24/05/2001. « *Hubo acuerdo con los piqueteros y levantaron el corte de la ruta* ».

[384] Source : Página/12, édition du 29/07/2001. « *Las vidas paralelas de los líderes piqueteros* ».

Toutefois, l'incorporation de la fédération de *piqueteros* dans la Centrale ne se fait pas naturellement. Elle doit surmonter d'importants écueils, à commencer par le besoin d'aplanir les tensions découlant de la diversité des trajectoires et des objectifs des multiples acteurs territoriaux, ainsi que des discordances entre ATE et CTERA sur la façon de s'articuler avec les mouvements sociaux.

2.3.1. Reformuler l'identité sociale des travailleurs : les écueils sociologiques d'une entreprise d'unification symbolique

Force est de reconnaître que l'incorporation des mouvements sociaux au sein de la CTA constitue un alliage complexe : comment harmoniser un univers si dissemblable d'identités organisationnelles, de visions et d'intérêts, ou encore d'idéologies politiques dans une fédération qui regroupe aussi bien des paysans sans terre, des peuples autochtones et des mouvements urbains ? Si ces acteurs partagent une même situation de marginalité sociale, la stabilisation du système de coopération est cependant loin d'être acquise. Il suffit de rappeler que l'identité de l'*asentamiento El Tambo* a été largement redevable du rejet, voire de la stigmatisation, du modèle d'occupation des bidonvilles[385], ou que les squats dans la ville de Buenos Aires mobilisent des membres des petites classes moyennes appauvries qui refusent de se faire étiqueter comme « chômeurs »[386]. Ce groupe est en effet composé de sous-catégories ayant connu différents types de rapport au marché du travail (voir encadré). Dans la majorité des cas étudiés ici, cette diversité de parcours professionnels est un composant fondamental de la construction identitaire des collectifs qui se structurent autour de distinctions entre les différentes sous-catégories des classes populaires.

[385] Merklen a constaté que les habitants des *asentamientos* faisaient souvent la distinction en affirmant que « Ceci n'est pas un bidonville, c'est un quartier ». Cette dichotomie discursive, qui cherche à s'éloigner symboliquement de la catégorie sociale des « misérables » (les bidonvilles en argentine sont appelés « villes de misère ») repose sur un mode d'occupation différenciée de l'espace urbain. Le sociologue explique que « les villes de misère ont pour origine des occupations spontanées et sans planification, raison pour laquelle l'entassement et la promiscuité sont devenus ses caractéristiques les plus remarquables. Au contraire, les occupants des *asentamientos* s'organisent avant l'occupation des terres et font une utilisation de l'espace urbain parfaitement rationalisée, dans laquelle ils reprennent la configuration du reste de la ville, en se pliant aux normes légales pour l'usage du sol ». (Merklen 2007, p.13-14).

[386] Rodríguez (2009).

Si le MOI, la coopérative USO et la Fédération des quartiers marginalisés de la capitale fédérale siègent au bureau provisoire de la FTV en tant que représentants des classes populaires, leurs interactions vont être structurées par la façon dont ces acteurs se perçoivent réciproquement. L'assemblage de la FTV est d'autant plus complexe que les disparités de position sociale sont objectivées dans l'écart entre les conditions de vie de ces populations défavorisées et celles des employés publics appartenant à ATE et à CTERA. Enfin, la fédération est également traversée par des divergences idéologiques, car certains mouvements de chômeurs sont liés à des partis politiques d'extrême-gauche, à l'instar du Mouvement Territorial de Libération qui a été créé par le Parti Communiste.

La diversité des parcours socio-professionnels des *piqueteros*

Bien que les occupants, *pobladores* et squatteurs, partagent une condition sociale similaire, tous n'ont pas la même trajectoire professionnelle. Il est possible de dissocier trois sous-groupes qui se différencient par la position sociale de départ et le type de lien établi avec le marché du travail. Premièrement, les couches les plus défavorisées : elles comprennent des travailleurs peu qualifiés qui subsistent grâce à des emplois « au noir » et précaires. Ce sont souvent des trajectoires marquées par l'instabilité professionnelle où alternent des « périodes d'emploi – formel ou précaire – et de chômage[387] ». Deuxièmement, une frange de la classe moyenne basse en déclassement : on y trouve des anciens employés et des ouvriers des usines frappés par le chômage. Ils affichent un « parcours professionnel plus stable, brutalement interrompu[388] ». S'y ajoutent des salariés à faible rémunération disposant d'un lien stable avec le marché du travail dans les secteurs de la construction, de l'hôtellerie, de la restauration, ou encore des travailleurs du secteur public mal payés comme les aides-soignantes ou les agents d'entretien des municipalités[389]. Troisièmement et enfin, les jeunes qui, dans les années 1990, ne parviennent pas à s'insérer sur le marché du travail et se retrouvent dans une situation d'extrême vulnérabilité[390].

[387] Svampa & Pereyra 2004, pp. 429-431

[388] Svampa & Pereyra 2004, pp. 429-431

[389] Rodríguez 2009, pp.119-121.

[390] Langou *et. al.* (2014) soulignent le fait que « les cohortes exposées à des plus hauts niveaux de chômage et d'informalité pendant leur jeunesse affrontent, à l'âge adulte, des conditions plus difficiles sur le marché du travail. Les effets adverses (*scarring effects*) sont d'autant plus significatifs chez les jeunes moins diplômés » (p.19).

Indubitablement, si ces différents réseaux ont conflué dans la formation FTV, c'est parce qu'ils se reconnaissaient dans le *master frame* de la contestation du modèle néolibéral et qu'ils trouvaient de l'intérêt à rassembler leurs forces pour résoudre leurs problèmes quotidiens. Pour que le système de coopération de cette nébuleuse se consolide cependant, il fallait encore parachever une harmonisation minimale de leur vision des enjeux et instaurer des espaces d'interaction à même d'étayer la création de liens inter-organisationnels. Une opération d'homogénéisation, donc, dans laquelle l'institut d'études et de formation s'est directement impliqué. À cet égard, l'offre de séminaires aussitôt mise en place remplissait deux fonctions : d'une part, les ateliers devaient fournir aux militants de terrain et aux cadres intermédiaires des organisations territoriales un socle de connaissances communes[391]. D'autre part, ils constituaient des lieux de sociabilité, comme on peut le constater dans le récit de cette militante de la CTA de *Solano*, à La Matanza :

> « Notre section n'est *pas composée par des syndicats. Nous sommes tous des chômeurs*, tu vois ? Et en plus, *nous menons un travail de terrain auprès des gens*. Tu sais quoi ? L'autre jour je me souvenais que j'étais allée à une formation faite là-bas, dans le [siège de la] CTA. J'étais dans un groupe avec des syndicalistes d'Aerolíneas[392]. […] Nous étions en train de *raconter notre expérience* avec les gens, tu vois. Et tu sais quoi ? Lors de la pause, un dirigeant syndical est venu m'approcher et il m'a dit qu'il ne comprenait pas en quoi consistait ce travail avec les gens. Parce que lui était habitué à travailler au niveau syndical. Et il disait "mais c'est comment ce travail ?" Tu vois ? Non, *il ne comprenait pas*, et alors *il nous posait des questions*. D'ailleurs, l'autre jour est venu un économiste qui nous a dit que le peuple allait sortir [de sa situation] quand il s'organiserait réellement, non ? Et il disait que *la CTA de Solano était l'un des exemples, parce que c'est celle qui est la plus organisée à ce niveau, celui du peuple, dans le quartier, non ? »* (Femme de 40 ans, Militante CTA/FTV *Solano*. Propos recueillis par Calvo 2003, p. 17).

Cet extrait donne à voir la façon dont la routinisation des interactions, y compris informelles (pendant la pause), permet aux acteurs de mieux comprendre leurs

[391] La co-construction du programme d'action pour l'habitat populaire contribue également à l'harmonisation de leur vision des enjeux et de leurs stratégies d'action.

[392] Syndicat de personnels au sol, *Asociación del Personal Aeronáutico* APA.

partenaires et leurs modes d'action différenciés (*« un travail de terrain avec les gens »*). L'intérêt suscité par l'expérience de cette militante territoriale auprès des syndicalistes (*« raconter notre expérience »*, *« il nous posait des questions »*), ou encore la remarque faite par l'économiste (*« la CTA de Solano était l'un des exemples »*), procurent un sentiment de reconnaissance de l'engagement et valorisent le travail militant. Ces échanges symboliques favorisent le rapprochement de militants issus de secteurs de lutte et de milieux sociaux différenciés. Ce faisant, la socialisation militante se pose comme rempart à la désaffiliation des catégories populaires[393]. Elle contribue à retisser des liens et à réinscrire ces groupes dans la structure sociale, non plus comme des « exclus » mais en tant qu'acteurs à part entière, c'est-à-dire à *« récupérer »*, *« redécouvrir »*, *« affirmer »* leur identité en tant que « travailleurs »[394] :

> *« Nous avons été des ouvriers. Quand nous sommes devenus des chômeurs, nous avons perdu cette identité. C'est pour ça qu'il faut récupérer l'identité du travailleur.* Pour ce faire, on parle d'un cadre organisationnel pour pouvoir se battre pour nos revendications. C'est ça le travail qu'on est en train d'accomplir. » (Juan Carlos Sánchez, Secrétaire général de la Section CTA *Villa Solano*. Propos recueillis par Rauber 2000, p.113-114).

> « Je crois réellement que les dirigeants qui ont fondé la CTA ont fait preuve d'un grand discernement politique : se rendre compte *où étaient les travailleurs qui ont été expulsés.* Se rendre compte de *l'importance des territoires*, de la potentialité qu'il y avait dans les territoires, les quartiers. Eh bien, cela nous a permis de *nous redécouvrir en tant que travailleurs, et d'affirmer notre identité en tant que travailleurs*. Je crois qu'il y a eu ici un discernement incontestable. » (Luis D'Elía, Coordinateur national de la Fédération des travailleurs pour la terre, le logement et l'habitat. Propos recueillis par Rauber 2000, p.92).

[393] La désaffiliation désigne le processus de déstabilisation des catégories populaires provoqué par la « décomposition des liens qui les inscrivaient dans la structure sociale, notamment autour du travail et de l'État ». (Merklen 2001, p.11-12).

[394] Notre interprétation diffère sensiblement de l'usage fait par Calvo (2003) de cet extrait. L'auteur s'intéresse à la singularité de la section CTA *Solano,* soulignant l'autonomie symbolique dont elle dispose face aux syndicats et la reconnaissance dont elle jouit au sein de la Centrale.

En effet, la redéfinition de l'identité sociale de la classe travailleuse constitue une pierre angulaire de la consolidation de la FTV et, plus largement, de toute l'entreprise culturelle de la CTA. La Centrale s'efforce de reconstruire l'identité de classe sous un principe élargi en y réunissant les salariés, les chômeurs, les précaires, et les retraités. Plutôt que dans le statut contractuel, c'est davantage dans la condition de soumission à un modèle économique excluant que se redéfinit l'identité du travailleur[395].

> « Nous considérons indispensable qu'une Centrale des travailleurs prenne en charge la [problématique de la] précarité des relations de travail qui a été installée par le modèle dominant. *Les chômeurs, les salariés en intérim, les auto-entrepreneurs constituent une partie importante de la nouvelle classe travailleuse. […] À cause de ce modèle d'exclusion une partie significative de la classe travailleuse est devenue orpheline*. Notre proposition est de la soustraire à cet état par l'organisation sociale et par l'expression de ses droits et de sa dignité. » (CTA 1996. 1° Congreso Nacional de Delegados 1996. Material de trabajo preparatorio n° 3. La nueva etapa en el desarrollo organizativo del CTA. Aportes para la construcción de una nueva estrategia de poder en la Argentina)[396].

> *« Ce qui est essentiel, crucial, est de hiérarchiser et d'affermir l'identité du travailleur*. *Depuis le [sommet] du pouvoir, on nous a dit : "la classe travailleuse a disparu*. Il n'y a plus de travail, c'est la fin du travail". […] Notre réponse la plus forte est de dire : ça c'est un mensonge, ça c'est une fable. Il y a du travail [sous-payé, précaire, déguisé.] Ce qui n'existe pas, c'est quelqu'un prêt à le payer. Parce que du travail il y en a dans tous les coins. *Alors, notre préoccupation fondamentale est de récupérer la fierté d'être travailleur*. » (Víctor Mendibil, Secrétaire général de la Fédération d'agents de la justice argentine. Propos recueillis par Rauber 2000, p.250).

[395] Dans ce processus, on retrouve aussi la volonté de contrer l'individualisation des rapports sociaux représentée par la figure du client-consommateur. « Les groupes transnationaux ou multinationaux […] créent une nouvelle identité pour les Argentins : nous sommes tous des clients. Notre tâche est de montrer que nous sommes tous des travailleurs, et en tant que tels que nous pouvons être des citoyens et des usagers ». (José Rigane, Secrétaire général de FETERA, Secrétaire de l'intérieur CTA Nationale). Source : CTA (1999). Magazine Conexión Semanal N° 65, août.

[396] Source : Archives Bibliothèque CTA, PUBCTA-000186.

L'efficacité de cette opération d'unification symbolique repose à la fois sur l'énonciation de discours et sur la réalisation d'actions communes (Figure 9). Les meetings, marches, barrages routiers et séminaires de formation créent des opportunités d'entre-soi qui nourrissent la reconnaissance de l'autre et, par-là, participent à la construction de cette identité commune. Cependant, il s'agit d'un processus lent et non linéaire qui ne parvient jamais à effacer complètement la distinction objective qui demeure entre acteurs inégalement situés dans la structure sociale. Comme le rappelle la militante de la FTV *Solano*, dans l'extrait cité plus haut : *« notre section n'est pas composée par des syndicats. Nous sommes tous des chômeurs »*[397]. Pour le dirigeant local Juan Carlos Sánchez, cette unification pose *« un grand défi, un grand sacrifice. Parce que ce n'est pas pareil d'être dans une usine percevant un salaire et d'être dans le quartier, sans aucun salaire et aucune protection sociale »* [398].

Figure 9 : « Nous sommes tous appauvris ». Intervention artistique dans l'espace publique. À travers les pancartes, parapluies, masques, graffitis, un collectif culturel de la CTA met en scène l'unification symbolique entre les travailleurs en poste et ceux sans-emploi. Source : Magazine CTA, édition du novembre 2004. « Activismo politico y cultural ». ». Archive Bibliothèque CTA.

[397] Femme de 40 ans, Militante CTA/FTV *Solano*. Propos recueillis par Calvo 2003, p. 17.

[398] Juan Carlos Sánchez, Secrétaire général de la Section CTA *Villa Solano*. Propos recueillis par Rauber 2000, p.113-114.

En ce sens, même les expériences conjointes de terrain sont inégalement vécues par les acteurs. La majorité des militants syndicaux ne dorment pas dans les campements lors des barrages routiers, ni dans les squats. Ils n'éprouvent pas la promiscuité d'une occupation, ne cohabitent pas, jour et nuit, avec les difficultés d'alimentation, d'hygiène, de repos, etc. Bien qu'ils construisent un lien de proximité, il leur reste toujours des marges de distanciation à l'égard de la réalité quotidienne des populations démunies[399]. L'un de nos interlocuteurs nous raconte comment à l'intérieur du même quartier se dressent les frontières sociales entre les mouvements sociaux, qui s'occupent des besoins des classes populaires, et le personnel médical et paramédical qui travaille dans les hôpitaux du coin :

> « Je te raconte une anecdote. La CTA de Parque Patricios [zone sud de la Capitale] se situe dans une zone qui héberge la plus grande concentration hospitalière d'Amérique latine : il y a quatorze hôpitaux et centres de santé. Alors nous avons créé un mouvement de défense de l'hôpital public dans les années 1990. On se réunissait avec les travailleurs de l'hôpital psychiatrique, de l'hôpital pour enfants, entre autres. Nous avons proposé d'établir un plan pour discuter de la santé. Mais que se passait-il ? *Finalement on ne parlait que des besoins de formation, de salaire, de revendications syndicales. Pourtant, beaucoup d'entre eux vivent ici dans le quartier et après leurs huit heures de travail que deviennent-ils ?* Alors pourquoi ne pouvons-nous pas parler du système de santé ? Quand tu pars à la maison, tu t'en fiches des tarifs des mutuelles ? Tu t'en fiches de savoir si ta mutuelle offre une bonne prise en charge ou pas ? Bien sûr tu ne t'en fiches pas. *Mais comme tu es dans le syndicat tu ne vois pas ces choses-là*. Dans le syndicat la tâche est revendicative. *Quand on déambule dans ce quartier on retrouve des médecins, des infirmiers, portant le stéthoscope accroché autour du cou. Quand on prend le métro, qu'on prend un bus, on croise toujours du personnel médical.* Alors comment travailler avec eux ? *Parce qu'ils rentrent dans la chose syndicale et ne travaillent qu'avec les problèmes de l'hôpital ».* (Marcelo Bagnati, dirigeante du centre socio-culturel œcuménique *El Cántaro*. Interview avec l'auteur, CABA, 08 octobre 2013).

Ici, la séparation entre classes sociales se dessine à travers l'expression d'intérêts sectoriels (« revendications syndicales ») déconnectés des besoins spécifiques des

[399] Cette conclusion rejoint les analyses de Merklen (2001) et Manzano (2007).

classes populaires (tarifs des mutuelles, couverture médicale). Elle s'exprime également au cours des interactions dans l'espace public (prendre des transports en commun, se croiser dans la rue) où la distinction s'affiche par les dispositions physiques du corps (la blouse blanche, le stéthoscope). Cette dimension est essentielle : l'hexis corporelle, en tant que marqueur social, rappelle toujours la distance entre ces acteurs sociaux, d'où la réflexion avancée par ce dirigeant territorial : *« Je crois, et ceci n'est qu'une idée personnelle, que les camarades des syndicats expriment une volonté sincère. Mais ce n'est pas tout à fait clair pour eux, ils ne l'inscrivent pas dans leur corps, dans leurs têtes, le fait que la voisine du coin appartienne elle aussi à la classe travailleuse ».*

Paradoxalement, plus les classes moyennes subissent les effets de la crise économique et voient leur pouvoir d'achat se rapprocher de celui des classes populaires, plus les distinctions symboliques se renforcent, comme si elles devenaient le dernier rempart au déclassement social. C'est par cette mécanique que la dirigeante du MOI explique l'échec du mouvement à transposer le modèle de logements autogérés comme une solution acceptable par les militants de la CTA. En effet, les travailleurs salariés refuseraient d'adopter un modèle qu'ils associent à la « pauvreté » et aux « chômeurs » :

> « En réalité, le MOI ne s'est jamais structuré comme un mouvement de chômeurs. L'essentiel de sa base d'adhérents sont des travailleurs informels à faibles revenus, et non des chômeurs. Toutefois, depuis la crise de 2001, s'est établie *la perception que l'autogestion est une solution à l'extrême pauvreté*. *Ou que l'autogestion est adéquate pour les chômeurs qui ont du temps pour s'y consacrer*. Nous avons discuté de ces préjugés. Mais *c'est dans la culture de la classe travailleuse de n'envisager l'autogestion que pour les moments de crise, comme une solution adressée à des groupes d'extrême pauvreté, pour qu'ils puissent s'en sortir avec peu de ressources* ». (Carla Rodríguez, dirigeante du MOI. Interview avec l'auteur, CABA, 05 septembre 2013).

Les nuances évoquées dans cette sous-partie ne veulent pas dire que la socialisation militante se réduise à un simple artefact, ni qu'elle échoue complètement à rapprocher des militants issus de milieux sociaux différents. Elles rappellent

cependant la complexité d'un processus qui, en dernier ressort, doit refaçonner des identités, des représentations sociales dissemblables et profondément ancrées. Cela nous permet de conclure que le travail d'unification symbolique mené par les dirigeants de la CTA ne peut pas être interprété uniquement en termes d'offre discursive produite dans le but d'attirer les mouvements sociaux vers la Centrale. EN effet, ce travail s'adresse tout autant à un public interne. Autrement dit, cet effort répond à la nécessité d'acculturation des franges moyennes salariées qui militent dans les syndicats. Cette entreprise identitaire est d'autant plus compliquée à mener à bien qu'au sein même des syndicats, de fortes discordances demeurent sur le modèle de coopération le plus pertinent pour s'associer aux mouvements sociaux.

2.3.2. Fédérer ou soutenir les mouvements sociaux ? Les approches divergentes de l'ATE et de CTERA

Entre les syndicats fondateurs, la façon dont la CTA devait s'articuler aux réseaux territoriaux a donné du grain à moudre dans les débats internes. Bien qu'elles partagent le diagnostic de fragmentation de la classe des travailleurs, ATE et CTERA n'étaient en revanche pas complètement d'accord sur la manière d'y répondre. Les dirigeants ATE, convaincus qu'il convenait d'incorporer les organisations de chômeurs au sein de la Centrale, ont été les porteurs du projet de la FTV. À l'inverse, les dirigeants CTERA s'avéraient plus réticents :

> « Il y a *toujours eu une discussion pour savoir si la CTA était une Centrale strictement syndicale ou si elle devait également organiser les chômeurs*. *Au début, CTERA s'est opposée à l'organisation des chômeurs au sein de la Centrale*. Nous proposions de générer les liens et d'aider à l'organisation des chômeurs, mais non pas à l'intérieur de la CTA. » (Eduardo Macaluse, secrétaire général adjoint SUTEBA 1990-1999, secrétaire des relations internationales CTERA 1990-1999, député national 1999-2011. Interview avec l'auteur, CABA, 06 septembre 2013).

Cette discordance, latente pendant toute la phase d'édification de la CTA, est ravivée lors de la genèse de la FTV, d'autant plus que la nouvelle fédération surgit en même temps qu'une mobilisation lancée par CTERA pour l'éducation (la *Carpa*

Blanca). L'entrée des mouvements sociaux dans le jeu syndical engendre une concurrence pour la définition des priorités d'action, et par là, pour l'allocation des ressources disponibles. Comme nous l'explique une dirigeante du MOI et cadre de la FTV- CTA :

> « Depuis le conflit de la *Carpa Blanca*[400], on commence à ressentir *une tension entre la FTV naissante et CTERA*. La question était de savoir *quel était alors le principal conflit en Argentine qui devrait être impulsé par la CTA* ? Luis [D'Elía] disait que le conflit principal de l'Argentine n'était pas la *Carpa Blanca* mais le chômage. Par conséquent, la CTA devrait se consacrer à ce conflit, donner une projection politique à cette situation. La *Carpa Blanca* a été une revendication salariale des enseignants. Mais plus qu'une lutte sectorielle, c'est la politique éducative dans son ensemble qui a été mise sur la table. Ainsi, il y avait *un débat* pour savoir quel choix devrait faire la Centrale, *entre l'éducation, une problématique plus proche des classes moyennes, et le chômage grandissant*. Le choix de la Centrale fut de mettre tout son poids dans l'installation de la *Carpa Blanca* pour augmenter la répercussion de la mobilisation ». (Carla Rodríguez, dirigeante du MOI. Interview avec l'auteur, CABA, 05 septembre 2013).

Pour pouvoir contourner ces méfiances, tout se passe comme si la question du rapport de la Centrale aux mouvements sociaux s'était soldée par un partage tacite des sphères d'influence entre l'ATE et la CTERA. Tandis que le syndicat d'enseignants s'est largement tourné vers le champ politique depuis le début des années 1990, le syndicat de la fonction publique a donné la priorité à l'articulation avec les mouvements sociaux, parachevée par la fondation de la FTV. Pendant l'étape embryonnaire de la FTV (1997-1998), la direction de la Centrale s'abstient de trancher la question de fond opposant CTERA et FTV, celle de la définition du conflit social primordial. En pratique, la Centrale a privilégié le soutien à la *Carpa Blanca* comme principale initiative politique, et la structuration de la FTV comme priorité organisationnelle.

Les discordances à propos de l'agenda contestataire de la Centrale n'ont pas remis en cause la pertinence de la problématique du chômage qui, d'ailleurs, était

[400] Mobilisation d'enseignants organisée en 1997 par CTERA et soutenue par la CTA.

inscrite dans le cahier de revendications de la CTA depuis longtemps[401]. Cependant, jusqu'à la création de la FTV, sa traduction sur le terrain n'a donné lieu qu'à des actions de petite envergure et localisées, à l'instar de la marche organisée en 1996 avec les slogans *« Du travail pour tous ! »* et *« Le combat de fond c'est contre le chômage »*[402]. Contrairement à la Marche Fédérale de 1994, celle-ci ne s'est pas achevée par un meeting national, chaque antenne régionale de la CTA étant en charge de sa propre mobilisation. Le cortège principal est descendu dans les rues des communes du grand Buenos Aires, sans aller occuper la *Plaza de Mayo*. Cette manifestation cherchait surtout à affirmer que les syndicats étaient sensibles aux problématiques des organisations territoriales, dans un contexte de rapprochement avec Luis D'Elía. En revanche, à partir de 1999, la problématique devient l'enjeu primordial de l'agenda contestataire. Une journée de grève et de mobilisation réclame *« Du travail tout de suite ! »* et, de façon très significative, le Congrès national des délégués fait du slogan *« Du travail pour tous ! »* une priorité[403]. Ce changement de cap répond à l'incapacité du gouvernement à freiner la hausse du chômage et à recréer de l'emploi. Il s'explique aussi par des enjeux propres à la Centrale. En termes de stratégie d'action, la CTA avait besoin d'une initiative pour relancer la contestation et reprendre l'initiative politique. Depuis un bon moment, l'appui à la *Carpa Blanca* avait absorbé tous ses moyens. Après deux ans d'installation devant le Congrès, la protestation s'était cependant quelque peu routinisée. Bien que la continuité du mouvement atteste de la persévérance des enseignants, son efficacité sur la scène mediatico-politique s'est inexorablement délitée. Du point de vue organisationnel, mener une offensive en faveur de l'emploi revêt alors une dimension symbolique en ce qu'elle permet d'afficher une unité entre les syndicats et les mouvements de chômeurs récemment incorporés dans la FTV.

Loin de se faire en douceur, la réorientation des priorités d'action semble avoir provoqué beaucoup de secousses. Les revirements dans l'agenda revendicatif indiquent la persistance de dissensions entre la branche syndicale et la FTV. En 1995,

[401] Par exemple, l'annuaire 1995 est imprimé sous l'intitulé « Lutter contre le chômage ». CTA (1996) « Anuario 1995, Luchar contra el desempleo ». Archive Bibliothèque CTA, PUBCTA-000164.

[402] CTA (1996) Magazine ConeCTAndonos, juillet 1996.

[403] Source : CTA (2000) « Anuario CTA 1999 ». Archive Bibliothèque CTA, PUBCTA-00349.

la CTA exige une allocation chômage de 400 pesos, l'interdiction de la coupure des services d'eau, de gaz et d'électricité aux chômeurs, la mise en place d'une couverture médicale publique pour tous les retraités, l'opposition aux réductions des aides alimentaires et le gel des licenciements. Quatre ans plus tard, la CTA avance des propositions recentrées sur la lutte contre le chômage : la réduction de la durée du temps de travail à 35 heures et la création d'une allocation d'emploi et de formation de 500 pesos. En 2000, la Centrale revient sur une formule plus large avec un surcroît de revendications, qui vont de la demande d'un minimum vieillesse et d'une allocation de 60 pesos pour chaque enfant[404], à la suspension des licenciements sans cause et la fin des contrats précaires, en passant par un nouveau modèle de financement pour l'éducation et la santé[405]. L'appel à la mobilisation prend la forme d'une marche nationale *« Pour la santé, l'éducation, le logement digne », « pour du travail pour tous et pour le présent et le futur de chacun de nos enfants »* [406]. Cette oscillation de la palette revendicative reflète une double préoccupation. Il s'agit d'abord d'augmenter les possibilités d'obtentions de résultats, ne serait-ce que partiels, et donc l'efficacité de la protestation, au risque d'associer la Centrale aux demandes court-termistes typiques des autres mouvements de chômeurs. Il en va autrement en ce qui concerne la réclamation de transformations plus profondes, qui répondent mieux aux intérêts spécifiques des syndicats. Il est intéressant de remarquer que pendant ce processus de reformulation de l'agenda de la CTA s'opère aussi une réorientation des priorités de la FTV. La primeur accordée à la lutte contre le chômage remplace la défense de l'ambitieux programme d'habitat populaire, une évolution qui traduit la perte d'influence interne du pôle d'experts formé par les équipes de l'Institut d'Études et de Formation et du MOI au profit des proches de D'Elía.

En creux, les luttes pour la définition des priorités de l'agenda, les stratégies d'action et le cadrage des mobilisations reflètent les différentes positions occupées par les acteurs dans la structure sociale. Revenant sur les tensions qui émergent alors au sein du Congrès de la CTA, ce dirigeant explique :

[404] Source : CTA (2000) Magazine Ojo en la tormenta, juin.

[405] Source : CTA (2000) Magazine coneCTAndonos, n°19, abril.

[406] Source : CTA (2000) Magazine Ojo en la tormenta, juin.

> « Certains nous disaient "Eh bien, comme vous allez [économiquement] un peu mieux, vous êtes des conservateurs qui n'osent pas avancer un peu plus". Ce à quoi on répondait : "Écoutez, nous osons dans la mesure de nos forces". Mais ce que l'on ne veut pas, c'est venir [au Congrès], faire bonne mine (*quedar bien acá*), voter un truc pour devoir, par la suite, expliquer l'inexplicable aux syndicats ATE et CETA, qui sont des syndicats de classes moyennes. Finalement c'est ça aussi, CTERA est majoritairement composé de syndicats du secteur public et de classes moyennes. » (Eduardo Macaluse, secrétaire général adjoint SUTEBA 1990-1999, secrétaire des relations internationales CTERA 1990-1999, député national 1999-2011. Interview avec l'auteur, CABA, 06 septembre 2013).

En réalité, la lutte pour l'obtention de solutions ponctuelles et immédiates (allocations chômage) a toujours suscité des critiques axiologiques de la part des militants de l'ATE et de CTERA, méfiants vis-à-vis d'une réduction de l'action de la Centrale à des politiques d'assistance. Malgré l'effort d'unification symbolique de la classe travailleuse, la CTA n'échappe pas à l'antagonisme entre « images morales de la politique des classes populaires » analysée par Julieta Quirós (2011). En quelque sorte, la FTV ne se déleste pas du stigmate du clientélisme perçu comme de la « mauvaise politique », celle « des échanges instrumentaux, de la manipulation et de la reproduction »[407]. À l'inverse, les syndicats entendent justement incarner une forme de « bonne politique, une politique de luttes, d'engagement et de transformation » [408]. Dans une certaine mesure, en misant sur l'élaboration du programme de logements sociaux avec l'Institut de Formation et réalisant une montée en généralité de la lutte contre le chômage comme une forme de résistance au néolibéralisme, la CTA accompagnerait les organisations territoriales sur le chemin de la « bonne politique ». Cette dimension ressort nettement à l'occasion de la clôture du 2ème Congrès de la CTA :

> « Nous savons tous quelles sont les conséquences du chômage. *Nous savons ce que signifie être un chômeur. Le degré de soumission, le degré de honte, le degré de peur.* Pourquoi de honte ? Parce que *le néolibéralisme fait en sorte que les victimes se sentent responsables d'être des victimes*. Il a habitué les gens à

[407] Quirós (2011, p.17)

[408] Quirós (2011, p.17)

> *culpabiliser les victimes* pour ce qui leur arrive. En plus, cette *masse de chômeurs* est aussi la masse qui permet de *flexibiliser le travail* de tous. […]
>
> C'est pour cela camarades, pour qu'on ait une opportunité, pour donner à chacun des citoyens de notre peuple une opportunité, que nous avons construit la Centrale. […] C'est pour cela qu'on consacre tous nos efforts à la construction d'une Centrale différente, qui s'appuie sur la construction territoriale et des fédérations qui ne forment pas seulement une communauté d'intérêts, mais une communauté qui rapproche, avec qui on partage les objectifs, la même fonction et le même travail. On se rapproche parce *qu'on subit la marginalisation*. *Alors on a construit une fédération programmatique avec les camarades de la Fédération de la terre et du logement, dont la portée va au-delà de la seule question du travail*. Elle concerne aussi les carences, les revendications. *Elle constitue une force* dont on a besoin *pour disputer cette démocratie* qui ne sera pas réelle tant que chacun n'aura pas sa parcelle de terre, son toit, son travail, son éducation et sa nourriture ». (Marta Maffei, Secrétaire adjointe CTA Nationale. Secrétaire générale CTERA. Discours prononcé en clôture du Congrès de Mar del Plata, 29 mai 1999. PUBCTA-000240).

Le discours de la secrétaire adjointe s'efforce de rassembler les différents groupes sociaux engagés dans la Centrale. Elle rappelle que tous les travailleurs sont victimes de la *« marginalisation »* imposée par le *« néolibéralisme »* et que la FVT constitue une *« force »* dans la lutte pour la transformation de la *« démocratie ».* La connexion de la condition de chômeur au *master frame* anti-libéral, d'une part, et l'évocation des besoins stratégiques, d'autre part, servent à légitimer l'architecture organisationnelle d'une *« Centrale différente »* ayant fait le pari de la *« construction territoriale »*. La secrétaire souligne ensuite le fait que le caractère *« programmatique »* de la FTV dépasse *« la seule question du travail »*, c'est-à-dire de la demande d'allocations chômage. Tacitement, elle opère la requalification des organisations territoriales en les différenciant des représentations du sens commun pour les rapprocher du « bon modèle » d'action politique. Ainsi cet extrait offre-t-il un riche aperçu des mécanismes d'unification symbolique mis en œuvre par les entrepreneurs de la Centrale. Dans le même temps, le fait que la dirigeante insiste à ce point sur ces questions suggère qu'un an après la création de la FTV, l'association entre salariés et chômeurs pose toujours problème.

À son tour, la FTV participe activement au travail de neutralisation des méfiances suscitées par les logiques d'action inhérentes aux organisations territoriales. Elle le fait tout d'abord en apportant ses connaissances pratiques à la co-conception du projet concernant le logement. Comme l'on a vu, celui-ci vise à donner une dimension programmatique à la fédération en complétant ses demandes plus ponctuelles et immédiates qui, dans l'imaginaire social, sont traditionnellement associées à l'assistantialisme. C'est d'ailleurs à l'aune des conflits de légitimité traversant la Centrale que l'on peut comprendre la déférencedont fait montre Luis D'Elía à l'égard des syndicats d'enseignants, à l'occasion de ses prises de parole pendant le FRENAPO :

> « *Je vais rendre un hommage particulier aux enseignants*. Ceux qui *dignement*, à chaque fois que quelqu'un veut mettre la main sur l'éducation publique, *occupent les rues avec leurs témoignages et exemples*. » (La opinión, édition du 12/09/2001. « *La marcha contra la pobreza* »).

> « Le gouvernement national prétend restreindre le *financement de l'éducation*, éliminer les *allocations de chômage*, liquider l'ANSES et le PAMI [Caisses de retraites], *licencier* des travailleurs et *réduire* les *salaires*. » (Agencia DyN, édition du 22/09/2001. « *Masivo cierre de otra marcha piquetera* »).

> « Nous disons *non à l'austérité* ! Non au projet de loi de finances présenté au Congrès national, il y a quelques jours, car il prévoit, entre autres, l'élimination du *fonds de l'éducation conquis dignement* par la *Carpa Blanca*. » (Diario Pregón, édition du 17/09/2001. « *Otro país es posible* »).

Ces déclarations expriment non seulement publiquement la reconnaissance de la valeur sociale des acquis de la *Carpa Blanca*, mais elles combinent méticuleusement la problématique du chômage à d'autres enjeux qui concernent directement les syndicats. La dénonciation de *« l'élimination des allocations de chômage »* est dès lors étroitement associée à la critique d'autres mesures qui impactent les salariés et, particulièrement, les enseignants *(« fonds d'éducation »*). Par ce type de scénarisation, le leader territorial effectue un partage des bénéfices

symboliques de la mobilisation qu'il préside, entre la fédération de chômeurs qu'il représente et les syndicats qu'il met en avant.

Au cours de ce processus d'unification symbolique, l'activation du registre moral apparaît comme la stratégie discursive privilégiée. Les expressions employées par Marta Maffei pour signifier le vécu des chômeurs (*« soumission »*, *« honte »*, *« peur »*) sont imprégnées d'un sentiment de compassion qui n'est pas sans rappeler les valeurs social-chrétiennes. C'est fondamentalement à travers l'évocation des conséquences psycho-sociales du chômage sur les familles néanmoins, et plus particulièrement sur l'enfance, que les dirigeants endossent les habits d'entrepreneurs de la morale[409] :

> « Aujourd'hui ce modèle [néolibéral] ce sont des assassins. De nouveaux assassins, des assassins de millions de victimes innocentes. Des assassins de gamins, qui meurent avant d'arriver à l'âge de cinq ans parce qu'ils n'ont pas de quoi manger. Parce qu'on ne les vaccine pas, parce qu'on ne prend pas soin d'eux. Parce qu'on les laisse dans les rues. Puis, si l'un d'entre eux s'en sort, il va être tué par la police. Parce qu'on s'attend à ce qu'une créature délaissée dans les rues, mendiant, vendant des babioles, puisse devenir, à 14 ou 15 ans, un citoyen illustre capable de respecter la société. Comment peut-on tenir de tels propos ? Pour que les enfants respectent la société, on doit les respecter d'abord. » (Marta Maffei, Secrétaire adjointe CTA Nationale. Secrétaire générale CTERA. Discours prononcé en clôture du Congrès de Mar del Plata, 29 mai 1999. PUBCTA-000240).

À l'occasion du meeting de clôture du FRENAPO, le discours de Víctor De Gennaro va dans le même sens :

> « Nous marchons contre *l'irrationalité de la mort de cent gamins par jour dans un pays qui va avoir une récolte record de céréales*. Nous marchons contre l'irrationalité qu'il y ait deux millions et demi de chômeurs dans un pays où tout est à faire. Nous marchons contre l'irrationalité de ceux qui nous disent que la guérison de la récession passe par l'adoption de mesures encore plus récessives. […]

[409] Becker (1985).

> Nous ne sommes pas allés en province pour découvrir la pauvreté. Parce que *tous les jours entrent dans la Capitale cent mille personnes qui viennent y vivre et fouillent dans les ordures pour trouver à manger, dont 72 % sont des gamins*. Nous ne sommes pas allés en province pour découvrir le chômage. Parce que *le chômage se trouve dans nos foyers, chez un frère, chez un fils, chez un père*. Nous y sommes allés comme l'expression fière de la résistance dans cette lutte de la dernière décennie contre le modèle néolibéral. Nous l'avons fait pour amener sur cette place le cri d'angoisse et de ras-le-bol des gens de l'intérieur. Mais aussi pour apporter la force d'avoir vu et connu des milliers et des milliers de personnes qui résistent et qui construisent à partir de l'espoir. » (Victor De Gennaro, Secrétaire général CTA Nationale. Discours prononcé lors du meeting du FRENAPO à la Plaza de Mayo, 21/09/2001. Source : Página/12, édition du 22/09/2001, « Desde la Puna hasta Tierra del Fuego »).

Indéniablement, la mise en exergue des enfants comme premières victimes du modèle économique vise à sensibiliser et à mobiliser l'opinion publique. En ce sens, le registre moral est utilisé ici de façon analogue aux images « chocs » véhiculées dans certaines campagnes réalisées par des ONG comme Greenpeace ou Action contre la faim. Il s'agit aussi de répondre aux défis de la cohésion interne. En réinscrivant le plan d'action contre le chômage tantôt dans le *master frame* de la résistance au modèle, tantôt dans le registre du devoir moral, les dirigeants de la CTA trouvent un terrain d'entente pour canaliser ces différentes composantes internes autour d'une stratégie commune. Par un effet de miroir, les opérations d'homogénéisation menées par la CTA sont révélatrices des frontières symboliques qui la traversent : celles qui distinguent les organisations de salariés syndicalisés et la fédération qui représente les classes populaires, et en son sein, les frontières entre les différents types d'organisations de chômeurs. Ces distinctions se traduisent par des dissonances au moment de définir les priorités de l'agenda revendicatif, dans la façon de se rapporter au politique, et conditionnent leurs perceptions réciproques. Certes, à travers la socialisation militante, l'élaboration du programme en matière de logement et d'unification symbolique, la Centrale s'efforce de rapprocher ces multiples identités sociales, mais cette mise en cohérence reste précaire et susceptible de fluctuer au gré des reconfigurations des réseaux multiorganisationnels et des événements politiques.

Ces réflexions apportent un nouvel éclairage sur les relations entre les syndicats et les organisations des quartiers populaires. Les chercheurs se sont davantage intéressés aux conditions de possibilité du ralliement de ces acteurs et à la composition de leur répertoire d'action[410]. Notre analyse va quant à elle plus loin que l'article de María Silvana Guerra[411] qui, se penchant sur la construction des identités politiques, se contente de mentionner des tensions entre ces deux composantes, syndicale et *piquetero*, sans réellement en explorer les ressorts. Les travaux socio-ethnographiques de Denis Merklen[412] et de Virginia Manzano[413] prennent en considération la problématique du clientélisme dans les mouvements des quartiers, et la dichotomie qui s'installe entre les revendications plus larges, comme une politique de logements sociaux et d'urbanisation des quartiers populaires, et des revendications ponctuelles comme les programmes d'allocations (plus susceptibles d'être utilisées à des fins clientélaires). Leurs enquêtes ne concernent toutefois pas la structuration de la CTA et donc les ambivalences et les luttes que nous venons d'examiner.

En définitive, nonobstant les difficultés inhérentes à l'homogénéisation d'organisations hétéroclites et différemment situées dans la structure sociale, la création de la FTV a permis à la CTA de gagner en visibilité et de se positionner comme l'un des acteurs majeurs de la résistance aux politiques néolibérales. À bien des égards, le pari de l'articulation des mouvements sociaux a compensé la position handicapante occupée par la Centrale dans un champ syndical toujours dominé par la CGT. C'est notamment en saisissant et en réinterprétant l'enjeu saillant du chômage que la CTA lancera, durant l'année 2001, sa plus importante initiative politique : le Front National contre la Pauvreté (FRENAPO). Avec cette mobilisation d'envergure, la Centrale réunit plusieurs atouts pour envisager son entrée dans le champ politique au moment de la débâcle du gouvernement de Fernando de la Rúa, quand la voix de la rue dénoncera l'ensemble des élites politiques. Il reste à

[410] Calvo (2002) ; Svampa et Pereyra (2003) ; Armelino (2004).

[411] Guerra (2002).

[412] Merklen (2001).

[413] Manzano (2007)

savoir dans quelle mesure la crise a été réellement perçue comme véritablement à l'origine des opportunités politiques…

Figure 10 : Registre Moral

L'activation du registre moral comme recours discursif pour mener l'unification symbolique des classes moyennes syndicalisées et les classes populaires. La stratégie s'explique par l'efficacité communicationnelle avéré par l'usage d'images « choc » mais aussi par les dispositions humaniste-chrétiennes incorporées par les hauts dirigeants de l'ATE et de CTERA. Source : Quatrième couverture du Magazine coneCTAndonos (juillet 1997) appelle à la grève sous la consigne : « Pour un pays pour tous ».

3. PASSER À L'OFFENSIVE. DE L'INTENSIFICATION DE LA LUTTE SOCIALE À L'INFRANCHISSABLE HYPOTHÈSE D'UNE ENTREPRISE PARTISANE

L'arrivée au pouvoir de l'Alliance en 1999 n'a pas infléchi la politique économique. Le président Fernando de la Rúa poursuit sa politique d'ajustement structurel et d'austérité budgétaire menée sous la tutelle du FMI. Celle-ci ne produit cependant pas les effets escomptés. Les investissements étrangers n'arrivent pas et la relance économique n'est pas au rendez-vous. Les marchés financiers s'affolent, le risque pays[414] ne cesse de grimper et l'Argentine est de plus en plus exposée à la spéculation financière, qui fait augmenter le risque de défaut encore davantage.

Au sein mmême du pays, le panorama est sombre. Délaissées par l'État national, plusieurs provinces se trouvent au bord de la faillite. La nouvelle réduction des dépenses publiques décrétée par le gouvernement de la Rúa met le feu aux poudres. À Corrientes, des fonctionnaires provinciaux descendent dans les rues pour réclamer le paiement des salaires en retard depuis cinq mois. Fin décembre 1999, les principales routes sont bloquées, la capitale provinciale est complètement « isolée » et au bord de « l'anarchie »[415]. Réprimée par la police, la manifestation se solde par deux morts. Le lendemain, le président décrète l'intervention fédérale[416]. Au nord-

[414] Le risque pays est un indicateur de vulnérabilité économique calculé par des agences de notation financière (fitch, moody's, standard and poor's). Il s'agit d'un instrument pour orienter la prise de décisions par des investisseurs et des créanciers internationaux (entreprisses multinationales, fonds d'investissement, Banque Mondiale, FMI).

[415] Source : Página/12, édition du 15/12/1999. « *Cada vez más piquetes y más anarquía en Corrientes* ».

[416] Source : El Clarín, édition du 16/12/1999. « *El Gobierno decidió la intervención a Corrientes* ». L'intervention fédérale est un dispositif prévu dans l'article 6 de la Constitution qui autorise le Pouvoir Exécutif National à remplacer temporairement les autorités provinciales dans le gouvernement du territoire provincial.

ouest, la province de Salta connaît des émeutes après la mort d'un *piquetero* survenue lors d'une opération musclée de délogement :

> Destruction de bâtiments officiels et privés, des dizaines de commerces saccagés, des bus et des voitures brûlés. C'est la description de ce qui s'est passé hier à *Tartagal* et à *General Mosconi*. Les deux villes sont devenues un véritable « champ de bataille » où des manifestants affrontaient les forces de l'ordre provinciales. Deux commissariats ont été envahis et six policiers ont été pris en otage. Ils ont été libérés dans l'après-midi en échange de *piqueteros* qui avaient été arrêtés. (Source : Diario Río Negro, édition du 11/11/2000. « *La muerte de un desocupado en Salta desató una furiosa rebelión »)*.

Face à la remise en cause du droit du travail, aux baisses de salaires et aux coupes dans les services publics[417], syndicats et mouvements *piqueteros* passent à l'offensive (Schuster *et.al.* 2006, Peralta Ramos 2007). Mi-2001, le nombre de blocages dépasse déjà le total enregistré au cours de l'année antérieure (638 contre 514) : en moyenne, on atteint 91 blocages par mois. Quatre *piquetes* sur dix voient le jour dans l'agglomération du grand Buenos Aires, devenue le principal théâtre des conflits[418]. À l'instar du barrage de la route n°3 à *La Matanza*, à l'automne de 2001, les actions coordonnées par la FTV et la CCC avec le soutien de la CTA sont les plus massives, rassemblant des milliers de personnes.

Avec le passage du PJ dans l'opposition, la CGT réactive ses actions contestataires. Neuf grèves générales sont déclenchées contre la politique de De la Rúa, dont six au cours de l'année 2001. C'est plus, en deux ans, que sur l'ensemble des deux mandats de Carlos Menen (huit grèves générales)[419]. La plupart de ces mouvements sont lancés conjointement par la CGT, le MTA et la CTA. L'alliance conjoncturelle entre les trois centrales donne aux mouvements de grève une ampleur politique

[417] D'emblée, le gouvernement de la Rúa décrète une hausse d'impôts et fait voter la flexibilisation de la loi du travail. Six mois plus tard, les salaires des agents publics sont réduits. Fin 2001, c'est au tour du régime de retraites d'être décortiqué (Peralta Ramos 2007).

[418] Centro de Estudios Nueva Mayoría (2001). « Argentina: el 31 de julio fueron bloqueadas simultáneamente 145 rutas de todo el país ». Buenos Aires.

[419] Centro de Estudios Nueva Mayoría (2002). « Con el paro de la CTA, Duhalde es el presidente que enfrentó mayor frecuencia de paros generales desde 1983 ». Buenos Aires.

significative. En juillet 2001, le pays est à l'arrêt en raison de la paralysie des transports routiers, de l'industrie, de la fonction publique et de l'enseignement. Si dans l'industrie le taux d'adhésion est le plus bas (60 %) dans les autres secteurs il se situe entre 85 et 95 %[420].

À l'intérieur du champ syndical, l'une des conséquences de la dynamique contestataire est d'exacerber les jeux concurrentiels entre les centrales, chacune cherchant à prendre le leadership de la contestation du gouvernement. C'est dans ces termes que la Ministre du travail a traduit la grève lancée en mars par le MTA et la CTA : *« les syndicalistes veulent apparaître à la tête de l'opposition, peu importe comment »*[421]. Les autorités religieuses s'invitent à leur tour dans la contestation. Le Cardinal Primatesta, président de la Commission Épiscopale de la Pastorale Sociale, affirme quelques mois plus tôt que Hugo Moyano, dirigeant du MTA, est *« un interlocuteur valable du peuple »* et qu'un *« front national entre entrepreneurs et syndicats est la seule alternative pour sortir du grave moment que connaît la patrie »*[422]. Dans un contexte d'usure de l'autorité présidentielle[423], chaque mobilisation devient une occasion privilégiée pour que les dirigeants syndicaux se mesurent les uns aux autres, exhibant leur force politique et renforçant leur prestige.

L'appel à la grève lancé par la seule CTA en août s'inscrit dans le cadre de cette compétition syndicale. La journée est une réussite et fait la Une de la presse. Les organisateurs se félicitent du considérable succès obtenu dans le secteur public tandis que le meeting organisé sur la Plaza de Mayo a réuni 50 000 manifestants, d'après les syndicats, 30 000 selon le ministère de l'Intérieur[424]. Cependant, le mouvement est aussi un moment d'objectivation des ressources inégales dont disposent les centrales. En l'absence d'adhésion des syndicats des transports et

[420] Source : Página/12, édition du 20/07/2001. « *Otro paro masivo para otro ajuste* ».

[421] Source : Página/12, édition du 21/03/2001. « *Quieren liderar la oposición* ».

[422] Source : Diario Rio Negro, édition du 20/11/2000. « *El gobierno endurece su postura frente al paro* ».

[423] Au sein même du parti radical, l'ex-président Raúl Alfonsín évoquait ouvertement la mise en place d'un *« gouvernement de salut national »*. À la *Casa Rosada,* ces propos sonnaient comme une volonté d'écarter le Président de la République. Source : Página/12, édition du 01/09/2001. « *El día después* ».

[424] La grève a été totale dans les établissements scolaires et dans une majorité d'organismes étatiques, tandis que les hôpitaux publics n'ont maintenu qu'un service minimum. Même un secteur d'agents judiciaires s'est mis à l'arrêt, ce qui est rarement le cas dans ce syndicat. Source : Página/12, édition du 09/08/2001. « *Nosotros no esperábamos ser tantos* ».

industriels, la grève demeure circonscrite aux services publics, sans conséquences majeures sur l'activité économique. Quelques mois plus tard, les relations concurrentielles entre les centrales sont encore une fois mises en exergue. La CTA essuie un camouflet en échouant à les entraîner dans une nouvelle grève générale visant à entretenir un *« plan de luttes systématique et permanent »* [425]. Pour les autres centrales cependant, y participer serait revenu à donner trop de visibilité à la CTA. La CGT décide au contraire d'appeler à la grève le 13 décembre, la veille de la réalisation de la consultation populaire du FRENAPO, contraignant la CTA à y adhérer.

Simultanément, l'engrenage de la coopération concurrentielle se répercute au sein même de la CTA. Dorénavant, chaque mobilisation objective les disparités de ressources entre syndicats et mouvements chômeurs. La magnitude atteinte par le rassemblement du mois d'août a été redevable de la présence massive des mouvements de chômeurs enrôlés dans la FTV et la CCC. Elle contrastait, à l'œil nu, avec la faible capacité de mobilisation affichée par ATE quelques mois plus tôt, quand le syndicat n'avait pu réunir qu'une centaine de manifestants pour un barrage de rues dans le centre-ville de la Capitale[426]. À ce moment, l'occupation de la rue apparaît comme le principal outil de pression sur le gouvernement, ce qui donne davantage de visibilité à la FTV et renforce sa position face à l'ATE et à la CTERA.

L'accélération de la dynamique contestataire entre 1999 et 2001 amorce la reconfiguration du milieu oppositionnel structuré autour de la CTA. La Centrale se retrouve désormais davantage concurrencée au sein du champ syndical du fait du retour de la CGT à une stratégie protestataire et se montre de plus en plus dépendante de la puissance mobilisatrice des réseaux territoriaux de la FTV. Le processus d'autonomisation de la fédération est d'ailleurs concomitant à l'émergence d'un espace *piquetero* autoréférencé[427], dont les logiques de fonctionnement impactent les jeux concurrentiels à l'intérieur même de la CTA.

[425] Source : Diario Uno, édition du 22/09/2001. « *Culminó la marcha contra la pobreza* ».

[426] Source : La Nación, édition du 24/05/2001. *« Estatales cortan el tránsito en varias esquinas porteñas »*.

[427] Au sens de Mathieu (2012).

Enfin, les liens de la Centrale avec le champ politique se transforment. Le secteur progressiste du *Frente Grande*-FREPASO, avec qui la CTA maintenait des contacts, est affaibli et délégitimé, d'abord en raison des choix stratégiques de Chacho Álvarez qui diluent le composant idéologique de la coalition, ensuite à cause de la politique économique menée par la majorité à laquelle ils appartiennent. Cette ambiguïté n'échappe pas aux courants de la gauche radicale et nourrit leurs critiques à l'égard de la CTA. À la fin de l'année 2000, le Parti démocrate-chrétien, les socialistes et une poignée d'élus du *Frente Grande* et de l'UCR abandonnent la majorité[428]. Ils créent la coalition électorale ARI[429] dans le but de présenter une offre de gauche progressiste aux élections législatives de l'année suivante. Cette nouvelle entreprise devient l'interlocutrice privilégiée de la CTA parmi les partis d'opposition, mais ne suscite pas le même enthousiasme auprès des leaders syndicaux et n'a pas le même poids politique que le *Frente Grande*-FREPASO. Ainsi, le duopole CTA-*Frente Grande* qui avait jusqu'alors structuré le milieu oppositionnel est remplacé par le duopole CTA-FTV. En résumé, les réseaux territoriaux de la CTA se renforcent tandis que ses relais partisans se délitent. Dans un tel contexte, l'initiative du Front National contre la Pauvreté (FRENAPO) peut être interprétée comme la volonté de générer une action à fort impact politique et d'affermir la position de la CTA comme pivot de l'opposition au néolibéralisme.

3.1. FRENAPO : un mouvement multisectoriel contre la Pauvreté

Pour impulser une initiative politique d'envergure, la CTA a fait une nouvelle fois le pari d'une articulation multisectorielle. Le graphe 10 illustre la configuration du milieu oppositionnel. La Centrale remobilise la majorité des entités sectorielles qui s'étaient jointes à la Marche Fédérale en 1994. Dans le secteur productif, participent la fédération des petits producteurs ruraux (FAA), l'association patronale des PME (APyME), des organismes de développement coopératif (IMFC, FECOOTRA) ; dans le

[428] Pour sa part, en octobre 2000, Chacho Álvarez renonce à la vice-présidence de la nation après un scandale de pots de vin visant l'achat de voix au sénat. Bien qu'il ne soit pas mis en cause dans l'affaire, il se désolidarise du gouvernement. Par la suite, Álvarez s'éloigne de la vie politique en laissant le FREPASO en crise.

[429] Mouvement d'Argentins pour une République Égalitaire (Movimiento Argentinos por una República de Iguales).

secteur estudiantin figure la fédération d'étudiants universitaires (FUA). Soutenue par ces corporations, la mobilisation se déleste du caractère strictement syndical pour s'affirmer comme une lutte éminemment sociétale. De surcroît, ces appuis accréditent l'argument selon lequel les mesures réclamées par le FRENAPO auraient des retombées sur le tissu socio-économique.

Dans l'autre zone du graphe se démarque le *cluster* des organisations de défense des droits de l'homme, issues majoritairement du milieu chrétien-progressiste[430]. On y retrouve des acteurs qui avaient assisté à la restructuration des courants pugnaces combatifs de l'ATE et CTERA pendant la dictature, puis accompagné les occupations de terre tout au long des années 1980 (APDH, MEDH, SERPAJ). Leur association avec le FRENAPO atteste de la solidité des connexions entre la CTA et les réseaux chrétiens mais aussi du partage de valeurs communes. Ce pôle donne des gages à l'entreprise morale du FRENAPO, d'autant plus que certains référents religieux catholiques et méthodistes affichent publiquement leur soutien. La présence des associations des mères et des grand-mères de la *Plaza de Mayo* renforce le prestige du FREPANO.

Enfin, les ramifications du FRENAPO pénètrent le champ politique. La mobilisation engage des hommes politiques situés à gauche et au centre-gauche du spectre politique. Bien qu'on y trouve un élu péroniste et deux radicaux, ce sont surtout des dirigeants et des députés issus de partis ayant appartenu auparavant au *Frente Grande*-FREPASO (Socialistes, PC, PDC) et d'une dissidence du parti radical (ARI). Les deux segments se sont distanciés de la coalition de gouvernement.

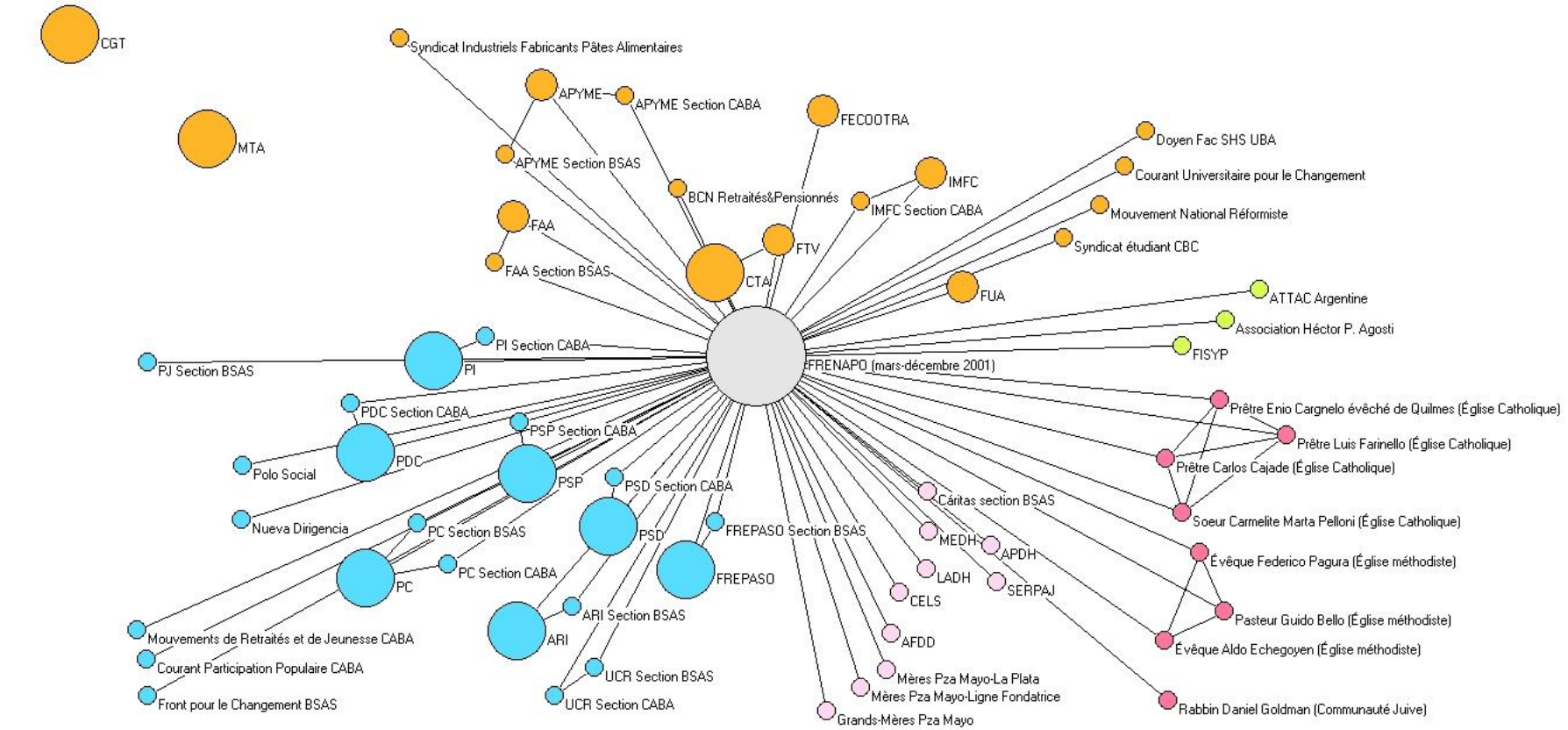
La diversité des acteurs agrégés autour du Front contre la pauvreté montre la transversalité sectorielle de l'entreprise. En soi, la collaboration entre la Centrale et ces organisations n'était pas nouvelle : des actions conjointes avaient été menées tout au long des années 1990. En ce sens, la réactivation de ces réseaux autour de l'initiative du FRENAPO prouve la consolidation des liens entre la CTA et la nébuleuse

[430] La présence d'organisations comme APDH, MEDH, SERPAJ montre la solidité des connexions entre la CTA et les réseaux chrétiens. Ces organisations, rappelons-le, ont joué un rôle crucial dans la restructuration de l'ATE et de CTERA pendant la dictature ainsi que lors des occupations de terre des années 1980.

d'acteurs qui, par différents moyens, ont mené la résistance face au modèle néolibéral. Par contraste, la configuration du milieu oppositionnel parle aussi par ces absences. Ni le MTA, ni la CGT, ni la CCC[431] et le Pôle Ouvrier, ne figurent parmi les promoteurs du FRENAPO. Cela signifie que leurs rapports avec la CTA sont plus labiles et ponctuels, constamment renégociés à l'occasion de chaque action (grèves pour les uns, marches et barrages routiers pour les autres). Ainsi, le FRENAPO donne à voir la structure d'un milieu oppositionnel dessiné au croisement des champs syndical, politique et de l'espace des mouvements sociaux, au sein duquel la CTA s'affirme comme l'un des centres gravitationnels.

[431] La CTA avait différents niveaux de relation avec ces partenaires-concurrents. Pendant longtemps, les dirigeants ont cherché un rapprochement de la Centrale avec le MTA. En revanche, le rapport avec la CGT a toujours été marqué par la méfiance, étant donné son historique de compromissions avec le pouvoir politique. En mars 2001, les dirigeants cégétistes abandonnent la grève générale après avoir rencontré le nouveau Ministre de l'économie Domingo Cavallo. Avec le Pôle Ouvrier, la CTA maintenait des liens distants, même s'ils ont marché côte à côte lors des grèves de 2001. Avec la CCC la relation est ambivalente. La branche *piquetera* a noué une collaboration étroite avec la FTV à *La Matanza* et son dirigeant, Juan Carlos Alderete, est monté très souvent à la tribune aux côtés de De Gennaro et D'Elía. Bien que la CCC ne fasse pas partie de la junte de promotion du FRENAPO, et qu'elle ne compte pas parmi les sept colonnes, elle rejoint la FTV dans le barrage de routes précédant le meeting du 21 septembre, et rejoint la marche vers la Place de Mayo.

Graphe 10 : Millieu oppositionnel de la CTA mobilié dans le FRENAPO (mars-décembre 2001)



Légende FRENAPO | Org. sectorielles | Partis Politiques | Org. DDHH | Milieu religieux | Autres

Mouvement multisectoriel

Organisation nationale ou de 3ème dégrée

Section locale ou individu

Acronymes

Organisations sectorielles	Organisations DDHH	Partis Politiques
APYME Assemblée de Petits et Moyens Entrepreneurs	APDH Assemblée Permanente pour les Droits de l'Homme	ARI Argentins pour une République d'Égaux
BCN Retraités & Pensionnés Bureau Coordinateur National de Retraités et Pensionnés	AFDD Association de Familles de Personnes Détenues et Disparues	FREPASO Front Pays Solidaire
CGT Confédération Générale du Travail	CELS Centre d'Études Légales et Sociales	PC Parti Communiste
CTA Centrale des Travailleurs de l'Argentine	LADH Ligue Argentine des Droits de l'Homme	PDC Parti Démocrate-Chrétien
FAA Fédération Agraire Argentine	MEDH Mouvement Œcuménique pour les Droits de l'Homme	PI Parti Intransigeant
FECOOTRA Fédération de Coopératives de Travail	SERPAJ Service de Paix et de Justice	PJ Parti Justicialiste
FTV Fédération de terre, logement et habitat		PSD Parti Socialiste Démocratique
FUA Fédération Universitaire Argentine		PSP Parti Socialiste Populaire
IMFC Institut Mobilisateur de Fonds Coopératifs	Autres Organisations	UCR Union Civique Radicale
MTA Mouvement des Travailleurs Argentins		
	ATTAC Association pour la taxation des transactions financières et pour l'action citoyenne	
	FISYP Fondation d'Études Sociales et Politiques	

Graphe construit par l'auteur à partir des listes d'adhésion aux juntes de promotion du FRENAPO au niveau national, de la capitale fédérale et de la province de Buenos Aires. Il sert ici à la visualisation du champ multiorganisationnel configuré autour du FRENAPO, et non à l'analyse de ses propriétés structurales. Le réseau est composé de 61 nœuds connectés au mouvement et de deux nœuds isolés. Ces nœuds correspondent à des individus et à des organisations. Les liens qui se croisent au sein des clusters ne sont pas exhaustifs. Ils n'indiquent que l'appartenance à une même organisation (ex : une section locale et l'organisation nationale ; des religieux d'une même communauté).

Source de données : CTA/FRENAPO (2001). « Informe sobre el Desarrollo Territorial del Movimiento por la Consulta Popular ». Archive Bibliothèque CTA, PUBCTA-000453.

Par ailleurs, le FRENAPO s'inscrit dans la continuité de la lutte contre le chômage menée par la Centrale. À plusieurs égards, le mouvement témoigne de la maturité atteinte par le cadrage cognitif et le répertoire d'actions réélaborés et éprouvés sur le terrain depuis deux ans (Figure 11 et 12).

Figure 11 : Tract du FRENAPO adressant la consigne à l'ensemble de la société
« Mouvement pour la consultation populaire. Aucun foyer pauvre en Argentine. Le modèle de concentration de la richesse basé sur le chômage massif, affrontons-le avec la volonté majoritaire de tous les secteurs sociaux ». Source : CTA/FRENAPO (2001). Archive Bibliothèque CTA, PUBCTA-000473.

Figure 12 : Encadré de tract présentant les estimations du coût du programme et des sources de financement.
L'essentiel du financement proviendrait de la hausse des entrées fiscales induite par la réactivation de la consommation (A) et de l'élimination des niches fiscales liées à l'impôt sur les revenus (E). Plus symbolique, le relèvement de la taxation des produits de luxe apporterait moins de 6 % du budget total. Source : CTA/FRENAPO-Capital (2001). Archive Bibliothèque CTA, PUBCTA-000474.

Après avoir défendu, l'année précédente, un ample éventail de revendications pour lutter contre le chômage, les promoteurs du FRENAPO se focalisent sur deux mesures-phares : l'adoption d'une allocation d'aide à retrouver un l'emploi et la formation, pour les chômeurs, et une allocation universelle pour les enfants. Une fois encore, les dirigeants délaissent le programme d'habitations populaires élaboré lors de la fondation de la FVT. Malgré cela, on retrouve dans la proposition les principaux composants caractérisant le cadrage de la Centrale : la dénonciation du modèle néolibéral (*master frame*) et la formulation du problème public à l'aide d'un argumentaire programmatique (les experts de l'Institut font même l'estimation du

coût fiscal des allocations et la liste des sources de financement). La défense de l'allocation universelle pour les enfants réactive à nouveau le registre moral.

La principale nouveauté introduite consiste en une clarification des bénéficiaires concernés par ces propositions. Si les chômeurs constituaient la première cible du mouvement, les promoteurs ont veillé à la construction d'un argumentaire plus large, en montrant des retombées indirectes pour d'autres catégories sociales. D'abord, le caractère universel de la distribution de l'allocation pour les enfants fait de toutes les familles des récipiendaires directs du programme. Ensuite, sont mis en avant les avantages collectifs engendrés par les travaux communautaires auxquels les bénéficiaires du programme seraient incités à participer. Les promoteurs s'attachent surtout à inscrire la problématique saillante dans la dynamique du marché de travail : *« si l'on veut comprendre en profondeur la question du chômage, on ne peut pas le penser seulement en termes d'assistance »* [432]. L'idée majeure défendue est que l'existence d'une force de travail inactive et disponible exerce une pression sur les travailleurs occupés, que ce soit en termes de précarisation du travail ou d'évolution des salaires. La hausse du chômage serait ainsi intrinsèquement liée à l'appauvrissement des classes moyennes, dont les revenus ne permettent pas d'assurer des conditions matérielles suffisantes, et au coup de frein sur la mobilité sociale ascendante. Or, les deux mesures avancées par le FRENAPO sont censées entraîner un *« choc redistributif »,* qui relancera la consommation des ménages pauvres : *« sans combattre le chômage il n'y a pas de marché intérieur en Argentine »* [433].

3.1.1. Une séquence de mobilisations pour occuper durablement la scène politique

Au niveau de la stratégie d'action, les entrepreneurs se tournent vers un répertoire auquel ils sont habitués : assemblées, marches, meetings et pétitions. S'ils reproduisent l'essentiel des actions menées lors des campagnes précédentes cependant, deux innovations majeures vont distinguer le FRENAPO. Premièrement, la

[432] Source : CTA/FRENAPO (2001) « Fundamentos, propuestas y estrategia del movimiento por la consulta popular ». Archive Bibliothèque CTA, PUBCTA-000456.

[433] Source : CTA/FRENAPO (2001) « Fundamentos, propuestas y estrategia del movimiento por la consulta popular ». Archive Bibliothèque CTA, PUBCTA-000456.

stratégie est pensée comme une séquence d'actions étayées sur plusieurs mois afin de se donner les moyens de mobiliser leurs troupes dans tout le pays et, notamment, d'organiser de multiples évènements pour retenir durablement l'attention des médias. Ce faisant, les promoteurs entendent installer la problématique du chômage et de la pauvreté dans le débat politique. Deuxièmement, ils se livrent eux-mêmes à l'organisation d'un référendum d'initiative populaire. Ils ont su tirer des leçons de l'échec de la pétition lancée l'année précédente : celle-ci, après avoir obtenu, au prix de beaucoup d'efforts, le million de signatures nécessaires à la présentation d'un projet de loi d'initiative citoyenne, est néanmoins restée au fond des tiroirs au parlement. Dans le même temps, en faisant appel au mécanisme de démocratie directe, la CTA se présente comme un vecteur de redémocratisation d'un système politique rouillé par la crise de la représentation (cf. encadré suivant).

FRENAPO : une séquence d'actions pour inscrire la protestation dans la durée

Les préparatifs : mobiliser les territoires

Après la constitution d'un comité d'organisation national, en décembre 2000, le FRENAPO démarre à la fin de l'été de 2001. La première étape du plan d'action a consisté en la mobilisation des territoires. L'idée est d'enraciner le débat localement, à travers la multiplication d'antennes au niveau provincial et municipal.

Figure 13 : Réunion de lancement du FRENAPO à Buenos Aires (Capitale). De Gennaro est au centre de la table, entouré par des dirigeants partisans et les référents de mouvements sociaux. Source : Del Frade (2011).

Chaque comité (*junte*) local est chargé de la mise en place d'activités de formation, de l'animation d'assemblées de militants et de la préparation logistique du scrutin. En juin, une assemblée nationale est réunie pour fixer la date de la consultation.

Passer à l'offensive

Le 11 septembre, sept colonnes de marcheurs ont quitté la Capitale vers l'intérieur du Pays. Pour chaque destination, partait une navette bondée avec une cinquantaine de dirigeants et militants, avec à leur tête tête l'un des poids lourds de la Centrale (De Gennaro, Maffei, D'Elía, Lozano, entre autres). Les trajets ont été parsemés de haltes dans des villages et des chefs-lieux et à chaque reprise les marcheurs étaient rejoints par un cortège de militants locaux. Se déployait alors un répertoire éclectique combinant des meetings en centre-ville, des parcours dans les quartiers défavorisés et des assemblées citoyennes, des manifestations culturelles, la présentation de fanfares enfantines (*murgas*), des foires de produits issus de l'agriculture familiale, mais aussi la célébration de messes. Il s'agissait de créer des évènements pour diffuser les consignes du FRENPO et aller à la rencontre des traditions populaires locales. Les syndicalistes prennent très souvent leurs repas dans des cantines

populaires. Au bout de dix jours d'expédition, 86 villes ont été traversées : *« Nous avons réalisé 140 meetings, plus de cent mille personnes se sont mobilisées, il y a eu 89 conférences de presse, ça a été impressionnant ! »* s'enthousiasme le secrétaire général[434]. Par ailleurs, le passage des cortèges permet aussi de faire écho aux luttes locales menées par des agents municipaux, des personnels soignants et enseignants. Cette convergence d'agendas contribue à l'enracinement territorial du FRENAPO et satisfait les intérêts sectoriels des travailleurs salariés syndiqués dans ATE et CTERA[435].

De retour à la Capitale, un grand meeting est organisé sur la *Plaza de Mayo*. Les *piqueteros* de la FTV et de la CCC, qui campent depuis trois jours au bord des routes de *La Matanza*, replient leurs tentes et marchent vers la Capitale. Ils retrouvent les colonnes de militants des mouvements sociaux arrivés en car depuis l'intérieur.

Figure 14 : La Une du quotidien La Capital de Santa Fe. En sous-titre : « La colère a défilé à Rosario ». La presse régionale confère une visibilité aux colonnes du FRENAPO. Source : Archive Bibliothèque CTA, PUBCTA-000264.

[434] Source : Diario El Tribuno, édition du 22/09/2001. « *Culminó la marcha contra la pobreza* ».

[435] Les marcheurs apportent leur soutien aux employés municipaux à Puerto Iguazú (Misiones), Barranqueras (Chaco), aux fonctionnaires provinciaux en vigile à Mendoza, à au bivouac des employés de santé à Cutral Co (Rio Negro). Ils expriment leur solidarité aux enseignants en grève de la faim devant le siège du gouvernement à La Quiaca (Jujuy) et aux universitaires en lutte à Córdoba, San Luiz, Neuquén et Rosario. Dans cette ville, le syndicat profite de la mobilisation avec la colonne du FRENAPO pour déclarer une grève de 48 heures. Lors de toutes ces protestations, les salariés du secteur public réclament des coupes salariales et la fin des retards de paiement.

Figure 15 : Arrivée des colonnes Plaza de Mazo. 21 septembre 2001. Source : Del Frade (2011).

Dans une ambiance festive, les manifestants avancent précédés de musiciens et de comédiens. Au milieu du cortège figurent des poupées géantes[436] se moquant d'hommes politiques. Signe de la ritualisation de la protestation, la marche culmine avec l'hymne national et une minute de silence en mémoire des morts et des disparus pendant la dictature et ceux tués par les forces de l'État en démocratie. La presse s'accorde sur le nombre de 60 000 manifestants[437].

La consultation populaire : exercer la démocratie directe

L'acte trois du FRENAPO débute par un concert au stade Luna Park le 11 décembre 2001. La consultation populaire se déroule pendant le week-end, du 14 au 16. Tout électeur muni d'une pièce d'identité peut déposer un bulletin dans l'une des 17 500 urnes ouvertes dans 579 districts du pays. Les bureaux de vote ont été installés dans des écoles, les universités, les usines, les sociétés de développement, les clubs, les paroisses, les centres communautaires, les parcs et les rues et à l'entrée des supermarchés. Des observateurs internationaux ont été invités à vérifier la transparence de la procédure. L'impression des bulletins de vote et les coûts liés au scrutin ont été pris en charge par les organisations partenaires puisque le gouvernement s'est abstenu de s'en charger. Au moment du décompte des voix, plus de deux millions et 700 000 citoyens se sont exprimés dans la consultation[438].

[436] Source : El País, édition du 22/09/2001. « *"No habrá tregua" advirtió el Frente contra la Pobreza* ».

[437] Source : La Gaceta, édition du 22/09/2001. « *Una movilización multisectorial pidió una Argentina sin pobreza* ».

[438] Source : Página/12, édition du 16/12/2001. « Ya hubo un millón y medio de votos ».

Figures 16 : Bureaux de vote lors de la consultation populaire. Source : Del Frade (2011).

Le résultat obtenu par le FRENAPO marque l'aboutissement du processus de structuration du modèle syndical de la CTA, mené pendant toute la décennie. La Centrale fait non seulement preuve d'une capacité à articuler un large éventail d'acteurs multisectoriels, mais aussi d'une impressionnante force de mobilisation sociale qui traverse les frontières syndicales et les rangs des mouvements de chômeurs. Avec près de trois millions de citoyens ayant répondu à son appel, c'est 12,8 % du corps électoral qui s'est déplacé à la consultation. Ce niveau de participation est plus élevé que celui des élections primaires péronistes en 1989 (1,5 million) et celles de l'Alliance en 1998 (2,3 millions)[439]. Le FRENAPO a recueilli presque autant de voix que la coalition de gouvernement « Alianza » aux élections législatives de 2001 (3,05 millions[440]). Le lendemain de la consultation, les trois principaux quotidiens nationaux reconnaissent l'ampleur de la mobilisation : *« Massif soutien à une assurance chômage »* (*El Clarín*), *« Pauvreté : plus d'un million de votes. Une forte participation à la consultation populaire »* (*La Nación*), « une forte participation aux urnes que personne n'attendait » (*Página/12*).

L'engouement pour la votation contraste avec le désenchantement exprimé envers le système politique. Ainsi, indépendamment du résultat pratique de la mobilisation, le FRENAPO a permis de légitimer le rôle politique revendiqué par la CTA comme lieu de production de politiques publiques. La Centrale parvient à subvertir la frontière « entre ce qui est politiquement dicible ou indicible, pensable ou impensable »[441], en concurrençant directement les partis dans la production de biens politiques. L'essor du mouvement accrédite la revendication de la Centrale prétendant représenter les classes populaires mais aussi des pans entiers des classes moyennes.

À la tête de la Centrale, Víctor De Gennaro s'est forgé une stature de dirigeant d'opposition et, plus significativement, a su construire un leadership alternatif à celui de De la Rúa. Au fil des actions du FRENAPO, l'opposition au président de la République est centrale dans le récit élaboré par De Gennaro. *« Sont coupables les fonctionnaires, les maires, les autorités provinciales, jusqu'au président lui-même qui*

[439] Source : El Clarín, édition du 09/07/2018. « A *treinta años de la interna Menem-Cafiero: La batalla que definió una época* ». La Nación, édition du 01/12/1998. « *La impronta de las elecciones internas* ».

[440] Chiffre fourni par Escolar et.al. (2002, p.27).

[441] Bourdieu (1981, p.4).

réduisent le salaire des travailleurs comme variable d'ajustement » [442]. *« De la Rúa est effrayé par l'idée d'une consultation populaire. Il ne l'a pas convoquée, car il la craint, il sait que la réponse des gens sera une énorme baffe »* [443]. Face à lui, le syndicaliste se positionne comme un leader alternatif. *« Nous sommes allés [à l'intérieur du pays] en tant que de fières expressions de la résistance dans cette lutte de la dernière décennie contre le modèle néolibéral. Nous l'avons fait pour faire entendre sur cette place le cri d'angoisse ou de ras-le-bol qui vient de l'intérieur du pays, mais aussi la détermination des milliers et milliers de gens qui résistent et qui construisent de l'espoir »* [444]. *« Peut-être, devant autant de médiocrité politique, notre mérite a-t-il été de poser les véritables problèmes des Argentins qui sont le chômage et la pauvreté »* [445].

On peut en conclure que FRENAPO opère un changement d'échelle dans l'action de la CTA, ce que McAdam, Tarrow, Tilly (2001) ont défini comme « un changement dans le nombre et le niveau d'actions protestataires coordonnées qui conduisent à une protestation élargie regroupant un spectre large d'acteurs et à l'établissement de ponts entre leurs revendications et leurs identités »[446]. Certes, en participant à l'intensification de la contestation, le FRENAPO contribue à nourrir le climat d'exaspération, voire de colère, qui culminera fin décembre 2001, mais ni la coalition multisectorielle dont il est le moteur, ni la CTA ne sont à l'origine directe de l'insurrection qui se déclenchera quelques jours plus tard.

En effet, pendant que la CTA annonce le résultat de la consultation, de premiers saccages de supermarchés se produisent dans le grand Buenos Aires et à l'intérieur du pays. Le lendemain, le président de la République fait une allocution sur la chaîne nationale et déclare l'état de siège. La révolte sociale gagne les rues et l'Argentine plonge dans une crise politique. La coalition gouvernementale explose et le système partisan est discrédité. À ce moment-là, la Centrale est le noyau dur d'une coalition multisectorielle. Elle dispose d'un enracinement territorial, de réseaux

[442] Source : Territorio Digital, édition du 18/09/2001. *« De Germano dejo Misiones en medio de una huelga »*.

[443] Source : La Nación, édition du 15/12/2001. *« De la Rúa tiene pánico a la consulta popular »*.

[444] Source : Página/12, édition du 22/09/2001. « *Desde la Puna hasta Tierra del Fuego* ».

[445] Source : Página/12, édition du 18/12/2001. " *El urnazo" que nadie esperaba* ».

[446] Traduction d'Isabelle Sommier (2010, p.101).

mobilisés, et d'une légitimité élargie à une partie de la société. Son institut d'études a élaboré un socle de propositions qui peut aisément aboutir à un programme de gouvernement. Son secrétaire général est un interlocuteur reconnu dans divers milieux progressistes, chrétiens, sociaux et partisans tandis que ses prises de parole sont médiatisées. De Gennaro dispose alors de nombreux atouts pour reconvertir son leadership dans l'arène partisane. Il pourrait transformer la CTA en « PT Argentin », comme y songeront les délégués lors du congrès de la fin 2002, et combler le vide dans le pouvoir laissé par la crise. Mais est-ce que la CTA chercherait-elle à mener l'offensive directement dans le champ politique ?

3.2. L'impasse face à la crise : faire Parti ? Ou conserver la Centrale ?

Bien qu'il s'agisse d'une initiative à fort impact politique, la mise en œuvre du FRENAPO a reposé sur une forme de coopération et une stratégie d'action qui relèvent des groupes de pression. Le but premier de la coalition était en effet d'influencer la décision des détenteurs du pouvoir politique[447]. Dans les documents produits par le mouvement et lors des prises de parole publiques, les promoteurs se prémunissent de toute association avec une entreprise électorale. Jamais le FRENAPO ne fut présenté comme une offre partisane. Jamais ses dirigeants n'ont laissé paraître explicitement une volonté de le reconvertir en une conquête du pouvoir institutionnel. L'évacuation de cet enjeu apparaît comme une condition pour rassembler un éventail d'acteurs aussi large, en particulier ceux issus du champ politique qui avaient leurs propres ambitions électorales, et les organisations sociales soucieuses de ne pas se faire instrumentaliser par des partis politiques. Au sein de la Centrale, il était également nécessaire d'éviter l'hypothèse de reconversion partisane pour donner des gages aux secteurs liés aux partis de la gauche radicale et, ce faisant, pour afficher l'unité de la Centrale autour du FRENAPO.

Le potentiel électoral ouvert par le mouvement n'a cependant jamais échappé aux leaders de la CTA. L'analyse des archives du FRENAPO montre que, dans les mois qui suivent la consultation populaire, l'idée d'avancer vers une entreprise partisane, aux

[447] Offerlé (1998, p.21-28)

contours flous à ce stade, commence à être évoquée. Face au *« défi que représente une nouvelle expérience émancipatrice »,* lit-on sur le document, s'impose la *« construction d'une nouvelle expérience d'UNITÉ POPULAIRE »*[448].

Il convient de rappeler que depuis un certain temps l'option d'une reconversion partisane de la Centrale était régulièrement évoquée dans les cercles dirigeants. Dans la mesure où le projet progressiste porté par le FRENTE GRANDE avait échoué, les syndicalistes identifient un espace électoral vacant. À cet égard, quand le Pôle Social est fondé en 2000 en vue de disputer les élections législatives de l'année suivante, De Gennaro est sondé par plusieurs membres de son entourage, dont le curé Lui Farinello, le *piquetero* Luis D'Elía et le dirigeant Humberto Tumini de *Barrios de Pie*. Pourtant, si le secrétaire général résiste à cette idée, il n'écarte pas celle de lancer une entreprise partisane en vue des présidentielles de 2003[449]. Ces échanges indiquent que les dirigeants de la CTA intègrent à la conception du plan d'action du FRENAPO des perspectives électorales comme l'usure du capital politique de l'alliance au pouvoir, l'opportunité d'occuper le vide laissé dans l'offre progressiste ou encore le calendrier des scrutins.

[448] CTA/FRENAPO (2002) « Apuntes para el debate político del Frente Nacional contra la Pobreza ». Archives Bibliothèque CTA, PUBCTA-000458. Il est difficile de prouver le moment exact où la reconversion partisane du FRENAPO est envisagée. Le document cité ci-dessus est présenté lors de l'Assemblée Nationale du FRENAPO le 2 mars 2002, donc après la chute du gouvernement. Néanmoins, les propositions qu'il avance en matière de construction partisane semblent être l'aboutissement d'un large processus de discussion entre les dirigeants de la Centrale. Ces réflexions, par nature informelles et tacites, qui ne sortent pas des cercles restreints des hauts dirigeants, sont difficiles à objectiver. Ne disposant que de peu de sources pour vérifier ces informations, l'administration de la preuve doit ici se contenter des allusions qui y sont faites lors des entretiens et des discussions informelles (à l'instar des interviews de Claudio Lozano et de Carla Rodríguez cités dans cette partie). Si ces déclarations peuvent être biaisées par une volonté de mise en cohérence *ex post*, le fait qu'elles soient tenues par différents acteurs à différents moments, y compris par des acteurs minoritaires qui critiquent le bureau directeur de la CTA (lettres de Humberto Tumini et d'Eduardo Lucita analysés dans cette sous-partie) renforce l'argument selon lequel il s'agit d'une idée qui gagne progressivement en force au cours de la mobilisation du FRENAPO et non après les événements de décembre 2001.

[449] Dans son recueil de témoignages, le journaliste Boyanovsky Bazán raconte les échanges tenus entre les dirigeants du Pôle Social et de la CTA. Quand le gouvernement De la Rúa nomme Domingo Cavallo au Ministère de l'économie, Tumini, secrétaire général de *Patria Libre*, essaie de convaincre De Gennaro de rejoindre le front. « Écoute, dit Tumini au syndicaliste, avec l'arrivée de Cavallo les temps s'accélèrent. Il y a cinq millions de personnes qui voteront pour nous. Il nous faut rassembler une alliance électorale forte qui nous permette d'être des acteurs politiques dans ce qui arrivera à l'Argentine. Tumini se souvient que De Gennaro lui a rétorqué que ce n'était pas le moment. Que la CTA croyait que l'issue était le FRENAPO […] : notre pari c'est 2003, lui aurait répondu De Gennaro ». (Boyanovsky Bazán 2010, pp. 100-101).

En réalité, au début des années 2000 le problème qui se pose aux leaders est moins de savoir *si* la Centrale doit se convertir en entreprise électorale mais de déterminer *comment* elle doit le faire. Deux visions alternatives s'opposent, chacune portée par des acteurs déjà insérés dans le champ politique. Pour ceux qui se sont impliqués dans le *Frente Grande*-FREPASO, la Centrale pourrait se positionner comme le support social et syndical d'une coalition électorale. Cette position est défendue par une partie des syndicalistes-députés de CTERA ainsi que par le secrétaire général de FETIA, qui voient d'un bon œil un rapprochement entre la Centrale et leur parti ARI[450]. L'autre option est de bâtir son propre parti en marchant dans les pas du PT brésilien, avec un accent nettement anticapitaliste. Cette idée, avancée par l'aile issue des partis de gauche, notamment le PC, mais aussi par D'Elía[451], est minoritaire. Ce groupe exprime de fortes réticences à l'égard d'Elisa Carrió, dirigeante de l'ARI[452], sachant que la FTV pourrait poser son veto à une alliance avec ce parti.

Aucune des deux alternatives ne convient à De Gennaro et à son entourage. Selon les calculs de son équipe, la CTA ne dispose pas d'assez de ressources pour s'investir seule dans une entreprise partisane, et l'adoption d'un programme très radical comme celui voulu par l'aile gauche ne saurait recueillir une large adhésion à l'intérieur comme à l'extérieur de la Centrale. L'idée d'un rapprochement avec l'ARI leur semble plus intéressante, à condition que la CTA impose ses conditions pour ne pas devenir la simple antenne syndicale d'une coalition partisane. Sans cela, elle risquerait de sacrifier son autonomie. Les syndicalistes tirent des leçons de l'expérience du *Frente Grande* qu'ils ont pu suivre de près. Selon leur évaluation, le Frente a pâti d'une faiblesse fondamentale : son manque d'ancrage territorial. En privilégiant une construction politique tournée vers les médias, Álvarez se serait rendu incapable de prendre en considération les besoins du terrain. Pour De Gennaro, c'est une erreur qu'il ne faut pas reproduire. Lui et son entourage souhaitent que la reconversion de la Centrale passe par l'articulation d'un front d'organisations

[450] Par ailleurs, l'une des hypothèses envisagées par le maire de la Capitale Aníbal Ibarra (FREPASO) prévoyait de resserrer des liens avec la CTA et le FRENPO pour les embarquer dans une ample coalition électorale en vue des élections du 2003. Source : Página/12, édition du 09/04/2002. « *La UCR y el Frepaso, en una frágil convivencia* ».

[451] Claudio Lozano, Directeur de l'Institut d'études et de formation CTA. Interview avec l'auteur, CABA, 17 octobre 2015.

[452] Source : Página/12, édition du 23/06/2002. « *Los proyectos políticos piqueteros* ».

sociales et partisanes, sous le leadership de la CTA, dans le but de créer une nouvelle offre programmatique.

> « Nous croyions qu'il faillait élargir la base de soutien social d'une proposition de contestation politique. C'est pour cela que l'on a fait le FRENAPO. Et après le FRENAPO nous avons accordé beaucoup de place à l'élaboration de la *Constituyente Social*. Il fallait essayer de structurer un appel après lequel l'ensemble des organisations populaires pourraient avancer vers un processus d'intervention commune face aux conflits. Nous croyions en un processus d'agrégation qui, à un moment donné, allait déboucher sur une formulation politique commune ». (Claudio Lozano, Directeur de l'Institut d'études et de formation CTA. Interview avec l'auteur, CABA, 17 octobre 2015).

Selon notre interlocuteur, le FRENAPO a réussi à rassembler différents secteurs de lutte, sociale et partisane, autour d'un même mot d'ordre. Pour s'embarquer dans une entreprise électorale toutefois, un long chemin restait encore à parcourir :

> « Nous n'avions pas atteint une croissance suffisante, ni la maturité nécessaire pour élaborer une proposition politique partagée par tous les secteurs qui s'y étaient impliqués. Nous pouvions prendre un axe, prendre certains points, mais déboucher sur une chose plus générale était plus compliqué. » (Claudio Lozano, Directeur de l'Institut d'études et de formation CTA. Interview avec l'auteur, CABA, 17 octobre 2015).

On retrouve un avis similaire chez ce dirigeant du courant minoritaire *Patria Libre-Barrios de pie*. Il explique que le tournant conservateur de l'Alliance avait relancé *« le débat interne sur la construction d'une alternative politique populaire qui fût fortement opposée au modèle en vigueur »*. Selon l'interprétation de son groupe, *« aucune force ni du camp populaire ni de la gauche ne parvenait à occuper le vide politique de l'opposition »*. La CTA se trouvait donc face à un double défi, à la fois social et politique :

> « [Il fallait] consolider une *force sociale d'opposition* vigoureuse pour faire bouger les complices du modèle qui se trouvent dans les organisations revendicatives du

> peuple [notamment ici la CGT]. *Poursuivre, inébranlablement, la pression sur les gouvernants* qui l'ont mis en œuvre. [Également] chercher à *donner une expression politique* à l'opposition populaire qui soit capable, le temps venu, de *conquérir le gouvernement* pour faire un autre pays. [...] Pour y répondre avec succès, *il fallait unifier* aussi bien sur le plan social que sur le plan politique la majorité des opposants au modèle, des plus modérés jusqu'aux plus conséquents. Il fallait tous les unir… Il semble que la CTA ait pris ce chemin durant l'année 2000 et la première moitié de 2001. » (Humberto Tumini Secrétaire général du courant *Patria Libre*. Lettre publiée le 31/05/2003)[453].

Luis D'Elía considère lui aussi que *« la protestation sert à obtenir des allocations sociales. Mais pour rouvrir les usines il faut changer de modèle [économique]. Et pour le changer, il faut être au gouvernement ».* Il défend par conséquent dès le milieu des années 2002 l'idée d'un *« front social et politique »*, qui structurerait autour de la CTA le kaléidoscope d'organisations appartenant au FRENAPO[454].

En dernier ressort, ces déclarations confirment bien l'existence d'une vision partagée entre différents secteurs de la Centrale sur la double dimension sociale et politique structurant son action depuis les années 2000. Dans ces propos, on décèle nettement un continuum stratégique reliant un répertoire sectorisé (*« pression sur les gouvernants »*), comme le FRENAPO, à la construction d'une *« expression politique »,* c'est-à-dire électorale. Cependant, toute la difficulté réside dans la construction d'une entente sur la façon de reconvertir le FRENAPO et la CTA dans l'arène partisane. Pour y parvenir, les dirigeants de la CTA planifient, tout au long de l'année 2001, la suite à donner au FRENAPO. Ils parient sur la consolidation de la coalition multisectorielle à travers la mise en place d'espaces de coordination qui devraient mener à la *« confluence des différentes demandes et des revendications »* afin de les *« synthétiser dans des stratégies communes »*[455].

[453] Lettre intitulée *« ¿La CTA un nuevo PT? ¿De Gennaro el Lula argentino? »*. Publiée dans la revue digitale *Rebelión*.

[454] Source : Página/12, édition du 23/06/2002. « *Los proyectos políticos piqueteros* ».

[455] CTA/FRENAPO (2002) « Apuntes para el debate político del Frente Nacional contra la Pobreza ». Archives Bibliothèque CTA, PUBCTA-000458.

> « Nous prétendons ouvrir un ensemble de problématiques autour desquelles on pourra démarrer un processus de mobilisation-discussion et d'action à l'intérieur du FRENAPO. Ceci permettra, dans les mois à venir, dans le cadre d'une nouvelle assemblée nationale, de présenter à la société argentine quelle est la proposition de sortie de crise impulsée par le FRENAPO. » (CTA/FRENAPO, 2002) [456].

Force est de constater que les leaders de la CTA perçoivent dans le FRENAPO un réel potentiel pour propulser la conversion électorale de la Centrale, d'autant plus qu'à elle seule, la CTA ne réunit pas les moyens suffisants pour financer la logistique nécessaire à une campagne électorale[457]. La convergence et l'agrégation des acteurs sociaux et politiques ne sont donc pas seulement un enjeu programmatique. Se pose sérieusement la question des fonds nécessaires pour lancer efficacement une entreprise électorale. Cependant, la faisabilité de l'entreprise repose sur deux conditions qui dépassent largement le terrain de jeu de la Centrale : d'une part, la capacité du FRENAPO à se positionner, auprès d'une partie de l'opinion publique, comme un instrument pertinent et légitime de formulation de problématiques politiques et de politiques publiques. D'autre part, l'aptitude des dirigeants syndicaux à consolider la coalition multisectorielle qui soutient le FRENAPO, à susciter un élan au niveau des réseaux territoriaux et à faire émerger un programme commun. L'hypothèse devient plus crédible à la suite du succès des mobilisations du FRENAPO en septembre 2001 et des élections législatives d'octobre, lors desquelles aucun parti n'a réussi à occuper l'espace progressiste, pas même l'ARI qui a porté les candidatures de nombreux dirigeants de CTERA et de FETIA.

L'éventuelle reconversion de la CTA dépend ainsi de progrès dans la consolidation du FRENAPO. En avançant vers la convergence de la nébuleuse d'acteurs multisectoriels, le front peut espérer atteindre une masse critique pour devenir une référence incontournable dans le camp progressiste, que ce soit auprès des organisations sociales ou des partis de centre-gauche. Bien évidemment, il s'agit

[456] CTA/FRENAPO (2002) « Apuntes para el debate político del Frente Nacional contra la Pobreza ». Archives Bibliothèque CTA, PUBCTA-000458. Trois axes de débats sont avancés, chacun déclinant plusieurs thématiques. La distribution des revenus (travail et production, santé, éducation, culture, habitat, retraites, privatisations et services publics, ressources naturelles). La démocratisation (réforme politique, justice, mécanismes de participation). L'insertion internationale (ALCA et Mercosur, dette extérieure).

[457] Comme nous l'avons montré précédemment dans la sous-partie 1.2.

d'un pari à l'issue très incertaine. La multiplicité des enjeux sectoriels et des intérêts organisationnels dissemblables ne garantit pas que la CTA parvienne à s'affirmer comme le maître du jeu. C'est une démarche qui demandait naturellement du temps pour construire un consensus et ficeler des accords. Or les évènements de la fin 2001 viennent brouiller complètement cette stratégie : ils engendrent une incertitude structurelle, accélèrent le temps politique et amènent un rééquilibrage forcé du système de pouvoir de la Centrale.

3.2.1. La partisanisation du FRENAPO déjouée : la perte de l'efficacité des ressources de la CTA dans un contexte d'incertitude structurelle

Mardi 18 décembre 2001, Víctor De Gennaro et ses collaborateurs se réjouissent du grand succès remporté par la consultation citoyenne organisée par le FRENAPO. D'après leurs estimations, plus de 2,7 millions de personnes ont répondu à l'appel. *« Le résultat définitif, prévenait-il, sera connu au cours de la semaine »*. Les syndicalistes annoncent que la prochaine étape sera d'amener les propositions du Front à *« toutes les instances institutionnelles »* mais aussi d'élargir le champ des revendications : *« On va exiger le rejet de la loi de finances pour 2002 et la loi de déficit zéro, tout comme la dérogation des pouvoirs extraordinaires octroyés en avril dernier par le parlement au pouvoir exécutif »* [458]. La Centrale revoit ses ambitions à la hausse. Les dirigeants entendent maintenant s'investir dans la construction d'un programme commun avec leurs partenaires et tisser une alliance multisectorielle en vue de pénétrer dans l'arène électorale. Le FRENAPO pourrait devenir le point de départ de la reconversion partisane de la CTA.

Le lendemain, les événements rendent obsolète cette stratégie de la CTA. Le mercredi 19 décembre, l'Argentine est réveillée par le bruit des insurrections qui retentit dans tout le pays. Devant les agences bancaires, des membres des classes moyennes protestent contre le blocage de leurs dépôts promulgué par le Ministère de l'économie. Dans les faubourgs du grand Buenos Aires, des membres des classes populaires pillent des supermarchés pour se procurer de la nourriture et sont réprimées par les forces de l'ordre. En fin d'après-midi, le président De la Rúa

[458] Source : Página/12, édition du 18/12/2001. « *Triunfó el sí en la consulta contra la pobreza* ».

s'adresse à la Nation. Il décrète l'état de siège pour contrer la montée de la violence. L'allocution est courte, la réponse est immédiate. Le soir même, la population descend dans les rues, dans la Capitale et dans les principaux centres urbains, particulièrement remontée contre une décision qui rappelle les moments les plus sombres de la dictature. Les manifestants crient leur rejet de la classe politique et de l'ensemble de l'establishment : *« Qu'ils s'en aillent tous ! ».* Dans les jours qui suivent, il apparaît que les émeutes ont fait dix-huit morts et des centaines de blessées et se sont traduites par des milliers d'arrestations[459]. Affaibli, le président démissionne le 20 décembre. À la fin de la semaine, les organisateurs du FRENAPO ont fini de décompter les voix de la consultation. En tout, plus de trois millions de personnes se sont exprimées, un chiffre aussi impressionnant qu'inaudible, le pays étant complètement bouleversé, et avec lui la stratégie conçue par la CTA.

> *« Beaucoup d'entre* nous partagions la sensation qu'après la consultation, *quand se sont produits le 19 et le 20 décembre, s'évaporait le résultat de la consultation*. […] Les *trois millions de votes* continuent de *peser* aujourd'hui, ils transforment et indiquent que *nous sommes un interlocuteur* pour discuter avec le pouvoir en place. Celui-ci est le chemin, il nous faut être capables de situer une idée, de garantir une multiplicité de soutiens et, en même temps, garantir que la société la prenne en charge » (CTA/FRENAPO, 2002)[460].

Cette *« sensation »* d'une « évaporation » du résultat obtenu par le FRENAPO à cause de la conjoncture de crise indique que les dirigeants de la CTA ont l'impression de « perdre le contrôle sur les événements » ainsi que leurs « capacités à interpréter la situation » [461]. Ce sont des caractéristiques typiques de ce que Dobry (2009) désigne par « moment de dérapage ». Avec l'enchaînement des événements, les leaders font en outre face à de nouveaux dilemmes qu'ils doivent résoudre dans l'urgence. Pour le 20 décembre, une nouvelle journée de

[459] Ayuero (2007, pp.103-127). L'auteur dénombre 289 saccages ou tentatives dans tout le pays, entre le 14 et 22 décembre. Un tiers des cas se produisent dans le grand Buenos Aires.

[460] CTA/FRENAPO (2002) « Apuntes para el debate político del Frente Nacional contra la Pobreza ». Archives Bibliothèque CTA, PUBCTA-000458.

[461] Dobry (2009, p.142).

mobilisations était annoncée par le Pôle Ouvrier[462]. Faut-il mettre la Centrale dans la rue et marcher vers la Plaza de Mayo avec l'ensemble des organisations sociales ?

> « Par définition jamais nous ne lançons d'appel pour mener quelque chose que l'on n'est pas en mesure de comprendre et de diriger. Nous avions fait le FRENAPO, le 16 décembre, et nous avions le résultat de la consultation. Dès lors, nous allions travailler les propositions pour continuer d'avancer. *Les évènements du 19 et 20 décembre surgissent sans que nous ayons eu avec eux une quelconque relation ou participation*. De nombreux de nos camarades y ont participé. *Mais nous n'avions pas le contrôle sur ça et n'allions pas amener les gens à l'abattoir*. Parce que la vérité est que *vous ne pouvez pas partir n'importe où sans avoir la moindre idée de ce qui se passe*. Nous ne défendions pas le gouvernement de De la Rúa, loin de là. Mais on ne pouvait pas rejoindre quelque chose dont *on ne savait ni d'où elle venait ni vers où elle se dirigeait*. En fin de comptes, tout ça a débouché sur une sortie de la convertibilité [peso-dollar] et une dévaluation monétaire contraire aux intérêts des travailleurs.
>
> En revanche, nous ne voulions pas être complices de stratégies qui allaient contre les intérêts populaires. La façon dont s'enchaînent les 19 et 20 décembre est complètement circonscrite à une opération interne du gouverneur de la province de Buenos Aires et de la structure du justicialisme de la province de Buenos Aires. Mais tout se déroule dans un contexte dans lequel les organisations populaires ont beaucoup grandi, où il y avait de profondes nécessités sociales. *Alors ça a débordé*. Et les mêmes agents qui ont lancé le mouvement n'ont pas pu le contenir. C'est là qu'apparaît le problème. Ce n'est donc pas quelque chose que nous avions démarré ou proposé nous-même. Nous ne pouvions pas nous joindre à quelque chose que l'on ne pouvait pas canaliser convenablement. Je n'aime pas dire le mot « diriger », mais il fallait être conscients de vers où on allait. *Nous avions conscience que ceux qui ont lancé l'initiative ont agité les gens puis les ont laissés tomber. Quand ils se sont rendu compte qu'ils ne pourraient pas les contrôler, ils les ont laissés se faire tuer. Dans ce cadre notre critère fut de préserver nos camarades plutôt que de les envoyer*

[462] Le Pôle Ouvrier (*Polo Obrero*) surgit en décembre 2000 comme une branche sociale du Parti Ouvrier (PO), d'inspiration trotskyste. Profitant de la structure territoriale du PO, le mouvement se développe dans majorité des provinces argentines (300 cantines populaires en septembre 2002). Par ailleurs, de nombreux dirigeants du Pôle issus des rangs du parti. Notamment en 2001, le Pôle Ouvrier et le PO encouragent une ligne d'action insurrectionnelle.

à une sorte de suicide collectif. » (Claudio Lozano, Directeur de l'Institut d'études et de formation CTA. Interview avec l'auteur, CABA, 17 octobre 2015).

Ce récit montre à quel point les événements brouillent les repères et les calculs des dirigeants de la CTA. Dépassés par le climat insurrectionnel, les leaders n'ont pas la *« moindre idée de ce qui se passe »*, ne savent pas *« d'où vient [l'insurrection] et vers où elle se dirige »* et voient simplement que *« ça a débordé »*. Leurs soupçons se portent sur l'appareil péroniste, présumé être à l'origine d'une manœuvre pour déstabiliser le gouvernement, manœuvre dont ils ne veulent pas être les instruments[463]. Ils redoutent surtout un durcissement de la répression qui transformerait la Place de Mayo en *« un abattoir »* et les meetings en *« suicide[s] collectif[s] »*. Par prudence, ils freinent l'action de la CTA : une journée de grève est organisée pour le 20 décembre, mais sans mobilisation dans les rues. La FTV est aussi concernée par la perte de ces repères. Des rumeurs répandues dans *l'asentamiento El Tambo* avertissent d'un plan de saccage des maisons, orchestré par les habitants du quartier voisin. Les *piqueteros* barricadent donc les accès à leur quartier[464]. Dans une conjoncture aussi fluide, la circulation de rumeurs désoriente encore davantage ceux qui cherchent à interpréter la situation. Par ailleurs, les inquiétudes des dirigeants vis-à-vis de la réponse musclée de l'État sont amplifiées par la crainte d'une intervention de l'armée. En réponse à la radicalisation des mobilisations sociales, les militaires affirment en effet publiquement être prêts à prendre en charge le maintien de l'ordre, des déclarations qui ravivent la peur d'un coup d'État[465].

[463] De même, le soir du 20 décembre, D´Elía accuse dans une émission télévisée le gouverneur péroniste de la province de Buenos Aires, le PJ et des *punteros* d'être derrière les saccages. Bien que le rôle joué par les *punteros* soit difficile à reconstituer, des travaux suggèrent qu'ils ont agi, au moins « dans la diffusion d'informations affirmant l'immédiate opportunité de réalisation des saccages » (p. 157). La présence de *punteros* est corroborée par des journalistes qui ont suivi les événements ainsi que par les recherches du sociologue argentin. Néanmoins, les récits sont trop contradictoires pour pouvoir expliquer comment ils agissaient, leur degré de coordination, s'il y avait ou non un plan ciblant des supermarchés, ou encore s'ils recrutaient effectivement des gens des quartiers populaires. Tout indique que des hauts fonctionnaires de la province de Buenos Aires ont demandé à la police de ne pas intervenir lors des saccages. Cependant, « l'objectif final des péronistes peut ne pas avoir été de réaliser un coup d'État. Mais il ne reste aucun doute qu'ils cherchaient à démontrer leur puissance collective. Ils faisaient de la politique par d'autres moyens (violents) » (p.161).

[464] Svampa & Pereyra (2009, p. 84).

[465] Les militaires se gardent de rappeler que le déploiement des troupes dans les rues se ferait sur un ordre constitutionnel, par décret présidentiel. Il n'empêche que depuis février circulent des rumeurs selon lesquelles un coup d'État était en préparation. Il n'est pas anodin que pendant les premiers mois de la transition, le gouvernement Duhalde maintienne des rencontres régulières avec les chefs militaires pour discuter de la conflictualité sociale. En mai, le président s'inquiète toujours d'un éventuel soulèvement des casernes. Source :

Qu'elles soient fondées ou non, ces craintes renforcent « de façon dramatique le sentiment partagé d'incertitudes présent dans tout épisode de conflit et le jeu d'émotions de peur, de colère ou encore d'espoir qui l'accompagne »[466]. On voit ici qu'au moment le plus critique de la rébellion, la CTA se trouve déboussolée face à une conjoncture d'incertitude structurelle. On peut dire avec Dobry (2009) que les instruments d'évaluation dont dispose la Centrale ont perdu leur efficacité. « En tant qu'éléments des logiques sectorielles », explique le politiste, ces instruments servent « dans les conjonctures routinières de support et de matériaux aux appréciations, interprétation des situations, anticipations, et, plus généralement, calculs ordinaires des acteurs »[467]. Ainsi, dans cette conjoncture brumeuse et très incertaine de la fin 2001 et du début 2002, les leaders de la CTA font le choix de la précaution. Ils tâtonnent pour retrouver des repères dans une conjoncture fluide et attendent d'avoir un horizon plus dégagé, stabilisé.

Cela se produit à partir de la mi-janvier, quand les dirigeants de la CTA rencontrent le président par intérim à la *Casa Rosada*, puis le Ministre du travail[468]. À ces deux occasions sont présentées les propositions tenues par le Front. Début mars, la coalition du FRENAPO se réunit en assemblée générale. La direction de la CTA s'efforce alors de relancer le mouvement et d'élargir son périmètre d'action vers d'autres problématiques. Se joue alors la possibilité de constituer un socle de revendications communes, qui pourrait servir de base à un éventuel programme électoral. Néanmoins, l'élan du front n'est pas retrouvé et la plupart des partenaires se recentrent sur des enjeux sectoriels. Le FRENAPO ne constitue plus une priorité à leurs yeux. Pour preuve, il faut attendre novembre pour que la CTA relance ne serait-ce que l'un des points défendus par le FRENAPO. Misant cette fois-ci sur la problématique de la pauvreté enfantine, la Centrale se mobilise sous la bannière « les gamins du peuple ». Cette fois, ni les organisations représentatives sectorielles (APYME, FAA, FECOOTRA, FUA, IMFC), ni les organisations de défense des droits de

---

El Clarín, édition du 21/12/2001. « *Los militares están listos para ayudar a restablecer el orden* ». Página/12, éditions du 09/02/2002 et du 07/05/2002. « *Respetamos la Constitución* » ; « *El Gobierno a solas con militares* ».

[466] McAdam & Sewell (2001) cite par Sommier (2010, p. 110).

[467] Dobry (2009, p.138).

[468] Source : Página/12, édition du 15/01/2002. *« Duhalde se comprometió a estudiar el plan para acabar con la pobreza »*.

l'homme, ni les partis progressistes ne rejoignent le mouvement[469]. En revanche, tant la Fédération agraire que l'Association des petites et moyennes entreprises s'associent à la FTV, CCC et la CTA lors de la grève générale appelée par celle-ci en mai. Non seulement elles apportent leur soutien symbolique à la manifestation, mais elles participent activement aux barrages routiers organisés au cours de cette journée[470]. Ceci atteste du fait que, hormis la CTA, les organisations partenaires du FRENAPO privilégient une tactique d'action sectorielle.

L'essoufflement du FRENAPO, et avec lui l'échec de la stratégie d'action envisagée par la CTA sont aussi le résultat de l'intensification de la concurrence entre ses partenaires. En effet, l'équilibre des forces au sein de la coalition est brusquement modifié par les mesures prises par le gouvernement en vue de déconnecter la crise institutionnelle de la crise politique et de re-sectoriser le conflit social.L'annonce d'un programme d'allocations chômage inspiré du projet entériné par la consultation citoyenne en décembre dépouille en outre le FRENAPO de sa principale revendication et raison d'être[471]. La FTV et la CCC sont incorporées au comité de pilotage et obtiennent une place d'interlocuteurs privilégiés auprès des autorités. Comme nous le verrons plus loin, ceci a de lourdes conséquences sur le rapport entre les mouvements *piqueteros* et la CTA. D'autre part, la promesse d'une refonte institutionnelle enclenche l'accélération du temps politique qui, au sein du FRENAPO, profitera au pôle partisan de l'ARI.

Aussitôt élu président par intérim par l'Assemblée législative (réunion des deux chambres) le 2 janvier 2002, E. Duhalde engage un ambitieux chantier de réformes politiques. En offrant une réponse aux mobilisations sociales qui réclament la démocratisation du système représentatif, le président cherche à compenser son

[469] Source : Página/12, édition du 09/11/2002. « *Para contagiar el entusiasmo de luchar »*.

[470] Source : Página/12, édition du 30/05/2002. « *Un día de rebelión contra el hambre »*.

[471] Il s'agit du plan « *Jefes y Jefas de Hogar Desocupados »* (Chefs et cheffes de ménage au chômage) restructure d'autres allocations sociales prévues pour les chômeurs et s'inspire d'idées promues par le FRENAPO. Pour une analyse détaillée du programme, voir : Rius (2014). Comme le souligne ce promoteur du FRENAPO : « en effet, une bonne partie du travail réalisé par la Centrale donne naissance au projet du gouvernement de Duhalde, le plan « Chefs et cheffes ». Dans une allocution télévisée, Duhalde va jusqu'à reconnaître les gens du FRENAPO et notre apport. Évidemment, le programme ne correspondait pas complètement à ce que nous voulions. Mais il a essayé de donner une réponse à nos propositions ». (Claudio Lozano, Directeur de l'Institut d'études et de formation CTA. Interview avec l'auteur, CABA, 17 octobre 2015).

manque de légitimité électorale et à renforcer son autorité présidentielle[472]. Parmi le bouquet de mesures annoncées début février[473], un certain nombre ont des effets directs sur les conditions de la compétition électorale, C'est l'introduction des élections primaires qui pourrait d'après les acteurs entraîner les plus lourdes conséquences. Selon le projet proposé par le gouvernement[474], tous les partis seraient obligés d'organiser des primaires ouvertes pour fixer toutes les candidatures aux postes électifs nationaux (président, sénateurs et députés). La procédure impliquerait un surcroît de dépenses pour les partis politiques, puisque le projet ne prévoit pas de financement public pour couvrir les frais du scrutin. C'est d'ailleurs le point qui suscite les plus fortes objections de la part des petits partis comme l'ARI et ceux de la gauche. La perte par les élites partisanes du monopole de la désignation des candidats ouvre également la voie à l'émergence de candidatures alternatives, au risque d'exacerber la lutte pour le leadership et d'entamer l'image des partis. À première vue, cette possibilité semble éloignée pour certains partis, comme l'ARI, dont les résultats électoraux dépendent fortement du capital médiatique de leur principal dirigeant, dont la candidature s'impose par conséquent presque « naturellement ». Dans le cadre d'une ample coalition électorale en revanche, il serait très difficile de verrouiller le jeu. Même une petite faction appartenant à l'un des partis de l'alliance pourrait prétendre à l'investiture et remporter une primaire.

Le principal impact des primaires sur la stratégie de la CTA découle de l'anticipation du calendrier électoral. La date du scrutin présidentiel a été arrêtée pour la mi-septembre 2003. Dans le cadre de la loi en vigueur avant la réforme, les partis auraient eu jusqu'à la mi-juillet 2003 pour présenter leurs coalitions, puis un délai de dix jours pour déposer les listes de candidatures. Toutefois, l'adoption des primaires crée une échéance préalable en novembre 2002. Il faut donc que les alliances et les listes de candidatures soient bouclées pour septembre.

[472] D'autres objectifs ont orienté cette décision. En proposant la réduction du nombre d'élus et des coûts du fonctionnement parlementaire, le gouvernement envoyait des signes d'engagement dans la réduction du déficit budgétaire. La réglementation des primaires visait quant à elle à réguler la lutte inter-factionnelle au sein même du PJ. Voir Nique-Franz (2019).

[473] Source : Página/12, édition du 07/02/2001. « *Todo más chico y más transparente* ».

[474] Ce paragraphe est écrit au conditionnel car ses sont des effets anticipés du projet de loi. Les élections primaires seront adoptés mais n'ont pas appliqués au scrutin de 2003.

Indubitablement, les nouvelles règles n'empêcheraient pas la CTA de se lancer en politique, mais elles brouillent néanmoins la stratégie conçue en 2001. Avec la réduction de dix mois dans le délai pour la présentation des coalitions et des candidatures, sa stratégie de conversion fondée sur un lent travail de construction du consensus, d'acquisition de masse critique et d'articulation d'un vaste éventail d'acteurs sociaux et de partisans se voit compromise. Pour renforcer son armature électorale, il aurait fallu que les dirigeants de la CTA adaptent leur approche pour trouver des arrangements et opérer des arbitrages à marche forcée, tout cela en menant des négociations à plusieurs niveaux du fait de l'enchevêtrement des élections nationales et provinciales dont les mandats exécutifs et législatifs seraient aussi renouvelés.

La plus grande incertitude règne sur la future réglementation électorale. D'une part, l'approbation de ces réformes n'est pas acquise. Elle dépend du résultat de négociations complexes entre les partis majoritaires, mais aussi entre les factions du parti au pouvoir. La codification des primaires fait ainsi l'objet d'une violente lutte entre les factions péronistes (voir chapitre 5). Plusieurs poids lourds du PJ agissent en faveur de l'avancement de la date de l'élection présidentielle. Le calendrier est devenu si nébuleux qu'à la mi-août personne ne peut affirmer si les primaires auront bien lieu, ni selon quelles règles ces élections allaient se dérouler. L'instabilité politique et la précarité des changements réglementaires ne facilitent guère l'adaptation de la stratégie des syndicalistes[475].

Ce nouveau scénario était d'autant plus complexe pour la Centrale que l'accélération du temps politique a précipité la production de sondages pré-électoraux, et avec eux, l'objectivation, ne serait-ce qu'indicative, du capital

[475] Le 7 mars 2002 la réforme est présentée au parlement. En mai, le projet fait naufrage. La modification du mécanisme des listes (fermées/ouvertes) est enterrée et seules deux propositions sont finalement approuvées : l'une établissant le financement public des partis politiques (Loi 25.600/2002), l'autre instituant des primaires ouvertes (Loi 25.611/2002). Il n'empêche que dans l'entourage présidentiel ces primaires sont vues comme un dispositif précaire : « Après tout, explique un haut fonctionnaire, ces décrets disparaissent avec d'autres décrets ». Par rapport aux fluctuations dans le calendrier électoral, à la mi-mars Duhalde déclarait dans une émission radio la possibilité d'avancer la date des présidentielles. La décision de les avancer en mars 2003 sera finalement actée début juillet. Sources : La Nación, éditions du 20/05/2002 ; du 15/05/2002 ; du 02/07/2002. *« Naufraga en el Congreso el pacto de reforma política »*. *« Duhalde: podríamos adelantar las elecciones »*. *« Anticipan para marzo de 2003 las elecciones »*. Página/12, édition du 11/08/2002. « *La puta interna del peronismo* ».

politique des différents partenaires potentiels. La question était particulièrement délicate pour De Gennaro : quel serait le taux de change qui s'appliquerait en cas de reconversion de ses capitaux contestataires et syndicaux en capital politique ? À la mi-octobre 2001, la CTA pouvait faire l'hypothèse, plus ou moins arbitraire, que si le FRENAPO réussissait à mobiliser un million d'électeurs dans son référendum, il disposerait d'un capital électoral plus au moins équivalent au score mitigé que l'ARI avait obtenu lors des législatives[476]. Or l'organisation du référendum populaire par le FRENAPO (trois millions de votes) avait triplé le résultat du parti d'Elisa Carrió, plaçant la CTA dans une position de force pour fédérer et représenter la gauche. La comparaison de ces deux scrutins est certes grossière du fait la différence des contextes et des enjeux, mais elle fournit un indice sur le potentiel du FRENAPO et permet d'inciter le kaléidoscope de partis impliqués dans le mouvement à continuer à faire confiance à la Centrale. Si la dynamique de discussion-mobilisation-territorialisation voulue par les syndicalistes parvenait à enclencher une spirale ascendante, le FRENAPO deviendrait le centre de gravité d'une coalition progressiste virtuellement incontournable. La parution, dès le mois de janvier 2003, des premières enquêtes d'intention de vote met cependant à mal ces anticipations[477]. Le contexte de méfiance généralisée profite à l'ARI d'Elisa Carrió, qui passe de 11 % d'intentions de vote en janvier à 16,5 % en avril[478]. Du jour au lendemain, le socle de trois millions de votes recueillis par le FRENAPO semble s'être évaporé.

Les sondages confortent la position d'Elisa Carrió comme référente de l'opposition de centre-gauche : *« c'est un plancher consolidé »*, évalue-t-elle, *« un point de départ intéressant »*. Il n'est donc pas surprenant que son parti figure parmi ceux qui

[476] Pour un parti qui ambitionnait d'occuper l'espace vacant laissé par le FREPASO, le résultat recueilli par ARI d'Elisa Carrió fut décevant. L'Alternative est devenue la troisième force nationale (1,1 million de votes) mais n'a remporté aucun des grands districts électoraux. L'échec dans la Capitale Fédérale a semé de « grandes doutes sur la façon dont s'articulera l'espace politique de centre gauche d'ici 2003 ». Source : Página/12, édition du 15/10/2001. « *Para todos los gustos en el centroizquierda* ».

[477] À ce stade, ces estimations ne sont qu'un artefact, d'abord parce que le recours aux urnes est imposé alors que la voix de la rue réclamait « qu'ils s'en aillent tous ». Par ailleurs, les enquêtes forçaient les électeurs à se positionner face à une offre électorale non consolidée. Les candidats proposés aux sondés étaient fondamentalement ceux du champ politique, excluant l'hypothèse *d'outsiders* comme De Gennaro.

[478] Source : La Nación, édition du 06/01/2003. *« Dos puntos separan a cuatro postulantes a la presidencia »*. Página/12, édition du 01/04/2001. « *Los políticos son el nuevo problema* ».

soudainement réclament l'avancement de la date des élections présidentielles[479]. Or la fluctuation rapide de la « valeur des ressources politiques des protagonistes »[480] modifie l'équilibre du rapport de forces entre l'ARI et la CTA au détriment des syndicalistes. Le parti est plus à même de dicter son propre jeu et d'entretenir une relation ambivalente avec le FRENAPO. Alors même que l'ARI rechigne à s'impliquer dans l'élaboration d'un programme politique commun, comme l'ambitionnait l'équipe de Víctor De Gennaro, les revendications du FRENAPO sont récupérées dans les discours d'E. Carrió. En évoquant régulièrement la promesse d'une *« assurance chômage comme celle proposée par le FRENAPO »*[481] parmi ses mesures économiques, la dirigeante prétend représenter les idées du front dans l'arène électorale.

Par ailleurs, la nature de la relation entre l'ARI et la CTA change dans les premiers mois de 2002. Les deux organisations s'associent au député de gauche Luis Zamora pour coordonner un meeting dont le slogan est « Qu'ils s'en aillent tous ! ». Ensemble, ils cherchent à canaliser le mécontentement des citoyens envers la classe politique, en exigeant la fin de tous les mandats et le renouvellement de tous les postes électifs. Par la suite, la leader de l'ARI enrôle la Centrale dans la demande de la destitution des juges de la Cour Suprême. En reprenant le mode d'action promu par la CTA dans le FRENAPO, à savoir une coalition multisectorielle et l'organisation d'une consultation populaire, le parti coupe l'herbe sous le pied des dirigeants de la

[479] Source : El Clarín, édition du 06/02/2002. « *Duhalde llamó a elecciones para el 14 de setiembre del 2003* ».

[480] Dobry (2009, p.139). Dans l'opinion d'un dirigeant de la CTA : « Nous avons eu une réussite avec le FRENAPO, Mais la CTA n'était pas aussi reconnue, elle n'avait pas suffisamment de prestige auprès de l'ensemble de la société. De fait, quand les gens cherchent un leadership pour mener à une sortie de crise, ils pensent toujours à un parti politique, et non à une Centrale ouvrière. Je pense que ce facteur a effectivement réduit la marge d'action dont la Centrale pouvait disposer ». (José Rigane, Secrétaire général *Luz y Fuerza Mar del Plata*, Secrétaire général de FETERA, Secrétaire de l'intérieur CTA Nationale. Entretien avec l'auteur, Mar del Plata, 23 octobre 2015). En ce sens, la façon même dont les enquêtes sont conçues et diffusées dans la presse, y compris celle de gauche, participent à l'élaboration d'une offre partisane et de l'univers des leaderships possibles pour mener la sortie de crise. En testant exclusivement des noms d'hommes politiques, en s'interdisant d'envisager des figures alternatives issues d'autres espaces sociaux (les outsiders), les sondages et les commentateurs délimitent les profils légitimes, éligibles, et participent ainsi au façonnage des attentes entretenues par les électeurs à l'égard des professionnels. Et cela, alors même que la voix de la rue clamait « qu'ils s'en aillent tous » !

[481] Source : Página/12, édition du 24/01/2002. « *El Gobierno se está rindiendo ante el establishment financiero* ». Bien entendu, Carrió n'est pas le seul dirigeant politique à récupérer le capital du FRENAPO. Néstor Kirchner emploie la même tactique dans le discours de lancement de sa campagne présidentielle. Source : Página/12, édition du 27/07/2002. « *Les pido que nos ayuden; yo no me voy a achicar* ».

CTA. Contraints à une alliance tactique avec l'ARI, les syndicalistes doivent renoncer à une convergence programmatique élaborée sous le leadership de la Centrale.

C'est sous ce nouveau rapport de forces, moins favorable à la CTA, que se déroulent des pourparlers sur une éventuelle alliance électorale. N'ayant pas la prééminence, l'entourage de De Gennaro n'est guère enthousiasmé. L'aventure pourrait coûter cher à la stabilité de la CTA, déjà tiraillée entre les intérêts de la FTV et l'influence des partis de gauche. De son côté, Elisa Carrió instrumentalise les syndicalistes et change de tactique en fonction des circonstances. Tantôt elle fait savoir sa volonté de resserrer les liens avec la Centrale et, en coulisses, laisse entendre que la candidature de vice-président aurait été offerte à De Gennaro[482], tantôt elle évacue toute idée de convergence électorale avec la CTA et des partis de centre gauche : *« Non, non. Chaque chose en son temps. Aujourd'hui ce n'est pas le moment pour ce genre de spéculations parce que cela enlèverait de la crédibilité à cet espace »*[483]. L'ARI est en effet tentée par un rapprochement avec le maire progressiste de la Capitale, Aníbal Ibarra (*Frente Grande*-FREPASO), mais aussi avec Néstor Kirchner. Au bout du compte, aucun accord électoral n'est trouvé entre la CTA et l'ARI[484]. La deuxième consultation citoyenne, qui les leaders songaient à organiser avec l'ARI, ne verra jamais le jour non plus. C'est d'ailleurs sur ce créneau laissé vacant (elle était prévue pour novembre) que sera organisée la marche des « gamins du peuple ».

[482] Des rumeurs sur cette offre circulent et seront diffusées par les commentateurs politiques. Pourtant, les dirigeants l'ont toujours niée. Source : Página/12, édition du 28/07/2002. « *Con De Gennaro ni hablaron del tema* ».

[483] Source : Página/12, édition du 01/09/2002. « *Carrió: antes y después de la marcha* ».

[484] Pour les concepteurs de la stratégie électorale de l'ARI, le soutien de la CTA, même officieux, semble un moyen de combler le déficit organisationnel du parti. Le capital médiatique de Carrió lui permet d'atteindre les classes moyennes urbaines, mais reste insuffisant pour pénétrer les quartiers populaires et faire face à l'appareil péroniste. La CTA, grâce à une structure territoriale couvrant toutes les provinces et à ses effectifs, est vue comme un renfort précieux pour éviter les fraudes dans les bureaux de vote. Les stratèges du parti estiment en effet avoir besoin de près de 20 000 observateurs uniquement pour la province de Buenos Aires. Des années plus tard, le Mouvement *Proyecto Sur* affrontera les mêmes écueils et la structure de la CTA sera l'un des éléments de baragne dans la constitution du front électoral. Il faut aussi remarquer que l'un des stratèges de la campagne de l'ARI en 2002 est le député Mario Cafiero, qui va ensuite rejoindre les rangs de *Proyecto Sur*. Source : Página/12, édition du 28/07/2002. « *Con De Gennaro ni hablaron del tema* ».

Ainsi, au fur et à mesure que le temps politique s'accélérait et que la coalition multisectorielle du FRENAPO se désarticulait, la faisabilité de l'entreprise électorale de la CTA semblait compromise :

> « Dans notre vision, Víctor de Gennaro était notre candidat naturel. Mais si nous nous étions lancés dans la mise sur pied d'un parti autour de sa figure, immédiatement seraient apparus de nombreux leaders partisans qui auraient voulu lui disputer cette candidature. Qui plus est, il y avait des référents politiques en dehors de la Centrale qui avaient une forte influence [à l'instar d'Elisa Carrió]. Il y avait tout le secteur qui appartenait à l'ARI, une partie de la liste « céleste » de Mary Sánchez [CTERA] qui était associée à Carrió : Eduardo Macaluse, Marta Maffei. À vrai dire, nous n'avons jamais considéré sa candidature comme faisable ». (Claudio Lozano, Directeur de l'Institut d'études et de formation CTA. Interview avec l'auteur, CABA, 17 octobre 2015).

En 2001, l'entourage du secrétaire général avait fait le pari d'une démarche à long terme fondée sur un travail de discussion-mobilisation des réseaux du FRENAPO, mais cette stratégie est remise en cause par le changement rapide de la conjoncture. La dévaluation de leurs ressources empêche les syndicalistes d'imposer leur jeu à des partenaires potentiels dans le champ politique (en particulier à l'ARI). Ils ne veulent pas non plus se positionner à la remorque d'une entreprise électorale dont ils ne maîtrisent pas l'orientation. Ils craignent à l'inverse qu'en avançant en solo, la candidature du Secrétaire général soit concurrencée par des politiciens professionnels issus du même espace de centre-gauche que celui que la Centrale voulait représenter. Ils redoutent l'atomisation des candidatures et la dispersion de votes, mais comme l'indique notre interlocuteur, les problèmes de coordination ne se restreignent pas à la coalition multisectorielle en dehors de la CTA. Même en interne, il ne semble pas y avoir de consensus sur la stratégie électorale à suivre. Au contraire, l'ambiance est davantage marquée par l'intensification des luttes intestines.

3.2.2. La montée en force de la gauche radicale au sein de la Centrale

Pendant que les leaders syndicaux explorent la faisabilité des différentes voies de reconversion électorale, hésitant sur de possibles partenariats avec des partis de

centre gauche, des voix discordantes se font entendre au sein même de la CTA. Certes, le bureau dirigeant est conscient que chacune des alternatives envisagées a toujours suscité des critiques auprès d'un secteur ou de l'autre. Désormais s'ajoute pourtant un élément nouveau : la crise politique et sociale a entraîné une redistribution rapide des ressources entre les acteurs appartenant à la Centrale. La perméabilité de ses frontières, qui a caractérisé l'architecture multisectorielle de la Centrale, s'est révélée un redoutable vecteur d'intériorisation des jeux concurrentiels exogènes.

Au cours de l'année 2001 s'est opérée la restructuration de l'espace *piquetero* : la prépondérance de l'entente tripartite entre la CTA, la FTV et la CCC est remise en cause par le foisonnement de nouvelles organisations de chômeurs. D'après les recherches de Svampa & Pereyra (2009), la majorité de ces nouveaux acteurs sont investis par des militants de l'extrême-gauche : on y trouve des groupes marxistes, trotskystes, léninistes, maoïstes et guévaristes, ainsi que des anarchistes. En raison de leur arrivée tardive dans l'espace contestataire, ils sont privés de ressources militantes et leur capacité de mobilisation n'est donc pas comparable à celle de la FTV et à la CCC. Ces nouveaux entrants privilégient un répertoire d'actions radicalisé, à la confluence entre leurs sources idéologiques et leur position de challengers dans l'espace contestataire.

Face à cette fragmentation de l'espace *piquetero*, deux rencontres voient le jour dans le but d'établir une coordination minimale entre les organisations (en mai et en septembre 2001). Bien qu'à l'issue de ces discussions un plan d'actions commun soit approuvé, les deux Assemblées Nationales des *Piqueteros* ont été davantage marquées par la confrontation de deux orientations concurrentes, où s'entremêlent rivalités inter-organisationnelles, disputes pour le leadership, désaccords idéologiques et antagonismes syndicaux. D'un côté, on trouve le secteur des acteurs consolidés (FTV-CTA et CCC) très méfiants vis-à-vis de la radicalisation de certains groupuscules. Les leaders Luis D'Elía et Juan Carlos Alderete ne cessent de répéter que les images de *piqueteros* cagoulés, bâtons à la main, et les barricades sans passage alternatif desservent le mouvement en alimentant la rhétorique répressive

des autorités[485]. De l'autre, un secteur plus radical qui s'articule autour du Pôle Ouvrier[486] prône la lutte insurrectionnelle au travers de l'intensification du conflit, des grèves générales et de la rébellion populaire. Dans la vision de ses leaders, la crise économique et sociale annonce l'effondrement de l'État capitaliste[487].

La concurrence entre les deux pôles de l'espace *piquetero* atteint son paroxysme le 20 décembre 2002, à l'occasion des mobilisations pour commémorer les journées insurrectionnelles. Incapables de se mettre d'accord sur un rassemblement commun, les organisations de chômeurs vont mener des actions chacune de leur côté. La CTA nationale appelle à une journée de grève, mais ne descend pas dans les rues. À son tour, une modeste délégation de la CCC et de la CTA de la province de Buenos Aires, sans la FTV, proteste sur la *Plaza de Mayo* au matin. Dans l'après-midi s'y déroule le meeting organisé par le Bloc *Piquetero* National[488] et le Pôle Ouvrier. Ayant réuni 40 000 manifestants, l'acte rivalise avec la capacité de mobilisation de la CTA. Il se caractérise également par une dimension multisectorielle puisque l'appel à manifester a été également relayé par les Mères de la *Plaza de Mayo*, des assemblées de voisins et des usines autogérées par les ouvriers, des organisations d'étudiants et tout l'éventail des partis de gauche[489]. On constate un mimétisme avec le répertoire d'action de la CTA puisqu'est également organisée une marche fédérale, avec des caravanes parties de différentes provinces de l'intérieur du pays vers la Capitale[490]. Preuve de la complexité des rapports multiniveaux dans lesquels la Centrale se trouve enchevêtrée, la section

[485] Svampa & Pereyra (2009, pp. 80-88).

[486] Le Pôle Ouvrier surgit en décembre 2000 comme une branche sociale du Parti Ouvrier (PO), d'inspiration trotskyste. Profitant de la structure territoriale du PO, le mouvement se développe dans la majorité des provinces argentines (300 cantines populaires en septembre 2002). Par ailleurs, de nombreux dirigeants du Pôle sont issus des rangs du parti. Dès lors, le PO déploie une double stratégie : à travers le Pôle Ouvrier il encourage une ligne d'action « insurrectionnelle », tandis que le parti continue à légitimer le système en participant aux élections (Svampa & Pereyra 2009, p.65).

[487] Oviedo (2001, pp. 116-121).

[488] Le Bloc Piquetero National est un espace de coordination créé en décembre 2001 par le de Pôle Ouvrier et le Parti Ouvrier pour contrer le poids de l'alliance entre FTV et CCC. Il assume une ligne politique de classe, anticapitaliste et insurrectionnelle. Participent à sa fondation les mouvements Barrios de Pie et MTL qui avaient abandonné les rangs de la FTV-CTA.

[489] Parti Ouvrier (PO), Parti Communiste (PC), Parti Communiste Révolutionnaire (PCR), Parti des Travailleurs Socialistes (PTS), Mouvement Socialiste des Travailleurs (MST), Mouvement vers le Socialisme (MAS), Ligue Socialiste Révolutionnaire (LSR).

[490] Source : Página/12, édition du 21/12/2002. *«Mano a mano, piquetes y cacerolas »*.

CTA Capitale contrarie la ligne nationale et rejoint le cortège du Bloc Piquetero. Son bureau exécutif local a en effet noué des liens étroits avec le MTL et le PC avec le concours du secrétaire général ATE Capitale, Pablo Michelli, un cadre formé dans les rangs de la jeunesse communiste.

L'intérêt de la joute entre ces deux secteurs tient au type d'arguments avancés par la gauche radicale pour discréditer le leadership des grandes organisations, et en particulier pour contrecarrer le duopole CTA-FTV. Ainsi, le FRENAPO est présenté par le Pôle Ouvrier comme un *« prétexte »* de la CTA pour *« mettre sur pied un front politique de soutien aux candidats de l'ARI et du Pôle Social »* [491]. La même interprétation revient à la fin de la deuxième rencontre, comme le montre le bilan dressé dans cette tribune publiée dans le journal Presse Ouvrière : partisane :

« L'Assemblée [*Piquetera*] a adopté une trajectoire indépendante du Front National contre la Pauvreté *(FRENAPO), qui s'est fondu dans la caravane électorale de l'ARI et du Pôle Social*, eux-mêmes agents des organisations patronales et du clergé. *La direction de la CTA n'a pratiquement pas été présente dans l'Assemblée. Fait que l'on peut expliquer par la levée de la grève illimitée des enseignants de SUTEBA* […]. La résolution de l'Assemblée pose que la nécessité d'éliminer l'austérité constitue une condition préalable à n'importe quelle « allocation d'emploi et de formation ». Elle propose à la CTA un plan de lutte, non pas autour d'une hypothétique « consultation populaire » annoncée pour décembre, mais plutôt vers une grève générale. » (Christian Rath, dirigeant du Parti Ouvrier) [492].

Ces extraits illustrent la lutte visant à définir le mouvement *piquetero* ainsi que sa stratégie d'action. Dans ce conflit s'enchevêtrent des logiques propres au mouvement social, mais aussi des logiques partisanes et syndicales. L'intransigeance dont fait preuve le Pôle Ouvrier au sein de l'Assemblée *Piquetera* le positionne comme un bloc alternatif dans la contestation sociale, en opposition à la FTV. Dans le même temps, ses prises de position sont indissociables du jeu mené par les partis de gauche dans les champs politiques et syndical, où des élections se tiennent,

[491] Oviedo (2001, p. 118).

[492] Source : Prensa Obrera, édition du 06/09/2002. « Otro avance de la unidad y de la claridad ».

respectivement, en octobre (élections législatives nationales) et en septembre (élections syndicales à SUTEBA). C'est delà que viennent les critiques adressées au FRENAPO concernant sa proximité des partis de centre gauche et l'accusation de *« trahison »* exprimée à l'égard de SUTEBA, qui a décidé de la suspension de la grève des enseignants dans la province de Buenos Aires[493]. Les résultats obtenus par les partis de gauche lors des élections législatives confortent cette stratégie de radicalisation des différents fronts (*piquetero*, syndical et partisan). La gauche radicale demeure minoritaire, mais sa croissance montre qu'elle a su capter une partie de l'électorat déçue par l'Alliance, en particulier dans les grandes métropoles[494].

C'est ainsi qu'à la fin décembre les partis de gauche et leurs organisations *piqueteras* voient dans la débâcle du gouvernement et la rébellion populaire l'avènement d'une conjoncture pré-révolutionnaire[495]. Ces organisations étant en première ligne lors de l'affrontement avec les forces de l'ordre, leur attitude contraste avec la « passivité » attribuée au secteur CTA-FTV-CCC[496]. Une partie de l'espace politique contestataire n'est donc pas alignée sur l'issue proposée par le FRENAPO et se montre peu susceptible de rallier un front électoral dont la Centrale serait le moteur.

---

[493] Après trois semaines de grève pour protester contre les réductions de salaires, SUTEBA met fin à la mobilisation après avoir trouvé un accord avec le gouverneur. Cette décision, prise dans une assemblée syndicale, est véhémentement critiquée par la liste Azul y Blanca, Rosa, Verde (divers partis de gauche) qui dénonce d'ailleurs des irrégularités dans le décompte des votes. Source : Prensa Obrera, édition du 29/08/2002. « Otro avance de la unidad y de la claridad ».

[494] Ensemble, le Parti Ouvrier et la coalition Izquierda Unida (PC et MST) récoltent 1 499 293 voix. Il s'agit d'une hausse non négligeable par rapport aux 528 000 voix recueillies deux ans auparavant. Source : Escolar et. al. (2002). Le nombre d'électeurs inscrits sur les listes électorales reste virtuellement inchangé.

[495] À l'instar de cette analyse faite par le Courant Militant Socialiste : « Si De la Rúa n'avait pas démissionné, l'Argentine affronterait une révolution. Ni la déclaration de l'état de siège, ni les balles, ni le gaz lacrymogène de la police n'ont intimidé les masses. […] Le pouvoir n'était plus entre les mains de l'État, il était dans les rues. […] L'Argentine s'avance de façon décisive sur le chemin de la révolution ». Source : El Militante, édition du 05/02/2002. « Argentina: La revolución ha comenzado ».

[496] Selon une tribune Mouvement vers le Socialisme (MAS), d'obédience trotskyste : « La ligne politique du FRENAPO et de la CTA a été dépassée par les faits, par l'action directe et indépendante des masses populaires dans les rues ». Source : Rebelión [revue numérique de gauche], billet publié le 04/01/2002. « Argentinazo: Ha comenzado un proceso revolucionario ». Les critiques adressées par les communistes et le Courant syndical classiste sont encore plus éloquentes : « L'attitude des dirigeants de la CTA fut lamentable. D'abord, ils ont appelé à une grève, mais sans appeler à la mobilisation. Ensuite, vers midi, ils se sont rassemblés près du parlement. Mais dès la première vague de lacrymogène, ils se sont réfugiés au siège du FRENAPO, puis dans celui de l'ATE. Cela va à l'encontre d'une tradition combative de cent ans de luttes ouvrières ». Source : Rebelión [revue numérique de gauche], billet publié le 19/11/2002. « Vientos clasistas en la CTA ».

Ces jeux croisés à l'intersection des espaces sociaux ont des effets concrets sur la stabilité de la CTA et de la FTV. Au sein de la Centrale, l'influence accrue de la gauche radicale débouche sur la constitution du Courant syndical classiste d'orientation anticapitaliste (*Corriente Sindical Clasista*). Ce Courant a envoyé près de 600 délégués au 6ème Congrès national de la CTA[497]. S'ils représentent à peine 7 % du total des participants, un nombre certes insuffisant pour bousculer l'équilibre du pouvoir en son sein, mais cette présence est symboliquement significative du fait que pour la première fois s'organise un secteur d'opposition lors d'un congrès de la CTA. Le Courant syndical classiste attaque le règlement du Congrès et le seuil de 25 % de voix imposé pour qu'une motion alternative traitée en commission soit débattue en plénière. Par la suite, à la commission d'organisation, ses délégués se battent pour le changement des statuts de la CTA. Ils prônent la démocratisation de la Centrale, défendant l'adoption de la représentation proportionnelle pour l'élection des bureaux directifs (afin d'y inclure les minorités), la révocabilité des élus par les adhérents et la limitation de la réélection des dirigeants[498]. Bien que ces manœuvres échouent, elles ravivent les débats internes et montrent l'existence d'importants points de discorde à un moment où la CTA cherche à construire un large consensus autour du FRENAPO.

On aurait tort de minimiser l'impact des courants de gauche radicale sur les jeux de pouvoir internes aux syndicats. En définitive, ni la Centrale, ni ATE ou CTERA, ne sont en effet à l'abri d'une remise en cause de leurs mécanismes décisionnels et de leur direction. D'une certaine manière, la consigne « qu'ils s'en aillent tous » secoue aussi le sommet des organisations sociales. Par exemple, dans le syndicat des enseignants de la province de Buenos Aires (SUTEBA), les listes d'opposition parrainées par des partis de gauche[499] multiplient des assemblées autoconvoquées dans les écoles,

[497] Essentiellement, le courant s'appuie sur les sections locales ATE Grand Buenos Aires Sud, SUTEBA La Matanza et General Rodríguez, et de la CTA de cette même municipalité, sur des délégués de la minorité dans des conseils locaux ATE et SUTEBA, des listes syndicales d'opposition et sur le MTL province de Buenos Aires. Source : Rebelión [revue numérique de gauche], billets publiés le 19/11/2002 et 02/01/2003. « Vientos clasistas en la CTA » et « Entre recuperar la iniciativa y superar contradicciones internas ».

[498] Source : Rebelión [revue numérique de gauche], billets publiés le 19/11/2002 et 02/01/2003. « Vientos clasistas en la CTA » et « Entre recuperar la iniciativa y superar contradicciones internas ».

[499] Parti Ouvrier (PO), Parti Communiste Révolutionnaire (PCR), Parti des Travailleurs Socialistes (PTS).

réunissant des professeurs et des instituteurs mais aussi des étudiants et des parents d'élèves. Portant un discours de lutte de classe et adoptant un modèle de décision horizontale, ces expériences renforcent leur légitimité dans la lutte syndicale. Ces assemblées déploient un agenda contestataire indépendant pour se démarquer de la direction de SUTEBA (marches, blocages de routes, soupes populaires, meetings sur la place communale) [500]. Pour contester la suspension de la grève décidée par la direction en août 2001, elles rassemblent des centaines d'activistes à *Bahía Blanca*, *La Plata* ou *General Sarmiento*[501]. Ces sections locales figureront parmi les six conquises par les courants de gauche deux ans plus tard[502]. Ainsi, à l'issue du cycle contestataire de 2001-2002, la gauche syndicale voit son poids augmenter au sein de SUTEBA, bien que sa croissance ne remette pas en cause le rapport de pouvoir favorable au courant majoritaire.

Somme toute, entre la croissance de ses scores électoraux, la conquête de sections syndicales locales et la structuration d'un secteur d'opposition dans l'espace *piquetero*, c'est une gauche radicale renforcée qui se présente aux débats du Congrès National de la CTA en 2002. Dans la motion alternative présentée au Congrès, le Courant Syndical Classiste blâme la passivité de la Centrale face aux événements de décembre 2001, à cause de laquelle *« les trois millions de votes de la consultation se sont volatilisés »*. Elle désavoue la façon dont les dirigeants entendent la reconvertir dans l'arène partisane :

> « En dépit de son intitulé « construire l'unité du champ populaire », le document préparatoire du Congrès, élaboré par le bureau dirigeant, exclut de l'axe de discussion la formation d'un parti qui représenterait un nouveau moment du mouvement national. Il s'agit d'un document de type superstructurel, c'est-à-dire

[500] Migliavacca & Blanco (2001).

[501] Source Prensa Obrera, édition du 29/08/2001. La última palabra no la tiene Yasky » .

[502] Selon le décompte provincial, les courants de la gauche obtiennent un total de 28 %, contre 63% obtenus par la liste de la direction de SUTEBA. L'opposition remporte les districts de General Sarmiento, La Plata, Bahía Blanca, General Rodríguez, Lomas de Zamora et Marcos Paz. Dans cinq autres sections (Mar del Plata, Ensenada, Matanza, Morón y Moreno), des délégués de la gauche sont élus aux conseils exécutifs comme première minorité. La direction de SUTEBA réussit à reprendre la section de La Matanza avec une faible différence de voix (1 327 contre 1 281 pour la gauche). La victoire est très symbolique, car il s'agit du bastion traditionnel des leaders de CTERA, conquis par la gauche en 2001. Source : Tribuna Docente, billet publié le 26/06/2003. « Elecciones en SUTEBA ».

qui reflète le rapport de forces au sein de la direction. Il confond ainsi les besoins inhérents à la direction de la Centrale avec celles du champ populaire. Par rapport à la proposition de construire avec d'autres un mouvement politique et social, il ne précise pas qui sont ces autres, c'est-à-dire qui formerait la nouvelle coalition politique et sociale envisagée. Il ne dit rien de nos intérêts de classe, quels sont-ils ? Sans doute, pour ce faire il aurait fallu avancer dans des définitions programmatiques d'envergure et ne pas s'en tenir aux considérations symboliques proposées à la fin[503]. Bien que certaines de ces mesures soient progressistes, aucune n'exprime nos intérêts de classe, entendus comme les intérêts historiques de la classe travailleuse, et qui ne peuvent pas être autres que l'abolition de l'exploitation de l'Homme par l'Homme. Autrement dit, le document ne propose pas de perspective stratégique anticapitaliste ».

« Mais il y a une réalité que l'on ne peut pas éluder. La Centrale s'était engagée à ne pas participer aux élections partisanes. Cependant, par de multiples voies de nombreux dirigeants reconnus de la CTA sont en train de le faire. C'est ainsi qu'une partie importante d'entre eux a intégré l'Alliance. D'autres ont parié sur l'Alliance pour défaire électoralement le ménémisme et l'ont vécu comme un triomphe. On entend que ce pari a suscité des attentes auprès d'hommes politiques qui ne défendent pas nos intérêts, et que ce même pari a été en passe d'être perdu quand Chacho Álvarez a renoncé au mandat de vice-président de la République. Surtout, ce pari a limité la disposition combative de la centrale. Pire, malgré le caractère nettement antipopulaire et répressif du gouvernement De la Rúa, certains dirigeants de la Centrale ont présenté des candidatures sous l'étiquette de l'Alliance à peine deux mois avant la rébellion populaire. Et après le « qu'ils s'en aillent tous », ils s'accrochent toujours à leurs fauteuils. Ces comportements s'appuient sur l'idée de soutenir un gouvernement au lieu de soutenir l'organisation autonome des travailleurs et leur lutte. Cette vision politique explique pourquoi la Centrale n'a pas joué le rôle actif qu'elle était censée prendre dans les événements du 19 et 20 décembre dernier ». (Courant Syndical Classiste, 19 novembre 2002)[504].

[503] À savoir : choc distributif, budget participatif, caducité de tous les mandats, destitution des juges de la Cour Suprême, refonte des relations internationales, rejet des contraintes imposées par le FMI, non à l'ALCA, oui au MERCOSUR, suspension du payement de la dette extérieure.

[504] Source : Rebelión [revue numérique de gauche], « Vientos clasistas en la CTA ».

En dépit de cette critique virulente adressée au projet de création d'un mouvement politique et, plus largement, aux rapports entretenus par la CTA avec les partis de centre-gauche, il n'existe pas de consensus au sein du Courant Syndical Classiste sur la voie à suivre. Si depuis longtemps l'aile communiste est favorable à la reconversion de la Centrale en un parti politique, les trotskystes souhaitent un rapprochement avec la coalition *Izquierda Unida* (Gauche Unie). Pour eux, le mieux serait que la CTA vienne appuyer cette coalition.

La déclaration ci-dessus synthétise en tout cas bien le nœud gordien qu'est devenue la stratégie partisane de la CTA. D'un côté, le secteur de gauche pousse soit à la création d'un parti distinct et anticapitaliste, soit vers une alliance avec *Izquieda Unida*. Minoritaires, ils ne peuvent pas imposer leur point de vue mais restreignent les marges de manœuvre du bureau exécutif. D'autre part, de nombreux hauts dirigeants s'activent en faveur d'un accord avec l'ARI, parti grâce auquel ils ont été élus au parlement : Mary Sánchez, Marta Maffei, Eduaro Macaluse, Delia Bisutti et Alberto Piccinini[505]. Le rapprochement avec l'ARI est aussi soutenu par le secrétaire d'assistance sociale CTA Nationale, Ariel Basteiro, lui-même dirigeant socialiste dans la province de Buenos Aires[506]. La possibilité d'une association entre la CTA et l'ARI rencontre cependant des résistances dans le secteur dirigeant de l'ATE, le seul à ne pas être directement connecté aux partis politiques. Puisque les conditions ne permettent pas à la Centrale d'exercer une véritable influence sur l'éventuelle alliance, l'entreprise risque de remettre en question le principe même d'autonomie de la CTA.

Avec l'évaporation du capital politique du FRENAPO lors de la crise, et l'échec consécutif de l'articulation d'un front électoral gravitant autour de la CTA, la Centrale se trouve tiraillée face à l'hypothèse de sa conversion partisane. La multipositionnalité des leaders syndicaux, que ce soit les hauts dirigeants de la Centrale ou les dirigeants de courants minoritaires, complexifie les négociations.

[505] Pour rappel ces dirigeants appartiennent aux syndicats suivants : Mary Sánchez, Marta Maffei, Eduaro Macaluse (SUTEBA-CTERA) ; Delia Bisutti (UTE-CTERA) ; Alberto Piccinini (UOM Villa Constitución – FETIA).

[506] Ariel Basteiro état aussi le Secrétaire Général de l' Association du personnel navigant (APA). Les socialistes ont conclu des accords électoraux avec ARI et, à ce moment-là, sont favorables à l'unification du PSD et du PSP.

La plupart d'entre eux mènent leur propre jeu sur le terrain partisan. Selon l'avis de ce dirigeant, si la Centrale insistait sur la voie partisane, cela pourrait donc déboucher sur son implosion :

> « Il y a eu beaucoup de discussions avec les camarades qui croyaient que c'était le moment de construire le parti de la Centrale. C'est ici qu'apparaît l'idée du parti des travailleurs. Nous [la fraction ATE de De Gennaro] avons dit que non. Parce que nous étions conscients que si nous l'avions fait, la Centrale aurait volé en éclats. Si nous avions décidé de former un parti, la centrale aurait disparu. Premièrement, il était impossible de le faire parce que ça aurait fissuré la Centrale. Deuxièmement, nous avions la vision selon laquelle, et nous l'avons toujours, les organisations populaires et les travailleurs doivent être autonomes vis-à-vis des organisations politiques. Ils doivent être des parties prenantes à la discussion, mais en toute autonomie.
>
> Q : Pourquoi la CTA aurait été « fissurée » en 2001 ?
>
> Parce que la quantité de partis que l'on pourrait avoir fait avec ce que l'on avait dedans aurait été énorme. On ne pensait pas tous de la même façon sur le terrain partisan. Ce serait une fiction de penser que tous ceux qu'on rassemblait dans la Centrale auraient pu avoir un socle politique commun. De fait, c'est vrai que nous avons rassemblé au sein du FRENAPO ces différents secteurs, alliés autour d'une proposition de combat contre la pauvreté. Là ça a fonctionné. Mais une fois que nous avons réalisé la consultation, au moment des élections législatives [de 2001], chacun des secteurs politiques qui avaient rejoint le FRENAPO a suivi son propre chemin. Nous n'avons pas réussi à avoir ni la croissance suffisante, ni la maturité suffisante pour tisser une proposition politique commune à tous les secteurs qui s'y étaient impliqués. Nous pouvions prendre une direction commune, dégager quelques points de convergence, mais il était plus compliqué de penser quelque chose de plus général ». (Claudio Lozano, Directeur de l'Institut d'études et de formation CTA. Interview avec l'auteur, CABA, 17 octobre 2015).

Cet avis est partagé par une autre dirigeante de la Centrale :

> « La CTA n'était pas conçue comme un parti. Il y avait un débat très fort au sein de la Centrale sur cette question. Alors le maximum que la Centrale pouvait

> proposer, c'était de constituer un Mouvement Politique, Social et Culturel de libération. Et du fait que le scénario interne était tellement intriqué, certains dirigeants n'ont pas voulu franchir le pas. Parce qu'il n'était pas possible d'arriver à un accord autour d'un parti qui pût accommoder toutes ces différences internes. En ce qui concerne les membres de la direction, chacun avait une posture différente. L'ATE avait une position, la CTERA en avait une autre, Luis D'Elía en avait une autre encore – et les disputes avec lui furent très, très âpres – le MTL avait lui aussi sa propre position. Il y avait quatre versants différents. En plus, dans de nombreux comités directeurs provinciaux, il fallait également composer avec les trotskystes. Dans la CTERA, ils avaient des représentants dans des bureaux exécutifs, ils avaient du poids dans certaines provinces. Le PCR avait des dirigeants locaux. Tout cela fait que la Centrale, en tant que syndicat, ne porte jamais une vision complètement unifiée. Face à cette myriade d'expériences politiques, si vous cherchez à imposer une seule vision partisane, vous finissez par tout rompre. Parce que vous tentez de transformer un instrument de lutte des travailleurs en une chose avec laquelle ils ne sont pas tous d'accord. Je pense qu'il a été raisonnable de ne pas constituer un parti politique à ce moment, parce qu'il aurait provoqué le schisme de la Centrale. Et à ce moment-là, la Centrale a beaucoup servi à la classe travailleuse comme un instrument de lutte. Comme un outil d'expression. Je pense que si à ce moment-là la Centrale s'était tournée vers la politique en proposant une candidature en vue des élections de 2003, elle aurait raté une autre opportunité, celle d'être le moteur de la contestation sociale. Laura García Tuñón. Secrétaire de Formation CTERA (1999-2005) puis CTA CABA (2000-2008). Secrétaire d'Égalité, genre et opportunités CTA Nationale (2006-2010). Législatrice ville de Buenos Aires 2009-2013. Interview avec l'auteur, CABA, 07 octobre 2015.

Écartelé par des propositions antagoniques et déchiré par l'intériorisation de conflits exogènes, le projet de fabrique partisane de la CTA est devenu un jeu trop embrouillé pour qu'une solution soit trouvée. Il manque en outre une pièce essentielle sur l'échiquier : quel est le jeu de la FTV, le mouvement de chômeurs le plus massif et qui acquiert une grande visibilité ? Cette question mérite d'être examinée à part.

3.2.3. Syndicats et FTV : la dislocation du système de pouvoir

La FTV n'est pas épargnée par les retombées des transformations conjoncturelles que nous venons d'analyser. Rappelons que la Fédération consiste, en réalité, en un conglomérat d'organisations territoriales engagées dans une diversité de préoccupations sociales (asentamientos; squats; coopératives et centres communautaires; organisations d'occupants de terres rurales et de paysans; organisations de peuples autochtones). Dans chaque province, la FTV présente une configuration variable, en fonction du type d'organisation implantée, des ressources dont elles disposent et du niveau de coopération établie avec la CTA. En somme, bien que la fédération soit structurée autour du noyau de La Matanza (Coopérative USO) et du leadership de Luis D'Elía, elle demeure un construit hétéroclite où cohabitent une multiplicité d'acteurs, chacun ayant sa propre trajectoire et son identité distincte, et dont les moyens d'action sont très inégaux.

Or, parallèlement à la recrudescence de la concurrence dans l'espace piquetero, résultat du renforcement des organisations radicalisées associées aux partis de gauche, au sein même de la FTV les luttes intestines s'aggravent. Pendant l'année 2001, trois organisations du grand Buenos Aires rompent avec la fédération : MOI[89][507], MTL et Barrios de Pie[508]. Bien qu'elles restent dans les rangs de la Centrale, au moins jusqu'à l'année suivante, leur départ est d'autant plus symbolique que MTL et Barrios de Pie rejoignent immédiatement le Bloc Piquetero National, un espace de coordination structuré autour du Pôle Ouvrier pour contrer le poids de l'alliance entre FTV et CCC.

[507] Le MOI quitte la FTV courant 2002, en désaccord avec la ligne stratégique de la fédération : « nous pensions que la lutte pour l'habitat avait été reléguée en faveur d'un développement de type clientélaire ». Les militants experts du MOI prennent leurs distances avec la prévalence de la logique « des aides alimentaires, des subventions et des piquets » alors que le « MOI se base sur l'autogestion ». Carla Rodríguez, dirigeante du MOI. Interview avec l'auteur, CABA, 05 septembre 2013.

[508] De leur côté, le MTL et Barrios de Pie critiquent la « bureaucratisation croissante de la FTV, sa structure pyramidale et personnalisée, et de manière plus large, le projet réformateur qui met l'accent sur le retour de l'État à son rôle de redistribution de la richesse ». En particulier, Barrios de Pie pointe du doigt l'absence d'une réponse pertinente de la part de la FTV-CTA face à la rébellion populaire de la fin décembre 2001 et de l'assassinat sur le Pont de Pueyrredón le 26 juin 2002. À son tour, la FTV décrie la partisanisation de ces mouvements sociaux dont les lignes d'action (la façon de définir la problématique du chômage, la stratégie d'action, et le mode de réalisation des barrages routiers) seraient décidées en petit comité dans leurs partis et donc en fonction de leurs intérêts partisans. La FTV soutient que ses décisions sont prises au sein de ses propres instances, en dehors de toute logique partisane (Svampa & Pereyra 2009, pp. 66-67).

Confronté au durcissement de la compétition inter et intra-organisationnelle, Luis D'Elía s'efforce de réaffirmer son leadership et de colmater l'édifice de la FTV. Pour ce faire, il amène son propre agenda au 6ème Congrès des délégués de la CTA. Une motion y est présentée pour que la Centrale reconnaisse la FTV comme son unique entité territoriale. Cette manœuvre vise à établir le monopole de la FTV sur la représentation des mouvements sociaux au sein de la Centrale, contraignant le kaléidoscope des organisations qu'elle abrite à fusionner avec la fédération.

Le sujet devient le principal point d'achoppement du Congrès et accapare une bonne partie des débats. Le courant Syndical Classiste s'y oppose. Ses délégués veulent, au contraire, que les autres organisations similaires (comme le MTL) soient reconnues en tant que telles et puissent garder leur identité au sein de la Centrale[509]. Le bureau exécutif national n'y est guère favorable. Les dirigeants ne voient d'un bon œil ni la tentative d'imposer l'homogénéisation des mouvements sociaux, ni le renforcement du pouvoir de L. D'Elía qui en découlerait. Malgré ces désaccords, la délégation FTV parvient à faire adopter sa motion en commission. Cependant, une fois portée à l'appréciation de tous en plénière, elle est rejetée au cours d'une votation houleuse[510]. Cela montre que les réticences devant l'emprise de la FTV étaient partagées par plusieurs secteurs de la Centrale, au-delà de la gauche radicale. La fédération met cependant le bureau national sous pression, en conditionnant son soutien au projet du Mouvement Politique, Social et Culturel à l'approbation de sa motion et en brandissant la menace de se retirer du Congrès[511]. Pour sortir de l'impasse, le bureau national négocie l'adhésion des délégués à une formule de compromis. Plus nuancé, l'amendement proclame que la FTV est responsable *« l'expression des chômeurs dans les quartiers »* et recommande *« l'ouverture d'un processus d'incorporation progressive et volontaire des autres organisations à la FTV »*[512]. Le texte est alors validé en deuxième lecture. Le Courant Syndical Classiste n'en démord pas et exige le recomptage des voix, demande

[509] « Les militants du MTL avaient adhéré de façon directe à la CTA, ou à travers des organisations de quartier. Mais la Centrale ne reconnaissait pas le mouvement comme l'une de ses organisations internes ». (Poli 2007, p.58).

[510] Les délégués des deux camps s'invectivent et se lancent des piques

[511] Poli (2007, p.58).

[512] Godio (2003, p.216).

refusée par la présidence du Congrès. Le Courant et le MTL quittent alors l'enceinte de manière théâtralisée : leurs délégués sortent en déchirant leurs accréditations.

La manœuvre de la FTV attestait de son autonomisation vis-à-vis des syndicats. D'une part, elle montrait que l'aile technique de la fédération, les cadres de l'Institut d'Études de la CTA, avait été dépouillée de toute influence réelle sur la prise de décisions politiques. D'autre part, Luis D'Elía se révélait capable d'imposer ses priorités et de conditionner son soutien aux initiatives soutenues par le bureau national. Certes, ce n'était pas la première fois que le leader avait forcé la main : il avait déjà obtenu le soutien de la CTA à son plan de blocage des routes en 2001. La nouveauté est ici qu'il s'immisce désormais dans les affaires proprement organisationnelles de la Centrale, dont la gestion est du ressort exclusif des syndicats. Ainsi, la FTV forçait la dislocation du système de pouvoir qui avait prévalu au sein la CTA, jusqu'alors centrée sur l'axe ATE et CTERA.

Ce réalignement s'appuie sur un processus de renversement de la valeur relative des ressources accumulées par la fédération et la Centrale. Depuis 2001, les syndicats ont vu leurs ressources se démonétiser. En revanche, celles de la fédération connaissent une remontée rapide grâce à la visibilité médiatique et à l'impact de ses actions sur l'opinion publique et sur le gouvernement. Luis D'Elía a su saisir rapidement l'opportunité qui s'est offerte quand le gouvernement Duhalde a décidé de mettre en place une nouvelle allocation sociale. Dans la continuité de sa stratégie de rapprochement avec les élus locaux, qui par le passé avait favorisé l'obtention de ressources étatiques et l'institutionnalisation de la coopérative USO[513], le leader territorial s'est positionné comme l'interlocuteur privilégié de l'exécutif national. Dès février 2002, la FTV et la CCC sont *« reconnues institutionnellement comme représentantes des chômeurs »*[514]. Leurs dirigeants vont désormais négocier directement avec le Ministère du Travail le partage des allocations sociales, sans avoir besoin de l'intermédiation de la CTA. C'est un changement majeur car jusqu'ici la Centrale avait toujours accompagné la fédération à la table des discussions avec les autorités. L'initiative du gouvernement déboute doublement la

[513] Svampa & Pereyra (2003).

[514] Source : Página/12, édition du 20/02/2002. « *El diálogo alcanzó hasta los piqueteros* ».

CTA. En récupérant la proposition d'allocation du FRENAPO, il désamorce sa principale revendication et en établissant un canal de dialogue direct avec les deux grands mouvements de chômeurs, il fait perdre à la Centrale son rôle pivot. Au bout du compte, on peut affirmer que dans un premier temps ce sont la FTV et la CCC qui retirent des bénéfices de la mobilisation du FRENAPO, au détriment de la stratégie et des intérêts de la CTA[515]. Comme nous le rapporte cette ancienne dirigeante de la FTV :

> « Selon ma lecture personnelle, l'avènement de la crise du 19 et 20 décembre nous dépasse tous. L'action multisectorielle du FRENAPO, impulsée par ATE et CTREA à travers la CTA, n'a pas été capable d'articuler un socle politique pour entraîner les autres forces politiques populaires, des partis politiques, pour bâtir un nouveau pôle de pouvoir en vue de sortir de la crise. Objectivement elle n'a pas pu le faire. Ça ne veut pas dire que l'on n'a pas essayé, que l'on n'a pas discuté, que des choses n'ont pas été mises en œuvre. Je ne me souviens pas de tout ce qui a été fait, mais je me souviens parfaitement que les camarades étaient très actifs à ce sujet. Objectivement, l'action multisectorielle du FRENAPO a été dépassée par la dynamique de la crise et s'est désintégrée. Mais cela a aussi été causé par les trois millions d'allocations sociales que Duhalde a distribués en quatre mois dans tous les coins du pays. Alors le Bloc Piquetero voit le jour, avec des organisations très combatives, de lutte, mais qui sont aspirées par la gestion des allocations . Avec un tel pouvoir étatique, la structure multisectorielle du FRENAPO est désactivée en 2002. C'était un contexte qui rendait vitale la présence territoriale, en raison de laquelle les chômeurs occupent une place majeure. Cependant, ils sont aspirés par l'acteur étatique qui cherche à recomposer le tissu social. C'est pour cela que le FRENAPO n'a pas réussi à bâtir avec la Centrale une alternative politique à la crise. À Mar del Plata, nous avons

[515] Ce réalignement entre la FTV et la CTA permet de mieux comprendre les positions divergentes prises par les deux organisations face au projet. Tandis que D'Elía se déclarait « satisfait par la proposition » la CTA, à travers l'économiste Claudio Lozano, qualifiait ce dispositif d'« inefficace et injuste ». Pour lui, « d'un point de vue intégral, la véritable fonction de l'octroi de l'allocation « Chefs et cheffes de ménage » [comme le FRENAPO l'avait proposée] est d'imposer une sorte de salaire minimum. En revanche, du moment que le montant est fixé à 150 pesos, soit 46 dollars [en non pas à 450 pesos comme la CTA l'avait avancé], le gouvernement nivelle par le bas le salaire minimum des travailleurs occupés ». Ce faisant, la CTA défend aussi les intérêts des travailleurs dans un contexte de décote généralisée des salaires dans tous les secteurs, en particulier dans le secteur public, mais en dissonance avec les besoins à court terme des chômeurs. Quoi qu'il en soit, en dépit de ses réticences, la CTA accepte de siéger au conseil des partenaires sociaux chargé de la gestion des allocations. Sources : La Nación, édition du 02/04/2002. « *Los piqueteros satisfechos por el plan social para desocupados* ». Página/12, édition du 12/05/2002. « *Pro y contra de un seguro* ».

> voté la construction d'un Mouvement Politique, Social et Culturel de Libération dont la mise en place nous l'attendons toujours (es una deuda pendiente) ». (Carla Rodríguez, dirigeante du MOI. Interview avec l'auteur, CABA, 05 septembre 2013).

De son point de vue, la concurrence entre mouvements *piqueteros* fut l'une des causes de désagrégation du FRENAPO, dépassé par une conjoncture de crise où l'enracinement territorial est devenu *« vital »* et où *« les chômeurs occupent une place majeure »*. La distribution des *« trois millions d'allocations sociales »* et l'association de la FTV à leur gestion apparaissent comme un facteur clé de cette reconfiguration. Le volume de ressources dont dispose désormais la fédération, *« un tel pouvoir étatique »* qui constitue d'ailleurs un redoutable mécanisme de recrutement de militants, lui procure une plus grande autonomie à l'égard de la CTA. Ce déséquilibre éclate au grand jour au moment de la préparation du 6ème Congrès, quand se pose la question de la répartition des délégations et donc des moyens d'influence sur les décisions de l'organisation. C'est pour cette raison que, pendant toute l'année 2002, la Centrale s'enfonce dans une lutte aussi âpre[516], qui finit par remettre en question son mode de fonctionnement et ses mécanismes de désignation des représentants. Autrement dit, les frontières entre les syndicats et les mouvements sociaux se sont nettement renforcées :

> « Il y a une logique différente [entre les mouvements sociaux et les syndicats]. Y compris de fortes tensions autour de ce que l'on doit privilégier ou pas. Par exemple, sur la façon de garantir la représentation de toutes les organisations dans un Congrès. Quand on voit les délégués ATE ou CTERA, on sait qu'il s'agit d'enseignants qui travaillent dans une école ou d'agents qui travaillent dans un organisme public donné. Ils militent dans un syndicat qui les a élus et ils viennent au Congrès en tant que représentants du syndicat. Alors, si je viens accompagné d'autres enseignants dans une assemblée, dans un Congrès de la CTA, vous savez qu'ils sont les représentants de mon syndicat. Mais comment peut-on garantir quel est le type de représentation des gens qui viennent au nom des chômeurs ? Participent-ils et discutent-ils dans une organisation ? Ou ont-ils été amenés au hasard ? Participent-ils dans une logique de construction ?

[516] À tel point qu'il a fallu reporter la date et le lieu du Congrès initialement prévu à la Capitale (Godio 2003, p.216).

> Aujourd'hui, défendent-ils certaines choses pour demain trouver un arrangement avec le maire pour résoudre des choses concrètes ? Resteront-ils dans la Centrale ou pas ? […] D'autant plus que souvent l'organisation des chômeurs se prête à des pratiques [pause] qui sapaient, et qui sapent encore le fonctionnement d'ensemble... Alors il y avait une méfiance légitime sur ces points. Et du point de vue des chômeurs il y avait des méfiances aussi : « bien sûr, nous venons ici apporter notre force, notre organisation, notre effort tout en étant sans-emploi, simplement pour assumer des revendications pour des secteurs qui sont dans une condition bien meilleure que la nôtre ». Il y avait donc des tensions sur ce point également. […]
>
> C'étaient des questions très complexes. Sur quelle liste électorale se base ATE ? Il y a celle reconnue par le Ministère du travail et il y a ceux qui votent habituellement. Là on peut définir combien de délégués lui correspondent ! Combien d'inscrits y a-t-il sur la liste de CTETRA ? Il y en a tant ! En revanche, combien il y en a sur la liste des chômeurs ? […] Nous, on pouvait dire « eh bien, je viens à ce Congrès de la CTA et pour ce qui est décidé je peux garantir que nous allons le présenter dans les assemblées et que l'ensemble des enseignants vont suivre parce qu'ils se sentent représentés par ce que l'on dit à CTERA. Donc, nous avons une responsabilité envers l'organisation nationale [CTA] mais aussi envers nos adhérents. Nous ne pouvons pas voter n'importe quoi dans un Congrès. Car par la suite nous devons aller dans les assemblées pour l'expliquer aux enseignants. C'est une chose de leur expliquer que nous allons faire une grève pour ça et ça, c'est une autre chose de leur dire qu'on va faire un campement puis, que sais-je, qu'on va occuper le Congrès national. Je pose une idée extrême pour que ce soit plus clair. Nous [CTERA] pouvions alors être rassurés par ce que nous disait ATE dans la CTA. Car ATE en avait discuté en assemblée avec ses adhérents, et ses adhérents élisent un représentant. Mais avec d'autres types d'organisations, qui en général arrivaient au Congrès avec une position figée, il fallait ruser pour voir qui tiendrait la position plus forte. Alors, il y avait des tensions. » (Eduardo Macaluse, secrétaire général adjoint SUTEBA 1990-1999, secrétaire des relations internationales CTERA 1990-1999, député national 1999-2011. Interview avec l'auteur, CABA, 06 septembre 2013).

D'après notre interlocuteur, la lutte pour le rééquilibrage du système de pouvoir de la CTA se cristallise autour de la désignation des délégations. Le conflit oppose alors les différents mécanismes de représentation à l'œuvre dans les syndicats et dans les mouvements sociaux. Dans la perspective des syndicalistes, ils disposent de listes

électorales clairement définies et validées. En outre, ils doivent rendre compte des décisions prises dans la Centrale à l'assemblée qui les a désignés, contrairement aux pratiques ayant cours à la FTV où la distribution de bénéfices matériels fait grossir les rangs militants et suscite une certaine méfiance. Peu importe ici de savoir s'il s'agit d'une perception réductrice ou non du mode d'engagement des chômeurs, du moment qu'elle conditionne la façon dont les syndicalistes prennent position dans les jeux concurrentiels. Il est toutefois intéressant de constater que ces luttes se cristallisent autour de représentations morales de la politique des classes populaires et de la dichotomie entre « bonnes » et « mauvaises » pratiques[517]. En définitive, la gestion des allocations sociales par la FTV constitue un facteur déstabilisant des relations avec la Centrale, qui fragilise la stratégie de construction politique à partir du FRENAPO.

Dans cette nouvelle configuration des rapports de force, désormais favorable à la FTV, l'entrée de la CTA dans le champ politique pose d'importants problèmes de coordination, précisément en ce qui concerne les investitures. Sur quels critères composer les listes de candidats et désigner les chefs de file ? Par exemple, dans la province de Buenos Aires, la candidature au poste de gouverneur doit-elle être portée par Mary Sánchez, Marta Maffei ou quelqu'un de CTERA, par le syndicaliste socialiste Ariel Basteiro ou par le leader *piquetero* Luis D'Elía ? Chacune de ces alternatives renvoie à des types de légitimité et de capitaux différents. Alors que le leadership des syndicalistes s'appuie sur des mécanismes de représentation codifiés, celui du dirigeant territorial repose sur des ressources notabiliaires, voire clientélistes. La CTERA est l'un des fondateurs de la CTA, l'un des principaux contributeurs à la caisse de la Centrale, et a été à l'origine de l'une des plus importantes mobilisations contre les réformes néolibérales (la *Carpa Blanca*). Le parti socialiste conserve, en dépit de son faible score électoral, des militants et une légitimité historique. Pour sa part, la FTV est devenue la principale porte-parole des besoins urgents des couches défavorisées. On ne mentionne pas même le poids des liens interpersonnels, des expériences de lutte et des loyautés construites tout au long des trajectoires militantes des dirigeants ou encore les enjeux de carrière de syndicalistes ayant déjà entamé leur reconversion en politique.

[517] Quirós (2011, p.17)

Si la CTA décidait de se lancer en politique, ces arbitrages seraient aussi incontournables que dangereux pour la stabilité de la Centrale. Les risques encourus sont connus par les acteurs du fait qu'en 1999, Mary Sánchez et Luis D'Elía s'étaient déjà âprement affrontés autour de l'investiture en vue d'une candidature à la Mairie de *La Matanza* par le FREPASO-Alliance[518]. Ils savent que la désignation du colistier de Víctor De Gennaro sur le ticket présidentiel, de vingt-quatre candidats pour les postes de gouverneur, des places éligibles sur les listes de candidats à la députation ne peuvent passer que par des négociations très longues et complexes, susceptibles de mettre en péril leur organisation.

En résumé, dans un environnement social extraordinairement mouvant, qui a procuré de nouvelles ressources aux organisations de chômeurs, la concurrence accrue dans l'espace piquetero a alimenté les rivalités aussi bien au sein de la FTV qu'entre celle-ci et les syndicats. La tentative d'imposer son monopole sur la représentation des chômeurs et l'épisode de la fracture du secteur de la gauche radicale ont montré non seulement le degré d'autonomie atteint par la FTV, mais aussi les limites de la capacité de régulation des organes de la Centrale. Ainsi, fin 2002, le modèle de coopération inter-organisationnel qui a permis à la Fédération d'émerger et à la CTA de s'imposer un temps sur la scène contestataire, est complètement déstabilisé. En conséquence, le 6ème Congrès de la CTA apparaît davantage comme un moment de cristallisation des luttes inter-organisationnelles et de réédification des frontières sectorielles que comme un moment de convergence collective permettant d'impulser la construction du Mouvement Politique, Social et Culturel.

[518] Boyanovsky Bazán (2010, pp. 90-91).

4. CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PARTIE

Au cours des années 1990, la CTA s'est imposée comme l'un des principaux acteurs de la résistance au néolibéralisme. Elle adopte un modèle organisationnel qui transgresse les frontières du champ syndical, en contestant le monopole des professionnels dans la production de biens politiques d'un côté, et en s'articulant à l'espace des mouvements sociaux de l'autre. Placée à une position charnière entre différents univers sociaux, la Centrale participe à la structuration d'un milieu oppositionnel, c'est-à-dire d'un dense réseau multisectoriel convergeant dans l'opposition au gouvernement et au sein duquel les acteurs se livrent à des jeux de coopération concurrentielle en vue de la construction d'une alternative politique.

Par le biais de son Institut d'Études et de Formation, la Centrale s'est livrée à une entreprise culturelle de contre-cadrage du modèle hégémonique. L'institut s'est constitué comme un centre de réflexion qui a su approcher les milieux intellectuels et universitaires et animer des séminaires de discussion avec les représentants d'une nébuleuse d'organisations sociales. Le travail technique mené par ses experts lui a permis de revendiquer une légitimité d'expert, que ce soit en matière de politiques d'habitat populaire, de lutte contre la pauvreté, de politiques micro-économiques (avec sa proposition de « choc redistributif »), ou encore en matière de politique internationale. Au moment où le modèle économique néo-libéral montre ses limites, la CTA dispose de l'expertise et d'un socle de travaux pour nourrir la construction d'un programme de gouvernement.

Pour mener le combat dans les rues, la CTA s'est investie dans l'articulation de réseaux contestataires issus de multiples secteurs de lutte : organisations de droits de l'homme, réseaux chrétiens progressistes, partis politiques de gauche et de centre gauche, organisations de quartier, organisations représentatives de petites et

moyennes entreprises, coopératives, ou encore syndicats de paysans et amicales étudiantes. Son répertoire d'actions combine des actions disruptives caractéristiques des mouvements sociaux (occupations, blocages de routes, pétitions) et un répertoire d'actions propre au monde syndical (marches, grèves, meetings). C'est grâce à cette double approche qui combine des mobilisations multiorganisationnelles à un répertoire d'actions éclectique qu'elle a pu s'imposer comme l'une des principales forces protestataires. Le FRENAPO, marque le paroxysme de ce mode d'action.

Force est de constater que fin 2001, quand la coalition au gouvernement s'effondre et que les partis politiques sont largement discrédités, la Centrale réunit plusieurs atouts pour songer à investir le champ politique. Dans ses rangs, d'innombrables militants rêvent de la création d'un « PT Argentin ». Cependant, l'enchaînement des événements résultant de la crise politique et sociale secouant le pays fin 2001 et début 2002 a perturbé la stratégie envisagée par les leaders de la CTA et rendu sa transformation en entreprise partisane risquée, voir insoluble. Deux grands ensembles de phénomènes et de processus ont empêché cette démarche : l'étroitesse de sa base syndicale et l'échec de sa stratégie de convergence multiorganisationnelle du fait de la situation de crise politique.

4.1. L'étroitesse de la base syndicale de la CTA

En dépit d'une croissance non négligeable de ses effectifs, le modèle organisationnel de la CTA se heurte à deux handicaps majeurs. D'une part, la Centrale n'est pas parvenue à faire sauter les verrous posés par la CGT dans le champ syndical. Elle est restée fondamentalement structurée autour des syndicats de la fonction publique (ATE) et de l'enseignement (CTERA), sans arriver à pénétrer des secteurs -clés comme l'industrie ou les transports. En réalité, ses fédérations de l'industrie (FETIA), de l'énergie (FETERA) et des banques (SITEBA) n'ont réuni que des syndicats minoritaires, n'ayant que peu de poids dans les jeux sectoriels. En termes de capacité politique, la Centrale est incapable de paralyser l'économie argentine contrairement à ses concurrents, le MTA et la CGT. D'autre part, la CTA a été

confrontée à des difficultés financières persistantes, rendant plus difficile d'avancer dans sa structuration organisationnelle et d'améliorer la coordination entre les échelons national, provincial et local. Concrètement, la CTA ne dispose pas de moyens suffisants pour financer à la fois la consolidation de son appareil et soutenir une entreprise partisane. En ce sens, l'association avec d'autres organisations sociales et des partis politiques constitue la seule alternative lui permettant de rassembler les ressources nécessaires pour investir le champ politique.

4.2. L'échec de la stratégie de convergence multiorganisationnelle et l'amplification des concurrences internes et externes

La principale conséquence de la crise politique ne fut pas « l'ouverture de la structure d'opportunités politiques » comme on aurait pu s'y attendre. Au contraire, nous avons montré que ce furent davantage l'incertitude structurelle et l'accélération du temps politique qui ont conditionné l'action de la CTA. La reconfiguration du milieu oppositionnel, avec la redistribution des ressources entre les partenaires du FRENAPO, a rendu inopérante la stratégie de convergence multiorganisationnelle destinée à amorcer la construction d'une entreprise partisane. Le changement de contexte n'a pas suscité « une » opportunité, mais de multiples opportunités simultanées. Chaque acteur a perçu les risques et les opportunités à sa manière, tout en tâtonnant pour tenter de trouver des repères dans une conjoncture fluide. La gauche radicale y a vu la possibilité d'intensifier la lutte insurrectionnelle, croyant en l'avènement d'une conjoncture pré-révolutionnaire. Les partis de centre-gauche (ARI et PS) ont cru en celle d'occuper l'espace progressiste laissé vacant par l'échec du *Frente Grande*-FREPASO. Pour leur part, Luis D'Elía et la FTV ont estimé les circonstances propices pour nouer un lien privilégié avec le gouvernement, renforçant à la fois la respectabilité de son leader et le poids de l'organisation territoriale. La CTA a quant à elle identifié un risque d'exacerbation des luttes intestines et privilégié une stratégie de resectorisation de son périmètre d'action, pour éviter son implosion. Le déploiement de ces multiples stratégies contingentes pour répondre à un même changement de contexte montrent la valeur heuristique qu'il y a à penser l'effet des structures en termes de

« dualité du structurel » comme le propose Anthony Giddens. Dans le cas de la crise de 2001, ces structures ne se réduisent pas à des propriétés indépendantes qui contraignent l'action des acteurs, mais opèrent davantage comme des « commutateurs », c'est-à-dire des relations de « transformation et de médiation » ancrées « dans les activités des acteurs compétents, situés dans le temps et dans l'espace et faisant usage des règles et des ressources » dans un contexte d'action donné[519].

Ce contexte de fluidification sociale et de « désenclavement des espaces de confrontation »[520], a révélé la faiblesse du mode de gouvernement et d'organisation de la CTA. L'équilibre des pouvoirs établi entre l'ATE et la CTERA a ainsi été remis en cause par l'autonomisation croissante de la FTV. Le repositionnement de la Fédération comme interlocuteur du gouvernement et gestionnaire des allocations sociales a provoqué une lutte à propos des formes légitimes de politique. En creux, les logiques de distinction sociales entre classes moyennes et populaires ont refait surface et ébranlé le travail d'unification symbolique de la CTA accompli au cours des années 1990. Le renforcement de la gauche radicale a mis la Centrale sous pression, rendant risqué le ralliement à la coalition de centre gauche ARI à laquelle appartiennent pourtant certains de ses hauts dirigeants. La multiplicité et la complexité des interdépendances[521] qui caractérisent le milieu oppositionnel dans cette situation de crise (les « capacités causales » de chaque agent provoquent des interférences dans les « capacités causales déployées par d'autres agents »[522]) font que la CTA se retrouve tiraillée par des forces centrifuges et risque de « voler en éclats »[523]. La reconfiguration des jeux concurrentiels intra-organisationnels remet en cause l'opportunité d'investir dans une entreprise électorale. C'est alors que s'imposent les logiques fonctionnelles propres aux organisations institutionnalisées. La priorité des dirigeants n'est donc pas de s'aventurer à faire Parti, mais de tout mettre en œuvre pour préserver l'unité de la Centrale et garantir sa survie.

[519] Giddens (2012, p.73-75)

[520] Dobry (2009, p.128)

[521] Elias (1991, pp. 83-121).

[522] Giddens (2012, p. 63).

[523] Claudio Lozano, Directeur de l'Institut d'études et de formation CTA. Interview avec l'auteur, CABA, 17 octobre 2015.

C'est dans ce contexte mouvant, alors que le milieu oppositionnel se reconfigure, qu'est lancé par Víctor De Gennaro le Mouvement Politique Social et Culturel (MPSC). En quoi consiste-t-il cependant précisément ? Cet extrait nous apporte une clarification :

> « La notion de mouvement se différencie, sans l'exclure, de l'idée de Parti (dont l'objectif central est d'occuper l'État). Elle renvoie à la nécessité de recréer, à partir du développement de l'organisation de la communauté, une nouvelle forme d'institution, de nouvelles formes de conscience et de culture qui rendront possible l'affirmation d'un nouveau modèle d'État ». (Claudio Lozano, Directeur de l'Institut d'études et de formation CTA. Source : Périodique CTA, édition du 29/07/2003. « La CTA y el Movimiento »).

Visiblement, la fondation du « PT argentin » n'est pas à l'ordre du jour. Le mouvement est entendu comme une entreprise politique qui n'est pas réduite à sa dimension partisane, sans pour autant exclure la possibilité de devenir un parti. Cette conception est d'autant plus confuse que la résolution approuvée par le Congrès laisse plusieurs zones d'ombre. Elle ne fixe pas de feuille de route pour la mise en œuvre du mouvement, n'évoque pas de calendrier et, surtout, reste floue sur le modèle organisationnel à suivre et, donc, sur ses modalités de financement.

On ne peut négliger la cohérence du projet, compte tenu de la culture organisationnelle de la CTA : la politique construite par la base. En ce sens, le Mouvement apparaît moins comme une nouvelle entreprise à construire que comme la réaffirmation de la nature politisée de la CTA elle-même, que l'on retrouve dans la déclaration de Burzaco, dans les discours et les propositions de la Marche fédérale et du FRENAPO. De là vient le caractère hybride d'un mouvement politique qui ne se réduit pas à une entreprise électorale.

À bien des égards, l'ambivalence du projet se révèle à travers formule de compromis qui répond à la complexité des rapports de force au sein de la CTA. En écartant dans l'immédiat l'hypothèse de la création d'un parti politique, les dirigeants s'abstiennent de trancher entre les différentes alternatives et atténuent les

pressions exercées par les secteurs liés à l'ARI, la gauche radicale et les tenants d'un parti nouveau. La CTA, en tant qu'organisation, se met donc en retrait de l'arène partisane, laissant chaque acteur dévoiler son propre jeu.

Le lancement du MPSC n'écarte pas la possibilité de participer plus tard à la construction d'un parti politique, mais le repousse à un horizon éloigné. La question de faire ou non parti reste ouverte. Il en découle un faisceau de problèmes pratiques qui se poseront avec force aussi bien à la Centrale qu'aux acteurs du milieu oppositionnel. Le premier d'entre eux est lié aux rapports à entretenir avec le président péroniste Néstor Kirchner. Élu en 2003, son gouvernement mène en effet une politique de centre-gauche, qui satisfait plusieurs revendications de la CTA et donne des signes d'ouverture aux mouvements sociaux. Faut-il dès lors continuer à avancer dans la construction du Mouvement Politique, Social et Culturel ou soutenir le kirchnerisme ? Dans les deux cas, comment le faire tout en préservant l'autonomie de la Centrale ?

La question du rapport entre la CTA, le MPSC et le champ politique est d'autant plus épineuse qu'en l'absence d'action concrète en vue de la création d'un parti national, des initiatives locales foisonnent. Certaines sections régionales, en particulier dans la Capitale Fédérale, appuient tacitement des entreprises partisanes créées par des dirigeants syndicaux pour porter les consignes du mouvement. Quelle est l'architecture organisationnelle de ces partis ? Dans quelle mesure la CTA leur apporte-t-elle un soutien logistique et financier ? Quelles contraintes pèsent sur leur organisation ? Comment se combinent les logiques propres au champ syndical et à l'espace des mouvements sociaux, avec les logiques de la compétition partisane ? Comme nous allons le voir dans notre seconde partie, l'incapacité à trancher amène l'émergence de partis politiques peu structurés, confrontés à d'importants dilemmes pratiques.

2

LES TRAVERSÉES DES FRONTIÈRES

Disputer des positions de pouvoir dans le champ politique

LES TRAVERSÉES DES FRONTIÈRES

DISPUTER DES POSITIONS DE POUVOIR DANS LE CHAMP POLITIQUE

Figure 17 : Conférence de presse de la soirée électorale du 28 juin 2009. Le Mouvement Politique, Social et Culturel Proyecto Sur vient de réussir une percée inattendue avec l'élection de quatre députés au parlement national et de huit législateurs dans la ville de Buenos Aires. Le cinéaste Fernando Pino Solanas, en milieu de table, est entouré de ses colistiers, dont cinq dirigeants syndicaux de la CTA. Buenos Aires, 28 juin 2009. Source : La Nación, édition du 29/06/2009.

Dimanche 28 juin 2009, à la nuit tombée, des vagues de militants commencent à déferler sur l'hôtel Bauen, au centre de Buenos Aires. Lieu emblématique des entreprises autogérées par les travailleurs, il a été choisi comme quartier général pour cette journée électorale. Le froid et la pluie ne découragent pas les équipes. Ils se réchauffent en buvant et en partageant du

mate[524] dans l'attente du verdict des urnes. À 21 heures, les candidats montent sur scène pour annoncer les résultats. Le leader victorieux proclame en exultant : *« la flamme de l'espoir, celle de la reconstruction du mouvement national, unitaire, démocratique, ample, latino-américaniste, porteur d'un projet émancipateur vient d'être rallumée »*. Les militants éclatent de joie. Des drapeaux frénétiquement agités avec les insignes des partis et des mouvements sociaux réunis dans la coalition colorent le parterre : le vert de *Proyecto Sur*, le blanc de la CTA, le rouge et noir du MTL. On voit quelques bannières avec le visage de Che Guevara. *Proyecto Sur*, Mouvement Politique, Social et Culturel, vient de conquérir la deuxième place dans la course électorale de l'une des plus importantes circonscriptions du pays[525], sept ans après la décision prise par le 6ème Congrès de la CTA de lancer le MPSC en 2002.

À bien des égards, ce dénouement est aussi improbable que surprenant. Au moment où le mouvement fait une percée électorale, la conjoncture ouverte par la crise de 2001 s'est refermée. Depuis, le système des partis traditionnel, structuré autour du parti péroniste et du parti radical, s'est reconstitué et le pays est gouverné par l'aile gauche du PJ dont les politiques volontaristes en matière économique, sociale et de droits de l'homme ont suscité une large adhésion dans les milieux contestataires, y compris dans les rangs de la CTA. Il est donc étonnant de voir que le MPSC se pose en challenger d'un gouvernement de centre-gauche dont le programme n'est pas si éloigné des propositions défendues par la Centrale. Par ailleurs, cette entrée dans le champ politique est d'autant plus inattendue qu'elle se fait en l'absence de Víctor de Gennaro. Celui qui autrefois était perçu comme le « Lula » argentin ne figure en effet pas parmi les candidats alors que son nom était évoqué par la presse depuis plusieurs mois. À la tribune de l'hôtel Bauen, c'est le cinéaste Fernando Pino Solanas, tête de liste du MPSC, qui apparaît comme le vainqueur et la *« révélation »*[526] de cette journée électorale

[524] Infusion traditionnelle des peuples autochtones du bassin de la Plata et du Paraguay. Elle est servie dans une calebasse qui circule de main en main, symbolisant le partage.

[525] Source : Revista Veintitrés, édition du 29/06/2009. « « *Pino Solanas, la sorpresa a contracorriente plantó bandera* ».

[526] Source : La Nación, édition du 29/06/2009. «*Solanas vivió una fiesta que pretende seguir en el futuro* ».

C'est à quelques kilomètres de l'hôtel Bauen que Víctor de Gennaro attend les résultats du scrutin dans un autre comité de campagne. Il est aux côtés de Martín Sabbatella, ancien dirigeant du PC et maire d'une commune de la petite couronne qui a conduit une liste de candidats pour la province de Buenos Aires. Arrivé en quatrième place, le parti Nouvelle Rencontre (NE)[527] ne parvient à faire élire que deux députés au parlement national. Sa colistière est une dirigeante de l'ATE et de la CTA provinciale, elle a été investie par l'un des partis ayant rallié la coalition, l'Instrument Électoral pour l'Unité Populaire (UP)[528], entreprise partisane créée… par De Gennaro.

Ainsi, la mise en place du MPSC est paradoxale : en raison du tempo politique choisi, moins favorable à l'émergence d'une nouvelle offre partisane de centre-gauche et qui l'amène à concurrencer le kirchnerisme, par son caractère fragmenté, car la CTA soutient différentes listes dans les deux principales circonscriptions, par le retrait enfin d'un leader-clé du syndicalisme d'opposition, Víctor De Gennaro, qui au début des années 2000 s'était forgé une carrure nationale de pourfendeur du modèle néolibéral et d'opposant au président de la République. Loin d'être sortie de l'impasse concernant une entrée en politique électorale, la CTA continue d'entretenir un rapport ambigu avec le champ politique. Bien qu'elle s'abstienne de s'engager dans une entreprise qui lui serait propre, nombre de ses dirigeants, figures de premier et de deuxième plan, franchissent le pas en mobilisant des fragments du capital social et symbolique construit par la Centrale. La CTA n'est cependant que partiellement reconvertie dans le champ politique, car elle refuse toujours d'investir le gros de ses ressources dans un soutien logistique à ces nouveaux partis politiques.

Dans cette partie, nous chercherons à vérifier montrerons que cette stratégie de soutien distancié à travers laquelle la CTA contribue au lancement de nouvelles entreprises partisanes sans pour autant s'y engager de façon décisive constitue un facteur déterminant l'aspect quelque peu erratique présenté par le parcours de ces mêmes entreprises, qui émergent dans les années suivant la crise de 2001. Freinée par sa culture organisationnelle qui prône l'autonomie des partis politiques et

[527] Nuevo Encuentro.

[528] Instrumento Electoral por la Unidad Popular.

entravée par des luttes intestines, la CTA s'interdit de jouer un rôle structurant dans la formation d'un parti politique. En l'absence d'une stratégie unique et coordonnée, on assiste donc à l'éclosion de microentreprises, créées au sein de la Centrale ou dans le milieu oppositionnel qui l'environne. Ces petits partis, organisés avec les moyens du bord, « bricolent » leurs campagnes électorales et, pour survivre, déploient des stratégies d'alliances fluctuantes voire concurrentes, et finalement échouent à s'institutionnaliser. Nous montrerons comment les dispositions incorporées par les dirigeants du parti façonnent le rapport de l'entreprise à la centrale.

4. LA RECONFIGURATION DU MILIEU OPPOSITIONNEL. LES RÉSEAUX DE LA CTA FACE À L'IRRUPTION DU KIRCHNERISME

L'analyse menée dans la première partie a montré que la CTA était l'un des principaux acteurs de la réactivation de la demande d'un parti de centre. N'ayant cependant pas réuni les conditions nécessaires pour franchir le pas, elle laisse cet espace largement inoccupé. L'occupation de ce même espace va logiquement être revendiquée par différentes tendances partisanes : à l'extrême gauche, le Parti Ouvrier et les trotskystes de la Gauche Unie vont ainsi essayer d'améliorer les bons scores obtenus en 2001 en entrant au parlement ou en augmentant leur nombre de sièges ; au centre gauche, Elisa Carrió (ARI) et Néstor Kirchner (Front pour la Victoire) vont s'efforcer de se positionner comme une alternative au pouvoir en place. Il est remarquable de constater que ces deux candidats reprendront au cours de leurs campagnes des propositions du FRENAPO.

À bien des égards, le processus de reconstitution de l'autorité politique qu'entreprend Nestor Kirchner à partir de 2003 suscite de nouveaux dilemmes pour la CTA. Elle qui jusqu'alors s'était érigée sous le signe d'une double opposition, à la fois au modèle néolibéral et aux gouvernements qui avaient suivi ce modèle, doit trouver une place sur une scène politique reconfigurée par l'élection d'un président élu sur la base d'un programme de centre-gauche. Dans ce nouveau contexte, une option pour la CTA aurait pu consister à recentrer son action sur la défense d'intérêts corporatifs. Un tel choix eût cependant impliqué un retrait de la scène politique qui jusqu'ici constituait un terrain de lutte privilégié, source de visibilité médiatique, et donc de ressources pour asseoir sa position dans un champ syndical où elle restait minoritaire. De plus, cela serait allé à l'encontre de sa culture organisationnelle politisée et de son architecture hybride incorporant des mouvements contestataires. Une fois cette option écartée donc, le problème qui se posait était de concilier le soutien à des mesures progressistes et des revendications plus politiques, voire la

critique de décisions gouvernementales. D'un côté, la CTA risquait de tomber dans l'atonie et de devenir une ramification syndicale du kirchnerisme en contradiction avec le principe d'autonomie sur lequel elle s'est bâtie, les secteurs liés à la gauche multipliant d'ailleurs les mises en garde en ce sens ; de l'autre côté, le maintien d'une position contestataire la placerait dans une position d'opposition, aux côtés des partis de droite. Au principe du gouvernement Kirchner de départ, la CTA adopte une position intermédiaire. Elle revendique son autonomie critique tout en restant ouverte au dialogue sans s'interdire de soutenir des politiques au cas par cas. Cette solution de compromis apparaît cependant de plus en plus difficile à tenir, dans la mesure où les positions entre syndicats majoritaires, l'ATE et la CTERA, commencent à diverger. C'est dans cette nouvelle configuration que les dirigeants de la CTA essayent de reprendre l'initiative politique, et que la réactivation du projet de constitution du MPSC suscite des débats.

4.1. Le kirchnerisme comme offre de représentation de centre-gauche. Le difficile repositionnement de la CTA dans l'espace oppositionnel

La spécificité du kirchnerisme, si l'on entend par là le style de gouvernement, les orientations programmatiques et l'entreprise de mobilisation de soutiens que pilote et incarne le président argentin élu en mai 2003 puis son épouse Cristina – qui lui succède en 2007, tient non seulement aux circonstances extraordinaires qui l'amènent au pouvoir, mais aussi à la nature des capitaux et des ressources politiques assez inhabituelles qu'il mobilise. Gouverneur d'une petite province de Patagonie (Santa Cruz) depuis 1991, après avoir conquis de haute lutte en 1987 la mairie de la capitale provinciale Rio Gallegos, Néstor Kirchner est avant tout un notable local qui dispose de peu de réseaux dans l'appareil partisan national et qui reste largement méconnu des Argentins. Sa candidature souffre a priori d'un manque de ressources organisationnelles, d'autant plus difficile à combler qu'il ne dispose pas du soutien de la machine électorale du PJ. La stratégie qu'il déploie pour crédibiliser sa candidature consiste à retourner le stigmate en vertu : accentuation de son identité d'homme de gauche et de péroniste rebelle, éloigné des machinations de l'appareil. Cette stratégie aurait néanmoins probablement été

vouée à l'échec sans le soutien que lui apporte Eduardo Duhalde, baron péroniste de la province de Buenos Aires et Président de la Nation par intérim[529]. Ainsi, Néstor Kirchner arbore une image pour le moins paradoxale en cherchant à se démarquer de celle de l'homme politique d'appareil, qui fait écho au dégagisme scandé dans les rues, tout en apparaissant comme le dauphin du Président en exercice depuis janvier 2002. Après son ascension à la présidence en mai 2003, le problème de son leadership n'est que partiellement résolu. Sa faction demeure minoritaire au sein du PJ désormais contrôlée par Eduardo Duhalde. En outre, l'exécutif manque d'une majorité stable au parlement. Le bloc péroniste est divisé en trois fractions, dont seule une minorité de quarante députés sont loyaux à N. Kirchner. Symboliquement, Kirchner souffre d'avoir été élu par défaut[530]. L'interruption de l'élection présidentielle du fait du désistement de son adversaire le prive d'un capital électoral solide. La faiblesse de son autorité laisse supposer qu'il n'aura que peu de marge de manœuvre pour déployer son propre agenda. Nombreux sont ceux qui dans la presse ou dans les rangs partisans pensent que Duhalde continuera à tirer les ficelles du gouvernement. C'est d'ailleurs lui qui a suggéré les noms des titulaires des ministères de l'Économie et de la Défense à son successeur, mais Kirchner va très vite chercher à s'émanciper.

Comme l'a montré Vanessa Bernadou, une fois élu N. Kirchner cherche à asseoir son autorité politique. Pour ce faire, il utilise les marges de manœuvre de la fonction présidentielle pour entreprendre la « monopolisation des formes symboliques du pouvoir ». Le lendemain de son investiture, il procède au limogeage de l'état-major des forces armées. La décision est « hautement symbolique et politique »[531] et immédiatement saluée par les organisations de défense des droits de l'homme, des intellectuels et des journalistes du quotidien de gauche *Página*/12. Plus largement, la mesure est bien accueillie dans les différents réseaux de gauche et de centre gauche, qu'ils soient partisans, syndicaux ou liés à des mouvements sociaux.

[529] Bernadou (2007). On retrouvera le même diagnostic dans l'hypothèse de travail formulée par German Peréz et Ana Natalucci: « Le kirchnerisme résulte d'un processus politique d'hybridation de traditions en fonction de la construction d'une légitimité menacée par la fragilité de sa condition d'origine » (2012, p. 8).

[530] Au premier tour des élections, l'ex-président Menem récolte 24,45 %, suivi de près par Néstor Kirchner qui obtient 22,24 %. Face aux sondages qui pronostiquent un report massif de voix en faveur de son adversaire, Menem se retire, faisant de Kirchner un président élu par défaut !

[531] Bernadou (2007, p. 143).

L'accent mis sur la question des droits de l'homme et de la mémoire de la dictature marque le virage à gauche entrepris par Kirchner et sa rupture avec ses prédécesseurs. Sa stratégie de répolitisation de l'action publique concerne également les politiques économiques et sociales, marquées par un retour de l'État : contrôle des prix, revalorisation des allocations sociales, relance par l'investissement public. Associées à un contexte économique international favorable (hausse des prix des matières premières dont l'Argentine est une exportatrice), ces politiques permettent de renouer avec la croissance économique (une hausse moyenne de 8,5 % entre 2003 et 2008) et de faire baisser le chômage (de 20,4 % début 2003 à 14,5 % à la fin de l'année, puis à 8,7 % en 2006)[532]. Parallèlement, sa politique étrangère se démarque par le bras de fer engagé avec le FMI pour la restructuration de la dette et par la priorité donnée à la collaboration avec les gouvernements de gauche du continent sud-américain, les gouvernements de Lula au Brésil, d'Hugo Chávez au Venezuela, d'Evo Morales en Bolivie, pour rejeter la création d'une zone de libre-échange des Amériques (ZLEA en français, ALCA en espagnol) et exiger la fin de l'embargo nord-américain à Cuba[533].

Dans un premier temps, le milieu oppositionnel structuré autour de la CTA accueille favorablement les annonces de N. Kirchner, d'autant plus que le président multiplie les gestes visant à se rapprocher de l'espace progressiste. Dès 2004, un appel est lancé en vue de constituer un mouvement transversal de soutien au programme de gouvernement qu'il appelle un « nouveau projet du Pays ». L'adhésion de mouvements sociaux et d'élus de centre-gauche (notamment ceux issus du *Frente Grande*/FREPASO, désormais éclaté) renforcent la position du nouveau Président, minoritaire au sein de son parti. Associés à la reprise économique, ces soutiens multisectoriels lui permettent de compenser partiellement son manque de capital politique et électoral. Le renforcement de l'autorité présidentielle se traduit par la montée de la popularité de Nestor Kirchner : élu avec seulement 22 % des voix, il

[532] Chiffres avancés par Armelino (2012, p.116).

[533] Lors du sommet des Amériques (novembre 2005), les présidents de gauche rejettent l'accord de libre-échange des Amériques (ALCA) porté par les États-Unis. Il s'agit d'un moment très symbolique de la politique étrangère de Kirchner, Lula et Chávez. À cette occasion s'est déroulé parallèlement un contre-sommet, le IVe sommet des peuples, avec la présence de la CTA, de la FTV, de Pérez Esquivel (SERPAJ), d'Evo Morales (président du Mouvement vers le socialisme (MAS), candidat à la présidence de la Bolivie, élu l'année suivante).

affiche 86 % d'avis positifs dans les sondages à la fin de la première année de son mandat[534].

Dans cette dynamique d'élargissement des soutiens, le gouvernement ouvre, dès juin 2003, un cycle de concertation avec des organisations de tous bords. Sont invités à la *Casa Rosada* des dirigeants de partis politiques, des syndicats et ceux du mouvement *piquetero*. Dans les deux premiers mois qui suivent la prise de fonction du nouvel exécutif, des délégations de la CTA sont ainsi reçues à trois reprises par des ministres et des secrétaires d'État. De surcroît, N. Kirchner s'entretient en privé avec les leaders des organisations, un choix qui témoigne de sa volonté de tisser des relations institutionnelles et personnelles en mettant en scène des marques d'attention, de considération et d'intérêt à leur égard[535].

Les images de ces rencontres donnent à voir un Président à l'écoute et proche de ses interlocuteurs (Figures 18). Dans le cliché pris lors de la réunion avec le Secrétaire général de la CTA, Kirchner se montre à l'écoute de De Gennaro. C'est le syndicaliste qui expose ses arguments et gesticule. Le caractère formel du cadre, un bureau à l'intérieur du palais, renforce l'image d'un leader syndical pris au sérieux par l'institution présidentielle. Avec les dirigeants *piqueteros*, Luis D'Elía (FTV) et Juan Carlos Alderete (CCC), tout sourire, c'est un lien de proximité qui est mis en avant. Le cadre est informel, la photographie a été prise à l'entrée de la *Casa Rosada*. Kirchner, au centre, pose son bras sur le dos de D'Elía, affichant physiquement leur lien d'intimité.

[534] Source: Informe Latinobarómetro (2009, p.61).

[535] On s'appuie ici sur les travaux d'anthropologie politique de Bezerra (2014).

Figures 18 : Transactions symboliques. Réappropriations des images de reconnaissance. Mise en valeur des organisations sociales et des dirigeants.

10 de Junio de 2003

CTA

Foto: Vero Virga

unión de dirigentes de la CTA con el ministro Carlos Tomada.

El gobierno recibió a la CTA

Dirigentes de la Central de los Trabajadores Argentinos (CTA) se reunieron con el presidente Néstor Kirchner y el ministro de Trabajo de la Nación, Carlos Tomada, el pasado 4 de junio. Un día después, el primer mandatario recibió también a la comisión de la Federación de Tierra y Vivienda (FTV-CTA), encabezados por Luis D´Elia, y a integrantes de la Corriente Clasista y Combativa (CCC). Los representantes de la Central presentaron a las nuevas autoridades sus reclamos sobre trabajo, ingreso y salario para que no haya ningún hogar pobre en la Argentina.

Una delegación de la CTA, encabe-da por Víctor De Gennaro, se reunió el el titular de la cartera laboral Car-s Tomada. La comitiva estuvo inte-ada además por Marta Maffei, Víctor endibil, Pedro Wasiejko, Edgardo De-ri, Claudio Lozano, Fabio Bastiero, miel Jorajuría, José Rigane, Danilo sa, Pablo Micheli, Claudia Baigorria, acio Mequita, Francisco Formento, anillo Mesa, Claudia Quiñones y Pedro illuneni. Los dirigentes le expresa-n al ministro un conjunto de recla-os y propuestas sobre tres ejes: la **plementación de una política de distribución progresiva de los in-resos, la inmediata libertad sindical un replanteo del régimen de segu-idad social en nuestro país.**

La secretaria general adjunta de la TA, Marta Maffei, planteó "la necesi-ad de crear el Instituto Nacional del mpleo y del Trabajo" y de resolver el problema de la caída de los apor-es jubilatorios, la situación de vacia-miento de las AFJP y la falta de pro-porción real a los jubilados de hoy y el futuro".

Con respecto a la distribución del ingreso, Claudio Lozano, titular del Instituto de Estudios y Formación de la Central, expresó que "hay que pro-mover una nueva regulación social para el Plan de Jefes y Jefas de Hogar Social y plantearse, como objetivo ese garantizar un ingreso social bási-o para los hogares argentinos".

Por su parte, el titular de la Federa-ción de Trabajadores de la Energía (FeTE-RA), José Rigane, remarcó que "hasta hoy ce un tiempo el verdadero ministro de Trabajo era el de Economía y la cartera laboral cumplía la función de una geren-cia de Recursos Humanos de los grandes grupos económicos. Exigimos el protagó-nismo de los trabajadores".

De Gennaro con Kirchner

Durante la misma jornada, el titular de la CTA se entrevistó con el Presiden-te de la Nación. "Le expresamos nues-tras prioridades para resolver la crisis del país –sostuvo De Gennaro–: la re-distribución del ingreso, combinando la existencia de un millón de compatrio-tas que viven bajo la línea de pobreza

Foto: Gentileza Presidencia de la Nación

Víctor De Gennaro durante la entrevista con el Presidente.

Foto: Gentileza Presidencia de la Nación

Néstor Kirchner junto a Juan Carlos Alderete (CCC) y Luis D´Elia (FTV).

y esto se puede hacer muy fácilmente con la voluntad política que se ha mos-trado hasta ahora, abriendo instancias para resolver el trabajo, el ingreso y el salario". De Gennaro solicitó además "el desprocesamiento para los más de 3.000 dirigentes gremiales judicializados por pelear en la década del '90, ya que la cri-minalización de la protesta fue parte de la impunidad que ha sobrevivido en la Argentina durante años". Por último, re-saltó que ningún reclamo podrá ser via-ble si no existe una verdadera justicia en nuestro país y ésto no ocurrirá hasta que no se remueva a los miembros de la Cor-te Suprema.

La FTV con el Gobierno

Asimismo, los representantes de la Federación de Tierra, Vivienda y Hábitat (FTV) de todo el país y los integrantes de la Corriente Clasista y Combativa (CCC) se entrevistaron el jueves 5 con el presidente Kirchner.

El titular de la FTV, Luis D´Elia, expli-có que dialogaron acerca de "la necesi-dad de armar un programa nacional so-bre la tierra, la vivienda y el hábitat y que haya justicia para los trece piquete-ros asesinados". Los planteos también estuvieron referidos al problema de la salud y "las fiebres del país Remedios en varios lugares del país", la tarifa so-cial, y "la necesidad de atender las de-mandas del sector campesino que son muy vastas y que tienen que ver básica-mente con la comercialización de sus productos". Finalizó D´Elia.

CTA

PRIVATIZADAS

El pasado las condena

El gobierno parece decidido a revisar y denunciar los incumplimientos en los contratos con las empresas privatizadas. En una reunión en la que hubo muchas coincidencias, el ministro de Planificación, Julio De Vido, convocó a la CTA para que exponga sus posiciones.

Por Federico Simonetti

Foto: Vero Virga

Era el ocaso de la reunión y las co-sas no prosperaban. Necesitaba darle un elegante final a lo que les había resultado un encuentro áspero y desa-fortunado. Entonces, con un asom-broso poder de síntesis y la delicade-za propia de su paso por el franquis-mo, el presidente de la Confederación Española de Organizaciones Empresa-riales (CEOE), José María Cuevas, se acercó al micrófono para enunciar: "Presidente, usted nos ha puesto a parir a todos". Con esa frase terminó la entrevista que mantuvo Néstor Kirchner con los hombres de negocios de la Península Ibérica.

El mensaje que envió a los cabeci-llas de las empresas privatizadas de servicios públicos había llegado sin interferencia: "Hay hipocresía cuando se protesta por la situación actual. Una parte de los empresarios fue cómplice de lo que pasó en los noven-

Image à gauche. Page d'une publication syndicale. La première photographie illustre la réunion de travail entre la délégation de la CTA et le Ministre du Travail. Au Centre, photographie de la réunion privée entre De Gennaro et le Président Néstor Kirchner. En bas, Kirchner reçoit les dirigeants piqueteros Juan Carlos Alderete (CCC), et Luis D'Elía (FTV) à droite sur l'image. Source : Magazine CTA, édition du juin 2003. « El gobierno recibió a la CTA ». Archive Bibliothèque CTA.

Image à droite. Page d'une publication syndicale. Mise en valeur des convergences entre gouvernement et CTA. Au premier plan de la photographie, le Ministre de la Planification (à gauche), De Gennaro (à Droite). Derrière lui, on voit Luis D'Elía. Importance de la mise en scène : réunion de travail. La CTA est un acteur à part entière de la reconstruction du projet du pays. Source : Magazine CTA, édition du juillet 2003. « Privatizadas : el pasado las condena » Archive Bibliothèque CTA.

Au cours de ces réunions, s'opèrent des transactions symboliques entre la Présidence, les organisations syndicales et des mouvements sociaux, (parmi ceux, la CTA et la FTV) et les individus qui les incarnent[536]. Ici, la « reconnaissance » comme ressource symbolique doit être comprise dans sa dimension relationnelle, car elle n'est pas moins l'objet d'un usage stratégique par le pouvoir institutionnel qu'elle

[536] Du point de vue des organisations sociales, la crédibilité et la sincérité de ces échanges sont cautionnées par deux facteurs : d'une part, la cohérence avec la trajectoire politique de Kirchner (homme de gauche et de terrain, péroniste rebelle), qu'elle soit perçue par le biais des représentations véhiculées dans la presse ou à travers le témoignage des membres du comité directeur de la CTA qui, par le passé, l'avaient déjà côtoyé. D'autre part, les premiers signes donnés par le gouvernement (actions et discours) d'une repolitisation du rôle étatique et de la volonté de jouer un rôle dans la régulation de l'économie.

n'est réappropriée par les organisations sociales. Pour le gouvernement, ces rencontres, soigneusement photographiées, et les déclarations de soutien qui s'ensuivent, permettent de consolider l'autorité présidentielle. Ces événements alimentent la construction du récit du kirchnerisme comme l'avènement d'un nouveau temps social, avec un Président qui veut entendre la voix de la rue. Dans le même temps, les dirigeants sociaux invités trouvent dans ces invitations et dans la théâtralisation des échanges la reconnaissance de leur prestige politique et de leur rôle de porte-parole des victimes de la crise économique et sociale. Ce sont des moments d'objectivation et d'accroissement de leur capital symbolique. Quant aux organisations, elles se trouvent valorisées et se réapproprient ces consultations pour construire leur propre récit, en mettant en exergue leur importance. Ainsi, le compte rendu de la réunion entre les dirigeants et le ministre de la planification, publié dans la presse syndicale, affirme que le gouvernement a « invité la CTA à exposer ses positions ». Il a *« sollicité »* son *« soutien »* et sa *« participation »,* comme l'illustrent les extraits sélectionnés ci-dessous :

> « Le *gouvernement semble décidé* à réviser et à dénoncer les manquements contractuels des entreprises privatisées. Lors d'une *réunion* où il y a eu *beaucoup* de *convergences,* le Ministre de la planification, Julio De Vido, a *invité la CTA à exposer ses positions*. […] Le *Ministre* de la Planification *a rencontré* au début du mois la Centrale des Travailleurs Argentins *pour solliciter son appui et sa participation* dans la renégociation des contrats [avec les entreprises privatisées]. La *Centrale a recommandé* l'évaluation de tous les manquements contractuels […] Une autre *proposition* de la CTA a été le vote d'une loi cadre de régulation des services publics visant à garantir la fourniture de services aux secteurs démunis de la population. […] Par ailleurs, *comme résultat de cette réunion, la Centrale participera* de façon générale à la cellule de renégociation et d'Analyse des Contrats de Services Publics créée par le gouvernement national. » (Magazine CTA, édition du juin 2003. Archive Bibliothèque CTA).

Le reportage fait également ressortir l'image d'une Centrale proactive, qui *« recommande »* et *« propose »* des solutions concrètes. Il indique la convergence entre l'agenda de l'exécutif et les revendications portées par la Centrale (*« il y a eu beaucoup de convergences »*). Ainsi, à l'issue de ces rencontres les syndicalistes constatent la possibilité d'établir une collaboration plus étroite sur de nombreux

sujets avec le gouvernement. Les organisations sont invitées à rejoindre un projet de reconstruction de l'État national, ce qui entre en résonance avec l'identité organisationnelle et les ambitions de la CTA et de la FTV.

Certes, personne n'est dupe. Les acteurs savent bien qu'au-delà des déclarations, il reste à fixer les conditions de cette collaboration et, surtout, à passer aux mesures concrètes. Il ne faut cependant pas réduire ces échanges à de simples artefacts discursifs. Les travaux de Marcos Bezerra insistent sur l'importance des échanges personnels, de la reconnaissance des rôles, de l'affirmation des convergences et des encouragements qui permettent la construction des rapports politiques[537]. À cette étape initiale du kirchnerisme, ces transactions symboliques sont suffisantes pour recueillir sinon l'adhésion du moins la sympathie de la CTA et de la FTV, et surtout pour les inciter à prendre part aux différents espaces de coordination ouverts par le gouvernement. Néanmoins, les attentes initiales ne sont que partiellement comblées à mesure de l'avancée du mandat de N. Kirchner et la reconfiguration des alliances qui soutiennent le gouvernement conduisent à des tensions avec la CTA.

Au début du mois d'avril 2005, la CTA participe à une nouvelle réunion avec le Ministre du Travail mais quelques jours plus tard, la Centrale est dans la rue pour une semaine nationale de protestation. Le mouvement réclame une solution définitive à la famine (en revenant sur la demande phare du FRENAPO) et insiste sur le besoin de transformer la structure productive du pays. Les syndicalistes se plaignent également de ce que le Conseil national des salaires, instance intersyndicale regroupant des représentants des travailleurs et du patronat censée discuter des questions économiques, ait été ignoré par le gouvernement après une seule réunion fin 2004. Ces critiques indiquent une insatisfaction concernant le rythme et la portée des politiques de relance mises en œuvre. Derrière cela, le principal point de friction concerne la reconnaissance de la CTA comme entité juridique de troisième degré. La question de l'immatriculation a été très tôt mise sur la table et les réponses des interlocuteurs ont été encourageantes[538]. Fin 2004, la CTA fournit des éléments

[537] Bezerra (2014).

[538] En octobre 2003, le Ministre du travail signe la résolution 255/03, favorable à l'immatriculation syndicale de la CTA (Source : Magazine CTA, édition octobre 2003. Archive Bibliothèque CTA). D'après nos interlocuteurs, la Centrale avait obtenu la promesse du Président à ce sujet : « nous avions très clairement comme priorité

complémentaires à l'appui de leur démarche, mais n'obtient aucune réponse par la suite, d'où le réquisitoire prononcé par ce syndicaliste à la tribune d'un meeting organisé le 8 avril en pleine semaine d'action :

> « Ce gouvernement essaye d'éluder notre droit de choisir librement la Centrale à laquelle nous voulons adhérer. Nous sommes la CTA et nous allons la défendre. Nous disons catégoriquement : nous étions dans l'illégalité sous le gouvernement Menem parce qu'il n'a pas voulu nous reconnaître. Nous étions dans l'illégalité sous le gouvernement De La Rúa. Pourtant, nous avons continué à exister et à grandir. Et s'il faut continuer dans l'illégalité sous le gouvernement Kirchner, alors que le Président et le Ministre du Travail expliquent pourquoi ils laissent la CTA dans l'illégalité ». (Pablo Micheli, Secrétaire général ATE Nationale, Secrétaire général adjoint CTA Capitale. Source : Magazine CTA, édition avril 2005. Archive Bibliothèque CTA).

Le blocage de l'immatriculation syndicale de la CTA révèle la difficulté du gouvernement à satisfaire la diversité de ses soutiens. Si N. Kirchner cherche l'appui des mouvements sociaux et syndicaux radicaux, parmi lesquels la CTA, et la mise à l'écart des anciennes élites péronistes, en particulier Eduardo Duhalde, il ne peut se passer complètement du capital politique organisationnel du PJ, pour affronter les scrutins à venir. En ce sens, le scrutin législatif d'octobre 2005 est perçu comme un moment décisif pour la consolidation de l'autorité présidentielle. Kirchner réussit à faire modifier le calendrier électoral pour que toutes les provinces élisent leurs législateurs le même jour. Il s'implique personnellement dans la campagne, fort de son taux de popularité élevé, faisant de cette élection un référendum sur sa gestion. Surtout, il propulse la candidature de son épouse au fauteuil de sénatrice de la province de Buenos Aires. Dans tout le pays, les listes Kirchneristes sont portées par le micro-parti du président, le Front pour la Victoire (FPV), ce qui lui permet de contourner les élections primaires du PJ qui auraient risqué d'être défavorables aux

---

l'obtention de la liberté et de la démocratie syndicale. [Lors d'une réunion avec Kirchner en 2004] nous avons évoqué le sujet de la reconnaissance [juridique] de la Centrale. Bien qu'il ait répondu ''très bien je m'occupe de ça'', son but était de tous nous enrôler dans son projet. Il a dit cela sur le coup mais à l'évidence rien n'a été fait par la suite ». Claudio Lozano, Directeur de l'Institut d'études et de formation CTA. Interview avec l'auteur, CABA, 17 octobre 2015.

candidats qu'il soutenait[539]. Pour assurer la réussite de cette entreprise, Kirchner négocie le ralliement du gouverneur péroniste de la province de Buenos Aires et des maires de la grande couronne. Le FPV mobilise, ne serait-ce qu'en partie, le capital politique des réseaux territoriaux du parti. Il reproduit ainsi la combinaison éclectique de ressources qui l'avait porté au pouvoir en 2003 : une image de renouveau politique associée à un capital politique traditionnel. Or les négociations qui précèdent la campagne concernent aussi la CGT. N. Kirchner cherche à obtenir au moins la neutralité des fédérations lors de la course pour la province de Buenos Aires, où il affrontera le patron du PJ. Au cours de ces marchandages, le monopole de la CGT dans la représentation syndicale est évoqué[540].

En se rapprochant des réseaux péronistes dans le but de mettre à l'écart E. Duhalde et de s'emparer de la direction du parti, N. Kirchner réoriente sa stratégie. Le Président ne peut pas se passer des ressources politiques que procurele parti. Ce changement marque un point de non-retour pour certaines organisations sociales, comme nous l'explique ce dirigeant de l'ATE :

> « Au départ, nous avons accompagné l'ouverture des années 2003 et 2004. Nous entendions qu'il y avait un gouvernement qui prônait une ouverture démocratique. C'est le principe de transversalité proposé par Kirchner. L'ATE s'est incorporée aux discussions collectives sur le travail et les salaires où elle a questionné certaines règles héritées du ménémisme. Sur ce point, le kirchnerisme a joué un rôle fondamental. Cependant, pour nous *ces relations se sont rompues quand le gouvernement a abandonné la transversalité pour gouverner avec le PJ tout entier*. Donc, en principe il semblait qu'il allait combattre et renouveler la structure du PJ. Mais là il revient pour réarmer sa base de soutiens pour pouvoir gouverner. *Pour nous cela a été la rupture avec le kirchnerisme*. » (José Luis Matasa. Secrétaire général ATE Capitale 2011-2015. À l'époque, Secrétaire de presse ATE Capitale 2003-2007. Interview avec l'auteur, CABA, 16 octobre 2013).

[539] Nique-Franz (2011).

[540] Le nouveau secrétaire général de la CGT élu en 2004 (Hugo Moyano, du syndicat des camionneurs) pose la primauté de la CGT comme un impératif non négociable. Le soutien de la plus puissante organisation syndicale au gouvernement Kirchneriste est conditionné au refus de l'immatriculation syndicale de la CTA. Source : *La Nación*, édition du 13/11/2008. *« El Gobierno evalúa un gesto a Yasky »*.

Ce point de vue est partagé par ce cadre intermédiaire de la Centrale :

> « De 2003 à 2005, on ne savait pas vers où allait le kirchnerisme. S'il était une expression politique transversale qui transcendait le PJ et l'UCR, ou s'il allait rentrer dans le jeu du Parti Justicialiste. *En 2005, le kirchnerisme se définit. Il abandonne l'hypothèse de remplacer le PJ et l'UCR pour s'appuyer définitivement sur le PJ*. Il est vrai que Kirchner porte un discours national, de gauche. Mais les maires qui le soutiennent dans le grand Buenos Aires sont des mafieux de la pire droite argentine. *C'est cela la nature du PJ : une structure reliée aux entreprises, aux banques, aux commissariats de police. C'est une structure de collusion entre les entreprises et la politique qui a quarante ans d'existence*. Alors, une partie du mouvement populaire commence à prendre un autre chemin. » (Eduardo Balán, membre de l'équipe de pilotage de la Constituante Sociale et responsable administratif de la Maison de Coordination de la Constituante. Cadre intermédiaire de la CTA et FTV. Dirigeant du Centre culturel *El Culebrón Timbral.* Interview avec l'auteur, CABA, 30 septembre 2013).

Ainsi, l'année 2005 marque la prise de distance de l'ATE à l'égard du gouvernement. Pour les dirigeants du syndicat, la promesse de renouveau démocratique est enterrée au moment où Kirchner se rapproche des réseaux du PJ, ainsi qu'au moment où le ministère du Travail refuse d'enregistrer la Centrale. À cela s'ajoute le regard critique porté par les acteurs sur les politiques du gouvernement. La Centrale estime qu'en dépit des indiscutables avancées en matière économique, sociale, de droits de l'homme et de politique étrangère, l'essence du modèle socio-économique précédent est préservé.

> « Notre pays a connu une phase de croissance importante, à des taux chinois comme le gouvernement aime le dire. Pourtant, *cette croissance n'a pas été accompagnée d'une politique sociale à la hauteur des besoins*. Aujourd'hui nous avons des milliers d'Argentins qui vivent des subventions de l'État comme les allocations-chômage (*plan trabajar*). Au départ, les allocations ont été nécessaires pour répondre aux besoins des familles de chômeurs qui déambulaient dans les rues en cherchant dans les poubelles des restes de nourriture pour manger. Mais *ce ne devait être qu'une politique temporaire, en attendant de passer à la création d'emplois, et cela s'est arrêté à la distribution*

> *de subventions*. […] *La voilure de l'État s'est agrandie mais en privilégiant le travail précaire*. Aujourd'hui, il y a beaucoup d'emplois publics mais beaucoup d'emplois précaires. L'État fait appel à des prestataires extérieurs, parfois au noir, qui n'ont pas de sécurité sociale, pas de mutuelle, pas de droit aux vacances. Cela à tous les échelons du gouvernement, national, provincial, municipal. » (José Luis Matasa. Secrétaire général ATE Capitale 2011-2015. À l'époque, Secrétaire de presse ATE Capitale 2003-2007. Interview avec l'auteur, CABA, 16 octobre 2013).

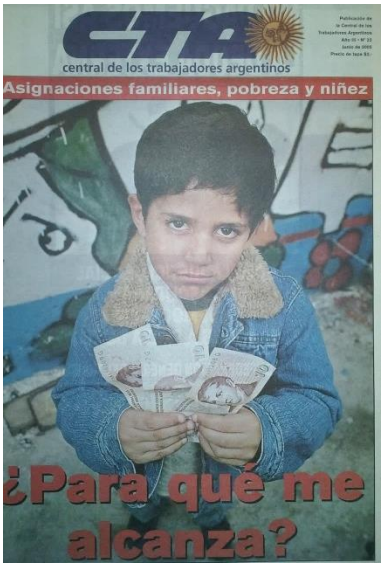
Selon notre interlocuteur, les politiques de réactivation du marché du travail centrées sur la réduction du taux de chômage auraient eu pour conséquence la précarisation des contrats de travail. Plus largement, à partir de l'année 2005, le Magazine mensuel de la CTA multiplie les titres et les décryptages portant sur les enjeux économiques. Souvent fondés sur l'expertise de l'Institut d'Études de Centrale, les articles stigmatisent les contradictions du modèle de développement kirchneriste (Figure 19). Pour ces acteurs, la matrice productive basée sur l'exportation de matières premières demeure inchangée et repose sur une législation environnementale jugée trop laxiste à l'égard de l'agriculture extensive ou encore de l'exploitation minière. Malgré le virage à gauche de Kirchner, les intérêts des grandes corporations multinationales sont donc préservés. Le gouvernement s'abstient de remettre à plat les contrats de concession, voire de renationaliser les entreprises privatisées dans les années 1990, en particulier celles des secteurs stratégiques comme le pétrole, l'approvisionnement énergétique ou les chemins de fer. Selon les syndicalistes, la gestion de ces entreprises privilégie la rémunération des actionnaires, comme le prouve le sous-investissement chronique qui provoque la dégradation de la qualité des services. Si l'État récupérait ces entreprises, leurs bénéfices pourraient être réinvestis dans le développement du tissu économique régional et financer la lutte contre la pauvreté.

Au sein de la CTA, les arguments avancés par l'ATE ne sont pas réfutés mais des voix discordantes se font entendre sur la façon dont la Centrale devrait se positionner. Elles défendent le maintien d'un rapport privilégié avec le gouvernement pour pouvoir peser sur la définition des politiques sectorielles, mais aussi pour tenter d'obtenir la reconnaissance légale de la CTA. Ces divergences tactiques vont

mettre à l'épreuve la cohésion du directoire de la Centrale, et c'est dans ce contexte de tensions montantes que De Gennaro décide de reprendre l'initiative politique et de réactiver le projet du MPSC.

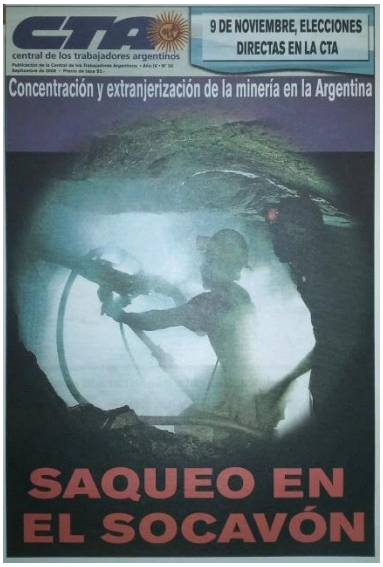
Figure 19 : Titres du Magazine mensuel CTA

À partir de l'année 2005, la presse de la Centrale multiplie les décryptages de sujets économiques, portant de dures critiques contre les politiques pilotées par le gouvernement Kirchner. Les analyses s'appuient sur des travaux de l'Institut d'Études et sur des données fournies par des organisations sociales.



Allocations familiales, pauvreté et enfance. Ça ne suffit pas (juin 2005).

Qui récupère les bénéfices produits par les travailleurs ? Les capitaines de l'industrie (août 2006).



Concentration et concession de l'exploitation minière aux multinationales. Saccage dans les galeries (septembre 2006).

Voies, locomotrices et rails. L'affaire ferroviaire (Juin 2005).

Le sénat a voté des subventions pour les entreprises pétrolières [privées] (Octobre 2006).

Terre et souveraineté. Reportage sur les mobilisations de la Fédération Agraire (Octobre 2005).

Source : Archive Bibliothèque CTA

4.2. Rallier le projet gouvernemental ou structurer un mouvement politique propre ?

Au milieu de l'année 2005, le directoire national de la CTA prend conscience que le gouvernement ne cherche qu'à gagner du temps avec cette question organisationnelle essentielle. Cependant, il n'y a pas de consensus sur la réponse à apporter par la Centrale. Au sein du bureau exécutif s'opposent en effet des positions de plus en plus antagoniques en raison des interprétations faites par les différents leaders sur la nature du projet Kirchneriste, mais aussi du fait des relations privilégiées que certains ont pu nouer avec le gouvernement.

> « Cette discussion politique au sein des syndicats et des organisations sociales commence en 2003 et 2004. Une bonne partie de la Centrale, D'Elía d'abord puis CTERA et un secteur de l'ATE commencent à dire que le Mouvement politique, social et culturel avait trouvé son leadership et que celui-ci était Néstor Kirchner. » (Carla Rodríguez, dirigeante du MOI. Cadre intermédiaire de la FTV et de la CTA. Interview avec l'auteur, CABA, 05 septembre 2013).

En effet, plusieurs poids lourds de la Centrale ont, très tôt, répondu à l'appel du gouvernement en s'associant à la formation d'un espace politique transversal. Parmi eux, Luis D'Elia, Secrétaire général de la FTV et Edgardo Depetri, syndicaliste de l'ATE et Secrétaire de l'organisation CTA Nationale. Les deux participent aux Rencontres Nationales du Militantisme organisées en mars et en octobre 2004. L'objectif de ces rassemblements était de constituer une base sociale d'appui au gouvernement.

> « Nous cherchons à accumuler du pouvoir politique en dehors de la structure du Parti Justicialiste. Il ne s'agit pas de nier le péronisme comme une option sur laquelle beaucoup de camarades peuvent venir nous rejoindre. Mais *nous voulons avancer vers la construction du kirchnerisme*. *Pour soutenir [ses] politiques publiques, participer au débat sur les grandes thématiques nationales*, et montrer l'unité des secteurs qui affrontent les politiques néolibérales. » (Edgardo Depetri, Secrétaire de l'organisation CTA Nationale, Dirigeant du Front Transversal National

et Populaire. Discours prononcé lors du rassemblement de militants Kirchneristes. Buenos Aires, 12/10/2004)[541].

Pour l'entourage de De Gennaro et le noyau dirigeant de l'ATE, le ralliement de D'Elía au kirchnerisme ne constitue pas une surprise. Depuis la crise de 2001, la FTV s'est autonomisée vis-à-vis de la CTA. Son dirigeant a participé à la mise en place du programme d'allocations-chômage du gouvernement Duhalde. Les contacts entre l'entourage de Kirchner et le leader *piquetero* se multiplient dès 2003, dans le contexte de la campagne présidentielle. La FTV décide de soutenir la candidature de Kirchner avant le désistement de Carlos Menem[542]. Le repositionnement de D'Elía comme partenaire privilégié du nouveau gouvernement s'inscrit, une fois encore, dans la logique d'obtention et de ré-investissement de ressources institutionnelles dans l'entretien de ses réseaux territoriaux. En échange, le leader *piquetero* limite les actions contestataires de la FTV.

Plusieurs enquêtes ethnographiques ont éclairé la façon dont le rapprochement de la FTV avec le gouvernement Kirchner s'est traduit sur le terrain[543]. On complétera ces analyses en insistant sur le fait que la reconversion de D'Elía en dirigeant kirchneriste repose sur une convergence d'intérêts[544] : la repolitisation du rôle de l'État comme acteur régulateur de l'économie et la réactivation de la matrice identitaire nationale et populaire comme marqueur idéologique sont cohérentes avec le cadre cardinal de la FTV ainsi qu'avec celui de la CTA dans son ensemble.

[541] Source : Página/12, édition du 12/10/2004. « *El kirchnerismo no peronista se lanza a la pelea en el Luna Park* ».

[542] Cette décision provoque d'ailleurs la fissure de son alliance avec la CCC qui appelait, conjointement avec le Pôle Ouvrier, au vote blanc.

[543] En appréhendant les raisons de se rendre dans les marches de soutien au gouvernement, certains travaux ont dévoilé un travail de réactivation d'identités politiques qui dépasse la simple relation de clientèle (Quirós 2011). D'autres chercheurs ont montré que la distribution des programmes sociaux par les organisations de quartier a encouragé le développement d'entreprises autogérées (jardins communautaires, boulangeries, entretien des espaces publics). À travers cette économie de subsistance, les *piqueteros* trouvent une dignité liée au travail et une légitimité auprès de la communauté (Svampa & Pereyra 2004).

[544] Dans un premier temps, D'Elía dispose d'un accès privilégié à des hauts fonctionnaires des Ministères du travail et du développement social, et fréquente l'entourage du Président Kirchner. En 2006, il est désigné sous-secrétaire des Terres pour l'habitat social, au Ministère de la planification. À ce poste, il est chargé de l'obtention de terrains pour la construction de logements sociaux. Cette fonction va à l'encontre des propositions fondatrices de la FTV (voir chapitre 2). En outre, plus d'une cinquantaine de dirigeants de la FTV sont placés à des postes dans le gouvernement national et provincial (Armelino 2012).

Le nouveau rôle joué par D'Elía l'érige au rang de dirigeant national, connecté aux réseaux de la gauche latino-américaine. Adoubé par Kirchner, D'Elía est ainsi invité comme orateur à un meeting d'Hugo Chávez à Caracas (Venezuela), dont il se targue peu après d'être devenu un interlocuteur privilégié : *« Lula répond au téléphone à De Gennaro. Le commandant Chávez, c'est moi qui m'en occupe »*[545]. Le leader *piquetero* récolte ici des bénéfices symboliques non anticipés dont l'efficacité repose sur l'existence d'un cadre cognitif partagé avec le gouvernement Kirchner. Par ailleurs, cette collusion se fait aussi sur la base d'intérêts programmatiques. Les dirigeants de la fédération sont associés non seulement à la gestion des allocations-chômage, comme ce fut le cas sous le gouvernement Duhalde, mais également au pilotage d'ambitieux programmes sociaux[546] , à l'instar de plans de formation destinés aux chômeurs et de financements d'entreprises communautaires[547], qui rappellent des propositions formulées par le programme d'habitat de la FTV en 1998. À l'époque, le document avait été co-construit par les organisations territoriales, les experts du MOI et ceux de l'Institut d'Études de la CTA.

Comme pour D'Elía, il est important de se pencher sur les logiques conduisant au ralliement de Depetri au kirchnerisme. Ce rapprochement s'opère au croisement de l'alignement des cadres autour d'une *« nouvelle perception de la politique »*, d'intérêts pragmatiques (*« transformer la réalité »*), et de rapports personnels :

> « Aujourd'hui, notre plus grand bénéfice est d'avoir une *nouvelle conception de la politique*. Non plus comme un marchandage ou la représentation de l'intérêt d'une corporation économique, comme ce fut le cas durant les trente dernières années. Désormais, *la politique est une possibilité certaine de transformer la réalité*. […] Il est important de souligner la participation des mouvements sociaux dans la construction politique. Non seulement dans l'appareil étatique (…). *Nous, qui autrefois étions sujets de la résistance [au néolibéralisme], sommes devenus des protagonistes* dans l' espace même du président. » (Edgardo Depetri, Secrétaire d'organisation CTA Nationale, Dirigeant du Front Transversal National

[545] Source : Ámbito.com, édition du 27/07/2004. « *Kirchner y Duhalde, sin margen ya para pelearse* ».

[546] Pagliarone (2012).

[547] Allocation de formation et emploi, programme du Ministère du Travail. Programmes « Mains à l'œuvre » et Outils de Travail du Ministère de Développement Social.

et Populaire. Source : Magazine Frente Tranversal-CTA, n°4, mai 2006. Archive Bibliothèque CTA).

Les liens entre les deux dirigeants remontent au milieu des années 1980. À l'époque, Nestor Kirchner, avocat de profession, a été conseiller juridique du syndicat des employés des mines dirigé par E. Depetri dans la province de Santa Cruz. Ayant gardé un bon contact avec l'homme politique, le syndicaliste a obtenu un soutien logistique du gouvernement provincial pour la réalisation du FRENAPO en 2001. On constate donc une convergence socialement construite qui s'associe aux bénéfices sélectifs que lui procure le gouvernement. Ainsi, la structure du Front Transversal (FTNyP) se développe-t-elle à partir de l'intégration de ses dirigeants dans la mise en œuvre des politiques sociales. En quelques années, l'organisation qui était à l'origine un courant syndical au sein de la CTA devient une fédération de 61 coopératives de travail, réunissant dix mille adhérents[548]. Signe de cette connivence avec le président, en 2005, Edgardo Depetri est élu au parlement national sur la liste kirchneriste.

Quand Edgardo Depetri constitue le Front Transversal National et Populaire (FTNyP), en 2004 pour soutenir le kirchnerisme, il compte sur le soutien du directoire de la CTA. Victor De Gennaro va même participer à certaines activités, y compris au rassemblement des militants kirchneristes en octobre. Cette attitude apparaît comme une tentative de maintenir le nouveau mouvement dans l'orbite de la CTA. Désavouer l'entreprise aurait rompu les ponts et précipité le départ d'un groupe de dirigeants de l'ATE, d'autant plus que le réalignement d'E. Depetri a constitué un véritable traumtisme pour le noyau dirigeant de l'ATE. Jusqu'ici, le syndicat de la fonction publique avait resserré les rangs derrière le leader du secrétaire général de la CTA. Plusieurs de nos informateurs privilégiés décrivent un moment *« douloureux »,* en particulier pour De Gennaro qui entretenait un lien personnel avec Depetri, dont il a été une sorte de précepteur dans le syndicalisme[549].

[548] Laura (2012, pp. 96-98).

[549] Cette interprétation semble plus crédible que l'hypothèse d'un soutien larvé du Secrétaire général à la constitution d'un espace d'organisations kirchneristes, comme le laisse entendre Laura (2012). La volonté de restreindre les dégâts subis par les organisations syndicales (ATE et CTA) est cohérente avec l'attitude de De Gennaro qui a refusé, en 2003 et 2005, les invitations à poser sa candidature sur les listes du FPV.

Plus largement, le rapport au kirchnerisme apparaît comme un problème qu'ont à affronter toutes les composantes de la CTA. Les dilemmes se dessinent au croisement d'intérêts sectoriels et pragmatiques, de relations constituées tout au long des trajectoires militantes et de l'identification à un cadre idéologique commun. Les formes de soutien au projet gouvernemental sont tout aussi diversifiées. À cet égard, la CTERA trouve une interlocutrice au sein du gouvernement dans la figure de Mary Sánchez, son ex-dirigeante devenue députée nationale, qui a gardé son influence auprès de certains anciens compagnons de route, dont Hugo Yasky, le Secrétaire général. Mary Sánchez fait partie de la première vague de députés du *Frente Grande*-FREPASO qui rejoignent le gouvernement Kirchner[550]. Plus tard, des dirigeants de la CTERA participent aux débats sur l'élaboration de la nouvelle loi de financement de l'éducation durant l'année 2005. Cette collaboration marque l'adhésion du syndicat d'enseignants au projet kirchneriste, mais contrairement à la FTV et au FTNyP, CTERA n'intègre pas la mouvance s'identifiant à l'espace kirchneriste, ni en appelant à des mobilisations conjointes, ni en siégeant au bureau de coordination. La Confédération privilégie une modalité dite « d'accompagnement critique » :

> « Nous pensions que l'autonomie de l'espace syndical était intouchable. Que le syndicat ne devrait jamais agir sous l'effet de la pression politique que pourrait exercer un parti politique ou le gouvernement. Mais *cela veut dire aussi qu'un syndicat indépendant peut se prononcer sur les politiques positives ou négatives d'un gouvernement*. *Dire que nous sommes d'accord avec les politiques éducatives du gouvernement Kirchner ne signifie pas que le syndicat va s'interdire de mener une grève*. S'il faut faire une grève, on va la faire, même si on soutient les politiques éducatives. Ce genre de discussion a eu lieu en permanence. » Delia Bisutti Sécretaire Générale UTE (1989-2000). Membre du directoire National CTERA (1989-1997) et CTEA National (1994-1997). Législatrice de la ville de Buenos Aires (2009-2013). Interview avec l'auteur, CABA, 11 septembre 2013).

[550] Placée au Ministère du développement social, Mary Sánchez dirige un programme d'alphabétisation pour adultes.

Le syndicat d'enseignants profite de la relative ouverture du kirchnerisme pour peser sur les politiques éducatives. Le lancement du chantier des réformes en 2005 est ainsi bien reçu par la CTERA. Depuis les années 1990, les syndicats demandaient le retrait de la loi fédérale d'éducation qui les avait amenés à installer la *Carpa Blanca* devant le congrès. Tandis qu'une équipe de responsables de la CTERA participe aux discussions avec le cabinet du Ministre, Hugo Yasky sollicite une réunion avec N. Kirchner pour discuter du calendrier de sa mise en œuvre ainsi que pour exprimer des inquiétudes sur son application par les exécutifs provinciaux. Le syndicaliste obtient des *« engagements »* de la part du Président[551]. Quelques jours plus tard, le secrétaire général de la CTERA et celui de l'UDA se rendent à la *Casa Rosada* pour participer à l'annonce de la promulgation de la nouvelle législation aux côtés du Ministre de l'Éducation. L'année suivante, CTERA organise une série de séminaires avec des syndicats et des organisations sociales, à la fin desquels une liste de préconisations est remise au ministre venu clôturer les travaux[552].

Cette séquence de réunions reproduit les mêmes transactions symboliques que celles que nous avons analysées ci-dessus : mise en scène du dialogue social, reconnaissance réciproque, entretien de rapports personnels. L'ouverture promue par le ministère de l'Éducation permet à la CTERA de devenir un interlocuteur privilégié, tantôt en obtenant des concessions ponctuelles (rétablissement du régime de retraite spécial pour les enseignants supprimé par le gouvernement Menem), tantôt en exerçant une influence sur la formulation des politiques sectorielles (hausse des crédits nationaux pour l'éducation pour atteindre 6 % du PIB en cinq ans). Le syndicat fait le choix pragmatique de moduler son action contestataire. Par exemple, en plein milieu des négociations sur la réforme éducative en 2005, la CTERA convoque sa première journée de grève nationale. Avec un taux d'adhésion à la grève de 90 %[553], la Confédération établit un rapport de forces avant de revenir à la table de négociations. Par la suite, l'année scolaire de 2006 est moins conflictuelle, marquée par la baisse du nombre des journées de grève[554]. Certes, il

[551] Source : La Nación, édition du 20/12/2005. *« Compromiso presidencial por la ley de financiamiento »*.

[552] Magazine Frente Tranversal-CTA, n°4, mai 2006. Archive Bibliothèque CTA.

[553] Source : La Nación, édition du 20/05/2005. *« Alta adhesión en el primer paro docente al gobierno »*.

[554] Francisco Tito Nena. Secrétaire général UTE, Secrétaire de relations internationales CTERA. Source : Magazine Frente Tranversal-CTA, n°4, mai 2006. Archive Bibliothèque CTA. On pourrait multiplier les exemples

s'agit d'un choix aux antipodes de celui de ses partenaires de l'ATE, qui haussent le ton de leurs critiques contre le gouvernement. La stratégie déployée par la direction de la CTERA semble toutefois contenter les intérêts de la base syndicale, puisque à chaque élection interne la liste majoritaire l'emporte largement[555].

En réalité, un dense maillage de connexions croisées relie les hauts dirigeants de la CTERA aux organisations sociales qui se rapprochent de la mouvance kirchneriste. Ces réseaux, autrefois inscrits dans le milieu oppositionnel de la CTA, favorisent le partage de schémas cognitifs et de critères d'évaluation de la politique gouvernementale communs. Stella Maldonado, qui remplace Hugo Yasky au secrétariat général de la CTERA en 2007, illustre bien ces connexions. En tant que secrétaire de Droits de l'Homme du syndicat d'enseignants de la province de Buenos Aires (SUTEBA), Stella Maldonado est membre du Centre d'Études légales et Sociales (CELS) et multiplie les rencontres avec les associations des Mères de la Plaza de Mayo et HIJOS depuis les années 2000[556], ces trois organisations étant étroitement liées au gouvernement. Comme secrétaire à l'éducation de la CTERA (2004-2007), Stella Maldonado compose la délégation de syndicalistes-experts qui négocie la loi d'éducation avec le cabinet du Ministre Daniel Filmus en 2005. À plusieurs reprises, elle prend la plume pour faire le bilan de la législation dans la presse et ne s'interdit pas de pointer ses déficiences[557].

Ces réseaux opèrent aussi comme des lieux de mise en relation directe avec le champ politique. Le Secrétaire général de l'Union des Travailleurs de l'Éducation de

---

d'emploi de la stratégie d'activation-désactivation du conflit par Hugo Yasky. Une fois élu au secrétariat général de la CTA, il engage un dialogue âpre avec le gouvernement pour réclamer l'immatriculation syndicale et un changement de méthode dans les négociations salariales. Face au manque de réponses satisfaisantes, Yaski met la Centrale dans la rue une semaine plus tard. Source : La Nación, édition du 08/02/2008. *« Fue tensa la reunión entre Cristina Kirchner y la CTA »*.

[555] Sources : Page officielle de la CTA, billet de presse du 21/10/2014, *« Stella Maldonado, Militante de la Vida »*.

[556] En général, le score de la liste majoritaire dépasse 75 % des votes lors des élections de la CTERA. Des résultats semblables sont observés au sein du syndicat de Buenos Aires (SUTEBA) et de la Capitale (UTE). Sources : Page officielle de la CTA, billet de presse du 02/05/2010, *« Contundente triunfo de la lista celeste-violeta en las elecciones de CTERA »*. Page officielle de l'UTE, billet de presse du 05/09/2013, *« Contundente triunfo en las elecciones de CTERA »*.

[557] Sources : Maldonado (2007). Página/12, édition du 02/03/2010. « *La ley de financiamiento educativo del Bicentenario* ».

la Capitale, Francisco Tito Nena, fréquente des anciens responsables locaux du *Frente Grande*-FREPASO, parti dans lequel lui-même était militant. Pendant la gestion d'Anibal Ibarra dans la Capitale, Tito Nena a fréquemment assisté à des réunions avec le Secrétaire à l'éducation. Or, Anibal Ibarra avait compté sur le soutien de Néstor Kirchner en 2003 pour renouveler son mandat de Maire de la *Ciudad* de Buenos Aires. En 2007, il est élu législateur de la Capitale sur la liste kirchneriste conduite par Daniel Filmus. Le ticket est soutenu par Tito Nena qui depuis 2003 a su garder une relation directe avec le Ministre de l'éducation nationale. Par ailleurs, le dirigeant du syndicat d'enseignants côtoie Edgardo Depetri, avec qui il anime des séminaires sur l'éducation pour le Front Transversal National et Populaire. En 2009, quand Tito Nena envisage sa reconversion partisane, Daniel Filmus, d'Edgardo Deperi et d'Hugo Yasky forment une coalition au sein du parti kirchneriste pour soutenir sa candidature. Cette année-là, Il est élu à la législature de la Ville de Buenos Aires[558].

On observe ici la variété des mécanismes rapprochant les dirigeants de CTERA du kirchnerisme : espaces de négociation ouverts par le gouvernement, convergence d'intérêts dans la production des réformes éducatives, relations personnelles et liens privilégiés avec des responsables politiques, réseaux d'organisations sociales qui participent à la diffusion d'une perception commune du sens de l'action gouvernementale. Cette analyse nous amène à interroger la pertinence d'une catégorie analytique couramment employée pour rendre compte de ces déplacements sociaux : pouvons-nous expliquer l'alignement sur le kirchnerisme de Luis D'Elía, Edgardo Depetri ou d'Hugo Yasky à travers la catégorie de la cooptation ?

[558] Sources : Magazine Frente Tranversal-CTA, n°4, mai 2006. Archive Bibliothèque CTA. Página/12, édition du 24/12/2006. « *A la pesca de progressistas* ». LPO, édition du 26/03/2009. « *El Plan de Tito Nena para ser legislador porteño* ». Dans la période étudiée, deux dirigeants de syndicats d'enseignants provinciaux, membres de la CTERA, sont élus députés nationaux sur les listes du Front pour la Victoire, soutenues par le gouvernement Kirchner. Il s'agit de Stella Maris Leverberg (province de Misiones en 2007, réélue en 2011) et de Carmen Nebreda (province de Córdoba, élue en 2009).

4.2.3. Le problème de la cooptation comme catégorie analytique

L'attraction générée par le kirchnerisme pose des problèmes pratiques aux responsables de la CTA, notamment au noyau dirigeant de l'ATE. Dans nos entretiens, nos interlocuteurs ont conscience de leur incapacité à contenir les forces centrifuges qui agitent leurs organisations. Ils constatent leur échec à prévenir l'émiettement du milieu oppositionnel et à réarticuler un pôle multisectoriel. Pour l'aile non alignée sur le gouvernement, le kirchnerisme produit des effets *« négatifs »* sur l'unité du champ populaire en engendrant des *« fractures »* et des *« divisions »*. Les acteurs ressentent particulièrement mal la polarisation qu'il a alimentée et qui encapsule le débat politique dans des catégories antithétiques : *« être pour »* ou *« être l'ennemi »*. La *« compréhension raisonnée »* des enjeux est remplacée par la perception passionnée, émotionnelle et donc faussée dans un jeu d'amour ou de haine.

> « Le mouvement ouvrier a été *fracturé*. Les organisations de défense des droits de l'homme, les mouvements sociaux ont été *fracturés*. *Le kirchnerisme a tout fracturé*. Parce que le kirchnerisme a représenté la récupération des péronistes par les sentiments, non pas par le raisonnement. […] *Le kirchnerisme, clairement, se définit non pas par la compréhension ou par le raisonnement mais par le sentiment : tu me veux, je te veux. Tu ne me veux pas, je te hais*. » José Rigane, Secrétaire général *Luz y Fuerza Mar del Plata*, Secrétaire général de FETERA, Secrétaire de l'intérieur CTA Nationale. Interview avec l'auteur, *Mar del Plata*, 23 octobre 2015.

> « Aujourd'hui, avec dix ans de recul, l'on peut dire qu'ils *ont agi sur les organisations sociales* d'une façon négative. *Ils sont intervenus dans les organisations* de défense des droits de l'homme. *Ils ont établi la vision que soit vous êtes kirchneriste, soit vous êtes l'ennemi.* Ils n'ont pas réussi à penser qu'il pouvait y avoir d'autres voies. Ce qui s'est passé avec les organisations des droits de l'homme, s'est aussi passé dans certains syndicats, dans notre Centrale. Dans une moindre mesure dans l'ATE, où il y a un courant kirchneriste qui met la relation avec le gouvernement avant les intérêts des travailleurs. *Le kirchnerisme a essayé de coopter ces espaces et, en effet, il a produit des divisions*. Pour nous, les différents organismes des droits de l'homme étaient une fierté. Mais aujourd'hui il y a ceux qui embrassent la cause du gouvernement dans son

ensemble et ceux qui ont une position plus critique. » José Luis Matasa. Secrétaire général ATE Capitale (2011-2015). À l'époque, Secrétaire de presse ATE Nationale (2007-2011). Interview avec l'auteur, CABA, 16 octobre 2013.

« Après, comme il n'a rien réussi avec notre secteur [de Víctor de Gennaro], *il a essayé de coopter d'autres acteurs de la Centrale et a fini par la fracturer.*[…] *L'expérience kirchneriste laisse la fragilisation et la fracture des organisations populaires les plus progressistes.* Alors vous avez la Centrale fracturée. Les discussions au sein de chaque organisation, de l'ATE, des employés de la justice… *C'est un débat très fort avec le gouvernement*. *Ils ont des secteurs dedans qui essayent de coopter les organisations*. Notre tentative de faire avancer le Mouvement politique, social et culturel a été interrompue… C'est le solde réel du kirchnerisme. Par conséquent, nous payons le prix de la fracture des organisations populaires qui sont les nôtres. Notre affaiblissement est évident. Nous avons une Centrale divisée. Les organisations des travailleurs, si on continue de les diriger, ont des divisions internes ». Claudio Lozano, Directeur de l'Institut d'études et de formation CTA. Interview avec l'auteur, CABA, 17 octobre 2015.

Ces extraits décrivent les agissements et les interventions du kirchnerisme comme étant la cause première de la fracture des organisations. À plusieurs reprises, lors d'échanges informels, nos interlocuteurs utilisent cette métaphore : *« le kirchnerisme enfonce des coins partout »*[559]. Pour eux, le gouvernement déploie une stratégie de cooptation dans le but de scinder les oppositions.

Dans la littérature savante, la cooptation est employée comme catégorie analytique pour expliquer le mécanisme de désamorçage du conflit social mené par les gouvernements successifs depuis la fin des années 1990. « L'opposition des mouvements sociaux [a été] traitée avec une stratégie mêlant bâton et cooptation » écrit Pierre Ostiguy. Le gouvernement associe « l'intégration » de certaines organisations « à un effort de marginalisation maximale des factions plus radicales, imperméables à la négociation »[560]. Cette même interprétation est avancée par la sociologue argentine Martistella Svampa :

[559] Cahiers de terrain. Buenos Aires 2011, 2013, 2015.

[560] Ostiguy (2005, p. 311).

> « [La politique du gouvernement] a consisté à mettre en œuvre, simultanément, un éventail de stratégies disponibles pour intégrer, coopter, discipliner et/ou isoler le mouvement *piquetero*, en discriminant les courants d'opposition[561] ».

De toute évidence, les gouvernements kirchneristes successifs se sont employés activement à incorporer des organisations sociales à leur projet politique afin d'élargir leurs ressources de pouvoir et neutraliser les conflits sociaux. Néanmoins, cet usage de la cooptation pour expliquer le rapport des mouvements sociaux et syndicaux au kirchnerisme pose problème. En l'absence d'une saisie sociologique de la construction et de l'entretien de ses relations et du processus de cooptation en effet, la notion n'a que peu de valeur heuristique. Elle s'adosse aux cadres indigènes de perception des rapports de pouvoir et, en tant que telle, demeure imprégnée d'un biais axiologique.

En expliquant que le gouvernement a coopté des organisations sociales, les personnes interviewées réalisent une série d'opérations de qualification/ disqualification. Dans leur système symbolique, existent, en effet, trois figures en interaction. Les plus évidentes sont les acteurs directement impliqués dans la transaction : les cooptateurs et les cooptés. Il est attribué aux cooptateurs un rôle manichéen et cynique : ils distribuent des prébendes et des ressources étatiques dans le but de s'attacher les organisations sociales à leur cause. Les cooptés sont également considérés comme des calculateurs cyniques, voire des traîtres qui passent de l'autre côté et renient les intérêts de leurs mandants. Au mieux passent-ils pour des personnes se laissant bercer par les promesses du pouvoir. La troisième figure apparaît en miroir. Elle n'est jamais clairement évoquée, ni par les acteurs eux-mêmes, ni pas les spécialistes. Ceux qui ne se laissent pas « aspirer » par le gouvernement sont les résistants. Pourquoi ? Parce qu'ils restent attachés aux principes idéologiques et aux valeurs morales ayant guidé la formation du collectif.

On voit alors que la cooptation n'est pas une catégorie analytique neutre. Elle participe à la délégitimation de certains acteurs dans les jeux concurrentiels et, en miroir, à la reproduction du récit enchanté de l'engagement désintéressé. Pour

[561] Svampa (2005)

cette raison, il nous semble plus pertinent d'interroger les conditions de production des alignements et de réorientation des loyautés. En ce sens, la notion de *connivence* semble plus appropriée pour expliquer pourquoi certains acteurs répondent positivement au dilemme « d'entrer ou non » dans le gouvernement kirchneriste. En déplaçant le regard sur la « synchronie des systèmes de représentation » des acteurs sociaux impliqués dans la transaction, Olivier Baisnée souligne l'importance des schémas de perception communs et des affinités intellectuelles et sociales pour rendre compte du rapprochement d'acteurs occupant des rôles différenciés dans l'espace social et comprendre des logiques structurant le sens des contreparties échangées. Comme nous avons tâché de le montrer dans les chapitres précédents, l'efficacité de la stratégie d'incorporation des mouvements sociaux au kirchnerisme repose sur la convergence de son programme de gouvernement et de cadres cognitifs préalablement consolidés au sein des réseaux militants.

Force est de reconnaître que les dirigeants de la FTV, du FTNyP, de l'organisation Tupac Amaru se sont repositionnés comme intermédiaires dans la distribution de ressources publiques et sont devenus des acteurs à part entière de la production de politiques sociales. Ils gèrent l'accès aux allocations sociales, certes, mais participent aussi aux programmes de travail coopératif et d'urbanisation des quartiers populaires, de scolarisation des publics défavorisés. À leur échelle, ces organisations intègrent de nombreux acteurs sociaux à l'action publique (identification des besoins, expérimentations, mise en œuvre, restitution) en conformité avec le programme d'habitat populaire élaboré par la FTV et la CTA en 1998.

La notion de connivence nous invite à regarder de plus près les logiques sociales de production d'affinités et de synchronisation des cadres. En ce sens, il était essentiel pour notre démarche de restituer la trajectoire de Luis D'Elía. C'est à l'aune des logiques d'accumulation et de réinvestissement des ressources notabiliaires, d'une part, et des cadres cognitifs incorporés, d'autre part, que l'on peut comprendre le

processus d'alignement avec la CTA, de dissonance avec les syndicats puis de réalignement avec son allégeance au gouvernement Kirchner[562].

Tout se passe comme si les responsables organisationnels étaient contraints de disqualifier les réalignements en termes de cooptation, dans le but d'augmenter le coût des transactions et de maintenir la cohésion de l'organisation. Ils s'adressent aux cooptés accomplis qui ont abandonné les leurs, tout comme aux cooptés potentiels. Cette même accusation de cooptation, en tant que reniement des valeurs morales et des principes idéologiques constitutifs du groupe, est plus efficace comme registre que celle de déloyauté, davantage associée aux rapports personnels. Par ailleurs, le registre de la cooptation opère aussi par désactivation : il est remarquable que les dirigeants de l'ATE et de la CTA ne disqualifient jamais la reconversion partisane des syndicalistes de la CTERA en termes de cooptation. Luis D'Elía a été coopté. Pourtant Mary Sánchez, Eduardo Macaluse ou Marta Maffei ne l'ont pas été. La forte connivence entre les syndicalistes, reliés par une trajectoire militante commune, le partage de ressources sociales homologues, et intéressés à préserver le partenariat qui structure la centrale, conduisent à dénier la cooptation.

En extrapolant un peu plus la réflexion, on pourrait penser la cooptation davantage comme un processus que comme un acte achevé. Dès lors, la frontière entre ce qui relève de la cooptation ou non devient floue. Víctor De Gennaro n'est-il pas en train de se faire coopter quand il profite des bénéfices symboliques que lui procure la reconnaissance du pouvoir institutionnel et qu'il participe au renforcement de l'autorité présidentielle ? N'est-il pas coopté quand il prend place à bord de l'avion présidentiel pour accompagner les présidents Kirchner et Lula, en déplacement au sud de l'Argentine ? Et, par la suite, qu'il le valorise dans le milieu de la CTA comme

[562] On pourrait aller plus loin encore dans la critique, du fait que les travaux qui s'appuient sur la cooptation comme catégorie analytique prennent la notion comme une donnée et non pas comme un construit. Au-delà des intérêts et des calculs qui font les acteurs étatiques en effet, il ne faudrait pas négliger leur propre cadre cognitif et la perception qu'ils ont des enjeux. Le fait que Néstor Kirchner se soit présenté comme un homme de gauche et un rebelle péroniste est d'autant plus une identité stratégique (Collovald 1988) que celle-ci repose sur des schémas de représentation incorporés. On sait d'ailleurs que Cristina Kirchner a participé à des tables rondes organisées par la CTA quand elle était sénatrice, c'est-à-dire qu'elle circulait dans des milieux antilibéraux. Une analyse des trajectoires militantes de ces deux personnages pourrait éclairer plus finement les logiques d'alignement qu'ils mettent en œuvre.

preuve de l'estime que lui porte le président brésilien ? On se retrouve ici devant un type de cooptation refoulée.

Il ne faut pas oublier que la reconversion des syndicalistes dans le *Frente Grande*-FREPASO et l'ARI ou la promiscuité du secrétaire général avec le Président font l'objet de mises en garde récurrentes de la part des groupes d'extrême gauche au sein de la CTA. Ceux-ci dénoncent la cooptation des uns et le risque de cooptation des autres, mais en tant que courant minoritaire ne réunissent pas les ressources pour faire valoir leur lecture des enjeux.

Ainsi, la cooptation constitue avant tout une opération de marquage qui participe aux processus de légitimation et de délégitimation des acteurs pris dans les jeux concurrentiels croisés entre différentes organisations. L'efficacité de son activation dépend aussi bien de la culture organisationnelle et des valeurs partagées par le collectif que du pouvoir dont disposent les acteurs pour l'imposer comme verdict légitime de l'action des concurrents. Par conséquent, les usages savants qui en sont faits, en l'absence d'un décryptage de ses conditions sociales de production et de possibilité, tendent à reproduire le cadre de perception des enjeux plutôt que de les expliquer[563].

[563] Pierre Ostiguy et Maristella Svampa n'ignorent pas le poids des structures mentales à l'œuvre dans les mécanismes de cooptation, mais ils n'en tirent pas toutes les conséquences en s'intéressant à la façon dont les matrices sont réactivées et les cadres alignés. Ils ne réfléchissent pas non plus à la cooptation comme catégorie indigène et à ses effets de délégitimation dans les luttes internes. Cet extrait en apporte la preuve : « l'hypothèse de la cooptation commence à se profiler comme l'une des tendances centrales à partir du gouvernement péroniste de Kirchner. À bien des égards, elle a été nourrie par des fonctionnaires et des organisations qui voient dans le nouveau président la possibilité d'un retour aux ''sources historiques'' du justicialisme. Ce parti, qui est lié aux grandes attentes que le gouvernement Kirchner a éveillées dans de larges secteurs de la population, s'appuie aussi sur l'existence de certains groupes très attachés à l'imaginaire national et populaire au sein d'un espace *piquetero* de plus en plus diversifié. En effet, la constellation *piquetera* inclut non seulement des visions contestataires nettement anticapitalistes, mais aussi un large éventail d'organisations qui puisent dans une matrice populiste. Tout cela remet sur la table, encore une fois, le poids important de la culture péroniste dans les secteurs populaires ». (Svampa, 2004, p. 117). Les travaux plus récents de Pérez et Natalucci (2012) proposent une approche compréhensive et culturaliste pour saisir l'adhésion d'organisations sociales au projet kirchneriste. On peut regretter ici que les chapitres consacrés à la FTV (Pagliarone 2012) et au FTNyP (Laura 2012) n'intègrent pas suffisamment la dynamique des jeux de pouvoir à leur analyse. La cooptation n'est donc pas non plus interrogée comme outil de délégitimation des concurrents.

Dans notre cas, la cooptation est la façon dont les acteurs traduisent le processus de reconfiguration du milieu organisationnel. Les réalignements induits par le kirchnerisme effritent les frontières organisationnelles de la CTA et disloquent le centre de gravité des réseaux anti-libéraux. Il nous a semblé nécessaire de mener cette réflexion sur la cooptation du fait que la fluctuation des allégeances des organisations sociales, des groupements militants et des élus seront un problème récurrent qu'affronteront les partis politiques que nous étudierons dans la prochaine partie.

Quoi qu'il en soit, le rapprochement de ces fractions de la CTA vis-à-vis du kirchnerisme créent une nouvelle configuration intra-organisationnelle où cohabitent deux projets politiques antagoniques. Cela pose des écueils supplémentaires sur le cheminement du Mouvement Politique Social et Culturel et ce d'autant plus qu'à partir de 2008, quand la scène nationale se polarise entre les camps pour et anti kirchnerisme, la cohésion même de la Centrale sera remise en cause.

4.2.2. Le Mouvement Politique Social et Culturel relancé, la Fédération de chômeurs écartée

Force est de constater que l'avènement du kirchnerisme conduit à une reconfiguration du système des positions dans l'espace contestataire. L'adoption d'un agenda de centre-gauche et l'ouverture vers les mouvements sociaux exercent une force d'attraction sur un nombre croissant d'acteurs sociaux. Cependant, les politiques économiques et sociales menées engendrent des mécontentements, tandis que les manœuvres du Président pour s'emparer de l'appareil justicialiste suscitent de la méfiance. Malgré les gestes de reconnaissance symbolique adressés à la CTA, le gouvernement privilégie les intérêts du syndicat le plus puissant, la CGT, et continue de bloquer l'immatriculation syndicale de la Centrale rivale. C'est précisément sur la mise en exergue de ces contradictions que s'appuie le noyau dur de l'ATE pour maintenir une position ferme et distante à l'égard du gouvernement.

Cela dit, les divergences qui opposent l'ATE, d'une part, et CTERA, FTV et FTNyP, d'autre part, ne peuvent être expliquées que comme le résultat d'une lecture plus critique de l'action gouvernementale. Au contraire, il existe bien un univers symbolique partagé et des cadres cognitifs alignés. Il y a donc suffisamment de points de convergence pour inciter les dirigeants de la CTA à privilégier une attitude d'accompagnement critique. La raison pour laquelle le noyau dur de l'ATE résiste est que le kirchnerisme bouscule la position jusqu'ici occupée par la Centrale comme pôle d'articulation politique, et restreint drastiquement la portée potentielle du MPSC. Rappelons que l'essentiel des ressources politiques et une bonne partie des capitaux symboliques et sociaux accumulés collectivement par la CTA et individuellement par Victor De Gennaro depuis les années 1990 proviennent d'un répertoire d'actions contestataire, entendu à la fois en termes de mobilisations et de contre-cadrage, construit dans la double opposition au modèle néolibéral et au gouvernement. En institutionnalisant la voie de la transformation sociale, le gouvernement Kirchner provoque une démonétisation rapide des ressources de la CTA et de son Secrétaire Général[564], et cela sans accorder la seule compensation qui aurait permis à la Centrale de resectoriser son action vers le champ syndical : l'immatriculation syndicale, indispensable pour concurrencer efficacement la CGT.

C'est donc dans une ambiance de tensions croissantes entre factions internes que la CTA prépare son Congrès National de 2006. La délégation de la gauche radicale livre un diagnostic très pointu des contradictions récurrentes de la position ambivalente prise par la Centrale, qui essaie de ne pas s'associer au gouvernement sans pourtant s'y opposer :

> « Le directoire de la CTA a convoqué le 7e Congrès de l'organisation au milieu d'*une longue paralysie et d'une crise de fragmentation*. Ceci est le résultat d'une *politique qui prétend rendre compatibles des intérêts sociaux et politiques très opposés*. [...] L'*échec du MPSC est l'aboutissement de cette ligne de soutien* et

[564] On peut trouver un indice de la dévaluation des ressources de la Centrale dans le nombre des participants à ses mobilisations. En avril 2007, la CTA convoque une marche pour exiger du Ministère du Travail son immatriculation syndicale et l'ouverture d'une concertation salariale avec les partenaires sociaux. Le mouvement réunit un peu plus de 10 000 manifestants. Ils sont donc cinq fois moins nombreux que les rassemblements sur la Plaza de Mayo en 2001 (voir chapitre 3). Source : Magazine CTA, édition mai 2007. « La CTA exigió democracia sindical y paritaria social ». Archive Bibliothèque CTA.

de subordination au gouvernement. » (Courant Syndical Classiste, *« Por una CTA democrática, autónoma y de lucha »*. Mars 2006. Archive Bibliothèque CTA).

Le panorama est d'autant plus complexe que le groupement formé par Depetri rallie d'autres sections locales de l'ATE, mais aussi de SUTEBA et des organisations sociales comme le mouvement de peuples autochtones Tumpac Amaru (province Jujuy)[565]. L'organisation fondée pour soutenir le kirchnerisme devient un concurrent au sein même de la Centrale et entend bien prendre parti dans les jeux de pouvoir internes[566]. Les rapports sont à tel point tendus que la direction nationale s'inquiète d'une possible fracture de la Centrale. À l'ouverture du Congrès, De Gennaro se presse de rappeler l'attachement de la CTA au principe d'autonomie : *« Nous avons différentes visions partisanes, mais cette Centrale ne sera jamais subordonnée à un parti, à une entreprise ou à un gouvernement »*[567]. Il est clair que trois ans après le Congrès de *Mar del Plata*, les luttes inter-factionnelles continuent d'être influencées par des clivages partisans, preuve que l'organisation syndicale éprouve une grande difficulté à les réabsorber et à conserver sa cohésion autour d'un projet politique commun.

Contre toute attente, De Gennaro décide de relancer le Mouvement Politique, Social et Culturel (MPSC). Pour surmonter les tiraillements au sein de l'état-major et fédérer les soutiens nécessaires, le Secrétaire général opère une redistribution des positions de pouvoir à l'occasion des élections syndicales de cette même année. Premièrement, la FTV a été dépouillée de son pouvoir de veto avec la mise à l'écart de Luis D'Elía de la coalition dirigeante. La CTA fixe une ligne rouge et multiplie les mises en garde visant le leader *piquetero*. Prendre un poste au gouvernement serait incompatible avec un au bureau exécutif de la CTA. Persévérant néanmoins dans

[565] Source : Magazine Frente Tranversal-CTA, n°7, octobre 2007. Archive Bibliothèque CTA.

[566] « Notre engagement est de créer un courant transversal qui traverse tous les bureaux exécutifs et structures des deux Centrales ouvrières, la CGT et la CTA. (…) Notre but est d'organiser un courant syndical pour accompagner et approfondir les politiques publiques promues par le président Kirchner, en organisant les travailleurs pour que nous soyons protagonistes de la construction de notre propre destin ». Edgardo Depetri, Secrétaire d'organisation CTA Nationale, Dirigeant du Front Transversal National et Populaire. Source : Magazine Frente Tranversal-CTA, n°4, mai 2006. Archive Bibliothèque CTA. À la suite du 3° Congrès du FTNyP, les leaders affichent la volonté de créer 1000 nouvelles CTA de quartiers, c'est-à-dire un réseau territorial concurrent.

[567] Source : Página/12, édition du 31/03/2006. « *La CTA nunca estará subordinada a un partido o a un gobierno* ».

sa démarche, D'Elía est rayé de la liste présentée par le courant majoritaire et refuse de proposer, comme alternative, un autre nom de son équipe. Avant la fin de l'année, la FTV se désaffilie de la CTA. Deuxièmement, les statuts sont révisés pour déverrouiller les directoires, national, provinciaux et locaux, permettant aux listes minoritaires d'y être représentées. La mesure, longtemps réclamée par le courant de gauche, pourrait désamorcer l'opposition de certains de ses membres à l'idée de rejoindre le projet du MPSC[568]. Troisièmement, ATE négocie avec CTERA une redistribution des sphères d'influence entre les deux principaux syndicats : *« depuis un certain temps il y avait un débat sur l'alternance. De Gennaro a trouvé opportun de laisser la place et de se concentrer sur le parti politique »*[569]. En opérant un rééquilibrage relatif des positions de pouvoir, le changement de leadership cherche à renouer l'alliance stratégique entre l'ATE et la CTERA. Comme l'explique cette cadre du MOI-CTA :

> « La tentative de maintenir l'unité est passée par ces accords entre les deux directoires. La passation du commandement a été une manière de produire un consensus entre ATE et CTERA. Je crois que les camarades, dans la lecture qu'ils faisaient de la situation, cherchaient à assurer l'unité entre ces deux syndicats piliers au travers de cette politique d'alliances. » (Carla Rodríguez, dirigeante du MOI. Interview avec l'auteur, CABA, 05 septembre 2013).

Il est convenu que le Secrétaire général de CTERA, Hugo Yasky, assumera la direction de la CTA à partir de novembre 2006. En contrepartie, il s'engage à soutenir le développement du MPSC. Dans ce nouvel arrangement, De Gennaro

[568] Les directoires de la CTA sont constitués par des secrétariats et un conseil (*vocales*). Jusqu'alors, les bureaux étaient élus à travers le système majoritaire par listes fermées. Tous les postes étant remportés par le courant majoritaire. Depuis la fin des années 1990, et notamment lors du Congrès de 2002, le Courant Syndical Classiste a réclamé la représentation des minorités. Avec la réforme des statuts de 2006, le directoire national passe à 20 secrétariats et 15 membres du conseil, élus pour un mandat de quatre ans. Les listes minoritaires qui dépassent le seuil de 20 % du total des votes émis (votes blancs et nuls compris) obtiennent trois sièges au conseil. Le même seuil est appliqué aux instances provinciales. On peut donc parler en termes de déverrouillage interne du jeu plutôt que d'une véritable ouverture, tant le seuil imposé est élevé. Cela n'empêche pas qu'au niveau provincial, comme dans la Capitale Fédérale, des dirigeants de la gauche trotskyste accéderont bel et bien au directoire. Source : CTA (2006) « Estatuto Social de la Central de Trabajadores de la Argentina ». Archive Bibliothèque CTA.

[569] Graciela Iturraspe. Membre des directoires de l'ATE et CTA de Mar del Plata. Membre du Directoire CTA Province de Buenos Aires (2006-2010). Député de la Nationale (2009-2013). Interview avec l'auteur, visioconférence Paris-*Mar del Plata*, 07 septembre 2019.

conserve une influence significative sur le directoire. Des syndicalistes de son entourage sont placés à des postes stratégiques. Pablo Micheli, Secrétaire général de l'ATE Nationale, assume l'un des deux secrétariats généraux adjoints. Un autre collaborateur occupe le poste clé de trésorier. De Gennaro devient Secrétaire aux relations institutionnelles, une fonction plus effacée mais qui lui permet de garder un pied dans les instances décisionnelles. Enfin, avant de quitter son fauteuil précédent, De Gennaro s'assure la maîtrise du tempo politique de la Centrale[570]. La date du Congrès National est arrêtée pour mars, celle des élections internes pour novembre. Ce calendrier laisse du temps pour lancer le MPSC et enclencher les premières actions[571].

Le renouvellement des autorités de la CTA marque un point de non-retour dans la relation entre la FTV et les syndicats. C'est l'aboutissement d'un lent processus de divergence d'intérêts et d'autonomisation de la fédération, amorcé depuis la crise de 2001. Le départ de la FTV illustre la difficulté à accommoder dans une même organisation des formes de leadership basé sur des ressources et des légitimités socialement dissemblables. Dans nos entretiens, cela est évoqué comme des *« différences de méthode »*[572], *« l'instrumentalisation du mouvement de chômeurs »*, ou en encore par la disqualification de pratiques jugées trop semblables au clientélisme des *« punteros »*. En creux, l'autonomisation de la FTV s'est accompagnée de la délégitimation par les syndicalistes de la notabilité comme ressource de pouvoir valable dans les jeux concurrentiels.

> « D'Elía est un homme qui trouve, dans le mouvement des chômeurs, *un instrument de promotion personnelle*. Même s'il contribue à améliorer la situation des personnes avec quelques allocations, *il profite* de la situation pour ces

[570] [Le noyau dirigeant de l'ATE] était majoritaire dans le directoire, y compris lorsque Yasky assumait le secrétariat général. « Il est devenu secrétaire général parce que nous l'avons mis à ce poste. Il n'a jamais eu suffisamment de force pour y parvenir tout seul. Au sein du bureau exécutif national, Yasky était en minorité. » Claudio Lozano, Directeur de l'Institut d'études et de formation CTA. Interview avec l'auteur, CABA, 17 octobre 2015. Rappelons que l'ATE contrôle une zone d'incertitude décisive : le financement de la Centrale. En 2006, l'Association avait pourvu 81 % des fonds du budget de la CTA (voir chapitre1).

[571] Les statuts de la CTA ne prévoient la date exacte ni des Congrès, ni des élections. Pour référence, la précédente rencontre nationale avait eu lieu en avril 2004 (Congrès Confédéral). Les dernières élections des autorités avaient eu lieu en en août 2003. Source : Archive Bibliothèque CTA.

[572] Carla Rodríguez, dirigeante du MOI. Cadre intermédiaire de la FTV et de la CTA. Interview avec l'auteur, CABA, 05 septembre 2013.

> affaires. Comme d'autres *punteros*. Avec sa capacité de mobilisation dans les quartiers pauvres, il par 9 Avenue de Julio pour obtenir des aides sociales. C'est *comme ça qu'il se comporte*. Alors il a pu construire *une force de choc* qui, l'on pourrait presque dire, *est vendue* [sur le marché politique]. Quand Cristina Kirchner organise quelque chose à *La Matanza*, ils l'appellent et d'un coup il mobilise 500 personnes. Y a-t-il un rassemblement dans un autre coin ? Eh bien, il amène les gens. Tout ça sert à produire des images pour la télévision. Moi, je me méfie de ce genre de *manipulation*. […] *En plus, il fallait le voir dans les réunions*, parce qu'il faisait partie du bureau dirigeant. *Les réunions avec lui étaient houleuses*. » (Marta Maffei. Secrétaire Générale CTERA 1995-2003. Secrétaire Adjointe CTA Nationale 1995-2006. Députée Nationale 2003-2007. Interview avec l'auteur, CABA, 07 octobre 2013).

La scission de la FTV n'est pas simplement une question de lutte de pouvoir au sein de la Centrale. Elle est étroitement liée à l'inachèvement de l'entreprise d'unification des employés publics de classe moyenne et des chômeurs. L'extrait ci-dessus illustre la persistance de la dépréciation morale des pratiques politiques de D'Elía par les syndicalistes. Il dévoile aussi des dissonances plus subtiles concernant non seulement la façon de faire mais aussi la façon d'être du dirigeant de la FTV : *« c'est comme ça qu'il se comporte »*, *« il fallait le voir dans les réunions »*, *« les réunions étaient houleuses »*. D'autres personnes interviewées expriment une forme de dégoût pour les *« bévues »* qu'il commet dans les médias. Cette gêne renvoie à des pratiques, des compétences politiques, à une forme de maniement du langage socialement différenciées. Autrement dit, la lutte inter-organisationnelle expose l'incompatibilité entre les codes et les schémas acceptables par les syndicalistes et l'habitus du leader *piquetero*. La fracture de la CTA en 2006 n'est pas uniquement organisationnelle. Elle est aussi sociologique. Elle marque la difficulté, en dépit des efforts déployés, qu'il y a à accommoder dans une même organisation des intérêts, des pratiques et des habitus de classes moyennes et de classes populaires. ce même écueil sociologique se retrouve dans les partis politiques créés par des syndicalistes ou des proches de la Centrale.

En définitive, la mise en route du MPSC s'opère dans un contexte de profonde restructuration organisationnelle de la CTA. Avec la défection de la FTV, l'architecture hybride de la Centrale s'est délitée tandis que son enracinement dans

les classes populaires s'effrite. À l'échelle du directoire, l'ATE mise sur l'alternance au secrétariat général pour renouer le partenariat avec la CTERA et pouvoir engager la Centrale dans une nouvelle initiative politique. C'est alors qu'une séquence d'évènements vient bouleverser ce panorama politique. Une hausse d'impôts sur les exportations des produits agraires conduit en effet à un affrontement violent avec les organisations patronales du secteur. En quelques mois, un conflit politique va polariser toute la société autour de deux blocs : les kirchneristes et les anti-kirchneristes. Au sein de la CTA, les débats sur la façon de se positionner prennent le pas sur l'agenda du MPSC.

4.3 La CTA à l'épreuve de la polarisation du scénario politique

Le mardi 11 mars 2008, le ministre de l'Économie annonce un changement du système des droits d'exportation des produits agricoles. Dorénavant, les augmentations de prix des matières premières entraîneront automatiquement une hausse d'impôts. À l'inverse, une chute des cours entraînera une baisse des taxes. Dans la pratique, la Résolution 125 plafonne les bénéfices du secteur agro-exportateur au niveau atteint en décembre 2007, dans un contexte de flambée du prix des matières premières sur le marché international[573]. La mesure déclenche une vive réaction de la part des organisations patronales du secteur rural. Le conflit qui oppose le gouvernement à la campagne (*el campo*) met à rude épreuve le capital politique de la Présidente Cristina Kirchner, récemment élue. Face à une telle polarisation politique, les organisations sociales sont contraintes de définir une position tranchée face au gouvernement, ce qui conduit à l'exacerbation des luttes au sein de la CTA elle-même. Le directoire, déjà divisé, se retrouve proche de la scission.

[573] Entre octobre 2007 et février 2008, le prix du soja a grimpé de 70 %, celui du tournesol de 75 % et celui du maïs de 78 %. Source : Página/12, édition du 22/03/2008. « *Y todas las cuentas les salieron bien* ». En dix ans, les prix internationaux des céréales ont triplé. Concrètement, chaque tonne de soja exportée sera désormais taxée à hauteur de 44 %, contre 35 % auparavant. Source : « En Argentine, la colère des "gauchos" », *Le Monde*, édition du 24/03/2008.

Conflit contre le « *Campo* » : polarisation de la scène politique

La réponse des producteurs ruraux à la nouvelle taxe ne se fait pas attendre. Les quatre principaux syndicats patronaux se regroupent dans un comité de liaison (*mesa de enlace*). Pour exiger la suspension immédiate de la résolution, la commercialisation des grains, du lait et des viandes est suspendue pour 48 heures. Des actes de protestations sont organisés dans diverses régions du pays[574]. Ce mouvement ouvre une nouvelle étape dans le bras de fer qui depuis 2005 opposait *el campo* au gouvernement[575]. Cependant, pour la première fois, une coalition contestataire parvient à associer l'ensemble des organisations portant des intérêts aussi divers que ceux des grands propriétaires (SRA et CRA), des petits et moyens producteurs (SRA), ou encore des coopératives (CONIAGRO)[576].

À la différence des mouvements précédents, qui sont restés circonscrits au secteur rural et à des actions ponctuelles, celui de 2008 est beaucoup plus intense, tant par son ampleur que par sa durée. Face à l'échec des négociations avec le gouvernement, les producteurs décrètent un *lockout* illimité le 25 mars. À la fin du mois, les marchés sont à court d'approvisionnement dans toutes les grandes villes et les prix s'envolent à cause de la pénurie de denrées[577]. Ce même jour la Présidente Cristina Kirchner fait sa première allocution sur le conflit. Le discours, ferme, réaffirme la volonté du gouvernement de poursuivre sa politique tarifaire. À la nuit tombée, des coups de casseroles retentissent dans les principales villes du pays. De milliers de manifestants gagnent les rues pour protester contre l'intransigeance attribuée à la Présidente. Il ne s'agit plus ici de

[574] Página/12, édition du 13/03/2008. « *Al paro para protestar contra el Gobierno* ».

[575] Depuis 2005, le gouvernement intervient activement sur le marché agricole pour tenter de contrôler la pression inflationniste : augmentation des droits d'exportations, négociation de subventions et gel des prix, jusqu'à l'interdiction des exportations (ce fut le cas de la viande en 2005). À chaque reprise, le président Kirchner s'est personnellement engagé, en livrant le jeu des négociations et des affrontements sur la scène publique. En juillet 2006, la CRA appelle à un *lockout* de quatre jours. En décembre, un nouvel arrêt de toute commercialisation est organisé pendant neuf jours par la SRA, la FAA et la CRA. C'est au cours de ces différentes mobilisations que se produit le rapprochement des quatre organisations. Cela explique aussi la réponse rapide et coordonnée donnée en mars 2007.

[576] La Société Rurale Argentine (SRA) est la plus ancienne des quatre organisations (1866). Entité représentative de l'ancienne oligarchie, elle fédère les grands propriétaires terriens, notamment ceux de la province de Buenos Aires. La Fédération Agraire Argentine (FAA, 1912) regroupe des petits et moyens paysans notamment dans les provinces de Santa Fe, Entre Ríos y Córdoba. Les Confédérations Rurales Argentines (CRA, 1943) forment l'organisation patronale la plus hétérogène. Elle regroupe 300 sociétés rurales du pays en treize confédérations et fédérations. Parmi les près de 109 mille affiliés, il y a de grands, moyens et petits producteurs. La Confédération Intercoopérative Agropastorale Limitée (CONIAGRO, 1958) fédère environ 120 mille entreprises coopératives.

[577] La Nación, édition du 29/03/2008 « *La protesta costó $ 2350 millones* ». El Clarín, édition du 26/03/2008. « *El conflicto ya impacta en los precios y hay mayor escasez en las góndolas* ».

producteurs ruraux, mais des classes moyennes et supérieures des principaux centres urbains. Le conflit sectoriel s'est décloisonné et devient une crise politique à part entière.

En quelque sorte, cette contestation de la résolution 125 opère comme un catalyseur des mécontentements de certains groupes sociaux. Elle débouche sur la remise en cause du style de leadership du couple Kirchner, basé sur la confrontation avec ses opposants, sur la légitimité de l'autorité présidentielle et, plus largement, sur l'appareil d'État[578]. Par ailleurs, le degré de polarisation atteint au cours des protestations redonne de l'oxygène aux partis d'opposition. Fin mars, l'ARI, le PRO, le Parti Socialiste et l'UCR présentent une proposition visant l'annulation de toutes les taxes à l'exportation qui n'auraient pas été votées par le parlement[579]. Leurs leaders multiplient les apparitions sur les ronds-points et dans les assemblées de producteurs. Parmi eux, Elisa Carrió, candidate défaite dès le premier tour des présidentielles l'année précédente, consolide son repositionnement à la droite.

Trois mois après le début du mouvement, le gouvernement essaie déplacer le débat vers la scène parlementaire en soumettant une proposition de loi au Congrès National. Mais au sein de sa majorité, les défections se multiplient. À la Chambre des Députés, le texte est approuvé de justesse : 129 voix pour, 122 contre et 2 abstentions. Au Sénat, aucune majorité ne se dégage avec 36 votes pour et 36 contre. La décision revient au vice-président de la République, qui rejette la Résolution 125[580]. Le dénouement du conflit « met un terme à la phase ascendante du pouvoir kirchneriste et soulève de multiples interrogations concernant l'évolution possible de son action gouvernementale »[581].

---

[578] Sidicaro (2009, p. 74)

[579] Página/12, édition du 26/03/2008. « *Unidos contra las retenciones* ». Si les mécontentements se cristallisent autour de la gestion politique de la crise et du leadership du couple Kirchner, il ne faut pas négliger l'impact de la perte de pouvoir d'achat provoquée par l'inflation. Officiellement, le taux d'inflation approchait certes de 8,5 %. Pourtant, des doutes subsistaient autour de la véracité des chiffres, soupçonnés d'être manipulés par le gouvernement. Selon l'institut privé SEL Consultores, le taux d'inflation atteignait 40,9 %, alors que pour la CTA il se situait entre 20 et 25 %. La Nación, édition du 26/03/2008. « *Brecha entre las cifras oficiales y las privadas* ».

[580] La Constitution argentine établit que la présidence du sénat est exercée par le Vice-président de la République (Art.57, Chapitre 2). Julio Cobos, colistier de Cristina Kirchner en 2007, était issu de l'aile de centre gauche de l'UCR.

[581] Sidicaro (2009, p. 74). Pour une analyse détaillée du conflit et de ses répercussions sur le champ politique, voir : Giarraca & Teubal (2009), Nique-Franz (2010).

Au départ, la stratégie de l'exécutif n'a pas été de resectoriser le conflit. Au contraire, dans la mesure où le mouvement social cristallisait l'opposition au kirchnerisme et traversait les secteurs ruraux et urbains, des organisations sociales et des partis politiques, le gouvernement s'est attaqué à la légitimité même de cette démarche contestataire. Dans le travail de contre-cadrage, *le campo* est présenté comme une entité homogène qui bénéficie de *« l'abondance »* et de la *« rentabilité »,* une situation présentée comme scandaleuse tant elle contraste avec celle qui a amené aux mobilisations de 2001 quand le *« peuple »*, plongé dans la *« misère »* et la *« tragédie »*, fut conduit à bloquer les routes pour réclamer du *« travail »*. Le gouvernement se présente comme l'incarnation de la promesse de *« justice »* sociale et de *« redistribution la richesse »*[582]. Parallèlement, la droite dénonce un *« discours de confrontation »* qui choisit *« la voie dangereuse de l'affrontement des Argentins contre des Argentins »* et remet en cause le *« style autoritaire »* et *« l'arrogance »* de la Présidente[583].

Pour soutenir le gouvernement, des contre-mobilisations sont organisées par des organisations sociales de la mouvance kirchneriste. Le syndicat des camionneurs met en ordre de marche une colonne d'un millier de poids lourds pour percer les barricades sur une autoroute de l'intérieur du pays. Son dirigeant, Hugo Moyano, dénonce les *« méthodes putschistes »* employées par la *« l'aristocratie rurale »*. Sur la même longueur d'onde, un communiqué de la CGT critique un mouvement de *« déstabilisation menée par l'oligarchie »*. Hebe de Bonafini, de l'association des Mères de la *Plaza de Mayo*, affirme que « *le blocage agricole doit être considéré comme une tentative de déstabilisation contre un gouvernement qui a un grand*

[582] Extraits de l'allocution de Cristina F. Kirchner, Présidente de la Nation, prononcée le 25/03/2008. « Dans l'Argentine des années 2003, 2002, 2001, des milliers d'Argentins ont formé des piquets de grève, en bloquant les rues des villes et les routes, parce qu'ils n'avaient *pas de travail*. Il s'agissait des *piquets de la misère et de la tragédie du peuple* argentin. Ce dernier week-end, nous avons dû voir une autre facette, celle des *piquets de l'abondance*, des *secteurs profitant de la plus haute rentabilité*. Heureusement, aujourd'hui des millions d'Argentins ont retrouvé la dignité d'avoir un travail et curieusement, les piquets ont ressurgi, mais cette fois-ci beaucoup plus violents et coordonnés par le *secteur qui peut-être a été le plus rentable* des quatre dernières années et demie. (…) *Voulons-nous donc revenir à un pays réservé à une petite poignée de gens*, ou voulons-nous un pays avec une plus large *distribution de la richesse*, un *pays plus juste ?* […] Je ne veux me soumettre à *aucun chantage*. Je veux que vous sachiez que je suis la Présidente de tous les Argentins et que je dois gouverner pour tous les Argentins, et *pour que nous continuions à avoir des prix tout aussi argentins, en matière d'alimentation* ». Source : Página/12, édition du 26/03/2008 « *La carga que dinamitó el último puente »*.

[583] Extraits du communiqué de presse émis par l'UCR. Source : La Nación, édition du 25/03/2008. « *Críticas de la oposición al discurso de la Presidenta »*.

soutien populaire, il a une odeur de coup d'État » [584]. Dans la capitale, l'épisode le plus tendu se produit dans la soirée du 25 mars. Convoqués par Luis D'Elía (FTV), avec l'aval de Néstor Kirchner, des mouvements *piqueteros* occupent le parvis de la *Casa Rosada* et font face aux manifestants de la classe moyenne venus protester contre le gouvernement. Quelques échauffourées éclatent entre les deux camps. Interrogé sur ses actions, Luis D'Elía, le secrétaire général de la FTV livre une réponse aussi sévère que tranchante :

> Je réponds que j'ai une *haine viscérale de cette pute [l'oligarchie]* qui a les mains pleines. Pleines du sang du peuple, du sang des travailleurs et qui n'a jamais eu d'états d'âme à en tuer massivement […] *Vous, au nord de la ville, les Blancs, qui accumulez et concentrez les richesses et qui n'hésitez pas à tuer*… De vous dont le seul drapeau est celui de vos propres intérêts, j'ai une haine viscérale… Entendez-le de ma propre bouche, et la seule chose qui me motive c'est ma haine contre vous ! » (Luis D'Elía, Secrétaire général de la FTV. Dirigeant de la mouvance kirchneriste[585])

La dynamique protestataire amène à une polarisation de la société entre les Kirchneristes et les anti-Kirchneristes. Chez les premiers, l'exacerbation de la confrontation suscite la crainte d'un renversement de la Présidente, une hypothèse difficilement exclue compte tenu de l'ampleur des mobilisations, et que le gouvernement lui-même propage pour resserrer les rangs. Chez les opposants, elle est le signe de l'affaiblissement du gouvernement et de la fin du cycle kirchneriste. Selon ce scénario, les enjeux sectoriels propres à la politique agricole semblent n'avoir plus aucune importance.

Or, c'est en se focalisant sur les enjeux sectoriels et en abordant le problème de façon technique que le noyau dur de l'ATE établit sa position. L'équipe de Claudio Lozano produit un rapport sur l'économie du secteur du soja. Y sont pointées des failles dans la réglementation, qui permettent aux compagnies commercialisant le soja, en particulier les multinationales, de faire de l'optimisation fiscale. Selon l'avis

[584] Página/12, édition du 15/03/2008. « *Exagerados e injustos* ».

[585] La Nación, édition du 27/03/2008. « *Luis D'Elía : Lo único que me mueve es el odio hacia la oligarquía* ».

des experts, une politique tarifaire plus équilibrée devrait corriger cette distorsion au lieu de surtaxer les propriétaires. En s'appuyant sur un travail de cartographie du secteur, ils proposent par ailleurs de concentrer les hausses d'impôts sur les grands propriétaires et de soulager les petits et moyens exploitants. La CTA adopte donc une attitude critique à l'égard des grands propriétaires et des multinationales, sans pour autant prendre la défense du gouvernement de C. Kirchner :

> « La Centrale a formulé une proposition en faveur du maintien des impôts à l'exportation mais aussi d'une modification dans la nature du projet pour segmenter les taux [entre grands et petits producteurs]. Bien évidemment, nous avons condamné les propos réactionnaires et conservateurs tenus par le *campo*. Mais nous ne sommes pas alignés sur le gouvernement. Par ailleurs, au parlement[586] j'ai dénoncé la connivence du gouvernement avec les compagnies de commerce de céréales qui ont été informées de la hausse des impôts avant l'entrée en vigueur de la Résolution. Elles ont pu déclarer leurs exportations et régler les taxes selon l'ancienne grille. Finalement ceux qui ont payé la facture ont été les producteurs mais jamais les compagnies. » (Claudio Lozano, Directeur de l'Institut d'études et de formation CTA. Interview avec l'auteur, CABA, 17 octobre 2015).

Le diagnostic et les propositions faits par l'ATE étaient cohérents avec la façon dont ses dirigeants percevaient le gouvernement et ses contradictions. En ce sens, ils marquent une prise de distance, de la part du directoire de la CTA, avec Néstor et Christina Kirchner, entamée depuis 2005 pour les raisons évoquées *supra*. De surcroît, l'argument avancé par la CTA témoigne aussi de la force des rapports consolidés avec la Fédération Agraire. L'organisation avait non seulement soutenu d'importantes initiatives impulsées par la CTA par le passé (Congrès pour le Travail, Marche Fédérale, FRENAPO) mais apparaît comme un partenaire privilégié dans la mise en place du MPSC. Pour cette raison, explique notre interlocuteur, la position tenue par la CTA « fut discutée et fit l'objet d'un accord avec la FAA » :

> « Depuis longtemps nous avons travaillé à la construction d'un front social qui impliquait aussi les petits et moyens producteurs. Nous avons travaillé avec

[586] En 2003, Claudio Lozano est élu député national. Nous analyserons sa reconversion dans le chapitre suivant.

> Eduardo Buzzi [le dirigeant de la FAA]. Nous ne pouvions pas le lâcher comme ça et le jeter en pâture. » (Claudio Lozano, Directeur de l'Institut d'études et de formation CTA. Interview avec l'auteur, CABA, 17 octobre 2015).

Le problème est que dans un contexte de forte polarisation, une attitude nuancée, aussi argumentée soit-elle, devient difficilement acceptable. Pour une bonne partie des militants de la Centrale, l'enjeu crucial est la défense d'un gouvernement qui, bon an mal an, a fait de réelles avancées en matière de droits de l'homme, de relations internationales, d'inclusion sociale, de politiques éducatives et de revalorisation salariale. Pour ceux-là, la CTA doit se joindre aux mouvements progressistes pour faire barrage aux manœuvres de *« l'oligarchie »* et *« des corporations »* :

> « De nombreux camarades, en particulier au sein de la CTERA, voulaient qu'on s'aligne sur le gouvernement national parce que le discours qui s'était installé était celui de la lutte du gouvernement contre les corporations, contre l'oligarchie. Tout cela s'est traduit dans la Centrale. » (Claudio Lozano, Directeur de l'Institut d'études et de formation CTA. Interview avec l'auteur, CABA, 17 octobre 2015).

> « Le conflit contre le *campo* a fini par diviser les eaux de manière irréconciliable. Quand vous posez la lutte contre la droite et les corporations qui venaient pour tout prendre, il vous faut prendre parti soit d'un côté, soit de l'autre. Mais la CTA disait que les choses n'étaient pas toutes noires ou toutes blanches et s'est affichée comme grise. » Rafael Gentili. Directeur IDEP-ATE 2007-2009. Législateur de la ville de Buenos Aires 2009-2013. Interview avec l'auteur, CABA, 09 septembre 2013.

Ainsi, le conflit politique ébranle profondément l'édifice de la CTA. Les tensions qui tiraillaient le directoire national depuis 2004 s'accentuent et mettent la centrale au bord du schisme. Ce réalignement du système des positions concerne également son milieu oppositionnel, comme le montrent les mobilisations concurrentes organisées au cours de l'automne 2008. À la fin mars, Víctor De Gennaro (dirigeant de l'ATE et membre du directoire de la CTA) se joint à Carlos Chile (MTL), Adolfo

Pérez Esquivel (SERPAJ) et au cinéaste Fernando Solanas pour appuyer les revendications de la Fédération Agraire. À la mi-juillet, Hugo Yasky (Secrétaire général de CTERA et CTA) répond à l'appel de Néstor Kirchner et participe à un meeting sur la Plaza de Mayo. Avec lui sont représentées de nombreuses organisations ayant gravité autour du milieu oppositionnel de la CTA : Luis D'Elía (FTV), Edgado Depetri (ATE, CTA, FTNyP), le dirigeant de coopératives Carlos Heller (de l'Institut de Fonds Coopératifs), le prêtre Luis Farinello (Pôle Social), Milagro Sala (organisation territoriale Tupac Amaru de la CTA de Jujuy) ou encore Hugo Moyano qui, à plusieurs reprises, a mené des grèves conjointement avec la CTA. Également assis au premier rang se trouve le Maire de Morón, Martín Sabbatella, un personnage qui, dans le futur, jouera un rôle dans l'entreprise partisane de la CTA[587].

C'est donc dans cette nouvelle configuration, où les jeux concurrentiels se complexifient, que la CTA va tenter de faire avancer son projet de Mouvement Politique Social et Culturel, ou, pour être plus juste, c'est selon cette configuration que va se dérouler une lutte pour la définition même du MPSC. C'est cette question que nous allons à présent examiner.

[587] Giarracca & Teubal (2009, p.186).

5. RÉINVESTIR LE CHAMP POLITIQUE. L'ÉPINEUSE DÉFINITION DU CAP ET LA DIFFICILE COORDINATION DES ACTIONS

Nous avons vu au chapitre 3 qu'à la fin 2002, la CTA s'est trouvée dans une impasse. Alors que le 6ème Congrès National annonçait la création imminente d'un Mouvement Politique, Social et Culturel (MPSC), censé devenir une sorte de PT Argentin, les multiples identités partisanes cohabitant au sein de la Centrale, notamment au sein de son directoire national, ont entravé ce processus. De surcroît, la mobilisation des réseaux multisectoriels regroupés dans le FRENAPO a cessé d'être possible en raison de la redistribution rapide des ressources politiques au cours de la crise de 2001. Cinq ans plus tard, le noyau dirigeant de l'ATE tente de relancer le même projet, malgré l'avènement du kirchnerisme comme offre politique de centre-gauche.

La construction du MPSC comme alternative politique repose sur une approche participative et territoriale. Les syndicalistes entendent mobiliser la nébuleuse d'organisations sociales et de partis politiques qui gravitent dans le milieu oppositionnel, pour les articuler dans une entreprise partisane. Bien que le concept soit clair dans l'esprit des porteurs du projet – fondamentalement le noyau dur de l'ATE nationale – sa mise en route se révélera problématique. Faute de consensus avec la direction de la CTERA, mais également au sein même de l'ATE, ce sont plusieurs initiatives parallèles qui vont être lancées dans le but d'avancer, de concurrencer, d'entraver ou d'accélérer la formation du MPSC. L'impression du chercheur est que les conditions de réussite du projet dépendaient d'un arrangement de conditions, si intriqué et si complexe à dénouer, que les acteurs tâtonnaient en permanence. Plutôt que de mettre en œuvre une stratégie cohérente et coordonnée, la reconversion de la CTA reste donc partielle, dispersée

et désordonnée, non pas parce qu'ils ne l'ont pas formulée, bien au contraire, mais parce qu'ils n'ont pas pu la déployer.

Le but de ce chapitre est de plonger dans ce processus de construction sociale du politique pour dévoiler ces tâtonnements et tentatives, la complexité des interdépendances tissées dans un jeu où les arènes syndicale, sociale et partisane sont imbriquées. Il est auparavant nécessaire de revenir sur la façon dont se reconfigure le centre-gauche partisan à partir des élections de 2003, car dès ce moment, des acteurs se demander comment lancer l'élaboration du MPSC. Le chapitre s'achèvera par un épilogue décrivant les évolutions des trajectoires des organisations partisanes et de leurs alliances, mais aussi celle de la CTA, au cours de la période 2009-2015.

5.1. Un jeu partisan embrouillé : dispersion, fragmentation et réalignements (2002-2008)

Dans la première partie de la thèse, nous avons analysé la façon dont l'incertitude structurelle résultant de la crise politique de 2001 avait entravé la stratégie de reconversion partisane envisagée par la CTA. Les effets d'une conjoncture fluctuante n'affectent évidemment pas que la Centrale : en raison de la dispersion des ressources de pouvoir et de la division des partis politiques qu'elle a provoquée, c'est l'ensemble du champ politique qui s'est trouvé chamboulé. Les titres de la presse livrent un aperçu de l'intensification des luttes intra-factionnelles au sein des partis installés : *« Cette putain (sic) de dispute à l'intérieur du péronisme »*[588], *« Les députés parlent déjà d'une fracture »*[589], *« L'important est de gagner du temps »*[590], *« Les radicaux, résignés et épouvantés »*[591], *« Le* Frente Grande*, entre le devenir et le néant »*[592]. Le but de ce chapitre est d'examiner la recomposition des forces politiques de 2002 jusqu'en 2008. Cette démarche de contextualisation constitue

[588] Página/12, édition du 11/08/2002. « *La puta interna del peronismo* ».

[589] La Nación, édition du 02/08/2002. *« Entre los diputados ya se habla de fractura »*.

[590] Página/12, édition du 09/11/2002. « *Lo importante es ganar tiempo* ».

[591] Página/12, édition du 03/07/2002. « *Radicales, la resignación y el espanto* ».

[592] Página/12, édition du 01/04/2002. « *Frentistas, entre el ser y la nada* ».

une étape préalable pour comprendre, par la suite, le repositionnement politique de la CTA et son articulation avec les partis de gauche.

5.1.1. Des professionnels de la politique désorientés

La perte d'efficacité des instruments d'évaluation routinière permettant aux acteurs de s'orienter dans une conjoncture ordinaire[593] n'affecte pas seulement ceux qui franchissent les frontières du champ politique, ces acteurs comme la CTA qui depuis leurs univers sociaux d'appartenance défient le monopole des professionnels dans la production de biens politiques. Entre fin 2001 et mi-2003, c'est l'ensemble des acteurs politiques qui est impacté par la fluidification de la conjoncture.

Le cas paradigmatique fut sans doute celui du Parti Justicialiste. La vacance de pouvoir consécutive à la chute précipitée du gouvernement De la Rúa le 20 décembre 2001 prend de court les leaders péronistes. Le parti se retrouve soudainement dans l'opposition et sans leader incontesté. La nomination d'Eduardo Duhalde à la présidence par intérim provoque l'accélération du temps intra-partisan ainsi que des luttes pour le contrôle de l'appareil. Le Sénat a en effet conditionné la nomination de Duhalde à la *Casa Rosa* à son renoncement aux élections présidentielles de 2003. L'homme fort du péronisme de la province de Buenos Aires entend cependant bien peser sur la désignation du candidat du PJ et garder une influence sur le futur gouvernement. Ses ambitions se heurtent à l'ex-président Carlos Menen, qui occupe toujours la présidence du parti et qui très tôt confirme son intention de porter la candidature péroniste. La dispersion des ressources de pouvoir entre les différentes factions est telle qu'aucune ne parvient à l'emporter en se distinguant clairement des autres. Les mécanismes de négociation et de régulation intrapartisanes habituels ne fonctionnant pas, le recours à des élections primaires est alors envisagé comme une solution possible, mais est écarté faute d'accord sur les règles du scrutin. Débordé, le parti finit par autoriser les trois factions en lice à présenter leurs candidatures directement lors du scrutin général. Chacune est portée par les micro-partis respectifs des prétendants[594].

[593] Dobry (2009).

[594] Pour une analyse des luttes autour du processus de codification des primaires, voir Nique-Franz (2011).

Pour sa part, l'UCR est déchirée par des forces centrifuges et par un manque de leadership. Tenu responsable de la crise de 2001, le parti se trouve en effet complètement discrédité auprès de l'électorat. Dans un climat interne délétère[595], les radicaux organisent une primaire fermée à la mi-décembre 2002 pour désigner leur candidat à la présidentielle. Bien que seuls deux tickets soient en lice, le scrutin tourne au fiasco : les deux camps réclament la victoire et dénoncent les fraudes commises par leurs opposants. Ni la junte électorale ni la Convention Nationale de l'UCR ne parviennent à trancher ce différend et la querelle est portée en justice. Un nouveau scrutin partiel est alors organisé dans certaines provinces. Après deux mois de sulfureuses disputes, un candidat partisan est investi, entachant encore plus l'image déjà dégradée du parti radical[596].

Parallèlement, de nombreuses défections dépeuplent les rangs du radicalisme. L'une des premières est celle d'Elisa Carrió. Avant même la débâcle du gouvernement De la Rúa, la députée nationale quitte le navire pour créer son propre parti (ARI). Au cours de l'année 2002, c'est au tour de Ricardo López Murphy de faire défection. Économiste néolibéral diplômé à l'université de Chicago, il a été en charge des ministères de la Défense, des Infrastructures et l'Économie pendant l'ALLIANCE. Lors des élections présidentielles de 2003, son micro-parti RECREAR réussit à capter un segment de l'électorat de droite, notamment dans les centres urbains. Il arrive en tête dans la Capitale fédérale avec plus d'un quart des voix et atteint la troisième place avec 16,4 % au niveau national. Dans les années qui suivent, López Murphy devient l'un des partenaires de l'entrepreneur Mauricio Macri et contribue à la structuration de l'offre politique du PRO.

Dès sa création en 2000, l'ARI fonctionne comme un espace de repli pour certains élus du *Frente Grande*-FREPASO, à l'instar de Mario Cafiero et d'Eduardo Macaluse, déçus par les politiques de l'ALLIANCE, mais aussi pour le Parti Socialiste qui devient

[595] Les déclarations d'un haut dirigeant radical à la presse, sous couvert d'anonymat, l'illustrent : « C'est le chacun pour soi. Il n'y a pas de leadership partisan clair et net. Alors, chaque gouverneur fait ce qui convient le plus à ses propres intérêts. Cela peut servir au niveau provincial mais clairement cela porte préjudice à la stratégie nationale du parti ». Source : Página/12, édition du 03/07/2002. « *Radicales, la resignación y el espanto* ».

[596] Sources : Página/12, édition du 17/12/2002. « *Números radicales* ». La Nación, édition du 27/12/2002. *« UCR: la Justicia suspendió el escrutinio y crece la polémica »*.

l'un de ses partenaires privilégiés. Cherchant à se connecter aux organisations sociales, ce parti se rapproche du milieu oppositionnel animé par la CTA. Le parti participe au FRENAPO en 2001 et accueille sur ses listes électorales la candidature de syndicalistes de CTERA et de l'UOM *Villa Constitución*. À ce moment-là, l'ARI constitue une offre progressiste dans un espace partisan en décomposition. Il est porté par la réputation de sa principale dirigeante, la très médiatisée Elisa Carrió. Députée nationale, elle a dénoncé la corruption de la Cour Suprême et proposé un projet d'allocation sociale pour cibler les enfants défavorisés. Au cours de la crise de 2001, E. Carrió renforce son crédit en impulsant un projet de révocation de tous les mandats électifs, et de remplacement des juges de la Cour Suprême, comme réponse à la demande « qu'ils s'en aillent tous ». Au cours de la décennie, elle se présente comme candidate à la présidence à deux reprises, et obtient des scores élevés compte tenu de l'absence d'une machine électorale nationale : 14 % en 2003, puis 23 % en 2007. À cette occasion, elle frôle 40 % des suffrages exprimés dans la Capitale Fédérale, son bastion électoral. Son étiquette Coalition Civique-ARI[597] devient alors l'une des principales forces d'opposition au kirchnerisme. Toutefois, la dirigeante glisse progressivement vers la droite, à partir des élections de 2007 et surtout en 2008 lors du conflit opposant le gouvernement aux producteurs ruraux. En raison de la réorientation idéologique donnée au parti, un groupe d'élus gauche fait scission. La plupart d'entre eux sont des syndicalistes de la CTERA : Eduardo Macaluse, Marta Maffei et Delia Bisutti. À la fin 2007, ils forment le parti Solidarité et Égalité (SI).

Affaibli et atomisé, le *Frente Grande*-FREPASO ne va pas mieux. Celui qui auparavant représentait l'offre progressiste, une fois arrivé au pouvoir sous l'ALLIANCE, échoue à reformer le modèle économique et à changer les pratiques politiques. L'image du parti était ainsi déjà abîmée quand éclate un scandale de pots de vin au Sénat en 2000. Bien que les responsables mis en cause appartiennent à l'UCR, Chacho Álvarez renonce à la vice-présidence et se retire de la vie politique. La débâcle sociale et économique de 2001 finit de ruiner la crédibilité du parti. Le leadership partisan est par ailleurs fragmenté entre le président du bloc

[597] Pour les élections de 2007, la coalition menée par Elisa Carrió porte l'étiquette Coalition Civique. En 2009, l'appellation de son parti est modifiée, devenant « Coalition Civique pour l'Affirmation d'une République Égalitaire (CC-ARI) ».

parlementaire national et le chef de gouvernement de la ville de Buenos Aires, Aníbal Ibarra. Pour tenter de sauver les meubles et renouveler leurs mandats, les élus se divisent en trois tendances. Ceux issus du péronisme prônent le ralliement à l'aile progressiste du PJ et à Néstor Kirchner. D'autres militent pour une coalition avec l'ARI d'Elisa Carrió, avec qui d'ailleurs les socialistes, anciens partenaires de la coalition FG-FREPASO, se sont alliés. Certains enfin, en particulier dans la Capitale, œuvrent pour la continuité de l'alliance avec l'UCR avec qui ils constituent la majorité du gouvernement local. Face aux incertitudes liées au scénario électoral, Ibarra fait le pari de *« s'acheter du temps »* avant de fixer une position[598]. Au fur et à mesure que la conjoncture se décante un peu, c'est le double rapprochement avec Elisa Carrió et avec Néstor Kirchner qui va être choisi. Par ailleurs, de nombreux élus et dirigeants du FG-FREPASO rejoignent le gouvernement kirchneriste. Ils s'identifient au projet présidentiel et trouvent dans cette reconversion une opportunité de poursuivre leurs carrières.

La situation des partis majoritaires illustre à quel point la crise de 2001 déstabilise le jeu partisan. Même les professionnels de la politique, pourtant entraînés à interpréter des informations et des signes faibles, habitués à réagir à chaud et à déployer des solutions contingentes, dotés de ressources déterminantes dans la compétition électorale (mandats électifs locaux et parlementaires, financements, réseaux partisans), peinent à retrouver des repères pour adapter leurs stratégies. Par son illisibilité, la conjoncture présente aussi des risques significatifs pour les entreprises de challengers qui mobilisant des ressources extérieures au champ politique, dont la valeur n'est pas mécaniquement convertible dans la compétition électorale, et qui s'appuient sur des leaderships peu familiers avec les marchandages, coups et arrangements propres au jeu politique[599].

[598] Source : Página/12, édition du 09/04/2002. « *La UCR y el FREPASO, en una frágil convivencia* ».

[599] Par exemple, pour pouvoir imposer son candidat à la succession, Eduardo Duhalde multiplie les déjeuners avec les gouverneurs péronistes, utilise le peu de l'argent qui reste dans les caisses de l'État de façon à en faire bénéficier ses alliés, se joue des règles et du calendrier électoral, transpose la lutte partisane à l'arène judiciaire, et n'hésite pas à instrumentaliser le bureau anticorruption pour inspecter les comptes de Menem en Suisse et à diffuser ces soupçons dans la presse.

5.1.2. Des challengers contraints de revoir leurs ambitions ou de se lancer en politique en solitaire

Ce panorama permet de mieux situer les hésitations de la CTA à faire ou non faire parti en 2002. La Centrale n'est pas le seul challenger à devoir ajourner ses ambitions politiques. C'est aussi le cas de l'homme d'affaires Mauricio Macri et du cinéaste Fernado Solanas, deux personnages qui apparaissent sur la scène politique au début de la décennie 2000. M. Macri[600] laisse entendre qu'il a des prétentions au fauteuil présidentiel dès 2001 quand il fonde son think tank « Croire et Croître » sous la forme d'une fondation[601]. Il entend construire une nouvelle offre de droite en regroupant des jeunes experts venant d'ONG, des entrepreneurs, mais aussi des dirigeants de différentes familles politiques (PJ, UCR, UCEDE, AR, Parti Démocrate)[602]. L'entreprise réunit plusieurs atouts : une forte assise financière reposant sur la fortune personnelle de M. Macri et la possibilité de compter sur les donations du milieu d'affaires d'abord, mais aussi la notoriété de l'entrepreneur qui préside depuis 1995 le club de football de *Boca Juniors*, le plus titré d'Argentine. Il peut ainsi espérer incarner la promesse de rénovation politique dans un contexte où les coûts d'entrée dans le champ semblent atténués par le discrédit de la classe politique et l'existence d'un électorat disponible[603]. Néanmoins, à l'approche des élections présidentielles de 2003, il change d'approche et choisit de se présenter, sans succès, au gouvernement de la ville de Buenos Aires.

À la mi-novembre 2002, un groupe d'intellectuels donne une conférence de presse devant le siège de la Banque Centrale. Ils sont venus présenter *Proyecto Sur*, une confluence de « *groupes sociaux, politiques et culturels* »[604] constituée dans le but de proposer une sortie politique à la « *catastrophe* » et de contribuer à la « *reconstruction* » du pays. L'entreprise entend « *s'articuler avec d'autres groupes*

---

[600] La famille Macri appartient à l'élite économique argentine. Le holding Macri-SOCMA est l'un des plus importants du pays avec des ramifications variées dans les secteurs de l'automobile, de l'alimentaire, du bâtiment, des mines, de la collecte de déchets, de la poste et des communications.

[601] *Fundación Creer y Crecer*. L'ONG est créée en juillet 2001 dans un contexte de dégradation de l'économie et de montée de la contestation sociale. Le modèle économique donne des signes d'essoufflement, mais la débâcle du pays n'a pas encore eu lieu.

[602] Vommaro & Morresi (2015, pp. 49-50).

[603] Vommaro (2017, pp.20-25).

[604] Source : Página/12, édition du 15/11/2002. « *Pino a las puertas del Central* ».

comme le nôtre, dispersés dans le Pays, et qui sont en train de résister au modèle néolibéral »[605]. À sa tête figure le cinéaste et ex-député national Fernando Pino Solanas. Cependant, au-delà de quelques apparitions publiques, *Proyecto Sur* ne prend pas. Les discussions pour organiser une coalition avec l'ARI échouent. Inexpérimentés, ses animateurs n'accomplissent pas les formalités liées à l'enregistrement des candidatures. N'ayant pas les moyens de mener une campagne électorale nationale, ils renoncent à se présenter à la course présidentielle. Au bout du compte, *Proyecto Sur* ne présente finalement aucune candidature, ni aux élections de gouverneur, ni aux législatives[606]. Le groupement politique est rapidement dissout. Fernando Solanas donne, par ailleurs, des signes contradictoires sur ses intentions politiques et se montre ambivalent sur l'idée de construire une entreprise partisane. Finalement, il se consacre au tournage d'un documentaire sur la crise argentine. Parallèlement, il s'investit au sein du think tank MORENO qu'il fonde avec des dirigeants de FETERA pour défendre la renationalisation de l'entreprise pétrolière YPF. Incapable de construire une offre partisane au moment de la crise, Fernando Solanas recentre son intervention politique sur les terrains sur lesquels il est habitué à se déplacer[607].

Les tentatives avortées de reconversion partisane de la part de Solanas, de Macri et de la CTA sont certes très différentes du fait des moyens qu'elles pouvaient mobiliser, de la maturité de leur projet politique et des suites qu'ils lui donnent. En revanche, elles partagent toutes une caractéristique commune : elles tournent court à cause du haut degré d'incertitude de la conjoncture, qui a brouillé leurs anticipations et démenti leurs diagnostics.

Il est vrai que d'autres acteurs ont interprété la conjoncture différemment, en y voyant des conditions propices, à l'instar de Luis D'Elía, dirigeant de la FTV, qui essaie de constituer son propre Parti des Travailleurs Argentins (PTA) pour disputer le poste de gouverneur de la province de Buenos Aires. Toutefois, il ne parvient ni à formaliser

[605] Source : Página/12, édition du 06/11/2002. « *A construir esperanza ».*

[606] Dirigeant politique, 62 ans. Militant actif lors de la rénovation péroniste dans les années 1980. Proche de Fernando Solanas. Membre du bureau dirigeant de *Proyecto Sur* entre 2002 et 2003. Entretien avec l'auteur, CABA, 19 octobre 2015

[607] Ce comportement ambivalent et cette hésitation à revenir ou non en politique seront analysés dans la partie consacrée à la trajectoire du cinéaste, dans le chapitre 7.

le parti, puisqu'il doit se présenter sous une autre étiquette, ni à dépasser la barre des 1 % des voix. Son échec montre l'inadéquation de ses ressources, un mélange de capital notabiliaire localisé et de capital médiatique, en vue d'une compétition électorale. Ses ressources restent très attachées aux réseaux associatifs de *La Matanza*. Bien que son leadership contestataire lui vaille une visibilité nationale certaine, la légitimité de cette ressource dans la compétition électorale, et par là son efficacité, restent d'autant plus incertaines que les médias donnent une image très négative des barrages de route et des mouvements *piqueteros*[608]. Par ailleurs, au sein même du bureau exécutif de la CTA, il ne trouve aucun soutien de la part des dirigeants syndicaux. En réalité, les syndicalistes qui tentent d'entrer en politique à ce moment déploient des stratégies concurrentes à celle de L. D'Elía. C'est le cas d'Ariel Basteiro, du syndicat du personnel aéronautique, qui se porte candidat au poste de vice-gouverneur pour le Parti Socialiste (4,22 %).

Luis D'Elía ne manque pas de rappeler qu'il n'est pas *« le candidat de Víctor de Gennaro »*, autrement dit qu'il n'incarne pas la voie partisane de la CTA. *« Je ne lui pas demandé son autorisation, précise-t-il, comme d'ailleurs je ne l'ai pas fait pour sortir et barricader les routes. Je me présente pour mon compte »* [609]. Cette expression caractérise parfaitement la posture des autres syndicalistes de la Centrale qui participent à l'élection sous différentes étiquettes partisanes. En absence d'un parti de la CTA, chacun s'engage *« pour son propre compte »*, tout en s'appropriant autant que faire ce peut individuellement les ressources sociales et symboliques que leur procure leur appartenance syndicale.

C'est aussi « pour leur compte » que deux hauts responsables de la Centrale remportent chacun un siège au parlement national. Marta Maffei devient la tête de liste des députés nationaux pour l'ARI (9,52 %). Elle quitte le secrétariat général de la CTERA pour assumer ces nouvelles fonctions. À la direction de la Confédération, elle

[608] D'Elía a été élu conseiller municipal de *la Matanza* (1997-2001) puis député national en 2001-2005 sur les listes du *Frente Grande*-FREPASO. À ces deux reprises, c'est grâce au capital politique de la coalition électorale et du candidat en tête de liste qu'il décroche un siège. Cédric Pellen (2013) constate le même problème d'illégitimité électorale des ressources politiques acquises lors des mobilisations contestataires, dans le cas de la reconversion du mouvement paysan Samoobrona en Pologne.

[609] Source : La Nación, édition du 11/03/2003. *« D'Elia aspira a convertirse en el próximo Lula de América latina »*.

est remplacée par Hugo Yaski[610]. Claudio Lozano noue un accord avec Anibal Ibarra (*Frente Grande*-FREPASO), le Maire de la *Ciudad* de Buenos Aires, qui brigue un nouveau mandat. L'économiste de la CTA conduit sa liste de députés nationaux (13,43 %).

À défaut d'une véritable reconversion partisane de la Centrale, ces leaders essayent de faire valoir une partie du capital collectivement accumulé via une incursion personnelle, en s'efforçant de saisir des opportunités singulières. Du fait que ces conversions ne sont pas coordonnées par la CTA, elles présentent un moindre risque pour la stabilité organisationnelle des syndicats. Cela permet à la Centrale de trouver de nouveaux relais à l'intérieur du champ politique. Toutefois, bien que les députations soient plus accessibles, elles ne procurent pas autant de ressources institutionnelles et politiques que des mandats liés au pouvoir exécutif (maire, gouverneur). Elles ne permettent pas non plus d'avancer un nouvel agenda socio-économique. À l'évidence, l'entrée des deux syndicalistes au parlement national n'assouvit pas les ambitions formulées par le Mouvement Politique Social et Culturel.

Après l'arrivée de Néstor Kirchner à la présidence, les tentatives de reconversions partisanes de groupes liés à la CTA ne cessent pas. Certains d'entre eux s'inscrivent désormais dans une stratégie de soutien direct au nouveau président. C'est le cas du Front Transversal National et Populaire (FTNyP), organisation de chômeurs et de coopératives articulée par Edgardo Dipetri, secrétaire général de l'ATE de la province de Santa Cruz et secrétaire d'organisation de la CTA Nationale. L'organisation prend forme en 2004, dans le but d'apporter au gouvernement Kirchner de nouveaux relais auprès des mouvements sociaux. Sur la même ligne, l'organisation « Quartiers Debout », qui a appartenu à la CTA jusqu'en 2002, rejoint elle aussi les réseaux militants Kirchneristes dès 2004. Avec leur intégration dans la gestion de programmes sociaux, les dirigeants et les cadres intermédiaires de ces

[610] Les statuts de la CTERA limitent la durée du mandat au secrétariat général à trois mandats successifs. Au lieu de négocier un reclassement à une fonction secondaire au sein de la direction syndicale, Marta Maffei choisit la reconversion en politique (les statuts interdisant par ailleurs le cumul d'un mandat syndical et d'un mandat politique). Dans la CTA, ces contraintes ne se posent pas, ou en tout cas ne sont pas statutaires. Marta Maffei poursuit sa carrière en tant que secrétaire générale adjointe aux côtés de Victor De Gennaro jusqu'à la fin de leurs mandats en 2006. En revanche, elle n'assume pas de responsabilités partisanes au sein du bureau exécutif du parti ARI.

organisations trouvent des postes techniques au troisième échelon de l'administration publique, ainsi que des opportunités d'entrer dans le jeu partisan. C'est ainsi que Edgardo Dipetri se convertit en député national, en candidatant sur la liste kirchneriste FPV (2005-2009, 2010-2015). D'autres membres de son organisation sont élus à l'assemblée législative de la province de Buenos Aires. Du côté de « Quartiers Debout » les dirigeants entrent d'abord dans l'appareil étatique à des postes de gestion de politiques publiques au sein du ministère du développement Social. En 2006, l'organisation converge avec d'autres courants de centre gauche dans le parti « Mouvement Libres du Sud ». Le parti participe à la coalition électorale du FPV en obtenant deux sièges au parlement lors de l'échéance de l'année suivante[611].

À ces ralliés tardifs, on peut ajouter le cas d'Ariel Basteiro, bien que sa trajectoire soit intermittente. Syndicaliste de l'APA, membre du directoire de la CTA nationale et dirigeant du PS dans la province de Buenos Aires, il est élu député national pour la première fois en 2001. Son entrée au parlement s'appuie sur une combinaison de capitaux, syndical, social (relations avec Macaluse et Maffei) et partisan. Sa candidature profite de la notoriété du chef de file de l'ARI, Elisa Carrió, avec qui le PS a passé un accord électoral. À la fin de son mandat, en 2005, sa carrière est interrompue, car il n'arrive pas à renouveler son siège. C'est en se convertissant au kirchnerisme qu'il revient à la politique professionnelle : début 2007, il est nommé représentant de l'État au sein du directoire de la compagnie aérienne *Aerolineas Argentinas* et cette même année, il fait son retour au parlement comme élu sur la liste du FPV (2007-2011). Peu après la fin de la députation, Ariel Basteiro sera nommé ambassadeur en Bolivie.

Au cours de ce processus de repositionnements partisans, certains dirigeants syndicaux importants entrent en politique et coupent progressivement tout lien avec la CTA. Aberto Piccinini, dirigeant de l'UOM *villa Constitución* et de la FETIA-CTA, élu député national pour l'ARI en 2001, se met ainsi immédiatement en retrait de ses responsabilités dans la CTA Nationale. C'est aussi le cas de Mary Sánchez. Avec

[611] Les députées Cecilia Merchán et Víctoria Donda, élues représentantes de la province de Córdoba et de la Capitale Fédérale (2007-2011). Source : Schuttenberg (2012).

l'arrivée au pouvoir de l'Alliance en 1999, elle est placée à la direction d'un organisme de l'exécutif national, mais une affaire de corruption la contraint à démissionner. En 2001, elle est élue au parlement et ne joue plus un rôle de premier plan dans le FG-FREPASO. En 2003, l'ex-syndicaliste est l'un des soutiens de la première heure du président Kirchner. Sous le nouveau gouvernement, elle assume la coordination d'un programme éducatif au Ministère du développement social[612]. Ce processus de professionnalisation politique a éloigné M. Sánchez de la CTERA et de la CTA. Bien qu'elle garde toujours des liens avec d'anciens collaborateurs, comme Hugo Yasky, elle n'exerce plus aucune influence sur la prise de décision des syndicats.

Ces repositionnements partisans constituent autant de nouveaux écueils pour la CTA. Les jeux d'alliances sont beaucoup plus enchevêtrés à cause de la fragmentation du centre gauche (PS, PC, SI, PSUR, *Frente Grande* résiduel), du déplacement de la CC-ARI vers le centre-droit (à partir de 2007), et de l'entrée désordonnée d'une nouvelle vague de dirigeants syndicaux au parlement. La Centrale doit par ailleurs continuer à entretenir des rapports avec les partis d'extrême gauche (PTS, PCR, MST) qui comptent de nombreux militants au sein des syndicats. Désormais, le milieu oppositionnel de la CTA interagit avec un sous-espace du champ politique où se configure une dynamique de coopération concurrentielle propre, caractérisée par la présence d'un grand nombre d'acteurs faiblement dotés en ressources organisationnelles. Ces positions sont d'autant plus mouvantes que le kirchnerisme y exerce un attrait croissant. Les dirigeants de la CTA sont contraints de prendre en considération cette nouvelle configuration dans ses initiatives politiques et dans ses tentatives de former un parti politique.

[612] Sánchez avait achevé son premier mandat de député en 1999. Avec l'arrivée de l'Alliance (coalition entre l'UCR et le FG-FREPASO) au pouvoir, cette même année, elle assume la direction de l'Institut National d'Économie Sociale du Ministère du développement social. Un an plus tard, des membres de son entourage sont soupçonnés de corruption dans la gestion des fonds de mutuelles et de coopératives. Bien qu'elle ne soit pas personnellement mise en cause, Sánchez quitte ses fonctions. En 2001, elle retourne au parlement, élue par le FG-FREPASO sur la liste commune de l'Alliance. Alliée de la première heure de Kirchner, elle est « recasée » dans la coordination du programme d'alphabétisation des adultes au Ministère du développement social. Sources : La Nación, édition du 07/11/2000. « *Renuncia Mary Sánchez por la causa contra su hijo* ». Página/12, édition du 27/03/2016. « *Una maestra que hizo escuela* ».

5.2. Entreprises parallèles, entreprises concurrentes (2004-2008)

Avant de transmettre la direction de la CTA à Hugo Yaski de la CTERA, Víctor De Gennaro amorce la réactivation du Mouvement Politique, Social et Culturel. Pour ce faire, la dernière initiative politique qu'il prend à la tête de la Centrale est l'appel à une Constituante Sociale qui se veut l'initiative politique la plus ambitieuse lancée par la CTA depuis le FRENAPO.

Dans la formulation des résolutions du 7e Congrès de 2006, les dirigeants de la CTA s'efforcent de produire un argumentaire nuancé qui ne braque pas l'aile pro-kirchneriste, sans s'interdire d'afficher des positions fermes et de fixer un horizon politique. Dans la déclaration sur laquelle le 7e Congrès trouve un accord, on reconnaît qu'une nouvelle étape politique et sociale est entamée à partir de 2001. Le document admet qu'après l'arrivée du kirchnerisme au pouvoir, *« nous sommes passés de la résistance à l'offensive populaire »*. Si d'indiscutables avancées ont été faites, elles ne sont pas jugées aussi profondes qu'il le faudrait. C'est donc dans ce but que le MPSC est réaffirmé comme l'*« instrument de transformation et de changement du système »*. En ce sens, *« l'autonomie de la centrale implique de sortir de la fausse dichotomie qui n'envisage que deux alternatives possibles : être en syntonie avec le gouvernement ou faire partie de l'opposition »*[613].

Cette démarche puise dans l'expérience accumulée par la Centrale lors de la formation du FRENAPO. Elle s'inspire également d'autres expériences latino-américaines comme le Forum Social Mondial, ou encore les processus de refondation constitutionnelle en cours au Venezuela (2006-2007) et en Bolivie (2006)[614]. Toutefois, à ce stade, rien n'est précisé quant à la nature de la Constituante Sociale, ses ambitions ou encore le calendrier de sa mise en œuvre. La seule clarification indique la méthode de travail : la réalisation *« d'assemblées dans tout le pays afin de se coordonner avec l'ensemble des organisations populaires »,*

[613] Dans ce paragraphe, les phrases entre guillemets sont des extraits du document : CTA (2006). « Resoluciones 7° Congreso Nacional de Delegados ». Archive Bibliothèque CTA.

[614] Eduardo Balán, membre de l'équipe de pilotage de la Constituante Sociale et responsable administratif de la Maison de Coordination de la Constituante. Cadre intermédiaire de la CTA et FTV. Dirigeant du Centre culturel El Culebrón Timbral. Interview avec l'auteur, CABA, 30 septembre 2013.

censées définir les actions à mener et le modèle organisationnel requis pour aboutir aux objectifs du MPSC. C'est au cours de l'année 2006-2007, une fois le projet bien ficelé, que les publications syndicales livrent un peu plus de précisions sur les contours de la Constituante. Il s'agira d'une initiative transformatrice, construite par le bas, et qui se donnera des moyens d'intervention politiques nécessaires (*« contenus »* et *« d'outils institutionnels »*) :

> « La Constituante Sociale est un effort collectif visant à construire *plusieurs choses en même temps*. D'un côté, l'expérience politique qui nous permet de *transformer les situations sociales que nous affrontons (famine, chômage, pauvreté, violence sociale*, etc.). De l'autre côté, les *contenus et les outils institutionnels* dont nous avons besoin pour le faire (organismes sociaux et politiques, lois, ordonnances, politiques publiques, etc.). Enfin, faire en sorte que tout cela ait effectivement la capacité (rapport de forces, pouvoir) de se concrétiser grâce à une *articulation suffisante des organisations, des habitants, des travailleurs et des autres acteurs du champ populaire*. » (CTA 2006-2007. Document préparatoire. « Hacia una constituyente social en la Argentina. Debate y participación para un proyecto de Nación »[615]).

Le projet assume une nature expressément polysémique. Il laisse supposer la constitution de différents types d'outils politiques, qui ne s'excluent pas nécessairement : pourrait-il prendre la forme d'un parti politique ? D'un cahier de revendications à porter au gouvernement, de la formulation d'un nouveau modèle étatique, d'un instrument de pression en vue de la réalisation d'une Assemblée Constituante à l'instar de ce qu'ont fait Hugo Chávez au Venezuela et Evo Morales en Bolivie ? Cette plasticité conceptuelle est reconnue par les cadres syndicaux intermédiaires qui s'y investissent : *« On ne savait pas non plus ce qu'était la Constituante. Ce que l'on savait, c'est qu'elle pourrait devenir un outil pour avancer »*[616]. En portant un regard rétrospectif, ce cadre intermédiaire de la CTA explique la polysémie et l'ambition du projet :

---

[615] Source : Archive Bibliothèque CTA.

[616] Laura García Tuñón. Secrétaire de Formation CTERA (1999-2005) puis CTA CABA (2000-2008). Secrétaire d'Égalité, genre et opportunités CTA Nationale (2006-2010). Législatrice de la ville de Buenos Aires 2009-2013. Interview avec l'auteur, CABA, 07 octobre 2015.

> « L'idée de la proposition partait de l'analyse qu'en Argentine il y avait une série de problèmes politiques et sociaux dont la solution exigeait une *stratégie intégrale de mobilisation du mouvement populaire*. *Qui ne soit pas réduit exclusivement à la dimension partisane*. *Où l'on pourrait aborder la question culturelle, celle du type de démocratie, afin d'abandonner le modèle délégatif en faveur d'un modèle qui donnerait un rôle de premier plan au mouvement populaire*. C'est pour cela qu'elle a été nommée Constituante. Parce que c'est l'idée de convoquer l'ensemble des expériences populaires dans tout le pays, avec une idée de refondation, pour aboutir à un autogouvernement populaire en Argentine. *Dans tout ça, la rédaction d'une nouvelle Constitution ou la réforme de l'actuelle est un chapitre accessoire*. En réalité, le projet de la Constituante pointe vers l'étape préalable, qui est celle de mener un effort culturel et social pour repenser la démocratie depuis les territoires. Après, elle peut dériver sur un processus constitutionnel, mais ce n'est pas son seul objectif. Il nous semble aussi que *l'une des expressions de la concrétisation* de tout ça *conduira assurément à un type d'intervention institutionnelle, électorale qui pourrait être un nouveau parti politique ou de nouveaux fronts, de nouvelles stratégies électorales. Mais il n'y a pas l'objectif de fonder impérativement un parti politique*. » (Eduardo Balán, membre de l'équipe de pilotage de la Constituante Sociale et responsable administratif de la Maison de Coordination de la Constituante. Cadre intermédiaire de la CTA et FTV. Dirigeant du Centre culturel *El Culebrón Timbral*. Interview avec l'auteur, CABA, 30 septembre 2013).

La diversité des débouchés envisagés et l'accent mis sur la dimension culturelle témoignent d'une volonté de réinventer en profondeur les pratiques démocratiques. Ce flou permet à de multiples organisations sociales, traversées par différentes identités partisanes, de trouver un intérêt à s'engager dans ce processus sans nécessairement y adhérer les yeux fermés. Pour ce faire, la première tâche dans laquelle s'engage De Gennaro est de parcourir le pays, *« province par province »* pour rencontrer les mouvements populaires et *« construire les conditions de réalisation du processus constituant »*[617]. Dispersés en raison de positionnements divergents face au kirchnerisme, les réseaux militants doivent être remobilisés. Par

[617] Eduardo Balán, membre de l'équipe de pilotage de la Constituante Sociale et responsable administratif de la Maison de Coordination de la Constituante. Cadre intermédiaire de la CTA et FTV. Dirigeant du Centre culturel *El Culebrón Timbral*. Interview avec l'auteur, CABA, 30 septembre 2013.

ces déplacements, le dirigeant réactive des liens de fidélité personnels de type moral pour convaincre les acteurs de jouer le jeu de la Constituante.

SI le projet est large et flou, la démarche de construction de la Constituante est clairement explicitée. C'est un processus de mobilisation par le bas, dans les territoires, participatif et impliquant des acteurs multisectoriels. Les entrepreneurs reprennent ici la même approche que celle conçue autrefois pour donner suite au FRENAPO et interrompue par la crise de 2001. Des assemblées doivent être organisées au niveau local (écoles, paroisses, lieux de travail, quartiers, communes) puis provincial. L'ambition est de réunir l'ensemble des acteurs présents sur le territoire : organisations de quartier, coopératives et économie sociale, organisations religieuses, écologistes, culturelles, médias alternatifs, DDHH, paysans, peuples autochtones, partis politiques, syndicats et, idéalement, des voisins. Du croisement de ces différentes expériences et savoirs, techniques et pratiques, doivent émerger un diagnostic commun, l'identification des besoins et la formulation de propositions.

De même, ce serait au cours de ce processus participatif que devrait être défini le format de la Constituante et donc tranchée la question de faire ou non parti. Ceci dit, les leaders qui portent le projet envisagent déjà la création d'un parti politique et entendent lancer la candidature de Victor De Gennaro. On peut faire l'hypothèse qu'ils entendent ainsi orienter les discussions des assemblées populaires. Il n'empêche que la volonté d'aller à la rencontre des organisations et de mobiliser les réseaux territoriaux constitue une démarche authentique. Elle ne se réduit ni à un simple artefact visant à légitimer la création d'une entreprise partisane, ni non plus à un simple calcul stratégique cherchant à mobiliser les ressources requises pour assurer un minimum d'efficacité électorale. Cette dynamique de discussion-mobilisation-territorialisation est en effet une démarche constante dans les différentes entreprises organisationnelles menées par Victor De Gennaro et son entourage : ANUSATE, CTA, FTV, FRENAPO. Ainsi, les intérêts pragmatiques et les ambitions personnelles se combinent à cette culture organisationnelle qui conditionne l'action du leader de façon d'autant plus efficace qu'elle a été intériorisée. Pour preuve, De Gennaro a refusé maintes fois des propositions d'entrée en politique : il a été sondé pour devenir le colistier d'Elisa Carrió lors des présidentielles de 2003, et député national sur la liste de Néstor Kirchner cette même

année. Deux ans plus tard, les interlocuteurs de Kirchner évoquent même une éventuelle candidature au poste de gouverneur de la province de Buenos Aires[618]. À chaque fois, le calcul du dirigeant tient compte des conséquences de ses choix politiques sur la stabilité et la cohésion de l'ATE et de la CTA. En ce sens, sa démarche contraste avec celle privilégiée par les syndicalistes de la CTERA déjà reconvertis dans le champ politique :

> « Il y avait une différence entre nous sur la façon de construire [un parti politique]. Évidemment, nous pensions qu'il fallait construire une force sociale. Car un parti structuré uniquement autour du leadership sans avoir une base sociale parmi les travailleurs, les démunis et les organisations, ne pourra mobiliser absolument personne. Nous avons une convergence là-dessus. Sur le besoin d'organiser le peuple autour de ses propres difficultés. Cependant, nous n'étions pas d'accord sur la façon de le faire. Fallait-il d'abord construire un parti pour pouvoir le faire [mobiliser les réseaux territoriaux], ou fallait-il avancer depuis le social jusqu'à mûrir le projet et faire en sorte que la mobilisation électorale soit massive ? » (Eduardo Macaluse, secrétaire général adjoint SUTEBA 1990-1999, secrétaire des relations internationales CTERA 1990-1999, député national 1999-2011. Interview avec l'auteur, CABA, 06 septembre 2013).

Une question à laquelle nous n'avons pas pu répondre est celle du calendrier prévisionnel du déploiement de la Constituante Sociale. Rétrospectivement, on sait que la démarche est entamée en mars 2006 et que la première rencontre nationale a lieu en octobre 2008. À cette occasion, il est prévu de réunir un congrès national au printemps 2009 (donc avant les élections législatives prévues pour octobre). C'est entre fin 2008 et début 2009 que De Gennaro démarre la structuration d'un parti politique. Finalement, la deuxième rencontre de la Constituante sera décalée de huit mois. L'idée de départ était-elle de parvenir à une entreprise partisane en vue des élections présidentielles de 2007 ? Nous n'avons pas pu le déterminer.

Ce qui est certain en revanche, c'est que les divergences entre les différents secteurs de la CTA sur la façon de se positionner face au kirchnerisme sont loin

[618] Ces différentes tractations ont été rapportées dans la presse et corroborées par des entretiens réalisés par l'auteur.

d'être soldées. À bien des égards, la réactivation du MPSC a provoqué une lutte pour la définition du sens à donner au Mouvement. Ainsi, à partir de 2007, trois autres initiatives sont lancées, soit pour concurrencer le projet de Constituante Sociale, soit pour l'accélérer.

Le Front Transversal National et Populaire, dirigé par Edgardo Depetri, est tout aussi engagé dans la construction du *« pouvoir populaire », m*ais son interprétation du MPSC diffère en ce qu'il n'a pas besoin de constituer de nouvelles formes d'organisation puisque le Mouvement est politiquement représenté par le kirchnerisme. L'action collective est conçue comme *« un instrument du Projet National en marche »*. C'est donc avec le gouvernement que *« l'ensemble des organisations sociales, politiques, syndicales et culturelles doivent prendre le chemin de la reconstruction d'un mouvement national et populaire de libération de notre peuple »*[619]. La principale nouveauté est qu'en 2007 le Front mène ouvertement, au sein de la CTA, une campagne en faveur du parti au pouvoir, avant et après l'échéance électorale. Pour la première fois il y a une claire réappropriation symbolique de la Centrale, en ce qui concerne l'usage de l'iconographie. Lors d'une marche, par exemple, on pouvait voir les bannières de la Centrale côte-à-côte avec les insignes d'un parti de la gauche radicale ou, dans les années 1990, du *Frente Grande*. Le FTNyP subvertit cette coutume en associant sur un même panneau le logo de la CTA et l'iconographie kirchneriste (figures 20 et 21).

[619] Dans ce paragraphe, les phrases entre guillemets sont des extraits du document : Magazine *Frente Tranversal*-CTA, n°7, octobre 2007. Archive Bibliothèque CTA. Archive Bibliothèque CTA.

Figure 20 : Réappropriation symbolique de la CTA par le FTNyP

Quatrième de couverture du Magazine Front Transversal-CTA. L'iconographie associe sur le même cadre l'image du couple présidentiel et le logo de la CTA. Source : Magazine Frente Tranversal-CTA, n°7, octobre 2007. Archive Bibliothèque CTA. Bibliothèque CTA.

Figure 21 : Réappropriation symbolique de la CTA par le FTNyP

Drapeau du FTNyP à l'occasion de son 3ème Congrès National. Sur le bas du drapeau, on observe l'insigne du Front pour la Victoire, étiquette électorale du kirchnerisme, et le logo de la CTA. Source : Magazine Frente Tranversal-CTA, n°7, octobre 2007. Archive Bibliothèque CTA. Bibliothèque CTA.

Une autre initiative qui voit le jour au cours de l'année 2007 est portée par le nouveau Secrétaire Général de la CTA, Hugo Yasky. Cet enseignant prône la constitution de Partenaires Sociaux (*Paritaria Social*). Son but est d'articuler un front multisectoriel qui présenterait au gouvernement un programme de politiques publiques distributives pour réduire les inégalités sociales et élargir le marché intérieur. Dans leurs grandes lignes, la *Paritaria Social* et la Constituante partagent un diagnostic politique similaire : le gouvernement Kirchner a réalisé d'importantes améliorations sociales mais le modèle économique reste à transformer, d'autant plus que face à l'inflation les organisations patronales plaident pour le gel des salaires et des dépenses publiques. Par ailleurs, leurs revendications se recouvrent largement. L'une comme l'autre reprennent les demandes historiques de la Centrale (minimum vieillesse), celles mises en avant par le FRENAPO (allocation emploi et formation, allocation universelle pour les enfants). Hugo Yasky ajoute des propositions visant le développement des PME et les paysans (lignes de financement spécifiques, incitation au regroupement coopératif pour les producteurs, politique douanière protectionniste) ou encore une réforme fiscale qui réduirait la pression sur le salariat et la consommation des classes populaires[620].

La *Paritaria Social* est cependant conçue comme un groupe de pression. Ayant formulé un agenda précis de réformes (la palette d'intervention de la Constituante est beaucoup plus large), elle entend associer une modalité protestataire (des mobilisations) à des négociations avec les équipes gouvernementales. Pour ce faire, ses initiateurs entendent mettre à profit les canaux privilégiés dont dispose la Centrale, et notamment la CTERA. Avec cet autre répertoire d'actions, c'est le sens même du MPSC qui est remis en cause :

> « Un débat interne se cristallise pour savoir si la Centrale doit soutenir la *Paritaria Social* ou la Constituante Sociale. Celle-ci portait une volonté refondatrice axée sur l'*empowerment* des secteurs populaires, sur le modèle d'Evo Morales [en Bolivie]. Le secteur de Yasky avance l'idée de la Paritaire pour discuter de l'amélioration des conditions de travail. Il faut aussi penser que les enseignants ont toujours eu un engagement dans les structures partisanes. Comme Macaluse

[620] Source : CTA (2007). Magazine « *La Paritaria Social está en la calle* ». Édition spéciale, novembre. Archive Bibliothèque CTA. Archive Bibliothèque CTA.

et Maffei qui ont été dans l'ARI. Pour sa part, l'ATE voudrait avoir une structure propre ». (Graciela Iturraspe. Membre des directoires de l'ATE et CTA de *Mar del Plata*. Membre du Directoire CTA Province de Buenos Aires 2006-2010. Députée Nationale 2009-2013. Interview avec l'auteur, visioconférence Paris-*Mar del Plata*, 07 septembre 2019).

Ces projets imbriqués engendrent une concurrence pour obtenir des soutiens en interne (organisations sociales, sections locales, branches), mais aussi auprès des membres des réseaux qui circulent dans le milieu oppositionnel. Les représentants des PME, de la paysannerie, et des organismes de crédit coopératif sont ainsi appelés à se mobiliser dans le cadre de la *Paritaria Social* à la Capitale, mais aussi à participer aux assemblées préparatoires de la Constituante Sociale dans la province de Buenos Aires. Cette dispersion complexifie et ralentit la mise en œuvre de la Constituante.

Si ces projets concurrents entravent la création d'une entreprise politique, des initiatives locales cherchent au contraire à l'accélérer. En l'absence d'un parti national créé par la CTA, certains leaders tentent chacun de négocier localement des ralliements avec les syndicats et mouvements sociaux de la Centrale dans le but de constituer des partis provinciaux. Dans la Capitale fédérale, Claudio Lozano devance les travaux de la Constituante et lance, fin 2006, un *« instrument d'action politique pour gouverner la Ciudad de Buenos Aires »*[621]. Puisque la formation d'une alternative électorale nationale n'avançait pas, *« avec les camarades de la CTA nous avons pris le mandat du MPSC »*[622], explique une dirigeante. Appelé Mouvement pour Buenos Aires (BAPT)[623], l'entreprise compte sur le soutien des directoires de la CTA et de l'ATE Capitale, des coopératives de logement MOI et MTL. Impulsé par un député national et structuré par l'un des pôles le plus important de la CTA, la régionale Capitale, BAPT est la plus visible d'une série d'expériences

[621] Dans ce paragraphe, les phrases entre guillemets sont des extraits du document : Magazine Hacia el Movimiento por Buenos Aires, octobre 2006. Archive Bibliothèque CTA. Archive Bibliothèque CTA.

[622] Laura García TUÑÓN. Secrétaire de Formation CTERA (1999-2005) puis CTA CABA (2000-2008). Secrétaire d'Égalité, genre et opportunités CTA Nationale (2006-2010). Législatrice ville de Buenos Aires 2009-2013. Interview avec l'auteur, CABA, 07 octobre 2015.

[623] D'ici la formalisation juridique du parti l'appellation changera à Buenos Aires pour Tous (Buenos Aires para Todos, BAPT).

qui tentent, dans les provinces, de mener la Centrale vers l'arène électorale. À Neuquén (2005) puis à Missiones (2006) les antennes régionales de la CTA s'impliquent déjà dans des coalitions partisanes multisectorielles[624]. Dans ces trois cas, c'est le degré de cohésion des directoires qui permet d'investir le champ politique. Les syndicalistes expérimentent à l'échelle locale le modèle qui pourrait inspirer la construction du parti de la Centrale.

Ces multiples initiatives montrent que les différents secteurs de la CTA se livrent une bataille pour la définition du sens et du mode d'intervention du Mouvement Politique, Social et Culturel. La Constituante Sociale repose sur une définition polysémique, ses contours restent flous, ou, au moins, non explicités. Dans quelle mesure la réalisation de la première rencontre nationale de la Constituante Sociale est-elle parvenue à dissiper ces doutes et façonner enfin une entreprise politique collective ? C'est ce que nous allons voir maintenant.

5.3. Constituante Sociale : l'institution rituelle du projet politique

Deux ans et demi de préparations et de négociations ont été nécessaires pour la réalisation de la Constituante Sociale. Le temps e ficeler les arrangements politiques au sommet de la CTA, mais aussi dans les provinces où il a fallu également contrer les résistances des secteurs pro-Kirchneristes. Deux ans et demi au cours desquels De Gennaro et ses collaborateurs ont parcouru le pays pour remobiliser des réseaux, pour réactiver les loyautés et au cours desquels des assemblées préparatoires,

[624] Dans les deux cas, les entreprises électorales voient le jour à l'occasion de scrutins extraordinaires convoqués pour reformer les chartes constitutionnelles provinciales. À Neuquén, l'Union des Neuquinos (UNE) postule le Secrétaire général de l'ATE provinciale (Julio Fuentes). Le parti récolte 15% des voix en élisant cinq députés conventionnels. Par la suite, l'UNE obtient des scores plus faibles mais parvient à obtenir des sièges dans le conseil provincial. En 2011, les secrétaires généraux de l'ATE et de la CTA divergent sur la stratégie électorale à adopter et le parti est fissuré. Un secteur rejoint le parti kirchneriste (FPV). À Missiones, une large coalition électorale (Front pour l'Unité et la Dignité) se forme pour faire barrage aux ambitions du gouverneur provincial. Le FUD regroupe une partie de la CTA, de la CGT, des organisations agraires, écologistes et la pastoral sociale avec différents partis politiques (PS, PC, ARI et des fractions du PJ et de l'UCR). Portant la candidature d'un évêque, le front arrive en tête avec 56% des voix. La liste du gouverneur, soutenue par Kirchner, essuie une défaite cuisante. Néanmoins, après l'élection l'alliance multipartisane et multisectorielle est dissoute. Sources : Página/12, édition du 14/05/2007. *« La CTA comienza a testar su capacidad electoral »* et entretiens de terrain avec des informateurs privilégiés.

locales et provinciales, ont été organisées. Fin octobre 2008, 150 autocars ont acheminé à Jujuy plus de 8.800 délégués venus de tous les coins du Pays. Ils représentent plus de 680 organisations sociales et 700 communes : clubs, centres culturels, radios communautaires, communautés et groupes religieux, coopératives de logement, mouvements écologistes, associations de défense des droits de l'homme, de chômeurs, des peuples autochtones, syndicats. Y sont aussi présents 48 observateurs internationaux venus d'Amérique latine et d'Europe[625].

Acte politique par excellence, la Constituante rassemblent des leaders dont les organisations interagissent dans le milieu oppositionnel de la CTA. Y sont venus les dirigeants du PS, du PC, du PH. Participent notamment le cinéaste Fernando Solanas (PSur) et le Maire de Moron Martín Sabbatella (Nouvelle Rencontre) dont la présence a été particulièrement mise en valeur dans les annales de la Constituante[626]. Les actes publiées après la mobilisation présentent des personnalités comme Claudio Lozano et Marta Maffei tantôt comme dirigeants syndicaux, tantôt comme représentants de partis politiques (BAPT et SI respectivement), signe que leur multipositionnalité est ostensiblement affichée au cours de l'activité. De même les dirigeants de l'ATE et de la CTA de Neuquén se présentent en même temps comme membre du parti UNE.

L'événement est un moment clé dans l'histoire de la CTA. La Constituante marque le passage vers un nouveau temps de l'organisation collective, celui de la concrétisation du Mouvement Politique, Social et Culturel. En tant que tel, il a été soigneusement conçu jusqu'aux moindres détails. Chaque étape, de la cérémonie d'allumage du feu qui renoue avec les racines amérindiennes, jusqu'aux rassemblements des militants, tout en passant par les commissions de travail, compose un récit à forte portée symbolique (figure 22 à 27). Dans leurs témoignages, les militants évoquent souvent la force « mystique » qui émane de la

[625] CTA (2008). « Magazine Hacia una Constituyente Social en la Argentina. Debate y participación para un proyecto de Nación ». Archive, Bibliothèque CTA.

[626] Les cahiers de la Constituante accordent une place éminente à Martín Sabbatella et Pino Solanas. Parmi les dirigeants politiques présents ils sont les seuls à avoir fait l'objet d'un encadré de la publication, chacun occupant un quart de la page illustré par leur portrait. Source : CTA (2008). « Magazine Hacia una Constituyente Social en la Argentina. Debate y participación para un proyecto de Nación ». Archive, Bibliothèque CTA.

Constituante. On peut donc la qualifier de rituel d'institution entendu ici comme une opération solennelle d'assignation d'une nouvelle essence et de nouvelles compétences aux acteurs, individuels et collectifs[627].

Puisque la Constituante a eu lieu avant notre travail de terrain, la reconstitution des événements s'appuie sur la presse syndicale et le visionnage du documentaire réalisé par la CTA. Nous avons également visité la Maison de la Coordination de la Constituante à Buenos Aires[628], dont l'iconographie participe à la mise en récit de l'évènement. Ces matériaux nous ont permis de reconstituer l'ambiance de la mobilisation, et de recueillir des témoignages et des discours prononcés à chaud par les acteurs. Ces sources secondaires posent le problème des conditions de leur production et de la sélection de la parole. Elles tendent à effacer les divergences, les moments de dispute et à livrer un récit homogénéisant. Nous avons essayé de contrôler ces biais de deux façons, d'une part en nous appuyant sur le croisement des informations, dont seule une partie est mobilisée ici comme les extraits d'entretiens. Nous nous sommes surtout concentré sur la problématisation du sujet, en analysant d'autre part la ritualisation de la mobilisation, donc l'effort de mise en récit de l'événement, en laissant de côté la question de l'efficacité du travail d'unification symbolique.

5.3.1. Se sentir membre d'un projet collectif : théâtralisation et façonnage de la communauté instituée

Opération essentielle pour tout parti politique, la Constituante sociale opère une démarcation de la communauté qu'il s'agit de représenter. À travers la (re)production de principes de différenciation du monde social, elle façonne symboliquement le milieu social dont le parti entend porter la parole, tout comme le collectif militant qui s'y engage.

[627] Bourdieu (2001, p.179).

[628] La *Casa de la Coordination de la Constituyente Social* est localisée dans le quartier de San Telmo, dans la Capitale Fédérale (Av. Chacabuco 917). Visite réalisée le 30 septembre 2013.

L'entreprise entend représenter le *« mouvement populaire »*, c'est là son « territoire de chasse » dirait Panebianco[629]. Elle ne s'adresse ni à une classe sociale en particulier, ni à une communauté identitaire (religieuse, ethnique, culturelle) mais à l'ensemble hétéroclite *« d'habitants, de secteurs sociaux, et d'expériences collectives »* qui partagent une condition commune, celle d'avoir été *« atteints par les projets capitalistes et néolibéraux »*[630]. La représentation de cette nébuleuse est à la fois revendiquée par l'entreprise et incarnée par la composition de ses réseaux militants. Cette dualité sera sans cesse rappelée lors des campagnes électorales, en tant que source de légitimation (voir chapitre 6).

On retrouve ici l'un des piliers constitutifs de l'entreprise culturelle de la CTA : l'unification symbolique des différentes « victimes » du modèle néo-libéral. En ce sens, l'enjeu de la Constituante porte sur la réactivation des mécanismes d'homogénéisation identitaires ébranlés après le départ de la FTV. En choisissant la province de Jujuy comme lieu d'accueil de la mobilisation, les promoteurs inscrivent l'unité symbolique de la classe travailleuse dans l'espace urbain et sur un même site d'interaction[631]. Située dans le nord-ouest, la province concentre en effet une population doublement invisibilisée par la pauvreté et par son origine ethnique (majoritairement des Amérindiens *Kollas*)[632]. Selon les termes d'un dirigeant de la Centrale, *« Jujuy symbolise la province qui a le plus souffert, la plus oubliée, la plus marginalisée »*[633]. Dans ce territoire socialement et géographiquement délaissé surgit un important mouvement de défense des peuples autochtones. Affiliée à la CTA, la Tupac Amaru[634] est devenue, avec ses plus de 70 000 membres, l'une des

[629] Panebianco (2009).

[630] CTA (2008). « Magazine Hacia una Constituyente Social en la Argentina. Debate y participación para un proyecto de Nación ». Archive, Bibliothèque CTA.

[631] Dans ce paragraphe, notre analyse s'inspire de la démarche ethnographique de compréhension des meetings de fin de campagne d'Hélène Combes (2009).

[632] En 2009, Jujuy compte 17,1 % de personnes en situation de pauvreté et 4,6 % dans l'indigence (soit des taux 4,6 et 1,1 points plus élevés que dans le grand Buenos Aires). Son Indice de Développement Humain en 2006 est de 0,797 (contre 0,869 dans la Capitale et 0,818 en moyenne nationale). En comparaison avec l'ensemble du pays, elle se situe dans le quart inférieur (16^{e} sur 24). Sources : DIPEC (2012). « *Anuario estadístico provincia de Jujuy* ». PNUD (2009). « *Aportes para el desarrollo humano en Argentina* ».

[633] Témoignage d'un dirigeant non identifié. Documentaire « El poder está en nosotros. Hacia una constituyente social en la Argentina », réalisé par Miguel Pereira. Argentine, 2009, 39 minutes.

[634] À l'instar de la FTV à La Matanza, l'organisation territoriale Tupac Amaru témoigne du rôle des organisations syndicales dans l'articulation des mouvements sociaux, mais aussi des relations ambivalentes entretenues avec la CTA et le kirchnerisme. L'organisation est fondée en 1999 avec le soutien de l'ATE locale, avec l'ouverture

organisations les plus importantes après le départ de la FTV. En faisant de la Tupac Amaru l'hôte de la Constituante, les dirigeants de la CTA entendent rapprocher *« différentes expériences populaires »* pour qu'elles puissent *« se voir et se reconnaître »*[635]. Hébergés dans les logements sociaux construits par la coopérative, nourris par ses cantines populaires, découvrant sur place son atelier de travail, l'école ou le centre communautaire, les militants *« paysans, ceux [d'autres] organisations de peuples autochtones, des travailleurs et des classes moyennes »* [636] appréhendent leur cadre de vie en partageant une sociabilité commune le temps de la rencontre. Ces interactions vécues, relayées, filmées, photographiées, sélectionnées, confèrent au moment une forte charge affective et contribuent à la construction de l'esprit militant. Voilà par exemple ce qu'en dit un participant :

> « Il y a un côté mystique à aller jusqu'à Jujuy, être logé dans le petit village construit par la coopérative. Se promener dans ce petit village, partager le repas ensemble et tout. Le soir, on dînait sur un terrain sportif couvert de drapeaux de la Tupac Amaru. Et les gars de la Tupac Amaru chantaient, dansaient là-bas. Tout ça génère une mystique. Quand on se déplaçait, nous avions nous aussi nos bannières, on marchait parmi les gens du village. Après tu demandais aux gens de t'envoyer les photos. Tu les reçois, les découpes, fais des montages. En tout, il y a un certain esprit festif, militant et idéologique. Il y a une mystique. » (Martín

---

d'une soupe populaire à l'attention des enfants. Elle ressemble beaucoup aux autres organisations de chômeurs qui fleurissent au même moment en Argentine, mais affiche également des revendications ethniques, au sens de la défense et de la promotion des racines culturelles des peuples amérindiens, dont descendent la majorité de ses membres. L'organisation de quartier change d'envergure à partir de 2004, quand elle bénéficie de fonds du programme d'urgence d'aide au logement mis en place par le gouvernement Kirchner. En 2008, la coopérative de logement est un acteur à part entière dans l'urbanisation des quartiers défavorisés, avec la construction de 1500 logements sociaux dans différentes localités de la province de Jujuy. Le principal ensemble résidentiel compte un centre éducatif, un centre de santé, une garderie communautaire et un terrain de sport. Par ailleurs, la Tupac Amaru a développé sa coopérative en ouvrant une usine de matériels de construction et un atelier textile. Celui-ci, avec 240 travailleurs, approvisionne la communauté ainsi que le commerce local et des commandes publiques (Ministère de Développement Social). CTA (2008). « Magazine Hacia una Constituyente Social en la Argentina. Debate y participación para un proyecto de Nación ». Archive, Bibliothèque CTA. Étant donné le modèle de financement de la coopérative, des liens étroits ont été tissés avec le gouvernement national. D'après les données avancées par la presse, la coopérative gère 200 millions de pesos en 2009. En avril 2008, la Présidente Cristina Kirchner inaugure l'atelier textile. Source : El Clarín, édition du 25/10/2009. « *Milagro Sala : una comandante K que controla más de $200 millones* ».

[635] Claudio Lozano, Directeur de l'Institut d'études et de formation CTA. Témoignage. Documentaire « El poder está en nosotros. Hacia una constituyente social en la Argentina », réalisé par Miguel Pereira. Argentine, 2009, 39 minutes.

[636] Hugo Yaski, Secrétaire Général CTERA. Secrétaire Général CTA Nationale. Témoignage. Documentaire « El poder está en nosotros. Hacia una constituyente social en la Argentina », réalisé par Miguel Pereira. Argentine, 2009, 39 minutes.

Brunas, militant et conseiller en communication du groupe législatif BAPT-UP. Interview avec l'auteur, CABA, 28 août 2013).

La mise en valeur du travail militant et des acteurs comme sujets de la lutte sociale constitue un rouage essentiel dans l'assemblage du collectif : *« nous sommes tous en train de lutter pour la transformation sociale »*[637]. En ce sens, les commissions de travail procurent un espace de partage d'expériences et, par-là, de reconnaissance de la contribution de chaque organisation au projet commun. Dans la programmation des journées, ce moment de discussion collective apparaît comme un temps fort. Ces réunions doivent faire émerger les priorités politiques et définir les actions et les stratégies institutionnelles à entreprendre. De même qu'elles servent à faire émerger de nouvelles idées, ces séances de travail sont aussi des rites politiques. Premièrement, à travers la scénarisation de la participation : les chaises rangées en cercles, la co-construction des posters, la parole « ouverte » à tous, les échanges « horizontaux » mettent en scène l'exercice de la démocratie directe qui constitue le cœur du discours de la Constituante (figure 22 à 27). Deuxièmement, elle apparaît comme la consécration de la vision politique et de la feuille de route (re)produites tout au long des assemblées préparatoires et, surtout, de la trajectoire même de la CTA, car les revendications synthétisées dans le document final reprennent majoritairement celles défendues depuis longtemps par la Centrale. Pour preuve, elles affichent une grande ressemblance avec les demandes formulées plus tôt par la *Paritaria Social*.

Le façonnage de la communauté passe également par la théâtralisation du collectif, aussi bien en termes d'expérience vécue par les participants que par sa mise en récit lors des restitutions de la presse syndicale. Sur les 93 clichés publiés dans les cahiers de la Constituante, 86 % représentent des groupes militants, leurs drapeaux, ou des vues panoramiques des rassemblements[638]. À deux reprises, les

[637] Hugo Yaski, Secrétaire Général CTERA. Secrétaire Général CTA Nationale. Témoignage. Documentaire « El poder está en nosotros. Hacia una constituyente social en la Argentina », réalisé par Miguel Pereira. Argentine, 2009, 39 minutes.

[638] Dans cette économie symbolique, les portraits correspondent à 14 % à des illustrations. Sur ce segment figurent des dirigeants d'organisations sociales et religieuses (autour de 40 %), des dirigeants de la CTA, fondamentalement nationaux (30 %), des syndicalistes multipositionnés dans le champ politique (15 %) et des dirigeants partisans (15 %). Source : CTA (2008). « Magazine Hacia una Constituyente Social en la Argentina. Debate y participación para un proyecto de Nación ». Archive, Bibliothèque CTA.

milliers de délégués venus à la Constituante ont été rassemblés pour les cérémonies d'ouverture et de clôture selon une liturgie en trois actes (arrivée des délégations en défilé, discours solennels et, à la fin, contemplation). Celle-ci mettait en scène l'identité propre aux groupements militants, objectivait leur appartenance à un effort commun et promouvait l'interaction avec le leader. L'enjeu de la cérémonie n'est pas tant de gommer les différentes cultures militantes, mais plutôt de les mettre en cohérence. Il s'agit en quelque sorte d'assembler une mosaïque en juxtaposant des fragments multiformes et multicolores. L'externalisation des identités à travers les drapeaux, les insignes et les couleurs, participe à rendre visibles des groupements. Dans le même temps, plusieurs types d'interactions objectivent leur appartenance à la grande communauté : les chants militants entonnés collectivement, les mots d'ordre ou le rythme des tambours, mais aussi l'émotion qui se dégage de la foule, la sensation qu'une énergie traverse tous les participants. C'est dans cette ambiance que les discours adoptent une rhétorique mystique :

> « Je ne suis pas certain de savoir ce qu'est la Constituante. Toutefois, *je sens* que pour que nous assumions la responsabilité de ne plus déléguer nous avons besoin de *nous montrer, de nous voir, de nous vouloir, de nous confier*. De prendre conscience de notre propre pouvoir. Malgré le fait qu'ils essayent de nous casser, nous sommes là pour démontrer, de jour en jour, que *nous travaillons à la construction d'un contre-pouvoir populaire*. Et pour pouvoir y croire, il faut le voir. La Constituante, il fallait la voir. C'est pour cela que nous sommes venus par milliers, que nous avons parcouru des kilomètres et des kilomètres. *Pour nous rencontrer, nous connaître, nous aimer.* » (Víctor De Gennaro, Ex-Secrétaire général CTA Nationale. Discours prononcé lors du meeting d'ouverture de la Constituante Sociale à Jujuy, 24/10/2008[639])

L'efficacité symbolique du discours ne repose pas sur une supposée « force illocutoire, performative »[640]. D'une part, il procure une expérience holistique. Les mots activent la cognition en rappelant les défis et le quotidien de l'action militante (*« travailler dans la construction du pouvoir populaire », « assumer une responsabilité »*). Ils stimulent des réactions physiques (applaudir, siffler, scander des

[639] Source : Documentaire « El poder está en nosotros. Hacia una constituyente social en la Argentina », réalisé par Miguel Pereira. Argentine, 2009, 39 minutes.

[640] Bourdieu (2001, p.185).

mots d'ordre, s'embrasser). Surtout, ils affirment leur vision des enjeux en s'appuyant sur l'expression de sensations et d'émotions : *« je sens que nous avons besoin »,* de *« se voir »*, *« se vouloir »*, *« confier »*, *« s'aimer »*. C'est à travers la mobilisation de ces multiples dimensions que le rituel et la parole contribuent « à la création d'un sens de solidarité, d'un sens d'existence de la communauté et de son identité »[641].

Pour que le discours suscite l'émerveillement, l'enthousiasme, pour qu'il émeuve les militants, il faut bien sûr que les conditions de production sociales de la reconnaissance du rite soient réunies. De Gennaro est le détenteur du « skeptron », c'est-à-dire la personne légitime, « connue et reconnue comme habilitée et habile »[642] à unifier symboliquement le collectif. Lorsque la parole tourne, quand une Mère de la *Plaza de Mayo* s'adresse aux militants, elle prête une force morale au récit en cours de construction par le leader. Toutefois, cette opération n'est possible que parce qu'elle s'appuie sur l'existence chez les militants de dispositions sociales à connaître et à reconnaître l'autorité du leader à produire le groupe. De même, l'allocution ne peut éveiller des sentiments et susciter l'effervescence des acteurs qu'à condition d'activer des valeurs et des représentations sociales intériorisées, car en dernier ressort, « la croyance de tous, qui préexiste au rituel, est la condition d'efficacité du rituel. On ne prêche que des convertis »[643]. Pour marquer enfin ce moment de mystique collective, le rituel est parachevé par un feu d'artifice. L'acte de magie sociale se termine par un moment de contemplation collective.

5.3.2. Consécration de l'entreprise, onction des croyants

Pendant les deux jours du rassemblement, le mystère est entretenu sur la nature et les objectifs de la Constituante. *« Je ne suis pas certain de savoir ce qu'est la Constituante »,* répète De Gennaro à plusieurs reprises. Il s'agit d'un secret de polichinelle, tant la possibilité de franchir le pas vers la politique partisane est omniprésente. Dans le document de synthèse de la Constituante, on trouve la formalisation de la stratégie institutionnelle poursuivie par les entrepreneurs. La prochaine étape consiste ainsi en la construction *« du pouvoir populaire sous la*

[641] Faucher (2015, p.803).

[642] Bourdieu (2001, p.166).

[643] Bourdieu (2001, p.185).

forme d'un mouvement politique national »[644]*,* c'est-à-dire a *« construction du mouvement comme un outil de participation dans chaque territoire pour affronter la politique afin de créer un nouveau type d'institution fondé sur des mécanismes de participation populaire tels que les plébiscites, les référendums et le budget participatif »*. Le format de cet outil de protestation politique est donc celui d'un parti politique mais, étant donné que des initiatives locales, à Buenos Aires et Neuquén, ont devancé la construction d'une organisation nationale, le texte évite de *« produire des divisions ou des disputes au cours du processus »* en affirmant la volonté de *« mettre à profit les instruments d'intervention institutionnels déjà existants »*. Concrètement, l'entreprise prendra la forme d'une confédération de partis[645].

Ensuite, la feuille de route est calée sur le calendrier électoral. Pendant les mois de mars et d'avril, des Constituantes locales et provinciales sont annoncées pour aboutir à un congrès national constituant à la fin du premier semestre de 2009. Tout doit être en ordre de marche pour les élections législatives d'octobre.

Puisque tout semblait avoir été bien amorcé, on aurait pu s'attendre à ce que le rituel de la Constituante fût parachevé par une véritable apothéose. Après trois heures de présentation des conclusions formulées par chaque commission, devant plus de vingt mille militants rassemblés spécialement pour l'occasion, la nature mystérieuse de la Constituante serait enfin dévoilée : un mouvement politique national outillé pour disputer les élections, seul moyen de forger de nouvelles institutions, de s'autogouverner et de diriger un projet politique propre[646]. Or, contre toute attente, rien ne s'est passé comme prévu.

---

[644] Dans ce paragraphe, les phrases entre guillemets sont des extraits du document : CTA (2008). « Magazine Hacia una Constituyente Social en la Argentina. Debate y participación para un proyecto de Nación ». Archive, Bibliothèque CTA.

[645] Graciela ITURRASPE. Membre des directoires de l'ATE et CTA de *Mar del Plata*. Membre du Directoire CTA Province de Buenos Aires (2006-2010). Députée Nationale (2009-2013). Interview avec l'auteur, visioconférence Paris-*Mar del Plata*, 07 septembre 2019.

[646] CTA (2008). « Magazine Hacia una Constituyente Social en la Argentina. Debate y participación para un proyecto de Nación ». Archive, Bibliothèque CTA.

Certes, le discours de clôture marque solennellement le passage vers un nouveau mode d'intervention politique, mais la révélation est livrée à travers une parabole. La nature partisane de la Constituante n'est jamais évoquée directement mais par des allusions et l'évocation d'un devoir moral :

> « Il fallait apprendre et on a appris. On *n'a pas délégué la capacité de construire notre propre pouvoir*. C'est *cela que nous sommes venus faire* dans cette Constituante. *Nous retrouver*. *Confier*. Nous sommes enracinés dans tout le pays, depuis le début de notre histoire jusqu'à ce jour. Le meilleur de nos traditions est ici. *Il nous faut coaguler*. *Nous devons être capables d'avancer*. Je le dis en toute clarté, camarades, parce que je sens qu'*aujourd'hui nous avons fait un grand saut dans la construction sociale et politique de nos mouvements populaires*. Et *j'espère que nous pourrons le faire pour notre nation en souffrance*. Je l'espère. » (Víctor De Gennaro, Ex-Secrétaire général CTA Nationale. Discours prononcé lors du meeting de clôture de la Constituante Sociale à Jujuy, 25/10/2008[647]).

Pourquoi un discours aussi alambiqué ? Pourquoi la fondation du parti n'est-elle pas solennellement déclarée ? Pourquoi le leader n'est-il pas acclamé ou élu comme chef du parti ? Il est peu probable que les promoteurs de ce grand rassemblement, qui a demandé un si grand effort logistique, financier et symbolique ne le souhaitaient pas a priori. Notre enquête n'a pas obtenu de réponse directe à ce sujet, mais l'on peut formuler une explication plausible en suggérant que oui, la Constituante a été pensée comme un rituel d'institution, à la fois d'un projet de transformation sociale et d'un parti politique. Néanmoins, cette consécration n'a pu être que partielle et tacite. Entre son lancement et sa réalisation, les conditions de réussite ont en effet été perturbées par la polarisation sociale entre kirchnerisme et anti-kirchnerisme à partir de la question de la taxation des exportations agricoles.

D'emblée, ce contexte a renforcé la position de blocage occupée par la CTERA. D'après un haut dirigeant de l'ATE, *« ce secteur a toujours regardé de travers la Constituante. Ils ont toujours campé sur la position qu'ils ne faisaient pas partie de la*

[647] Source : Documentaire « El poder está en nosotros. Hacia una constituyente social en la Argentina », réalisé par Miguel Pereira. Argentine, 2009, 39 minutes.

construction électorale »[648]. S'y ajoute la tension provoquée par l'invitation faite au dirigeant de la Fédération Agraire de participer à la Constituante[649]. Partenaire de la première heure de la Centrale et promotrice du FRENAPO, la FAA était le lien essentiel de la CTA avec le monde rural. En tant que telle, la fédération pourrait constituer le relai du nouveau parti dans la paysannerie, mais son dirigeant est devenu *persona non grata* pour l'aile kirchneriste, à cause de son implication dans les mobilisations contre le gouvernement en 2008. La dirigeante de la Tupac Amaru elle-même refuse qu'il vienne au rassemblement. Enfin, à la veille de l'ouverture de la Constituante à Jujuy, Edgardo Depetri donne une conférence de presse à Buenos Aires au cours de laquelle il lance un appel aux organisations sociales et syndicales pour raffermir la base d'appui du gouvernement en vue des élections législatives de l'année prochaine[650]. Le conflit contre les intérêts agraires a donc transformé les divergences préexistantes au sein de la CTA en un véritable clivage.

Les peurs à affronter qu'évoque le leader dans son discours de clôture font implicitement référence au contexte d'incertitude dans lequel se déroule le rassemblement :

> « Il faut affronter la *peur*. Non seulement la *peur* que nous a laissée la dictature. Le génocide de 516 ans [provoqué par la Conquête de l'Amérique] et le génocide d'un peu plus de trente ans. Il faut affronter cette *peur* que nous avons dans nos tripes. Il faut s'efforcer à l'affronter. Il faut affronter la *peur* de l'équivoque. Il faut affronter la *peur* de perdre. Il faut affronter la *peur* de l'incertitude. » (Víctor De Gennaro, Ex-Secrétaire général CTA Nationale. Discours prononcé lors du meeting de clôture de la Constituante Sociale à Jujuy, 25/10/2008[651]).

[648] José Luis Matasa. Secrétaire général ATE Capitale (2011-2015). À l'époque, Secrétaire de presse ATE Nationale (2007-2011). Interview avec l'auteur, CABA, 16 octobre 2013.

[649] Source : Página/12, édition du 26/10/2008. « *Nunca más el hambre en la Argentina* ».

[650] Le message est sans ambiguïté : « la tâche, aujourd'hui, est de soutenir le processus de changement commencé en 2003 pour l'approfondir encore plus ». Source : Página/12, édition du 23/10/2008. « *Esta etapa requiere la unidad* ».

[651] Source : Documentaire « El poder está en nosotros. Hacia una constituyente social en la Argentina », réalisé par Miguel Pereira. Argentine, 2009, 39 minutes.

Le leader sépare ceux qui sont prêts à *« avancer »* vers la nouvelle entreprise, à *« apprendre »*, à *« confier »*, à faire le *« grand saut »*, de ceux qui se laisseraient paralyser par la *« peur »*, qui ne l'affronteraient pas. Au-delà de la dramatisation du récit, le recours au lexique eschatologique (*« peur »*, *« génocide »*) pèse lourdement sur la définition de ceux qui restent hors du groupe et stigmatise ceux qui, au sein de la CTA, manquent de courage. Le conflit social de 2008 a creusé le fossé séparant croyants et non-croyants, chaque camp étant attaché à sa propre foi : pour les entrepreneurs de la Constituante, la croyance dans le bien-fondé de la reconversion partisane, pour les dirigeants de la CTERA et du FTNyP, la foi en Nestor et Christina Kirchner. Chaque camp se veut investi d'une mission exceptionnelle : construire le véritable pouvoir des classes populaires. La clôture de la Constituante vient entériner, symboliquement, ces positions irréconciliables.

En définitive, nous pouvons définir la Constituante Sociale à la fois comme un processus de réactivation du projet politique du MPSC, pendant les réunions et les assemblées préparatoires, et comme un rite d'institution (la rencontre nationale à Jujuy). En tant que processus, elle constitue la plus importante initiative politique lancée par la CTA depuis le FRENAPO. Elle porte à la fois une utopie, la refondation de la nation sous un nouveau modèle démocratique, et la création d'un instrument d'action politique, un parti, même si cette qualification est soigneusement évitée. Pour ce faire, elle suit une démarche multisectorielle dans la continuité des actions menées par la CTA par le passé. Cette fois cependant, le périmètre du milieu oppositionnel est plus resserré en raison de la reconfiguration de l'espace des mouvements sociaux induite par le kirchnerisme. Certes, la Centrale parvient à rassembler une nébuleuse d'organisations à Jujuy, mais elles sont essentiellement de petite taille et à ancrage principalement local. Les principaux partenaires qui avaient soutenu des projets antérieurs (FTV, FAA, IMFC) ont pris leurs distances. Du côté du champ politique, la fragmentation des partis de centre gauche rend l'articulation plus instable, en raison des stratégies croisées et des intérêts concurrents.

En tant que rituel, la Constituante apparaît essentiellement comme un construit symbolique remplissant trois fonctions : premièrement, la légitimation du projet politique, entendue comme le travail de mise en cohérence de l'entreprise avec

l'histoire des luttes et des revendications portées par la Centrale, mais aussi avec sa culture organisationnelle, et notamment son principe d'autonomie, d'où la place accordée à la discussion préalable des propositions dans les territoires et à la scénarisation de la participation lors de l'évènement. Deuxièmement, à travers cette mise en cohérence le rituel habilite le leader à changer de rôle. Autrement dit, il opère l'adéquation de l'illusio qui lui permet de revendiquer un nouveau type de leadership. Troisièmement, il a suscité une importante mobilisation des militants. En offrant une expérience holistique, à la fois émotionnelle, cognitive et physique, la Constituante a créé une mystique dans laquelle l'engagement des croyants s'est ressourcé et affermi. Les entrepreneurs sont ainsi outillés pour tenter leur reconversion dans l'arène partisane.

Figures 22 : Cérémonie d'allumage du feu

La nuit tombée, le rite d'ouverture de la Constituante se poursuit avec une cérémonie qui fait appel à la cosmogonie amérindienne.

Habillés en costumes rituels, portant les sceptres et les colliers deupouvoir, les prêtres Kolla conduisent les dirigeants syndicaux au local du bûcher sacré, entouré par des rangées de délégués. Au son de l'ocarina, le feu est allumé. Tous sont invités à s'embrasser en geste de fraternisation.

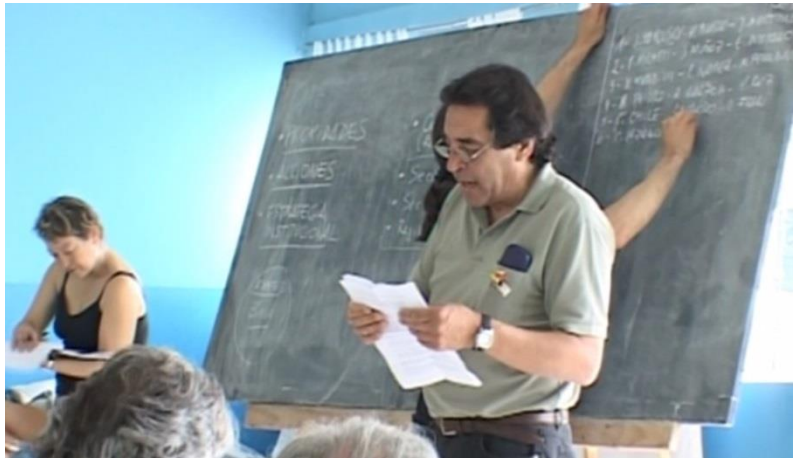
Milagro Sala, de la Tupac Amaru, est le seul dirigeant à prendre la parole : « Que la Pachamama nous donne la force, nous protège, nous maintienne unis. Qu'elle nous apprenne à vivre comme vivaient nos ancêtres, dans le respect, le soin mutuel, le partage. Que nous perdions l'égoïsme et puisons redevenir l'Amérique une nouvelle fois. Sans divisions, sans frontières ».

L'évocation de la cosmologie amérindienne symbolise le retour enchanté aux racines du peuple. Elle représente la volonté de refonder la nation sur de nouvelles bases, rendant visible et valorisant la culture et l'autonomie des peuples autochtones.

La cérémonie ajoute une aura de magie spirituelle à l'opération de magie sociale qu'est le rituel de la Constituante.

Source : captures d'écran du Documentaire « El poder está en nosotros […] »., Pereira, 2009.

Figures 23 : Scénarisation de la participation des délégués à la priorisation de l'agenda politique pendant les commissions de travail



Les chaises rangées en cercles, la co-construction des posters, la parole « ouverte » à tous et les échanges « horizontaux » mettent en scène l'exercice de la démocratie directe qui constitue le cœur du récit de la Constituante. Source : captures d'écran du Documentaire « El poder está en nosotros […] »., Pereira, 2009.

Figures 24 : Défilés et rassemblement : la frénésie du collectif militant

Les rassemblements et les défilés offrent l'occasion de donner à voir les identités des groupes militants et leur reconnaissance mutuelle. « Nous avions besoin de nous voir » répète De Gennario à maintes reprises. Le collectif est scénarisé, telle un mosaïque, par la juxtaposition de fragments multiformes et multicolores de drapeaux, bannières et insignes. Ce sont des moments de frénésie qui se dégagent, de l'émotion, une sensation d'énergie qui traverse tout le monde. Source : captures d'écran du Documentaire « El poder está en nosotros […] »., Pereira, 2009.

Figures 25 : Fête, commémoration, contemplation

L'ambiance festive, la convivialité des repas, l'entre-soi militant, « tout cela génère une mystique » nous expliquait un militant.

À la fin du discours de clôture s'ouvre une véritable fête. Des fumigènes et des feux de Bengale colorés sont allumés. Les militants chantent leur volonté de changement politique : « Nous ne voulons plus de mensonges, nous ne voulons plus de trahisons ! Nous voulons un mouvement… pour la libération ! » Ce chant est entonné à chaque meeting politique.

Le feu d'artifice suscite l'émerveillement, invite à la contemplation. Il renforce l'atmosphère enchantée du moment.

La Constituante Sociale renforce et raffermit l'engagement des croyants dans le projet politique.

Source : captures d'écran du Documentaire « El poder está en nosotros […] »., Pereira, 2009.

Figures 26 : Le capital symbolique apporté par les Mères de la Plaza de Mayo contribue à la légitimation du projet de la Constituante Sociale

La Constituante Sociale mobilise partiellement les organisations qui circulent dans le milieu oppositionnel. Ici, l'Association des Mères de la Plaza de Mayo Ligne Fondatrice. Cette association DDHH avait participé au FRENAPO en 2001.

En marchant au milieu du cortège, en animant la foule, en prenant la parole, les Mères de la Plaza de Mayo prêtent leur capital symbolique et leur caution morale à la Constituante Sociale. Elles participent ainsi à la légitimation du projet politique.

À la tribune, le discours de l'une des activistes relie symboliquement la promesse de transformation sociale portée par la Constituante aux luttes militantes des années 1970 :

« Nous croyons que la Constituante Sociale va se transformer en un outil politique et social, qu'elle va nous apporter une réponse à autant de souffrances, de luttes et d'espoirs […], En avant toujours, jusqu'à la victoire (hasta la Víctoria, siempre) ». Keka Hofman, Association des Mères de la Plaza de Mayo ligne fondatrice.

Source : captures d'écran du Documentaire « El poder está en nosotros […] »., Pereira, 2009

.

Figures 27 : L'institution du leader et le façonnement de la communauté

En suscitant une expérience holistique, les prises de parole de De Gennaro activent plusieurs registres simultanément. Elles passent par la dimension cognitive, en rappelant les défis et le quotidien de l'action militante (« travailler dans la construction du pouvoir populaire », « assumer la responsabilité ») ; stimulent des réactions physiques (applaudir, siffler, scander des mots d'ordre, s'embrasser) ; évoquent des émotions : « je sens », « vouloir », « confier », « s'aimer », ou encore « la peur ».

Les prises de parole constituent un élément central de la construction symbolique. Le dernier acte de magie sociale achève le façonnage de la communauté instituée, en départageant les croyants des non-croyants.

En définitive, à travers la mise en cohérence du projet politique avec la trajectoire sociale de la CTA, le rituel habilite le leader à changer d'habits. Dans l'interaction avec la communauté constituée s'opère l'adéquation de l'illusion qui lui permet de revendiquer un nouveau type de leadership.

Source : captures d'écran du Documentaire « El poder está en nosotros […] ». Pereira, 2009.

6. LOGIQUES SYNDICALES ET COURSES ÉLECTORALES : LA DIFFICILE HARMONISATION DE LOGIQUES HÉTÉROCLITES

Symboliquement, la Constituante Sociale marque la bifurcation des itinéraires de l'Association des fonctionnaires et de la Confédération des enseignants, chacune poursuivant un projet politique divergent. Ce chapitre est construit en trois temps. Dans un premier temps, nous allons restituer le dénouement du jeu concurrentiel qui oppose ATE et CTERA entre 2005 et 2009. Au moment où Víctor De Gennaro et une fraction de la Centrale tentent la traversée de la frontière du champ politique, la cohabitation entre les deux syndicats devient impossible. Ensuite, nous décrirons comment le nouveau parti, l'Unité Populaire, se positionne dans l'arène électorale entre 2009 et 2015 ; cette partie, assez descriptive, fournit les éléments factuels que nous analyserons aux chapitres suivants. La troisième section livre quant à elle une vision d'ensemble des reconfigurations du milieu oppositionnel entre 1991 et 2015.

6.1. L'avènement du parti et la scission de la CTA

Dès la semaine qui suit la Constituante Sociale, l'équipe de Víctor De Gennaro prépare le terrain en vue des élections législatives de 2009. L'idée est de constituer un instrument électoral pour porter les propositions entérinées par la Constituante dans le champ politique. Appelée Unité Populaire (UP), l'entreprise consiste dans le regroupement sous une même bannière des partis provinciaux mis en place par des syndicalistes de la CTA (BAPT dans la Capitale, UNE à Neuquén), et dans la création de partis dans d'autres provinces. De Gennaro consacre ses efforts à la construction du parti dans la province de Buenos Aires où il compte sur le soutien de plusieurs

responsables syndicaux notamment de Pablo Micheli (ATE nacionale)[652]. L'ex-secrétaire général de la CTA entend y être tête de liste pour la députation nationale, une façon de lui donner de la visibilité en tant qu'homme politique.

Cependant, l'entreprise est aussitôt confrontée à deux difficultés. La première est l'attaque en règle à laquelle se livre Hugo Yasky, la seconde, la modification du calendrier électoral. Début novembre 2008, à peine une semaine après la Constituante Sociale, Hugo Yasky reçoit à son bureau au siège de la CTA le Maire de Morón, Martín Sabbatella. Homme politique formé au Parti Communiste, cadre intermédiaire du *Frente Grande*-FREPASO dans les années 1990, il en est à son troisième mandat de marie de cette petite commune du grand Buenos Aires[653]. Durant son parcours politique, Sabbatella a fréquemment croisé les réseaux de la CTA[654]. Sa venue à la Constituante a été annoncée par la presse de la Centrale, tout comme, d'ailleurs, celle de Fernando Solanas. La réunion de novembre 2008 avec le patron du syndicat d'enseignants et de la Centrale porte sur les alliances électorales. À la sortie de la rencontre, H. Yaski affirme devant les journalistes que *« Sabbatella doit être candidat à la députation nationale pour porter un projet capable d'unifier cet espace [de centre-gauche] »*[655].

Dans les mois qui suivent, Hugo Yaski et son entourage multiplient les signes en faveur de la candidature du Maire de Morón. À la fin novembre, l'homme politique est accueilli par Pedro Wasiejko, l'un des adjoints de la CTA Nationale, à l'occasion d'une assemblée de mouvements sociaux dans la province de Buenos Aires. En adressant la parole aux participants, M. Sabbatella laisse clairement apparaître la dimension partisane de sa présence et l'appui que lui procure la CTA : *« Avec Hugo Yasky et maints camarades de la Centrale nous sommes en train de parcourir le*

[652] Parmi les dirigeants qui voient l'initiative d'un bon œil : José Rigane (FETERA et Luz y Fuerza Mar del Plata), Víctor Mendibil et Hugo Blasco (Association d'employés de la justice), Eduardo Moyano (FOETRA), Adolfo Fito Aguirre (Coordination de Centrales Syndicales du Cône Sud, ex-dirigeant de l'ATE). Source : Página/12, édition du 22/07/2009. « *Con nuevos proyectos electorales* ».

[653] Source : La Nación, édition du 30/12/2003. *« Martín Sabbatella : otra forma de gestión »*.

[654] En 2006, il participe avec Víctor De Gennaro et Jorge Ceballos du Mouvement Libres du Sud à une table ronde dont le thème est la conjoncture politique. La rencontre a lieu dans le siège du syndicat de presse de la province de Buenos Aires, membre de la CTA. Source : Página/12, édition du 16/11/2006. « *Construcción política popular según De Gennaro, Sabbatella y Ceballos* ».

[655] Source : Página/12, édition du 02/11/2008. « *Los dilemas del centroizquierda* ».

chemin de l'émergence d'une nouvelle force politique et sociale pour transformer la province et le pays »[656]. En mars 2009, Hugo Yaski et Pedro Wasiejko officialisent leur adhésion au parti Nouvelle Rencontre (NE)[657] et prennent officiellement leurs fonctions dans le bureau exécutif[658].

Le tour de force réussi par le dirigeant de la CTERA sape la stratégie que Víctor De Gennaro essayait de mettre en œuvre. Dans cette étape préélectorale où se déroulent des contacts, calculs et négociations, le soutien, ne serait-ce que partiel, procuré par la CTA à l'entreprise de Martín Sabbatella fait pencher la balance en sa faveur. Víctor De Gennaro se voit privé de toute possibilité de distribuer les cartes, c'est-à-dire, de se positionner comme un pivot dans l'articulation d'une coalition de centre-gauche. Hugo Yasky s'apprête à faire barrage à la candidature de son ancien co-équipier, si jamais ce dernier se décidait à concurrencer le Maire de Morón. Concernant l'aile pro-kirchneriste de la CTERA et de la CTA, Martín Sabbatella pourrait rejoindre la majorité kirchneriste une fois entrée au parlement. Ce serait là une tentative de réduire la dépendance du pouvoir exécutif du soutien des députés péronistes plus réticents à accepter le leadership de Cristina Kirchner.

Toutefois, l'entourage de Víctor De Gennaro estime que la partie n'est pas encore jouée : *« Sabbatella est le candidat de Yaski. Mais si Víctor se porte candidat il sera soutenu par 90,1 % de la CTA. Si cela se confirme, il n'est pas sûr Sabbatella que se présente »*[659]. La question doit être tranchée lors de la deuxième Constituante Sociale à Neuquén. Mais les résistances à l'intérieur de la Centrale sont telles qu'une date ne peut être arrêtée. Si les conditions sont réunies, elle pourrait avoir lieu en mai ou juin. Mais l'annonce, à la mi-mars, par la Présidente Kirchner de l'avancement du calendrier électoral change de nouveau la donne. L'élection prévue initialement fin octobre 2009 est fixée au 28 juin.

---

[656] Source : Page officielle du Parti Nuevo Encuentro, billet de presse du 29/11/2008. « *Sabbatella participo de un acto en Alte.Brown* ».

[657] Nuevo Encuentro (Nouvelle Rencontre) est l'entreprise partisane fondée en 2008 par le maire de Morón Martin Sabbatella.

[658] Source : Page officielle du Parti Nuevo Encuentro, billet de presse du 21/03/2009. « *Plenario del EDE* ».

[659] Source : Página/12, édition du 01/02/2009. « *Problemas a la hora de cerrar acuerdos* ».

Le changement des règles du jeu impacte la stratégie de l'Unité Populaire à deux niveaux. Sur le plan des jeux concurrentiels, le parti ne peut plus compter sur la deuxième Constituante pour propulser la candidature de Víctor De Gennaro et tenter de décourager celle de Martín Sabbatella. Par ailleurs, à l'intérieur de la Centrale il est impossible de trouver un accord entre les partis pour organiser l'évènement dans un délai si court, d'autant plus que le temps pour la négociation entre partis pour la formation de coalitions est fortement réduit. Concrètement, il reste un mois pour la formalisation des alliances, la date butoir étant le 28 avril. En outre, sur le plan organisationnel, l'entourage de De Gennaro est pris au dépourvu, comme l'explique cette responsable :

> « À ce moment, nous n'avions pas encore le registre partisan. Nous avions lancé le parti en décembre 2008. Pendant l'été nous avons rassemblé des adhérents et nous étions presque prêts à déposer la demande devant la Justice électorale. Mais avec l'avancement du calendrier, il nous a manqué du temps. » (Graciela Iturraspe. Membre des directoires de l'ATE et CTA de Mar del Plata. Membre du Directoire CTA Province de Buenos Aires 2006-2010. Député Nationale 2009-2013. Interview avec l'auteur, visioconférence Paris-Mar del Plata, 07 septembre 2019)

Le principal prérequis pour la création d'un parti politique est de réunir l'adhésion de 4 ‰ des électeurs inscrits sur les listes électorales dans le district, ce qui équivaut, pour la province de Buenos Aires, à un peu plus de 4000 personnes en 2008[660]. La démarche est réalisée auprès de la Justice Électorale, autorité qui délivre la personnalité juridique de parti politique. Privé du temps nécessaire pour accomplir toutes les formalités, l'Unité Populaire ne peut pas présenter de candidats, compétence exclusive des partis reconnus[661]. Les syndicalistes gardent toujours la possibilité de rejoindre une alliance portée par un parti dûment enregistré, mais en ne pouvant plus se lancer en solo, ils affaiblissent leur capacité de négociation avec leurs partenaires éventuels.

[660] Loi organique des partis politiques 23.298/85 (Articles 7°,14°, 61° et 62°). Selon les registres de la Justice électorale, la province de Buenos Aires compte 10.193.943 citoyens inscrits sur les listes électorales en 2008. Source : Cámara Nacional Electoral (2008). L'adhésion consiste à remplir et signer un formulaire. Les partis argentins ne demandent pas de cotisations à leurs adhérents.

[661] Art. 2°, Loi 23.298/85.

Entravé par les jeux concurrentiels de la CTA, d'une part, et dépourvu de la structure juridique nécessaire d'autre part, le projet de reconversion partisane de Víctor De Gennaro se trouve enrayé. Afin de poursuivre la construction du parti, l'ancien patron de la CTA se voit contraint de renoncer à se présenter aux élections. L'UP finit par nouer un accord avec la Nouvelle Rencontre. Le parti en formation obtient, malgré tout, la deuxième place sur la liste pour laquelle est investie Graciela Iturraspe, cadre intermédiaire de l'ATE et de la CTA provinciale. Au final, Martín Sabbatella est celui qui a réussi à rallier les deux secteurs de la CTA derrière sa candidature et qui fait donc office de leader[662]. De Gennaro, qui a capitulé, est présenté par la presse comme le candidat resté au milieu du gué[663].

Malgré l'affaiblissement de la position de Víctor De Gennaro, la coalition cristallise la volonté mûrie depuis longtemps par une partie de la CTA de co-élaborer avec les réseaux mobilisés dans le FRENAPO, un projet électoral commun. On retrouve dans le regroupement de 2009, outre Sabbatella et l'UP, maintes autres partenaires de ladite mobilisation : le Mouvement Libres du Sud, parti issu de l'organisation territoriale Quartiers Débout, ancienne membre de la FTV et de la CTA dont les leaders avaient, d'ailleurs, encouragé la candidature de Víctor De Gennaro en 2001 ; Solidarité et Égalité (SI), créée par les syndicalistes de la CTERA, après avoir passé par le *Frente Grande*-FREPASO puis par la dissidence de l'ARI ; le Parti Communiste ; enfin, s'y ajoutent les antennes provinciales de l'Association de PME (APyME) et de la Ligue Argentine des Droits de l'Homme (LADH)[664]. Mais cette fois-ci la CTA n'occupe pas la place d'articulateur du réseau, même si son rôle, du fait des actions d'Hugo Yaski, reste important. Elle n'avance pas non plus avec son propre parti du fait de l'absence de consensus interne à ce sujet.

Ces négociations se déroulent parallèlement à celles menées dans la Capitale Fédérale ce qui engendre des jeux croisés entre les deux terrains. Dans la ville de

[662] Source : Página/12, édition du 29/04/2009. « *Sabbatella inscribió su alianza para provincia* ».

[663] Source : Página/12, édition du 15/04/2009. « *Un candidato que se quedó en la gatera* ».

[664] Les présidents de ces deux organisations (Octavo Guadalupe Godoy pour la LAPDH et Francisco Dos Reis pour l'APyME) occupent les 8° et 9° places dans la liste. Leurs chances d'être élus sont très maigres, mais leur présence dans le liste illustre l'articulation de la coalition électorale avec des organisations sociales qui circulent dans les réseaux de la CTA. Source : Page officielle du Parti Nuevo Encuentro, billet de presse du 09/05/2009. « *Sabbatella encabezara la lista de Nuevo Encuentro* ».

Buenos Aires, les syndicalistes disposent déjà de leur parti formalisé (BAPT). Surtout, l'entreprise reçoit l'aval de la CTA Capitale, dont le bureau exécutif est plus cohésif. En revanche, la Nouvelle Rencontre ne dispose pas de relais locaux. Au lieu d'accompagner l'alliance constituée par BAPT, Martin Sabbatella préfère soutenir une candidature concurrente. L'appui apporté à Anibal Ibarra, ancien dirigeant du *Frente Grande*-FREPASO et ex-chef de l'exécutif local, est sans doute purement symbolique. C'est surtout une façon de se démarquer nettement de l'alliance établie avec Víctor De Gennaro dans la province de Buenos Aires. Le Maire de Morón ne veut pas se mêler à une campagne dont il ne maîtrise pas les contours[665].

Pour sa part, BAPT appartient déjà au Mouvement Politique, Social et Culturel Proyecto Sur (MPSur). La coalition avait été nouée en 2007 en vue des élections présidentielles et législatives. Elle réunit le Parti Socialiste Authentique (PSA) et le parti en formation Proyecto Sur constituée par le cinéaste Fernando Solanas. À cette échéance, le MPSur a récolté un score médiocre en dépassant à peine 1,5 % des suffrages. Toutefois, la coalition fait mieux dans la ville de Buenos Aires où Claudio Lozano renouvèle son siège au parlement national.

De manière comparable à l'UP en province de Buenos Aires, les responsables de BAPT s'associent à un acteur extérieur au champ syndical qui dispose de ressources éprouvées dans le champ politique. La réputation du cinéaste et sa visibilité médiatique apparaissent comme des leviers à même d'augmenter l'efficacité électorale de l'entreprise. Les résultats de 2007 ont confirmé ce pronostic. En juin, la candidature de Claudio Lozano au gouvernorat de la ville de Buenos Aires a totalisé 47.500 voix, soit 2,72 %[666]. En octobre, le bulletin affichant les candidatures de

[665] Pour Martín Sabbatella, le soutien à la candidature d'Anibal Ibarra garde une cohérence politique. Les deux hommes politiques se sont côtoyés dans les rangs de Frente Grande-FREPASO et s'inscrivent dans l'arc de centre gauche. Mais c'est avant tout un grand coup tactique. Martín Sabbatella refuse son soutien aussi bien au MPSur, dont les positions sont beaucoup plus critiques à l'égard du gouvernement, qu'à la liste kirchneriste. De cette manière, il entretient l'image d'une candidature indépendante vis-à-vis du gouvernement national, tout en laissant la porte ouverte à des futures négociations. Un autre indice de ces jeux croisés est la candidature de Carlos, Heller directeur de l'Institut de fonds coopératifs (IMFC). Partenaire de longue date de la CTA, il a participé aux principales initiatives multisectorielles pilotées par la Centrale depuis les années 1990, y compris le FRENAPO. Mais au moment de prendre position dans le champ politique, Carlos Heller sera en tête de la liste kirchneriste dans la Capitale.

[666] Malgré le résultat peu expressif, la liste menée par Claudio Lozano réussi à élire un législateur à l'assemblée de la ville de Buenos Aires, Martín Hourest (2007-2011).

Fernando Solanas comme président et de Claudio Lozano comme député national passe à 4,04 %.

L'œuvre cinématographique de Fernando Solanas est connue dans le milieu syndical de la CTA. À la fin des années 1960, certaines scènes du documentaire « L'Heure des brasiers » ont été tournées au siège de l'ATE[667]. De nombreux syndicalistes avec lesquels nous nous sommes entretenus racontent avoir assisté à des séances clandestines de diffusion de ses films. Pendant la décennie néolibérale, le cinéaste a été l'une des voix qui se sont élevées pour dénoncer « le saccage » du patrimoine national. En tant que fondateur du *Frente del Sur* puis co-fondateur du *Frente Grande*, ses idées politiques convergent sur beaucoup de points avec les revendications portées par la CTA. En outre, Fernando Solanas est particulièrement bien connecté au milieu intellectuel de centre-gauche et aux réseaux d'organisations de défense des droits de l'homme qui interagissent avec la Centrale, tel le SERPAJ. Néanmoins, tout au long de cette étape, il n'a maintenu que des contacts distants avec les dirigeants syndicaux, à tel point que Fernando Solanas ne rejoint pas l'appel du FRENAPO. C'est finalement à l'aube des années 2000 que l'itinéraire politique de Fernando Solanas croise celui de Claudio Lozano. Dans la réalisation de son documentaire sur la crise de 2001, Solanas recueille des témoignages de dirigeants sociaux, beaucoup d'entre eux appartenant à la CTA. L'économiste de la CTA est lui aussi invité à s'y exprimer, notamment sur la transformation de la situation économique du pays[668].

Parallèlement, le rapprochement de Fernando Solanas avec la Centrale s'opère à travers la Fédération de l'énergie (FETERA). En avril 2002, ils mettent sur pied le Mouvement pour la Récupération de l'Énergie Nationale Orientatrice (MORENO). Un *think tank* qui réunit des experts et des organisations sociales autour de la problématique de la souveraineté énergétique et qui s'attache à produire des diagnostics du secteur ainsi qu'à mettre au point une nouvelle conception de l'énergie comme bien social. L'objectif est la renationalisation des entreprises

[667] Paredes (2014, p. 35).

[668] Documentaire *« Memoria del saqueo »*, réalisé par Fernando Pino Solanas. Argentine, 2003, 120 minutes.

privatisées (pétrole, gaz et énergie électrique)[669]. Le mode d'action du MORENO combine savoirs techniques pourvus par l'équipe de la FETERA et des militants experts d'organisations sociales, la notoriété médiatique de Fernando Solanas qui facilite la publication de tribunes dans le quotidien Página/12[670], et les réseaux militants de la CTA qui se mobilisent pour des actions coup de poing. C'est ainsi qu'à la mi-mai 2002, sur une estrade improvisée devant le siège de l'entreprise pétrolière YPF, Fernando Solanas harangue une foule de deux mille manifestants. À ses côtés, se trouvent non seulement plusieurs hauts dirigeants de la CTA, dont José Rigane (FETERA), Alberto Piccinini (FETIA, et député national par l'ARI), Luis D'Elía (FTV) et le Secrétaire général Víctor De Gennaro, mais aussi des leaders de partis de gauche comme le Parti Communiste et le Parti Socialiste Authentique[671].

Entre le tournage et la diffusion de ses documentaires, la réalisation de séminaires et la participation à des actions collectives, le réalisateur consolide ses liens avec la Centrale[672]. À l'approche des élections présidentielles de 2007, Fernando Solanas et Claudio Lozano scellent un accord. Ils se présentent ensemble sous l'étiquette Proyecto Sur, Mouvement Politique, Social et Culturel. Membre de la coalition, le Parti Socialiste Authentique fournit la structure juridique requise pour porter la candidature nationale. Le mot d'ordre de campagne synthétise les idées fortes de l'agenda du MORENO et de la CTA : *« Récupérons le pétrole et le gaz. Distribuons la*

[669] Gabriel Martínez, Secrétaire de l'organisation de la FETERA-CTA et du MORENO. Entretien avec l'auteur, CABA, 31 juillet 2013. Avec la démarche du MORENO, Fernando Solanas trouve l'opportunité de réactiver l'agenda politique qu'il a défendu avec le Frente del Sur (1992-1997) et le Frente Grande (1993-1994). Comme cela a été démontré dans le chapitre 1.4., ces idées résonnent dans le *master frame* produit par la CTA au long de la décennie.

[670] José Rigane, Secrétaire général Luz y Fuerza Mar del Plata, Secrétaire général de FETERA, Secrétaire de l'intérieur CTA Nationale. Entretien avec l'auteur, Mar del Plata, 23 octobre 2015. On décompte treize colonnes parues dans les pages du journal de janvier 2002 à octobre 2007.

[671] Source : Página/12, édition du 18/05/2002. « *La lluvia no desmovilizó a los que quieren la recuperación de YPF* ».

[672] Le cinéaste participe à des mobilisations organisées par le MORENO dans la Capitale en décembre 2006 et juillet 2007. À l'intérieur du pays, il se déplace à Rosario pour un séminaire sur la souveraineté énergétique à l'Université Nationale (août 2006), puis à Córdoba pour la promotion du documentaire « Argentina latente » (juin 2007). En mai 2006, une délégation du MORENO est reçue par le Président Néstor Kirchner à la *Casa Rosada*. Lors de cette rencontre, organisée par la mère de la Plaza de Mayo Hebbe de Bonaffini, Fernando Solanas et José Rigane exposent leur programme de nationalisation de l'entreprise et d'investissements dans le secteur. Ces différentes activités sont rapportées par la presse nationale et par le Magazine de la CTA.

richesse »[673]. Par ailleurs, le meeting de fin de campagne ressemble à une mobilisation contestataire. Des candidats et des militants se rassemblent devant les portes de la compagnie YPF. Les mots d'ordre sont ceux qui ont été scandés lors des précédentes mobilisations organisées par le MORENO et la FETERA-CTA.

> « Notre proposition est basée sur la *récupération des ressources naturelles*. Nous avons envoyé le message à notre peuple qu'avec la *récupération du pétrole et du gaz* il est possible d'en *finir avec la pauvreté et le chômage*. De *relancer* [l'économie] de l'Argentine avec du *travail pour tous*, tout en *distribuant la richesse* produite dans le pays. » (Fernando Pino Solanas, Discours prononcé lors du meeting de fin de la campagne présidentielle. Buenos Aires, 25/10/2007)[674]

Deux ans plus tard, les réseaux de la CTA constitueront le principal vivier de recrutement pour composer les listes électorales du MPSur. L'alliance présente Pino Solanas comme candidat tête de liste à la députation nationale et Fabio Basteiro, Secrétaire Général de la CTA Capitale, à la législature de la ville de Buenos Aires. L'on compte donc au final, un syndicaliste parmi les cinq premiers prétendants au parlement national. Pour l'assemblée législative de Buenos Aires, les syndicalistes occupent la moitié des dix premières places. Comme dans la province de Buenos Aires, la coalition est ralliée par les parlementaires de Solidarité et Égalité, anciens membres de l'ARI dont de nombreux anciens responsables de la CTERA.

Le contenu de la campagne du MPSur insiste toujours sur la nationalisation des entreprises du secteur d'hydrocarbures dont les bénéfices seraient investis dans des programmes sociaux (comme l'allocation universelle pour les enfants) et la relance économique. En outre, le programme prône le développement de mécanismes de démocratie directe (révocation des mandats électifs par l'initiative populaire, referendums d'initiative citoyenne) et la convocation d'une Assemblée Constituante. La référence au cadre cardinal antilibéral est explicite : *« Notre projet, lit-on sur le préambule, cherche à renverser la culture de la défaite et de la*

[673] Spot de campagne du Mouvement Proyecto Sur, 2007, 18''. La même consigne est reproduite dans des affiches outdoor. Source : Archive personnel, militant Proyecto Sur.

[674] Source : El Clarín, édition du 25/10/2007. « *Pino Solanas cerró su campaña con una caravana hasta la sede porteña de Repsol-YPF* ».

résignation qui a été alimentée en Argentine par les expériences du terrorisme d'État et par plus de vingt-ans d'hégémonie néolibérale »[675]. On retrouve ici la prééminence des idées fortes développées depuis les années 1990 dans le milieu de centre-gauche : la CTA, le *Frente del Sur* et le *Frente Grande*, le FRENAPO, le MORENO et la Constituante Sociale.

À la fin 2008, les responsables politiques et syndicaux entendent coordonner les campagnes du MPSur dans la Capitale et celle de l'UP dans la province de Buenos Aires. Puisant dans les mêmes ressources sociales et idéologiques, les candidatures de Fernando Solanas et de Víctor De Gennaro étaient conçues comme devant permettre d'impulser ce projet politique partagé, avant que cette stratégie ne soit torpillée par la manœuvre habilement opérée par Hugo Yasky. Elle est définitivement enterrée par l'avancement de la date du scrutin.

On comprend alors la scène paradoxale qui s'est produite au cours de la soirée électorale du 28 juin. Dans l'enceinte de l'hôtel Bauen, les militants commémorent un résultat exceptionnel : le MPSur arrive en seconde position après avoir remporté 24,29 % des suffrages. La coalition obtient quatre députés nationaux et huit législateurs pour la ville de Buenos Aires. Parmi eux figurent un responsable de la CTERA-CTA (élu au parlement national), le secrétaire général de la CTA Capitale, Fabio Basteiro, deux dirigeantes de l'Union des Travailleurs de l'Éducation (UTE-CTERA) et un de l'ATE (tous élus à l'assemblée locale). Dans la province de Buenos Aires, la Nouvelle Rencontre obtient 5,53 % des voix. Deux sièges au parlement national sont également décrochés, l'un pour Martín Sabbatella l'autre pour Graciela Iturraspe de l'ATE-CTA. Un score non négligeable face aux puissantes machines électorales des partis traditionnels et à l'étendue du territoire provincial. Sept ans après le lancement du Mouvement Politique, Social et Culturel, de nombreux syndicalistes de la CTA pénètrent alors dans le champ politique. Les idées portées par le FRENAPO et la Constituante Sociale ont alimenté les programmes de campagne. Pourtant, c'est une victoire en trompe d'œil pour le projet politique de Víctor De Gennaro. À l'intérieur de la Centrale l'ambiance est délétère. Les syndicats sont plus que jamais divisés face au kirchnerisme. Dans le comité de campagne de

[675] Source : MPSUR (2009). « Bases Programáticas, Nuestras 5 Causas ».

la NE, l'ex-Secrétaire général de la CTA est mal à l'aise aux côtés d'Hugo Yaski, il applaudit la réussite d'un candidat qui lui a été imposé. Malgré ses efforts, celui qui était auparavant pressenti comme le « Lula argentin » est politiquement marginalisé. Ce soir-là, Víctor De Gennaro a perdu le leadership du MPSC.

6.2. Adaptations continuelles (2009-2015)

Avant la fin de l'année 2009, la lutte pour la redéfinition de l'orientation politique de la Centrale continue de faire rage. L'organisation reste piégée dans l'antagonisme qui oppose les fractions d'Hugo Yasky et de Víctor de Gennaro : *« leur relation s'est pourrie, l'ambiance s'est pourrie »* rappelle une responsable[676]. Après avoir vu sa stratégie de reconversion partisane désarmée, l'ex-secrétaire général et les partisans du MPSC misent sur deux lignes d'action : la relance de la Constituante Sociale permettant d'entretenir la mobilisation des réseaux du milieu oppositionnel, et la reprise de la direction de la CTA. Pour cette première tentative, le bilan est donc mitigé. Pour la deuxième, il sera catastrophique.

Initialement prévue pour avoir lieu avant la fin du premier semestre de 2009, la deuxième édition de la Constituante Sociale se déroule à la fin novembre dans la province de Neuquén. L'évènement reproduit le même schéma qui avait été mis en place à Jujuy : rassemblement multisectoriel, valorisation des organisations de peuples autochtones, mise en scène de la délibération, entre soi militant dans une ambiance festive[677]. Mais contrairement au refoulement de la dimension partisane lors de la première Constituante, la volonté de constituer une alternative électorale en vue de l'échéance de 2011 est à Neuquén nettement affichée[678]. Toutefois, la puissance symbolique du rite d'institution est entamée par la décroissance des

[676] Laura García Tuñón. Secrétaire de Formation CTERA (1999-2005) puis CTA CABA (2000-2008). Secrétaire d'Égalité, genre et opportunités CTA Nationale (2006-2010). Législatrice ville de Buenos Aires 2009-2013. Interview avec l'auteur, CABA, 07 octobre 2015.

[677] Eduardo Balán, membre de l'équipe de pilotage de la Constituante Sociale et responsable administratif de la Maison de Coordination de la Constituante. Cadre intermédiaire de la CTA et FTV. Dirigeant du Centre culturel El Culebrón Timbral. Interview avec l'auteur, CABA, 30 septembre 2013).

[678] Source : Página/12, édition du 23/11/2009. *« Hay que contagiar a millones »*.

effectifs. Les quatre mille délégués présents correspondent à moins de la moitié de ceux qui ont répondu à l'appel l'année précédente. De surcroît, la CTA expose plus que jamais ses divisions internes en public puisque Hugo Yasky et l'aile kirchneriste refusent de s'y rendre, une attitude perçue comme *« méprisante »* par la fraction rivale[679].

Les deux camps essayent de régler leur différend dans les urnes. En septembre 2010 a lieu le renouvellement des instances dirigeantes de la CTA. Hugo Yasky (CTERA) s'y représente. Víctor De Gennaro entend reprendre le contrôle du secrétariat général à travers la candidature de Pablo Micheli son héritier à la direction de l'ATE Nationale. Pour la première fois depuis la création de la Centrale, il n'y a pas une liste unique de candidats issue des négociations entre les deux principaux syndicats.

Les clivages partisans surdéterminent les oppositions. La formation des listes, la ligne de campagne et la traduction du résultat dans les urnes s'opèrent en fonction du positionnement des acteurs vis-à-vis du kirchnerisme[680]. L'enjeu du scrutin est la redéfinition du rôle de la CTA face au gouvernement et à la polarisation de la société. Le camp de Víctor De Gennaro accuse l'actuel secrétaire général de vouloir aligner la Centrale derrière le kirchnerisme. Lors de la campagne, Pablo Micheli promet de faire redescendre la CTA dans la rue comme force de contestation[681]. Pour sa part, les soutiens d'Hugo Yasky déplorent que la CTA s'interdise de soutenir des initiatives menées par le gouvernement pourtant inspirées de son propre agenda de revendications, comme la loi de régulation des médias et l'allocation universelle pour les enfants. Ce faisant, dit-il, la Centrale s'est effacée de la scène politique[682].

---

[679] Laura García Tuñón. Secrétaire de Formation CTERA (1999-2005) puis CTA CABA (2000-2008). Secrétaire d'Égalité, genre et opportunités CTA Nationale (2006-2010). Législatrice ville de Buenos Aires 2009-2013. Entretien avec l'auteur, CABA, 07 octobre 2015.

[680] Dans la presse, le résultat du scrutin est traduit comme une défaite du kirchnerisme. Le journal conservateur *La Nación* publie une tribune à charge : « Un autre engrenage que Kirchner ne contrôle pas » (30/09/2010). La Une du quotidien numérique LPO titre : « Le faux pas de Yasky : autre indice des difficultés de Kirchner » et « L'effet Kirchner a fracturé une expérience de syndicalisme progressiste » (25/09/2010 et 27/09/2010).

[681] Source : LPO, édition du 30/02/2010. « *Milagro Sala: Hasta acá llegamos nosotros con la CTA, hemos fracasado* ».

[682] Source : Página/12, édition du 23/08/2010. « *Una elección entre dos proyectos para la CTA* ».

En dehors du cadre général qui oriente les prises de position pendant la campagne, l'élection pose de réels enjeux de pouvoir intra-organisationnel qui semblent laisser indifférent la grande masse des adhérents[683]. D'un côté, Hugo Yasky veut poser son empreinte sur le secrétariat général en se débarrassant de la tutelle qui lui a été imposée par l'ATE. Il se plaint d'avoir été « un secrétaire général en minorité dans la direction nationale, en minorité dans le congrès national, en minorité dans la junte électorale »[684]. Autrement dit, pendant l'exercice de son mandat sa marge de manœuvre a été contrainte par ses partenaires, et le syndicaliste enseignant entend bien renverser la donne. De l'autre côté, Víctor De Gennaro cherche à reprendre les manettes de la Centrale pour avancer le projet du MPSC et la construction de l'entreprise partisane :

> « De Gennaro a décidé d'utiliser la CTA comme tremplin vers un Mouvement Politique et Social. Il a fait des grands coups de marketing syndical mais qui ont peu de substance. On a inventé la Paritaire Sociale, la Constituante Sociale, le Mouvement Politique et Social. Des problématiques et des structures qui n'ont pas pu se constituer dans la pratique. La CTA a été reléguée au second plan. Ceci indique nettement deux projets, dont l'un ne nous convient pas ». (Candidat dans la liste d'Hugo Yasky dans la province de Santa Fe)[685]

Une lutte acerbe s'installe et cristallise une fois pour toutes la profonde division qui traverse les syndicats. Toutes les composantes de la Centrale sont sommées de prendre position pour l'un ou l'autre camp, ce qui provoque des divisions en cascade. Ainsi, les responsables de la Fédération des Industries se rangent derrière la liste d'Hugo Yaski. Mais l'ancien dirigeant Alberto Piccini, qui occupe le secrétariat adjoint de l'UOM *Villa Constitución*, soutient la candidature de Pablo Michelli. Pareillement, les deux listes piochent des alliés dans les rangs adversaires. On trouve

---

[683] Toujours en termes organisationnels, il est intéressant de remarquer que l'échéance mobilise seulement 16,7 % des électeurs inscrits, soit 233.423 votants parmi les 1.400.000 adhérents de la Centrale. Par comparaison, 40 % des 873.193 adhérents s'étaient déplacés aux urnes en 2003 quand Víctor De Gennaro (ATE) et Marta Maffei (CTERA) se sont présentés sur une liste unifiée. Source : LPO, édition du 29/09/2010. *« El recuento de las actas provinciales dan ganador a Micheli por 19.700 votos »*. Página/12, édition du 14/08/2003. « *De Gennaro revalidó su título* ».

[684] Source : Página/12, édition du 30/09/2010. « *El recuento de votos es fraudulento* ».

[685] Source : Página/12, édition du 19/09/2010. « *Nunca nos hemos sentido contenidos en la CTA Rosario* ». La Nación, édition du 24/09/2010. *« Dos visiones enfrentadas por la postura frente al kirchnerismo »*.

des dirigeants secondaires de l'ATE sur la liste de Yasky et, à l'inverse, des leaders de la CTERA sur celle de Micheli. C'est peut-être la situation de l'organisation Tupac Amaru qui est la plus affectée par ce conflit. La position qu'elle prend est une véritable position d'équilibriste dans un système de loyautés croisées. L'organisation est ouvertement kirchneriste et sa dirigeante, Milagro Sala, est en étroite relation avec le gouvernement national. Pourtant, sa trajectoire militante et celle de l'organisation sont étroitement liées à l'ATE Jujuy. Milagro Sala parvient à rassembler les secteurs de Yasky et de De Gennaro autour de son leadership pour lancer une liste d'union pour l'élection des dirigeants de la CTA provinciale. Sur le plan national, elle soutient la liste de Pablo Micheli, et c'est d'ailleurs à Buenos Aires que se déroule son meeting de fin de campagne. En revanche, les antennes provinciales de la Tupac Amaru dans la Capitale et la province de Buenos Aires prennent parti pour le dirigeant de la CTERA. L'appui de Milagro Sala se montre décisif. Les adhérents locaux se sont massivement reportés sur la liste du dirigeant de l'ATE et, dans une élection si serrée, ont fait pencher la balance en sa faveur. À l'annonce des résultats, le gouvernement national fait savoir son inconfort vis-à-vis de l'attitude de Milagro Sala, si bien que quelques jours plus tard, l'organisation fait défection et sort de la CTA. En expliquant sa décision à la presse, la leader amérindienne parle d'un moment douloureux, pleure pendant l'entretien, exprime l'amitié qu'elle a pour le responsable de l'ATE de Jujuy, et précise que le gouvernement national n'a rien à avoir dans sa décision[686]. Peu importe ici sa sincérité, le fait qu'elle ait senti le besoin d'évoquer la force de ses liens avec la Centrale indique à quel point calculs stratégies, enjeux de pouvoir et préservation des organisations sont encastrés dans une économie morale construite au cours des luttes. À différents degrés et de différentes façons, les loyautés personnelles et organisationnelles vont être mises à l'épreuve par ce processus électoral.

Le décompte des voix donne la victoire à la liste de Pablo Michelli avec un court avantage de 19.700 votes[687]. Mais des dénonciations de fraude et de manipulation

[686] Source : LPO, édition du 30/02/2010. « *Milagro Sala: Hasta acá llegamos nosotros con la CTA, hemos fracasado* ».

[687] La liste menée par Hugo Yasky remporte une nette victoire dans les provinces de Buenos Aires et de Santa Fe (respectivement 7.417 et 18.033 voix de différence). À Buenos Aires, des soupçons de manœuvres politiques pèsent sur le gouvernement pour avoir favorisé le candidat de la CTERA. Des militants de mouvements sociaux Kirchneristes auraient adhéré massivement à la CTA pour pouvoir voter. La liste de Pablo Micheli gagne de

issues des deux camps parasitent la pacification de la lutte interne. Hugo Yasky ne reconnaît pas la victoire de son concurrent et ouvre une bataille judiciaire. L'organisation est définitivement scindée en deux. Surgit alors une « CTA Autonome », dirigée par Pablo Micheli, et une « CTA des Argentins » qui reste sous le leadership d'Hugo Yasky. C'est là l'aboutissement d'un long processus initié en 2005 et symboliquement entériné lors de la Constituante Sociale en 2008[688].

La séquence d'évènements de 2008 et 2009 met le gouvernement national dans une situation défavorable. Entre le conflit avec le secteur agricole et la défaite subie par l'ex-président aux élections législatives[689], l'adhésion au projet kirchneriste semble s'éroder rapidement. Dès le lendemain du scrutin, les principaux médias nationaux évoquent la fin du cycle Kirchner et avancent les noms des probables présidentiables, une possibilité anticipée aussi par les partis de centre-gauche dans l'opposition. Mais le gouvernement réagit très vite. En dépit de l'affaiblissement de son capital politique, il s'appuie sur sa majorité parlementaire pour accélérer son agenda de réformes. Au cours du second semestre de 2008, la compagnie aérienne *Aerolíneas Argentinas,* ancien fleuron national, et les fonds de pension sont nationalisés, le régime de retraite par répartition rétablie. En outre, dans la foulée du scrutin de 2009 le gouvernement annonce trois projets de taille : une loi instituant des élections primaires obligatoires[690], une nouvelle loi sur la radiodiffusion pour

---

nombreuses voix, notamment dans la Capitale (+2.583 voix), à Jujuy (+13.112 voix) et à Santa Cruz (+694 voix). Pour cette dernière province, la fraction de Víctor De Gennaro défait le dirigeant local Edgardo Depetri qui s'était allié au kirchnerisme avec la création du Front Transversal National et Populaire en 2004. Source : Scrutin définitif officialisé par la Junte électorale de la CTA. Données publiés dans : LPO, édition du 29/09/2010. *« El recuento de las actas provinciales dan ganador a Micheli por 19.700 votos »*.

[688] Pour mener ce jeu, Hugo Yaski s'est appuyé sur des ressources extra-organisationnelles : le soutien du gouvernement. Du moment que le résultat est non seulement contesté mais non reconnu par le secrétaire sortant, le point de non-retour est dépassé. Ce qui se joue dans l'arène judicaire est de savoir qui reste avec l'inscription syndicale permettant à la Centrale de fonctionner (même de façon limitée et en l'absence de l'immatriculation qui n'a jamais été octroyée). Le gouvernement exerce son influence sur les tribunaux, et en dernière ressort, c'est le Ministère du travail qui tranchera l'imbroglio en 2014 en accordant l'inscription syndicale à la CTA Autonome de Víctor De Gennaro et Pablo Micheli. Source : La Nación, édition du 03/10/2014. *« Oficializó el Gobierno la división de la CTA »*.

[689] Le gouvernement a misé sur la nationalisation du scrutin. Dans la province de Buenos Aires, l'ex-président Néstor Kirchner s'est personnellement engagé en tant que tête de liste à la députation nationale. Son principal concurrent, le péroniste de droite, Francisco De Narváez a quitté le PJ pour se présenter contre lui en tant qu'allié au parti de Mauricio Macri, formant ainsi la coalition Union-PRO. Financée sur ses fonds propres, sa campagne a recouru massivement à la publicité, ce qui lui a permis d'arriver en tête avec une courte avance sur Kirchner (34,68 % contre 32,18 %).

[690] En soi, le recours aux primaires est une pratique déjà ancrée dans le répertoire d'action des partis argentins. Miguel De Luca et al. (2002) dénombrent 610 cas où elles ont été utilisées pour sélectionner les candidats sur

remplacer la règlementation datant de la dictature militaire, et une allocation universelle pour les enfants. Toutes ces mesures reprennent, à des degrés variables, des propositions formulées par les partis de gauche et de centre-gauche tels l'ARI, le BAPT, la NE, le PSur, et l'UP, mais aussi par la CTA. La réactivité du kirchnerisme dépouille l'opposition de centre-gauche d'une partie de son offre programmatique.

Les annonces faites par le gouvernement permettent de réactiver l'adhésion d'une partie de l'électorat. Les sondages d'opinion indiquent le regain de l'image positive de la présidente. Après avoir touché son niveau plus bas lors du conflit contre les producteurs ruraux (20 % en juin 2008), et à la suite des élections législatives (23 % en août 2009), la cote de popularité de Cristina Kirchner remonte à 36 % en octobre 2010. À l'impact des mesures gouvernementales sur l'opinion s'ajoute celui, imprévu, du décès de l'ex-président Néstor Kirchner : le choc qui s'ensuit provoque la brusque remontée des opinions favorables à la présidente à hauteur de 55 %. Une remontée durable puisque huit mois plus tard, en mai 2011, cette cote est de 58 %. À cette date, toutes les enquêtes la donnent vainqueur dès le premier tour des élections présidentielles[691].

L'année 2011 connaît plusieurs élections : présidentielle et parlementaires en octobre, élections des gouverneurs et des assemblées provinciaux et de la Capitale

---

les législatives nationales entre 1983 et 2001. Cela dit, le modèle adopté d'élections « primaires, ouvertes, simultanées et obligatoires » (PASO) représente une nouveauté. En premier lieu, il s'agit d'une technologie de régulation imposée par les pouvoirs publics. Encadrée par une loi nationale, l'organisation des primaires argentines est homogénéisée et synchronisée à la différence des États-Unis où chaque État fédéré définit sa propre réglementation. En second lieu, parce que tous les postes électifs nationaux sont concernés (président et vice-président, sénateurs et députés). La portée d'application constitue l'un des traits distinctifs par rapport à la norme introduite en Uruguay en 1996 qui se limite à la désignation du candidat présidentiel. En troisième lieu, c'est dans le caractère doublement obligatoire du dispositif que réside sa spécificité. Car la règle exige de l'ensemble des partis qu'ils soumettent leurs listes à une procédure « ouverte » et que tous les électeurs y participent. La procédure de vote des PASO est identique à celle des élections générales. L'électeur trouve dans le bureau de vote les différentes listes de candidatures. En 2013, les primaires dans la Capitale concernent les postes de député national et de sénateur national. L'électeur peut découper les bulletins de vote pour choisir la liste du parti « X » pour les sénatoriales puis choisir la liste du parti « Y » pour les députations. La seule condition est qu'une seule liste soit choisie pour chaque type de poste, sinon le vote est annulé. Les bulletins sont glissés dans une enveloppe et déposés dans l'urne (cahiers de terrain, Buenos Aires, 2013).

[691] À titre comparatif, juste après son élection en 2007, l'image positive de Cristina Kirchner est évaluée à 56 %. Les données sont comparables, car les sondages ont été réalisés par le même institut et la même méthodologie d'enquête (Poliarquía Consultores) pour le journal La Nación. Source : La Nación, éditions du 01/09/2009. *« Cristina Kirchner, muy cerca del piso »* ; 25/05/2011. *« La imagen positiva de Cristina, al nivel de 2007 »* ; 22/06/2011. *« La imagen de Cristina, en su mejor momento »*.

Fédérale. L'introduction des primaires ouvertes simultanées en obligatoires pour tous les mandats nationaux ne modifient pas fondamentalement le jeu politique pour les grands partis qui s'en accommodent en présentant une liste unique. Les primaires affectent juste le calendrier de négociation des alliances et de sélection des têtes de liste. Les groupuscules qui ne dépassent pas le seuil de 1,5 % des suffrages, fixé par la loi électorale, ne sont pas habilités à se présenter aux élections générales.

Sur l'échiquier des partis de centre-gauche d'opposition au kirchnerisme, dès 2010 les discussions commencent en vue de la constitution d'une alliance regroupant les principales figures provinciales. Au centre des négociations se trouvent deux présidentiables pressentis. D'un côté, le socialiste Hermes Binner qui achève son mandat de gouverneur de la province de Santa Fe. Il peut s'appuyer sur son expérience dans la gestion de l'exécutif d'une grande province, et sur un appareil partisan bien enraciné dans son territoire. De l'autre côté se dessine la candidature du cinéaste Fernando Solanas, fort de sa visibilité médiatique et du très bon score recueilli dans la capitale, où les socialistes n'ont pas de candidats sérieux. Deux autres personnalités dont les intentions présidentielles ne sont pas clairement affirmées, mais qui disposent de ressources locales qui pourraient contribuer à l'essor de la coalition sont potentiellement également sur les rangs : Luis Juez (Parti Nouveau), sénateur national et ancien Maire de la ville de Córdoba, chef-lieu de la province, et Margarita Stolbizer (GEN) députée de la province de Buenos Aires[692]. Ancienne responsable provinciale de l'UCR, Stolbizer fait scission en 2007 et créée son micro-parti. Elle a récolté 16,5 % des voix pour les élections au poste de gouverneur de la province de Buenos Aires en 2007, puis 21,5 % comme tête de liste pour les législatives de 2009. En rassemblent ces quatre dirigeants, la coalition pourrait disposer d'un capital politique de départ très compétitif dans les quatre principales circonscriptions du pays. En outre, la coalition serait complétée par une

[692] Margarita Stolbizer commence sa carrière politique au parti radical. Elle est élue pour la première fois députée nationale en 1997 sous l'étiquette de l'ALLIANCE (UCR et Frente Grande-FREPASO). Réélue en 2001, elle achève son deuxième mandant en 2005. En 2007, elle quitte le parti radical ; son micro-parti GEN (Génération pour une Rencontre Nationale) soutient la candidature d'Elisa Carrió à la présidentielle, tandis qu'elle se lance dans la course pour le gouvernement de la province de Buenos Aires. Elle arrive en deuxième position (16,5 %), loin derrière le ticket péroniste mais avec un score suffisant pour se positionner comme alternative de centre-gauche dans la province. Dans les législatives de 2009, Stolbizer va être en tête de liste de la coalition Accord Civique et Social (GEN, UCR et l'ARI-CC d'Elisa Carrió) et obtient 21,5 % des voix. Son mandat est renouvelé encore une fois en 2013.

constellation de petits partis moindrement dotés en ressources politiques : l'Unité Populaire (UP)[693] des syndicalistes Victor de Gennaro et Claudio Lozano de la CTA, le Mouvement Libres du Sud (MLdS), le Parti Socialiste Authentique (PSA), le Mouvement Socialiste des Travailleurs (MST) et le Parti Communiste Révolutionnaire (PCR).

Les négociations sont d'autant plus complexes qu'elles interfèrent avec la stratégie de l'UCR. En effet, à Santa Fe les socialistes sont associés au parti radical au sein du gouvernement provincial et l'idée de reproduire l'alliance au niveau national séduit des responsables des deux organisations. En revanche, l'hypothèse est opiniâtrement rejetée par les leaders de Proyecto Sur, de l'UP et de BAPT, en plus de ceux des petits partis de l'extrême gauche. Les discussions sont au point mort quand, lors d'un coup de théâtre, Fernando Solanas annonce sa candidature à l'exécutif de la Capitale dont l'élection a lieu en juillet. Localement, l'alliance est scellée entre les partis de centre gauche (BAPT, GEN, MLdS, MST, PCR, PS, PSA) et Proyecto Sur. Le résultat des urnes est moins bon que prévu : avec 12,8 % des votes le MPSur obtient la troisième place, derrière le ticket kirchneriste (27,9 %).

Sur le plan national, les socialistes de Santa Fe mènent les négociations. Un arrangement est finalement trouvé qui exclut l'UCR. La coalition est nommée Front Large Progressiste (FAP[694]). Cependant, insatisfait de sa place dans la coalition, Proyecto Sur quitte la table de négociations et s'engage dans une stratégie solitaire. Le résultat est un fiasco : le ticket conduit par la sociologue Alcira Argumedo et le syndicaliste Jorge Cardeli (CTERA) n'atteint même pas 1 % des suffrages lors des primaires obligatoires et n'est donc pas qualifié pour les élections générales. Pour sa part, le FAP avec Hermes Binner à sa tête, surmonte aisément le seuil des PASO puisqu'il obtient 16,8 % aux élections générales. Dans la province de Buenos Aires et dans la Capitale, les deux têtes de liste sont Víctor De Gennaro (12,9 %, cinq

[693] En 2011, l'UP est déjà reconnue comme parti politique à Buenos Aires (Instrument Électoral pour l'Unité Populaire). Le parti est alors en train de forger son armature nationale. À cet effet, BAPT les a rejoint en devenant l'antenne de l'entreprise dans la Capitale. Par ailleurs, l'UP a absorbé dans ses rangs les anciens députés de Solidarité et Égalité (SI).

[694] Frente Amplio Progressista.

députés) et Claudio Lozano (16,8 %, deux députés). De son côté Elisa Carrió, qui avait incarné l'opposition progressiste dans les précédents scrutins, encaisse une lourde défaite. Elle ne dépasse pas 2 % des suffrages. Cristina Kirchner est reconduite dès le premier tour avec 54 % des voix.

Le cycle électoral de 2011 marque le divorce entre les stratégies électorales de Solanas et du tandem formé par Claudio Lozano et Víctor De Gennaro. Leur partenariat ne sera jamais renouvelé. Deux ans plus tard, les syndicalistes de l'ATE s'efforcent, sans succès, de maintenir l'alliance avec les socialistes. Le PS s'allie à l'UCR pour la présentation de listes aux élections législatives[695]. L'accord avec les radicaux étant la ligne rouge, l'UP et BAPT s'associent à des partis de l'extrême gauche comme le MST et le PCR et, dans la Capitale, avec un courant politique composé par des amicales d'étudiants. L'échec est cuisant. Dans la province de Buenos Aires, la liste Marta Maffei n'atteint même pas le seuil de qualification des élections primaires. Dans la capitale oui, mais avec un score si bas (2,28 %) qu'aucun siège n'est renouvelé.

Pour sa part, le MPSUR tente un coup très risqué. Fernando Solanas et Elisa Carrió, candidats sortis affaiblis des élections en 2011, décident de rassembler leurs forces dans un accord qui penche vers le centre-droit. La coalition UNEM met sur une même liste le PSur et le PSA, la CC-ARI, le PS et le MLdS, mais aussi l'UCR. Contrariée, la moitié des militants de PSur quitte le parti. Néanmoins, sur le plan électoral la coalition est payante. Arrivé en deuxième place (27,7 %), Pino Solanas conquiert le fauteuil très convoité de sénateur national, jusqu'ici occupé par le parti du gouvernement (FPV). Elisa Carrió obtient cinq débutés nationaux (32,23 %) et huit législateurs pour la ville de Buenos Aires. Au total, PSur remporte quatre sièges (un au sénat, un au parlement national et deux à l'assemblée de la Capitale).

L'Unité Populaire perd la plupart de ses élus tandis que le PSur remporte la manche au prix du sacrifice du peu de structure partisane qu'il avait pu construire. Deux ans plus tard, le Mouvement Politique Social et Culturel sera complètement absent de la

[695] Réunis sous l'étiquette du Front progressiste Civique et Social, les Socialistes, l'UCR, le GEN et le Mouvement Libres du Sud somment 11,7 % des suffrages en élisant quatre députés nationaux.

course présidentielle. Fernando Solanas ne se présente ni ne s'engage dans l'élection, tandis que la candidature de Víctor De Gennaro est éliminée dès les primaires (0,5 % de voix).

Cette analyse dévoile le fait qu'en dépit des règles électorales qui favorisent une dynamique bipartite, voire à un parti prédominant, il demeure un « espace résiduel » ou un « sous-espace » à l'intérieur duquel des tiers partis livrent une lutte sans merci pour se positionner comme « L' » alternative politique. Il s'agit d'une compétition caractérisée par la présence d'un nombre élevé de joueurs à faible dotation de ressources. Aucun de ces partis ne réunit à lui seul l'ensemble les moyens nécessaires – une masse critique – pour jouer seul et efficacement dans l'arène électorale[696]. Afin de trouver un niveau de « pertinence » dans le champ politique, voire de s'affirmer comme « la » force politique alternative, les tiers partis sont incités à se regrouper. L'établissement de coalitions électorales permet la complémentation et la maximisation de leurs ressources, tout autant qu'il réduit les effets de dispersion de votes. En contrepartie, cette tendance peut avoir des répercussions négatives puisque ces coalitions sont très instables. Leur maintien dépend des contextes électoraux (le type de poste mis au vote) et des jeux croisés qui compliquent les arrangements, comme nous venons de le montrer pour le cas du FAP. Les fluctuations dans les alliances électorales empêchent les petits partis de consolider une « marque » dans le marché électoral. Au cours des douze années de sa carrière politique, Claudio Lozano est associé à six étiquettes différentes. La coalition *Força Porteña* (Force Buenos Aires) par laquelle il est élu député en 2003. Ensuite, sa marque devient BAPT, parti créé en 2006 et avec lequel il se porte candidat au poste de Chef de Gouvernement Mairie de la *Ciudad* de Buenos Aires en 2007. Cette même année, il renouvèle son mandat sous l'étiquette MPSUR. En 2011, BAPT fusionne avec l'Unité Populaire, puis le parti participe aux élections avec la coalition FAP. En 2013, la candidature de Claudio Lozano et celle de Fabio Basteirto, ancien secrétaire général de la CTA Capitale est portée sous l'étiquette Chemin Populaire (*Camino Popular*). La volatilité de la marque électorale non seulement contraste

[696] Or, les partis peuvent toujours jouer seuls dans l'arène électorale – y compris dans les cas où ils sont insuffisamment dotés de ressources. Dans ce cas, il est fort possible qu'ils ne soient pas efficaces dans la course électorale, ne dépassant pas le seuil de pertinence électorale (quel qu'il en soit). Les objectifs de l'entreprise peuvent ne pas être centrés sur la conquête de voix, et le parti peut adopter une stratégie sectaire.

avec celle d'autres partis, comme le FPV et le PRO, mais ne peut pas non plus être compensée par d'autres ressources : que ce soit le capital réputationnel qui permet l'identification par les électeurs (comme dans le cas de Fernando Solanas), ou les ressources financières dont disposent les partis qui occupent le pouvoir exécutif, national ou provincial. Il convient à présent d'examiner les ressources mobilisées par les syndicalistes dans leurs campagnes électorales.

6.3. Le parti en campagne : le soutient limité de la CTA

Tout au long de la thèse, nous avons insisté sur le fait que la CTA ne s'est jamais totalement abandonnée par reconversion à l'aventure partisane. Jamais elle n'apportera de soutien semblable au parti, comme ce fut le cas des syndicats allemands au SPD, des Unions au *Labour*, ou encore de la CUT au Parti des Travailleurs. Les ressources logistiques que la CTA apporte au parti sont limitées, et varient au gré des luttes intra-factionnelles.

La principale contribution de la CTA est le soutien logistique. Voici les observations réalisées à l'occasion du Congrès de Fondation de l'Unité Populaire :

> « Le Congrès a lieu dans le gymnase de Lanus, dans la province de Buenos Aires. Les groupes militants, dont celui qui j'accompagne, se donnent rendez-vous devant de siège du parti, Avenue Rivadavia. Vers 16 heures arrivent les cars qui vont nous acheminer au local du meeting. Sur une affiche collée au pare-brise du véhicule est écrit CTA. À l'arrivée, nous rencontrons les différents groupes militants, chacun arborant son « kit militant » : drapeaux, blousons (*pecheras*), tambours. L'équipe qui organise le flux des colonnes militantes porte les blousons de la CTA. Dans l'enceinte du gymnase, les drapeaux partisans de mêlent avec ceux de syndicats de la CTA (portuaires, banque Ciudad) ainsi que des mouvements sociaux qui appartiennent à la Centrale, comme le MTL. » (Cahiers de terrain, province de Buenos Aires, 30 mai 2013)

Après les élections primaires (PASO), une assemblée militante est convoquée pour faire le bilan (et l'inventaire) de la campagne, et discuter de la stratégie à suivre dans les élections générales. Comme les partisans locaux ne peuvent pas contenir une centaine de personnes, l'ATE Nationale prête son amphithéâtre[697]. Pendant la campagne législative, l'une des activités est une table ronde avec les candidats dans un bar du quartier de San Telmo. Le local est décoré avec des drapeaux de syndicats de la CTA, des hauts dirigeants sont présents et l'on trouve encore une fois des militants portant les blousons bleus de la Centrale. Quand je m'adresse au serveur pour régler l'addition, il me dit que tout est déjà pris en charge par la Centrale[698]. En effet, tout au long de la campagne, des militants multipositionnés se servent du matériel des syndicats pour les activités électorales : une camionnette pour déplacer les tracts et les drapeaux au lieu d'un meeting, l'équipement de son, etc. Lors d'entretiens informels, hors enregistrement, des informateurs privilégiés m'expliquent que souvent ils distribuent des tracts, programmes et affiches de campagne qui ont été imprimés dans le service de presse du syndicat. Tel fut le cas non seulement à partir de 2003, quand les syndicalistes entrent en politique à leur compte, mais également à l'époque du *Frente Grande*-FREPASO avec la CTERA et le SUTEBA. Par ailleurs, nous pouvons supposer à juste titre que l'ATE et la CTA ont été mis à contribution pour couvrir au moins une partie des frais engagés dans la réalisation des deux Constituantes Sociales de 2008 et 2009 (déplacements de dirigeants pour les réunions préparatoires, organisation du meeting, transport et alimentation des délégués).

Ces apports sont précieux pour favoriser l'activité militante. Mais il ne s'agit pas d'un financement systématique et consistent des activités de campagne. D'ailleurs, la capacité à donner un « coup de main » avec la logistique varie en fonction de la situation interne des syndicats. Il est d'autant plus difficile à l'ATE de collaborer d'une quelconque façon que le courant kirchneriste monte en puissance au sein du syndicat et rejoint les critiques du courant trotskyste à l'égard de l'excessive proximité de la direction avec l'UP. En 2013, le rapport de forces avec les Kirchneristes est tellement tendu que les représentants du courant dans le comité

[697] Cahiers de terrain, CABA, 20 août 2013.

[698] Cahiers de terrain, CABA, 21 octobre 2013.

directif menacent de ne pas valider le bilan comptable annuel[699]. Au-delà des jeux de pouvoir, force est de constater que l'impression de tracts ou le prêt de locaux sont loin de consister une ressource décisive pour la compétition électorale. Cette élue raconte son expérience vécue lors de campagne en 2009. Pour ce scrutin, la liste de candidatures est conduite par le maire de Morón, Martin Sabbatella qui détient à la fois de l'expérience et des ressources politiques indispensables :

> « Ce n'est pas avec des tracts qu'on gagne une campagne électorale. C'est beaucoup, beaucoup du fric. En 2009, notre campagne dans la province de Buenos Aires a couté quelque chose comme six millions de pesos. Pour nous c'était un montant impossible ! Faire une campagne c'est être dans les médias tous les jours. Le matin, à midi, au moins dans les radios. D'être à la télévision les soirs. Il ne suffit pas de parcourir les rues, parler avec les électeurs, les commerçants. Il faut avoir une caméra derrière toi pour diffuser l'activité. Il faut que la veille, des militants se déplacent sur les lieux de l'activité pour coller des affiches par tout. Il faut acheter des créneaux dans les médias, payer pour être interviewé dans un plateau télévisé ou à l'antenne d'une radio[700]. L'équipe de campagne s'est payé une agence publicitaire. Ils nous ont aidés avec la stratégie de communication. Par exemple, les gens en général ne s'intéressent pas aux programmes politiques, ils les zappent. Alors il faut construire un message avec des idées courtes, quatre ou cinq axes. Comme ça, les gens qui passent d'une chaîne à l'autre peuvent capter un mot par ici et par là. Quand on répète toujours les mêmes messages, il y a de la chance pour qu'ils retiennent quelque chose. Tout cela demande d'énormes sommes d'argent. Pour nous c'était impossible de prendre en charge une telle campagne. Pratiquement tous les frais de la campagne ont été couverts par la Nouvelle Rencontre. Libres du Sud a apporté un peu d'argent aussi. De notre part, l'UP n'avait même pas accès aux subventions publiques car le parti n'avait pas encore le registre de la justice électorale. Nous avons organisé des rencontres et des meetings dans la province, surtout dans la petite couronne, très peu à l'intérieur. Et à ces occasions les camarades de l'ATE venaient apporter leur soutien. » (Graciela Iturraspe.

[699] Cette question est un enjeu purement syndical et n'est pas liée à un financement partisan qui n'aurait jamais eu lieu. Cet exemple illustre la complexité des jeux concurrentiels et la pression mise sur le courant majoritaire. Indépendamment de leur sympathie à l'égard du parti, les dirigeants de l'ATE ne risquent pas la stabilité de son leadership.

[700] À partir de la Réforme électorale approuvée en décembre de 2009, cette pratique est interdite. Tous les créneaux de propagande radio-télévisée sont distribués par l'autorité électorale.

Membre des directoires de l'ATE et CTA de Mar del Plata. Membre du Directoire CTA Province de Buenos Aires 2006-2010. Député Nationale 2009-2013. Entretien avec l'auteur, visioconférence Paris-Mar del Plata, 07 septembre 2019)

Ce témoignage laisse apparaître de manière explicite le peu de ressources financières mobilisées par l'Unité Populaire. Il nous renseigne également sur l'importance de savoir comment allouer les ressources et sur l'importance des agences de communication. Nous avons analysé la structure du financement des campagnes de la coalition MPSUR entre 2007 et 2013, et les résultats montrent une forte dépendance aux subventions publiques (tableau 4).

Tableau 4 : MPSur, structure du financement des campagnes (2007-2013)

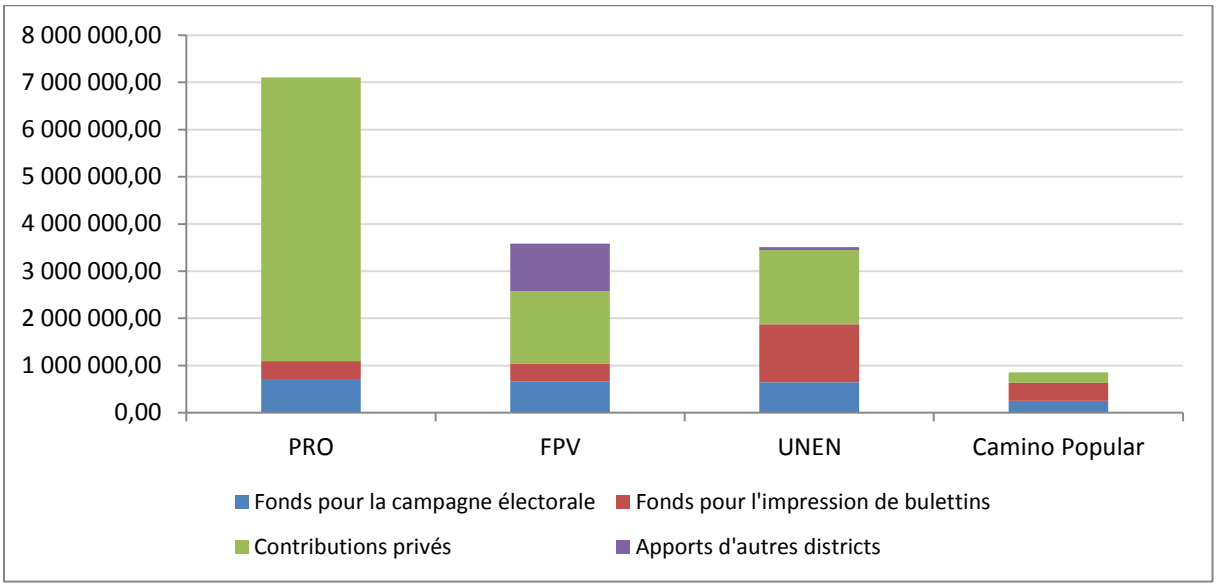
Coalition	Année	**Fonds Publics (A)**	Contributions privées	Apports d'autres districts	**Budget Total (B)**	**Rapport A/B**
PSUR_UNEN	2013	4 061 940,85	1 620 388,40	63 830,00	5 746 159,25	**70,7 %**
MPSUR	2011	7 288 848,75	644 377,20	34 000,00	8 031 325,95	**90,8 %**
MPSUR	2009	326 018,96	84 400,00	10 000,00	484 518,96	**67,3 %**
MPSUR	2007	635 205,05	102 600,00	5 000,00	742 795,05	**85,5 %**

Source : MPSur, Rapports finaux de financement des campagnes.

Cette structure contraste avec celle des partis majoritaires qui captent l'essentiel de leurs ressources auprès de donations privées[701]. Nous avons réalisé une comparaison détaillée de la structure du budget de campagne des principaux partis en lice dans les élections primaires de 2013 avec celui de la coalition « Chemin Populaire » conduite par l'UP.

[701] Ce constant montre que l'hypothèse du parti cartel s'applique mal en Argentine. Les subventions publiques servent davantage à financer le prosélytisme des partis minoritaires (Katz et Mair 1995).

Graphe 11 Structure du financement de Campagne PASO 2013, Ciudad de Buenos Aires. Sources de Financement. Partis Sélectionnés[702].



La comparaison entre le type de dépense confirme l'importance des agences de publicité ainsi que des instituts de sondage. Elles représentent respectivement 9 % et 12 % du budget du parti de droite PRO, et 29 % et 6 % pour le kirchnerisme (FPV). En revanche, la coalition UP – Chemin populaire ne peut pas se payer des conseillers professionnels, des spécialistes en marketing et en communication politique pour dessiner la stratégie de campagne. En effet, les seuls experts qui conseillent les candidats seront l'équipe de production des spots de campagne et les designers graphiques qui orienteront la conception des pamphlets.

L'insuffisance de moyens retombe sur la qualité et la quantité du matériel de propagande employé ; sans parler des retards de livraison, dont se plaignent des militants lors des réunions de coordination de campagne[703]. Les installations de Camino Popular ont un aspect très artisanal. Ses bureaux de diffusion sont décorés avec les moyens du bord (affiches en papier, drapeaux des groupements politiques, pancartes élaborées par les militants) leur donnant un aspect presque improvisé. Par conséquent, ces technologies sommaires de campagne ne permettent pas de

[702] Il convient de noter la structure de financement atypique du MPSUR dans sa coalition avec UNEN. La présence de partis de droite (ARI-CC et UCR) augmente significtivement les apports privés à la campagne. Source : Rapports finaux de campagne, PASO 2013. Camara Nacional electoral.

[703] Cahiers de terrain, CABA, juillet – août 2013.

distinguer la coalition dans l'espace public, alors même que ceci est un enjeu crucial pour une campagne électorale. À plusieurs reprises nous avons remarqué que les bureaux étaient décorés avec des affiches papier qui se pliaient et s'usaient au gré du souffle de vent, empêchant que l'étiquette partisane ou le message politique soient identifiables. Souvent, il était même difficile de distinguer les bureaux de Camino Popular parmi la multiplicité d'acteurs qui occupaient l'espace, et parfois, les installations de Camino Popular étaient invisibilisées par les dispositifs mis en place par d'autres partis[704].

Figure 28 : Postes de campagne BAPT - Chemin Populaire

Les dispositifs de campagne artisanaux sont susceptibles d'être affectés par les conditions météorologiques (rafales de vent, pluies orageuses) en compromettant la reconnaissance, par le public, de l'étiquette électorale et de ses consignes.

[704] Pendant mes déplacements j'ai constaté qu'il était difficile de distinguer la propagande électorale de Chemain Populaires depuis l'intérieur d'un bus. En revanche, les grandes bannières et les parasols des autres partis étaient toujours facilement repérables. Cahiers de terrain, CABA, juillet – août 2013.

Figure 29 : Postes de campagne BAPT - Chemin Populaire

En haut : les structures artisanales utilisées par Camino Popular sont difficiles à distinguer. En haut, effet de dilution : les affiches,les drapeaux électoraux se confondent dans le paysage urbain et la publicité des commerces. En Bas, effets de concurrence. Les croisements des rues sont partagés avec d'autres forces politiques, en occultant la présence de Camino Popular.

La qualité du matériel de campagne contraste avec l'esthétique soigneusement mise en place par les principaux partis politiques (PRO, FPV). Leurs installations combinent grandes bannières, bureaux avec de parasols customisés, dispositifs gonflables, ballons. La combinaison de ces moyens donne plus de visibilité aux partis majoritaires, qui peuvent ainsi se démarquer du paysage urbain (publicité ordinaire) et faire ressortir leur marque électorale parmi les autres concurrents.

Figure 30 : Postes de campagne parti PRO

Comparaison avec les technologies de campagne du PRO : Disposant de moyens financiers consistants, PRO est en mesure de s'acheter des bureaux avec des parasols pour avoir une structure tridimensionnelle, parfois même des structures gonflables (en haut, à droite) ou des ballons gonflables (en bas), et des bannières de grande taille. En outre, la juxtaposition de deux ou trois bureaux les uns au côté des autres permet de distinguer le parti dans le paysage urbain.

Notre enquête montre que le soutien logistique procuré par la CTA et l'ATE ne constitue pas la principale source de financement électoral de l'UP et de ses coalitions. L'enquête ethnographique de la campagne de 2013 illustre les difficultés à se faire visible dans l'espace public où les partir majoritaires déploient de gros

moyens et mènent des campagnes professionnalisées. Cela dit, la CTA constitue un espace privilégié pour le recrutement militant. Les mouvements sociaux et les syndicats de la Centrale sont les principaux pourvoyeurs de main d'œuvre pour le parti. Toutefois, ces engagements sont traversés par des injonctions contradictoires et des conflits de rôle.

6.3.1. Réseaux militants

Quand les syndicalistes de la Centrale décident de créer BAPT en 2006, ils se tournent vers leurs camarades pour recruter des adhérents. L'enjeu d'abord, nous l'avons souligné, est de rassembler le nombre suffisant d'adhérents pour remplir les conditions d'obtention de l'immatriculation partisane auprès de la Justice électorale. Par la suite, c'est dans le milieu de la CTA que seront recrutés des candidats, des cadres intermédiaires du parti et des militants qui fournissent les bras pour la réalisation des activités électorales. Voici ce que raconte cette dirigeante :

> « Notre idée principale était d'avoir des candidats qui représentent les intérêts des travailleurs. Pour pouvoir amener les conflits dans l'arène institutionnelle. Alors nous avons commencé à rassembler des gens, à organiser des réunions. En premier abord, des camarades de la Centrale. Toutefois, on ne réalisait pas les réunions dans les locaux de la Centrale. Une fois toutes les deux semaines on se réunissait pour débattre, dans les locaux de l'ATE, du syndicat de téléphonie, dans des nombreux lieux. Cela a commencé en 2005 et fin 2006 et nous avons décidé qu'il fallait créer le parti. Claudio [Lozano] a commencé à chercher des référents, des contacts en dehors de la Centrale. Le fait qu'il était déjà député rendait les choses plus faciles. Nous avons organisé un rassemblement public pour pour penser les besoins de la Ciudad de Buenos Aires, avec la présence de dirigeants de différents partis politiques. C'était une façon de nous faire connaître[705]. Ce fut le point de démarrage et on a commencé à rassembler les signatures d'adhésion (pour avoir le registre partisan provisoire) puis à distribuer des formulaires d'adhésions. Et évidemment nous avons cherché des camarades au sein de la Centrale. » (Laura García Tuñón. Secrétaire de Formation CTERA 1999-2005 puis CTA CABA 2000-2008. Secrétaire d'Égalité, genre et opportunités

[705] Nous avons évoqué cet événement au chapitre 5.

CTA Nationale 2006-2010. Législatrice ville de Buenos Aires 2009-2013. Entretien avec l'auteur, CABA, 07 octobre 2015).

L'accès privilégié à la CTA favorise le recrutent d'adhérents et l'obtention rapide de l'immatriculation partisane (en moins d'un an). À titre de comparaison, depuis 2007 Proyecto Sur mène des campagnes d'adhésion pour réaliser la même procédure. En dépit de la notoriété de Fernando Solanas, il leur a fallu six ans pour rassembler le nombre nécessaire. Néanmoins, la double appartenance des membres de BAPT et de l'UP, à la fois dans le syndicalisme et le parti, engendre des dilemmes au moment de la mobilisation électorale. Les prescriptions de rôle incorporées par les syndicalistes amènent à des formes d'engagement distancié afin de préserver l'autonomie de la Centrale et d'éviter d'attiser les conflits auprès des courants syndicaux rivaux.

Le meeting de lancement de la campagne de Chemin Populaire en 2013 illustre les distances parfois prises par les principaux dirigeants syndicaux. L'évènement a lieu dans un salon privé. Près d'une demi-centaine de militants est rassemblée pour l'occasion. Sur le parterre, une bonne partie des comités directifs syndicaux est assise au premier rang. Parmi eux, le secrétaire général de la CTA Capitale, Carlos Chile, le secrétaire d'organisations, José Peralta, et le secrétaire général de l'ATE Capitale, José Matasa. À leur côté, l'ancien secrétaire générale de la CTA Nationale Victor de Gennaro. Ils sont présents à titre individuel, comme militants, m'explique un dirigeant[706]. Or, tous les militants présents savent qui ils sont, et la position qui est la leur. Néanmoins, un certain nombre de leaders utilisent des techniques protocolaires pour limiter l'usage du capital symbolique des syndicats. À la tribune, les dirigeants partisans remercient la présence de leurs camarades en faisant référence à leur nom, et en évitant de rappeler leur fonction de direction. Les dirigeants syndicaux ne montent jamais à la tribune, ne s'adressent pas directement aux militants, et n'accordent pas d'interviews à la presse quand des journalistes sont présents[707]. L'usage de leur image est également contrôlé. Ils ne sont jamais photographiés avec les candidats par les journalistes. En outre, les équipes de communication

[706] José Luis Matasa, secrétaire générale ATE Capitale (2011-2015). À l'époque, Secrétaire de presse ATE Nationale (2007-2011). Entretien avec l'auteur, CABA, 16 octobre 2013.

[707] Cahiers de terrain, CABA, 10 juillet 2013.

interne n'utilisent que très rarement de photos où ils sont visibles dans la diffusion des activités[708]. Cette règle tacite est un commun accord entre les leaders partisans et syndicaux. Son application varie au gré des luttes intra-syndicales. Dans le cas de la campagne de 2013, il y a eu une stricte application de ce principe.

Les prescriptions de rôle ont un effet sur les militants et génèrent parfois des injonctions contradictoires. Après les élections primaires ouvertes (PASO) en août s'ouvre une période d'interrègne jusqu'à la campagne législative qui commence à la fin septembre. Dans les médias, les commentateurs politiques décryptent le verdict des urnes. Ils font des estimations pour anticiper le résultat des élections générales. Dans la Capitale, le kirchnerisme risque de ne pas remporter le fauteuil sénatorial. Certains pronostiquent l'affaiblissement de la majorité du gouvernement au parlement, et en font des signes de la fin du cycle kirchneriste (en anticipant le scénario électoral pour les présidentielles qui auront lieu dans deux ans). Le gouvernement minimise les résultats, met en valeur le total de votes recueillis dans le pays. Entre la fin de la campagne des PASO et le début de la campagne législative s'ouvre un moment de dispute symbolique pour l'imposition de la vision des enjeux et l'interprétation des résultats. Cette période constitue un tempo politique fort pour l'action des organisations contestataires. Syndicats et mouvements sociaux cherchent à profiter des luttes symboliques pour peser dans les débats, et lancent des initiatives pour créer un impact sur la scène politique. C'est alors que la CTA et la Fédération de l'énergie (FETERA) appellent à une mobilisation contre la politique de production d'hydrocarbures du gouvernement national[709]. Fidèle au mode d'action multisectoriel de la Centrale, la marche réunit des syndicats, des organisations sociales, des amicales étudiantes et des partis politiques. La mobilisation est un moment privilégié pour ces acteurs afin de gagner en visibilité dans l'espace public, notamment pour les partis politiques. à l'instar du Parti Ouvrier, des partis trotskystes

[708] Martín Brunas, militant et conseiller de communication du groupe législatif BAPT-UP. Entretien avec l'auteur, CABA, 28 août 2013.

[709] Fin août, l'entreprise pétrolière YPF (ré-nationalisé par le gouvernement kirchneriste en 2008) signe un contrat avec la compagne nord-américaine Chevron. La multinationale obtient des conditions très avantageuses pour l'exploitation de gisements pétroliers dans le Nord de l'Argentine. Source : La Nación, édition du 29/08/2003. *« Fernando "Pino" Solanas: "Al contrato entre YPF y Chevron lo vamos romper en pedacitos" »*.

(MAS, MST, PTS) ainsi que Proyecto Sur répondent à l'appel et déploient leurs caravanes et drapeaux.

Figure 31 : Marche contre le contrat YPF-Chevron (28 août 2013)

Les drapeaux des partis de gauche partagent l'espace avec ceux de la CTA. La mobilisation contribue à donner de la visibilité aux partis politiques. Source : Cahiers de terrain, CABA, 28 août 2013

En revanche, les insignes du Chemin Populaire, de BAPT ou de l'UP sont complètement absents. Aucun drapeau, aucune bannière ne partage l'espace avec les autres partis politiques. Pourtant, les militants sont présents à la manifestation : ils portent les pancartes et les blousons de l'ATE et de la CTA. Ici, leur multipositionnalité les amène à porter la casquette syndicale et à laisser de côté la casquette partisane. Ce choix n'est sujet à aucune discussion à l'intérieur du parti, le changement de rôle se fait naturellement puisque c'est la Centrale qui appelle à la mobilisation. En même temps, cela leur permet de réaffirmer leur loyauté à la Centrale face aux autres courants militants. Ce faisant, le parti est invisibilisé dans cette mobilisation, alors qu'à l'inverse pour ces concourants se montrer en force est un enjeu politique à part entière.

La multipositionnalité des militants et des dirigeants impose une double prescription de rôle, syndicale et partisane, qui conduit à des choix souvent défavorables au parti. Cette préoccupation est également présente dans leur rapport avec des organisations territoriales. À l'instar de la CTA, de grands mouvements sociaux, les assemblées de quartier, bénéficient aussi du tempo politique pour multiplier leurs

initiatives. Début juillet, l'un des sujets abordés par l'équipe de coordination de campagne concerne une activité qui aura lieu dans le parc Lezama, quartier historique de la *Ciudad*. Voici les consignes données par la responsable de l'équipe pour intégrer la participation de la coalition à la mobilisation dans l'agenda de campagne :

> « Nous sommes en contact avec l'assemblée du parc Lezama qui est en train d'organiser une activité le dimanche prochain [14 juillet 2013]. Ils ont invité de nombreux candidats de tous les partis politiques. Alors il faut que nous soyons présents nous aussi. Il faut voir comment intégrer cette activité à l'agenda des candidats. Mais attention, on ne déploiera pas des gros effectifs militants comme nous faisons dans nos propres meetings. On se fait présent, et on installe un ou deux petits bureaux, pas plus. » (Responsable de l'équipe de coordination de campagne de BAPT Chemin populaire. Cahiers de terrain, CABA, 08 juillet 2013)

La consigne a effectivement été respectée par les militants. Sur le terrain, nous avons constaté une sorte de sectorisation de l'espace public pour accommoder les activistes et les militants partisans. L'assemblée de voisins occupe l'aire centrale du parc, tandis que les partis s'en distinguent en ayant installé leurs postes de campagne dans les zones périphériques. Toutefois, au moment clé de la mobilisation, lorsque les divers militants sont rassemblés avec les activistes, certains des partis de gauche se manifestent de manière plus ostentatoire avec leurs drapeaux rouges levés et une distribution intensive de tracts par les militants. Les équipes de Chemin Populaire et de BAPT pour leur part s'en tiennent strictement aux prescriptions et s'interdisent d'avoir des actes qui pourraient être perçus comme des formes de récupération de la mobilisation pour leur parti[710].

6.3.2. La marche comme répertoire de campagne

La campagne des élections primaires s'est officiellement ouverte le 12 juillet (30 jours avant le scrutin) même si tous les partis, y compris le BAPT, étaient déjà sortis dans les rues dès le 06 juillet (officieusement, au titre d'une pré-campagne). Elle s'est achevée le 9 août lorsque la veille électorale est entrée en vigueur (durant les 48 h

[710] Cahiers de terrain, CABA, 14 juillet 2013.

qui précèdent la journée de vote, faire acte de prosélytisme est interdit). Au cours de ces cinq semaines, BAPT réalisera 45 activités, ce qui représente une moyenne de neuf rendez-vous hebdomadaires. À cela s'ajoutaient à l'agenda des candidats des entretiens accordés aux médias, le tournage des spots télévisés, ainsi que les diverses réunions de coordination.

L'une des principales techniques du répertoire de campagne déployée par la coalition Chemin Populaire a consisté en la réalisation de « caminatas », une promenade des candidats, entourés par un cortège de militants, dans les rues d'une commune. Chaque weekend, une *caminata* était organisée et rassemblait autour d'une centaine de militants. Il s'agit de la principale activité de campagne réalisée par Camino Popular[711], une *caminata* impliquant à elle seule quatre modalités d'action superposées : le défilé d'un cortège dans les rues d'une commune, des bureaux de diffusion installés aux croisements, du tractage et un meeting de clôture où sont prononcés les discours des candidats (parfois un concert est également organisé). À bien des égards, le défilé reproduit à l'échelle de la campagne électorale la logique des marches de la CTA, aussi bien dans sa composition esthétique que dans le type d'interaction avec le public.

Sur le plan esthétique, le défilé, telle une marche syndicale, met en évidence la multiplicité des organisations sociales qui soutiennent la candidature. Au milieu du cortège s'élèvent les insignes propres à chaque groupement politique : les drapeaux rouges du parti communisme révolutionnaire et du maoïsme, des parapluies bleus et

[711] On peut inclure dans ce type de performance deux variantes qui se différentient légèrement par leurs formes de déplacement : la caravane et ce que les militants ont appelé le « triathlon » dans lequel le parcours est partagé en trois modalités (en voiture, en vélo puis en marche à pied). Le répertoire d'action a reposé aussi sur la réalisation d'activités « thématiques » (visites à des hôpitaux, meeting devant de siège de la compagnie pétrolière YPF, visite aux logements sociaux construits par la coopérative du Mouvement d'Occupants et de Locataires (MOI), meeting devant le Banque Ciudad, entre autres. Dans ces activités participent exclusivement des militants de la coalition électorale et des mouvements sociaux de la CTA qui soutiennent la campagne. Il y a très peu d'interaction avec le public en général. Ces activités servent à la fois à réactiver les engagements idéologiques du parti, mais surtout à donner plus de visibilité aux mouvements sociaux. Il en est ainsi des dirigeants du MOI qui sont heureusement surpris de trouver une note sur la coopérative publiée par le quotidien *El Clarín*, par ailleurs illustrée avec un cliché où les militants de la coopérative appariassent ensemble avec les candidats. Du fait de la répercussion des activités dans les médias, ces activités fonctionnent comme caisse de résonnance des revendications des mouvements sociaux qui, en dehors des campagnes électorales, peinent à occuper les pages des tabloïdes (Source : *El Clarín,* édition du 20/07/2013. « *Lozano, con casco de albañil para la campaña* »).

blancs de l'amicale étudiante Chemin de la liberté, des drapeaux tricolores (vert, rouge et noir) de Marée Populaire, le rouge et noir du Mouvement Territorial de Libération, le blanc et bleu de du Courant Classiste et Combatif, ou encore les banderoles bleues céleste et blanches de BAPT-UP. Dans la logique militante, c'est une forme de démonstration symbolique de l'ancrage social de la coalition et une opportunité pour les organisations sociales de se rendre visibles dans l'espace public. Néanmoins, la multiplicité des drapeaux et d'identités politiques réunies compromet l'efficacité de la communication électorale. Pour les passants, il devient difficile de discerner l'objet politique en question (le parti, l'étiquette, la candidature) ce qui nuit à une diffusion efficace du message politique. À titre d'exemple, les piétons pouvaient ainsi confondre les banderoles de BAPT avec celles des groupements Kirchneristes.

Sur le plan des interactions avec l'électorat, le cortège crée une masse de militants rassemblés, ce qui ne favorise guère le rapprochement des candidats avec les électeurs qui restent souvent à l'écart. À plusieurs reprises la responsable de campagne essaie de disperser un peu les rangs, elle craint que la *caminata* soit perçue comme une « *orga* », une organisation réalisant une action contestataire. En plus du format du dispositif, l'absence d'une marque politique connue ((l'étiquette partisane, le symbole) rend encore plus complexe la capacité à susciter l'intérêt des passants. Le tractage n'engendre en réalité pas plus d'interactions. La plupart du temps les militants distribuent les pamphlets sans qu'aucun mot ne soit échangé. Il nous est arrivé qu'un passant interpelé par un tract réagisse en demandant de quoi il s'agissait ! Il voulait être sûr ne pas emporter le matériel d'un candidat kirchneriste. À une autre occasion, une dame nous demande si nous sommes de l'équipe de Fernando Solanas (ancien allié de BAPT). En quelques secondes, les militants essaient alors d'expliquer que la coalition a changé, que le cinéaste s'est rallié à droite, que les idéaux sont défendus par cette nouvelle coalition… Explications inutiles, le passant reprend son chemin sans s'arrêter plus longuement.

En réalité, l'efficacité du défilé comme répertoire de campagne est étroitement liée aux ressources symboliques de la coalition telles la réputation du candidat ou la force de la marque partisane. C'est surtout parce que le capital politique des candidats est faible que la technique de propagande est inadéquate. Cependant,

l'utilisation d'un répertoire associé à l'espace des mouvements sociaux est l'objet d'appropriations différentielles par les groupes militants. Pour une amicale étudiante, habituée aux débats dans l'enceinte universitaire, la campagne électorale est un moment d'apprentissage durant lequel ils diversifient leur savoir-faire et savoir-être militant et se donnent à voir auprès des voisins du quartier :

> « C'est la première fois que notre groupe s'engage dans une campagne électorale. Pour moi aussi, c'est ma première fois. Nous ne croyons pas que nous allons réussir à élire un député. Mais l'idée de cette campagne, c'est de nous montrer dans le quartier, de nous faire connaître et montrer aux voisins que nous existions, que nous pouvons devenir avec les autres organisations une alternative pour intervenir dans les instances institutionnelles de la politique. En plus, c'est l'opportunité pour participer dans un espace différent de celui qui est le nôtre, d'élargir nos contacts vers d'autres organisations sociales et politiques. » (Militante dans l'amicale Chemin de la liberté, 26 ans. Entretien avec l'auteur CABA, 08 août 2013)

Pour ce groupe, la campagne favorise la diversification des contacts inter-organisationnels. Lors d'un échange informel dans une rame du métro, la dirigeante de cette amicale clarifie l'objectif du collectif : « nous voulons travailler avec la CTA »[712]. La campagne apparait ainsi comme une manière de faire ses preuves, mais aussi de tester la collaboration avec les syndicalistes et les mouvements sociaux dans le feu de l'action pour savoir s'il leur convient de la poursuivre. L'idée que la campagne s'inscrit dans la continuité des luttes militantes est aussi ce qui anime les militants du courant d'extrême gauche comité de rénovation du Communisme révolutionnaire. Elle explique que d'abord « nous travaillons avec la CTA dans différents espaces d'action » et qu'ensuite leur idée est de « poursuivre des actions concernant les problématiques présentées dans la campagne après les élections »[713]. Pour eux, il s'agit en outre d'une opportunité privilégiée pour tenter de relayer ces idées dans un contexte de politisation quand la population s'intéresse un peu plus aux questions politiques :

[712] Cahiers de terrain, CABA, octobre 2013.

[713] Militante dans comité de rénovation du Communisme révolutionnaire, 24 ans. Entretien avec l'auteur CABA, 08 août 2013.

> « Notre activité la plus importante a été réalisée dans le métro. Nous entrons dans les rames pour présenter les candidats de Chemin Populaire. Après nous présentons la vision du Communisme Révolutionnaire sur les enjeux de ces élections. Et nous distribuons notre journal du Communisme Révolutionnaire pour diffuser notre matériel. Cela nous a permis de discuter avec des gens dans le métro. Parce que en général, les gens n'ont pas trop du quoi faire dans les rames, du coup ils jettent en œil sur notre presse. » (Militante dans comité de rénovation du Communisme révolutionnaire, 24 ans. Entretien avec l'auteur CABA, 08 août 2013)

Le dernier exemple que nous retiendrons ici est celui d'un délégué de base de l'Union des Enseignants (UDE) :

> « Je suis syndicaliste, j'ai incorporé le militantisme. Et pour moi, la rue est l'objectif principal. Être dans la rue, être sur le terrain, c'est un travail de tous les jours, pas seulement le jour d'une campagne [électorale]. Nous travaillons depuis longtemps, nous parcourrons les écoles, nous allons découvrir les problèmes du quartier. C'est ça ce qui veut dire être dans la rue. » (Syndicaliste et militant dans BAPT, 53 ans. Entretien avec l'auteur CABA, 08 août 2013)

Occuper la « rue » est la condition première du travail militant « incorporée » par les acteurs. De nombreux militants partagent un avis similaire, et m'expliquent qu'il faut mener la lutte dans toutes les arènes (*dar la pelea*). Ils sont conscients des limites électorales de leurs partis. Toutefois pour eux, ne pas faire une campagne électorale signifie renoncer à intervenir dans un espace de contestation politique. Ils ne peuvent pas se le permettre. Le syndicaliste cité en amont, nous livre encore un élément pour mieux saisir les logiques de l'engament électoral dans une campagne que l'on ne peut pas gagner : « l'activité la plus importante a été le meeting de lancement, quand nous avons réuni toutes les organisations [de la coalition] »[714]. Se sentir faire partie d'un collectif est un composant essentiel de l'économie du militantisme[715]. C'est sous ce prisme que nous pouvons comprendre le sens de la

[714] Syndicaliste et militant dans BAPT, 53 ans. Entretien avec l'auteur CABA, 08 août 2013.

[715] Gaxie (1977).

dernière activité de la campagne législative, en dépit de tout calcul d'efficacité électorale.

À la fin de la campagne législative, les militants sont à bout du souffle, épuisés par une séquence de mobilisation qui a commencé en juillet avec la campagne de las PASO, a été suivie par les marches de la CTA, et s'achève avec la campagne législative en octobre. Qui plus est, tous les sondages anticipent la défaite de Chemin Populaire. La coalition n'attendrait pas le score voulu de 4 % ou 6 % qui aurait permis à Fabio Basteiro de renouveler son poste. Dans les rangs militants, personne ne croit plus à une remontée de dernière minute. La clôture de la campagne électorale n'est pas une *caminata*. C'est une marche, à la manière de la CTA. En voici le récit :

> Deux colonnes sont mises en route, chacune partant d'un coin différent de la ville (dans une micro échelle, c'est le principe de territorialisation de la contestation qui l'on trouve dans les marches nationales des années 1990 et dans le FRENAPO). La première colonne, conduite par le Courant Classiste et Combatif, remonte depuis les quartiers populaires de la zone sud (*bajo flores*). La deuxième colonne se rassemble dans un quartier de classes moyennes (*Almagro*). C'est avec celle-ci que j'accompagne le groupe de militants de BAPT. Celui qui va conduire la colonne est le Secrétaire général de la CTA Capitale et dirigeant du Mouvement Territorial de Libération, Carlos Chile. Vers 17 heures, c'est le moment de démarrer la marche. Les militants occupent un tronçon de l'avenue Rivadavia. Le trafic de voitures est ralenti, certains chauffeurs klaxonnent, d'autres nous crient dessus (*nos putean*). Peu importe, on s'en fiche. Carlos Chile inspecte personnellement la mise en rang du cortège, il vérifie que chaque chose est à sa place. C'est alors que le MTL dévoile un gigantesque drapeau avec l'insigne du mouvement. C'est fut un moment fort, dont les sensations ne sont que superficiellement traduites les expressions « Oh c'est ouf ! » ou « putain mec ! » (*re masa che !*) qui émanent de la masse. Les deux colonnes marchent par les pointes de l'avenue *Rivadavia* (une grande artère de la *Ciudad* de Buenos Aires) et convergent vers le parc Rivadavia dans le centre de la Capitale. Sur place, une estrade a été posée et un écran géant installé. La parole tourne entre les candidats qui adressent les derniers mots d'encouragement. Mais le moment fort du meeting a été une vidéo d'un peu plus de trois minutes préparée par l'équipe de communication : un survol des moments clés de la campagne,

> une mise en valeur des activités organisées par chaque groupe militant. Nous partageons tous une sensation de grande fierté. C'est un moment émouvant. Le discours construit par cette théâtralisation du collectif est que nous nous sommes certes battus avec les moyens du bord, mais nons nous sommes battus (*demos la pelea*). (Cahiers de terrain, CABA, 25 octobre 2013)

Il est rare qu'une marche qui ralentit la circulation aux heures de pointe puisse attirer la sympathie des électeurs. Cela dit, le but de cette dernière n'était pas électoral, mais avant tout militant. Non pas que les militants soient déçus du résultat pronostiqué pour le scrutin, bien au contraire. Mais face au désarroi d'une campagne jouée d'avance, la mobilisation est une forme de retour de stigmates qui montre la force du mouvement dans l'arène qui est la sienne : la rue. Être entouré par les camarades des autres organisations est réconfortant. Revoir les activités de campagne réalisées sur l'écran géant est jouissant. La force de la logique militante, qui remplace ici les logiques purement électorales, est attestée également par la présence de Carlos Chile en tête du cortège. En plusieurs mois de campagne, c'est là l'unique occasion lors de laquelle il s'affiche en première ligne et se donne à voir publiquement comme soutien des candidats de l'UP. Le geste montre la force de l'économie morale qui le relie à ses camarades. Il est venu prêter main-forte à Fabio Basteiro, ancien secrétaire général de la CTA Capitale et premier candidat au poste de législateur. Pour ce faire, Carlos Chile joue sous de ses multiples casquettes : cette journée-là, il est venu en tant que dirigeant du MTL. Aucun drapeau blanc ou bleu de la CTA n'est hissé dans le cortège. Une nuance qui lui permet de, symboliquement, se conformer aux prescriptions de rôle.

En définitive, les syndicalistes de la CTA reconvertis dans la politique ne disposent pas des ressources pertinentes pour mener une campagne électorale réussite : donations privées, ressources de l'appareil étatique (politiques publiques, propagande gouvernementale), réseaux de clientèle. La Centrale aurait pu combler partiellement ce déficit, mais tiraillée par les divisions internes, elle ne s'investit pas de façon décisive dans l'entreprise partisane. Les partis sont alors extrêmement dépendants du jeu d'alliances. Mais les décisions de leurs dirigeants n'obéissent pas toujours à des calculs et des stratégies purement électoraux. Il

convient donc d'analyser leurs trajectoires militantes pour mieux comprendre la façon dont ils se reconvertissent en politique.

Figure 32 : Activité de fin de campagne (élections législatives 2013)

Marche. Colonne Mouvement territorial de Libération. Source : Cahiers de terrain, CABA, 25 octobre 2013.

Figure 32 : Activité de fin de campagne (élections législatives 2013)

Marche, colonne Courent Classiste et Combatif. Source : Cahiers de terrain, CABA, 25 octobre 2013.

Figure 32 : Activité de fin de campagne (élections législatives 2013)

Meeting. Source : Cahiers de terrain, CABA, 25 octobre 2013.

7. RECONVERSIONS. HYBRIDATIONS ET DÉSAJUSTEMENTS DES DISPOSITIONS MILITANTES

Au cours des chapitres précédents nous avons retracé comment, durant les années 1980, des courants syndicaux minoritaires sont parvenus à renverser les anciennes élites dirigeantes de leurs syndicats et à opérer une transformation radicale de leurs organisations. Au sein de l'Association des Travailleurs de l'État, un renouvellement des pratiques a été promu par l'instauration d'instances délibératives (assemblées militantes) et par l'ouverture du recrutement, jusqu'ici réservé aux membres de la fonction publique d'État, aux agents municipaux et provinciaux. Pour sa part, la Confédération des enseignants est parvenue à structurer une myriade d'organisations représentatives locales en des fédérations provinciales unifiées. Parallèlement, la CTERA a reformulé l'identité sociale des enseignants désormais présentés comme des « travailleurs » de l'éducation. Dans les deux cas, ces changements ont été accompagnés de la réactivation d'un répertoire d'action protestataire en sommeil pendant la dictature militaire.

À l'aube des années 1990, l'ATE et la CTERA ont rompu avec la CGT et ont décidé de bâtir une Centrale concurrente dont le modèle organisationnel transgresse les pratiques coutumières du syndicalisme argentin. La CTA rend possible en effet l'adhésion directe des travailleurs mais aussi des chômeurs, l'élection directe des bureaux directifs et s'ouvre à la fédération des mouvements sociaux. Cependant, la Centrale se heurte aux verrous découlant de la collusion entre la CGT et le gouvernement péroniste au pouvoir. Privée d'immatriculation syndicale, la CTA voit son développement organisationnel ralenti. Au sein du champ syndical, la CTA reste donc cantonnée dans une position marginale face au syndicalisme cégétiste.

Quoi qu'il en soit, c'est en tant qu'acteur politisé, transgressif et marginalisé que la CTA s'impose comme l'un des principaux acteurs de la résistance aux politiques néolibérales, une bataille livrée aussi bien dans la rue que sur le plan culturel. Son répertoire d'action privilégie le déploiement de mobilisations multisectorielles dans lesquelles se cristallise un milieu oppositionnel : des mouvements de chômeurs, des coopératives de logement, des organisations de défense des droits de l'homme, des organisations d'étudiants, ainsi que des partis politiques de gauche. Ce faisant, la CTA transgresse les frontières qui séparent des univers différents possédant chacun leurs logiques, « leurs hiérarchies et leurs règles de fonctionnement »[716] : le champ syndical, l'espace des mouvements sociaux et le champ politique. Parallèlement, la Centrale élabore un cadre cardinal alternatif et une conscience oppositionnelle pour affronter le cadre dominant défendu par le gouvernement. Ce faisant, ces syndicalistes contestent le monopole des professionnels dans la production des biens politiques et dans la définition de ce qui est dicible ou problématisable en politique. Ainsi donc, la transgression apparaît comme un schéma durablement stable dans le mode d'action et dans la culture organisationnelle de la CTA.

Il est par ailleurs remarquable qu'au moment de la constitution du Mouvement Politique, Social et Culturel (MPSC) la CTA s'associe avec des acteurs avec lesquels non seulement elle a une affinité idéologique, mais avec lesquels elle est occupe une position structurellement homologue : des intellectuels certes prestigieux mais dominés dans le champ culturel, des partis de gauche minoritaires dans le champ politique, ou encore une poignée de députés ayant rompu avec leur groupe parlementaire de l'ARI.

Jusqu'ici, notre démonstration s'est concentrée sur les conditions environnementales et les logiques situationnelles à travers lesquelles la CTA s'est constituée en entreprise transgressive. Il convient désormais de se focaliser sur les mécanismes microsociaux de production et de reproduction de ce collectif. L'évidence empirique nous amène à considérer les acteurs impliqués dans la construction du MPSC, syndicalistes ou intellectuels engagés, comme des *outsiders*. Tout au long de leur parcours militant ils se donnent à voir, et sont perçus par leurs adversaires, comme

[716] Boltanski (1973, p. 3).

des déviants. Dans les interviews accordées aux médias, dans les ouvrages biographiques qu'ils publient, dans les pamphlets qu'ils diffusent, dans les identités stratégiques qu'ils se forgent, dans les entretiens réalisés en situation d'enquête, nos enquêtés puisent régulièrement dans un même champ lexical pour se qualifier. Ils s'assument en tant que « rebelles », « durs », « intransigeants », « marginaux », « perturbateurs », « agitateurs », « insurgés », « séditieux », « subversifs », « transgresseurs », « trotskos », « hérétiques » ou encore « Gurkhas ». Les leaders qui se rassemblent dans le MPSC ont en effet tous fait l'expérience d'avoir été étiquetés comme des « étrangers » à certains groupes sociaux dont ils ont transgressé les normes. Nos enquêtés partagent tous ce qu'Howard Becker nomme une « identité déviante » : « C'est elle qui leur donne le sentiment d'avoir un destin commun, d'être embarqués sur le même bateau. La conscience de partager le même destin et de rencontrer les mêmes problèmes engendre une sous-culture déviante, c'est-à-dire un ensemble d'idées et de points de vue sur le monde social et sur la manière de s'y adapter, ainsi qu'un ensemble d'activités routinières fondées sur ces points de vue. L'appartenance à un tel groupe cristallise une identité déviante »[717].

Transposée à notre objet d'étude, la notion de déviance intervient à deux niveaux. D'une part, elle est liée aux jeux de pouvoir des groupes dans lesquels se produisent les transgressions. Pour nos enquêtés, les véritables transgresseurs sont les syndicalistes cégétistes qui ont abandonné la classe ouvrière en devenant eux-mêmes des entrepreneurs ayant soutenu les réformes néolibérales. Les renégats sont les dirigeants du parti justicialiste qui ont renié les principes fondamentaux du mouvement péroniste. La trahison par excellence est celle des oligarchies argentines complices du saccage du pays perpétré par les puissances capitalistes. Sous ce prisme, la déviance constitue une opération symbolique de qualification/disqualification des acteurs qui doit être interprétée à l'aune des rapports de force entre fractions en lutte. Les rebelles et les hérétiques sont ceux qui ont échoué à imposer leurs normes et leur vision comme légitimes. En ce sens, ces acteurs dominés assument une vocation de moralistes[718]. D'autre part, les situations de déviance sont liées à la circulation de nos enquêtés dans des univers sociaux différenciés. Leur atypisme se dévoile à travers le sentiment d'entrer dans un univers

[717] Becker (1985, p. 60-61).

[718] Agrikoliansky (2001).

inconnu, d'être confronté à des logiques et des schèmes de perception nouveaux, d'éprouver des désajustements de rôle. De surcroît, ils affrontent le risque de dépérissement des ressources qui peuvent survenir lors ce de ces transferts entre espaces sociaux.

En refusant toute réduction normative et axiologique, la problématisation de notre objet par la déviance offre un appareillage conceptuel pour comprendre la façon dont les nos enquêtés se positionnent dans leurs champs de lutte et se déplacent dans l'espace social. En effet pour comprendre les logiques de ces « transgresseurs », Howard Becker propose une approche séquentielle basée sur le concept de carrière :

> « Dans les études de professions, où ce concept a d'abord été élaboré, il renvoie à la suite des passages d'une position à une autre accomplis par un travailleur dans un système professionnel. Il englobe également l'idée d'évènements et de circonstances affectant la carrière. Cette notion désigne les facteurs dont dépend la mobilité d'une position à une autre, c'est-à-dire aussi bien les faits objectifs relevant de la structure sociale que les changements dans les perspectives, les motivations et les désirs de l'individu »[719].

Dans la sociologie des mobilisations, la notion a montré sa valeur heuristique pour appréhender les logiques de l'engagement militant. En permettant de saisir ensemble la dimension structurelle et individuelle, la position et la mobilité, cette démarche processuelle « permet de comprendre comment, à chaque étape de la biographie, les attitudes et comportements sont déterminés par les attitudes et comportements passés et conditionnent à leur tour le champ des possibles à venir en resituant ainsi les périodes d'engagement dans ensemble du cycle de vie »[720]. En insistant sur les effets générateurs des expériences passées, la notion de carrière renvoie à l'analyse de la façon dont les dispositions, entendues comme des principes « d'engendrement potentiel de conduites ou attitudes », sont incorporées,

[719] Becker (1985, p. 47).

[720] Fillieule (2001, p. 201).

actualisées ou mises en sommeil[721] durant le parcours de vie. La notion de sous-culture formulée par Howard Becker dans l'extrait présenté ci-dessus fait écho au concept bourdieusien d'habitus, comme système de schémas de perception et d'appréciation du monde social[722] (l'ensemble « d'idées et de points de vue sur le monde social » chez Becker) ainsi qu'en tant que matrice puissamment génératrice de comportements et d'attitudes, et qui est transférable à la diversité de situations que rencontre l'individu[723] (« ensemble d'activités routinières fondées sur ces points de vue » chez Becker).

Muni de cette boîte à outils nous avons cherché à reconstituer les spécificités de l'engagement des futurs dirigeants du Mouvement Politique Social et Culturel à travers l'analyse biographique. L'objectif de ce chapitre est de comprendre les processus de socialisation à travers lesquels les acteurs construisent leur rapport au politique, intériorisent des dispositions à la déviance, et acquièrent le socle de compétences et de capitaux qu'ils tentent de réinvestir en politique. L'hypothèse que nous défendons ici est que la transgression, en tant que disposition incorporée, engendre des habitus clivés qui enrayent, voire empêchent, les acteurs d'achever leur reconversion politique. Leur multipositionnalité engendre une illusio paradoxale, prisonnière de conflits de rôle lentement ou difficilement surmontables. Même après plusieurs mandats électifs, les acteurs n'incorporent pas entièrement les dispositions nécessaires pour remplir la palette de rôles constitutifs du métier politique. Ces désajustements affectent l'efficacité de leurs stratégies électorales et de leur construction organisationnelle en dressant d'importants obstacles à l'institutionnalisation de leurs partis politiques et à l'inscription durable de leurs carrières dans le champ politique[724].

[721] Mathieu (2012, p. 184)

[722] Bourdieu (2002, p. 134).

[723] Dobry (2009, p. 260).

[724] Par commodité de langage, nous utiliserons comme synonymes les termes « trajectoire », « carrière », « parcours » et « itinéraire ». Comme le souligne Olivier Fillieule, « l'emploi de l'une ou de l'autre notion importe assez peu » du fait que ces concepts s'inscrivent « dans une même tradition et partagent un certain nombre de propriétés, soit une attention égale aux processus et à la dialectique permanente entre histoire individuelle et institution et, plus généralement, les contextes » (2001, p. 200-201).

L'analyse sera menée à partir d'un échantillon de 29 dirigeants[725] du Mouvement Politique Social et Culturel. Pour 24 d'entre eux, les trajectoires militantes ont été reconstituées à partir d'entretiens biographiques et/ou par le biais de l'administration d'un questionnaire. Les informations ont été enrichies par les curriculum vitae que certains nous ont transmis ou qui sont disponibles sur le site du parlement. En raison du manque de disponibilité, des entretiens n'ont pu être conduits avec cinq des dirigeants. Dans ces cas, nous avons procédé par compilation d'informations disponibles sur leur site personnel et dans la presse, et de précisions livrées par des informateurs privilégiés. Parmi eux figurent le syndicaliste Victor de Gennaro et le cinéaste Fernando Solanas pour lesquels une abondante documentation publiée à différentes étapes de leurs parcours est disponible. C'est pour cette raison que dans chaque graphe et tableau statistique a été précisé le nombre d'individus qui composent l'échantillon (N).

Tel que cela a été expliqué dans les chapitres précédents, la CTA ne se convertit pas en parti politique et maintient un rapport ambivalent avec les partis créés par les syndicalistes. Par conséquent, le projet du Mouvement politique social et culturel se prend la forme d'alliances électorales. Notre corpus est constitué par des syndicalistes appartenant au parti Unité Populaire et Buenos Aires pour Tous (fusionné à l'UP en 2011), des intellectuels engagés qui créent le parti Proyecto Sur (PSUR), et enfin par deux partis de gauche, minoritaires dans le champ politique, le Parti Socialiste Authentique et le trotskiste Mouvement Socialiste des travailleurs (MST).

Le chapitre est structuré en trois parties : l'analyse du processus de socialisation politique vécu par les acteurs pendant leur jeunesse (7.1), l'imbrication entre leurs

[725] Dans une organisation politique embryonnaire comme l'Unité Populaire ou Proyecto Sur, il existe une grande fluidité dans la définition des fonctions de direction. Par exemple, ce n'est qu'en 2013, à la fin de notre enquête, que les positions « officielles » sont objectivées dans les statuts de Proyecto Sur. Surtout, le pouvoir organisationnel est partagé avec des acteurs qui ont une grande influence sur la prise de décision, sans pour autant siéger au bureau exécutif (à l'instar des secrétaires généraux des syndicats). Nous avons pris en considération les neuf députés nationaux et les quatorze législateurs de la Ciudad de Buenos Aires (en poste ou ayant fini leurs mandats), les acteurs qui ont siégé dans le bureau de coordination du MPSUR ainsi que trois hauts dirigeants syndicaux qui, officieusement, sont régulièrement consultés à propos des stratégies politiques. Leur influence a été constatée au cours de l'enquête de terrain, et corroborée par des déclarations « off-record » d'informateurs privilégiés.

carrières professionnelles et leurs engagements militants (7.2), et leur reconversion dans le champ politique (7.3).

7.1. Jeunes radicalisés. Le processus de politisation dans un contexte de violence politique des années 1960 et 1970

Quand le Mouvement Politique Social et Culturel fait son entrée dans le champ politique en 2009, l'âge moyen des dirigeants partisans est de 55,4 ans. Près des trois quarts d'entre eux sont nés entre les décennies 1930 et 1950. Le quart restant (27,6 %) est né entre 1960 et 1970. Ces chiffres montrent que les leaders réalisent leur socialisation transitionnelle, c'est-à-dire la transition de l'adolescence à la vie adulte, dans des contextes historiques spécifiques[726] : pour les ainés, cette transition a lieu durant la longue période d'instabilité institutionnelle ouverte par la chute du gouvernement Peron (1955) et qui débouche sur la dernière dictature (1976) ; pour les plus jeunes durant la transition démocratique (1983). L'hypothèse sous-jacente est que ces deux étapes constituent des moments marquants qui peuvent influencer leur socialisation, c'est-à-dire, le processus par lequel l'individu est construit et incorpore des « façons de faire, de penser et d'être qui sont situées socialement »[727]. Nous allons montrer ici comment nos enquêtés ont été façonnés politiquement et quelles dispositions spécifiques à l'engagement ils ont incorporé (Tableau 5).

[726] Chauvel (2006, p. 37).

[727] Darmon (2010, p.6).

Tableau 5 : Cohortes de naissances des dirigeants du Mouvement Politique Social et Culturel MPSC-MPSUR (N=29)

	Fréquence	Pourcentage	Total agrégé
Années 30	1	3,4%	72,4% (21)
Années 40	8	31,0%	
Années 50	12	37,9%	
Années 60	7	24,1%	27,6% (8)
Années 70	1	3,4%	
Total	29	100,0%	100,0%

Source : enquête par questionnaires 2013.

Pour mieux cerner les conditions culturelles et les spécificités de l'environnement politique dans lequel nos enquêtés ont été socialisés, nous avons identifié cinq moments historiques susceptibles d'avoir constitué des évènements fondateurs de leurs générations[728]. Nous avons ensuite codé les étapes du parcours de vie des acteurs en cinq catégories : enfance, adolescence, jeunesse, vie adulte et maturité. Il nous a paru important de faire la distinction entre adolescence et jeunesse afin de distinguer l'âge de la fin de la scolarisation secondaire ou des études universitaires (entre 15 et 25 ans) et celui de l'entrée sur le marché du travail et du début de la carrière professionnelle (entre 26 et 30 ans).

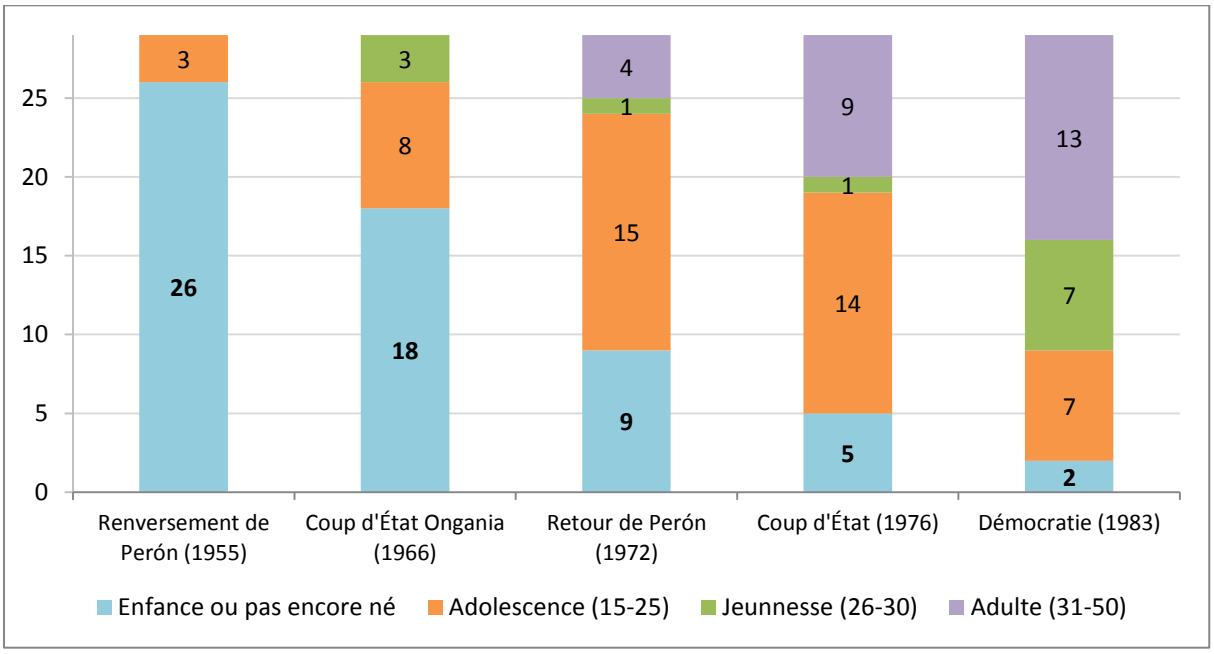
Le graphe 12 illustre les résultats du croisement de ces deux variables. Pour la génération plus ancienne, que l'on appellera la « génération de la violence politique », deux épisodes surviennent pendant l'étape de socialisation transitionnelle : pour 51,7 % de l'échantillon, l'évènement-clé est le retour d'exil de Juan Perón en 1972 alors que pour 48,3 % il s'agit du coup d'État de 1976. Pour sa part, la nouvelle génération de dirigeants peut être qualifiée de « génération de la transition démocratique » dont l'adolescence s'est déroulée dans un contexte de normalisation des institutions politiques à partir de 1983. Cette cohorte correspond à moins d'un quart de l'échantillon.

[728] Chauvel (2006, p. 37).

Graphe 12 : Appartenance générationnelle des dirigeants du MPSC-MPSUR (N=29)[729]

Croisement de groupes d'âge par évènements historiques (en % de chaque groupe)

Lecture : 10,3 % des futurs dirigeants ont entre 15 et 25 ans (adolescents) au moment de la chute de Perón en 1955



Bien entendu, le contexte n'exerce jamais d'effet mécanique sur la socialisation des individus. Les évènements politiques ne constituent pas « des données intangibles, douées de surcroît d'une force et d'une signification propres »[730]. Pour saisir le sens et l'impact du contexte politique sur le parcours des acteurs, nous les avons interrogés sur la première mobilisation marquante à laquelle ils ont assisté. Les résultats montrent que 44 % de l'échantillon a connu sa première mobilisation dans les années 1970 (Tableau 6). La moitié de la « génération de la violence politique » évoque des évènements liés au péronisme et à la CGT. Près d'un cinquième affirme avoir été frappé par les mobilisations de solidarité envers des pays latino-américains (dont la tentative d'invasion de Cuba en 1961 ou le coup d'État contre Salvador Allende au Chili en 1973). La même proportion mentionne des actions organisées par des syndicats d'étudiants dans les années 1970. Pour leur part, 33,3 % des dirigeants issus de la « génération de la transition démocratique » se disent marqués par les mouvements de grève lancés par la CGT à la fin de la dictature puis contre les politiques du gouvernement de Raúl Alfonsin. Une partie d'entre eux (22,2 %) a

[729] Source : enquête par questionnaires 2013.

[730] Ihl (2002, p. 139-141).

d'ailleurs été socialisée dans les rangs de la propre CTA et a mentionné comme éléments structurants les marches réalisées par la Centrale dans les années 1990 ou encore la Constituante Sociale en 2008 et 2009.

Tableau 6 : Première mobilisation marcante des militants par groupe générationnel (N=25)

	Génération de la violence politique 1950-1970		Génération de la transition démocratique 1980-2000		Total
Péronisme	7	43,8%	0	0,0%	28,0%
Mobilisation CGT	1	6,3%	3	33,3%	16,0%
Gauche en Amérique latine	3	18,8%	0	0,0%	12,0%
Mobilisations étudiantes	3	18,8%	0	0,0%	12,0%
Mobilisations CTA	0	0,0%	2	22,2%	8,0%
Marche du 24 mars « plus jamais »	0	0,0%	1	11,1%	4,0%
Activité partisane	1	6,3%	1	11,1%	8,0%
Autre	1	6,3%	2	22,2%	12,0%
Total	16	100,0%	9	100,0%	100,0%

Source : Source : enquête par questionnaires 2013.

Nous allons à présent nous focaliser sur la génération de la violence politique qui englobe la majorité des futurs dirigeants partisans du MPSC-MPSUR. Le témoignage suivant nous livre un récit rétrospectif de la façon dont une partie de cette jeunesse perçoit et interagit dans cette conjoncture :

> « Je suis passé par différentes activités politiques et sociales. J'ai vécu de nombreuses circonstances historiques qui ont changé le pays, mais aussi qui ont transformé mon propre regard. Mon engagement débute en 1961, je devais avoir treize ou quatorze ans, dans un groupe de gauche marxiste issu du Parti Communiste ».

> « Nous *avons été fortement influencés par le nationalisme populaire et le péronisme*. Aussi par *d'autres influences de l'époque, comme les catholiques qui dialoguent avec le marxisme et se tournent vers la gauche*. Il y avait différentes origines et courants politiques qui ont convergé dans notre groupe : marxistes,

nationalistes, péronistes, catholiques. Moi, je venais du marxisme critique, mais pas antipéroniste. Peu à peu on a commencé à dialoguer avec le péronisme. Aussi parce qu'on trouvait de nouveaux interlocuteurs qui ont fait leur autocritique. De notre côté, on était critique de l'expérience du socialisme réel, du stalinisme. *Nous étions tous dans une situation de grande ouverture, d'une intense quête politique. On se retrouvait en face à une nouvelle génération de péronistes. Une nouvelle génération de dirigeants syndicaux qui n'étaient pas bureaucratisés. Une nouvelle génération universitaire. Une nouvelle génération de gauche. Aussi des jeunes de classes moyennes antipéronistes qui ont changé d'option vis-à-vis de leurs parents*. Tout cela a conflué dans notre groupe. Je pense que c'est un fait incroyable, un gros mélange ! »

« Dans les années 1960 et 1970, *ma génération a été très influencée par tout ce que se passait dans le monde en ce moment*. C'était l'époque des *mouvements de libération nationale dans les pays du tiers monde*. Même de formulation du concept de tiers monde, qui cherchait une place autonome à l'égard des blocs soviétique et nord-américain. Des pays coloniaux en lutte par leur indépendance. Mais aussi de pays semi-coloniaux comme l'on considérait l'Argentine et d'autres pays latino-américains. Parce que nous étions dépendants des puissances occidentales. *Nous avons été influencés par mai 1968, par la révolution cubaine et le guévarisme (une influence très forte), par la guerre du Vietnam et les mouvements contestataires aux États-Unis qui s'opposaient à la guerre*. Toutes ces influences se sont fusionnées avec les traditions nationales, avec le péronisme. Un *péronisme qui était exclu du pouvoir, expulsé par les régimes militaires*. Et *ce mélange produit dans les années 1960 et 1970 assume un projet révolutionnaire*. *Nous partagions une sensation que l'on pouvait changer le monde, que l'on pouvait faire une révolution socialiste mais différente du modèle soviétique, plus adapté aux idées nationales e tiers-mondistes. Nous pensions qu'il était possible de prendre le pouvoir*. Ce mouvement s'est développé avec différents versants, certains vers la lutte armée. D'autres que l'on a accompagné mais sans prendre parti à la guérilla. D'autres qui étaient en désaccord. Ainsi il y avait ceux qui incitaient des soulèvements populaires, d'autres qui cherchaient une sortie électorale. *Je crois que le paroxysme de ce développement est atteint entre 1968 et 1976. Moi, j'ai fini [mon engagement] en 1976 quand est survenu le dernier coup d'État et une dictature très sanglante*. Certains de mes ex-camarades qui avaient opté par la lutte armée ont été emprisonnés, d'autres ont disparu et ont été assassinés. Moi j'ai dû m'exiler en Équateur ». (Pablo Bergel,

dirigeant de PSUR et législateur de la ciudad de Buenos Aires 2011-2015. Interview avec l'auteur, CABA, 30 août 2013)

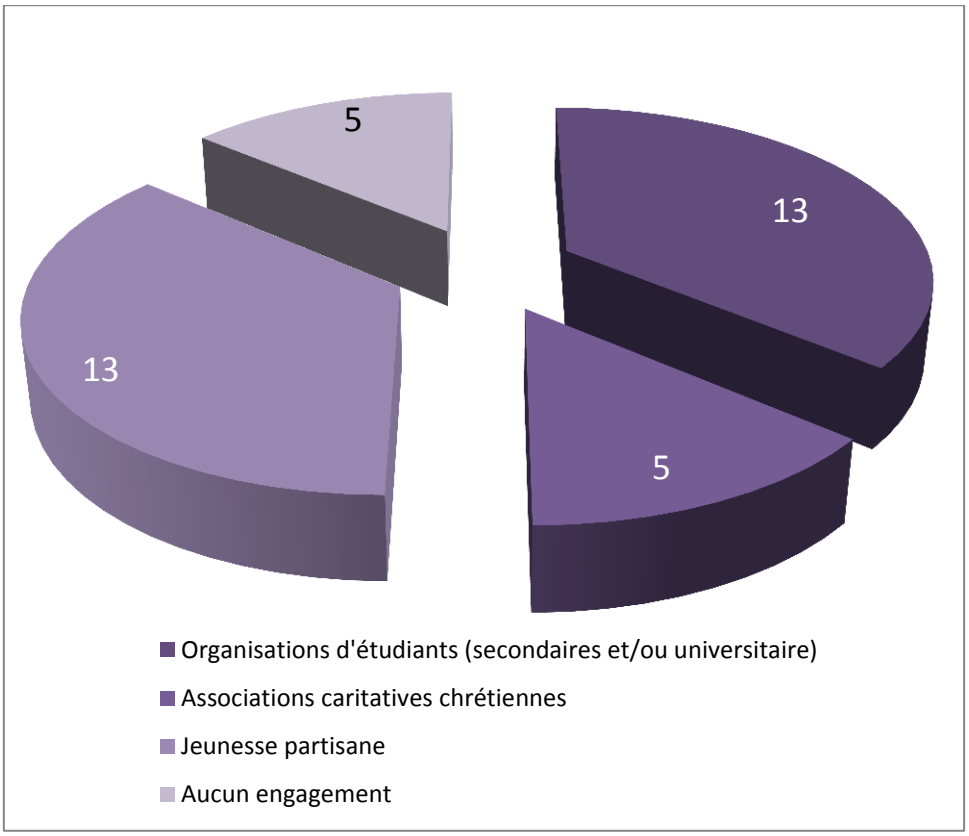
Ce récit illustre la forte densité d'expériences politiques de cette décennie. Si le groupe militant de Pablo Bergel a été marqué par *« l'exclusion »* du péronisme de la lutte électorale et par le dernier coup d'État qui a mis en place une *« dictature très sanglante »*, la perception que les militants se font du moment politique est structurée par des saillances qui marquent le contexte argentin mais aussi par l'effervescente des conflits du tiers monde, par les expériences socialistes latino-américaines (Chili, Cuba), par le rejet du stalinisme, ainsi que par l'éclosion de mouvements contestataires en France et aux États-Unis. Le témoignage de Pablo Bergel dévoile les mécanismes par lesquels cette séquence d'évènements prend sens pour les acteurs. D'abord, c'est au sein du groupe politique que les évènements sont interprétés et se cristallisent dans des attitudes, tel qu'avoir la *« sensation »* qu'il était possible de *« prendre le pouvoir »* et de *« faire la révolution socialiste »*. Ensuite, notre interlocuteur insiste sur le système d'interactions qui agit comme vecteur de l'apprentissage politique : le dialogue avec les péronistes, les échanges nourris avec des multiples courants politiques et les secteurs progressistes de l'Église catholique.

La question qui se pose alors est celle de savoir si pendant leur adolescence nos enquêtés participent à des collectifs militants qui leur permettent d'appréhender et de problématiser ces événements politiques. Le graphe XX rend compte des principaux espaces de politisation investis lors de leur socialisation secondaire. Il en ressort que 62 % de l'échantillon s'est engagé au sein d'organisations étudiante, engagement entendu ici au sens large, c'est-à-dire compris comme la participation aussi bien à des syndicats étudiants (au lycée ou à l'université) qu'à des clubs de discussion politique (comme dans le cas de Pablo Bergel). La même proportion s'est engagée dans des organisations de jeunesse partisane. Les enquêtes se répartissent ici à peu près également entre les organisations de la gauche (socialistes et trotskystes) et péronistes. À noter qu'un peu plus d'un tiers se mobilise au sein d'associations caritatives liées à l'Église catholique. Il faut préciser ici la forme prise par ce militantisme chrétien. Comme dans le cas de Graciela Ittaurauspe, il s'agit de bénévolat dans des bidonvilles. Les groupes sont organisés dans la paroisse par des curés identifiés au mouvement des prêtres du tiers monde et pratiquant la théologie

de la libération. Ces religieux maintiennent des relations étroites avec les réseaux militants de la gauche péroniste et de l'extrême gauche.

Graphe 13 : Voies de politisation de la génération 1960-1970 (N=21)[731]

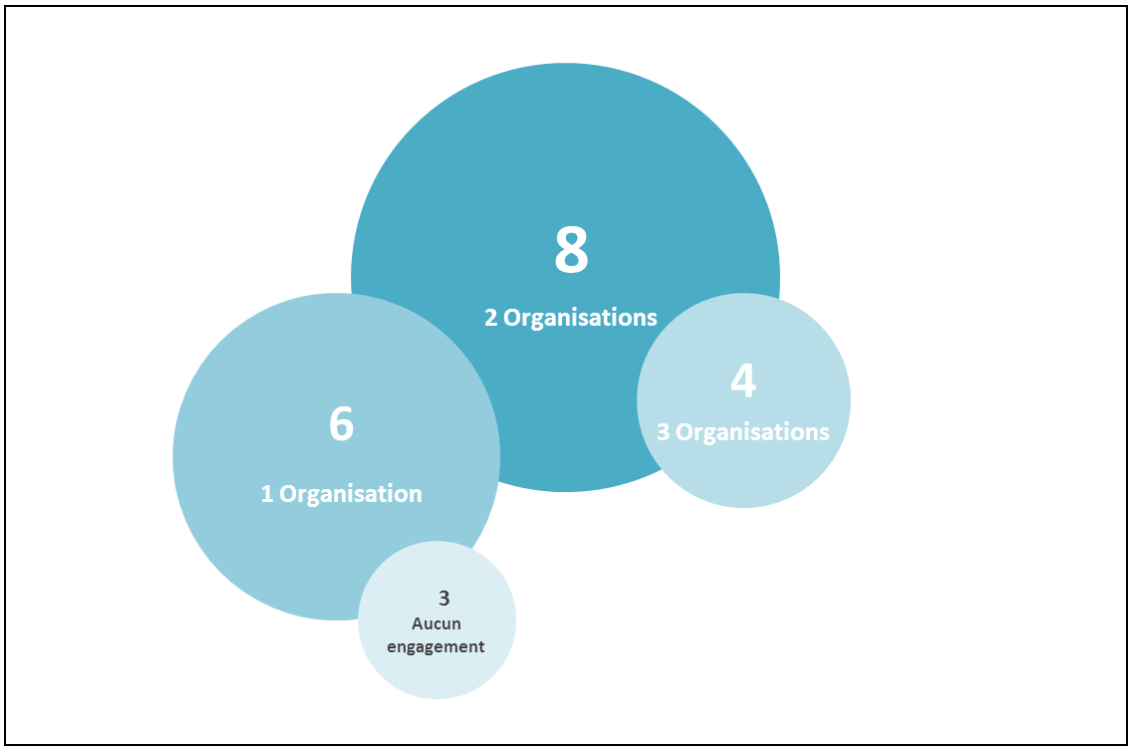
Multiples réponses possibles, total supérieur à 100 %



[731] Source : enquête par questionnaires 2013.

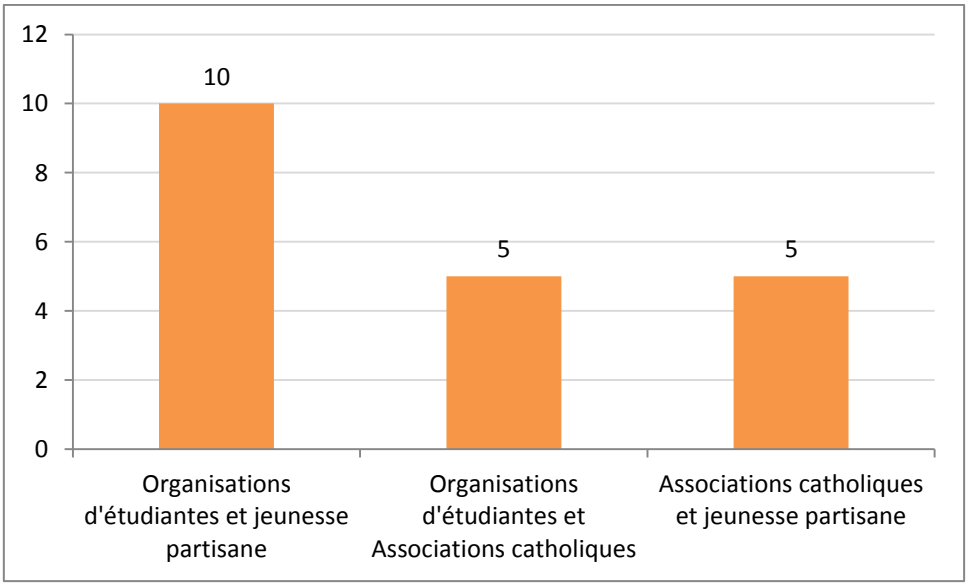
Graphe 14 : Multi-appartenance des dirigeants du MPSC-MPSUR dans des instances de politisation (N=21) [732]

Types d'organisations retenues : amicales étudiantes, associations catholiques et groupes de jeunesse partisane



Graphe 15 : Multiappartenance des dirigeants du MPSC-MPSUR (N=21)[733]

Ventilation par types d'organisations corrélées



[732] Source : enquête par questionnaires 2013.

[733] Source : enquête par questionnaires 2013.

Nous pouvons constater que pour la génération de la violence politique, seul 1 individu sur dix n'a pas fait une première expérience militante dans ces trois types d'organisations (graphe 14). Pourtant, cela ne veut pas dire qu'ils ne circulent pas dans des réseaux politiques. Par exemple, pendant sa jeunesse Fernando Solanas ne s'est jamais engagé dans un collectif militant. Il a pourtant connu une sorte de socialisation politique « bohême » dans les bars et cafés de Buenos Aires où des intellectuels engagés organisaient des débats. Les résultats montrent en outre un taux non négligeable de militants multipositionnés : presque 4 jeunes sur 10 se sont engagés dans deux ou trois types d'organisations. Comme l'on voit dans le graphe 15, le parcours le plus fréquent combine des engagements au sein d'organisations étudiantes et de la jeunesse partisane dans la moitié des cas.

C'est dans ces espaces militants que les évènements politiques, nationaux et internationaux, sont interprétés à travers des schèmes de perception spécifiques. On peut ainsi comprendre pourquoi le retour de Juan Perón de son exil à Madrid (1972) a constitué un moment charnière pour cette génération. À l'époque, Luis Brunatti est âgé de vingt-cinq ans. Il milite dans le groupe des jeunes catholiques de sa paroisse dont le curé appartenait au mouvement des prêtres pour le tiers monde. Pour lui, l'arrivée du général annonçait une révolution à la cubaine : *« On se disait que "voilà, c'est fait !" comme Fidel Castro en descendant de la "Sierra Maestra". Désormais il ne reste que des formalités, la révolution a abouti »*. Son épouse, elle aussi militante catholique, a ressenti une grande euphorie : *« Pour moi, son retour a été merveilleux, j'avais beaucoup d'attentes »*[734].

L'arrivée de Juan Perón à l'aéroport d'Ezeiza a été un véritable évènement pour la jeunesse péroniste, et malgré l'interdiction de rassemblements par la junte militaire. Le récit de Mario Cafiero traduit le vécu d'une partie de cette jeunesse :

> « J'ai commencé à militer en 1971 dans la *Jeunesse Péroniste*, j'avais 15 ans et j'étais au lycée. En réalité, *j'ai commencé dans la jeunesse catholique*. C'était un *militantisme social*. On allait *faire un travail d'assistance dans les villes et villages*

[734] Luis et Carla Brunati. Entretien avec l'auteur, province de Buenos Aires, 23 avril 2011. Luis Brunati, député national (1989-1993), membre du groupe des huit et du Frente del Sur/ Frente Grande. Dirigeant du Mouvement Proyecto Sur de 2007 à 2011.

de l'intérieur. Ceci nous a permis de découvrir la réalité sociale argentine. Parce que nous étions des jeunes des classes moyennes. Je te dirai même que ma famille était plutôt aisée. *Avec mon groupe, nous avons pu connaitre cette réalité*. *On a vu l'adhésion du peuple aux figures d'Evita et de Perón*. Il faut savoir que pour la classe moyenne, Perón a été un tyran et Evita a été une femme légère et que les deux ont ruiné le Pays ».

« Il y avait un grand mouvement de jeunes chrétiens, par ailleurs beaucoup d'entre eux se sont tournés vers la politique. *La dictature avait proscrit le péronisme et J. Perón s'était exilé à Madrid*. Un mouvement s'est mobilisé pour exiger le retour de J. Perón ce qui s'est produit en novembre 1972 quand il est rentré en Argentine après dix-huit ans. *Il y avait un haut niveau de politisation de la jeunesse*. *Nous discutions de la façon de parvenir à la libération nationale*. Une énorme quantité de jeunes entrait en politique avec le péronisme [malgré sa proscription]. D'autres jeunes s'engageaient dans l'extrême gauche car il y a avait deux fronts, deux causes. En 1972 j'ai milité dans ma commune avec mes frères, tous les deux plus âgés que moi. J'ai débuté assez jeune par la main de mes ainés. On graphitait des murs, on faisait du prosélytisme ».

« La veille de l'arrivée de J. Perón, nous nous sommes réunis en cachet pour préparer notre déplacement à l'aéroport. Mais à peine la réunion démarrée, la police est tombée dessus et nous a mis dehors. Finalement on s'est débrouillé comme on a pu pour y aller. D'abord nous avons marché. Après nous avons cambriolé un bus. Mais au petit matin, on croise sur le chemin un blindé de l'armée. On a abandonné le bus sur l'autoroute et on a avancé à pied par les champs. Quand nous sommes arrivés, il devait y avoir comme 300.000 personnes. Il a plu toute la nuit, nous sommes arrivés complètement trompés. D'autres groupes militants n'ont pas eu cette chance, ils ont été refoulés par la répression. Mais voilà, on avait réussi à faire rentrer J. Perón. La police avait dispersé la foule à coups de lacrymogène et de répression. Il faisait nuit déjà qu'on on est reparti. On a pris le premier bus qui est passé sur le chemin et on s'est mélangé avec d'autres groupes militants. Je me souviens que nous étions tous mouillés, après avoir rattrapé deux jours de pluie. Et nous avions tous essuyé du lacrymogène. Dedans, on s'est retrouvé avec des gars de la Tendance Péroniste Révolutionnaire, le groupe de jeunesse lié à la guérilla des Montoneros, je n'appartenais pas la Tendance. À un moment donné, dans l'avant du bus, des gars commencent à entonner "Perón et Evita", le chant des fractions qui

> n'étaient pas de la gauche péroniste. Alors, au fond, des gars chantent "Perón et Evita la patrie socialiste". Et tout à coup les échauffourées ont éclaté. On a fini par se taper plus entre nous que la police ne l'avait fait. Parce qu'il y avait déjà une confrontation larvée entre les différents courants du péronisme ». (Mario Cafiero, dirigeant de PSUR, entretien avec l'auteur, CABA, 1er octobre 2013).

Le récit de Mario Cafiero illustre l'enchevêtrement des logiques de politisation, à la croisée d'un engagement au sein d'un courant politique, ici péroniste, de l'influence de ses proches et d'une insertion dans des réseaux catholiques de gauche. La dimension transgressive est par ailleurs une composante tout aussi significative de ce processus. Les risques encourus par l'organisation de réunions clandestines, par les tentatives de déjouer les contrôles de l'armée, par la confrontation aux forces de l'ordre produisent une forme d'exaltation qui renforce l'engagement tout en leur faisant toucher du doigt la réalité et la brutalité d'un régime militaire qui les convainc du caractère « historique » du moment qu'ils étaient en train de vivre.

Le travail bénévole mené par Mario Cafiero dans des quartiers pauvres montre comment s'opère alors la découverte de la misère pour des agents issus des classes moyennes et l'acquisition de disposition à la révolte[735]. L'origine sociale de nos enquêtés montre que beaucoup d'entre eux sont issus de différents secteurs des classes moyennes (tableau 7). En considérant la profession du père comme un indicateur de l'origine sociale, les résultats révèlent que plus d'un tiers des chefs de ménage exercent une activité de commerçant ou de chef de petite entreprise. Les cadres et professions intellectuelles correspondent à un quart de l'échantillon, fondamentalement des professions libérales (médecins et avocats). Enfin, près de 16 % sont salariés dans des emplois intermédiaires. Somme toute, plus de trois quarts de la cohorte appartiennent à des familles de classes moyennes urbaines, seuls 21% de la cohorte sont issus des milieux populaires.

[735] Gaxie (1978).

Tableau 7 : Occupation professionnelle des parents des responsables du MPSC-MPSUR

	Père		Mère	
	Fréquence	Pourcentage	Fréquence	Pourcentage
Artisans, commerçants et chefs d'entreprise	7	36,8	1	5,3
Cadres et professions intellectuelles supérieures	5	26,3	1	5,3
Professions Intermédiaires	3	15,8	4	21,1
Employés	2	10,5	1	5,3
Ouvriers	2	10,5	11	57,9
Sans réponse	0	0,0	1	5,3
Total	19	100,0	19	100,0

Note : en raison de données manquantes sur certains enquêtés, ce tableau a été constitué avec 18 individus sur les 21 qui composent la génération des années 1960-1970.

Source : enquête par questionnaires 2013.

Par ailleurs, les données suggèrent qu'il s'agit d'un milieu familial politisé car six dirigeants sur 10 ont au moins l'un des parents affiliés à un parti politique ou au syndicat[736], à l'instar du cas de Mario Cafiero dont la famille habite dans un quartier aisé du grand Buenos Aires. Son père, Antonio Cafiero est docteur en économie et cadre supérieur dans la fonction publique. Engagé dans le péronisme, il a été Ministre d'État pendant le premier gouvernement de Juan Perón[737]. C'est du fait de cet environnement familial que le jeune Mario Cafiero fait ses premières expériences militantes très tôt, à l'âge de 15 ans, « par la main de [ses frères] ainés ».

Ici nous avons un exemple d'un processus précoce de socialisation politique qui s'accompagne de la réactivation de dispositions incorporées, au cours de l'adolescence, dans des groupes d'appartenance (catholiques, club politique au lycée). Le mécanisme de transmission de représentations politiques est d'autant plus efficace que les frères ainés contribuent à l'insertion de leur cadet dans des réseaux militants (ils fonctionnent ainsi comme des autruis significatifs). Le résultat est l'inculcation d'une pensée politique commune au milieu parental.

[736] Proportion calculée sur 21 individus, soit la totalité de la génération.

[737] Source : Curriculum Vitae d'Antonio Francisco Cafiero.

Cependant, nos données montrent que ce type de socialisation politique cohérente, par laquelle l'enfant est largement fidèle aux orientations politiques de ses parents, n'est jamais un processus automatique. Au contraire, l'analyse des trajectoires de nos enquêtés indique que l'influence du milieu familial sur la socialisation politique des enfants opère avant tout par la mise en contact avec une grille de lecture du monde social. Les enfants incorporent certes un goût et un intérêt pour les questions politiques, mais pas forcément le même cadre idéologique. Nombreux sont les militants qui relatent avoir été élevés dans un milieu antipéroniste mais qui ont fini par renier les orientations politiques de leurs parents et adhéré au péronisme. C'est par exemple le cas du cinéaste Pino Solanas.

Fernando Solanas : redéfinition de soi et de l'identification politique

Fernando Ezequiel Solanas Zaldarriaga est issu d'une famille de la moyenne bourgeoisie résidant dans le quartier d'Olivos, au nord de la Capitale. Son père, médecin, était le directeur de l'hôpital municipal. Sa mère appartenait à une famille bourgeoise traditionnelle de Buenos Aires. Fernando Solanas a grandi dans un environnement cultivé, catholique et, du point de vue des valeurs politiques, profondément antipéroniste. Né en 1936, F. Solanas avait dix ans quand Perón a été élu à la présidence pour la première fois. Bien que son père se considérait comme *« d'apolitique »*, il ne cachait pas sa sympathie par le parti radical (UCR). Dans sa famille, Perón était perçu comme un « *dictateur* », un « *aventurier* » qui avait épousé une *« prostituée »*. Pour ces parents, le coup d'État ayant renversé le président en 1955 a été vécu comme une révolution libératrice[738].

La jeunesse a été pour lui un moment de bouleversement de ses liens affectifs, de *« changement des amitiés »* et *« d'éveil d'inquiétudes »*. À la fin du lycée, Solanas subit la pression de son père pour qu'il poursuive ses études dans une filière prestigieuse comme la médecine, l'ingénierie ou le droit, tel qu'il convenait aux garçons de son milieu social. Mais il s'oriente vers les arts et la littérature. Le jeune Solanas commence une formation de piano et s'inscrit à la Faculté de Lettres de l'Université de Buenos Aires, en suivant les pas de son frère ainé qui a renoncé à la médecine pour devenir poète. C'est d'ailleurs à peu près à la même époque que les deux frères

[738] Solanas (1993, p. 13-14).

ont cessé de pratiquer la religion. Ces décisions prises par F. Solanas se font sous le signe de *« l'affrontement »* avec l'autorité paternelle et marquent le début d'un *« éloignement »* vis-à-vis de ses parents : *« Ma mère a éclaté en pleurs, désespérée que je n'allais plus à la messe. Tandis que mon père menaçait de brûler les livres "athées" que j'avais à la maison »*[739].

Peu après, il quitte la maison familiale pour épouser une pianiste. F. Solanas est alors âgé de 19 ans. Il gagne sa vie d'abord comme vendeur, puis en donnant des cours de musique. Son parcours scolaire est erratique. Il quitte la filière des Lettres et s'essaie ensuite au Droit, qu'il voyait comme un sas vers les sciences sociales et la politique[740]. Déçu, il abandonne de nouveau la faculté. En revanche, il s'investit sérieusement dans les études musicales en étudiant notamment la théorie de la composition et l'harmonie. En dépit de ses progrès, il délaisse toutefois sa carrière de musicien peu après son divorce survenu en 1958, en évoquant son manque de talent inné. C'est alors qu'il décide de se tourner vers le cinéma. Admis au Conservatoire National de Théâtre, il suit trois ans de formation plastique et dramatique et obtient son diplôme en 1962.

Le passage de l'adolescence à la vie adulte est pour lui une étape de transformation de soi. « J'étais, raconte-t-il, à la recherche de ma propre identité et en révolte contre certains aspects idéologiques de cette bourgeoisie des années 50 »[741]. Avec son épouse, il partage les mêmes idées. Les deux lisent des auteurs engagés et s'intéressent aux propos révolutionnaires. C'est alors qu'il se forge une interprétation du coup d'État qui a destitué Perón en 1955 aux antipodes de celle de ses parents. Il se dit alors *« très impressionné par la violence du bombardement et par les mesures anti-démocratiques qui ont suivies »*, les arrestations politiques, les déportations en Patagonie et les pelotons d'exécution[742].

Élevé dans un milieu traditionnel et conservateur, Fernando Solanas connait un processus de rupture biographique dans son adolescence : une transformation

[739] Solanas (1993, p. 19-20).

[740] Solanas (1993, p. 22).

[741] Hennebelle & Solanas (2001, p. 18-20).

[742] Solanas (1993, p. 21).

profonde du soi au cours de laquelle s'opère une distanciation de sa famille (refoulement de la pratique religieuse, « affrontement » de l'autorité parentale, refus de se voir imposer sa carrière professionnelle, abandon du domicile familial) et une reconstitution des liens affectifs (mariage puis divorce) et d'affinités (nouvelles amitiés). C'est à ce moment de sa trajectoire qui se produit sa conversion au péronisme.

Son cas est aussi intéressant en ce qu'il donne à voir des formes plus diffuses de politisation qui s'opèrent en dehors des groupes partisans et des clubs de jeunesse à entre la mi-1950 et la mi-1960. C'est dans les bars et salons, dans les rapports informels issus d'une sociabilité bohème que se déroule sa socialisation politique. Fernando Solanas circule dans des milieux intellectuels de gauche en pleine effervescence et où foisonnent des clubs politiques, des cercles de discussion de petite taille, mais idéologiquement consistants et où se multiplient les publications politiques[743]. Le jeune F. Solanas s'introduit dans le cercle intime d'auteurs comme Gerardo Pisarello, écrivain et militant communiste qui appartient à l'avant-garde réaliste appelée « groupe de Boedo ». Dans ses œuvres, l'auteur met en scène la classe prolétaire pour dénoncer ses conditions de vie. Gerardo Pisarello incarne bien une partie de l'intelligentsia de gauche des années 1950, à la fois par sa position marginale dans le champ littéraire argentin que par son engagement politique[744].

C'est aussi par la fréquentation de ces lieux de débats informels que Fernando Solanas est amené à rencontrer deux autres intellectuels qui auront une grande

[743] Sigal (1991, p. 127-175). Selon l'auteur, les années 1960 sont une période profonde réorganisation du champ intellectuel. Si après la Révolution Libératrice (1955) les intellectuels ont éprouvé une grande difficulté à réaliser une synthèse du phénomène péroniste, avec la politique développementaliste du gouvernement Arturo Frondizzi (1958-1962) et l'avènement de la Révolution Cubaine (1959), une partie d'entre eux a reconsidéré le rôle du péronisme dans le développement socio-économique argentin. Une des preuves du dialogue renoué entre les courants nationalistes et marxistes est l'influence de l'œuvre de l'historien marxiste révisionniste Hernández Arregui auprès des milieux péronistes (Sigal 1991, p. 141-202). Cela dit, le débat entre les courants intellectuels de gauche et péroniste n'a jamais été complètement soldé. Fernando Solanas, qui a côtoyé l'historien H. Arregui, affirme avoir a été « décisivement marqué » par la lecture ses œuvres « La formation de la conscience nationale » (La formación de la conciencia nacional 1960) et « L'être National » (Qué es el ser nacional 1963). Source : Solanas (1989, p. 41).

[744] Petra (2013, p. 132-134). Malgré ses origines petite-bourgeoises, Gerlado Pissarello (1898 - 1986) habitait dans le quartier populaire de Floresta dans la Capitale. Enseignant du primaire, il est licencié à cause de son appartenance au Parti communiste. Fernando Solanas remarque « qu'il a malheureusement passé sa vie dans la précarité, ses recettes de droit d'auteur étaient maigres » (Solanas, 1993 p. 25).

influence sur la formation de sa pensée politique : Arturo Jauretche[745] et Scalabrini Ortiz[746]. Intellectuels engagés, les deux ont animé le courant politique Force d'Orientation Radicale de la Jeune Argentine (FORJA) dans les années 1930 et 1940. Pendant dix ans, ils publient les « Cahiers du FORJA » et organisent des conférences-débats pour dénoncer la position néocoloniale occupée par l'Argentine[747]. Ils produisent également des études socio-économiques portant sur des sujets jugés stratégiques pour l'aboutissement du développement national et de la justice sociale (pétrole et impérialisme, énergie et gaz, chemins de fer ou encore l'histoire du premier prêt contracté par le pays)[748]. Quelques années plus tard, A. Jauretche et S. Ortiz ont apporté leur soutien au gouvernement de Juan Perón, perçu comme la cristallisation d'un programme d'émancipation nationale. En fréquentant l'entourage des deux essayistes[749] et en assistant à leurs tables rondes, Fernando Solanas achève sa conversion au péronisme. Il s'imprègne de cette matrice national-populaire et incorpore de l'intérêt par ses thématiques. Ce schéma de perception restera pratiquement inaltéré tout au long de sa carrière professionnelle et politique. Pour preuve, les idées du « saccage national », de la « dépendance » du pays, de « l'anti-impérialisme » ou encore de la décence d'un modèle statocentré reviennent régulièrement dans ses documentaires[750], dans les pamphlets du Front du Sud dans les années 1990, dans les prises de parole au sein du *think tank* MORENO dans les années 2000 et dans le Mouvement Projet Sud par la suite.

[745] Arturo Jauretche (1901-1974). Avocat, écrivain et homme politique de l'UCR, Jauretche s'engage dans la lutte armée contre le gouvernement militaire qui avait renversé Hipólito Yrigoyen en 1930, ce qui lui vaut une période d'incarcération. Jaureteche adhère au péronisme, et après la chute de Perón il s'exilera à Montevideo.

[746] Scalabrini Ortiz (1898–1959). Ingénieur de profession, il s'exerce comme écrivain, journaliste, historien et essayiste curieux du problème de la dépendance argentine et en particulier du contrôle anglais sur le système ferroviaire. En 1940, il rejoint la direction du FORJA et soutiendra le gouvernement de Perón.

[747] « Nous Sommes une Argentine coloniale, nous voulons une Argentine libre » ; « Pour la souveraineté nationale et l'émancipation du peuple argentin », telles étaient les consignes du courant FORJA. Déclaration de l'assemblée de FORJA, 29/06/1935 (Archives Cedinci).

[748] Cahiers de FORJA, différentes éditions (Archives Cedinci).

[749] Pendant son court passage par l'université de Buenos Aires, Fernando Solanas a été collègue de cours du fils ainé de Scalabrini Ortiz et a commencé à fréquenter la maison de la famille. En 1956, S. Ortiz facilite à Solanas un poste de chroniqueur musical dans la Revue Qué où il est le directeur de publication. Le magazine compte dans ses tribunes sur la plume d'Arturo Jauretche. Ses pages sont devenues l'un des principaux forums de discussion en faveur d'une politique développementiste, avec une bonne audience auprès des franges moyennes cultivées (Sigal 1991)

[750] On reviendra sur ce point dans le chapitre suivant.

Ce processus de retournement des valeurs conservatrices de son milieu d'origine ne lui est pas spécifique. On trouve une trajectoire analogue dans le cas d'Alcira Argumedo : rupture biographique (en l'occurrence géographique), redéfinition des liens affectifs, insertion dans des milieux politisés, refoulement des idées antipéronistes et adhésion au péronisme, à la différence qu'elle s'engage aussitôt dans un collectif militant. Issue d'une famille aisée – son père était un médecin libéral de la ville de Rosario, capitale de la province de Santa Fe – A. Argumedo est élevée dans un milieu antipéroniste. À l'âge de vingt ans, elle déménage à la Capitale Fédérale pour poursuivre ses études à la faculté des Lettres et des Sciences Sociales de l'université de Buenos Aires. En plus des nouvelles amitiés qu'elle tisse alors, elle fait connaissance d'un étudiant de droit qui devient son petit ami. En couple, les jeunes participent à un club de lecture sur le marxisme, qui n'était pas enseigné à l'université. À travers cette socialisation politique, elle se sent désormais *« concernée »* par les évènements de l'époque et décide de s'engager dans les réseaux péronistes. Une expérience de transformation de ses perceptions *« élitistes »* et de découverte de la *« réalité des choses »* :

> « En *1964 la CGT lance une série de luttes sociales qui suscite des troubles considérables* : occupations d'usines avec prises d'otages parmi les patrons, et *une mobilisation très forte qui nous a vivement concernés*. Et *je commence à voir avec plus de sympathie le phénomène de résistance* [péroniste]. Ainsi en 1965, nous commençons à nous connecter à des groupes péronistes de base dans le grand Buenos Aires (...). Cela a été pour nous *un apprentissage spectaculaire*, puisqu'on a *rompu avec tous les éléments élitistes que nous avions acquis à l'Université*. Il était éblouissant de *se trouver en contact avec les secteurs populaires* et d'établir un dialogue, de se rendre compte de la réalité des choses. (...) Le groupe avec lequel on a travaillé venait de la résistance péroniste et détenait déjà une large expérience. » (Alcira Argumedo, dirigeante de PSUR. Député nationale 2009-2013 et 2013-2017. À l'époque âgée de 25 ans. Entretien avec l'auteur, CABA, 24 avril 2011)

Dans notre cohorte, si l'on compare les engagements politiques partisans de nos enquêtés à ceux de leurs parents, on découvre que 4 membres sur 10 de la génération des années 1960 et 1970 connaissent une politisation dissonante en adhérant au péronisme alors que leurs parents étaient antipéronistes

(essentiellement des conservateurs mais aussi de la gauche antipéroniste)[751]. 3 sur 10 se sont politisés alors que leurs parents n'étaient engagés ni dans un parti, ni dans un syndicat. En revanche, les individus qui ont suivi le type de parcours illustré par Mario Cafiero, où l'enfant reproduit la même identification politique de ses parents, en occurrence le péronisme, sont très minoritaires[752].

Les transformations constatées dans notre échantillon témoignent d'une dynamique plus large de politisation d'une frange de la jeunesse argentine au fil des années 1960 et 1970. Il s'agit là d'un processus sans doute lié à la croissance du taux d'inscription dans l'enseignement supérieur et à la concentration de la population étudiante dans les centres urbains, notamment dans la Capitale[753]. Le milieu universitaire y connait l'effervescence des clubs, d'amicales étudiantes et de publications politiques[754]. Ces jeunes sont influencés par les débats tenus dans le milieu intellectuel de gauche, dans ces différents versants marxistes, nationalistes, péronistes jusqu'au sein des tenants de la théologie de la libération. Cette intelligentsia cherche à décrypter le phénomène péroniste, voire à le réhabiliter, et repense ses liens avec le mouvement ouvrier et les classes populaires[755]. Par ailleurs, il ne faut pas négliger la pénétration dans le milieu estudiantin de partis politiques comme le PS, le PC et l'UCR, tout comme de la Jeunesse Péroniste, qu'y trouvent un vivier de recrutement. C'est dans ces cercles de sociabilité que les jeunes interprètent et signifient les flux d'informations déclenchés par les évènements politiques[756], comme nous le racontait Pablo Bergel dans l'entretien en début de chapitre.

Cette modalité de socialisation politique se déroulant dans le milieu universitaire est un phénomène sociologiquement très sélectif. Selon les estimations de Sebastián

[751] Rappelons que les partis Socialiste et Communiste ont soutenu le coup d'État contre Juan Perón en 1955.

[752] Résultats calculés sur l'échantillon de 21 individus de la génération 1960-1970.

[753] Selon les recherches de Pablo Buchbinder, en 1967 « l'Argentine comptait un total de 222.000 étudiants distribués entre neuf universités nationales, quatre provinciales et douze privées ». À elle seule, l'université de Buenos Aires accueille 44 % des matricules. Si l'on prend en compte les chiffres de l'Université de La Plata, 60% des étudiants du pays se concentrent dans le périmètre urbain de Buenos Aires (Buchbinder, 2005 p. 7-9).

[754] Dip (2013).

[755] Sigal (1991).

[756] Ihl (2002 p. 139-141).

Carassai (2012), en 1970 seulement 8,2 % des jeunes poursuivent des études supérieures[757]. Ce n'est donc qu'une partie de la jeunesse issue des classes moyennes et supérieures qui est ici concernée. Il est donc possible d'affirmer avec le sociologue Luis Donatello que ce phénomène constitue une forme d'aristocratisme de salut. On est devant une jeunesse issue des classes moyennes scolarisées, politisées au croisement de cercles estudiantins, du milieu intellectuel de gauche et péroniste, ainsi que des réseaux partisans, et qui se perçoit comme une avant-garde « élue » pour « transformer le monde à travers la construction du socialisme national »[758]. L'une des voies de « salut » choisies par ces jeunes est celle de la radicalisation et de la lutte révolutionnaire.

7.1.1. Violence politique et ruptures biographiques avec la dictature

L'un des traits caractéristiques des années 1960 et 1970 est l'exacerbation de la violence politique. On assiste à l'éclosion de groupes politiques radicalisés issus de courants d'inspirations diverses (marxiste, péroniste et chrétienne) dont certains passent à la clandestinité et s'engagent dans la lutte armée. Les historiens argentins sont d'accord sur le fait que le phénomène trouve ses racines dans l'instabilité institutionnelle causée par les interventions successives des forces armées (1955, 1962, 1966) et par le manque de légitimité d'un système représentatif qui écarte le principal représentant de la classe ouvrière : le péronisme. L'*establishment* conservateur, civil et militaire, voit dans les partis politiques « une source de désordre et de dissociation »[759]. L'adoption de voies non institutionnelles pour la conquête du pouvoir est une stratégie récurrente dans la culture politique des élites argentines et non pas un projet exclusif de l'extrême gauche. Rappelons que dans la construction de leur récit légitimateur, les militaires désignent les coups d'État par le mot de révolution : la « révolution libératrice » en 1955, la « révolution Argentine » en 1966.

[757] L'auteur se base sur les données du recensement national de 1970. Il prend en considération la population inscrite à l'université ou diplômée du supérieur âgée de 18 à 25 ans (Carassai 2012, p. 99). L'importance du militantisme universitaire dans le processus de politisation et de péronisation d'une partie de la jeunesse de classes moyennes est également évoquée par Terán (1991).

[758] (Donatello 2008). Le sociologue s'inspire de la sociologie de la religion de Max Weber. Les travaux de Luis Donatello se focalisent sur un groupe spécifique, l'organisation armée Montoneros. Nous pensons que ses conclusions s'appliquent plus largement à la jeunesse universitaire et politisée qui a un penchant pour différentes formes d'engagement radicalisé.

[759] Cucchetti (2013 p. 29).

Ainsi, l'idée de la violence révolutionnaire n'est pas l'apanage de la gauche radicale.

Dans le contexte de faillite institutionnelle et de fragilité des organisations partisanes, le travail de politisation des réseaux militants est décentré et pénètre différentes couches sociales. Bien que les partis traditionnels continuent de former leurs militants (c'est valable pour les communistes et les socialistes comme pour les radicaux et les démocrates-chrétiens[760]), des pans entiers de la nouvelle génération connaissent leur socialisation politique au sein de syndicats, d'amicales étudiantes, de clubs politiques ou d'organisations catholiques largement indépendantes des partis politiques. C'est au sein de cette nébuleuse hétéroclite que se déroulent les débats sur les enjeux politiques de l'époque : l'émancipation nationale, le socialisme, la révolution et la réhabilitation du projet politique du péronisme[761]. Ces militants sont profondément influencés par les évènements contestataires et révolutionnaires qui bouleversent le tiers-monde et qui ont été mentionnés précédemment.

Les précurseurs de la lutte armée sont des groupes issus de l'extrême gauche qui surgissent dans la première moitié des années 1960[762]. Mais c'est à la fin de la décennie que se produit un véritable foisonnement de foyers de guérilla dont les mouvements les plus emblématiques sont l'Armée révolutionnaire du peuple (trotskyste)[763] et l'organisation Montoneros (péroniste). Essentiellement urbaines, ces organisations clandestines déploient un répertoire d'action qui va de l'assaut des casernes pour s'emparer d'armes jusqu'à la distribution de denrées dans des quartiers pauvres, tout en passant par l'attaque de banques pour se financer et l'organisation d'attentats à la bombe dans des bâtiments publics ou appartenant à

[760] Luis Donatello (2008) montre que des militants de la DC se radicalisent dans leur opposition à la direction du parti. Les nouvelles générations critiquent les dirigeants partisans dans leur orthodoxie antipéroniste, leur idéologie libérale et leur alignement aux régimes militaires. Les militants formulent un socialisme chrétien en prônant un nouveau modèle où les travailleurs sont eux-mêmes les propriétaires des entreprises.

[761] Donatello (2008).

[762] Les Forces Armées de Libération (Fuerzas armadas de Liberación, FAL) surgissent au début des années 1960. Les premières cellules des Forces Armées Révolutionnaires (Fuerzas Armadas Revolucionarias, FAR) sont créées en 1966 pour soutenir les opérations d'Ernesto Che Guevara en Bolivie. Les deux organisations partagent la même inspiration marxiste et guévariste, sont constituées par des dissidents du parti communiste et aux débuts des années 1970 fusionnent avec les mouvements de guérilla péronistes (Campos 2016, Canosa 2017).

[763] Ejército Revolucionario de Pueblo (ERP) crée en 1970 est le bras armé du Parti Révolutionnaire des Travailleurs (Partido Revolucionario de los Trabajadores, PRT) fondé cinq ans plutôt (Campos 2013).

des compagnies étrangères[764]. Les séquestrations d'autorités et de personnalités sont aussi courantes, parfois suivies par leurs exécutions : l'organisation Montoneros fait ainsi de la capture et de l'assassinant du général Pedro E. Aramburu son acte de fondation[765].

Cela dit, les groupes armés ne sont que l'une des expressions subversives de la jeunesse radicalisée. En réalité, la Jeunesse Péroniste (JP) chapeaute une dizaine de groupements politiques, comme les entre différentes groupes de guérilla, des organisations de lycéens et d'étudiants ainsi que des organisations de jeunes de banlieue. Le mouvement est traversé par une concurrence entre ces organisations qui débattent tant de la légitimité de la lutte armée que du rôle de Juan Perón dans la révolution socialiste[766]. C'est ainsi que l'organisation Garde de Fer entend mener un engagement « à temps complet » dans l'activité politique tout en s'opposant à la méthode choisie par les Montoneros. Pour ces militants, la dimension subversive de leur lutte repose dans une « transformation radicale de la société en accord avec le leadership de Perón et son rôle dans la société argentine »[767].

Le rapport de Juan Perón avec la guérilla et la gauche du péronisme est ambivalent. En exil, il encourage la lutte armée comme forme de pression sur la junte militaire. Mais une fois son retour arrangé, il souhaite la démobilisation des groupes et insiste sur l'institutionnalisation du conflit social. Néanmoins, les Montorenos refusent de rendre les armes avant de voir aboutir le projet de la « patrie socialiste ». La Jeunesse Péroniste se livre à une bataille idéologique contre l'orthodoxie syndicale qui avait été intégrée au projet du nouveau gouvernement. Parallèlement, l'aile droite du péronisme se radicalise également. Le secrétaire personnel de Juan Perón constitue une milice armée d'extrême droite (Alliance Anticommuniste Argentine, ou Triple A) dans le but de combattre la gauche péroniste. En juin 1973, à l'occasion du deuxième et définitif retour de Juan Péron, la

[764] Raimundo (2004).

[765] Une action d'un fort symbolisme politique puisque le général P. Aramburu est l'un des responsables du coup d'État qui a renversé Juan Perón en 1955, ainsi que des persécutions et des pelotons d'exécution qui ont suivis (Pozzoni 2013).

[766] Pozzoni (2013).

[767] Cucchetti (2013, p. 29).

mouvance péroniste se rassemble à l'aéroport d'Ezeiza pour accueillir son leader mais des paramilitaires de la Triple A tirent sur la foule en faisant de nombreuses victimes. C'est ainsi que le recours à la violence devient le mécanisme de dispute du pouvoir à l'intérieur même du mouvement péroniste. Avec le décès de Juan Perón, en juillet 1974, disparait le seul leader qui aurait pu tenter de désamorcer ces rivalités. Au bout d'un an, on recense plus de cinq cents assassinats[768]. Cette recrudescence de la violence politique s'achèvera par le coup d'État qui met en place la dernière dictature militaire (1976-1983).

Cette spirale de radicalisation laisse une empreinte dans la socialisation des jeunes militants de la génération de la violence politique. Parmi nos vingt-et-un enquêtés, quatre individus se sont engagés dans un groupe armé (de l'extrême gauche ou chez les Montoneros péronistes) ou ont suivi une formation de combat. Outre ceux qui rentrent dans la clandestinité, les mouvements armés établissent de multiples liens avec la jeunesse péroniste et nourrissent ainsi une multitude de modes d'intervention « radicalisés » dans la lutte sociale.

Un exemple de la plasticité des formes et des tendances de la radicalisation est la conception forgée par le groupe Ciné Libération : dans le cinéma guérilla qu'il défend, la caméra devient une arme de lutte aussi puissante que le fusil. Le documentaire « L'heure des Brasiers » réalisé par Fernando Solanas est emblématique[769]. Dans son récit, le cinéaste défend la violence révolutionnaire comme une voie légitime de libération. D'ailleurs, c'est par un plaidoyer pour le soulèvement que se clôt la première partie du documentaire, avec une séquence exhibant la dépouille de Che Guevara : le visage du guérillero sans vie et les yeux ouverts, est là pour interpeler le spectateur[770]. L'heure des brasiers connait une large diffusion clandestine dans les réseaux de la jeunesse péroniste[771]. L'acte de

[768] Rapoport (2008, p. 547-554).

[769] Pour une analyse détaillée de l'œuvre du groupe ciné Libération et de son rôle dans le nouveau cinéma latino-américain, voir : Mor (2012) et Dávila (2015).

[770] « La hora de los hornos. Notas y testimonios sobre el neocolonialismo, la violencia y la liberación », réalisé par Fernando Pino Solanas et Octavio Getino. Argentine, 1968, 260 minutes.

[771] Selon les estimations de Fernando Solanas et du groupe Ciné Libération – estimations par ailleurs difficiles à vérifier – le documentaire aurait été visionné par près de 300.000 spectateurs avant même sa sortie en salle (1973). Hennebelle & Solanas (2001).

naissance du groupe armé *Descamisados* est une autre preuve des usages subversifs faits du cinéma révolutionnaire. Le 17 octobre 1970, les guérilleros envahissent une salle de cinéma à Buenos Aires, lisent un communiqué et projettent « L'Heure des Brasiers » dans la salle[772].

Si l'on considère ces différentes modalités de connexions avec les réseaux de la guérilla, l'on constate qu'un tiers des enquêtés a été en contact avec les mouvements radicalisés et deviendra la cible du terrorisme d'État. En 1977, Delia Bisutti avait 30 ans. Enseignante et syndicaliste à La Matanza elle est enceinte de son deuxième enfant et ne prend pas parti à la lutte armée. Son époux était militant dans le syndicat de télécommunications et membre des Montoneros. Elle rentrait de la piscine le neuf janvier quand une voiture de la police l'a arrêtée. Le récit de ces jours sombres est livré à la justice après la transition démocratique :

> « Je suis resté deux jours dans un cachot, les yeux bandés et les mains liées dans mon dos. Je me souviens qu'ils m'ont donné à manger au moins une fois. La première nuit les geôliers sont entrés plusieurs fois dans la cellule pour m'intimider et me menacer. J'étais enceinte de deux mois. Ils m'ont frappé sur le visage et m'ont menacé de donner des coups sur mon ventre. Ils m'ont fait cela pendant toute la nuit, régulièrement. À cause de cette incarcération je n'ai pas eu une grossesse normale. Mon bébé n'a pas pris assez de poids. » (Delia Bisutti Sécretaire Générale UTE 1989-2000. Membre du directoire National CTERA 1989-1997 et CTEA National 1994-1997. Legislatrice ville Buenos Aires 2009-2013. Déclaration judiciaire jointe à son procès contre l'État. Extrait publié dans le journal Página/12[773]).

La syndicaliste est réapparue après quelques jours d'enlèvement. En revanche son époux est intercepté par un commando à la sortie d'une réunion syndicale le 4 février 1977. Il est toujours porté disparu.

[772] *Descamisados* fut un groupe armé issue de la jeunesse démocrate chrétienne qui finit par fusionner dans l'organisation Montoneros (Campos 2012). La traduction littérale du nom du groupe est « les sans chemise ».

[773] Source : Página/12, édition du 09/06/2013. « *Recuperar la palabra* ».

Quand survient le coup d'État le 24 mars 1976, certains militants ne s'attendent pas à la violence inouïe qui allait se déclencher. Luis Brunati est âgé de 30 ans. Son syndicat n'est pas mis sous tutelle par les militaires et il continue d'y militer. Comme beaucoup de ses collègues, il suppose que cette dictature *« serait comme les autres putschs militaires. Ce qui veut dire que si je continuais à militer, ce n'était pas dû au courage, mais à l'inconscience de ce qui se passait, à un manque d'information »*[774]. C'est au cours de l'année suivante qu'il prend conscience de l'ampleur de la répression. Deux de ses camarades ont été enlevés. L'un de ses collègues et amis du groupe paroissial était dirigeant du syndicat textile et secrétaire régional de la CGT. Sous cette couverture, il conduisait un groupe de militants Montoneros. Le syndicat subit les assauts des militaires, son ami syndicaliste est interrogé et évite de peu l'incarcération. Par prudence, Luis Brunati et son épouse abandonnent tous les deux leurs responsabilités syndicales et se replient.

Plus jeune que ces deux protagonistes, Claudio Lozano avait 20 ans quand il s'est enrôlé dans les rangs de la jeunesse guévariste mais il ne rejoindra pas la guérilla. En septembre 1976, lui et trois autres personnes sont détenus par des militaires dans l'Université de Buenos Aires. Il subit des châtiments pendant toute la nuit avant d'être libéré le lendemain. L'un des quatre adolescents n'est jamais réapparu. Pour se protéger, C. Lozano décide de tout abandonner et de s'exiler à l'intérieur du pays[775].

Parfois, il ne suffit pas de se réfugier dans une autre ville de l'intérieur pour se mettre à l'abri. Le groupe dans lequel militait Alcira Argumedo s'appelait Tendance Péroniste Révolutionnaire. En tant qu'enseignante à l'Université de Buenos Aires, elle facilitait la présence à ses cours des leaders Montoneros. Comme d'autres dirigeants que nous avons cités, elle ne prend pas les armes. Limogé de son poste par la dictature, elle quitte la Capitale avec son époux et ces deux enfants :

[774] Luis Brunati, député national (1989-1993), membre du groupe des huit et du Frente del Sur/ Frente Grande. Dirigeant du Mouvement Proyecto Sur de 2007 à 2011. Entretien avec l'auteur, province de Buenos Aires, 23 avril 2011.

[775] Claudio Lozano, Directeur de l'Institut d'études et de formation CTA. Entretien avec l'auteur, CABA, 17 octobre 2015.

> « L'exil intérieur était effrayant. Une tension très élevée. Parfois nous venions à Buenos Aires et apprenions qu'untel ou untel que nous connaissions avaient été tués. Mes parents payaient la crèche pour mes enfants. Une fois, je suis sortie à deux heures de l'après-midi avec les deux bébés, l'un dans mes bras et l'autre dans la poussette. C'est alors que je vis la fameuse voiture des services de renseignement. Elle roulait doucement, sans s'arrêter. Et là-dedans quelqu'un m'a dit : "Ne reste pas tranquille, ton heure bientôt va sonner !". [Par la suite, le couple s'exile au Mexique] ». (Alcira Argumedo, dirigeante de PSUR. Député nationale 2009-2013 et 2013-2017. À l'époque âgée de 30 ans. Entretien avec l'auteur, CABA, 24 avril 2011).

Ces exemples montrent les multiples connexions qui relient les organisations politiques radicales. Après une intense période de politisation dans un contexte de radicalisation croissante, tous ces jeunes, qu'ils aient ou pas pris la voie de la lutte armée, subissent une répression sans précédent de la part de la junte militaire au pouvoir. Au total, 6 dirigeants sur 10 appartenant à la génération de la violence politique connaissent une rupture biographique : perte d'emploi et dégradation des conditions économiques, repli de l'activité militante et déconnexion des réseaux de sociabilité, assassinat et disparition de proches, incarcérations illégales et tortures, exil en interne ou à l'étranger.

L'analyse menée dans cette section a permis de retracer les lieux et les modalités par lesquels les principaux dirigeants du Mouvement Politique Social et Culturel (MPSC-MPSur) ont été politiquement socialisés. Au cours de ces expériences, nos enquêtés ont acquis un fort goût et un fort intérêt pour la politique ainsi que la compétence et le sentiment de la compétence pour penser et agir et réagir politiquement[776]. Ils ont incorporé des dispositions politiques et notamment des dispositions critiques qui les exhortent « à s'indigner et à s'engager dans des disputes publiques » en affichant un rapport critique au monde[777]. En ce sens, ils intériorisent un schéma politico-idéologique qui accorde un rôle prépondérant à l'action étatique comme voie de développement économique et de « justice sociale ».

[776] Gaxie (2002, p. 169-176)

[777] Mathieu (2012 p.189)

Le système d'idées et de clivages auxquels ils ont été socialisés pendant cette période de turbulences et de violence politiques reste stable au cours de leurs trajectoires militantes. On le constate à travers le cadre cardinal antilibéral formulé par la CTA dans les années 1990, dans les pamphlets du *Frente del Sur* de la même époque et également dans le programme partisan du MPSur dix ans plus tard. On le retrouve encore dans l'œuvre cinématographique de Fernando Solanas qui met en exergue l'opposition antithétique entre le développement national et l'impérialisme, ainsi que l'évocation du gouvernement péroniste comme un moment idyllique de réalisation de la justice sociale. Ce schéma est réajusté au gré des circonstances spécifiques. Les responsables de la CTA l'associent à un discours moral pour dénoncer les effets des politiques néolibérales sur la pauvreté des enfants. La candidature du MPSur le réactive autour de l'enjeu de la nationalisation de l'entreprise pétrolière YPF-Repsol lors de la campagne présidentielle de 2007. De même, la stabilité de ces dispositions politiques est objectivée par les résultats de notre enquête par questionnaires. Quarante ans après avoir vécu leur socialisation politique, deux tiers des dirigeants du MPSC-MPSUR se positionnent entre la gauche et l'extrême gauche sur l'axe gauche-droite[778]. Quand on les interroge sur leur identification à un courant politique quelconque, 4 répondants sur 10 évoquent des idées politiques partagées par la gauche et la gauche péroniste des années 1960 et 1970 (national et populaire, anti-impérialisme, égalité sociale). 1 sur 4 mentionne des valeurs davantage liées à la gauche (socialisme, marxisme)[779]. Ainsi, durant leurs parcours de vie, les prises de position et les valeurs politiques des acteurs demeurent radicales au sens où ils revendiquent une profonde transformation économique, sociale et culturelle.

Nous constatons également l'incorporation d'une forte propension à « contester un ordre social quelconque ou l'un de ses aspects, dès lors il apparait comme illégitime ou injuste ». Ces dispositions contestataires se combinent à des dispositions à l'action collective, à une inclinaison à « apprécier les activités qui supposent une

[778] L'échelle a été décomposée en neuf positions. Parmi les dirigeants de génération des années 1960-1970, seize ont répondu cette question. 18,8 % ne se situent pas dans l'axe et un seul individu se positionne à droite. Source : enquête par questionnaires 2013.

[779] Question ouverte, multiples réponses possibles. Parmi les dirigeants de génération des années 1960-1970, seize ont répondu à cette question et vingt-deux occurrences ont été registrées. Source : enquête par questionnaires 2013.

coordination minimale entre agents partageant peu ou prou une même sensibilité pour une cause »[780]. Nous allons maintenant voir que ces schémas incorporés opèrent durablement au cours de la trajectoire sociale de nos enquêtés, d'autant plus qu'ils les transposent dans leurs carrières professionnelles.

7.2. Des carrières professionnelles et militantes imbriquées : un militantisme à temps plein

Comment nos enquêtés prolongent-ils leurs engagements passés après une période de ruptures objectives (familiales, militantes, professionnelles) produites par la dictature militaire ? De quelle façon sont réactivés et réajustés les schémas de perception du monde social incorporés pendant leur militantisme radical des années 1970 ? Dans cette section, il s'agira d'analyser trois caractéristiques majeures des parcours de vie des dirigeants du Mouvement Politique Social et Culturel : a) la juxtaposition entre trajectoire militante et carrières professionnelles ; b) l'engagement dans des espaces de production de biens symboliques ; c) la diversité des causes dans lesquelles ils s'investissent.

7.2.1. Trajectoires militantes et carrières professionnelles enchevêtrées

En termes d'occupation professionnelle, le profil type du dirigeant du Mouvement Politique Social et culturel est une personne exerçant une profession intellectuelle supérieure dans six cas sur dix et ils sont sept sur 10 à travailler dans le secteur public. Les enseignants (tous niveaux confondus) correspondent à un quart de l'échantillon. La moitié d'entre eux se situe au bas de la hiérarchie du métier, en enseignant dans le primaire et/ou dans le secondaire. On retrouve une plus grande diversité sociologique dans la composition de Buenos Aires pour Tous et de l'Unité Populaire. Les deux partis issus de la CTA affichent une proportion de classes moyennes et supérieures de 4 individus sur 10. À l'inverse, dans Proyecto Sur présente une forte homogénéité socio-professionnelle de ses leaders, ils sont neuf sur 10 à occuper une profession de classes moyennes et supérieures.

[780] Mathieu (2012 p.187).

L'occupation professionnelle de nos enquêtés est l'un des facteurs qui favorise la réactivation des dispositions idéologiques et critiques intériorisées pendant leur jeunesse. Les responsables du MPSC-MPSUR sont doublement liées à l'État : en tant qu'employeur d'abord, qui établit les grilles de rémunération, les conditions de travail et le régime de retraites, mais aussi en tant que pourvoyeur de services publics (santé, transports, culture et éducation). En ce sens, les effets des réformes néolibérales touchent directement leur position sociale et suscitent, potentiellement, le sentiment de déclassement[781].

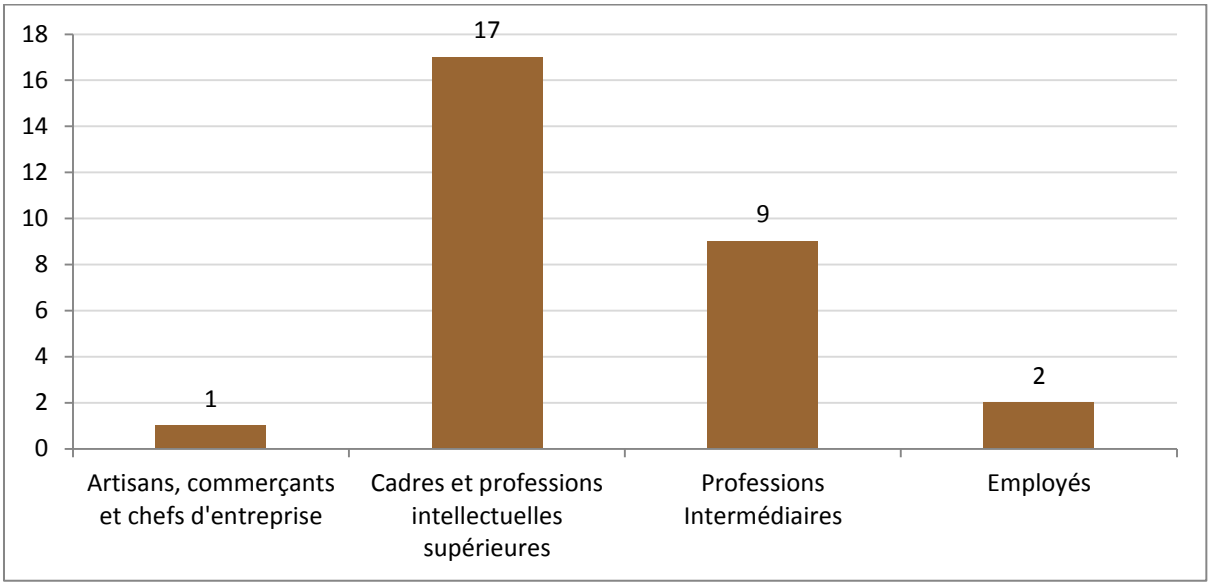
La mise en relation de ces propriétés sociales avec le profil sociodémographique du parlement national argentin montre que ces prétendants aux postes électifs affichent une origine sociale relativement atypique. Comparé aux résultats de l'enquête de Cintia Rodrigo, on remarque une surreprésentation des enseignants et des emplois publics dans notre échantillon alors qu'ils ne représentent respectivement que 14,1 % et 9,9 % des députés nationaux qui siègent au parlement entre 1999 et 2015. Alors que 33,5 % des élus exercent une profession libérale, cette catégorie représente à peine 14 % des responsables du MPSC[782].

Étant donné que les syndicats de l'enseignement et de la fonction publique constituent le principal bassin de recrutement des dirigeants, l'absence d'ouvriers dans ce groupe n'est pas surprenante. En revanche, on aurait pu s'attendre à avoir davantage d'employés et, surtout, de dirigeants issus des secteurs précarisés que la CTA a cherché à représenter. Il est aussi remarquable qu'aucun chômeur ne figure parmi les leaders. Cela montre que la scission de la FTV et son alignement avec le gouvernement privent le MPSC d'un ancrage stable dans cette frange sociologique.

[781] On s'inspire ici des conclusions de Daniel Gaxie sur l'appréhension de la politique : « la vision du monde [qui portent les individus] est étroitement liée à une trajectoire et à une position sociales » (2002, p.154).

[782] Ce n'est que récemment que les politistes et sociologues argentins se sont penchés sur l'étude des élites parlementaires et, en particulier, sur leurs caractéristiques sociographiques. Les recherches de Cintia Rodrigo permettent de combler ce vide, mais restent incomplètes. Son échantillon de 231 députés nationaux ne concerne que les élus par la province de Buenos Aires entre 1999 et 2015 (Rodrigo 2018). À l'heure actuelle, on ne dispose pas de données semblables portant sur élus par la Capitale Fédérale. La thèse de doctorat de Celestino García Arias (2007) porte sur la totalité des parlementaires nationaux mais sur une période antérieure (1983-1999).

Graphe 16 : Occupation professionnelle des dirigeants du MPSC-MPSUR (N=29)[783]



En plus de dresser un portrait sociographique des dirigeants, l'enjeu est ici de comprendre la manière dont se déroulent les carrières professionnelles. Au cours de notre enquête de terrain, nous nous sommes aperçus que de nombreux dirigeants du MPSC affichaient des itinéraires militants étroitement liés à leur vie professionnelle. Nous avons essayé de mesurer ce phénomène en créant une échelle de trois niveaux d'imbrication. On considère qu'il y a une forte association lorsque plus de 50 % de leur carrière professionnelle s'est déroulée dans des fonctions syndicales, politiques ou dans des ONG. Dans le cas des professions intellectuelles, cette imbrication est confirmé quand leur production intellectuelle a une dimension politique ou que l'individu se considère comme un intellectuel engagé. Comme le montre le tableau 8, près des deux tiers de nos enquêtés sont classés dans cette catégorie.

1 sur 5 membres de l'échantillon affichent un type de parcours moyennement imbriqué. Ce degré intermédiaire a été attribué à des imbrications tardives, survenues après que l'individu a consolidé sa carrière professionnelle. On y inclut aussi des cas où le professionnel accomplit des missions d'expertise pour des organisations sociales, syndicales ou partisanes, mais qui ne constituent que des compléments à son activité principale. On constate en outre que seuls 4 membres

[783] Source : enquête par questionnaires 2013.

sur 29 ont des carrières où l'engagement et l'exercice de l'activité professionnelle sont dissociés. On peut reprendre ici les termes d'Eric Agrikoliansky et dire que pour les responsables du MPSC-MPSUR, « l'engagement public tient une place importante dans leur vie et représente une pratique nécessaire à l'estime de soi »[784]. Une approche qualitative permet de saisir plus finement comment les dispositions politiques, critiques et contestataires sont réactivées au cours des différentes étapes de leurs carrières professionnelles et militantes.

[784] Agrikoliansky (2001, p.34)

Tableau 8 : Degré d'Imbrication entre trajectoire militante et carrière professionnelle des dirigeants du MPSC-MPSUR (en 2009) (N=29)					
Classification	Fréquence	Rapport	Individu	Profession	Parti
fort	19	7 sur 10	Alcira Susana Argumedo	Professeur chercheur de sociologie (CONICET/UBA)	PSUR
			Alejandro Bell Ville Bodart	Journaliste dans le parti politique MST	MST
			Claudio Raúl Lozano	Chef de département, Ministère de l'économie	UP
			Delia Bisutti	Professeur des écoles	UP
			Eduardo Macaluse	Professeur de lycée	UP
			Fabio Hernán Basteiro	Personnel au sol	UP
			Fernando Ezequiel Solanas Zaldarriaga	Cinéaste	PSUR
			Horacio Fernandez	Technicien télécom	UP
			Javier Alberto Gentilini	Cadre de l'Institut de logement CABA	PSUR
			Jorge Justo Cardeli	Enseignant universitaire	PSUR
			José "Pepe" Peralta	Employé administratif Banque Ciudad	UP
			Laura Susana García Tuñón	Professeur des écoles	UP
			Luis Pedro Brunati	Technicien électromécanique	PSUR
			Mario A. H. Cafiero	Ingénieur	PSUR
			Mario Mazzitelli	Chef de petite entreprise	PSA
			Marta Maffei	Professeur des écoles et de lycée	UP
			Martin Hourest	Cadre de la cour de comptes	UP
			Pablo Bergel	Consultant en communication	PSUR
			Victor de Gennaro	Agent administratif Ministère des mines	UP
moyen	6	2 sur 10	Graciela Itturraspe	Agent administratif Institut de Sécurité Sociale (ANSES)	UP
			José Luis Matassa	Techniciens commission national energie atomique	UP
			Julio César Antonio Raffo	Avocat et enseignant universitaire	PSUR
			Liliana Beatriz Parada	Avocat Institu national de retraités (PAMI)	UP
			María América González	Avocat et journaliste	UP
			Rafael Gentili	Chéf département Agence nationale de regulation de l'éhergie électirque	UP

Dissocié	4	1 sur 10	Adrían Rodolfo Camps	Ingégnieur chef département R&D entreprise privée	PSA
			Jorge Guillermo Selser	Médecin. Chef d'équipe	PSA
			Virginia González Gass	Enseignante. Recteur du collège national de buenso Aires	PSA
			Claudia Neira	Professeur adjoint faculté de droit Université de Buenos Aires	UP
Total	29				
Source : enquête par questionnaires 2013.					

Le continuum entre la sphère militante et la vie privée est particulièrement évident dans le cas des hauts dirigeants de la CTA. Leur arrivée au sommet de leurs organisations syndicales a été précédée par différentes étapes qui débutent par leur élection en tant que délégué de base et le passage par des secrétariats secondaires dans les instances provinciales. Avec leur élection au bureau exécutif du syndicat provincial ou national leur professionnalisation s'accélère. La loi leur octroie en effet le droit au congé syndical ce qui leur permet de se mettre en retrait de leur activité professionnelle pour se consacrer entièrement aux tâches représentatives[785]. En moyenne, les responsables syndicaux de notre échantillon ont occupé une fonction syndicale pendant 68 % des années de travail. Le parcours de l'enseignante Marta Maffei donne à voir l'une des modalités par lesquelles s'opère la professionnalisation syndicale.

Enseignante et militante. La professionnalisation syndicale

Marta Maffei démarre sa carrière syndicale en 1958 dès sa première nomination dans une école publique de la province de Buenos Aires. Âgée de dix-neuf ans, elle avait déjà eu une expérience de militantisme actif dans le Parti Intransigeant. *« Quand j'ai commencé à enseigner, nous avons formé avec mes collègues le syndicat car il n'y en avait un pas à ce moment. J'ai été déléguée de l'école et nous avons œuvré à la mise en place de l'Union des Travailleurs de l'Éducation de Lomas de Zamora. »* Après avoir participé à la création du syndicat municipal, la jeune représente ce syndicat dans le Congrès fondateur de la CTERA en 1973. En 1978, elle dicte le cours de formation civique dans lequel elle aborde des sujets comme le système démocratique et des gouvernements de facto. Les réflexions critiques menées avec les étudiants sont signalées par un parent d'élève qui les juge trop politisées. Convoquée par la principale de l'établissement, cette dernière rappelle à Marta Maffei les risques encourus face à la répression du régime. En effet, quelques jours plus tard une patrouille de l'armée vient à l'école. L'enseignante, absente ce jour-là,

[785] Le droit au congé syndical (en espagnol licencia gremial) est garanti par la Loi 20.744/1976 sur le Contrat de Travail (art. 215.). Le travailleur est assuré de retrouver son poste dans les trente jours qui suivent à la fin de son mandat syndical. Le temps passé dans l'exercice de la fonction syndicale est pris en compte dans le calcul de son ancienneté et de sa retraite. La rémunération est à la charge des organisations syndicales. Dans le cas des délégués de base, la représentation syndicale est liée à l'exercice de leur activité. L'entreprise ou l'organisme public met à disposition des locaux pour la tenue des permanences et des réunions. Les délégués disposent ainsi d'un certain volume d'heures hebdomadaires payé par l'employeur.

décide de déménager avec sa famille dans la province de Neuquén. *« Je ne croisais pas que les choses étaient si dangereuses. Rien ne s'était jamais passé dans mes cours. En plus, ce n'était qu'une formation ! »* Installée à Neuquén, elle trouve un poste dans une école associative, afin d'éviter le système public et d'éviter ainsi de se faire traquer par les militaires. Cependant, elle ne tarde pas à reprendre ses activités syndicales. *« Nous avons commencé à travailler dans la formation d'un syndicat, car il n'y en avait pas à Neuquén. Et nous avions un atout, l'évêque Jaime de Nevares qui était un prêtre engagé. Il nous a prêté une salle de la paroisse pour accueillir nos réunions. Nous étions un peu plus à l'abri en nous rencontrant dans la cathédrale. Ainsi, le syndicat a été constitué dans l'église. En 1979, nous créons l'Association des travailleurs de l'éducation de Neuquén (ATEN). Comme on ne pouvait pas recueillir des cotisations des adhérents, nous avons créé une mutuelle pour pouvoir nous financer. Finalement en 1982 nous avons obtenu l'immatriculation syndicale. Pendant trois ou quatre mandats, j'ai été la secrétaire générale ».* Avec le retour de la démocratie, Marta Maffei participe aux réunions en vue de la réorganisation de la CTERA. *« Depuis 1987 je suis toujours dans le comité exécutif ».* D'abord, elle y siège en tant que secrétaire d'éducation secondaire, puis comme secrétaire syndicale. Par la suite, elle est élue secrétaire générale pour trois périodes consécutives (de 1995 à 2003). Parallèlement, elle assure le secrétariat général adjoint de la CTA Nationale (de 1996 à 2006)[786].

La rupture biographique vécue par Marta Maffei est déclenchée par l'exercice politisé de son activité professionnelle, quand elle exprime ses idées politiques incorporées au cours de ses expériences militantes. Il révèle aussi la force des dispositions incorporées. En arrivant dans une autre ville, elle prend contact avec des religieux progressistes proches des organisations de défense des droits de l'homme. Comptant sur le soutien de ce nouveau réseau, elle s'investit presque immédiatement dans la mise en place du syndicat provincial, en dépit du risque de répression. Pour reprendre les termes de Pierre Bourdieu, notre interlocutrice conçoit sa profession à la fois comme « un métier, un capital de techniques, de références » et comme une propension à accorder autant d'importance à son engagement

[786] Source : Entretien avec l'auteur, CABA, 07 octobre 2013.

dans l'organisation collective[787]. Quand le champ syndical se réorganise à partir de la transition démocratique, Marta Maffei présente un habitus indissociablement enseignant et militant.

Un autre type de carrière imbriquée est marqué par une plus forte dynamique circulatoire, où l'individu traverse différents espaces sociaux et professionnels. C'est le cas de Pablo Bergel. Il obtient son diplôme de sociologue au début des années 1970. Pendant un an, il est chargé d'études à l'université mais ne parvient pas à être titularisé car il doit s'exiler en Équateur en 1975. À partir de 1984, de retour en Argentine, il exerce l'activité de consultant en communication et en opinion publique. Parallèlement, il intègre le conseil éditorial de la Revue péroniste *Unidos* (« Unis ») dont le directeur était Carlos Chacho Álvarez. Ultérieurement, il s'engage dans les rangs du *Frente Grande*-FREPASO. Entre 1986 et 1987, il travaille pour la campagne d'Antonio Cafiero, candidat du parti justicialiste au gouvernement de la province de Buenos Aires. Au milieu des années 1990, Pablo Bergel assume la direction exécutive de l'antenne argentine de Greenpeace. En 1996, il fonde sa propre ONG écologique. Depuis lors et pendant tout la décennie 2000, il est engagé pour la cause environnementale, organise des séminaires, des conférences et anime des réseaux d'organisations écologistes. Par ailleurs, entre 2001 et 2003 il participe au comité organisateur argentin du Forum Social Mondial. Avec l'arrivée au pouvoir de Néstor Kirchner, en 2003, il est nommé par le gouvernement national directeur de la communication et de la participation sociale à l'Institut national de technologie industrielle. Parallèlement, il continue à animer des réseaux d'assemblées citoyennes et écologistes[788].

Le cas de l'avocat Julio Raffo illustre les itinéraires militants et professionnels moyennement imbriqués. A côté de son métier principal, il réalise des missions ponctuelles en tant qu'expert juridique en défense des droits de l'homme. Pendant son exil au Brésil, il travaille pour le Haut-Commissariat de l'ONU pour les réfugiés (de 1978 à 1984). Quand il rentre au pays, en 1984, Julio Raffo représente le Service Paix et Justice (SERPAJ) d'une ONG de défense de droits de l'homme en tant qu'avocat.

[787] Bourdieu (2002, p. 113-115).

[788] Source : Curriculum vitae et Entretien avec l'auteur, CABA, 30 août 2013.

Cette activité dure pendant un an et est concomitante à la défense d'autres clients. C'est aussi en parallèle à son métier principal qu'il coordonne l'ONG droits de l'Homme (CELS) entre 1985 et 1987. À la fin de cette activité, il est envoyé spécial d'Amnesty International dans trois pays latino-américains. Ce sont des missions ponctuelles qui durent chacune entre une et deux semaines. Toujours en 1987, il donne un cycle de conférences sur les droits de l'homme dans les universités de Columbia, Harvard, et Hopkins (aux États-Unis) puis au siège d'Amnesty International en Angleterre. Dans les années 1990, il accomplit des missions de conseil pour le député national Fernando Solanas. Tout au long de son parcours, les moments de juxtaposition entre l'activité professionnelle et militante sont limités dans le temps, en dépit de l'intensité des missions réalisées et du prestige qu'elles lui procurent[789].

Enfin, nous avons identifié une modalité spécifique d'imbrication qui concerne les intellectuels engagés. Compte tenu de leurs caractéristiques, il convient de les analyser séparément.

7.2.2. Intellectuels engagés et producteurs de biens symboliques

Nous pouvons identifier une autre modalité de chevauchement entre engagement et carrière professionnelle dans notre échantillon. Il s'agit des intellectuels engagés, des professionnels de la production de biens symboliques situés « à l'intersection du champ politique et des champs de production culturelle spécifiques »[790]. Deux personnages illustrent ce cas de figure, la sociologue Alcira Argumedo et le cinéaste Fernando Solanas.

La carrière professionnelle d'Alcira Argumedo commence au début des années 1960 en tant que chargée de cours à la faculté de Philosophie et de Lettres de l'université de Buenos Aires. Après avoir obtenu son diplôme en sociologie en 1965, elle réussit le concours de recrutement comme enseignante titulaire dans le même département. Le cursus de sociologie qu'elle a suivi et dans lequel elle enseigne est fortement influencé par le paradigme structuro-fonctionnaliste de la

[789] Source : Curriculum vitae et Entretien avec l'auteur, CABA, 10 septembre 2013.

[790] Sapiro (2009, p. 9).

sociologie nord-américaine. Un point fondamental de la démarche est la séparation entre la science et l'idéologie. Son programme de recherche est orienté vers le diagnostic empirique de la société argentine afin de lever les freins à sa modernisation et son développement économique[791]. Par ailleurs, le premier projet de recherche dirigé par A. Argumedo est une enquête sur la consommation alimentaire dans la capitale fédérale entre 1965 et 1967.

En opposition au paradigme sociologique dominant, un groupe d'enseignants, parmi lesquels A. Argumedo, crée un nouveau cours qui est appelé les « chaires nationales ». Les cours, proposés entre 1968 et 1972, partent de deux postulats fondamentaux : le rejet des *« théories universellement établies »*[792] et l'incorporation de la *« réalité nationale à l'analyse théorique et systématique »*. Les chaires nationales cherchent à redéfinir le modèle de la pratique sociologique en le répolitisant, comme l'écrit A. Argumedo dans une revue militante en 1971 :

> « [Nous entendons mener une] rupture avec la tradition [de la discipline en argentine] de centrer la discussion sur la sphère scientifique (...). Dans les chaires nationales on discute la nature même des sciences sociales, en recadrant leur définition comme politique. (…) Une science sociale n'est possible qu'à condition de s'identifier explicitement au processus de libération qui, dans notre pays, a comme axe le mouvement péroniste. Elle doit récupérer la richesse des signifiants produits par les secteurs populaires dans le cours de leurs luttes. » (Argumedo, Alcira (1971) Cátedras nacionales. Una experiencia peronista en la universidad. Revista Envido, n° 3, p. 55)

Pour cette jeune génération de sociologues, les chaires nationales répondent à un double objectif : d'une part, développer une conscience nationale chez les étudiants, tout en les incitant à s'engager politiquement aux côtés de la classe ouvrière ; d'autre part, contribuer au *« développement et à l'approfondissement de*

[791] La filière de sociologie est créée en 1957 par Gino Germani au sein de la faculté de philosophie et des lettres de l'université de Buenos Aires. Les éléments contextuels de ce paragraphe sont basés sur les travaux de Sigal (1991) et Rubinich (1999).

[792] Argumedo (1971). Toutes les expressions entre guillemets dans ce paragraphe proviennent de la même source. Son parcours de vie a été reconstitué à partir de son curriculum vitae et de l'Entretien réalisé avec l'auteur, CABA, 24 avril 2011.

la doctrine du mouvement de masses ». Ces sociolgues reformulent le rôle l'enseignant chercheur en y incluant une composant politique et l'action militante :

> « Notre tâche universitaire porte une définition strictement politique, qui doit nécessairement être complétée par un militantisme en dehors de l'espace universitaire. Pour cela, préalablement à notre définition en tant qu'universitaires – étudiants ou enseignants – nous assumons notre condition de militants du mouvement péroniste. » (Argumedo, Alcira (1971) Cátedras nacionales. Una experiencia peronista en la universidad. Revista Envido, n° 3, p. 55)

Dans la construction de leur identité sociale, les acteurs se posent comme agents de l'émancipation nationale et revendiquent l'association fusionnelle entre leur activité professionnelle et leur engagement politique. Cette disposition est durablement réactivée tout au long de la carrière d'Alcira Argumedo. Ses recherches se livrent à un effort de compréhension et de problématisation de la réalité politique argentine et latino-américaine, comme atteste l'intitulé de ses publications datant des années 1970, 1980 et 1990 : « Le tiers-monde : histoire, problèmes et perspectives » (1971) ; « La socialisation du pouvoir et l'économie depuis la perspective péroniste » (1972) ; « Communication et démocratie : une perspective tiers-mondiste » (1982) ; « Les silences et les vois en Amérique latine : notes sur la pensée nationale et populaire » (1993).

L'entreprise culturelle des sociologues engagés est doublement subversive. D'une part, elle s'attaque à la déconstruction des fondements doxiques[793] et, dans leur champ disciplinaire, à l'orthodoxie dominante de l'époque. D'autre part, elle se veut en rupture avec le modèle d'intellectuel politiquement distancié, pour lequel la participation devrait être exclusivement personnelle et privée et qui a prévalu jusqu'à la fin des années 1950[794]. On retrouve ces mêmes caractéristiques dans l'œuvre cinématographique de Fernando Solanas et du groupe Ciné Libération. Dans la première déclaration du groupe, diffusée en 1968, les cinéastes s'assignent un rôle subversif :

[793] Sapiro (2009, p. 22).

[794] Sigal (1991).

> « Le peuple d'un pays recolonisé comme le nôtre, n'est pas le détenteur de la terre ni des idées qui l'entourent. La culture dominante n'est pas à lui, au contraire, il la subit. Il ne dispose que de sa conscience nationale, sa capacité subversive. La rébellion est sa plus grande manifestation culturelle. » (Première déclaration du groupe ciné libération, mai 1968. Rédigée pour accompagner la présentation du documentaire « L'heure des Brasiers »[795])

« L'heure des brasiers » réalisée par Fernando Solanas et Octavio Getino est le premier film signé par le groupe Ciné libération et, sans doute, sa production la plus emblématique. Le documentaire assume une vocation conflictuelle en mettant en scène les manifestations, les grèves, la répression et donnant la parole aux acteurs de la résistance années 1970. Ces jeunes cinéastes créent, en Argentine, le genre cinématographique du cinéma d'intervention, *« un cinéma délibérément revendicatif, qui montre l'expérience de la domination, de la répression, de la révolte et de la lutte militante »*[796]. Dans ce film-manifeste le péronisme est représenté comme le début d'un processus de libération nationale ayant repris le pouvoir des mains de l'impérialisme et de l'oligarchie pour le remettre dans celles du prolétariat. Par ailleurs, les jeunes cinéastes acquièrent un surcroît de notoriété par la réalisation de deux entretiens avec Juan Perón en 1971: « Perón, la Révolution justicialiste » et « Actualisation politique et doctrinaire pour la prise du pouvoir »[797]. Tournés à la demande du leader exilé depuis sa demeure à Madrid, les films sont conçus comme une arme de propagande destinée à être diffusée clandestinement dans les réseaux de la résistance .

Parallèlement, les jeunes réalisateurs se livrent à un travail de théorisation du *« cinéma de décolonisation »* conçu *« en marge du système et contre le système »*. Ils contestent les cadres dominants du champ, le cinéma de consommation hollywoodien et le cinéma d'auteur européen :

---

[795] Source : Solanas et Getino (1972, p. 55-92).

[796] Lecler (2013, p. 99).

[797] Perón, la revolución justicialista. Argentine, 1971, 132 minutes. Actualización política y doctrinaria para la toma del poder. Argentine, 1971, 140 minutes. Réalisateurs Fernando Solanas et Octavio Getino.

> « Le cinéma de la révolution est simultanément un cinéma de destruction et de construction. Destruction de l'image que le néo-colonialisme a donnée de lui-même et de nous. Construction d'une réalité palpitante et pleine de vie, de restitution de la vérité dans toutes ses expressions. » (Groupe ciné libération, Manifeste vers un troisième cinéma, octobre 1969[798])

En même temps qu'ils définissent leur genre cinématographique et se positionnent dans le champ culturel, Solanas et le groupe Ciné libération théorisent le rôle du cinéaste engagé en insistant sur le besoin d'insérer « l'œuvre, comme un fait original, dans le processus de libération, avant de la situer en fonction de l'art, la situer en fonction de la vie même, dissoudre l'esthétique dans la vie sociale ». (Groupe ciné libération, Manifeste vers un troisième cinéma, octobre 1969[799])

> « Le seul rôle valable qui incombe à l'intellectuel, à l'artiste, est son incorporation à cette rébellion pour la témoigner, pour l'approfondir. […] Notre compromis en tant qu'hommes du cinéma et comme individus d'un pays dépendant, n'est ni avec la culture universelle, ni avec l'art, ni avec l'homme abstrait. C'est avant tout envers la libération de notre patrie, envers la libération de l'homme argentin et latino-américain. » (Première déclaration du groupe ciné libération, mai 1968. Réalisée pour accompagner la présentation du documentaire L'heure des Brasiers [800])

On retrouve dans l'œuvre du groupe Ciné libération, mais aussi dans celle de l'équipe de sociologues des chaires nationales, l'expression d'un radicalisme politique associé à leur « volonté de transgression des normes éthiques et esthétiques »[801]. Ces jeunes intellectuels conçoivent leur production (cinéma, séminaires universitaires, publications) comme un outil de subversion de l'ordre social qui participe à la politisation et à la radicalisation des réseaux militants dans lesquels

[798] Source : Solanas et Getino (1972, p. 9-10).

[799] Source : Solanas et Getino (1972, p. 9-10).

[800] Source : Solanas et Getino (1972, p. 55-92).

[801] Sapiro (2009, p. 22).

ils circulent. À l'instar des avant-gardes littéraires étudiés par Gisèle Sapiro, leurs collectifs intellectuels-militants contestent « les frontières sociales entre activités et les identités »[802]. Opposés à la doxa dans leur combat culturel, Fernando Solanas et Alcira Argumedo « font ainsi figure d'hérétiques, tel le prophète wébérien face au prêtre, [ils] sont amenés à formuler leur protestation sur un mode politisé pour lui donner une portée universelle »[803].

Cette analyse nous permet de dégager deux conclusions. La première concerne la stabilité du schéma transgressif qui compose leurs habitus. Fernando Solanas et Alcira Argumedo relèvent d'un monde de construction de soi où la subversion de l'ordre social est « puissamment génératrice », c'est-à-dire, qui est doté d'une « capacité d'engendrement de pratiques, ou de discours, ou d'œuvres »[804]. Ils ont transgressé les valeurs politiques familiales en se convertissant au péronisme. Ils transgressent encore les canons de leurs univers professionnels et le modèle d'intellectuel socialement accepté à l'époque. Plus largement, ce schéma subversif apparait comme une constante parmi les dispositions incorporées par les principaux responsables syndicaux sur lesquels nous avons enquêtés, bien qu'il se cristallise différemment dans chaque trajectoire militante. Mary Sánchez et Marta Maffei subvertissent le modèle syndical atomisé et la logique dépolitisée qui prédomine dans les syndicats enseignants jusqu'aux années 1970. Victor de Gennaro et Germán Abdala subvertissent le système de pouvoir de l'ATE, d'abord, puis de la CGT en entreprenant la mise en place d'une Centrale concurrente où, en plus, ils établissent des critères de fonctionnement novateurs.

La deuxième conclusion que nous pouvons formuler porte sur une homologie structurelle entre les positions occupées par les intellectuels et les syndicalistes dans leurs univers sociaux respectifs. Au moment où ils s'insèrent dans leurs champs respectifs, leur dotation de capitaux les place dans une position dominée. En quelque sorte, les ruptures qu'ils provoquent (création du propre genre cinématographique ou de séminaire universitaire, d'une centrale syndicale

[802] Sapiro (2009, p. 21-22).

[803] Sapiro (2009, p. 10).

[804] Bourdieu (2002, p. 134-135).

alternative) créent des espaces de valorisation de leurs capitaux et de leurs habitus. Par la suite et tout au long de leurs parcours, les acteurs parviennent à entretenir, diversifier et fructifier leurs capitaux. Fernando Solanas est l'un des cinéastes argentins les plus réputés, et Victor De Gennaro est reconnu comme l'un des plus importants leaders de la résistance aux politiques néolibérales. Mais leur capital symbolique reste lié au milieu de centre-gauche, militant ou pas, et aux circuits de consécration secondaires dans leurs champs.

Par ailleurs, la figure de l'intellectuel critique universaliste[805] incarnée par Fernando Solanas et Alcira Argumedo n'est pas la seule catégorie que l'on trouve dans notre échantillon. L'économiste Claudio Lozano correspond à la figure de l'Intellectuel d'institution[806]. Peu après avoir été embauché comme titulaire au Ministère de l'Économie au milieu des années 1980, il est élu au bureau exécutif de l'ATE Nationale et se met en congé syndical. C'est au sein de l'association, puis de la CTA, que l'économiste développe sa carrière professionnelle. Il est en charge de l'organisation de l'Institut d'Études sur l'État et la Participation (IDEP-ATE) et à partir de 1991, de la mise en place de l'Institut d'Études et de Formation (IEF-CTA). Il accumule son capital symbolique en tant qu'expert syndical et, dans la presse, il est reconnu comme *« l'économiste de la CTA »* [807]. À l'intérieur de la Centrale, son savoir-faire se traduit dans l'élaboration de rapports de conjoncture qui servent à la formation des dirigeants intermédiaires et de documents de préparation des Congrès. Ses analyses fournissent une base scientifique à l'idéologie antilibérale promue par la Centrale. C'est aussi lui qui dirige les travaux d'élaboration de projets de politiques publiques, comme le plan de logement populaire de la Fédération Terre, logement et habitat à la fin des années 1990. En outre, c'est à partir de sa fonction institutionnelle qu'il entretient des rapports avec le milieu universitaire argentin, latino-américain et, dans une moindre mesure, européen, dont une partie est réunie dans les Forums pour une Nouvelle Pensée (1998 et 1999). À bien des

[805] Gisele Sapiro désigne l'intellectuel critique universaliste comme une sorte de prophète, « producteur de représentations collectives et d'une interprétation du monde, généralement assortie d'un message éthico-politique, l'intellectuel critique, fonde la légitimité de ses prises de position sur son capital symbolique, c'est-à-dire sur son autorité charismatique auprès d'un public, capital souvent enfermé dans son nom propre plutôt que dans ses titres, et donc associé à sa personne ». (2009, p. 15)

[806] Sapiro (2009).

[807] Source : El Clarín, édition du 12/09/2002. « *Claudio Lozano, economista de la CTA* ».

égards, la réputation intellectuelle que se forge Claudio Lozano a largement reposé sur la « reconnaissance de l'autorité du savoir objectivé » au sein de la CTA[808].

On pourrait classer également comme intellectuels d'institution ou d'organisation certains dirigeants des partis d'extrême gauche dont le capital symbolique est lié au poids relativement faible de leurs organisations dans le champ politique. Alejandro Bodart est employé comme journaliste par le Mouvement Socialiste des Travailleurs (MST, trotskyste). Mario Mazzitelli et Adrían Camps publient des cahiers sur l'histoire du socialisme argentin à destination des adhérents du Parti Socialiste Authentique (PSA)[809]. Ces deux derniers responsables mènent leurs carrières professionnelles en parallèle à leur engagement militant, contrairement aux autres cas analysés dans cette partie.

En réalité, la production de biens symboliques liée à des thématiques politiques est commune à la majorité des dirigeants du Mouvement Politique, Social et Culturel. Près de trois quarts d'entre eux ont publié des rapports, réalisé des films, écrit des chapitres de livres et/ou des ouvrages entiers, ou occupent un poste à responsabilité dans l'institut de formation syndicale ou dans une ONG. Évidemment, il existe de fortes disparités dans le volume de capital symbolique que chaque acteur a tiré de ces productions. Il peut être circonscrit au microcosme partisan (Mario Mazzitelli, Adrían Camps) alors que certaines personnes sont reconnues dans les réseaux de centre-gauche (Claudio Lozano) et que certains réussissent à avoir une visibilité internationale (Alcira Argumedo publie dans des revues latino-américaines, Virginia Gass du PSA communique des rapports sur la violence aux femmes dans des congrès de l'ONU ou de la Banque Interaméricaine de Développement). Sans aucun doute, celui qui dispose du volume de capital symbolique le plus important est Fernando Solanas. Bien qu'il n'occupe jamais une position dominante dans le champ culturel, le cinéaste a acquis du prestige dans les milieux de gauche et universitaire tant national qu'international.

[808] Yon (2009 p. 70).

[809] Nous n'avons pu trouver que les textes les plus récents. Adrían Camps écrit quatre cahiers (sans date de publication) « Introduction au socialisme » ; « Le socialisme utopique » ; « Le socialisme scientifique » et « Historie du socialisme argentin » dont il est coauteur. Mario Mazzitelli rédige deux cahiers « Planifier le futur. Une perspective socialiste pour l'Argentine » en 2013.

Nous pouvons formuler deux explications à cette caractéristique. Tout d'abord, les dirigeants disposent d'une forte dotation en capital culturel : près de 9 sur 10 ont un diplôme universitaire ou équivalent, et parmi ces derniers, un quart ont suivi une filière de lettres, de sciences humaines et sociales, ou de journalisme pendant qu'un autre quart a suivi un cursus en droit. Pour apprécier la surreprésentation des classes moyennes scolarisées parmi nos enquêtés, soulignons que le taux de diplômés du supérieur est de 25 points plus élevé que celui des parlementaires étudiés par Cintia Rodrigo[810].

7.2.3. La multiplication des causes et des espaces d'engagement

L'accumulation de capitaux et d'expériences dans le milieu associatif peut être une voie d'accès aux postes de direction et aux candidatures dans un parti politique. Dans sa thèse sur le Parti de la Révolution Démocratique mexicain, Hélène Combes montre une nette corrélation entre l'accès aux mandats et l'expérience militante préalable dans les mouvements sociaux[811]. Pareillement, la structuration du Parti des Travailleurs (Brésil) dans la région du District Fédéral est redevable de la convergence de réseaux universitaires, syndicaux et associatifs. Son projet partisan, explique Daniella Rocha, s'inscrit dans le prolongement du milieu militant[812]. Du côté de l'extrême droite aussi, la multipositionnalité peut constituer une ressource dans les carrières partisanes. Stéphanie Dechezelles a mis en évidence qu'« être grand à

[810] 61 % des députés nationaux élus pour la province de Buenos Aires sont diplômés de l'enseignement supérieur. On remarque également un écart significatif à l'égard des cursus universitaires. Le droit constitue la principale filière des parlementaires (46 %). En revanche, pour les carrières atypiques, les nouveaux élus au parlement qui n'ont aucune expérience préalable à d'autres postes électifs ou qui n'ont pas été à des postes au sein du gouvernement, le taux de diplômés du supérieur descend à 47 % (soit, un écart de 39 par rapport notre échantillon (Rodrigo, 2018). On pourrait aussi comparer avec le niveau de scolarisation de la population de la Capitale Fédérale où 30,8 % sont diplômés du supérieur. Afin de rendre nos données comparables, nous avons suivi la méthodologie adoptée par la direction de statistiques de la ville de Buenos. Dans ces travaux, les courus universitaires et les formations techniques supérieures non universitaires sont regroupés sous une même catégorie. Cette même classification est adoptée par Rodrigo (2018). Source : DGEC-CABA (2009). « Encuesta Anual de Hogares, 2009 ». Buenos Aires.

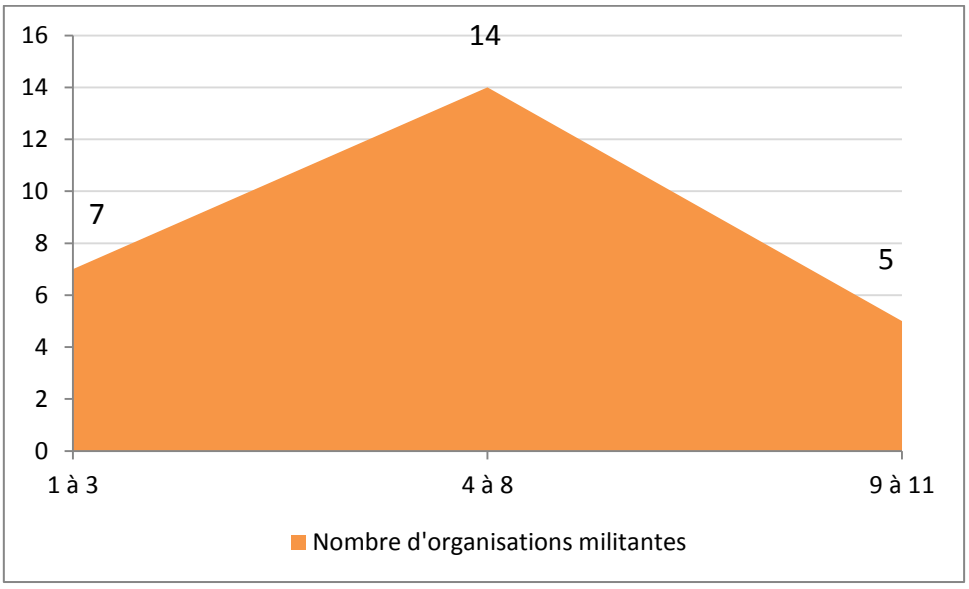
[811] « 55 % des députés locaux ont milité ou militent pour le logement, 45 % dans un mouvement étudiant, 46 % pour la lutte contre les fraudes ou encore 32 % dans une organisation paysanne. 4 % seulement d'entre eux n'ont jamais milité dans une structure non partisane (contre 12 % pour l'ensemble des dirigeants du PRD). » (Combes, 2011, p. 282).

[812] Rocha (2007, p. 137-152).

Forza Italia c'est pouvoir revendiquer un nombre important de contacts, notamment au sein des clubs et associations locales »[813].

Le graphe 17 montre l'importante diversification des engagements des responsables du Mouvement Politique, Social et Culturel. Nous avons codé des engagements simultanés et passés (au moment de l'enquête) dans des syndicats, des mouvements sociaux et des organisations de quartier (l'appartenance à des organisations d'étudiantes, analysées précédemment, n'a pas été prise en compte). Plus de la moitié de nos enquêtés développent leurs trajectoires au sein de quatre à huit collectifs militants. Près d'un dirigeant sur cinq est passé par plus de neuf organisations. Ce taux atteint 28,6 % pour ceux issus de la CTA.

Graphe 17 Multi-appartenance des dirigeants du MPSC-MPSUR (N=26)[814]



En se penchant sur les espaces militants privilégiés par nos enquêtés (Tableau 9), la première spécificité qui en ressort est l'importance accordée à l'adhésion syndicale (près de 9 cas sur 10). Parmi eux, les trois quarts occupe ou a occupé au moins un poste de délégué, de conseiller ou de secrétaire. Seulement 1 sur 10 se déclare simple adhérent.

[813] Dechezelles (2006, p. 447).

[814] Source : enquête par questionnaires 2013.

Six sur 10 sont passés par les réseaux de défense des droits de l'homme. Le résultat confirme l'importance de ce milieu dans la constitution des trajectoires militantes. Ces relations comprennent aussi bien la période de la dictature, quand ces associations prêtent un soutien à des activistes persécutés, que l'étape démocratique quand se multiplient des actions conjointes au sein du milieu oppositionnel.

Tableau 9 : Multiappartenance des dirigeants du MPSC-MPSUR par type d'organisation (N=26)

Organisation	Fréq	Pourcentage
Syndicat	23	88,5%
Assemblées de voisins	19	73,1%
Usines autogérées/ coopératives	8	30,8%
Mouvement piquetero	8	30,8%
Org. DDHH	15	57,7%
Org. caritatives/ aide sociale	4	15,4%
Org. féministes	4	15,4%
Org. LGBT	0	0,0
Org. Antiracistes/ défense des immigrants	3	11,5%
Org. Écologiques	4	15,4%
Org. Pacifistes	1	3,8%
Org. de consommateurs	3	11,5%
Org. de paysans	2	7,7%
Org. de peuples indigènes	6	23,1%
Organisations anti-impérialistes/Altermondialistes	11	42,3%
Médias alternatifs	13	50,0%
Centre d'études/ forum d'idées politiques	14	53,8%
Source : enquête par questionnaires 2013.		

Nous pouvons constater également que les trois quarts d'entre eux s'est mobilisée dans des assemblées de voisins ou des organisations de quartier. Il s'agit d'une modalité d'action collective caractéristique de la crise de 2001. La population frappée par la crise se réunissait dans les squares du quartier pour trouver des

solutions de débrouille, faire discuter des formes de protestation[815]. Cette donnée est d'autant plus intéressante qu'elle est mise en rapport avec la participation relativement baisse dans le mouvement piquetero qui concerne 3 sur 10 d'entre eux. Tandis que les assemblées ont été le mode d'action privilégié par les classes moyennes, dans les quartiers populaires se sont développées des coopératives de chômeurs et des mouvements piqueteros. Cela veut dire qu'au moment de la crise, nos enquêtés se sont davantage tournés vers leurs milieux sociaux d'appartenance en s'engageant dans des collectifs constitués là où ils étaient domiciliés. Ils se sont dans une moindre mesure rapprochés des organisations des quartiers populaires, en tout cas en termes d'adhésion ou de participation directe. Ces résultats confortent l'analyse menée dans le chapitre 2, où nous avons montré la résilience de la segmentation entre classes sociales au sein de la CTA.

Une proportion significative d'engagements se déroule dans des centres d'études et *think tanks* (5 sur 10) et dans les médias alternatifs tels des magazines militants, des blogs et forums sur internet, ou des radios communautaires (5 sur 10). En outre, quatre leaders sur dix ont participé à des groupes anti-impérialistes ou altermondialistes. Cette forme de multi-engagement s'inscrit dans le travail de production de biens symboliques qui caractérise l'action militante de la majorité de nos enquêtés.

Ces données quantitatives permettent d'affiner le portrait militant des responsables du MPSC. Toutefois, elles nous livrent peu d'informations sur la façon dont ces multi-engagements s'inscrivent dans les trajectoires militantes. Lors de nos entretiens, plusieurs répondants préfèrent qualifier leur action d'« accompagnement » plutôt que de « participation ». C'est le cas de Fabio Basteiro qui explique qu'il n'a jamais été un militant à l'intérieur des organisations féministes ou de droits des minorités. Toutefois, en tant que secrétaire général de la CTA Capitale il participe aux réunions de coordination en vue de préparer des mobilisations, il apporte des moyens

[815] Les chercheurs argentins décomptent 112 assemblées de voisins réalisées à Buenos Aires au plus fort de la crise (en mars 2002). La participation moyenne ce mois-ci tourne autour de 90 à 130 personnes. Voir : Ouviña (2002), Svampa (2008), Mauro et Rossi (2015).

logistiques du syndicat et marche dans la rue au côté des activistes[816]. Il s'agit d'un engagement de haute intensité mais de courte durée, qui n'implique pas l'appartenance organique au mouvement social mais un lien plus fluide, tout en aboutissant à des relations consolidées. Cette modalité de multi-engagement est favorisée par le modèle organisationnel de la CTA qui met en relation la Centrale, ses dirigeants et militants, à une diversité de causes et problématiques sociales.

Par conséquent, pour nos enquêtés la multipositionnalité n'est pas un facteur structurant de leurs trajectoires militantes. Si l'on entend ici par « structurant » le fait qu'ils ne constituent pas la principale voie d'accumulation de capitaux qui définit la nature de leurs carrières militantes ainsi que les ouvre des possibilités d'envisager des reconversions. La diversification des investissements et des causes est un élément complémentaire des parcours structurés par une professionnalisation syndicale, un engagement intellectuel ou encore, pour une minorité d'entre eux, par des carrières dans des partis politiques. Cela dit, ces multi-engagements témoignent de la force des dispositions incorporées, et des mécanismes de réactivation, qui les inclinent à l'action collective. Ces dispositions éveillent ou renforcent leur intérêt par d'autres causes qu'ils sont amenés à croiser durant leurs parcours militants. De surcroît, au cours de ces interactions multiples avec les organisations contestataires, les leaders du MPSC-MPSUR entretiennent leur capital social et fructifient leur capital symbolique[817]. Nous allons donc désormais examiner comment ce faisceau de dispositions et de capitaux opèrent au moment de la reconversion dans le champ politique.

[816] Fabio Basteiro. Secrétaire général APA (1993-1996). Secrétaire général CTA Capitale (1996-2010). Législateur de la Ciudad de Buenos Aires (2009-2013). Entretien avec l'auteur, CABA, 17 juillet 2013.

[817] C'est par ailleurs ces dispositions incorporées et réactivées qui leur permet de « tirer plaisir de l'investissement dans la pratique et de la sociabilité militante, et d'identifier et d'apprécier les rétributions du militantisme » (Mathieu 2012 p.188).

7.3. Des engagements partisans et les reconversions en politique

Comment des outsiders qui ont accumulé des compétences, des techniques, des savoir-faire et des savoir-être militants au cours de leurs engagements syndicaux ou intellectuels réinvestissent-ils ce bagage dans le champ politique ?[818] Dans quelle mesure parviennent-ils à convertir leurs capitaux dans cette forme singulière de capital symbolique qui est le capital politique ?[819] La notion de reconversion, parce qu'elle permet de penser à la fois les flux et les transactions, nous offre un outillage heuristique pour saisir sociologiquement les processus de déplacements dans l'espace social vécus par nos enquêtés. Nous allons examiner ici les reconversions des dirigeants du MPSUR, certains sont néophytes dans le champ politique, d'autres ont connu des passages intermittentes.

En tant que flux, une reconversion est un processus de réorientation de la trajectoire d'un acteur, un changement dans les coordonnées qui le situent dans l'espace social. Cela exige un effort d'adaptation au nouvel espace. Dans certaines circonstances, la reconversion peut entraîner une profonde métamorphose de soi, comme le montre Muriel Darmon dans le cas de la carrière anorexique[820]. Mais la reconversion peut également être vécue dans la continuité du parcours militant, quand le passage permet de « réactiver, mais sur un autre mode, les ressorts des premiers engagements »[821]. Le cas de nos enquêtés s'approche de la seconde possibilité. Ils traversent les frontières vers le champ politique, ils rentrent dans un univers social dont le système de positions est définit par un système de capitaux

[818] On fait référence ici à l'article stimulant de Frédéric Matonti et de Frank Poupeau (2004) sur le capital militant. Toutefois, on préfère employer ici le terme de bagage militant plutôt que parler de capital, tant il est difficile de le rattacher théoriquement à un « espace militant » et qu'empiriquement la notion s'appuie sur une variété de cas recouvrant des univers sociaux plus au moins institutionnalisés et dotés de logiques propres (syndicats, associations, mouvements sociaux).

[819] Neveu (2013), Offerlé (2016).

[820] « La carrière anorexique est en effet apparue comme une carrière de transformation radicale de soi, une véritable entreprise de rupture, planifiée et systématique, qui requiert des efforts et des techniques spécifiques et qui peut être observée tant sur un front corporel ou alimentaire (se "faire" un corps anorexique, par le régime, les pratiques corporelles de type vestimentaire ou sportif, des pratiques de mesures, ou encore un travail particulier sur les sensations somatiques) que sur un front scolaire ou culturel (se "faire" une culture ou un niveau scolaire d'excellence). » Darmon (2011, p. 65).

[821] Tissot (2005, p. 80).

spécifiques et par un habitus différent de de ceux en vigueur dans leur champs d'origine[822].

La notion de reconversion invite à considérer les effets de la traversée sur le système de dispositions incorporées des acteurs. Au-delà des cas extrêmes qui provoquent une rupture dans le parcours de vie, la notion permet d'interroger le travail d'acquisition d'un nouvel habitus, d'adéquation du rôle, les désajustements, ou encore les recompositions identitaires qui peuvent être induites[823]. Dans tous les cas, quel que soit de degré de transformation de soi et indépendamment de la pente qui s'y dessine, une reconversion implique toujours une forme de mise à distance avec les logiques inhérentes à l'univers social de départ[824].

Parfois, les déplacements peuvent être favorisés par la porosité des frontières qui séparent les espaces sociaux. Il en est ainsi de certaines propriétés et ressources sociales qui deviennent, selon les contextes, interchangeables entre l'espace de mouvements sociaux, le champ syndical et le champ politique. Dès lors, il nous faut comprendre les transactions de « conversion » ou de « convertibilité » des capitaux[825], notamment parce que les combinaisons de capitaux efficientes dans un espace social donné ne trouveront pas le même rendement en dehors de leur champ[826]. Comme le souligne Lilian Mathieu, l'intérêt de la métaphore économique est de mettre en lumière le fait que tout « investissement [de capitaux] dans un univers distinct de celui au sein duquel il a été accumulé », donc de son efficacité dans le processus de reconversion, dépend du « taux de change » qui est négocié[827].

[822] Bourdieu (1997, p. 159-173).

[823] Sur l'hypothèse des recompositions identitaires, voir Tissot (2005, p. 87).

[824] La notion de reconversion telle que désignée ici se différencie d'autres formes de déplacement « circulaires » qui n'impliquent pas une distanciation à l'égard des logiques de l'espace social de départ. À l'instar de la mobilité internationale des classes supérieures qui l'associent à une forme d'autochtonie. Les bénéficies symboliques et économiques que procure leur internationalisation sont mieux rentabilisés parce que reterritorialisés dans des carrières professionnelles effectuées dans leurs pays d'origine. (Hartmann 2011; Wagner 2010)

[825] Darmon (2011 p. 67).

[826] Neveu (2016).

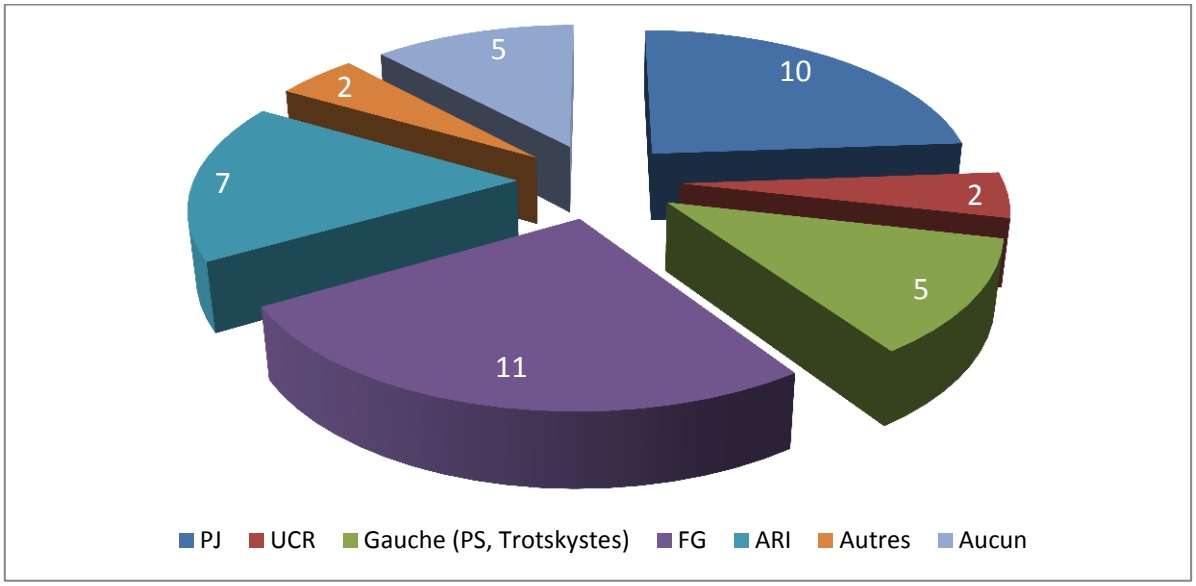
[827] Mathieu (2012, p. 103-104).

Afin d'examiner comment les responsables du MPSC-MPSUR restent des déviants en se reconvertissant en politique, cette partie est structurée en trois sections. Nous reviendrons dans un premier temps sur les expériences partisanes préalables pour montrer que les dispositions critiques et contestataires incorporées par les acteurs s'actualisent au sein de partis ou de courants politiques minoritaires. Nous comparerons alors les propriétés de leurs carrières politiques avec celles des politiciens professionnels pour voir dans quelle mesure leurs parcours sont ou non déviants (7.3.1). Dans un deuxième temps, nous analyserons en détail le processus de reconversion des syndicalistes (7.3.2) et des intellectuels engagés (7.3.3). Il s'agira de comprendre la particularité de leur capital politique et de montrer comment les dispositions incorporées les empêchent de devenir des hommes et des femmes politiques à part entière.

7.3.1. Expériences partisanes préalables

Au moment de la constitution du Mouvement Politique Social et Culturel, moins de un sur cinq des acteurs qui participeront au moins à l'une des étapes de sa construction n'ont aucune expérience partisane préalable (Graphe 18), en revanche ceux qui ont une expérience d'élu sont beaucoup moins nombreux : les deux tiers n'ont jamais siégé au parlement, ni comme conseiller municipal, no comme Maire. Mais la proportion se réduit à un tiers quand nous ajoutons les postes politiques non électifs (conseiller d'élu, fonction dans des gouvernements ou agences publiques). Cette caractéristique met en évidence la diversité des profils rejoignant la coalition partisane ainsi que leur grande familiarité avec la politique. Ces acteurs qui ont déjà vécu des expériences partisanes sont censés complémenter les compétences et les ressources syndicales dont disposent les leaders issus de la CTA. En effet, parmi les syndicalistes de sept sur dix n'ont aucune expérience partisane (mandat ou postes).

Graphe 18 : Appartenance partisane des responsables du MPSC-MPSUR avant 2007 (N=29)



Regardons plus en détail leur appartenance partisane. Huit sur dix responsables du MPSC se sont engagés dans des partis politiques d'opposition (le *Frente Grande*, l'ARI et la gauche). Parmi ceux qui avaient milité dans le Parti Justicialiste, ils sont plus nombreux parmi les futurs dirigeants de Proyecto Sur (9 sur 10) que parmi les syndicalistes de la CTA (3 sur 10). Ils ont notamment été proches ou engagés dans la Rénovation Péroniste au milieu des années 1980,un courant qui s'organise après la défaite électorale du péronisme aux élections présidentielles de 1983 dans le but de remplacer les anciennes élites partisanes. Parmi les leaders de la Rénovation figurent Chacho Álvarez dans la Capitale fédérale et Antonio Cafiero dans la province de Buenos Aires. À l'époque, Chacho Álvarez n'était pas un leader de premier rang du PJ[828]. Il s'associe avec d'autres « seconds couteaux » péronistes qui occupent une position minoritaire dans l'appareil partisan, dont le secrétaire général de l'ATE Capitale Germán Abdala. Pour sa part, Antonio Cafiero était alors dans une position délicate. Candidat déchu lors des primaires à la présidentielle de 1983, il se présente comme gouverneur de la province de Buenos Aires mais son ambition sera mise à mal par une faction rivale. Quand la Rénovation péroniste commence à s'organiser,

[828] Chacho Álvarez occupe un poste de conseiller de conseiller dans le Sénat National et dirige la Revue Unis (Revista Unidos) qui a été publié entre mai 1983 et août 1991. En réalité, le principal dirigeant de la Rénovation dans la Capitale a été Carlos Grosso.

le nom d'Antonio Cafiero portait en effet les stigmates du « vaincu »[829]. C'est donc auprès de ces leaders fragilisés ou minoritaires que nos enquêtés militent dans le PJ, à l'instar des syndicalistes Victor de Gennaro et Claudio Lozano qui participent activement à la primaire péroniste en 1989 en soutien à la candidature échouée d'Antonio Cafiero face à Carlos Menen. Lorsque ce dernier, devenu président de la Nation, commence à mettre en place les réformes néolibérales et accorde la grâce aux généraux de la dictature incarcérés, la majorité de nos enquêtés s'éloigne du PJ. Comme nous l'avons expliqué, les députés Germán Abdala, Luis Brunati et Chacho Álvarez rompent avec la majorité du gouvernement et créent un groupe parlementaire indépendant (groupe des huit). Les syndicalistes de l'ATE et de la CTERA prennent leurs distances avec le parti et organisent avec la CTA la résistance dans les rues. La sociologue Alcira Argumedo quitte le PJ pendant que le cinéaste Fernando Solanas multiplie les critiques au gouvernement dans les tribunes du journal de gauche Página/12.

Les futurs leaders du MPSC-MPSUR ont choisi de s'engager dans des partis challengers, un tiers dans le *Frente Grande*-FREPASO dans les années 1990, un quart dans l'ARI durant la décennie suivante. Le fait d'adhérer à des partis d'opposition donne à nos enquêtés l'opportunité d'accéder directement aux candidatures pour le parlement national. La composition de listes intégrant des personnalités de la société civile est l'une des stratégies de différenciation menées par ces partis pour se poser en renouveau face aux partis traditionnels (PJ et UCR). C'est également à cette période que des fractions de l'électorat donnent des signes d'insatisfaction vis-à-vis des partis dominants : discrédit des élites partisanes mesuré dans les sondages, scandales de corruption, critiques récurrentes émanant des commentateurs politiques et des médias vis-à-vis des réponses inadéquates aux enjeux saillants (inflation et perte de pouvoir d'achat, chômage, violence et criminalité, environnement). Ces attentes sociales insatisfaites – dans lesquelles les médias argentins jouent un rôle crucial – créent une rente de situation pour ces partis challengers.

[829] Luis Brunati, député national (1989-1993), membre du groupe des huit et du Frente del Sur/ Frente Grande. Dirigeant du Mouvement Proyecto Sur de 2007 à 2011. Entretien avec l'auteur, province de Buenos Aires, 23 avril 2011.

Les recherches sur les élites parlementaires montrent que parmi les députés nationaux élus par le *Frente Grande*, seuls 36,4 % avaient préalablement occupé un poste gouvernemental (électif ou par indication politique)[830], ce qui est l'inverse de la tendance présente dans les partis traditionnels (PJ et UCR) qui recrutent des candidats à la députation nationale disposant d'expériences et d'un capital politique acquis lors de l'exercice d'autres fonctions au gouvernement. Mark Jones et son équipe montrent que 73 % des élus à la législature de 1991-1995 avaient occupé un poste au gouvernement (électif ou indication politique) juste avant d'arriver au parlement[831]. Ce taux est par ailleurs également élevé (64,1 %) sur la durée longue (1983-1999)[832]. Le profil des élus nationaux du MPSC-MPSUR est ainsi atypique en comparaison de celui des professionnels de la politique, puisque près des trois quarts d'entre eux (9 sur 13) arrivent au parlement sans avoir précédemment eu de carrière politique. Ils font donc figure de déviants dans des partis où la déviance constitue une ressource essentielle et un moyen de différenciation dans la lutte politique.

En ce qui concerne la durée des carrières parlementaires, nos enquêtés révèlent des propriétés tout aussi atypiques. Alors que le taux moyen de réélection des députés nationaux se situe autour de 20 % au cours de la période de 1983 à 2001[833], près d'un tiers des responsables du MPSC-MPSUR ont réalisé deux mandats législatifs nationaux successifs[834]. L'un d'entre se démarque car il a successivement réalisé trois mandats, une réussite assez rare parmi les députés argentins (4,3 %)[835]. En revanche, on constate une tendance inverse chez les législateurs de la Ville de Buenos Aires.

[830] García Arias (2007, p. 326).

[831] Parmi les députés nationaux qui arrivent au parlement en 1991, 17 % ont renouvelé son mandat national, 29 % venaient d'un poste de législateur provincial, 10 % étaient maires et 17 % occupaient un poste à indication politique dans les exécutifs national ou provinciaux (Jones et.al. 2002, p. 659).

[832] García Arias (2007). Les recherches de Cintia Rodrigo portent sur la période récente (1991-2015) mais exclusivement pour les députés nationaux pour la province de Buenos Aires. 63 % des parlementaires ont préalablement occupé des postes au gouvernement et la moitié d'entre eux a exercé au moins 5 fonctions différentes. Ce qui explique qu'avant d'arriver au parlement, les élus ont parcourra des carrières de dix ans en moyenne (Rodrigo 2018, p. 100).

[833] Jones et.al. (2002, p. 658).

[834] On prend en considération ici la totalité de la carrière politique des enquêtés, dans les décennies de 1980, 1990 et 2000. Dans le cas de Fernando Solanas, on a considéré son mandat de député national (2009-2013) et de sénateur national (2013-2019). Nous n'avons pas pris en compte son élection comme député national de 2019.

[835] García Arias (2007). Ce chiffre correspond à la période de 1983 à 1999.

L'implantation de nos enquêtés sur le marché politique local reste en effet fragile. Ils sont presque trois fois plus nombreux à n'avoir fait qu'un seul mandat (53 %) que leurs homologues des autres partis (17,8 %). En outre si 47 % accèdent à un autre poste, soit de député national, soit dans une fonction gouvernementale à indication politique, cela reste bien moins fréquent que pour les autres élus (70 %)[836].

Trajectoires d'outsiders en ce qu'elles se déroulent majoritairement en dehors des partis traditionnels, elles sont en outre déviantes du fait d'une part de la proportion élevée de leaders qui accèdent directement au parlement national sans avoir d'antécédents dans des postes gouvernementaux, et d'autre part de la durée de leurs mandats parlementaires qui se distingue de la moyenne (plus longue pour les députés nationaux, plus courte pour les législateurs de Buenos Aires). Alors que cette percée semblait indiquer le déploiement efficace de leurs capitaux dans le champ politique, la majorité de nos enquêtés, notamment les syndicalistes, ont vu leurs carrières politiques soudainement s'arrêter entre 2013 et 2015. Étonnement, Victor De Gennaro qui à maintes reprises a été présenté comme le « Lula argentin », et qui objectivement disposait de nombreux atouts à investir en politique, ne réalise qu'un seul mandat. Ce paradoxe nous amène à reprendre ici la question formulée par Erik Neveu : pourquoi ces acteurs en apparence bien dotés s'avèrent soudain impuissants ou déphasés ?[837] À quelles conditions parviennent-ils à faire valoir leurs ressources accumulées en dehors du champ politique pour obtenir l'investiture dans une coalition électorale et devenir élu ? Quels sont les ressorts de leur capital politique et en quoi ce dernier facilite ou au contraire contraint le développement de leurs carrières politiques ?

Afin de mieux comprendre la nature de leur capital politique et la manière dont les ressources qu'ils apportent peuvent contribuer à l'essor électoral du MPSC-MPSUR nous allons à présent nous focaliser sur deux types d'itinéraires qui donnent à voir comment les logiques de conversion des ressources s'opèrent : ceux des syndicalistes de la CTA et ceux des intellectuels engagés. Nous allons nous appuyer sur les données recueillies en entretien, mais aussi sur la quantification en nombre

[836] Landau (2016, p. 9-12).

[837] Neveu (2012, p. 354).

d'années de leurs parcours partisans. Quatre indicateurs ont été retenus : la durée totale de la carrière, le temps passé dans des responsabilités partisanes, le temps passé à des postes politiques ou de conseiller d'élu, ainsi que la durée des mandats parlementaires. Ces trajectoires ont été comparées à deux périodes différentes, avant la constitution du Mouvement Politique Social et Culturel en 2007, afin de mieux appréhender leurs expériences passées, et après le MPSC pour vérifier si les carrières se stabilisent ou pas.

7.3.2. La reconversion des syndicalistes de la CTA : un capital politique labile et un habitus clivé

Le fait qu'une partie des leaders de la CTA parvient à percer la frontière du champ politique et à obtenir un mandat électif indique que dans certaines circonstances les capitaux accumulés dans les trajectoires syndicales peut remplacer, du moins partiellement, le capital proprement politique acquis dans l'exercice précoce d'un mandat électif et/ou au sein d'organisations partisanes.

Au premier abord, la conversion d'un dirigeant syndical s'appuie sur une espèce singulière du capital symbolique. La notoriété personnelle des leaders est difficilement dissociable de la réputation de l'organisation qu'ils dirigent. Prenons l'exemple d'un responsable de la CTERA. Dans la deuxième moitié des années 1990, Eduardo Macaluse est secrétaire adjoint du syndicat unique des enseignants de la province de Buenos Aires (SUTEBA), secrétaire de relations internationales de la CTERA et membre du bureau exécutif de la CTA. Il est parmi les promoteurs de la *Carpa Blanca*, une mobilisation en défense de l'éducation publique qui a reçu une bonne visibilité médiatique et suscité un fort élan auprès des enseignants et des parents d'élèves, mais aussi d'associations de défense des droits de l'homme et d'organisations sociales, de personnalités religieuses progressistes ou encore d'artistes[838]. Quand Eduardo Macaluse décide de se convertir à la politique

[838] Pour rappel, la Carpa Blanca (la tente blanche) a été installée pendant plus de trois ans devant le Congrès National. Les enseignants ont pratiqué le jeûne comme forme de protestation contre les politiques néolibérales appliquées à l'éducation. Le témoignage de cette dirigeante syndicale donne à voir l'ampleur de l'adhésion que le mouvement a reçu : « La situation éducative a commencé à avoir une grande notoriété. Nous avons reçu beaucoup de soutiens. Des enseignants venaient à la carpa avec leurs enfants. D'autres amenaient des écoles entières pour avoir des cours sur place. Des chanteurs sont venus faire des concerts, l'orchestre du théâtre municipal (El Colón) est venu jouer. Des peintres nationaux sont venus faires des tableaux et nous les ont

partisane, il bénéficie donc du prestige d'avoir été l'un des principaux organisateurs d'un important mouvement social et d'en avoir été un de ses principaux porte-parole. Ses interviews dans les médias[839] lui ont conféré de la notoriété. La reconnaissance acquise par la CETERA auprès d'une partie de l'opinion publique rejaillit sur lui et réciproquement. Son capital symbolique est donc à la fois personnel et collectif, il se mesure par les postes de direction syndicale qu'il a occupés et par le nombre des reportages diffusés dans les médias[840].

Pour que ce capital symbolique soit transmué en capital politique, il faut d'abord qu'il soit reconnu comme pertinent par les leaders partisans de la coalition qui porteront les candidatures. Il est donc nécessaire de disposer de bons contacts auprès de responsables politiques, mais aussi d'interlocuteurs à l'intérieur du parti qui plaideront en faveur du syndicaliste. Le capital social mobilisé par Eduardo Macaluse consiste en des relations personnelles nouées avec les leaders du *Frente Grande*-Frepaso. Ce capital est doté d'une forte composante collective, du fait qu'il

---

offerts. Nous avons réussi à installer la problématique [dans l'espace public], nous avons eu une bonne réception. La Carpa Blanca est devenue un espace semi-public. Même les camionneurs sont venus [avec le dirigeant syndical Hugo Moyano] ! La société entière est passée par la Carpa, beaucoup d'organisations sociales : les Mères et Grande-Mères de la Plaza de mayo, des coopératives, des universitaires et des scientifiques. Quelques journalistes restaient même dormir avec nous. Il y avait des chaines de télévision en permanence. Marta Maffei. Secrétaire Générale CTERA 1995-2003. Secrétaire Adjointe CTA Nationale 1995-2006. Députée Nationale 2003-2007. Entretien avec l'auteur, CABA, 07 octobre 2013.

[839] Bien qu'il soit interviewé dans certains reportages, Eduardo Macaluse n'est toutefois pas le syndicaliste le plus médiatisé pendant la mobilisation. Mais ni le secrétaire général de SUTEBA (Hugo Yasky) ni de la CTERA (Marta Maffei) n'entendent se convertir à la politique partisane. En tant que secrétaire adjoint, E. Macaluse est en mesure de pouvoir capitaliser les ressources symboliques de la mobilisation. Voici quelques exemples de reportages de presse dans lesquels il intervient : La Nación, édition du 10/05/1997 ; « *Huelga docente en reclamo de una ley de financiamiento* »; El Clarín, édition du 03/09/1997; « *Ayuno docente: Uruguay ya tiene su Carpa Blanca* ».

[840] C'est ce même type de capital symbolique qui est mobilisée dans la conversion de la secrétaire générale de la CTERA, Marta Maffei, quelques années plus tard. En 2001, Elisa Carrió lui propose de conduire la candidature au poste de gouverneur de la province de Buenos Aires sous l'étiquette de l'ARI. À cette époque, la syndicaliste préfère poursuivre son mandat à la tête de la Confédération des enseignants. Une fois ce mandat syndical achevé, M. Maffei décide d'entrer en politique en disputant un siège de député national pour le parti ARI. Elle profite alors du capital collectif de son organisation. C'est en effet par l'évocation de la Carpa Blanca que le reportage du quotidien Página/12 rend compte de la possible candidature de Marta Maffei : «*De la Carpa Blanca al feudo duhaldista* », édition du 19/02/2003. Lors de la conférence de presse pour la présentation des candidatures, Elisa Carrió objective le capital symbolique qu'elle attribue à la dirigeante syndicale : « c'est la femme qui a la plus grande autorité morale dans le champ social ». Le capital symbolique de Marta Maffei est corroboré par les commentateurs journalistiques : « Carrió a réussi à incorporer à sa liste une dirigeante connue et prestigieuse, d'une trajectoire irréprochable, qui permettra de compenser la faiblesse relative des autres candidats ». Enfin, la même tribune rappelle la dimension collective de ce capital politique « la présence de Maffei permettra [à Carrió] de renouer des liens avec la CTA ». Source : Página/12, édition du 09/09/2003. « *Carrió presentó a sus candidatos bonaerenses Maffei y Raimundi* ».

a été accumulé lors d'interactions au cours des mobilisations de la CTERA, avant et pendant la *Carpa Blanca,* et du fait de la circulation des dirigeants dans le milieu oppositionnel de la CTA. En outre, le syndicaliste dispose de relais à l'intérieur du parti, tel Mary Sánchez, ancienne dirigeante du SUTEBA et de la CTERA, et Delia Bisutti, ex-secrétaire générale du syndicat d'enseignants de la Capitale, qui jouent les intermédiaires dans le processus d'incorporation du syndicaliste à l'entreprise partisane. Cette combinaison de capitaux symbolique et social est une constante chez nos enquêtés. Cette syndicaliste devenue députée nationale quelques années plus tard raconte comment s'est réalisée sa conversion :

> « J'ai toujours fait de la politique. Le syndicat est une activité politique, même si ce n'est pas une activité partisane. Il vous faut rédiger les statuts, organiser des élections, administrer l'organisation, la renforcer, former les enseignants. Tout cela c'est faire de la politique [*compétences et savoir-faire incorporés*]. En plus, la CTERA a été, pendant longtemps, le syndicat le plus fort de la Centrale en raison de sa capacité à générer des actions politiques [comme la *Carpa Blanca*], de sa capacité de mobilisation, de sa proximité avec la société [*capital symbolique organisationnel*]. En 2003, les statuts m'imposaient de quitter le secrétariat général de la CTERA [*disponibilité biographique*]. A ce moment, de nombreux camarades militent dans l'ARI, un espace politique créé par la Docteure Carrió et qui apparaissait comme l'espoir de devenir un tiers parti [*investissement de l'illusio*]. Il y avait dans ce parti plusieurs camarades issus du syndicat [*capital social, intermédiaires qui favorisent la reconversion*]. » (Marta Maffei. Secrétaire Générale CTERA 1995-2003. Secrétaire Adjointe CTA Nationale 1995-2006. Députée Nationale 2003-2007. Entretien avec l'auteur, CABA, 07 octobre 2013)

La dimension collective du capital social mobilisé par les syndicalistes se pose aussi en termes d'une potentielle activation des rouages du syndicat dans la campagne électorale. On peut le constater dans ces deux extraits d'entretiens réalisés avec des syndicalistes convertis en politique entre le milieu et la fin des années 1990 :

> « Pour un leader partisan, il peut être intéressant d'avoir dans sa liste un dirigeant syndical. Parce que *ce syndicat peut l'aider avec sa structure, faciliter la présence dans les lieux où ils sont représentatifs* comme c'est le cas d'un syndicaliste qui est professeur des écoles et qui représente beaucoup

d'enseignants. » (Eduardo Macaluse, secrétaire général adjoint SUTEBA 1990-1999, secrétaire de relations internationales CTERA 1990-1999, député national 1999-2011. Entretien avec l'auteur, CABA, 06 septembre 2013)

« Le parti dans lequel je me suis engagée, le Frente Grande, s'inscrivait dans la lutte et la résistance contre le néolibéralisme. À cette époque, tout cela était une seule lutte. Le Frente Grande avait, politiquement, la même posture que nous en ce qui concerne l'éducation, le néolibéralisme, le rôle de l'État. *Mon rôle dans le parti, en tant que secrétaire générale du syndicat, a été de représenter les enseignants, ce qui a contribué « à ce que beaucoup de nos camarades votent pour la liste du parti* ».

Q : Le syndicat soutenait ouvertement votre candidature ? « Oui, mais c'est surtout le courant majoritaire auquel j'appartenais. Parce que beaucoup d'adhérents du syndicat militaient dans d'autres partis. Alors, il faut prendre soin de respecter les différents travailleurs qu'on représente. *Le syndicat a fonctionné comme un espace pour la diffusion, pour présenter ma candidature dans des assemblées d'enseignants. Mais aussi, pour transmettre au parti des propositions débattues au sein du syndicat*. *Par la suite, le syndicat a communiqué en interne sur les projets que nous avons présentés dans la législature*. » (Delia Bisutti, secrétaire générale UTE 1989-2000. Membre du bureau National de la CTERA 1989-1997, et de la CTA National, 1994-1997. Législatrice de la Ciudad de Buenos Aires 1997-2000, 2000-2003 et 2009-2013. Députée nationale 2005-2009. Entretien avec l'auteur, CABA, 11 septembre 2013)

En revanche, les syndicalistes reconvertis affirment ne pas avoir reçu d'apports financiers de la part de leurs organisations. Nous reviendrons plus en détail sur cette question dans le chapitre suivant. Pour l'instant, signalons que les syndicats d'enseignants et de fonctionnaires n'ont ni le même volume de ressources que d'autres, par exemple le syndicat des mécanos (SMATA), ni l'habitude d'investir dans des campagnes partisanes comme peuvent le faire les fédérations péronistes de la CGT.

Nous pouvons ici conclure que la dotation de capitaux dont les syndicalistes sont les dépositaires est étroitement attachée à leur organisation d'origine et qu'elle n'est que faiblement incorporée. Autrement dit, ils disposent d'une forme fluctuante de

capital politique puisque son efficacité dépendra de la stabilité de leurs liens avec le syndicat et du maintien de la valeur que lui accordent les dirigeants partisans. Cela est loin d'être acquis.

Une fois que les syndicalistes traversent la frontière partisane, leurs liens avec le syndicat tendent à s'éroder. Les trois ex-dirigeants de la CTERA avec lesquels nous nous sommes entretenus déclarent avoir vécu une distanciation plus au moins rapide avec leurs organisations. Le récit de Delia Bisutti, ancienne secrétaire générale de l'Union des travailleurs de l'éducation de la *Ciudad* de Buenos Aires (UTE), est particulièrement éclairant. Elle souligne la difficulté à entretenir « deux rôles » et la nécessité à un moment donné de devoir trancher entre carrière partisane et carrière syndicale. Quand elle est élue à l'Assemblée législative de la capitale s'ouvre un débat au sein du bureau exécutif du syndicat sur le cumul des mandats (syndical et politique). Elle renonce alors à son poste dans la CTERA et ne brigue pas sa reconduction comme secrétaire générale de l'UTE. Par la suite, la nouvelle équipe dirigeante entend donner son propre style à la gestion du syndicat tandis que surgissent des points de divergences entre les priorités du nouveau comité et les positions prises par l'élue et son parti :

> « Pendant mon premier mandant à la législature [1997-2000] *j'ai continué mon mandat comme dirigeante du syndicat. Mais comme j'étais dans la politique, les choses sont devenues plus complexes*. Si en 2000 [année des élections syndicales] j'avais voulu être candidate pour continuer à la tête du syndicat, je crois que nous serions tombés dans une impasse. Parce que *des camarades* qui étaient dans le même courant syndical que moi *cherchaient eux aussi à occuper des espaces de pouvoir*. Nous partagions toujours des idées politiques et idéologiques, bien sûr, mais *les camarades prétendaient aussi occuper le siège*. Par ailleurs, il y a un moment où il ne convient pas d'être dans les deux mondes. On peut essayer de continuer à diriger le syndicat durant un certain temps, maintenir des relations après. *Mais à un moment donné ça devient difficile à tenir, ne serait-ce qu'en raison du temps demandé pour accomplir les deux rôles. À un moment donné il vous faut décider entre un rôle ou l'autre*. Quand j'ai quitté la direction, j'ai continué à participer à certaines réunions. Après il y eut aussi *une étape où la relation est devenue moins fluide entre mon rôle dans la politique et dans la législature, et les politiques du syndicat*. Les contacts avec les

> camarades du syndicat on les garde toujours. Mais *à partir de 2000 mon engagement est strictement partisan*. Certes, je porte toujours le regard d'une enseignante. Mais je n'ai plus aucune participation ni institutionnelle ni informelle dans le syndicat. » (Delia Bisutti, secrétaire générale UTE 1989-2000. Membre du bureau National de la CTERA 1989-1997, et de la CTA National, 1994-1997. Législatrice de la Ciudad de Buenos Aires 1997-2000, 2000-2003 et 2009-2013. Députée nationale 2005-2009. Entretien avec l'auteur, CABA, 11 septembre 2013)

La dynamique propre au renouvèlement des directions syndicales et les logiques propres à chaque univers social conduisent à l'effritement de la relation institutionnelle. Par conséquent, l'ex-syndicaliste est incitée à recentrer son engagement dans la sphère *« strictement partisane »*. Ce faisant, elle se trouve dépouillée des capitaux symbolique et social qui l'avaient permis de négocier sa reconversion en politique. Cette démonétisation des ressources de départ contraint les acteurs à investir dans un lent travail de diversification des ressources et d'accumulation d'un capital personnel afin de poursuivre leurs carrières politiques[841].

Toutefois, ce processus de transmutation se heurte à des écueils à l'intérieur de l'organisation partisane. Le multipositionnement des convertis exige de leur part un travail d'ajustement continuel entre les logiques du champ syndical et celles du champ politique qui, parfois, se révèlent contradictoires. Ces conflits de rôle compliquent la consolidation du capital politique des élus :

> « *Quand on a une représentation syndicale et partisane*, on se retrouve devant des projets de loi *qui rentrent en collision*, ou au moins *génèrent des interférences*

[841] On reprend ici les constats fait par Daniel Gaxie et Michel Offerlé concernant la conversion de syndicalistes et de dirigeants associatifs élus en 1981 pour le Parti Socialiste (1985, p. 134). Certes, les députés de la minorité ne disposent que de moyens étroits pour faire approuver des projets dans le parlement (local ou national) et donc pour légiférer en matière de politiques publiques (ce qui constitue le mécanisme plus rentable pour la valorisation de leurs actions et, par conséquence, pour l'accumulation de capital politique). Mais ils disposent d'une certaine marge de manœuvre pour tenter de faire fructifier leur capital politique, comme les projets de déclaration plus faciles à faire approuver. Ce fut par exemple le cas quand le législateur Fabio Basteiro, ancien secrétaire général de la CTA Capitale, a octroyé, lors d'une cérémonie réalisée dans le salon d'honneur de l'assemblée législative, le titre de citoyen d'honneur de la Ciudad de Buenos Aires à Josefina García de Noia militante de l'Association des Mères de la Plaza de Mayo. S'opère alors une transaction symbolique à travers laquelle la déférence à la personnalité socialement reconnue met en valeur l'élue qui est à l'origine de l'initiative, dont le prestige est par ailleurs renforcé par le rituel protocolaire et le poids symbolique qu'il emprunte à l'institution législative. Ce mécanisme d'incorporation de capital politique était employé par l'ensemble des élus du MPSC-MPSUR pendant la période de notre enquête.

> *entre les critères syndicaux et partisans*. Alors, *cela crée des courts-circuits soit dans le parti, soit dans le syndicat*. Par exemple, une question très complexe survient quand l'ALLIANCE assume le pouvoir [en 1999] et les enseignants adressent une requête au gouvernement concernant les politiques éducatives. Cette fois-ci, il y a eu des tensions dans le parti et dans le syndicat. Parce que j'ai accompagné la demande des syndicats, en contrariant la stratégie suivie par le Frente Grande-FREPASO qui faisait partie de l'ALLIANCE. Mais aussi parce que certains points de la requête ont suscité des débats et quelques désaccords avec les syndicats. » (Delia Bisutti, secrétaire générale UTE 1989-2000. Membre du bureau National de la CTERA 1989-1997, et de la CTA National, 1994-1997. Législatrice de la Ciudad de Buenos Aires 1997-2000, 2000-2003 et 2009-2013. Députée nationale 2005-2009. Entretien avec l'auteur, CABA, 11 septembre 2013)

Les ajustements au rôle partisan sont d'autant plus dificilles à réaliser qu'ils impliquent la transformation de l'habitus syndical. Dans l'extrait ci-dessous, Eduardo Macaluse révèle qu'en essayant de rester fidèle aux principes et aux valeurs militants d'un *« dirigeant syndical authentique »*, il s'est vu accoler le stigmate de *« gauchiste »*. Son récit illustre également les multiples décalages qui apparaissent au niveau de ses attentes, en exprimant une déception à l'égard du manque d'engagement des leaders du parti envers des actions contestataires, mais aussi du fait de se retrouver écarté du centre du pouvoir du parti politique[842]. Parce qu'en dernier ressort, quelles que soient les capitaux que les syndicalistes mobilisent dans leur reconversion, leur influence dans les jeux partisans est déterminée par le degré d'objectivation de leur capital politique, c'est-à-dire par le nombre de suffrages qu'ils recueillent dans les urnes :

> « Quand un dirigeant syndical est authentique et défend ses principes, il finit comme le gauchiste du groupe politique. Parce qu'un parti qui prétend brasser large couvre aussi des positions plus conservatrices, plus centristes. Un dirigeant politique s'engage difficilement sur un barrage routier, dans l'occupation d'une

[842] On rejoint ici les travaux de Lilian Mathieu : «…les reconversions en cours de carrière militante comportent une part de spéculation et donc de risque que l'idée de taux de change permet de souligner. Investir dans la politique partisane le capital accumulé dans l'espace des mouvements sociaux [pour notre enquête, dans le champ syndical] peut constituer une opportunité de le valoriser mais expose à le dilapider lorsque le taux de conversion se révèle moins avantageux qu'espéré. […] lorsque le poste partisan n'est pas aussi intéressant qu'escompté, ou encore quand l'obtention d'un premier mandat ne permet pas de s'inscrire durablement dans le champ politique en bénéficiant d'un renouvèlement de l'investiture. » (2012 p. 104)

usine, ou aux côtés d'un groupe d'employés licenciés. Parce qu'il sait que ces prises de position vont lui enlever des votes au moment des élections. Alors, beaucoup de dirigeants politiques incorporent des dirigeants syndicaux dans l'espoir d'élargir un peu plus leur électorat. Mais ils n'envisagent pas d'intégrer le dirigeant syndical à la direction du parti. Parce qu'en général, le comité partisan est un cénacle dans lequel seuls sont admis ceux qui reçoivent beaucoup de votes de la population. La façon de penser des dirigeants partisans est de se dire "je dois incorporer celui-ci au comité central parce qu'il a remporté beaucoup de votes dans telle province. Alors je besoin de m'assoir et de discuter avec lui. Par contre, celui-là qui est un dirigeant représentatif d'un secteur social, je ne m'assoies pas avec lui tant qu'il ne m'a pas démontré combien de votes il possède". » (Eduardo Macaluse, secrétaire général adjoint SUTEBA 1990-1999, secrétaire de relations internationales CTERA 1990-1999, député national 1999-2011. Entretien avec l'auteur, CABA, 06 septembre 2013)

Parfois, les capitaux des syndicalistes sont une arme à double tranchant. Dans des partis challengers qui ont un faible ancrage territorial, comme l'ARI et dans une moindre mesure le *Frente Grande*, la capacité des syndicalistes à mobiliser des réseaux est bienvenue au moment des campagnes électorales. Par la suite, les leaders partisans s'inquiètent de voir ces ressources mobilisées dans les jeux concurrentiels intra-organisationnels :

« En général, il y a une forte méfiance entre le partisan et le syndical. Parce que ce sont des champs d'action complètement différents, qui ont des temps différents, des formes de décision différentes, des mécanismes propres de régulation des différences. Du coup, il y a des méfiances réciproques. Le leader partisan craint que le dirigeant syndical déplace des militants de son propre syndicat, qui a plus de pouvoir de mobilisation qu'un parti, pour faire pencher la balance lors d'une assemblée partisane. À son tour, le dirigeant syndical se préoccupe d'un éventuel non-respect des accords passés avec le dirigeant politique qui, pour ne pas perdre des votes, peut changer de position au gré des fluctuations de l'opinion publique. » (Eduardo Macaluse, secrétaire général adjoint SUTEBA 1990-1999, secrétaire de relations internationales CTERA 1990-1999, député national 1999-2011. Entretien avec l'auteur, CABA, 06 septembre 2013)

Ainsi donc, l'élection des syndicalistes au parlement pose de nouveaux dilemmes à l'accomplissement de leur conversion politique. Pris entre deux mondes, ils doivent convertir leurs capitaux et ajuster leurs habitus. S'ils restent attachés à leur champ d'origine, où ils ont incorporé des dispositions et des compétences pratiques, leurs liens avec les syndicats se délitent en les privant de l'accès aux ressources qui ont permis leur entrée en politique. En même temps, leur intégration à l'univers partisan se fait lentement. Leurs attentes à l'égard de l'action partisane ne sont pas complètement exaucées et peuvent créer des tensions avec leurs syndicats. Leurs ressources, en tant que représentant corporatif, ne sont que partiellement reconnues et ils sont marginalisés dans les jeux de pouvoir intrapartisans. Même ceux qui persévèrent et parviennent à développer une carrière politique le font dans une position dominée. Pour preuve, les anciens responsables de la CTERA désignés par la majorité du gouvernement à des postes au sein de l'appareil étatique, n'occupent jamais de fonctions de premier plan, ni même au ministère de l'éducation qui est pourtant leur domaine d'expertise et pour lequel ils ont contribué à élaborer des propositions du programme partisan[843]. Étant donné les caractéristiques de leur capital politique, ces acteurs autrefois dominants dans leurs respectifs syndicats se trouvent dans des positions dominées dans le champ politique[844].

En prenant en considération la dimension de l'habitus dans le processus de reconversion des syndicalistes, on comprend pourquoi certains individus se déplacent plus aisément que d'autres vers le champ politique. On peut faire l'hypothèse que dans la mesure où les prescriptions du rôle syndical sont lourdes et exercées dans la durée, elles exigeront un intense travail d'adéquation de l'habitus. L'acquisition de l'illusio pour la politique partisane sera plus coûteuse et les désajustements de rôle plus fréquents. À l'inverse, certaines fonctions syndicales peuvent favoriser l'émergence de marginaux-sécants plus à même de faire la connexion entre ces différents mondes sociaux. La comparaison entre les itinéraires

[843] Avec l'arrivée au pouvoir de l'ALLIANCE en 1999, Mary Sánchez et nommé directrice de l'Institut National d'Économie Sociale du Ministère de développement social (pendant un an, en 1999). Pour sa part, Delia Bisutti est désignée à la tête du sous-secrétariat de coordination et de l'action communautaire du secrétariat de l'éducation du gouvernement de la Ciudad de Buenos Aires (2003-2005). Dans les deux cas, il s'agit de postes de deuxième échelon dans la hiérarchie étatique.

[844] Ces constats suggèrent la validité des conclusions de Daniel Gaxie et Michel Offerlé (1985) dans d'autres contextes.

de conversion de Claudio Lozano et de Victor De Gennaro permet d'identifier ces effets.

Directeur de l'Institut d'études de l'ATE, puis de la CTA, Claudio Lozano possède une structure particulière de capitaux collectifs et personnels. Son prestige est étroitement lié au capital collectif de la Centrale en tant qu'intellectuel d'institution (« l'économiste de la CTA) ». Mais il dispose aussi d'attributs et de ressources symboliques propres qui sont attestés par ses titres scolaires, ses publications et ses interventions comme expert dans différentes tables rondes. La reconnaissance de son capital symbolique par ses pairs le place dans une position d'influence au cœur du noyau de pouvoir de la Centrale et lui permet d'entretenir des relations privilégiées avec les dirigeants de haut rang. En même temps, il n'occupe pas les postes les plus politiques du syndicat (secrétariat général ou adjoint, secrétariat d'organisation) sur lesquels pèsent des fortes contraintes de rôle, comme nous l'analyserons plus loin.

Au vu de la position qu'occupe Claudio Lozano dans la CTA, sa conversion partisane ne met pas en péril la stabilité de l'édifice de l'organisation. En outre, son poste de directeur d'institut est très particulier : il exige un haut niveau de capital culturel et en conséquence est moins exposé à la concurrence interne. C'est la raison pour laquelle le syndicaliste continue à siéger dans le bureau exécutif de la CTA après son élection au parlement, ajuste facilement sa double casquette et peut revendiquer ouvertement sa multipositionnalité :

> « Quand je suis devenu député national, je n'appartenais à aucun parti politique. J'ai été LE député de la CTA. D'ailleurs, si vous regardez dans les journaux ils me décrivent toujours comme député de la CTA, non pas comme le député d'un parti politique. Ainsi, entre 2003 et 2007 j'ai été le canal pris par les organisations sociales de la centrale pour faire remonter ses revendications au parlement. J'ai été la voix de la Centrale au parlement. » (Claudio Lozano, directeur de l'Institut d'études et de formation CTA. Député national 2003-2007, 2007-2011, 2011-2015. Entretien avec l'auteur, CABA, 1er avril 2011)

Dans ces conditions, l'économiste est mieux placé que le secrétaire général de la CTA pour tirer un avantage du contexte électoral de 2003 et négocier son investiture dans une liste de candidats. Pour ce faire, il compte sur le soutien de deux poids lourds de la Centrale : les secrétaires généraux de l'ATE Nationale (Pablo Micheli) et de la CTA Capitale (Fabio Basteiro). N'étant pas alors menacés par un concurrent, tous les deux disposent d'un pouvoir consolidé dans leurs organisations respectives. Contrairement aux divisions qui déchirent la CTA Nationale en 2002, leurs bureaux exécutifs sont plus cohésifs et sont parmi ceux qui défendaient la création du parti de la Centrale sous le leadership de Victor De Gennaro. Face à l'impasse qui entrave le déploiement du Mouvement politique social et culturel, la candidature de Claudio Lozano apparait comme un coup peu risqué. Ils s'impliquent alors directement dans les négociations auprès de différents responsables partisans. *« J'ai reçu un appel de Pablo Micheli qui m'a proposé une réunion avec la CTA Capitale, raconte ce dirigeant d'un parti de gauche dans une tribune de presse. Nous sommes convenus de nous rencontrer et Claudio Lozano, Fabio Basteiro*[845] *et Pablo Micheli sont venus à mon bureau dans l'édifice annexe du Congrès National »*[846]. À cette occasion, les tractations échouent. Mais ce fut tout de même à travers cette même forme de combinaison de capitaux social et symbolique (les réunions *« avec la CTA Capitale »*) qu'un accord électoral sera noué avec le maire sortant de la *Ciudad* de Buenos Aires, Anibal Ibarra (*Frente Grande*-FREPASO)[847].

Une fois élu, Claudio Lozano devient un relais entre la CTA et le champ politique. Comme député, il multiplie des contacts auprès de dirigeants de centre-gauche et s'efforce d'articuler un front électoral dans lequel la CTA puisse jouer un rôle

[845] À ne pas confondre avec son frère, Ariel Basteiro Secrétaire général de l'APA, et membre du bureau exécutif de la CTA Nationale. Dirigeant du Parti Socialiste en province de Buenos Aires, Ariel Basteiro est élu député national dans la liste de l'ARI (2001-2005) puis dans la liste kirchneriste du FPV (2007-2011).

[846] Source : Página/12, édition du 22/08/2003. *« Contra la vieja política ».* Ce récit, livré par le député Luis Zamora (ADyL), est cohérent avec le modus operandi de la CTA Capitale, d'après les renseignements que nous avons recueillis sur le terrain auprès d'informateurs privilégiés.

[847] Pour candidater au poste de député national, Claudio Lozano a besoin d'être porté par une étiquette partisane, mais chaque parti est libre d'exiger ou non l'adhésion préalable de ses candidats. Par ailleurs, il est intéressant de porter attention aux soutiens croisés qui, dans une conjoncture politique nébuleuse, permettent son élection au parlement. La réussite de sa candidature est directement liée aux capitaux prêtés par les professionnels et aux importants moyens partisans déployés par ses partenaires. En l'occurrence, celui du Maire de la Capitale (Frente Grande-FREPASO) lui-même soutenu par Néstor Kirchner (FPV, déjà élu président de la République) et Elisa Carrió (ARI).

prédominant[848]. C'est dans cette logique qu'il mobilise les réseaux de la Centrale pour créer le parti Buenos Aires pour Tous (BAPT) en 2006 en essayant d'accélérer la mise en route du Mouvement Politique, Social et Culturel à l'échelle nationale. De même, l'économiste tire parti des réseaux du Think Tank MORENO pour approcher le cinéaste Fernando Solanas en vue des élections de 2007. Alors que l'impasse persiste au sein de la Centrale autour d'une candidature de Victor De Gennaro, Claudio Lozano s'appuie sur le capital réputationnel du cinéaste pour lancer le Mouvement Politique Social et Culturel Proyecto Sur comme alternative aux partis traditionnels. C'est là une façon de compenser le faible investissement de capital collectif de la CTA dans l'entreprise partisane.

Pour sa part, Victor De Gennaro refuse pendant longtemps d'emprunter la même voie de reconversion partisane que ses camarades. Maintes fois il a repoussé des offres de candidature qui lui donnaient de réelles chances d'accéder au champ politique. Il a notamment été sollicité pour devenir colistier d'Elisa Carrió lors des présidentielles de 2003 mais aussi par Néstor Kirchner pour figurer sur la liste nationale des députés la même année. Deux ans plus tard, les interlocuteurs du président Kirchner évoquent même une éventuelle candidature au poste de gouverneur de la province de Buenos Aires[849]. C'est dans les prescriptions de rôle incorporé dans l'habitus de celui qui a fondé la CTA et l'a dirigée pendant plus de dix ans que l'on doit chercher les raisons de cette résistance. Nous pouvons désigner les prescriptions de rôle comme l'ensemble des règles formelles ou informelles via lesquelles l'institution habilite ou contraint l'univers d'action des représentants en définissant les

[848] À l'instar de la Rencontre de Rosario, organisée par Claudio Lozano dans la capitale de la province de Santa Fe. Le choix de la ville montre la volonté des syndicalistes de se rapprocher au Parti Socialiste qui gouverne la ville depuis 1995. À la réunion participent des députés nationaux de la Capitale Fédérale et de la province de Buenos Aires appartenant à l'extrême gauche (Patricia Walsh), au Parti Communiste (Patricio Echegaray) et au centre-droit l'ARI (Mario Cafiero) et UCR (Margarita Stolbizer). Pour la CTA assistent Victor De Gennaro, Pablo Micheli et le propre Claudio Lozano. Par ailleurs, l'événement reproduit le modèle de mobilisation multisectoriel cher à la CTA en accueillant des dirigeants d'organisations sociales (Institut Mobilisateur de Fonds coopératifs, Fédération Agraire). Source : Página/12, édition du 28/11/2004. *«Si en Uruguay el frente es amplio, en Rosario planearon uno amplísimo ».* Cette initiative cherche en premier lieu à établir une convergence pour la création d'un front électoral en s'inspirant du modèle du Large Front Uruguayen (Frente Amplio). Mais ces interactions sont tout autant un moment privilégié pour les syndicalistes de tâtonner le terrain et d'essayer de comprendre le jeu des partenaires et concurrents potentiels.

[849] Ces différentes tractations ont été rapportées dans la presse et corroborées par des entretiens réalisés par l'auteur.

marges de ce qui est pensable, jouable et acceptable à chaque fonction selon la culture et les logiques propres au groupe représenté.

Comme le pointe Karel Yon, dans la lignée des travaux de Nina Eliasoph et Paul Lichterman, les groupes sociaux se définissent par l'établissement de frontières, par leurs liens internes et par leur langage[850]. En tant que secrétaire général et fondateur de la CTA, De Gennaro porte l'obligation morale de conserver l'intégrité de l'institution. Son rôle lui impose de préserver les frontières socio-symboliques dessinées par le groupe sur la « carte sociale imaginaire » et de garantir l'entretien des liens entre les membres. C'est pour cette raison que les acteurs accordent autant d'importance au principe d'autonomie de la centrale, qui la sépare des partis politiques, du patronat et de l'État. En établissant un terrain de jeu acceptable par toutes les parties prenantes, ce principe fondateur pose les conditions de la coopération entre les différents syndicats et mouvements sociaux qui y adhèrent. C'est parce que dans ses discours et prises de position, pourtant très politisés, Victor De Gennaro neutralise ses préférences partisanes et refoule ses ambitions politiques, qu'il peut arbitrer les jeux de coopération concurrentielle de la CTA. C'est cette même prescription qui contraint Mary Sánchez, au milieu des années 1990 à renoncer à la direction de la CTA pour devenir députée national et dirigeante du *Frente Grande*-Frepaso[851].

Cet attribut devient d'autant plus incontournable qu'au tournant des années 2000 de plus en plus de hauts dirigeants s'investissent dans l'arène partisane. Mais ceux-ci occupent soit des postes secondaires dans le bureau exécutif qui ne sont pas soumis aux mêmes prescriptions de rôle, soit ont une interprétation plus laxiste de

[850] « Les frontières du groupe, touchent à la position que les acteurs s'attribuent sur une carte sociale imaginaire, les liens de groupe renvoient au mode d'organisation et aux obligations morales qui lient les membres entre eux, et les normes langagières définissent le rapport légitime au discours ». Yon (2009, p. 67).

[851] Pour rappel, en 1992 Mary Sánchez est la secrétaire générale du Syndicat unique des travailleurs de l'éducation de la province de Buenos Aires (SUTEBA), de la CTERA, et secrétaire adjointe dans le comité provisoire de la CTA au côté de Victor De Gennaro. Quand elle assume son poste de député national en 1995 elle doit renoncer aux deux mandats dans les syndicats d'enseignants et céder sa place dans la CTA. C'est finalement Marta Maffei qui la remplace à la fois dans la CTERA et dans la CTA.

l'autonomie de la Centrale[852]. Dans tous les cas, pour contrebalancer la partisanisation du bureau exécutif de la CTA, Victor De Gennaro se renferme dans le rôle de garant moral de l'intégrité organisationnelle.

En ce sens, les efforts consacrés à la mobilisation du FRENAPO, puis à la Constituante Sociale, sont conçus comme la voie légitime pour opérer la conversion de la CTA, même partielle, dans le champ politique, et instituer son secrétaire général comme son porte-parole. D'une part, ces entreprises multisectorielles apparaissent comme des tentatives de transgresser les frontières socio-symboliques de la CTA en élargissant la portée de son action vers le Mouvement, Politique Social et Culturel, qui ne constitue pas un parti politique en soi, mais ne s'interdit pas d'en soutenir des listes de candidats syndicalistes. Tout se passe comme si le FRENAPO et la Constituante étaient les moyens de renégocier le périmètre de l'accord de coopération qui relie les différentes organisations à la CTA en les amenant à soutenir le projet politique de Victor De Gennaro et de son entourage. D'autre part, le FRENAPO et la Constituante pourraient engendrer l'illusio nécessaire pour que les militants et les dirigeants puissent s'investir dans la politique tout en préservant les principes fondateurs de l'institution et, au niveau individuel, leur cohérence de soi.

Toutefois, comme nous l'avons vu, l'offre de représentation de gauche proposée par le kirchnerisme répondait à de nombreuses revendications des organisations membres de la CTA et partenaires du milieu oppositionnel. D'ailleurs, la maigre marge pour tenter de positionner une offre alternative se rétrécit encore davantage suite à la polarisation sociale provoquée par le conflit entre le gouvernement et les organisations patronales rurales. La dynamique politique a rendu plus difficile la tâche de mobilisation du capital collectif de la CTA pour le convertir en capital politique.

Même après avoir pris le chemin de la conversion politique, en quittant des fonctions au bureau exécutif de la CTA et en assumant la présidence du parti Unité Populaire en 2008, les dispositions incorporées dans son habitus syndical demeurent

[852] Du point de vue statuaire, les dirigeants de la CTA ne sont pas contraints de quitter leurs fonctions pour assumer des mandats politiques. Contrairement de ce qui prévoient les statuts de SUTEBA ou de la CTERA.

puissamment actives[853]. Pour preuve, Victor De Gennaro et son entourage refusent d'adopter des tactiques électoralement payantes et pour éviter des retombées négatives sur les jeux de pouvoir à l'intérieur de l'ATE et de la CTA. Des élections législatives se déroulent en 2013. Dans la Capitale Fédérale, des postes au sénat, à la chambre de députés et à l'assemblée de la *Ciudad* de Buenos Aires sont ouverts. Dans la province de Buenos Aires, la course vise les députations nationale et provinciale. Pour cette échéance, les responsables de l'UP misent tout sur la réédition de l'accord avec les socialistes qui avait permis à Victor De Gennaro d'obtenir un siège au parlement, et à Claudio Lozano de renouveler le sien. Néanmoins, le PS et la majorité des autres petits partis qui avaient participé à la précédente coalition donnent la priorité à une alliance avec l'UCR. Dans la Capitale, son ancien partenaire, Fernando Solanas, s'associe avec la leader de droite Elisa Carrió. Les dirigeants de l'UP sont invités à le rejoindre. Mais pour eux, il est impensable de rallier ces coalitions orientées à droite qu'ils qualifient, de façon péjorative, comme un agglomérat de circonstance (*rejunte*). Par ailleurs, ils sont conscients qu'un tel accord ne serait valable ni pour les organisations de la CTA, ni pour le Mouvement Territorial de Libération, d'extrême gauche, dont le dirigeant est devenu le secrétaire général de la CTA Capitale en 2010, ni même pour l'ATE dont les dirigeants sont confrontés à la montée en puissance du courant d'opposition identifié au kirchnerisme. La négociation d'un accord électoral entre l'UP les partis de droite fournit des munitions aux opposants au courant majoritaire de l'ATE. Comme l'explique un cadre intermédiaire de l'UP et syndicaliste de l'ATE :

> « Dans l'ATE Capitale il y a un groupe kirchneriste important qui est en train de disputer la direction du syndicat. Ils ont déjà des représentants au bureau exécutif et mettent en cause fortement la position du syndicat vis-à-vis de l'UP. Pour justifier leur propre alignement avec le patron, le gouvernement Kirchner, ils nous disent que l'ATE ne peut pas appuyer une force politique, qu'elle doit rester autonome. Cela crée toute une série de problèmes dans le syndicat qui fait qu'à l'heure actuelle la relation du parti avec l'ATE n'est pas aussi dynamique que celle avec la CTA. Comme dans l'ATE il n'y a pas eu de schisme, cohabitent dans

[853] Il faut dire que la reprise ratée de la direction de la CTA en 2010 n'est pas contradictoire avec cette injonction à la préservation de la Centrale. Parce que la manœuvre tentée par Victor De Gennaro et son entourage s'appuie sur l'élection directe du bureau directif comme instrument de régulation légitime. Ils n'anticipent pas la propension de ses adversaires à contester le mécanisme, à quitter le terrain de jeu en ramenant la dispute vers l'arène judiciaire mais surtout, à faire appel à l'arbitrage ministériel.

> le bureau exécutif des visions très divergentes, entre les identités péronistes, Kirchneristes, en en plus l'extrême gauche. Pour cette raison, l'ATE est en crise. » (Pablo Sanseverino, secrétaire administratif UP Capitale 2009-2013. Ex-secretaire d'organisation ATE Capitale 2007-2011. Entretien avec l'auteur, CABA, 05 juillet 2013)

Face à ce scénario, les dirigeants de l'UP font le choix d'une coalition idéologiquement consistante, avec des partis de gauche, dont les listes de candidats sont conduites par Marta Maffei dans la province de Buenos Aires et Claudio Lozano dans la Capitale. Les acteurs s'attendent à une élection difficile (*« les médias portent leur attention sur Pino Solanas de Proyecto Sur et sur le kirchneriste Daniel Filmus, on est dans une position compliquée »* [854]). Pour la Ciudad de Buenos Aires, ils espèrent récolter 5 ou 6 % des voix. Leur pari est de parvenir à faire réélire Fabio Basteiro comme législateur de la Ciudad. Néanmoins, le soir du dépouillement, le verdict est accablant. Dans le quartier général du parti, le sentiment partagé pour tous est un mélange amer de résignation et de déception[855]. Claudio Lozano n'obtient que 2,56 % des suffrages tandis que Fabio Basteiro, avec 1,81 % des votes, ne renouvelle pas son mandat[856].

Les résultats corroborent le faible rendement électoral du capital politique des syndicalistes, constat qu'ils avaient déjà fait lors du scrutin de 2007 quand Claudio Lozano s'était présenté au poste de Maire de la Ciudad de Buenos Aires. Comme l'explique cet élu, les mécanismes de reconnaissance des représentants syndicaux sont différents de ceux qui opèrent dans le champ politique :

> « Ce qui se passe est que la sélection des représentants emprunte des voies différentes. En général, le dirigeant politique partisan ne reconnait que la

[854] Pablo Sanseverino, secrétaire administratif UP Capitale 2009-2013. Ex-secrétaire d'organisation ATE Capitale 2007-2011. Discussion informelle avec l'auteur, CABA, 15 juillet 2013.

[855] Par ailleurs, les militants, et moi-même, nous sommes tous épuisés par une campagne électorale longue et intense (elle se déroule pratiquement de juillet à octobre) et par l'accomplissement des tâches d'observation (*fiscal*) des bureaux de vote le jour du scrutin. Une militante, du groupe que j'ai suivi pendant mon enquête, affirmait : « J'en peu plus, mon corps ne tient plus ! » Cahiers de terrain. Buenos Aires 2013.

[856] La candidature de Marta Maffei en province de Buenos Aires a eu 100.860 voix (1,12 %) lors des élections primaires obligatoires réalisées en août. Le score ne dépasse pas le seuil nécessaire pour habiliter sa candidature aux élections générales d'octobre.

> représentation de celui qui dispose d'un fort enracinement dans la population qui vote pour lui ou dans le segment de la population qui vote pour son parti. La représentation syndicale est différente. D'autres choses sont prises en considération : si le dirigeant a participé ou non aux conflits sociaux ; s'il a ou pas une proximité avec les travailleurs ; s'il génère des propositions ; s'il passe sa journée enfermé dans son bureau ou s'il se déplace dans les lieux de travail ; s'il défend le travailleur et sa classe et ses adhérents. Ce sont des processus de représentation différents. Il peut y avoir un dirigeant syndical qui soit légendaire, qui soit intouchable car personne ne s'aventure à disputer son leadership dans le syndicat. Mais quand il descend dans l'arène politique, il ne trouve pas la même reconnaissance, la même prééminence que lui accorde le syndicat. Pourquoi ? Parce qu'il n'a peu ou pas de votes auprès de la population. » (Eduardo Macaluse, secrétaire général adjoint SUTEBA 1990-1999, secrétaire de relations internationales CTERA 1990-1999, député national 1999-2011. Entretien avec l'auteur, CABA, 06 septembre 2013)

Bien que les syndicalistes soient conscients des difficultés à reconvertir leur capital dans le champ politique, que ce soit auprès des leaders partisans ou de l'électorat, la défaite subie en 2013 n'en est pas moins éprouvante. Parce qu'elle met en évidence l'échec de leurs stratégies d'accumulation et de consolidation de leur capital politique. L'usage des ressources mises à disposition dans l'exercice de leurs mandats (frais de représentation, personnel salarié, un peu plus de visibilité médiatique), la diffusion de leur travail parlementaire et leur soutien à des mouvements contestataires se révèlent insuffisants pour compenser l'absence d'un capital collectif solide.

La conscience avérée par les acteurs de la labilité et de l'instabilité de leur capital politique soulève alors un autre paradoxe : pourquoi privilégient-ils la préservation des syndicats au risque de compromettre leur inscription durable dans le champ politique ? Pourquoi continuent-ils de se soumettre à des prescriptions de rôle non-écrites alors même qu'ils ont laissé leurs fonctions syndicales ? Quelles sanctions encourent-ils s'ils enfreignent ces lignes rouges alors même qu'il s'agit de deux organisations différentes ? Sans doute, la possibilité de continuer à profiter du soutien de la Centrale à l'entreprise partisane n'est pas étrangère au calcul des acteurs. Il est toutefois insuffisant de se contenter de cette explication autant limitée

qu'utilitaire. On est ici face à un cas d'hystérésis de l'habitus où les dispositions incorporées au cours de la trajectoire syndicale continuent à produire des effets. Si Victor De Gennaro agit toujours en entrepreneur de la morale[857], c'est parce que son prestige personnel, son capital symbolique et, avant tout, sa raison d'être demeurent intrinsèquement liés à la CTA.

De l'analyse des trajectoires de ces dirigeants syndicaux, nous dégageons trois conclusions. Premièrement, peu d'entre eux parviennent à inscrire durablement leurs carrières dans le champ politique. Parmi nos enquêtés, le cas de Delia Bisutti fait exception. Au contraire, la majorité d'entre eux n'opère qu'une conversion partielle. Leurs carrières politiques sont semées de désajustements et de décalages de rôle. Les logiques qu'ils emploient pour interpréter le jeu politique, anticiper des coups, apprécier les opportunités, négocier des alliances et, plus largement, réaliser leurs « calculs ordinaires »[858] demeurent conditionnées par les priorités et contraintes qui découlent des jeux concurrentiels à l'œuvre dans leurs syndicats. On voit alors que ces dirigeants ne sont pas entièrement « pris au jeu, absorbées par le jeu » du champ politique qui ne devient jamais pour eux un « univers transcendant, imposant sas conditions ses fins et ses normes propres »[859]. Ils deviennent des hybrides sociaux : interagissant à l'intersection du monde syndical et partisan, ils incorporent un habitus clivé et développent une illusio paradoxale[860].

Deuxièmement, ils disposent d'un capital politique labile, car structurellement attaché au capital collectif des syndicats. Mais en l'absence d'une véritable conversion de la CTA dans l'arène partisane, qui aurait permis de désigner un porte-parole et d'investir des ressources collectives dans les campagnes électorales, le capital politique des syndicalistes est très instable. L'opération de transfert du capital collectif au capital politique, même si elle est partielle, doit être renégociée à chaque échéance. Surtout, elle reste conditionnée à l'issue des luttes de pouvoir intra-syndicales et aux intérêts des nouvelles équipes dirigeantes. Par ailleurs, le faible

[857] Becker (1985).

[858] Dobry (2009).

[859] Bourdieu (1997, p. 159)

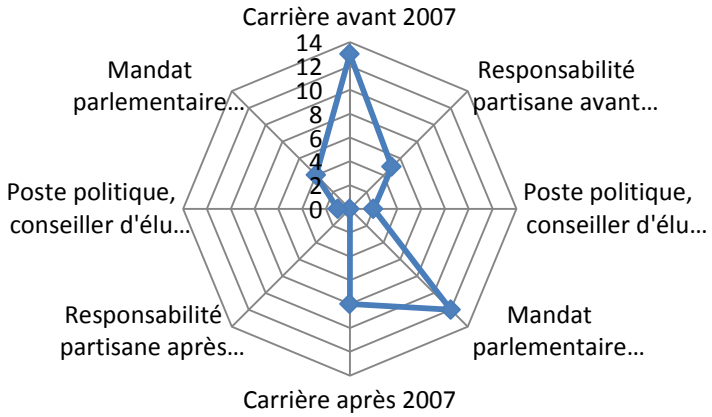
[860] Fretel (2004).

rendement électoral affiché par les anciens dirigeants n'échappe pas aux calculs et anticipations des nouveaux leaders.

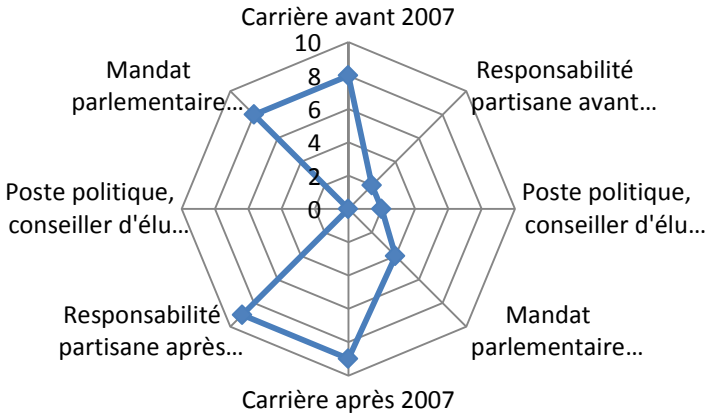
Troisièmement, ce capital politique labile et instable n'est pas pour autant inefficace. Il produit un effet multiplicateur quand il est associé à d'autres espèces de capital politique (notoriété personnelle, comme dans le cas de Fernando Solanas, ou partisan, comme dans le cas d'Hermes Binner). L'incorporation de syndicalistes, mais aussi d'autres dirigeants sociaux, sur les listes électorales de partis challengers renforce l'image de renouveau politique et de connexion avec la société sur laquelle ces entreprises s'appuient dans leur stratégie de démarcation. En ce sens, la technologie de vote (liste fermée et bulletin unique) permet d'augmenter le rendement électoral du capital politique des syndicalistes (voir l'encadré à la fin de cette partie). Au final, cet enchevêtrement de logiques explique pourquoi un leader comme Victor De Gennaro, dont la dotation de ressources laissait supposer une reconversion réussie, aura finalement une carrière politique discontinue et déphasée.

Graphe 19 : Syndicalistes de la CTA, carrières partisanes longues

Carrière politique Delia Bisutti



Carrière politique Claudio Lozano



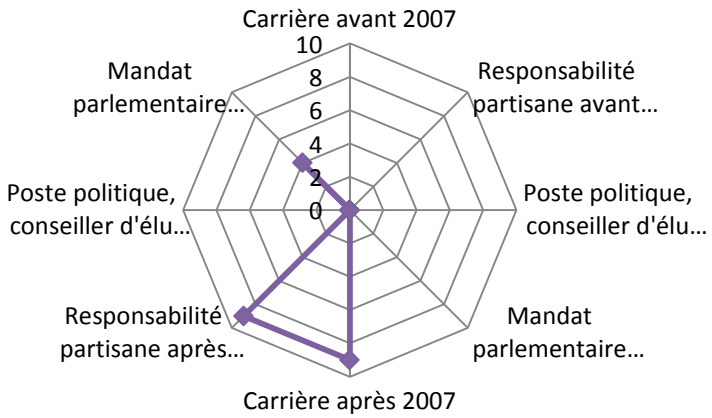
Les syndicalistes qui parviennent à entamer de longues carrières politiques partagent certaines caractéristiques communes : a) leur élection n'est pas précédée par des carrières intrapartisanes ; b) ils profitent des opportunités de contexte quand leurs profil apparait attirant pour des partis challengers ; d) leur élection s'appuie sur le capital politique et les ressources partisanes des professionnels ; e) une fois élus, c'est par le développement de leur capital social, notamment au sein du champ politique, qu'ils réussissent à migrer vers d'autres coalitions et trouver une place sur des listes.

Delia Bisutti (syndicat d'enseignants) se reconvertit en politique au milieu des années 1990 au sein du Frente Grande. Elle est élue à l'Assemblée constituante de la Ciudad de Buenos Aires (1996) puis réalise deux mandats consécutifs à la législature locale (1997-2003). À la fin de son mandat, elle trouve un poste de reclassement au sein de l'exécutif de la Ciudad dont le Maire appartient au même parti (FG). En 2005 elle passe à l'ARI et est élue député nationale. En 2009, elle intègre, avec Eduardo Macaluse, le groupe de députés dissidents de l'ARI qui négocie avec Claudio Lozano et Fernando Solanas son entrée à la Coalition MPSUR. En 2011, elle rejoint le parti Nouvelle Rencontre de Martin Sabbatella et soutien le kirchnérisme. En 2013, elle est désignée à un poste dans le troisième échelon de l'exécutif national. Au total, la carrière politique de Delia Bisutti somme 14 ans d'activités politiques.

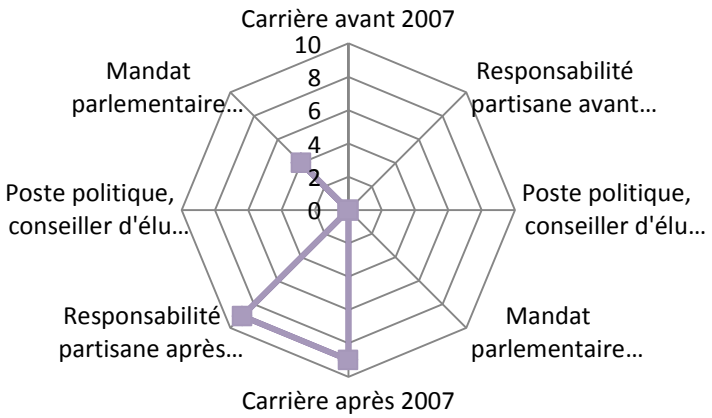
Claudio Lozano fait son entrée en politique en 2003. Sa candidature à député national est présentée dans le même bulletin de votes conduit par le Maire sortant de la Ciudad de Buenos Aires. À partir de 2006, il s'investi dans la construction de son propre parti BAPT (devenu UP par la suite). Il négocie l'accord avec Fernando Solanas à l'origine de la création du MPSUR. En 2007, cinéaste porte la candidature présidentielle tandis que le syndicaliste renouvelle sa députation. En 2011, Claudio Lozano participe activement, avec Victor De Gennaro, aux négociations pour la formation de la coalition FAP avec les socialistes. Il est élu pour un troisième mandat. En 2015, il tente de renouveler son poste encore une fois. Sa liste est portée par la candidature présidentielle de Victor De Gennaro. Les deux candidatures échouent. À la fin de notre enquête, la carrière politique de Claudio Lozano somme 12 ans de mandats électifs.

Graphe 19 : Carrières politiques des syndicalistes de la CTA (continuation)

Carrière politique Victor De Gennaro



Carrière politique Fabio Basteiro



Les carrières courtes sont celles des syndicalistes qui ne parviennent pas à accumuler un capital politique propre. Ils entrent en politique en s'associant avec des acteurs doté d'un capital politique consistant. Fabio Basteiro est élu législateur de la Ciudad de Buenos Aires (2009) grâce au capital réputationnel de Fernando Solanas. Victor De Gennaro obtient son siège de député national (2011) dans la coalition négocié avec le gouverneur socialiste de Santa Fe Hermes Binner. En 2013, ils refusent d'intégrer un front électoral avec l'UCR et l'ARI. Ils restent fidèles à ces principes idéologiques et cherchent à préserver la stabilité de leurs syndicats en évitant les retombées négatives d'une alliance avec la droite. Cette décision montre la force des dispositions critiques et des prescriptions de rôle incorporées pendant leurs trajectoires syndicales. Les deux syndicalistes n'effectuent qu'un seul mandat de 4 ans. Après avoir quitté le parlement, ils se consacrent à la construction de leur parti politique Unité Populaire.

En Argentine, le calendrier électoral peut produire différents enchevêtrements de scrutins réalisés au cours d'une même journée (élections présidentielle et législatives, élections pour le renouvèlement de postes nationaux et provinciaux). Cela engendre des effets d'entraînement (*coattail effect*), une tendance à ce que l'électeur aligne l'ensemble de ses choix sur le scrutin principal.

La définition du cycle électoral et les possibilités d'alignement ou de désalignement des scrutins est un enjeu politique à part entière. Ce sont les gouverneurs provinciaux qui ont la prérogative de fixer le calendrier électoral dans leurs provinces, donc de décider de l'alignement ou du désalignement (*desdoblamiento*) entre les scrutins provincial et national. Ainsi, un gouverneur aura tendance à aligner l'échéance provinciale à l'échéance nationale s'il estime que le candidat présidentiel de son parti est très compétitif, où qu'il a un intérêt à nationaliser les enjeux du scrutin local. À l'inverse, dans le cas d'un président qui tente sa réélection et que les sondages pronostiquent en difficulté, le gouverneur peut privilégier la déconnexion des scrutins afin de se dissocier de l'image négative du président sortant. Par ailleurs, jusqu'à la réforme électorale de 2005, les gouverneurs avait aussi la faculté de choisir la date pour l'élection des représentants provinciaux qui vont siéger parlement national (députés et sénateurs). Cette prérogative a été confiée à l'exécutif national[861].

Concrètement, un électeur peut être amené à voter pour la députation provinciale (voire pour le sénat provincial si la province a un système bicaméral), pour le poste de gouverneur, pour la députation nationale (et pour le sénat national tous les trois ans) et enfin pour le président.

Le *coattail effect* est renforcé par le type de technologie de vote. L'électeur trouvera dans l'isoloir un bulletin unique qui réunit toutes les candidatures présentées par chaque coalition électorale. Certes, la législation autorise le découpage des bulletins. Il est donc envisageable qu'un électeur décide de séparer la formule qui lui convient pour chaque scrutin en déposant dans l'enveloppe un bulletin du parti « w » pour l'élection présidentielle, un autre du parti « x » pour l'élection législative, un autre du parti « y » pour l'élection au poste de gouverneur, un autre du parti « z » pour l'élection des

[861] Oliveros et Scherlis (2004) ; Malamud et De Luca (2005).

députés. Néanmoins, force est de reconnaître que la démultiplication des choix au gré des enjeux de chaque scrutin et de l'offre électorale est une opération qui exige un haut niveau de compétence politique. Le *coattail effect* engendre des choix par inertie : l'électeur accorde sa confiance au candidat principal et choisit par défaut les listes qui le soutiennent. Selon les responsables partisans que nous avons interviewés, le taux de découpage des bulletins de vote tourne autour de 10%.

Il faut souligner une autre particularité du système électoral argentin. Si l'électeur peut découper les bulletins, les candidatures sont présentées sur des listes fermées. L'électeur choisit donc une formule présidentielle (le ticket président et vice-président) et une liste de candidats au parlement dans laquelle l'ordre des candidatures est fixé par la coalition.

Ces caractéristiques du système électoral permettent à certains candidats de compenser leur manque de ressources propres en s'associant à des coalitions électorales plus compétitives. C'est ainsi que tous les syndicalistes de la CTA qui ont obtenu une députation l'ont fait sur un bulletin de vote qui présentait, pour l'élection principale, un candidat disposant d'un niveau de capital politique plus consistant. La seule exception parmi nos enquêtées est l'élection de Marta Maffei (CTERA) qui figurait en tête de liste des députés de l'ARI en 2003 alors que l'élection législative était dissociée de l'élection présidentielle. À cette occasion, la syndicaliste a bénéficié du transfert du capital électoral d'Elisa Carrió qui s'est fortement impliquée dans sa campagne. Elle est l'exception qui confirme la règle : toutes les élections dans lesquelles les syndicalistes ont été en tête de liste se sont conclues par un faible score électoral (Claudio Lozano en 2013, Victor De Gennaro en 2015), preuve de la faiblesse de leur capital politique.

Figure 32 : Bulletin de vote de 2011. Large Front Progressiste (FAP). Élections primaires ouvertes et obligatoires du 14 août 2011

En 2011, la candidature à un mandat de député national de Victor De Gennaro recueille 316 476 votes, soit 16,36%. La synchronisation entre l'élection présidentielle, le scrutin législatif et l'élection au poste de gouverneur et à l'assemblée de la province de Buenos Aires a provoqué le *coattail effect*. La présentation de l'ensemble des candidatures sur un même bulletin a favorisé le cumul du capital politique du candidat à la présidence (Hermes Binner, gouverneur socialiste de la province de Santa Fe) et de celui de la candidate au gouvernement de la province de Buenos Aires (Margarita Stolbizer, député nationale pour le parti GEN). La combinaison du cycle électoral et du mode de scrutin a permis de compenser le déficit de capital politique de Victor De Gennaro. Note : les mêmes listes de candidatures et la même configuration électorale ont caractérisé les élections générales du 23 octobre 2011.

Figure 33 : Bulletin de vote de 2013. Coalition Chemin Populaire. Élections générales du 14 août 2011

En 2013, les syndicalistes de la CTA se présentent aux élections avec leur capital politique propre. Claudio Lozano conduit la liste pour le sénat national. Parmi les candidats, de la coalition, Lozano est celui qui dispose d'une certaine visibilité nationale parce qu'il a réalisé trois députations nationales successives (au moment du scrutin il occupe toujours son mandat qui ne s'achève qu'en 2015). Le premier candidat à député national (Itai Hagman) est un dirigeant de la Fédération Universitaire Argentine qui débute en politique. Fabio Basteiro, ancien secrétaire général de la CTA Capitale est présenté en tête de liste pour la législature de la Ciudad de Buenos Aires. Il tente de renouveler son siège dans l'assemblée locale (obtenu en 2009). Dans les calculs de l'équipe de campagne, c'est le seul candidat qui a une chance de se faire élire. Pour cela, les syndicalistes espèrent recueillir entre 4% à 6% des voix. Mais le pronostic ne se confirme pas dans les urnes. Les candidatures reçoivent respectivement 2,56%, 2,28% et 1,81% des suffrages. Preuve de la faiblesse du capital politique propre des syndicalistes de la CTA.

7.3.3. La reconversion Fernando Solanas : conversion du capital symbolique et identités stratégiques

C'est en tant que « compagnons de route » de Fernando Solanas que les intellectuels qui s'engagent dans Proyecto Sur sont investis sur les listes du MPSC-MPSUR et obtiennent un siège parlementaire. Leur carrière politique est essentiellement dépendante de leur position dans l'entourage du cinéaste et du capital réputationnel qu'il détient. Pour cette raison, nous allons concentrer l'analyse sur la trajectoire de Fernando Solanas.

Fernando Solanas tente une première incursion dans le champ politique dans les années 1990 en même temps que la sociologue Alcira Argumedo et le juriste Julio Raffo. En 1992 le réalisateur se porte candidat à l'élection au Sénat national pour la Capitale sous l'étiquette *Frente del Sur* (Front du Sud, FSUR). L'année suivante, il participe à la fondation du *Frente Grande* (FG) qui lui permet de conquérir un poste de député national pour la province de Buenos Aires et, en 1994, à siéger à l'Assemblée constituante. Cette même année, il rompt avec la coalition et siège parmi les non-inscrits. En 1995, il s'aventure dans la course présidentielle et essuie un échec cuisant (moins de 1 % des voix). Isolé politiquement, il abandonne la politique à la fin de son mandat en 1997. Dix ans plus tard, il essaie à nouveau d'entamer une carrière politique sous l'étiquette Proyecto Sur. Le parti avait été fondé en 2002 au milieu de la crise économique, mais, comme on l'a déjà indiqué, suite à une gestion maladroite des démarches administratives, les formalités juridiques pour la présentation de candidatures n'ont pu être accomplies. Ce n'est donc que lors des élections présidentielles de 2007 que Fernando Solanas fait son retour en politique. Il conduit l'alliance Proyecto Sur qui rassemble le Mouvement Politique Social et Culturel (MPSC-MPSUR), le parti Buenos Aires pour Tous créé par le syndicaliste de la CTA Claudio Lozano et un petit parti de gauche sans guère de poids électoral, le Parti Socialiste Authentique (PSA).

L'œuvre cinématographique de Fernando Solanas lui confère un capital symbolique très particulier. Au début de sa carrière, à la fin des années 1960, c'est dans les réseaux internationaux qu'il trouve de la reconnaissance. Ses films sont consacrés

dans différents festivals (Pesaro, Cannes, Mannheim) à l'époque très réceptifs au cinéma d'intervention[862]. À plusieurs reprises des critiques sur son œuvre parurent dans les pages de la revue *Positif ;* celle de 1968 est rédigée par Chris Marker[863]. Le réalisateur argentin fréquente par ailleurs des auteurs de renom, comme Jean-Luc Godard ou Glauber Rocha, icône de la nouvelle vague brésilienne, ainsi que les cinéastes taliens Valentino Orsini, Juliani de Negri et les frères Taviani. Cependant, dans son propre pays *L'Heure des brasiers* est froidement accueilli par les médias. En revenant sur sa trajectoire quelques années plus tard, Fernando Solanas raconte s'être efforcé de se faire *« interviewer dans le plus grand nombre possible de journaux, de radios et de chaines de télévision »*[864]. Toutefois, *« le film a eu une faible répercussion »*[865]. Selon lui, le documentaire a été complètement rejeté par la critique argentine : *« l'association de critiques argentins qui était présente au festival de Cannes a protesté officiellement. Elle décriait un film calomnieux, et trouvait scandaleux qu'il ait été projeté dans le festival »*[866]. En produisant une œuvre déviante des canons esthétiques dominants dans le champ cinématographique argentin, le cinéaste se retrouve dans une position d'outsider : *« J'ai été un marginal dans le ciné et dans la culture argentines »*[867].

En réalité, dans les années 1970, c'est dans les réseaux militants, où ses films sont distribués clandestinement, que le cinéaste forge sa réputation. Un syndicaliste que

---

[862] Le documentaire *L'heure des brasiers* reçoit le prix de la critique de la Mostra Internazionale del Cinema Nuovo de Pesaro (Italie, 1968) ; le Prix du public et prix FIPRESCI ciné, art en essai, Festival International de Manheim (Allemagne, 1968) ; le prix de meilleur film, dans le Festival de Merida (Venezuela, 1968). Il est sélectionné à la semaine de la critique du festival de Cannes (1969) où la critique compare ce film avec l'œuvre d'Eisenstein ou de Vertov. Il est récompensé comme meilleur film étranger par le British Film Institute (Royaume Uni, 1974). Source : page officielle de Fernando Solanas. Dans le même registre du cinéma militant, le film, « Les Fills de Fierro » (Argentine, 1978, 120 minutes), est lauréat du Festival des Trois Continents de Cartago (Tunisie 1978). Le film est aussi évoqué dans cette tribune du *Monde* « "Les fils de Fierro" de Fernando Solanas Une étrange fable », édition du 13/10/1980.

[863] Source : *Positif* n° 97, 1968. *Positif* n° 100-101, 1968-1969. *Positif* n° 113, 1970. Sans ambition d'exhaustivité, on peut citer un dossier consacré à la théorie argentine du tiers-cinéma paru dans la *Revue Tiers Monde* (n° 79, 1979). Fernando Solanas entretient des relations amicales avec les critiques français Guy Hennebelle et René Prédal.

[864] Solanas (2001, p. 28).

[865] Source: El Clarín, édition du 02/06/1998, *« Cada proyección era un mítin político »*.

[866] Par ailleurs, le cinéaste estime que ce fut grâce à la renommée internationale qu'il a acquise qu'il a pu rester en liberté : « le régime ne voulut pas m'emprisonner pour ne pas faire de moi un héros à l'intérieur et un martyr face à l'opinion internationale ». Solanas (2001, p. 28)

[867] Entrevista con Fernando Solanas, por Humberto Márquez, antes del estreno en Argentina de *El exilio de Gardel*. Tiempo Argentino (Argentina). Marzo de 1986. Disponible en : http://ibermediadigital.com

nous avons rencontré pendant notre enquête de terrain et qui avait 18 ans à l'époque de la diffusion clandestine du film et militait dans la Jeunesse Péroniste, témoigne de la façon dont le documentaire a été réapproprié par des groupes militants pour alimenter les discussions politiques :

> « La première fois que j'ai visionné « L'heure des brasiers » c'est en 1972 ou 1973. On ne pouvait pas voir des films comme celui-ci, c'était interdit [par la dictature]. Nous sommes allés dans un ciné-théâtre dans la Capitale qui était fermé pour l'occasion. Il fallait avoir une invitation pour pouvoir entrer. Les portes sont restées fermées, personne ne savait que nous étions là-dedans. Nous étions très euphoriques. On parlait du retour de Juan Perón, de la décadence de la dictature. On discutait de la façon de se réorganiser. Il ne s'agissait pas simplement d'aller voir le film, on en débattait, on s'organisait. » (Enrique Gussi, membre du bureau directif de l'ATE province de Buenos Aires. Ex-militant du Frente Grande. Entretien avec l'auteur, CABA, 06 septembre 2013)

Au milieu des années 1980, Fernando Solanas se tourne vers le cinéma de fiction et s'éloigne du registre du cinéma d'intervention[868]. Cependant, il n'abandonnera jamais sa position d'outsider dans le champ culturel. Son œuvre garde une ambition transgressive et avant-gardiste[869], tandis que son discours cinématographique a toujours un arrière-fond politique[870]. Par ces caractéristiques, les films de Fernando

[868] *El Exilio de Gardel* (*L'Exil de Gardel*), Argentine, 1985, 118 minutes. Palmarès au Festival de Venise (1985) : Grand Prix spécial du jury, Prix de la critique italienne, Prix de l'UNICEF. Cette même année, le film est lauréat aux festivals de Biarritz (France), Haugeseund (Norvège), de La Habana (Cuba), de Huelva (Espagne). En Argentine, l'œuvre est récompensée par l'Association de Chromistes de Cinéma (meilleur film, meilleur réalisateur, photographe et bande sonore). *Sur* (*Sud*), Argentine, 1988, 127 minutes. Palmarès du festival de Cannes (1988, meilleure direction). Lauréat des festivals Haugeseund (Norvège), de La Habana (Cuba). *El Viaje* (*le Voyage*), Argentine, 1992, 138 minutes. Sélection officielle du festival de Cannes, Prix de la commission supérieur technique du cinéma français et Prix œcuménique (1992). Lauréat du Festival de La Habana (Cuba). *La Nube* (*Le Nuage*), Argentine, 1998, 114 minutes. Lauréat des festivals de Venise, Biarritz, La Habana (Cuba) en 1998 et, en 1999, des festivals de Lerida et du festival de Los Angeles (États-Unis, prix de meilleur scénario original décerné par le jury international pour la catégorie films latino-américains).

[869] À l'instar de la façon dont le réalisateur désigne le style créé dans le film *Tangos, l'exil de Gardel* (1985) : « La première condition de la ''tanguedia'' [combinaison entre tango et comédie] était de transgresser et de mélanger constamment les genres et les langages. Chez moi, cette intention de rompre les systèmes, mêler les cartes remonte à *l'Heure des Brasiers* » (Solanas et González 1989, p. 177).

[870] Dans *Tangos* (1985), le cinéaste raconte l'expérience de l'exil forcé par la dictature à travers le regard de personnages qui symbolisent des figures historiques de l'Argentine : le général San Martin, l'un des leaders de l'Independence des pays latino-américains au XIXème siècle qui finit ses jours en exil ; Carlos Gardel, français expatrié en Argentine, icône international du Tango argentin ; Juan Péron, étendard des masses populaires proscrit et exilé. Dans le film *Sud* (1988), le protagoniste est un dirigeant syndical qui rentre chez lui après avoir

Solanas ne s'adressent pas au grand public, mais plutôt à un public très sélectif, car hautement doté en capital culturel et, dans une certaine mesure, orienté politiquement à gauche[871]. La réputation du cinéaste reste essentiellement liée aux circuits internationaux de consécration du cinéma indépendant. Ce n'est que lentement que son capital symbolique est converti sur le marché national de biens symboliques. Avec *Tangos*, F. Solanas remporte son premier prix décerné par une institution nationale, tandis que le film est présenté en avant-première à l'occasion du festival de Mar del Plata (1986). Sa production commence également à avoir une place, assez modeste, dans les pages culture de la presse nationale[872]. L'on saisit ainsi la nature du capital symbolique accumulé par Fernando Solanas, et la manière dont il acquiert progressivement sa réputation dans certains espaces sociaux circonscrits, dont des réseaux militants péronistes membres des classes moyennes éduquées.

été incarcéré pendant la dernière dictature. Le film est rythmé « par une série de séquences, entre le témoignage et l'onirique, qui retracent la vision personnelle de Fernando Solanas de ce que furent les dictatures militaires en Argentine » (D'Esposito 2001). Par ailleurs, dans le film un groupe de personnages s'engage dans la conception d'un projet de développement du pays – le Projet Sud. Cette notion issue de ses films, et qui s'inspire du gouvernement de Juan Perón devient des années plus tard la marque de l'entreprise partisane de Fernando Solanas. Avec *Le Voyage* (1992), Fernado Solanas livre un récit satirique de l'époque néolibérale. Le protagoniste est le Président Rana qui incarne les frivolités ostentatoires du président Carlos Menem. L'une des scènes se déroule dans l'enceinte de l'Organisation des Pays Agenouillés, nette référence à la position de soumission des pays latino-américains au sein de l'Organisation des États Américains. Dans ce film, le réalisateur « revient au domaine nettement propagandiste, en marge du récit » (D'Esposito 2001).

[871] Faute de recherches portant sur les pratiques cultuelles argentines, en particulier sur la consommation cinématographique, on formule ici une hypothèse basée sur les conclusions de Julien Duval (2011) pour le cas français. Il est raisonnable de supposer qu'une partie du prestige du cinéaste provienne de son audience dans le milieu de classes moyennes progressistes, notamment auprès d'anciens militants des années 1970. À cet égard, soulignons que l'ouvrage *La Mirada* publié en 1989, dans lequel il expose sa vision artistico-cinématographique est co-écrit avec le sociologue Horacio González. Ce dernier fait partie des fondateurs des « Chaires nationales » dans les années 1970, dans lesquelles intervient aussi Alcira Argumedo ; il publie régulièrement depuis la fin des années 1980 dans les colonnes du journal de gauche *Página/12*. Avec l'arrivée au pouvoir de Néstor Kirchner, Horacio González soutient officiellement le gouvernement avec le collectif d'intellectuels Carte Ouverte. Quelques années plus tard, il est nommé au poste prestigieux de Directeur de la Bibliothèque Nationale.

[872] En 1985, le film *Tangos* est récompensé par l'Association des critiques de Cinéma. La presse nationale lui accorde quelques commentaires (*Tiempo Argentino*, 30/08/1985 et *La Nación*, 21/03/1986). C'est aussi le cas pour le film *Fils de Fierro* qui sort en salle au début de la décennie (*El Clarín*, 13/04/1984). À la fin des années 1990, le quotidien conservateur *La Nación* exalte le film *Le Nuage*, dont une équipe de journalistes accompagne une partie du tournage, « Pino Solanas a atteint les nuages avec son cinéma ». Peu après la Une célèbre le fait que « le film argentin » est récompensé au festival de Venise. Source : *La Nación*, éditions du 29/10/1997, 13/09/1998, 04/10/1998. *« Pino Solanas llegó a las nubes con su cine »*, *« Premian en Venecia un film argentino »*, *« Premian en Francia a los actores del film "La nube". El cine argentino obtuvo otro importante reconocimiento en el Festival de Biarritz »*.

Sans conteste, c'est avec *Mémoires d'un saccage* (*Memoria del saqueo, 2004*), le documentaire produit sur la crise argentine, que le cinéaste atteint une audience plus vaste. Fernando Solanas revient à son cinéma militant, en donnant la parole à des personnes ordinaires et invisibilisées : des chômeurs habitant des bidonvilles, des ouvriers, des enseignants et des médecins travaillant dans les quartiers populaires, mais aussi des membres des classes moyennes, dont des épargnants qui ont vu leurs dépôts gelés par les banques. En ce qui concerne son discours cinématographique, le réalisateur reste fidèle à son cadre idéologique et condamne *« l'hécatombe néolibérale »*, *« la trahison des élites économiques »*, *« les entreprises publiques offertes en cadeau aux entreprises multinationales »*, ou encore les *« relations de promiscuité »* entretenues par le président Carlos Menem avec les États-Unis et le FMI. En même temps, le film adresse une critique sévère de la corruption entretenue par C. Menem et son entourage, du style exhibitionniste du président ainsi que la politique « spectacle » jouée sur les plateaux télévisés. Avec ce discours, le film porte des valeurs politiques qui concernent directement un public orienté à gauche mais aussi, dans une certaine mesure, un public orienté vers le centre-droit. Le film rapporte le témoignage de dirigeants historiques du péronisme, notamment avec le récit du sénateur Antonio Cafiero et celui de la députée Elisa Carrió, réputée pour avoir conduit de nombreuses enquêtes parlementaires sur les rouages de la corruption politique[873]. *Mémoires d'un Saccage* est un film engagé, mais il n'est pas pour autant destiné uniquement aux milieux militants ou au peuple de gauche. La chronique parue dans le journal conservateur *La Nación* en apporte une preuve :

> « Didactique et militant, *Mémoire d'un saccage* porte, d'emblée, une grande force. Non seulement du fait de l'ampleur de l'hécatombe nationale du dernier quart de siècle, mais aussi à cause de la façon dont le vétéran réalisateur filme les bureaux des institutions du pouvoir, des centres financiers, ou les couloirs du Congrès de la Nation. Conçu comme une sorte de continuation de *L'heure des brasiers*, l'œuvre classique du cinéma politique des années 1970, *Mémoires d'un saccage* est un document d'une grande valeur artistique et de témoignage, au-

[873] « Memoria del saqueo », Argentine, 2004, 120 minutes. Les expressions entre guillemets dans ce paragraphe sont des extraits du documentaire.

delà de l'empathie que l'on peut ou pas avoir à l'égard de la pensée de son créateur. »[874]

Pour la première fois dans sa carrière, Fernando Solanas réunit une grande variété de sources de reconnaissance. À l'étranger, le film est récompensé au festival de Berlin et au festival du cinéma latino-américain de Los Angeles[875]. En Argentine, il est consacré par l'Institut National du Cinéma et des Arts Audiovisuels[876] ainsi qu'au festival de Mar del Plata dont le premier prix lui est décerné par le président Néstor Kirchner[877]. Dans les milieux artistiques et intellectuels de gauche, nombre de ses pairs prennent la plume pour exalter sa nouvelle réalisation[878]. Hebe de Bonafini, de l'association des Mères de la Plaza de Mayo, raconte avoir « vécu le documentaire avec une grande intensité », « affectée par les images et tous les témoignages » qu'y sont restitués[879]. À cela s'ajoute l'ample publicité que tous les grands journaux nationaux, qu'ils soient conservateurs ou progressistes, ont accordée au film[880]. Enfin, *Mémoires d'un saccage* reçoit la reconnaissance des institutions étatiques. Le Ministère de l'éducation nationale attribue au documentaire le statut de film à

[874] Source : *La Nación*, édition du 11/02/2004. « *Día de Gloria para Pino Solanas* ».

[875] Au Festival de Berlin le cinéaste reçoit l'ours d'or pour sa trajectoire (2004). Au Festival de Los Angeles, il est lauréat de meilleur documentaire latino-américain (2004).

[876] Le documentaire se voit attribué la classification de film d'intérêt spécial (résolution nº 899/2004).

[877] Par ailleurs, pendant la projection du documentaire, de vives réactions du parterre expriment l'émotion face aux scènes de misère et nombreuses seront les insultes à l'occasion de la diffusion des clichés présentant l'ex-président Carlos Menem. Source : El País, édition du 15/03/2004. « *Fernando Solanas conmueve con su documental Memoria del saqueo* ».

[878] Le réalisateur Fernando Birri, précurseur du nouveau cinéma latino-américain des années 1960, décrit « un film qui te remue les tripes, magnifique, d'une force impressionnante ». De l'avis du sociologue Horacio González, chroniqueur du journal de gauche *Página/12*, « Solanas a construit une critique sociale sévère. Son cinéma est la mise en scène théâtrale d'une Nation persécutée. Didactique et savante. Dénonciatrice et pleine de sentiments populaires. La rigueur statistique se mêle à l'*opera buffa* pour constituer l'âme fictionnelle du cinéma de Solanas ». Source : critiques retranscrites sur la page officielle de Fernando Solanas.

[879] Source : commentaire retranscrit sur la page officielle de Fernando Solanas.

[880] Dans *El Clarín* (18/03/2004) : « Avec *Mémoires d'un saccage*, Solanas est revenu au style de cinéma qui rappelle *L'heure des brasiers* (1968). […] Notamment, il donne à voir la façon dont les gens de l'intérieur ont souffert et souffrent toujours des affrontements avec le néolibéralisme. Et il parvient à une expression immensément visuelle de la dénutrition qui touche la province de Tucumán ». Dans *Página/12* (18/03/2004) : « Le même Pino Solanas, le meilleur Pino Solanas. […] Un réquisitoire contre le néolibéralisme dans son versant local. Trente ans après *L'heure des brasiers*, *Mémoires d'un saccage* éveille chez le spectateur une envie primaire de sortir de la séance de cinéma pour tout casser dans la rue ».

intérêt éducatif ce qui autorise son usage comme matériel pédagogique dans les écoles[881].

Force est de constater que suite à la répercussion de son documentaire, Fernando Solanas voit son capital symbolique se multiplier. Désormais, sa notoriété dépasse largement les cercles militants et les circuits de consécration indépendants. Certes ce capital symbolique n'en fait pas pour autant un capital politique.

Nous allons à présent retracer la manière dont le cinéaste s'efforce de convertir son capital, dans les différentes étapes de sa carrière, en capital politique. Au début des années 1990 puis au milieu des années 2000.

Les deux moments-clés qui marquent l'entrée de Fernando Solanas dans le champ politique sont précédés par une intensification de son activisme politique et par un travail de construction d'identités stratégiques. Il s'agit d'une étape de réactivation de dispositions contestataires, de développement des liens auprès de réseaux militants. Ces opérations légitiment ses prétentions à conduire des listes de candidatures et lui permettent d'obtenir le soutien de partis de gauche.

En 1989, le cinéaste s'engage contre la réforme du secteur audiovisuel préparée par le gouvernement de Carlos Menem[882]. Fin juin, il participe à l'organisation d'une assemblée réunissant des collectifs militants, des syndicats d'artistes et du personnel de l'industrie audiovisuelle et des médias alternatifs. Toutefois, la mobilisation ne prend pas et le gouvernement reste sourd à leurs revendications. Dès lors, Fernando Solanas met à profit ses contacts auprès des journalistes de gauche pour publier une série de tribunes critiques à l'encontre du président de la République et des réformes néolibérales. Dans ces pages, il revêt des habits d'entrepreneur de la morale et

[881] Résolution n° 351/ 2004. Des dispositions similaires sont prises par les secrétariats d'éducation de la *Ciudad* de Buenos Aires et de quatorze autres provinces.

[882] À cette époque, le gouvernement prépare un allègement de la réglementation afin d'autoriser le rachat de concessions de radio et télévision par des entreprises de presse. Le projet prévoit aussi la privatisation des chaînes de radio et de télévision publiques. Des médiactivistes, des organisations sociales et la gauche craignent l'émergence d'un oligopole médiatique qui concentre les principaux véhicules de communication. Ils réclament aussi le remplacement de la Loi de Radiodiffusion qui avait été mis en place par la dictature en 1957.

d'interprète du péronisme : *« Tout le ménémisme, tout ce carnaval n'ont rien à voir avec le péronisme »*. Selon le réalisateur, les privatisations rabaissent le pays à un « un système libéral-colonial » diamétralement opposé aux fondements du mouvement péroniste *« de gauche, nationaliste, populaire et anti-impérialiste ».* Il fait également des déclarations plus virulentes : *« J'accuse Menem de corruption et de trahison ! », « le président est le chef d'un réseau mafieux qui est en train de saccager le patrimoine public »*, qui lui valent un procès pour calomnie[883]. La bataille judiciaire qui l'oppose au chef de l'État donne encore plus de visibilité aux blâmes proférés par le cinéaste.

Au cours de ce duel symbolique, Fernando Solanas réactive ses dispositions critiques et contestataires en prenant ouvertement position contre le modèle néolibéral. Toutefois, c'est à la faveur d'un événement tragique qu'il acquiert une visibilité médiatique d'envergure. Le 22 mai 1991, il est victime d'un attentat. Attaqué par deux hommes armés, il reçoit six balles dans les jambes. Le cinéaste considère cet acte comme une intimidation politique et fait porter la responsabilité aux *« pouvoirs mafieux qui se mêlent à la rapine nationale »*[884]. Le soir même, toutes les chaînes de télévision sont présentes avec leur caméra aux portes de la clinique où il est hospitalisé. La voix de Fernando Solanas est dès lors relayée médiatiquement, lui qui se plaignait, une semaine auparavant, de ne pas trouver dans les médias un espace pour s'exprimer.

Grâce à la visibilité médiatique acquise lors cet évènement, Fernando Solanas acquiert une stature politique. *« Ma maison, raconte-t-il, a été convertie en un point de rencontre de dirigeants politiques et sociaux opposés au processus de privatisation »*[885]. Au cours de ces réunions, il fructifie son capital social en s'associant à l'organisation d'une mobilisation avec les Mères de la Plaza de Mayo ainsi

[883] Extraits de l'entretien accordé par Fernando Solanas au journal local El Porteño (mars 1990) et de la colonne publiée dans Página/12 (21/05/1991). Textes compilés dans Solanas (2009).

[884] Le réalisateur déclare aux médias : « Je veux affirmer clairement qu'il s'agit d'un attentat politique. Les agresseurs m'ont dit ''tu vas te taire, fils de pute'' ». Página/12, 24/05/1991. Texte compilé dans Solanas (2009).

[885] Solanas (2009).

qu'avec l'ATE et la CTERA[886]. C'est notamment au cours de ces interactions qu'il négocie les conditions de son entrée en politique. Le cinéaste trouve une entente avec le parti Rencontre Populaire, créé par l'ancien député péroniste Luis Brunati[887], le Parti Socialiste Authentique et le Parti Communiste révolutionnaire[888]. Fernando Solanas réunit de son côté des intellectuels de son entourage, la sociologue Alcira Argumedo et l'avocat Julio Raffo. L'accord prévoit de lancer la candidature du réalisateur au Sénat national pour la *Ciudad* de Buenos Aires lors de l'échéance de 1992. C'est le cinéaste qui choisit l'étiquette de la coalition : *Frente del Sur* (Front du Sud, FSUR), une référence à son film (1988). De l'avis du secrétaire général du Parti Socialiste Authentique, qui participe aux débats pour convaincre le cinéaste de s'engager en politique, la réputation de F. Solanas constitue une ressource cruciale pour donner une visibilité à leur entreprise partisane :

> « C'était une opportunité politique. Quand Pino Solanas est blessé dans cette fusillade, nous avons aussitôt pensé qu'il pourrait devenir notre candidat. Nous pourrions présenter un candidat de gauche dans la Ciudad de Buenos Aires. Pour cela nous nous sommes mis d'accord sur sept points programmatiques. Il faut se souvenri qu'en Argentine, dans la décennie 1990, l'activité politique était dévaluée. Les gens ne s'intéressaient pas à ce que vous pensiez, au projet que

[886] Il s'agit de la marche pour le Jour de la souveraineté (l'une des fêtes nationales argentines). Le 20 novembre 1991, la mobilisation a rassemblé des milliers de personnes qui ont porté un drapeau argentin de 400 mètres de large.

[887] À la différence de ces partenaires, la trajectoire militante de Luis Brunati se déroule au PJ. Néanmoins, il partage avec Fernando Solanas et Alcira Agrumedo des dispositions critiques et contestataires. Élu député provincial en 1983, il entre en désaccord avec les parlementaires du groupe justicialiste et fait dissidence. « Dans les journaux provinciaux, raconte-il fièrement, on m'appelait le député rebelle ». Il se rapproche du dirigeant Antonio Cafiero qui, comme nous avons expliqué, se trouvait à l'époque en minorité au sein du PJ provincial. En 1987, A. Cafiero est élu gouverneur de Buenos Aires (sous l'étiquette de la Démocratie Chrétienne, en concurrence avec le candidat investi par le PJ). Sur cette même liste, Luis Brunati obtient un siège de député national, mais il y renonce pour assumer le poste de ministre de l'intérieur dans le gouvernement d'A. Cafiero. Dans l'exercice de sa fonction, Luis Brunati entre en conflit avec d'autres responsables péronistes mais aussi avec la direction de la gendarmerie provinciale. Il se fait limoger du poste un an après avoir pris ses fonctions. Pendant deux ans (1987-1989), il est secrétaire du PJ de la province. Un poste honorifique puisque le contrôle de l'appareil est exercé directement par le gouverneur. En 1989, Luis Brunati est élu député national par le PJ. Cette même année il rompt avec la majorité et refuse de voter les réformes néolibérales promues par le président Carlos Menem. Le député rejoint alors le groupe des huit élus péronistes dissidents. Par la suite, il constitue son propre parti politique Encuentro Popular (Rencontre Populaire) et s'allie au Parti Socialiste Authentique. Quand le Frente del Sur se constitue avec Fernando Solanas en 1992, Luis Brunati s'occupe des tâches d'articulation politique. En 1993, Brunati quitte la politique. Il est évincé de son parti Encuentro Populaire par un groupe de dirigeants qui souhaite se distancier des positions intransigeantes prises par le cinéaste Fernando Solanas et soutenir le leader de Chaco Álvarez.

[888] La coalition portant la candidature est composée par des partis de gauche qui partagent la vision anti-libérale du réalisateur, mais qui ont un faible poids électoral.

> vous présentiez. Les électeurs votaient pour ceux qu'ils connaissaient et ils connaissaient les célébrités, eux qui venaient du monde sportif, de l'art ou d'une activité médiatisée. Ainsi, vous pouviez entrer sur la scène politique en vous montrant comme quelqu'un de plus pur. » (Mario Mazzitelli, secrétaire général du Parti Socialiste Authentique. Entretien avec l'auteur, CABA, 22 août 2015)

Dans un témoignage, le dirigeant du PSA identifie trois propriétés qui rendent le capital symbolique de Fernando Solanas attractif aux yeux de son parti : sa réputation (« célébrité »), son extériorité au champ (« pureté ») et sa condition de victime de la violence politique, avec l'impact médiatique qui en découle. Par la suite, le cinéaste doit se forger une image d'outsider doté d'aptitudes et de compétences pour exercer un mandat électif afin de rendre légitime sa candidature auprès de l'électorat. Comme tout homme politique, il se livre à une opération d'autoprésentation « consistant à rassembler, à homogénéiser, et à rendre cohérentes, sous une "marque" identitaire unifiée et suffisamment identifiable, les multiples définitions de lui-même »[889]. Nous pouvons apercevoir les contours de cette « marque identitaire » dans ce tract diffusé lors des élections législatives de 1993, après que le FSUR a fusionné pour la création du *Frente Grande* :

> « Pino Solanas. Député National. Quarante ans d'engagement pour les causes nationales, populaires et démocratiques. Avec son cinéma, il a narré la mémoire, les luttes et les désirs de notre peuple depuis *L'Heure des Brasiers* jusqu'à *Le Voyage*. Il a été l'un des premiers à dénoncer la trahison du vote populaire perpétrée par le ménémisme et l'abandon du patrimoine national. Pour cette raison il a été victime d'un attentat en mai 1991. Depuis des années, il élabore avec un groupe de camarades le projet d'un nouveau pays possible ». (Tract du *Frente Grande* en province de Buenos Aires. Élections législatives 1993)[890].

Dans ce document, l'identité stratégique[891] de Fernando Solanas est centrée sur son engagement intellectuel. Il se définit tantôt comme un cinéaste qui « narre » les luttes et les revendications populaires, tantôt comme l'idéologue d'un « nouveau projet »

[889] Collovald (1988, p. 35).

[890] Source : Archive CEDINCI, Dossier « Volantes Partidos Políticos », Fichier 19.

[891] Collovald (1988).

pour le pays, tantôt encore en critique du ménémisme. Il prend soin de mettre en avant son chef-d'œuvre (*L'Heure des brasiers*) tout en désactivant sa composante insurrectionnelle par l'affirmation de son engagement en faveur des valeurs démocratiques. Ensuite, sa marque politique est associée à l'idéologie « nationale et populaire » ce qui renvoie, dans l'imaginaire politique argentin, au péronisme[892]. Enfin, il s'affiche en martyr, à qui des supplices ont été infligés (attentat) parce qu'il a refusé de renoncer à ses valeurs.

Plus de quinze ans plus tard, en 2009, cette identité stratégique reste largement inchangée lorsque Fernando Solanas essaye une nouvelle fois de se reconvertir en politique. Cette fois-ci, l'opération d'autoprésentation prend la forme d'un ouvrage qui mélange récit autobiographique et présentation de ses idées politiques telles que publiées dans les tribunes de presse au fil de sa trajectoire.

> « Malgré l'attentat dont il a été victime pendant le gouvernement de Carlos Menem, des menaces et persécutions réitérées qu'il l'a reçues, Fernando « Pino » Solanas a ajouté à ces activités comme cinéaste *la participation politique* pour porter les principes qu'il soutient depuis longtemps : la défense du patrimoine national, l'éthique publique et le protagoniste du peuple. (…) Ici le lecteur trouvera *un homme combatif, véhément, critique, passionné, insistant et créatif*. Quelqu'un qui *enquête jusqu'à trouver la vérité, qui dévoile des négociations suspectées de corruption* dans l'exploitation des ressources naturelles, qui propose des alternatives et des solutions, et *qui ne pactise jamais*. Un patriote digne et fiable dont le but est de refonder la démocratie pour reprendre les rêves d'un meilleur avenir. » (Résumé biographique exposé en derrière de couverture de *Causa Sur*)[893]

[892] Il est intéressant de constater que l'affirmation de son identité péroniste oscille au gré des contextes. Dans les documents partisans adressés à l'électorat dans son ensemble, on décèle une tendance à nuancer cette appartenance idéologique. Dans les tracts et ouvrages autobiographiques, son rapport au péronisme apparait en filigrane par le biais des références aux idéaux national et populaire. En revanche, dans les tribunes du quotidien de gauche Página/12, le cinéaste affirme sans détours : « Je me suis formé dans les idées nationales-populaires du FORJA et du péronisme, et j'ai toujours défendu ses grands postulats de changement et de justice sociale » (02/02/1994). Ceci ne doit être perçu ni comme un désajustement ni comme une incohérence. Au contraire, on observe ici les usages stratégiques faits par les acteurs dans la composition de leurs identités politiques. On y trouve également un indice de la variation conjoncturelle de la valeur des « marques » identitaires sur le marché politique.

[893] Solanas (2009).

Dans ce récit biographique, le cinéaste revient sur son expérience passée de député national pour mettre en exergue sa distance avec le jeu politicien (il ne *« pactise jamais »*, et contraire « *il dévoile les négociations »*). Par son caractère *« critique », « véhément »* et *« combatif »,* il se pose comme un défenseur opiniâtre de ses idéaux, et de la sorte se démarque des pratiques de professionnels habitués aux revirements par rapport à leurs promesses initiales. En insistant à la fois sur sa distance à l'égard de la classe politique et sur la cohérence idéologique de sa trajectoire, Solanas prétend à faire figure d'autorité morale. De ce fait, il revendique sa légitimité pour dénoncer les compromissions, les trahisons et les incohérences qu'il attribue à ceux qui, jadis comme aujourd'hui, sont institués comme ses adversaires : les présidents Carlos Menem et Néstor Kirchner.

Les reconversions politiques de Fernando Solanas reposent en outre sur des formes atypiques d'incarnation du rôle de porte-parole. En l'absence d'engagement dans un parti politique, un syndicat ou un mouvement social, il ne détient aucun « capital institutionnel d'autorité »[894]. En revanche, à travers ses ressources personnelles il se constitue en instrument d'expression et de diffusion de revendications portées par des organisations sociales. Par exemple, un responsable du Think Tank MORENO explique que c'est grâce à la notoriété de Fernando Solanas et des contacts qu'il dispose dans le milieu journalistique que leurs tribunes sont publiées dans le quotidien Página/12. Pour lui, le cinéaste permet au MORENO d'avoir *« une portée plus large qui dépasse le milieu syndical »* et ce faisant, d'avoir une influence dans les débats politiques[895]. Surtout, par le biais de ces films, Fernando Solanas entend endosser le rôle de *« rapporteur des luttes populaires »*[896] en les traduisant dans un langage cinématographique. Ce dirigeant syndical et membre du MORENO est très reconnaissant du traitement donné à la question énergétique dans ses documentaires : *« Il nous donne une visibilité médiatique et une plus large diffusion de la thématique. Effectivement, il nous a ouvert des portes pour communiquer nos*

[894] Bourdieu (2002, p. 139-140).

[895] Gabriel Martínez, Secrétaire de l'organisation de la FETERA-CTA et du MORENO. Entretien avec l'auteur, CABA, 31 juillet 2013. Au total, treize colonnes portant les problématiques énergétiques sont parues dans les pages du journal de janvier 2002 à octobre 2007. Parfois elles sont signées seulement par Fernando Solanas, parfois par le cinéaste et un co-auteur, parfois par le Groupe MORENO.

[896] Alcira Argumedo, dirigeante de PSUR. Député nationale 2009-2013 et 2013-2017. À l'époque âgée de 25 ans. Entretien avec l'auteur, CABA, 24 avril 011.

idées »[897]. En outre, en interviewant dans ces films des militants de terrain, des gens ordinaires et invisibilisées, le cinéaste valorise leur parole et suscite un *« sentiment de fierté »*[898]. De même, le documentaire sur la privatisation de l'entreprise de chemins de fer[899] a provoqué une forte émotion auprès des cheminots. Un ancien cheminot, fils de cheminot, délégué de base et licencié dans les années 1990, raconte que ses camarades *« n'arrivaient pas à contenir les larmes »* lors des séances de projection du film par une association d'anciens cheminots[900].

En effet, le rôle de porte-parole construit par Fernando Solanas, et par conséquent la construction et l'entretien de son capital politique, se construit dans circulation entre les réseaux militants et les médias, ainsi que dans des transactions symboliques continuelles avec les militants. En 2002, il s'engage dans le MORENO, utilise ses contacts pour faire connaitre la cause dans la presse, participe à des mobilisations contestataires, et porte ses revendications dans sa campagne présidentielle de 2007. Pareillement, entre 2002 et 2008, il multiplie les contacts auprès d'associations et de syndicats de cheminots, et réalise un documentaire sur les chemins de fer. Ce film lui octroie une notoriété sur le sujet, notamment auprès des médias, et la reconnaissance des militants. Par ailleurs, la nationalisation du réseau de chemins de fer devient l'une des propositions phares de sa campagne au poste de député en 2009. Par la suite, une mobilisation est lancée pour exiger la nationalisation du réseau de chemins de fer (appelée « campagne Le Train pour Tous ! »). Les promoteurs sont Fernando Solanas, la CTA et divers réseaux militants. Le répertoire d'action combine la diffusion d'une pétition, des meetings et des actions coup de poing dans les gares. La campagne reçoit un bon écho dans les médias (nationaux et locaux), écho encore une fois favorisé par la notoriété et l'entregent du cinéaste. Ce faisant, la réputation de Fernando Solanas se solidifie et il devient une sorte d'expert de la question du transport ferroviaire, à tel point qu'à l'occasion de deux accidents

[897] José Rigane, Secrétaire général Luz y Fuerza Mar del Plata, Secrétaire général de FETERA, Secrétaire de l'intérieur CTA Nationale. Interview avec l'auteur, Mar del Plata, 23 octobre 2015.

[898] Alcira Argumedo, dirigeante de PSUR. Député nationale 2009-2013 et 2013-2017. À l'époque âgée de 25 ans. Entretien avec l'auteur, CABA, 24 avril 2011.

[899] « La Próxima Estación » (Le prochain arrêt), Argentine, 2008, 115 minutes.

[900] Roberto Vecchi, délégué de base du syndical La Fraternité (1988-1993). Licencié en 1992 dans le contexte du programme de privatisations et de réorganisation ferroviaire. Activiste engagé dans des associations d'anciens cheminots. Entretien avec l'auteur, province de Buenos Aires, 04 juillet 2013.

ferroviaires survenus en février 2012 et juin 2013, il est invité comme commentateur sur les antennes de radio et sur les plateaux télévisés[901]. Ainsi donc, le soutien apporté par le cinéaste permet de donner une visibilité à ces causes dans différents espaces de communication (presse, cinéma, radios et télévision) et contribue à entretenir les mobilisations. En contrepartie, ces interactions renforcent le prestige personnel et le capital politique de Fernando Solanas.

Néanmoins, au niveau des coalitions partisanes, cette modalité de transmutation du capital symbolique en capital politique, et les logiques de fructification qui s'en suivent, deviennent des obstacles à la stabilité des rapports entre les partenaires. Quand Claudio Lozano et Fernando Solanas scellent un accord en vue des élections de 2007, les deux acteurs présentent une structure et un volume de capitaux complémentaires. Le syndicaliste dispose d'un fort ancrage social, à travers la CTA, et peut mobiliser des réseaux militants sur le terrain. Mais les tensions à l'intérieur de la Centrale entravent la reconversion de son principal dirigeant, Victor De Gennaro, et limitent le soutien logistique qu'elle peut apporter à une campagne électorale. Pour sa part, le cinéaste est dépositaire d'une notoriété personnelle par ailleurs renforcée par le succès recueilli par son film *Mémoires d'un Saccage*. Mais il ne dispose d'aucune infrastructure organisationnelle. Les résultats des scrutins de 2007 confortent l'intérêt de ces deux acteurs à collaborer dans une entreprise commune. En juin, la candidature de Claudio Lozano au poste de gouverneur de la *Ciudad* de Buenos Aires atteint 2,72 % (soit, 47.500 votes). En octobre, le bulletin affichant les candidatures de Fernando Solanas comme président et de Claudio Lozano comme député national progresse à 4,04 % (soit, 75.866 suffrages).

[901] Entre 2011 et 2013, plusieurs accidents ferroviaires surviennent sur le réseau de trains de banlieue du grand Buenos Aires. Au total, ces collisions mortelles laissent plus d'une cinquantaine de morts et un millier de blessés. Fernando Solanas commente les accidents à l'antenne des radios Continental (23/02/2012) et Mitre (13/06/2013). Le député PSUR partage avec le syndicaliste cheminot Rubén Sobrero les plateaux télévisés des chaînes de télévision América 24 (18/09/2011), TN (22/02/2012). Ils sont aussi invités sur TV Publica Canal 7 avant ces tragédies (05/10/2011). Dans la presse nationale, Fernando Solanas est interviewé par El Clarín, éditions du 20/03/2012 et 19/10/2013 (*« Cruces entre Pino Solanas y el oficialismo por la tragedia »*, *« Choque de trenes : "Randazzo solo maquilló trenes con pintura y plasmas", dijo Pino Solanas* »). Fernando Solanas signe une tribune dans le quotidien La Nación, édition du 23/02/2012. *« Un sistema de transportes criminal »*.

Pourtant, les différences de structure et de volume de capital politique dont dispose chaque partenaire vont engendrer un fort décalage dans le la vitesse de leur fructification. Le capital social et symbolique de Claudio Lozano est étroitement dépendant de son institution d'origine. L'impasse dans la stratégie électorale de la CTA le contraint fortement au niveau des ressources qu'il peut mobiliser. Cela le prive d'ailleurs de son porte-parole naturel et légitime, Victor De Gennaro. En revanche, le capital symbolique de Fernando Solanas circule plus facilement entre les réseaux contestataires et le champ politique. D'où une accumulation plus rapide de capital politique qui, en définitive, le place comme une offre de représentation de gauche dans le petit espace qui n'est pas occupé par le kirchnerisme et cela au détriment des partis issus de la CTA.

Nous pouvons à ce stade revenir de nouveau sur la soirée électorale qui ouvre la deuxième partie de la thèse pour ajouter une interprétation supplémentaire à la scène qui s'y est déroulée. Nous avons démontré comment les jeux concurrentiels au sein de la CTA ont entravé la stratégie de reconversion tentée par Victor De Gennaro. Contraint de ne pas se présenter aux élections, l'ancien secrétaire général a été dépossédé du leadership du Mouvement Politique, Social et Culturel. Du point de vue de la légitimité électorale, c'est Fernando Solanas qui est devenu le porte-parole du mouvement. Le succès inattendu qu'obtient le MPSUR a engendré un autre paradoxe. Le score récolté ce soir-là, qui multiplie par six le résultat des élections de 2007 et qui déjoue tous les pronostics et les calculs pré-électoraux faits par les leaders, est largement imputé à Fernando Solanas. En tout cas, c'est la conclusion tirée par l'entourage du cinéaste et les dirigeants de Proyecto Sur. L'arrivée de plusieurs syndicalistes de l'ATE et de la CTERA au parlement national et local objective la disparité des ressources entre les syndicalistes et Fernando Solanas, les premiers apparaissant comme devant leur élection au second. Depuis cette soirée, l'équilibre de pouvoir entre le pôle syndical et le pôle PSur est rompu. Le pouvoir décisionnel de la coalition est déséquilibré en faveur de l'équipe de F. Solanas[902].

[902] Cette dynamique concurrentielle entre le groupe d'intellectuels de PSur et les partis issus de la CTA qui s'exacerbe avec le développement de la coalition présente des similitudes avec le cas du PODEMOS en Espagne où de nombreux conflits opposent « le secteur universitaire et les militants anticapitalistes » (Nez, 2017, p. 119). Dans le cas du PODEMOS aussi, ces tensions semblent découler des différents types de ressources

Avant de clore ce chapitre, nous souhaitons proposer une dernière réflexion concernant les désajustements de rôle. La reconversion des intellectuels dans le champ politique exige également un effort d'adéquation de compétences et d'ajustement d'attitudes qui ne peut se faire que lentement. Souvent, Fernando Solanas fait allusion au travail de directeur d'une équipe de tournage pour insister sur ses compétences en management d'équipe. Mais les négociations partisanes (inter ou intra-organisationnelles) exigent des aptitudes et un savoir-être différents. Ces désajustements constituent l'une des raisons pour lesquelles sa première tentative de reconversion se solde par une carrière raccourcie (un seul mandat) ainsi que par son éviction du *Frente Grande* alors que la coalition était en pleine expansion.

En effet, le comportement de Fernando Solanas au début de sa carrière partisane est hésitant, il donne des signes contradictoires sur son envie d'adhérer pleinement au jeu politique. Suite au bon résultat obtenu par le *Frente del Sur* aux élections sénatoriales de 1992, Luis Brunati conseille au cinéaste de s'investir dans la consolidation de son image de dirigeant partisan. De son point de vue, il lui semblait indispensable de resserrer les liens avec les organisations sociales, de recruter des militants et d'établir un ancrage dans la *Ciudad* de Buenos Aires[903]. Toutefois, une fois la campagne finie, Solanas délaisse les affaires politiques. Il donne la priorité à sa carrière professionnelle, part à l'étranger pour réaliser la post-production de l'un de ses films. L'un de nos enquêtés, un militant péroniste qui fréquente l'entourage de Fernando Solanas et de Chacho Alvarez à cette époque, et qui participera en 2002 à la première tentative de création de Proyecto Sur, nous livre son point de vue sur cette attitude en la comparant à celle d'hommes politiques professionnels.

> « *Cette inconstance* dont il fait preuve à ce moment fait que *je ne peux pas le qualifier d'animal politique*. Ce n'est pas comme un Néstor Kircher qui vit de et pour la politique. *Ce n'est pas comme Chacho Alvarez dont la seule chose qui lui plaisait c'était de faire de la politique*. Je veux vous raconter une anecdote pour que vous compreniez leur psychologie. À l'époque de la rénovation péroniste,

politiques et des différentes dispositions militantes incorporées que les acteurs mobilisent dans les luttes intrapartisanes.

[903] Luis Brunati, député national (1989-1993), membre du groupe des huit et du Frente del Sur/ Frente Grande. Dirigeant du Mouvement Proyecto Sur de 2007 à 2011. Entretien avec l'auteur, province de Buenos Aires, 23 avril 2011.

> j'étais encore dans le PJ, Chacho Alvarez et moi nous avons fait un déplacement de Tandil à Mar del Plata. C'est une route très jolie. Je conduisais et Chacho Alvarez était à mes côtés en train de lire des documents politiques. Je lui ai demandé : "Tiens, tu connais ce coin ?" Chacho Alvarez m'a répondu : "Non, non. Pas du tout". Je lui ai dit : "Alors tu ne veux pas regarder le paysage ? Il est vraiment magnifique". "Non, non, m'a-t-il répondu, ça ne m'intéresse pas". Parfois son épouse lui proposait à ce qu'ils partent en vacances. Mais *Chacho Alvarez ne prenait pas de congés*. Non pas par manque d'argent ou parce qu'il était radin. *Simplement parce que ça ne l'intéressait pas. La seule chose qui lui faisait plaisir était l'activité politique. Je ne pense pas que Fernando Solanas soit comme cela. Un leader politique, un dirigeant partisan n'abandonne pas les choses pour voyager en Europe. Son agenda était en quelque sorte schizophrénique ».* (Dirigeant politique, 62 ans. Militant actif dans la rénovation péroniste dans les années 1980. Proche de Fernando Solanas et de Chacho Alvarez. Membre du bureau dirigeant de Proyecto Sur entre 2002 et 2003. Entretien avec l'auteur, CABA, 19 octobre 2015)

Ce témoignage, comme celui de Luis Brunati cité précédemment, rejoignent la façon dont la sociologue Alcira Argumedo a vécu cette première expérience électorale au sein du Frente del Sur :

> « En réalité, en 1992, notre idée n'était pas de nous mettre à faire de la politique. Nous cherchions à avoir un espace dans les médias pour continuer à embêter Menem. C'est pour cela que nous avons fait le Frente del Sur. Nous n'étions pas très intéressés à entrer en politique, de devenir des députés et tout cela. Pino Solanas avait des projets à terminer, moi j'avais mon activité académique ». (Alcira Argumedo, dirigeante de PSUR. Député national entre 2009-2013 et 2013-2017. Entretien avec l'auteur, CABA, 26 avril 2011)

En dépit de leurs dispositions politiques et critiques, ces intellectuels engagés restent donc attachés à leur carrière professionnelle et ne s'intéressent que superficiellement au jeu partisan. À cette étape de leur reconversion, ils n'adhèrent que partiellement aux logiques du champ politique, ils ne se sentent pas assez attirés pour « être pris au jeu, pris par le jeu, [de] croire que le jeu en vaut la chandelle, ou

pour dire les choses simplement, que ça vaut la peine de jouer »[904]. Autrement dit, ces intellectuels n'ont pas encore développé l'*illusio* nécessaire pour s'investir et investir le champ politique.

Pour autant, les intellectuels ne rejettent pas complètement l'idée de se reconvertir en politique. Preuve qu'ils sont tiraillés par des tentations divergentes, partagés entre l'intérêt et les plaisirs qu'ils tirent de leur carrière professionnelle et leurs ambitions politiques. Il en est ainsi de Fernando Solanas qui, à son retour en Argentine, entend reprendre ses activités partisanes. Toutefois, l'espace laissé vacant est déjà occupé par Chacho Álvarez qui a amorcé la construction d'une force politique alternative. Par l'intermédiaire de Luis Brunati, un arrangement est trouvé entre le cinéaste et l'homme politique. L'accord à l'origine du *Frente Grande* établit un partage des sphères d'influence. Chacho Álvarez garde sa position dans la Capitale tandis que Fernando Solanas est recalé dans la province de Buenos Aires. Lui et ses collaborateurs entrent alors sur un terrain particulièrement rude, puisqu'ils se trouvent en concurrence directe avec la puissante machine électorale du péronisme.

En se remémorant cette expérience, les intellectuels laissent transparaitre un sentiment d'étrangeté à l'égard des pratiques politiciennes. En effet, nos interlocuteurs évoquent souvent en entretien leur condition *« d'amateurs »* en politique. Ils décrivent leur « nativité ». N'ayant pas la *« malice »* des professionnels, ils se font *« piégés »* par les manœuvres de leurs adversaires. Parce que *« nous étions incapables de nous imaginer en train de porter des coups pareils »*. La sociologue Alcira Argumedo raconte plusieurs pratiques qu'elle qualifie de « sabotages » : le contournement du bureau exécutif *(« les décisions importantes étaient prises en petit comité »*) ou encore des stratégies de dénégation (*« les listes d'adhérents apportés par notre groupe n'étaient pas acceptées »)*[905]. Ces désajustements indiquent que les acteurs refusent d'adopter une vision instrumentale, voire cynique, des jeux

[904] Bourdieu Pierre (1988). « Intérêt et désintéressement », Cours du Collège de France à la faculté de sociologie et d'anthropologie de l'Université Lumière Lyon II, Cahiers du GRS, n° 7. *op.cit.* Cosetey (2005).

[905] Alcira Argumedo, dirigeante de PSUR. Députée nationale 2009-2013 et 2013-2017. Entretien avec l'auteur, CABA, 31mars 2011.

politiques[906]. Ceci témoigne de la stabilité des dispositions disruptives incorporées au long de leurs carrières d'intellectuels engagés, ainsi que de la permanence d'une forme d'*illusio* paradoxale qui va à l'encore de l'idée de se lancer à fond dans le jeu politique.

Par ailleurs, Fernando Solanas maîtrise mal tout un ensemble d'aptitudes et de compétences pratiques qui sont indispensables aux professionnels de la politique. Souvent, pour pouvoir maintenir un partenariat politique les acteurs doivent savoir modérer leurs ambitions, être capables de faire un pas en arrière, faire des concessions. *« Négocier une alliance ce n'est pas seulement dévoiler ses ambitions. Il faut fixer un plancher, un seuil à partir duquel on peut nouer un accord acceptable »*[907]. Or, durant les différentes étapes de sa trajectoire partisane, Fernando Solanas affiche une prédilection pour les trophées les plus convoités. En 1994, le conflit qui l'oppose à Chacho Alvarez concerne l'orientation idéologique de la coalition mais aussi la désignation du candidat à la présidentielle de l'année suivante. Lors de ce type d'interactions, le caractère obstiné et intransigeant, maintes fois mis en avant par le cinéaste comme une vertu, peut se révéler être une véritable entrave à une table de négociations, d'autant plus que les ressources dont il dispose sont insuffisantes pour imposer son jeu :

> « Avec l'entrée de la CTERA dans le *Frente Grande* notre position s'est effritée. Parce que Mary Sanchez et ses camarades commencent à faire pression pour qu'on soutienne Chacho Alvarez. Quand tout cet appareil syndical commence à appuyer Chacho Alvarez nous sommes inévitablement affaiblis. » (Alcira Argumedo, dirigeante de PSUR. Députée nationale 2009-2013 et 2013-2017. À l'époque âgée de 30 ans. Entretien avec l'auteur, CABA, 31 mars 2011).

[906] Nous rejoignons ici l'analyse de Magdaléna Hadjiisky (2005) sur le nouveau personnel politique portée au pouvoir en république Tchèque après la « Révolution de velours » de novembre 1989.

[907] Dirigeant politique, 62 ans. Militant actif dans la rénovation péroniste dans les années 1980. Proche de Fernando Solanas et de Chacho Alvarez. Membre du bureau dirigeant de Proyecto Sur entre 2002 et 2003. Entretien avec l'auteur, CABA, 19 octobre 2015).

La lutte pour le contrôle du *Frente Grande* aboutit à l'éviction de Solanas et de son entourage. Isolé, il accomplira ses fonctions parlementaires en travaillant « tout seul » avant de quitter la politique au terme de son mandat[908].

Quand éclate la crise argentine de 2001, Fernado Solanas est toujours tiraillé par l'idée de faire ou non parti. D'un côté, il fonde Proyecto Sur en 2002 avec *« la volonté de revenir en politique »*[909], de l'autre, il consacre tous ses efforts à la réalisation de ses nouveaux documentaires dans le but de dépeindre une fresque de la crise argentine. D'une part, il demande à des collaborateurs de mener des pourparlers avec l'ARI d'Elisa Carrió pour la formation d'une coalition en vue des échéances de 2003, d'autre part, il repousse les termes de l'accord dans lequel il serait présenté comme candidat à la Mairie de la *Ciudad* de Buenos Aires. De même, le cinéaste se voit proposer le poste de colistier dans la formule présidentielle du gouverneur péroniste Adolfo Rodríguez Saá, mais il répond par une fin de non-recevoir : « J'associe Rodríguez Saá à l'ensemble des dirigeants et de gouverneurs qui ont accompagné l'époque triomphale de Carlos Menem ». En définitive, aucune issue partisane ne semble lui convenir. C'est parce que, in fine, le cinéaste ne dispose pas encore de l'appétit politique suffisant pour franchir le pas[910].

Il semble que le dilemme soit plus clairement résolu en 2007. Après les années d'engagement expert au sein du MORENO et du tournage de ces documentaires, le cinéaste affiche désormais une vraie volonté de se convertir dans le champ politique. Il enchaine alors des candidatures successives aux scrutins de 2007, 2009, 2011 et 2013. De surcroît, il s'efforce de donner forme au parti Proyecto Sur. Par ailleurs, l'amateurisme éprouvé lors de son premier passage par le champ politique, les coups encaissés et les désajustements vécus, semblent avoir été intégrés à l'expérience militante du cinéaste et des intellectuels qui l'accompagnent. À cette étape de leurs trajectoires, ces acteurs révèlent un peu plus de malice et adoptent

[908] Solanas (2009).

[909] Dirigeant politique, 62 ans. Militant actif dans la rénovation péroniste dans les années 1980. Proche de Fernando Solanas et Chacho Alvarez. Membre du bureau dirigeant de Proyecto Sur entre 2002 et 2003. Entretien avec l'auteur, CABA, 19 octobre 2015). Voir aussi : Source : Página/12, édition du 15/11/2002. *« Pino a las puertas del Central »*.

[910] Source : El Clarín, édition du 28/08/2002. « *Pino Solanas le dice que no a Rodríguez Saá* ».

certaines manières d'agir et de réagir propres aux professionnels. Il n'empêche que de nouveaux désajustements se produisent. Dans les entretiens que nous avons réalisés avec des dirigeants et des militants de Proyecto Sur, nombre d'entre eux témoignent du malaise ressenti par les responsables dans leurs interactions avec les militants. Les intellectuels de Proyecto Sur sont habitués aux débats académiques, mais l'animation d'une assemblée militante exige des compétences différentes, en particulier en termes de savoir-être, comme la capacité à accepter les critiques et à ne les pas prendre comme un affront. Des militants de Proyecto Sur et des collaborateurs proches du leader, témoignent de situations où les dirigeants expriment, en assemblée ou en privé, leur inconfort et leur dégoût face aux critiques lancées par les militants à leur rencontre. Preuve de ce manque de compétences, il aura fallu presque huit mois pour qu'une assemblée soit convoquée et que les militants puissent enfin faire l'inventaire de la campagne électorale de 2011.

En ce qui concerne les aptitudes et le savoir-être pour mener des négociations avec d'autres dirigeants partisans, Fernando Solanas manifeste toujours une propension à se retrancher derrière son point de vue et ses objectifs, notamment quand ses interlocuteurs disposent d'un capital politique consistant et de ressources suffisantes pour imposer leur jeu. Nous avons expliqué qu'en 2011 plusieurs partis de gauche proposent une alliance électorale pour les élections présidentielles. Le négociateur est Hermes Biner, gouverneur socialiste de la province de Buenos Aires. Insatisfaits par le rythme lent de l'avancement des négociations, inquiétés par les sondages d'opinion qui confortent l'hypothèse de la réélection de la présidente sortante, Cristina Kirchner, et pressés par le calendrier électoral de la Ciudad de Buenos Aires, où l'élection pour l'exécutif local a lieu en juillet, les responsables de Proyecto Sur changent brutalement de stratégie. Tel un coup de théâtre, Fernando Solanas retire sa candidature à la présidentielle et annonce son intention de disputer le siège de Maire de Buenos Aires. Sa candidature est soutenue par les partis qui participaient aux négociations en vue d'une coalition nationale, y compris le PS. Mais après les élections à Buenos Aires, Fernando Solanas provoque un nouveau coup de théâtre

et quitte la table des négociations annonçant qu'il n'apportera plus son soutien au Front Large Progressiste[911].

Ces revirements illustrent bien les dilemmes auxquels sont confrontés les dirigeants de petits partis politiques qui n'ont pas suffisamment de ressources organisationnelles pour déployer leurs propres stratégies électorales, et qui sont pris dans des négociations complexes où se croisent des logiques nationales et des intérêts locaux. Le choix de Fernando Solanas et de son équipe montre leur apprentissage en cours du jeu politique. Leur décision a été prise à l'aune d'anticipations électorales, du calcul des possibilités des candidatures. En outre, ils jouent des coups qui brouillent la stratégie de leurs partenaires, spécialement celle des syndicalistes de la CTA qui avaient un accord avec PSUR sur la candidature de Claudio Lozano au gouvernement de la *Ciudad*. Ces interactions indiquent clairement que les intellectuels de PSUR ont perdu leur « naïveté » dans la pratique du métier. Néanmoins, leur manière de faire, revêche et théâtralisée, nuit à la continuité du jeu de coopération concurrentielle avec les autres partis de gauche (Unité Populaire, Parti Socialiste), coopération à travers laquelle ils auraient pu présenter une offre électorale nationale, et surtout la stabiliser durablement.

C'est sans doute l'accord électoral noué en 2013 avec la dirigeante de droite Elisa Carrió et le parti radical (UCR) qui illustre le mieux l'incorporation des logiques partisanes par les intellectuels de Proyecto Sur. Trois conditions expliquent que les dirigeants aient pu construire une alliance en contradiction avec les valeurs fondatrices de Proyecto Sur. En premier lieu, le fait que Fernando Solanas dispose d'un capital politique personnel et non pas délégué par une institution. Il n'est donc pas assujetti aux mêmes prescriptions de rôle que les syndicalistes de la CTA. Il n'est pas contraint de veiller à la stabilité et à la préservation d'une institution. En contrepartie, il éprouve le besoin de rester fidèle à lui-même, à sa trajectoire politique et à ses valeurs. C'est ici qu'opère le deuxième facteur. Ce qui rend possible cette alliance contre nature est un travail de mise en cohérence. L'accord

[911] Alors que les élections dans la Capitale fédérale se déroulent en juillet, les négociations se poursuivent pour la composition de la coalition en vue de l'échéance nationale. Les termes de l'accord ne satisfont pas les responsables de Proyecto Sur, qui souhaitent indiquer le nom du candidat à vice-président dans la formule avec Hermes Binner.

est appréhendé comme un « choix tactique » qui n'implique aucun renoncement à ses positions idéologiques[912]. Au contraire, si la « tactique » est validée par les urnes, le cinéaste trouverait de nouvelles ressources pour poursuivre la défense de ses idéaux depuis la tribune du Sénat national[913]. La troisième condition de possibilité est l'intervention de conseillers politiques chevronnés qui œuvrent à désactiver la vocation à la morale portée de Fernando Solanas en tant qu'outsider, et qui participent à la légitimation du choix tactique auprès du leader.

Au niveau intra-partisan, ces décisions désenchantent nombre de militants qui s'étaient engagés dans Proyecto Sur. Ils se plaignent surtout ne n'avoir pas été consultés préalablement et pointent du doigt le manque de démocratie interne, une forte contradiction dans un parti dont le programme propose, justement, un renouveau démocratique…[914]. L'accord électoral de 2013 a une répercussion très négative à l'intérieur de Proyecto Sur. Près de la moitié des groupes militants font défection. Parfois, ces défections s'accompagnent de contrecoups censés enrayer l'image du parti et entraver sa « tactique » électorale. La majorité des conseillers communaux élus par le MPSUR décide de contester publiquement leurs dirigeants.

[912] Dans les magazines publiés par Proyecto Sur, les dirigeants se livrent à un intense travail de mise en exergue des points de convergence « tactiques » entre Fernando Solanas et Elisa Carrió sur des sujets comme la lutte contre la corruption ou la protection de l'environnement. Source : Argentina Latente (vol. 4, n° 30, juin 2013 et vol. 4, n° 31, juillet 2013) Infosur (édition n° 10, mai 2013).

[913] Source : Argentina Latente Javier Gentilini, dirigeant de PSUR. Législateur de la Ciudad de Buenos Aires (2013-2017). Entretien avec l'auteur, CABA, 10 octobre 2015).

[914] À la sortie d'une réunion de coordination qui a eu lieu au siège de Proyecto Sur, un militant, âgé d'une cinquantaine d'années, m'accompagne sur trajet du métro. Nous nous arrêtons à un feu rouge et à ce moment-là, il se tourne vers moi, le regard fatigué par les réunions et les préparatifs de la campagne. Il me fait part de son profond désenchantement à l'égard du fonctionnement du parti. « C'est méprisant, dit-il, d'apprendre par la télé que Solanas a changé de plan ». (Cahier de terrain, CABA avril 2011). On retrouve un autre indice de cette difficulté des leaders de Proyecto Sur à entretenir l'organisation et à contenir les différents groupes militants dans le témoignage suivant où notre interlocutrice exprime le malheur ressenti durant son expérience militante : « À vrai dire, ce qui s'est passé dans le groupe m'a beaucoup déçu. Après ça, il y a eu beaucoup de monde qui n'avait guère envie de militer, même pas du tout. Pendant un certain temps je n'avais pas envie de militer. Parce que je sentais qu'on allait continûment à contre-courant. Comme s'ils essayaient… c'est-à-dire, comme que parfois militer dans Proyecto Sur m'a donné la sensation de que l'on veut être dedans, mais qu'eux cherchent à t'écarter. Mais lorsqu'ils en ont besoin ils t'appellent : « hey, il faudrait faire du tractage ici et là… C'est comme une question d'usage. Pour moi ce parti politique a été une déception. […] Disons qu'en 2007, quand je me suis engagée, je croyais que [le parti] était une alternative qui pourrait changer l'Argentine. Mais aujourd'hui, après avoir milité quatre ans ici… les dirigeants politiques, si l'on peut dire qu'il y en a quelqu'un qui effectivement dirige ce truc, et les différents personnages qui sont apparus au fil du temps, mon fait douter que cela fût possible. Plus encore, ces attitudes m'ont convaincu que ces gens-là ne veulent pas transformer l'Argentine, qu'ils n'ont ni la volonté ni l'idée de comment le faire ». (Femme militante, étudiante en sociologie, à l'époque âgée de 25 ans. Entretien avec l'auteur, CABA, 14 avril 2011)

Dans une conférence de presse, onze des quinze élus locaux, annoncent leur départ et font état du malaise ressenti par des nombreux militants. Le lendemain, ces critiques font la Une du quotidien Página /12 : *« Pino [Solanas] a trahi le projet politique », « la jeunesse de Proyecto Sur a, elle aussi, décidé de quitter Solanas »*[915]. Ce dénouement atteste l'incapacité des responsables de Proyecto Sur à conserver le collectif militant pourtant difficilement rassemblé.

L'analyse de la trajectoire politique de Fernando Solanas, parsemée de désajustements et marquée par un premier essai de reconversion resté inachevé, révèle les dilemmes auxquels est confronté un outsider : d'une part, la nécessité d'avoir une croyance suffisante dans le jeu pour s'y investir complètement, d'autre part, la nécessité d'acquérir le métier indispensable à la pérennisation de sa carrière politique. Il s'agit là d'un processus qui exige l'adaptation à de multiples rôles (porte-parole, négociateur d'alliances, dirigeant partisan, leader de groupes militants) ; chacun d'entre eux exigeant des compétences et savoir-être spécifiques, qui ne sont pas forcément compatibles entre eux. Comme l'écrit Michel Offerlé : « Le savoir-faire politique implique une capacité, souvent considérée de l'extérieur comme louche, à se mouvoir à la lisière de plusieurs rôles parfois contradictoires et à savoir utiliser ses amis et ses ennemis ; savoir jouer sur la coopération comme sur la trahison, sur l'oubli comme sur le désir de revanche, sur la capacité à gérer des tensions et sur la nécessité de les entretenir. Il repose sur une disjonction entre la conquête et l'exercice du pouvoir. Les compétences électorales (contrôler un parti, construire un électorat) ne sont pas automatiquement transférables en attributs gestionnaires (mobiliser l'appareil d'État, conduire et expliciter des politiques publiques). »[916]

Dans ce « métier qui n'en est pas un », où les tâches que les professionnels doivent assumer « sont proprement infinies et indéfinissables par définition »[917], il peut être d'autant plus difficile pour les outsiders de trouver leur place que les dispositions qu'ils ont incorporées au long de leurs carrières les confrontent à des désajustements et conflits de rôle susceptibles de remettre en cause leur cohérence à soi.

[915] Source : Página/12, édition du 30/05/2013, *« Pino traicionó el proyecto político »*.

[916] Offerlé (2016, p. 112).

[917] Offerlé (2016, p. 112).

CONCLUSION

Notre thèse a montré comment la CTA s'est imposée comme l'un des principaux acteurs de la résistance au néolibéralisme durant les années 1990. Sa stratégie politique a consisté en l'adoption d'un modèle organisationnel transgressif, qui franchit les frontières du champ syndical en fédérant des mouvements sociaux et qui conteste le monopole des professionnels de la politique à produire des biens politiques. Sa stratégie a également consisté dans l'articulation d'une nébuleuse d'acteurs multisectoriels. Positionnée à l'intersection entre différents univers sociaux, la CTA a participé à la configuration du « milieu oppositionnel », c'est-à-dire à un système d'interdépendances entre des syndicats, des mouvements sociaux et des partis politiques de gauche, qui convergent du fait d'une double opposition idéologique (anti-libérale) et politique (contre le gouvernement de Carlos Menem). Ce milieu oppositionnel est à la fois un système d'interactions (circulation de militants et d'informations, de coopération concurrentielle) et un système d'actions (réalisation d'activités contestataires, élaboration de propositions politiques et de cadres cognitifs, soutien électoral).

Notre analyse a ainsi mis en lumière que cette stratégie est le résultat des réalignements produits dans le champ politique et dans le champ syndical dans le contexte de profondes transformations socio-économiques, tout comme du système d'interdépendances créé autour du milieu oppositionnel, autrement dit, des positions occupées par les acteurs dans ces réseaux et « des intérêts ou des ressources qui sont liés à ces positions »[918]. Or, la position et les intérêts des acteurs ne se réduisent jamais à un simple calcul des chances et des profits, car la façon d'interpréter les opportunités contextuelles et de définir ce qui vaut ou non la peine repose sur des schèmes de perception, d'appréciation et d'action incorporés lors des expériences passées, ce que Pierre Bourdieu désigne par la notion d'habitus. Ce

[918] Sawicki (1997, p. 26-27).

sont ces schèmes qui permettent aux acteurs « d'opérer des actes de connaissance pratique, fondés sur le repérage et la reconnaissance des stimuli conditionnels et conventionnels auxquels ils sont disposés à réagir, et d'engendrer, sans position explicite des fins ni calcul rationnel des moyens, des stratégies adaptées et sans cesse renouvelées, mais dans les limites des contraintes structurales dont ils sont le produit et qui les définissent »[919].

Nous avons montré qu'au cours de leurs parcours biographiques les acteurs incorporent des dispositions politiques, critiques et contestataires qui sont réactivées de façon récurrente dans leurs trajectoires (ruptures, schismes, contestation des courants majoritaires du syndicat). C'est à l'aune de ces dispositions que les acteurs dessinent l'architecture transgressive de la CTA et déploient une stratégie multisectorielle qui façonne le milieu organisationnel dont les interdépendances façonnent, en retour, la Centrale elle-même.

Notre démonstration a dévoilé comment le milieu oppositionnel constitue pour la CTA un espace privilégié pour l'accumulation de ressources politiques (affirmation d'un leadership, capacité d'impact sur la scène politique, visibilité médiatique, reconnaissance auprès des différents acteurs, entretien de rapports personnels). En même temps, les interactions au sein du milieu oppositionnel fournissent leurs repères essentiels aux dirigeants de la Centrale dans leur interprétation des situations, dans leurs calculs et leurs anticipations, dans leurs choix tactiques. Ainsi donc, la façon dont les syndicalistes perçoivent la crise de 2001 est étroitement liée aux jeux croisés auxquels se livrent les acteurs au sein du milieu oppositionnel. La redistribution rapide des ressources et des positions brouille la stratégie de construction d'un parti politique tel qu'elle avait été envisagée durant l'année 2001.

Le Mouvement Politique Social et Culturel, dans toutes ses contradictions et tensions, répond à la volonté d'assembler une force politique multisectorielle au sein de laquelle la CTA constituerait le centre de gravité. En tant que mouvement politique multisectoriel, le MPSP rappelle l'idée que voulait incarner le mouvement péroniste dans les années 1946-1955. Pourtant, le MPSC s'en différencie par une ambition,

[919] Bourdieu (1997, p. 145).

voire une utopie, subversive par sa volonté de construire « un pouvoir populaire », autrement dit, depuis le bas, dans les interactions avec les différentes organisations sociales. C'est la raison pour laquelle les acteurs insistent sur le fait que le parti n'est qu'un « instrument électoral » puisque la politique est débattue et produite dans les organisations sociales. Le MPSC se situe donc diamétralement à l'opposé du modèle péroniste de structuration politique fondé sur l'action de l'État sous l'égide d'un leader fort. Notre analyse a rendu compte de la subjectivité des acteurs sans pour autant tomber dans la reproduction du récit quelque peu idyllique qu'ils font de leurs engagements. Nous avons mis en évidence d'une part les luttes de pouvoir pour la (ré)définition du sens du MPSC, d'autre part, la permanence des frontières sociales entre les classes populaires et les classes moyennes qui traversent ce milieu oppositionnel en dépit des efforts d'homogénéisation symbolique réalisés. Au moment de la crise de 200, ces frontières apparaissent au grand jour et le fracturent.

L'éclatement de la crise politique et sociale de 2001 exacerbe les jeux concurrentiels à l'intérieur de la CTA. Les dirigeants décident de ne pas faire parti pour préserver la cohésion de la Centrale. La mise en œuvre du MPSC est ainsi ajournée. Pourtant, l'arrivée au pouvoir de Néstor Kirchner induit une profonde reconfiguration du milieu oppositionnel. La politique mise en œuvre à partir de 2003 exerce une forte pression visant à la désactivation de l'opposition au gouvernement au sein des organisations sociales et syndicales. Les organisations sociales se polarisent pour ou contre le soutien au kirchnerisme. Ainsi donc, la Centrale est dépouillée de son rôle moteur dans la promotion du cadre cardinal anti-libéral. Elle fait alors figure de centre de gravité des réseaux contestataires qui se sont constitués à la fin des années 1990. Paradoxalement, la CTA qui jusqu'alors transgressait les frontières du champ politique subit désormais l'effritement de ses propres frontières au fur et à mesure que ses partenaires sont aspirés par le projet kirchneriste.

Parallèlement, l'opposition de gauche partisane se retrouve fragmentée et en manque de leadership. C'est dans ces conditions, celles d'un milieu oppositionnel rétréci et affaibli, qu'une partie des dirigeants de la CTA essaye de créer un parti de gauche alternatif. Les leaders s'engagent alors dans un lent et difficile travail de réactivation de loyautés et de mobilisation de soutiens pour tenter de fabriquer leur propre parti. Dans un premier temps, certains essayent de le faire individuellement

en se portant candidats « pour leur compte » après avoir mobilisé le capital social et symbolique de la Centrale dans les négociations pour intégrer les listes de candidats. Cette modalité d'entrée est moins couteuse que l'investissement dans l'armature d'une organisation partisane nouvelle. C'est d'ailleurs la voie d'accès privilégiée par les syndicalistes de la CTERA au cours des années 1990. Mais à partir de 2006 s'ouvre une nouvelle étape où ils essaient de créer un parti politique.

Pourtant, les tensions latentes au sein du milieu oppositionnel s'exacerbent pendant les évènements de 2008. Submergés par la polarisation du conflit entre le gouvernement de Cristina Kirchner et les organisations patronales rurales, les réseaux anti-libéraux se déchirent de plus belle entre partisans d'un soutien renforcé au kirchnerisme, et du maintien d'une position distanciée au risque de faire le jeu de la droite. C'est à ce moment que les rapports entre l'ATE et la CTERA se distendent.

C'est dans ce contexte que la Constituante Sociale a été conçue à la fois comme un processus de préparation et un rite d'institution censés enclencher une spirale de mobilisation des réseaux militants, à l'intérieur de la CTA et dans le milieu oppositionnel dont elle constitue le noyau, pour soutenir la création du parti. Toutefois, à cause de la polarisation politique ce but ne fut que partiellement atteint. Victor de Gennaro n'a pas pu obtenir de mandat pour représenter la CTA dans l'arène électorale.

En l'absence d'une conversion de la CTA dans le champ politique ou d'un investissement conséquent de ses ressources organisationnelles pour appuyer l'entreprise, les deux partis créés par les syndicalistes (Buenos Aires pour Tous, puis Unité Populaire) doivent compenser leur manque de ressources en établissant des partenariats. C'est la raison pour laquelle ils s'associent à Fernando Solanas en 2007, et créent le Mouvement Politique Social et Culturel Proyecto Sur. Le rapprochement est favorisé par l'homologie de la trajectoire politique du cinéaste et celle des syndicalistes, par sa condition d'outsider en politique, et par des liens tissés auprès des réseaux de la CTA au cours des mobilisations pour la cause de la (ré)nationalisation de l'entreprise pétrolière Repsol-YPF. Cependant, alors que la notoriété du cinéaste se convertit facilement en capital politique, les ressources des

syndicalistes se démonétisent. Ces derniers restent ainsi dépendants des fluctuations des coalitions électorales.

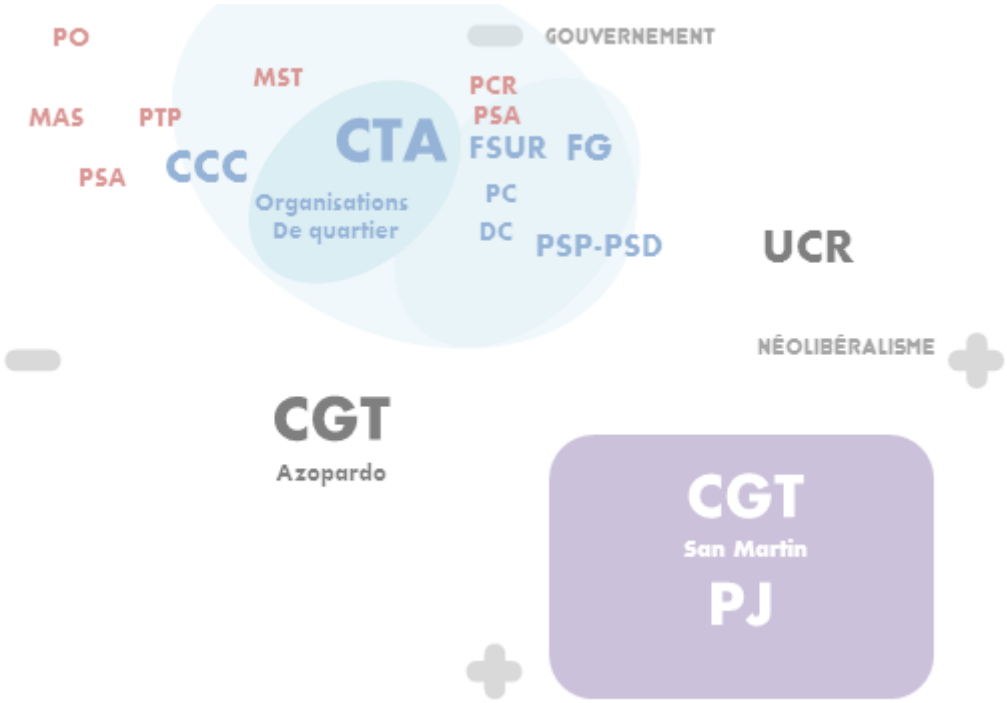
C'est ainsi que se configure un « espace résiduel » ou un « sous-espace » dans le champ politique qui n'est pas occupé par les partis majoritaires. Cet espace est caractérisé par la présence d'un nombre élevé de joueurs dotés de faibles ressources. Aucun de ces partis ne réunit à lui seul l'ensemble les moyens nécessaires – une masse critique – pour jouer seul et efficacement dans l'arène électorale. Par conséquent, les petits partis se livrent à un jeu de coopération concurrentiel très ambivalent, chacun essaye de se positionner comme « L' » alternative politique. Dans cet environnement, Víctor De Gennaro ne parvient pas à occuper une position de premier plan. Il est devenu un acteur de deuxième rang dans un jeu qu'il ne maitrise pas, et où ses ressources n'ont pas forcément la même valeur que dans le champ syndical et protestataire. Non seulement son capital politique est labile, mais son habitus clivé l'empêche de s'embarquer entièrement dans le jeu politique. Ces calculs et stratégies d'alliances demeurent conditionnés par son habitus de syndicaliste. En 2013, l'évolution du jeu d'alliances le confronte au dilemme d'accepter ou non un accord tactique avec l'UCR. Le dirigeant s'y refuse afin de préserver l'ATE et la CTA des conséquences d'un tel choix sur les jeux de pouvoir intra-syndicaux. Par conséquent, son parti perd d'importantes ressources politiques et devient électoralement non viable. En deux ans, tous les mandants qui avaient été conquis en 2009 et en 2001 sont perdus.

Afin de synthétiser le processus de reconfiguration du milieu oppositionnel analysé dans les chapitres précédents, nous avons élaboré des schémas pour représenter la dynamique de réalignements en six étapes : émergence (1991-1994), déplacements (1995-1999), consolidation (1999-2001), bousculement (2003-2009), scission (2010-2011), et rétrécissement (2013-2015).

Les schémas situent le positionnement des organisations tout au long de ce processus autour de deux axes : l'opposition au néolibéralisme (plan horizontal) et l'opposition au gouvernement (plan vertical). Il s'agit d'une construction purement illustrative, les positions ne correspondant pas à des coordonnées factorielles.

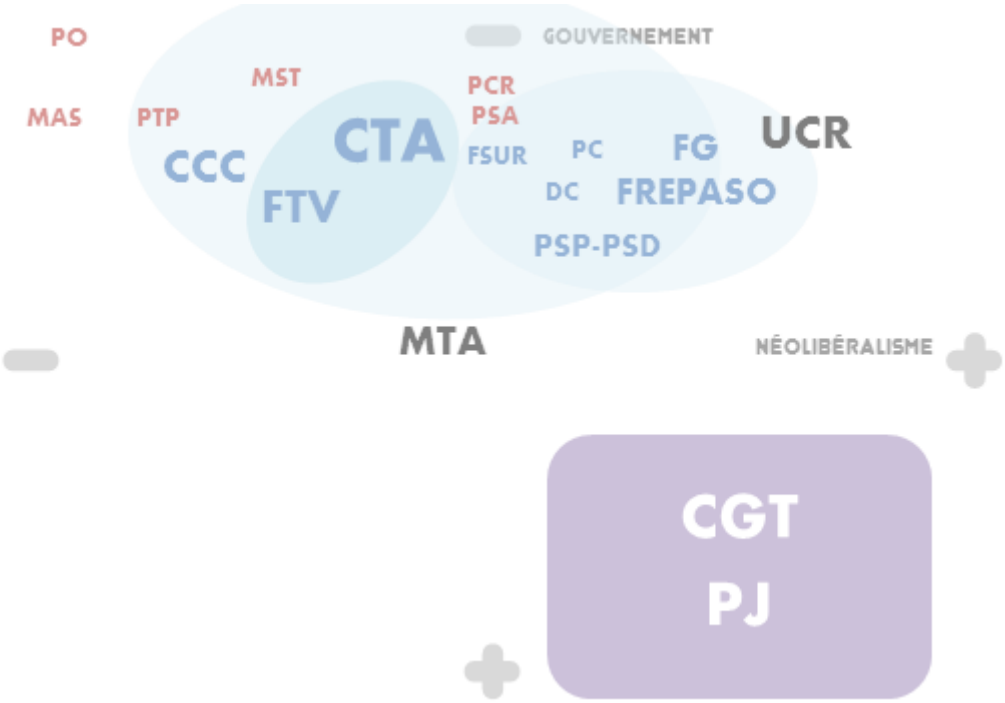
Chaque diagramme est accompagné d'un bref descriptif. Dans un souci de lisibilité des schémas, nous avons donné la priorité à l'illustration des rapports entre la CTA, ses composants et des acteurs partisans. Dans les schémas, le milieu oppositionnel est projeté comme l'ombre bleue entourant la CTA. Quand les organisations circulent dans le milieu oppositionnel, leurs acronymes prennent la couleur bleue. En dehors du milieu organisationnel, les organisations sont représentées en gris foncé. Les organisations qui participent à la coalition gouvernementale, ou à son soutien, sont illustrées en blanc. L'espace kirchneriste est représenté avec des nuances de bleu pour illustrer l'effet gravitationnel qu'il exerce sur les réseaux antilibéraux. Les partis d'extrême gauche sont toujours représentés en rouge. Ils exercent une concurrence à l'intérieur de la CTA, et à également la fin des années 1990 dans l'espace *piqueteros* quand ils s'attachent à organiser des mouvements de chômeurs. Ils ne seront pas systématiquement évoqués dans la description des schémas, sauf quand leur positionnement a une incidence importante dans les jeux du milieu oppositionnel. Malgré leur importance dans la configuration du milieu, ni les organisations de défense de droit de l'homme, ni les autres organisations sectorielles (fédération agraire, association de PME, Institut de fonds coopératifs) n'y sont représentées.

Configuration du milieu oppositionnel. Étape 1, l'émergence (1991-1994)



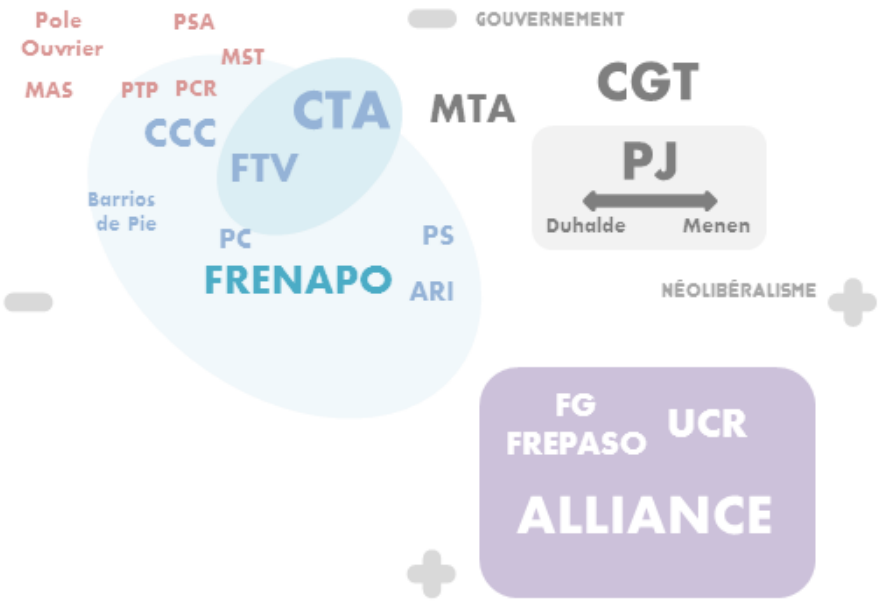
Pendant les années 1990, un réseau d'organisations contestataires et politiques coagule autour du duopole CTA et *Frente Grande-FREPASO*. Il se structure selon une double antinomie : le rejet du modèle néolibéral et celui du gouvernement Menem. La CTA est en construction et entreprend l'organisation de réseaux territoriaux (associations de quartiers, coopératives de logement, mouvements paysans et de peuples autochtones). Le mouvement de chômeurs « Courant Classiste et Combatif » (CCC) surgit en 1994 et devient un partenaire privilégié. Le *Frente Grande* (FG) est l'étiquette d'un parti politique et de la coalition électorale. Celle-ci réunit le bloc des dissidents péronistes (groupe des Huit) et un kaléidoscope de partis de centre gauche peu expressifs électoralement : la démocratie Chrétienne (DC), le Parti Communiste (PC), le Parti Socialiste Populaire (PSP) et le Parti Socialiste Démocratique (PSD). Le Front du Sud (FSur), le Parti Socialiste Authentique (PSA) et le Parti Communiste révolutionnaire (PCR) constituent l'aile la plus idéologique de la coalition. Le milieu oppositionnel devient un lieu d'interaction, de circulation de militants et de cadres cognitifs au sein d'une nébuleuse d'acteurs multisectoriels. C'est aussi un espace d'action dans lequel sont coordonnées des luttes et des mobilisations contestataires. La Marche Fédérale (1994) a été la principale de ces mobilisations lancées par la CTA avec le concours des réseaux multisectoriels. La CGT est partagée entre le secteur pro-Menem et pro-réformes de marché (CGT San Martín) et le secteur, minoritaire, qui s'y oppose (CGT Azopardo). L'UCR constitue le principal bloc d'opposition parlementaire, mais s'accorde en 1993 avec le PJ sur la réforme de la constitution proposée par Carlos Menem (Pacte d'Olivos).

Configuration du milieu oppositionnel. Étape 2, déplacements (1995-1999)



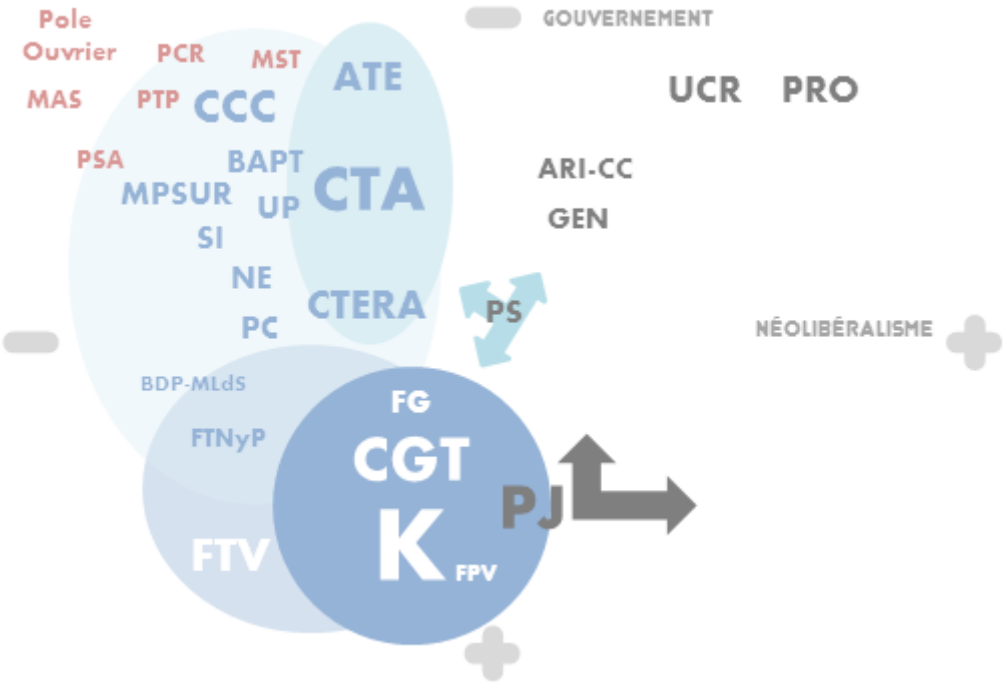
La CTA s'enracine définitivement dans l'espace des mouvements sociaux avec la fondation de la Fédération de Terre, logement et habitat (FTV) entre 1996 et 1998. Le pôle partisan glisse vers un agenda social-démocrate et s'éloigne des propos nettement antilibéraux tenus par le FSur. En 1995 le *Frente Grande* devient FG-FREPASO en s'alliant avec le dirigeant péroniste José Octavio Bordón. Ce ticket remporte près de 30 % de voix lors des échéances présidentielles, dépassant le parti radical de douze points. Carlos Menen est toutefois réélu au premier tour. Par la suite, le FG-FREPASO s'approche de l'UCR, donnant lieu à la formation de l'ALLIANCE qui arrive au pouvoir en 1999. Le Mouvement des Travailleurs Argentins (MTA) réunit des syndicats des transports et est un acteur de poids dans la contestation du gouvernement. Il mène des actions conjointement avec la CTA tout en demeurant dans les jeux concurrentiels de la CGT. À cette étape, les deux principales initiatives politiques de la CTA sont l'organisation même de la FTV et le soutien logistique à la mobilisation de la CTERA en soutien d'une nouvelle politique éducative (la *carpa blanca*).

Configuration du milieu oppositionnel. Étape 3, consolidation (1999-2001)



La CTA constitue le centre de gravité du milieu oppositionnel. Ses rapports avec le *Frente Grande*-FREPASO se délitent avec son entrée au gouvernement en 1999. L'ALLIANCE n'infléchit pas l'orientation néolibérale. Le *Frente Grande*-FREPASO est submergé sous les contradictions liées à l'exercice du pouvoir. En 2000, des dissidents de la majorité forment l'ARI (Affirmation pour une République Égalitaire). Celle-ci devient la principale entreprise de centre-gauche dans l'opposition au gouvernement et un interlocuteur privilégié de la CTA, mais le parti n'a ni la même portée politique ni une taille équivalente à ce qu'a été le FG-FREPASO. L'activité contestataire atteint son niveau maximal avec la coordination de barrages de route entre la CTA, la FTV et la CCC. De nouveaux mouvements *piqueteros* sont organisés par les partis d'extrême gauche. Le Pôle Ouvrier devient le principal concurrent de l'espace *piquetero*. La CGT reprend la rue, et mène une forte opposition au gouvernement de l'Alliance, mais elle n'assume pas une position antilibérale. Le PJ est la principale opposition parlementaire mais sans cap politique défini. Les responsables péronistes se dispersent entre le soutien à l'ex-Président Carlos Menen ou à Eduardo Duhalde. Fin 2001, la CTA parvient à faire converger le milieu oppositionnel autour du FRENAPO. Cette mobilisation parachève la capacité d'articulation multisectorielle et objective la force politique de la Centrale.

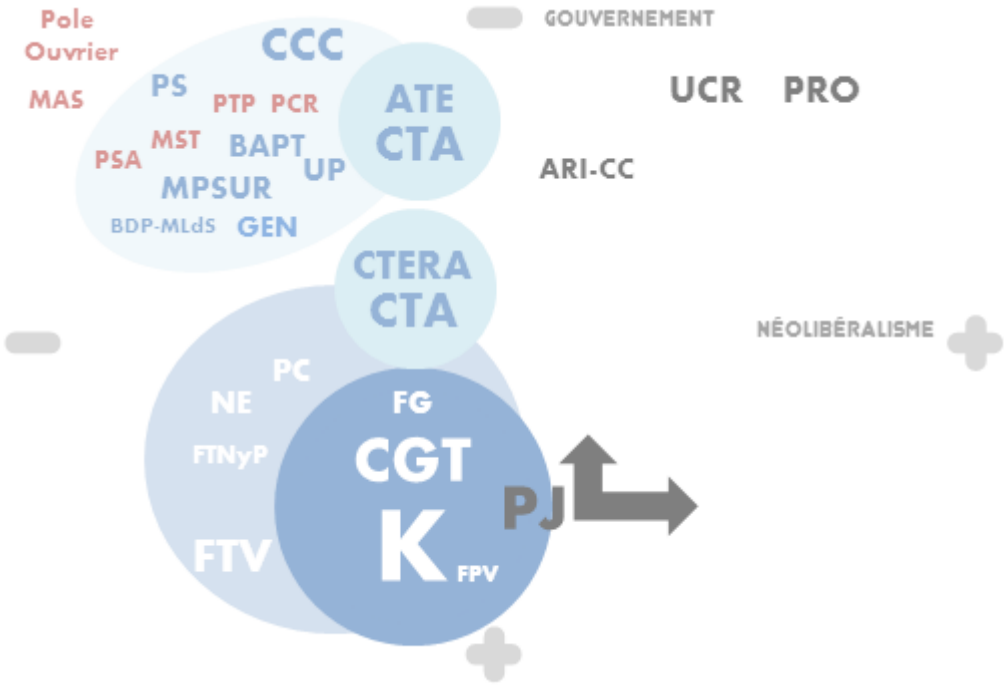
Configuration du milieu oppositionnel. Étape 4, bousculement (2003-2009)



Dès son arrivée au pouvoir, le kirchnerisme s'installe comme le centre gravitationnel du système d'interactions et pousse une nébuleuse d'organisations progressistes, sociales et partisanes, à se positionner vis-à-vis de son action (sphère K sur le diagramme). La repolitisation de l'État et le tournant antilibéral pris par le gouvernement font de la CTA un pôle moteur de la dynamique antilibérale. Une bonne partie des responsables du *Frente Grande*-FREPASO est « recyclée » à des postes du pouvoir exécutif national. La CGT adhère au kirchnerisme. La fragmentation du milieu oppositionnel atteint son amplitude maximale. Les organisations se déchirent entre les positions critiques, d'accompagnement, de soutien déclaré et anti-Kirchneriste. La cohésion de la CTA s'érode avec le départ de la FTV et l'alignement sur le gouvernement du Front Transversal National et Populaire (FTNyP). Le rapport entre l'ATE et la CTERA est distendu. L'Association d'employés publics relance le Mouvement Politique, Social et Culturel à travers la Constituante Sociale (2008). Deux instruments électoraux sont créés pour porter le programme du MPSC puis de la Constituante dans le champ politique : « Buenos Aires pour Tous », dans la Capitale (BAPT, en 2006) et « Unité Populaire », dans la province de Buenos Aires (UP, en 2008). Ils s'allient avec le bloc Solidarité et Égalité (SI) formé par des députés de l'ARI, anciens membres du *Frente Grande*-FREPASO. On y trouve bon nombre des syndicalistes de CTERA entrés en politique lors de l'étape précédente. Pour les élections législatives, se constitue, dans la Capitale, la coalition Mouvement *Proyecto Sur* (MPSur) sous le leadership du cinéaste Pino Solanas, avec BAPT, le Parti Socialiste Authentique (PSA) et le SI. Dans la province de Buenos Aires, l'UP est poussé

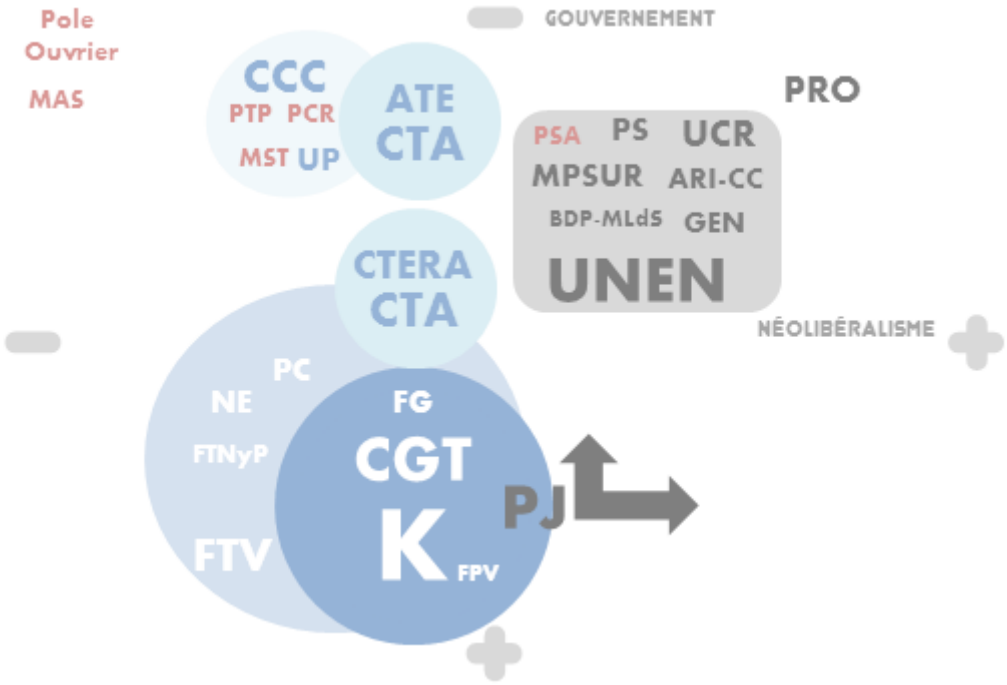
par CTERA à se rallier à la Nouvelle Rencontre (NE) et le PC. La coalition est rejointe par le SI et le Mouvement Libres du Sud (BDP-MLdS). La Confédération d'enseignants maintient cependant une position d'accompagnement des mesures du gouvernement et sape la tentative de création d'un parti politique par l'ATE. Le Parti Socialiste est tiraillé entre une alliance avec l'ARI, le soutien aux initiatives partisanes de l'ATE et de la CTERA et l'entrée au gouvernement de certains responsables. L'ARI, devenu Coalition Civique, s'éloigne du pôle antilibéral et recentre ses critiques sur des revendications de centre-droit. Le PJ n'est pas complètement unifié derrière Kirchner : subsistent des factions antilibérales et droitières qui concurrencent le FPV dans l'arène électorale. Concernant le pôle libéral, la Proposition Républicaine (PRO) devient l'une des principales forces d'opposition avec le gouvernement de la Capitale Fédérale. L'UCR reste à la tête du gouvernement de plusieurs provinces de l'intérieur du pays.

Configuration du milieu oppositionnel. Étape 5, Scission (2010-2011)



Le milieu oppositionnel atteint un état de fragmentation maximale. La CTA est scindée en deux. En haut, un sous-pôle se configure autour de la CTA Autonome dirigée par l'ATE. C'est la fraction antilibérale critique vis-à-vis du gouvernement et qui entreprend la construction d'une alternative électorale. Le mouvement de chômeurs Courant Classiste continue de mener des actions contestataires conjointement avec la Centrale. Ces réseaux s'investissent également dans le mouvement politique-partisan. Les partis d'extrême gauche (MST, PTP, PCR) s'intègrent à la coalition électorale. Le MPSur prend le leadership de la coalition au détriment des partis issus directement de la CTA. L'Unité Populaire absorbe dans une même organisation le groupe politique SI (anciens élus de l'ARI) et BAPT. La structuration du parti national s'achèvera en 2013. Lors des élections de 2011, les syndicalistes s'efforcent de faire converger la nébuleuse de partis politiques qui circulent dans le milieu vers une offre électorale unifiée. Un accord est trouvé pour les élections de la ville de Buenos Aires en juillet, mais n'est pas reproduit au niveau national pour les présidentielles en octobre, car le MPSur joue en solo. C'est donc une coalition menée par les socialistes qui porte la candidature présidentielle du Front Large Progressiste (FAP). Víctor De Gennaro est élu député national, Claudio Lozano renouvelle son siège. En bas, les réseaux sont structurés par le kirchnerisme. Le Pôle CTA-CTERA maintient une position antilibérale, mais s'approche du gouvernement. Le parti Nouvelle Rencontre (de Martín Sabbatella et Hugo Yasky) s'incorpore à la majorité parlementaire kirchneriste.

Configuration du milieu oppositionnel. Étape 6, rétrécissement (2013-2015)



Cette étape marque le délitement du milieu organisationnel, dont la densité atteint le niveau le plus faible de la série. Dans le champ contestataire comme dans le champ politique, la CTA a perdu son influence comme acteur structurant des réseaux. Après la rupture entre l'UP et le MPSUR en 2011, les syndicalistes de la CTA-ATE échouent à renouer leur partenariat avec le Parti Socialiste. Ils se présentent aux élections en coalition avec des petits partis d'extrême gauche. Les résultats obtenus dans la province de Buenos Aires et la Capitale n'atteignent pas 3 % des voix. Aucun nouveau siège parlementaire n'est acquis. En 2015, la candidature à la présidence de Víctor De Gennaro essuie la même défaite. Dix ans après l'entrée des premiers syndicalistes au parlement (pour leur propre compte) le pôle CTA-ATE ne compte plus aucun représentant au parlement. Pour sa part, le MPSUR établit la coalition UNEM avec l'ARI-CC d'Elisa Carrió en 2013. L'accord est élargi vers la droite avec l'inclusion de l'UCR. *Proyecto Sur* perd la moitié de ses militants, mais d'un point de vue électoral, c'est un coup réussi : Fernando Solanas défait le candidat kirchneriste et est élu sénateur national. Son parti renouvelle un député national sortant et obtient deux législateurs dans la Capitale. Deux ans plus tard, le MPSUR ne porte aucun candidat aux élections présidentielles.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ABAL MEDINA, Juan Manuel (2006). « Explicando las causas internas del surgimiento y crisis del Frente Grande ». In: Abal Medina (Comp.) *Los senderos de la nueva izquierda partidaria*. Buenos Aires, Prometeo.

AGRIKOLIANSKY, Eric (2001). « Carrières militantes, et vocation à la morale : les militants de la Ligue des droits de l'homme dans les années 1980 ». *Revue française de science politique*, vol. 51, n°1-2, pp. 27-46.

AÏT-AOUDIA, Myriam. DÉZÉ, Alexandre (2011). « Contribution à une approche sociologique de la genèse partisane. Une analyse du front national, du movimento sociale italiano et du front islamique de salut », Revue française de science politique, vol. 61, p. 631-657.

ALBAL MEDINA, Juan Manuel (1998). « El partido Frente Grande. Análisis de una experiencia inconclusa ». América Latina Hoy,n°20, pp. 101-110.

ALCÁNTRA SÁEZ, Manuel y FREIDENBERG, Flavia (2001). « Los partidos políticos en América latina ». América Latina Hoy, n°27, pp. 17-35.

ALCÁNTRA SÁEZ, Manuel y FREIDENBERG, Flavia (coord.) (2003). « Partidos Políticos de América latina. Cono Sur ». Fondo de Cultura Económica, México. (1ère édition 2001)

ANDERLE, Adam (1992). «Le populisme (1929-1948) ». In :Manuel Lucena Samoral, *História de Iberoamérica*,v. 3., Madrid: Cátedra.

ANDREASSI Alejandro (1991). Inmigración y huelga Argentina, 1900-1920. Ayer, No. 4, pp. 117-145.

ARMELINO, Martín (2004). *« Algunas diferencias al interior del campo popular: la experiencia reciente de la CTA y la FTV »*. Buenos Aires : CLACSO.

ARMELINO, Martín (2005), « Resistencia sin integración: protesta, propuesta y movimiento en la acción colectiva sindical de los '90. El caso de la CTA ». In : Francisco Naishtat, Federico Schuster, Gabriel Nardacchione & Sebastián Pereyra (comps.), *Tomar la palabra. Estudios sobre protesta social y acción colectiva en la Argentina contemporánea*. Buenos Aires, Prometeo, pp. 275-311.

ARMELINO, Martín (2011) « Syndicats et politique sous les gouvernements kirchnéristes », Problèmes d'Amérique latine, 2011/4 N° 82, p. 33-53.

ARMELINO, Martín (2012). « Kinf of blue. Las vicisitudes de la Central de Trabajadores de la Argentina (CTA) durante los años kirchneristas ». In : Germán Pérez, Ana Natalucci (dir.), *Vamos las bandas. Organizaciones y militancia kirchnerista*. Buenos Aires : Trilce.

ARMELINO, Martín. PÉREZ, Germán (2003). « ¿Cómo (re)construir la unidad del 'campo popular'? Las estrategias políticas de la cta a partir de la crisis de 2001 ». VI Congreso Nacional de Ciencia Política SAAP, 5-8 de noviembre, Rosario, Argentina.

AUTHIER, Jean-Yves. BIDOU-ZACHARIASEN, Catherine (2008). « Éditorial. La question de la gentrification urbaine », Espaces et sociétés, 2008/1 (n° 132-133), p. 13-21.

AYUERO, Javier (2007). *« La zona gris : violencia colectiva y política partidaria en la Argentina contemporánea».* Buenos Aires : Siglo XXI Editores.

BAISNÉE, Olivier (2007). « En être ou pas. Les logiques de l'entre soi à Bruxelles ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 166-167, pp. 110-121.

BARRIO, Astrid, RODRÍGUEZ-TERUEL, Juan (2016). « Le parti catalan qui aspire à gouverner l'Espagne ». Pôle

Sud, n° 45, pp. 65-84.

BARTOLUCCI, Mónica (2006). *«* Juventud Rebelde y Peronistas con Camisa. El Clima Cultural de una Nueva Generación durante el Gobierno de Onganía ». *Estudios Sociales*, 30(1), pp. 127-144.

BECKER, Howard S. (1985). *« Outsiders. Étude de sociologie de la déviance »*. Paris : Métailié.

BENCLOWICZ, José Daniel (2017). « Piqueteros en "el gran diario argentino". Las representaciones de Clarín en un periodo de crisis de hegemonía ». Espiral, vol. XXIV, núm. 68, pp. 191-232.

BENFORD, Robert D. (1993). « Frame Disputes within the Nuclear Disarmament Movement ». Social Forces, Vol. 71, No. 3, pp. 677-701.

BERNADOU, Vanessa (2009). « La restauration d'une autorité politique. L'itinéraire « extraordinaire » du président Nestor Kirchner ». *Politix*, vol. 20, n° 80, pp. 129-153.

BERNADOU, Vanessa (2009). « Nestor Kirchner : du président « sans pouvoirs » au « chef hégémonique ». *Critique internationale*, n° 43, pp. 89-107.

BÉROUD Sophie, « Une mobilisation syndicale traversée par le souffle des Indignés ? La « marée verte » dans le secteur de l'éducation à Madrid », Savoir/Agir, 2014/1 (n° 27), p. 49-54.

BEZERRA, Marcos Otavio (2014). « Représentants politiques, relations personnelles et réputation ». Communication présentée dans le Workshop de l'Atelier Tepsis, Personnalisation des liens politiques. Paris, Juin.

BOLTANSKI, Luc (1973). « L'espace positionnel : multiplicité des positions institutionnelles et habitus de classe ». *Revue française de sociologie*, vol. 14, n° 1, pp. 3-26.

BOURDIEU, Pierre (1981). « La représentation politique ». In : *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, vol. 36-37, pp. 3-24.

BOURDIEU, Pierre (1997). Méditations pascaliennes. Paris : Seuil.

BOURDIEU, Pierre (2001). *« Langage et pouvoir symbolique »*. Paris : Fayard.

BOURDIEU, Pierre (2002). *« Questions de sociologie »*. Paris : Éditions de Minuit.

BRIQUET, Jean-Louis. L'entrée en politique d'un homme d'affaires. Silvio Berlusconi et la création de Forza Italia (juin 1993-mars 1994). Congrès de l'Association Française de Science Politique (AFSP), Aug 2011, Strasbourg, France.

BUCHBINDER, Pablo. (2005). *« Historia de las universidades argentinas ».* Buenos Aires: Sudamericana.

CALVO, Dolores Nair (2002). *« Organización política auto-referenciada en sectores populares. El caso de la Federación de Tierra, Vivienda y Hábitat »*. Buenos Aires, CLACSO.

CALVO, Ernesto. ESCOLAR, Marcelo. (2005) La Nueva Política de Partidos en la Argentina: Crisis Política, Realineamientos Partidarios y Reforma Electoral. Buenos aires : Prometeo

CAMPOS, Esteban (2012). *«* Venceremos en un año o venceremos en diez pero venceremos. La organización Descamisados : entre la Democracia Cristiana, el peronismo revolucionario y la lucha armada ». *PolHis*, vol.5 n°10, p.133-145.

CAMPOS, Esteban (2013). « Marxismo, ideología y experiencia en el debate entre las FAR y el PRTERP ». *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [En ligne].

CANDÓN-MENA, José. CALLE, Ángel. Sindicalismo y 15M (2013). In : Marta CRUELLS et Pedro IBARRA (dir.), La democracia del futuro: Del 15M a la emergencia de una sociedad civil viva. Barcelona : Editorial Icaria.

CARASSAI, Sebastián (2012). « Ni de izquierda ni peronistas, medioclasistas. Ideología y política de la clase media argentina a comienzos de los años setenta ». *Desarrollo Económico*, vol. 52, n°. 205, pp. 95-117.

CEFAÏ, Daniel 2009 « Comment se mobilise-t-on ? L'apport d'une approche pragmatiste à la sociologie de

l'action collective ». *Sociologie et sociétés*, vol. 41, n° 2, 2009, p. 245-269.

CHAOUCH, Malik Tahar (2007). « La teología de la liberación en América Latina : una relectura sociológica ». Revista Mexicana de Sociología 69, núm. 3, pp. 427-456.

CHAUVEL, Louis (2006) « Les nouvelles générations devant la panne prolongée de l'ascenseur social ». *Revue de l'OFCE*, n° 96, p.35-50.

CHERESKY, Isidoro, Poder presidencial, opinión pública y exclusión social, Buenos Aires, CLACSO, 2008.

COLLOVALD, Annie (1988), « Identité(s) stratégique(s) ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 73, pp. 29-40.

COLLOVALD, Annie (1988). « Identité(s) stratégique(s) ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 73, pp. 29-40.

COMBES Hélène (2006) « Des militants par intermittence ? » Le Parti de la révolution démocratique au Mexique (1989-2000), Critique internationale, 2006/1 no 30, p. 145-160.

COMBES, Hélène (2004). *« De la politique contestataire à la fabrique partisane. Le cas du Parti de la révolution démocratique au Mexique (1989-2000) »*. Thèse de doctorat en Science Politique, IHEAL, Université Paris III, Paris.

COMBES, Hélène (2009). « Meetings de fin de campagne au Mexique et ethnographie des milieux partisans », *Politix*, n° 85, pp. 149-179.

COMBES, Hélène (2011). *« Faire parti. Trajectoires de gauche au Mexique »*. Paris : Karthala.

CONTAMIN, Jean-Gabriel (2005). « La perspective du cadrage au révélateur du pétitionnement : Pour une conception pluraliste des cadres d'interprétation ». Communication présentée dans le 8ème du Congrès de l'Association Française de Science Politique, IEP de Lyon-Université Lyon 2.

CORBETTA, Piergiorgio, VIGNATI, Rinaldo, « The primaries of the centre left: only a temporary success? » Contemporary Italian Politics, 2013, vol. 5, n° 1, p. 82-96.

CORRAL, Damián (2011). *« Otro país es (im)posible. El devenir de la centroizquierda en la Argentina de los noventa. Del Frente Grande hasta la Alianza »*. Thèse de doctorat en Sciences Sociales. Universidad Nacional de General Sarmiento, Los Polvorines.

COSTEY, Paul (2005). « L'illusio chez Pierre Bourdieu. Les (més)usages d'une notion et son application au cas des universitaires ». *Tracés. Revue de Sciences humaines*.

CUCCHETTI, Humberto, Servir Perón. Trajectoires de la garde de fer, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013.

DA SILVA, María Laura (2012). « Cooptados por la ideas ». In : Germán Pérez, Ana Natalucci (dir.), *Vamos las bandas. Organizaciones y militancia kirchnerista*. Buenos Aires : Trilce.

DALTON, Russel J. WATTENBERG, Martin P. (ed.) (2000). Parties without partisans. Political change in Advanced Industrial Democracies. Oxford : Oxford University Press.

DARMON, Muriel (2010). *« La Socialisation »*. Paris : Armand Colin.

DARMON, Muriel (2011). « Sociologie de la conversion. Socialisation et transformations individuelles ». In : Claudine Burton-Jeangros, Christoph Maeder (dir.), *Identité et transformation des modes de vie*. Genève et Zurich : Seismo.

DÁVILA, Ignacio Del Valle (2015). « Le groupe Cine Liberación et la décolonisation culturelle ». In : Ignacio Del Valle Dávila, *Le nouveau cinéma latino-américain*, 1960-1974. Rennes : PUR.

DE LUCA, Miguel, JONES Mark P., TULA, María I., (2002). « Back Rooms or Ballot Boxes? Candidate Nomination in Argentina », *Comparative Political Studies*, vol. 35, n° 4, pp. 413-436.

DE LUCA, Miguel, JONES Mark P., TULA, María I., « Back Rooms or Ballot Boxes? Candidate Nomination in

Argentina », Comparative Political Studies, 2002, vol. 35, n° 4, p. 413-436.

DE RIZ, Liliana (1987). « Partidos políticos y perspectivas de consolidación de la democracia: Argentina, Brasil y Uruguay ». CLACSO, CEDES, Documento de Trabajo GTPP, 2, Buenos Aires

DECHEZELLES, Stéphanie (2006). *« Comment peut-on être militant ? Sociologie des cultures partisanes et des (dés)engagements. Les jeunes militants d'Alleanza Nazionale, Lega Nord et Forza Italia face au pouvoir »*. Thèse de doctorat en Science Politique, Institut d'études politiques, Université Bordeaux IV, Bordeaux.

DELLA PORTA, Donatella. PARKS, Louisa (2018). Social movements, the European crisis, and EU political opportunities. Comparative European Politics, vol.16, n°1, pp 85–102.

DIP, Nicolás (2013). « El peronismo universitario en un mundo de tensiones. Una aproximación a los proyectos de universidad de las organizaciones de estudiantes y docentes peronistas de los setenta ». *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [En ligne].

DOBRY, Michel (2009). *« Sociologie des crises politiques »*. Paris, Presses de Sciences Po.

DONATELLO, Luis Miguel (2008). « Sobre algunos conceptos para comprender las relaciones entre religión y guerrilla en la Argentina de los ´60 y ´70 ». *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [En ligne].

DOYON, Louise M. (1975). El crecimiento sindical bajo el peronismo. Desarrollo Económico, Vol. 15, No. 57 pp. 151-161.

DOYON, Louise M. (1984). La organización del movimiento sindical peronista 1946-1955. Desarrollo Económico, Vol. 24, No. 94, pp. 203-234.

DUHALDE, Santiago (2009). « La respuesta de los sindicatos estatales al neoliberalismo en Argentina (1989-1995) ». *Trabajo y Sociedad*, Nº 13, vol. XII, pp. 1-14.

DURAND, Claude. « La signification politique de l'action syndicale ». In: Revue française de sociologie. 1968, 9-3. pp. 320-337.

DUVAL, Julien (2011). « L'offre et les goûts cinématographiques en France ». *Sociologie*, vol. 2, no. 1, pp. 1-18.

DUVERGER, M., 1967. Les partis politiques. 6a ed. Paris: Armand Colin.

ECHEVARRÍA, Andrea (2015). « Asentamientos en el Sur del Gran Buenos Aires como experiencia fundacional». Revista "Debate Público. Reflexión de Trabajo Social" Año 5 - Nro. 10

ELÍAS, Norbert (1991). « Modèles de jeux », dans N. Elias, *Qu'est-ce que la sociologie ?* La Tour d'Aigues : Éditions de l'Aube.

ESCOLAR, Marcelo, et al. « Últimas Imágenes Antes Del Naufragio: Las elecciones del 2001 en la Argentina ». *Desarrollo Económico*, vol. 42, no. 165, 2002, pp. 25–44.

ESCUDERO, Laura (2003). « Argentina ». In : Alcántra Sáez, et Freidenberg (coord.) Partidos Políticos de América latina. Cono Sur. Fondo de Cultura Económica, México. [2001]

FAUCHER Florence (1999). « L'impossible développement des verts britanniques ». In : Pascal Delwit et Jean-Michel De Waele (dir.), Les partis verts en Europe. Bruxelles : Éditions Complexe.

FAUCHER, Florence (2015). « Leadership Elections: What is at Stake for Parties? A Comparison of the British Labour Party and the Parti Socialiste », *Parliamentary Affairs*, vol. 68, n° 4, pp. 794-820.

FERRARI, Marcela (2013). « Eduardo Duhalde antes del duhaldismo. Trayectoria individual y transformaciones partidarias (1983-1991) », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos, Questions du temps présent*, mis en ligne le 05 avril 2013, consulté le 14 juin 2019

FERTIKH, Karim. HAUCHECORNE, Mathieu. BUÉ, Nicolas (dirs.) (2016). *« Les programmes politiques. Genèses et usages »*. Rennes : PUR.

FILLIEULE Olivier (2001). « Post scriptum : Propositions pour une analyse processuelle de l'engagement

individuel ». *Revue française de science politique*, vol. 51, n°1-2, pp. 199-215.

FREIDENBERG, Flavia, « La reina de las reformas: las elecciones internas a las candidaturas presidenciales en América Latina », dans F. Freidenberg et B. Muñoz-Pogossian (éds), Reforma a las Organizaciones de Partidos Políticos en América Latina (1978-2015), Lima, PUCP, 2016, p. 31-91.

FRETEL Julien (2004). « Quand les catholiques vont au parti. De la constitution d'une illusio paradoxale et du passage à l'acte chez les militants de l'UDF ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 155, pp. 76-89.

FRETEL, Julien (2004). Le parti comme fabrique de notables. Réflexions sur les pratiques notabiliaires des élus de l'UDF. Politix, 17(65), pp.45-72.

GARCÍA ARIAS, Celestino (2007). *« Cambio e institucionalización parlamentaria: la Cámara de Diputados argentina, 1983-1999 »*. Thèse de doctorat en Science Politique, Université Santiago de Compostela, Santiago de Compostela.

GAUTIER, Claude (2012). « La représentation chez Pierre Bourdieu : de la délégation comme décision à la délégation comme dépossession – hypothèse de lecture. *Cités*, n°51, pp.65-77.

GAXIE Daniel (2002). « Appréhensions du politique et mobilisations des expériences sociales ». *Revue française de science politique*, vol. 52, n°2-3. pp. 145-178.

GAXIE, D., 1977. Économie des partis et rétributions du militantisme. Revue Française De Science Politique, 27(1), pp.123-154.

GAXIE, Daniel (1978). *« Le cens caché. Inégalités culturelles et ségrégation politique »*. Paris Seuil.

GAXIE, Daniel. OFFERLÉ, Michel (1985). « Les miliitans syndicaux et associatifs au pouvoir ? Capital social collectif et carrière politique ». In: Pierre Birnbaum (dir.), *Les élites socialistes au pouvoir. Les dirigeants socialistes face à l'État (1981-1985)*. Paris : PUR.

GHIGLIANI, Pablo (2009). *« The Politics of Privatisation and Trade Union Mobilisation : The Electricity Industry in the UK and Argentina »*. Dusseldorf, Peter Lang.

GIARRACCA, Norma. TEUBAL, Miguel. (Comp.) (2009). *« Del paro agrario a las elecciones de 2009 : tramas, reflexiones y debates »*. Buenos Aires, CLACSO.

GIDDENS, Anthony (2012). *« La constitution de la société. Éléments de la théorie de la structuration »*. Paris : PUF.

GOBILLE, Boris (2005). « Les altermondialistes : des activistes transnationaux ? ». *Critique Internationale*, n° 27, pp. 131-145.

GODIO, Juilio (2003). *« Argentina: luces y sombras en el primer año de transición. Las mutaciones de la economía durante el gobierno de Duhalde »*. Buenos Aires, Biblos.

GOLDSTONE, Jack. A. (éd.)(2003). « Introduction : bridging institutionalized and noninstitutionalized politics ». In : Jack. A. Goldstone, States, parties and social movements. Cambridge : Cambridge University Press.

GONZÁLEZ CANOSA, Mora (2017). « Libres o muertos, jamás esclavos. Marxismo, peronismo y lucha armada : las Fuerzas Armadas Revolucionarias en la Argentina de los primeros 1970 ». *Tempo e Argumento*, v. 9, n. 22, pp. 364-395.

GUEVARA, Tomás Alejandro (2013). « La renovación como estrategia de desarrollo urbano en Buenos Aires (1996-2011) ». *APUNTES*, vol. 26, núm. 2, pp 68-79.

GURRERA, María Silvana (2002). *« Protesta, conflicto sindical e identidades políticas: la Central de los Trabajadores Argentinos en los años noventa »*. Buenos Aires, CLACSO.

HADJIISKY, Magdaléna (2005). « Des leaders « sans parti » : Engagement résistant et désengagement dirigeant : les anciens dissidents en République tchèque. In : Lionel Arnaud et Christine Guionnet (dir.), *Les frontières du politique : Enquêtes sur les processus de politisation et de dépolitisation*. Rennes : PUR.

HADJIISKY, Magdaléna (2019). « Des leaders ‘’sans parti’’ : Engagement résistant et désengagement dirigeant : les anciens dissidents en République tchèque. In Lionel Arnaud et Christine Guionnet (dir.), *Les frontières du politique : Enquêtes sur les processus de politisation et de dépolitisation*. Rennes : PUR.

HARMEL Robert and SVASAND Lars (1997). The influence of new parties on old parties' platforms. The cases of the progress parties and conservative parties of Denmark and Norway. Party Politics vol 3. no.3 pp.315-340

HARMEL, Robert. Robertson, John D. (1985). Formation and Success of New Parties: A Cross-National Analysis. International Political Science Review, vol. 6, n°. 4, pp. 501-523.

HARTMANN, Michael (2011). « Internationalisation et spécificités nationales des élites économiques ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 190, pp. 10-23.

HEIDAR, Knut. SAGLIE, Jo. (2003). A Decline of Linkage? Intra-Party Participation in Norway, 1991–2000. European Journal of Political Research, 42, pp.761–786.

HERZER, Hilda (coord.) (2012). *« Les Barrios al sur Renovación y pobreza en la ciudad de Buenos Aires »*. Buenos Aires, Café de las Ciudades.

HUNT, Sccott. A. BENFORD, Robert D. (1994). « Identity talk in the peace and justice movement ». *Journal of Contemporary Ethnography*, 22(4), 488–517.

IGNAZI, Piero (1996). The Crisis of Parties and the Rise of New Political Parties. Party Politics vol 2. no.4 pp. 549-566

IHL, Olivier (2002). « Socialisation et événements politiques ». *Revue française de science politique*, vol. 52, p. 125-144

INGLEHART, Ronald (1990). Values, Ideology, and Cognitive Mobilization in New Social Movements. In : Russell J. Dalton, Manfred Kuechler. Challenging the Political Order: New Social and Political Movements in Western Democracies. Oxford Oxford University Press.

ISIL ERDINC (2016) Syndicats, partis, Etat sous le gouvernement AKP (2002-2015) Contribution à l’analyse des dynamiques interchamps. Thèse de doctorant en Sciences Poltiiques. l’Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

IULITA, Adrián (2017) « Desindustrialización en el Área Metropolitana de Buenos Aires, impronta territorial del (des)empleo industrial hacia el Censo Nacional 2001 ». *Revista de Investigaciones y Ensayos Geográficos Formosa*, N° 14, XIV, ISSN: 1668-9070 1668-9268, pp. 10-36.

JAJAMOVICH, Guillermo. MENAZZI, Luján (2012). « Políticas urbanas en un contexto de dictadura militar Algunos interrogantes a partir de Buenos Aires (1976-1983) ». Revista Bitacora, Universidad Nacional de Colombia, 20(1), pp.11-20.

JONES, Mark. SAIEGH, Sebastian. SPILLER, Pablo. TOMMASI, Mariano (2002). « Amateur Legislators-Professional Politicians: The Consequences of Party-Centered Electoral Rules in a Federal System ». *American Journal of Political Science*, 46(3), pp.656–669.

KATZ, Richard (1990). « Party as linkage: a vestigial function ? », In: Diane Sainsbury (ed.), party strategies and party-voters linkages, special issue of the European Journal of Political Research, 18 (1): 143-61.

KATZ, Richard. Mair, Peter (1995). Changing Models of Party Organization and Party Democracy: The Emergence of the Cartel Party. *Party Politics*, 1(1), pp.5–28.

KITSCHELT, H., 1990. New social movements and party organization. In R.J. Dalton & M. Kuechler, eds. Challenging political order. Cambridge: Polity Press.

KITSCHELT, Herbert (2006). « Movement parties ». In : KATZ R.S., CROTTY W.. (ed.) *Handbook of Party Politics.* London, Sage, pp. 278-290.

KITSCHELT, Herbert. (1989) The Logics of Party Formation: Ecological Politics in Belgium and West Germany. New York : Cornell University Press

KITSCHELT, Herbert. « Movement parties ». In : KATZ R.S., CROTTY W.. (ed.) Handbook of Party Politics. London, Sage, 2006, pp. 278-290.

LABBE, Dominique. Croisat Maurice (1992), La fin des syndicats ?, L'Harmattan, 1992 ;

Sommier, Isabelle (2003). « Le renouveau des mouvements contestataires à l'heure de la mondialisation ». Paris : Flammarion.

LAGO Ignacio, MARTINEZ Ferran (2011). Why new parties? Party Politics 17(1) 3–20 Johsua, Florence (2007). Les conditions de (re)production de la LCR. L'approche par les trajectoires militantes. In : Florence Haegel (éd). Partis politiques et système partisan en France. Paris : Presses de Sciences Po.

LAMPRINI, Rori : « De la contestation au pouvoir. Les ressorts de l'ascension électorale de Syriza », Savoir/Agir, 2015/2 (N° 32), p. 61-71.

LANDAU, Matías (2016). « Las carreras políticas de los legisladores porteños: profesionales, líderes partidarios y militantes periféricos ». Communication presentée dans le 10º Congreso Associação Brasileira de Ciência Política. Belo Horizonte.

LANGOU, Gala Díaz. ACEVEDO, Ana Belén. CICCIARO, Javier. JIMÉNEZ, Maribel (2014). « Inclusión de los jóvenes en la Provincia de Buenos Aires ». CIPPEC, documento de trabajo N°123.

LAWSON, Kay (1988). « When Linkage Fails ». In : Kay Lawson et Peter H. Merkl, When Parties Fail. Emerging alternative organizations. Princeton: Princeton University Press, pp.3-38.

LECLER, Romain (2013). « Gauchir le cinéma : un cinéma militant pour les dominés du champ social (1967-1980) ». *Participations*, n° 7, pp. 97-125.

LEIRAS, Marcelo, (2007) « Todos los caballos del rey. La integración de los partidos políticos y el gobierno democrático de la Argentina, 1995-2003 ». Prometeo, Buenos Aires.

LENGUITA, Paula 2003. *« La ideología de la prensa argentina sobre el movimiento piquetero, entre 1997-2001 ».* Buenos Aires : CLACSO.

LEVITSKY Stevev. FREIDENBERG Flavia (2007). Organizacion Informal de los Partidos en America Latina. Desarrollo Economico. 2007;46 (184) :539-568.

LEVITSKY, Steven (2003). « Transforming labor-based parties in Latin America. Argentine Peronism in comparative perspective ». Cambridge, Cambridge University Press.

LEVITSKY, Steven, Transforming labor-based parties in Latin America: Argentine Peronism in comparative perspective, Cambridge/New York, Cambridge University Press, 2003.

LIPSET, Seymour Martin et ROKKAN, Stein (2008) « Structures de clivages, systèmes de partis et alignement des électeurs: une introduction ». Bruxelles : Éditions de l'ULB.

LÓPEZ, Andrea. ZELLER, Norberto (2006). « La Administración Pública Nacional en la Argentina (1983-2001): el impacto de las reformas sobre su estructura y el personal ». *Revista Argentina de Sociología,* vol.4, N°6, pp. 129-159.

LUCARDIE, Paul (2000). « Prophets, Purifiers and Prolocutors : Towards a Theory on the Emergence of New Parties ». Party Politics, vol. 6. N°.2, pp.175-185.

LUCK, Simon. DECHEZELLES, Stéphanie. (dir.) (2011). « Introduction ». In : *Voix de la rue ou voie des urnes? Mouvements sociaux et partis politiques*. Rennes, PUR.

MALAMUD, Andrés, DE LUCA, Miguel, The Anchors of Continuity: Party System Stability in Argentina, 1983-2003. Joint Sessions of Workshops of the European Consortium for Political Research, Granada, 2005.

MALAMUD, Andrés. DE LUCA, Miguel (2005). « The Anchors of Continuity: Party System Stability in Argentina, 1983-2003 ». Prepared for delivery at the 2005 Joint Sessions of Workshops of ECPR, Granada.

MANZANO, Virginia (2007). *« De La Matanza obrera a capital nacional del piquete Etnografía de procesos políticos y cotidianos en contextos de transformación social »*. Mémoire de licence en Antrophologie.

Universidad de Buenos Aires, Buenos Aires.

MASSICARD, Elise (2004). « Entre l'intermédiaire et « l'homme d'honneur ». Savoir-faire et dilemmes notabiliaires en Turquie ». Politix, Vol. 17, N°67, pp. 101-127.

MATHIEU, Lilian (2012). *« L'espace des Mouvements Sociaux »*. Broissieux, Editions du Croquant.

MATONI, Frédérique. POUPEAU, Franck (2005). « Le capital militant. Essai de définition ». Actes de la recherche en sciences sociales, n°155, pp.5-11.

MATONTI, Frédérique. POUPEAU, Frank (2004). « Le capital militant. Essai de définition », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°155, pp. 4-11.

MAURO, Sebastián. ROSSI, Federico M. (2015). « The Movement of Popular and Neighborhood Assemblies in the City of Buenos Aires ». *Latin American Perspectives*, vol. 42, n. 2, pp. 107-124.

MCADAM, Doug (1982). « Political process and the development of black insurgency, 1930-1970 », Chicago : University of Chicago Press.

MCADAM, Doug. TARROW, Sidney. TILLY, Charles (2001). *« Dynamics of contention »*. New York : Cambridge University Press.

MÉDARD, Jean-François (1992). « Le "Big Man" en Afrique: esquisse d'analyse du politicien entrepreneur ». L'Année Sociologique (1940/1948-), vol. 42, pp. 167–192.

MEDINA, Lucía: 2015, "From recession to long-lasting political crisis? Continuities and changes in Spanish politics in times of crisis and austerity", WP n. 334, Barcelona, Institut de Ciències Politiques i Socials, pp.1-24.

MELON PIRRO, Julio César (2009). El peronismo después del peronismo. Resistencia, sindicalismo y política luego del 55, Buenos Aires, Siglo XXI editores.

MENÉNDEZ, Nicolás Diana (2008). « La trama compleja de la acción sindical : los casos de ATE y UPCN ». *Trabajo y Sociedad*, Nº 10, vol. IX, pp. 1-29.

MENÉNDEZ, Nicolás Diana (2010). « La múltiple dimensión de la precariedad laboral : el caso de la administración pública en argentina ». *Rev. Ciencias Sociales Universidad de Costa Rica*, n°128-129: pp. 119-136.

MERKLEN, Denis (2001). *« Inscription territoriale et action collective. Les occupations illégales de terres urbaines depuis les années 1980 en Argentine »*. Thèse de Doctorat en Sociologie. École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris.

MIGLIAVACCA, Adriana G. (2009). *« La protesta docente en la década de 1990. Experiencias de organización sindical en la provincia de Buenos Aires »*. Mémoire de Master recherche en Politique et Gestion de l'Éducation. Universidad Nacional de Luján, Luján.

MIGLIAVACCA, Adriana. BLANCO, Andrea (2001). « Organización sindical y movilización de los docentes de la provincia de Buenos Aires a partir de 2001. Entre las prácticas institucionalizadas y los nuevos espacios en construcción ». In : Julián Gindin (comp.), *Pensar las prácticas sindicales docentes.* Buenos Aires : Herramienta, pp.145-178.

MINKOFF, Debra C. (1997). « The Sequencing of Social Movements ». *American Sociological Review*, Vol. 62, No. 5, pp. 779-799.

MOR, Jessica Sites (2012). *« Transition Cinema: Political Filmmaking and the Argentine Left Since 1968 »*. Pittsburgh : University of Pittsburgh Press.

MORENO, José Eduardo (2003). « Las organizaciones de desocupados en la protesta argentina. Principales características a partir del estudio de la FTV-CTA de San Francisco Solano ». III Jornadas de Sociología de la UNLP, 10 - 12 de diciembre, La Plata, Argentina.

MOSCA, Lorenzo. DELLA PORTA, Donatella (2008). « Les origines du ''mouvement des mouvements'' italien.

In : Isabelle Sommier, Olivier Fillieule, Éric Agrikoliansky (dir.), Généalogie des mouvements altermondialistes en Europe. Paris : Karthala.

MÜLLER-ROMMEL, Ferdinand (1990). New political movements and new politics Parties in western Europe. In R.J. Dalton & M. Kuechler, eds. Challenging political order. Cambridge: Polity Press.

MURILLO, Victoria (1997). « La adaptación del sindicalismo argentino a las reformas de mercado en la primera presidencia de Menem ». *Desarrollo Económico*, Vol. 37, No. 147 pp. 419-446.

NEVEU, Erik (2013). « Les sciences sociales doivent-elles accumuler les capitaux ? À propos de Catherine Hakim, Erotic Capital, et de quelques marcottages intempestifs de la notion de capital », *Revue française de science politique*, vol. 63, pp. 337-358.

NEZ, Héloïse (2017). « Podemos : l'irruption d'un nouveau parti politique en Espagne ». *Mouvements*, n° 89, pp. 112-121.

NIQUE FRANZ, Walter Francisco. 2015 : « Convocados por el líder, comprometidos con la causa. Politización y modos de acción en la fabricación de la identidad militante en Proyecto Sur ». 12° Congrès National de la Société Argentine d'Analyses Politiques (SAAP), Session thématique « La dimensión organizativa de los partidos políticos », Mendoza, Argentine, août.

NIQUE FRANZ, Walter Francisco. 2015 : « Activists o Militants? Las transformaciones de las formas de participación partidaria ». Intervention à l'Instituto de Investigaciones Gino Germani (UBA). Discutante: Pr. Dr Ana Natalucci. Buenos Aires, Argentine, septembre.

NIQUE FRANZ, Walter Francisco. 2015 : « Nuevo partido, viejas ideas. El peso de las trayectorias militantes en la elaboración del programa político en un partido emergente. Apuntes desde el caso de Proyecto Sur ». Intervention dans le CEIL/Conicet. Discutant : Dr Humberto Cucchetti. Buenos Aires, Argentine, octobre.

NIQUE FRANZ, Walter Francisco.2014 : « En défense de l'espace public. L'Articulation entre Proyecto Sur et des mouvements contestataires dans la zone centrale de la ville de Buenos Aires ». Colloque International « La survie et la domination du péronisme en Argentine : une énigme sociologique ? », organisé par le CESSP, Paris, octobre.

NIQUE FRANZ, Walter Francisco.2014 : « Nouveau parti, quelle organisation ? Sociologie d'un parti émergeant dans l'Argentine post-2001 ». 6° Congrès de l'ABFSP, Session thématique 3 « Crise des partis, crise de la démocratie ? ». Liège, avril.

NIQUE FRANZ, Walter Francisco.2015« Les primaires ouvertes et obligatoires en Argentine. Ou quand la lutte intra-partisane se trouve externalisée ». 13° Congrès de l'AFSP, Session thématique 21 « Adoption, organisation et diffusion des primaires ouvertes. Une approche comparée ». Aix-en-Provence, juin.

NIQUE-FRANZ, Walter (2010). « De la crise politique aux élections intermédiaires. La construction sociale des enjeux électoraux (Argentine 2008-2009) ». Mémoire de master en Science Politique. Institut d'Études Politiques de Grenoble, Grenoble.

NIQUE-FRANZ, Walter (2011). « Leadership charismatique et organisation politique. Le cas de Proyecto Sur en Argentine ». Mémoire de master en Science Politique. Université Paris I Panthéon-Sorbonne, Paris.

NIQUE-FRANZ, Walter (2019). « Externaliser la sélection de candidats pour mieux contrôler l'appareil. Les logiques paradoxales des primaires ouvertes en Argentine ». In : Rémi Lefebvre, Éric Treille (dir.), *Les primaires ouvertes. Un nouveau standard international ?* Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion.

NOVARO, Marcelo. PALERMO, Vicente (1998). *« Los caminos de la centroizquierda. Dilemas y desafíos del FREPASO y de la Alianza »*. Buenos Aires, Losada.

OFFERLÉ, Michel (1998). « Sociologie des groupes d'intérêt ». Paris : Montchrestien.

OFFERLÉ, Michel (2016) « La profession politique en question : habits usés et habits neufs du capital politique ». *Regards croisés sur l'économie*, n° 18, pp. 108-118.

OLIVEROS, Virginia, SCHERLIS, Geraldo, « Reformas políticas: internas abiertas obligatorias y unificación electoral en las elecciones de 2005 », dans Cheresky, Isidoro, (éds), La política después de los partidos, Buenos Aires, Prometeo, 2006, p. 361-389.

OLIVEROS, Virginia. SCHERLIS, Geraldo (2006). « Reformas políticas: internas abiertas obligatorias y unificación electoral en las elecciones de 2005 ». In: Cheresky, Isidoro (comp.), *La política después de los partidos*, Buenos Aires : Prometeo.

ORSATTI, Alvaro (1999). *« Formación Sindical en Argentina »*. Santiago de Chile, Publicaciones OIT.

OSTIGUY, Pierre (2005). « Gauches péroniste et non péroniste dans le système de partis argentin ». *Revue Internationale de Politique Comparée*, Vol. 12, n° 3, pp.299-330.

OUVIÑA, Hernán (2002). *« Las asambleas barriales y la construcción de lo público no estatal: la experiencia en la Ciudad Autónoma de Buenos Aires ».* Buenos Aires : CLACSO.

PAGLIARONE, María Florencia (2012). « Piqueteros y funcionarios. Transformaciones de la FTV en el kirchnerismo ». In : Germán Pérez, Ana Natalucci (dir.), *Vamos las bandas. Organizaciones y militancia kirchnerista*. Buenos Aires : Trilce.

PEDERSEN, Karina (2006). Mirror, Mirror on the Wall, Who's the Greenest of Them All? The Greenness of Danish Party Membership Linkage. Working Paper, Institut for Statskundskab, pp.1-29.

PELLEN Cédric, « Des difficultés d'entrer en politique : le mouvement Samoobrona dans la Pologne postcommuniste », Critique internationale, 2013/1 N° 58, p. 133-152.

PELLEN, Cédric (2013). « Des difficultés d'entrer en politique : le mouvement Samoobrona dans la Pologne postcommuniste ». *Critique Internationale*, n° 58, pp. 133-152.

PÉREZ, Germán. NATALUCCI, Ana (ed.)(2012). « Vamos las bandas. Organizaciones y militancia kirchnerista ». Buenos Aires : Trilce.

PÉREZ-AGOTE, Alfonso : « La crisis de la esfera política española y los nuevos actores políticos »,Mélanges de la Casa de Velázquez, 47-2 | 2017, 101-120.

PETRA, Adriana (2013). *« Intelectuales Comunistas en la Argentina (1945-1963) »*. Thèse de doctorat en Histoire. Universidad Nacional de La Plata, La Plata.

POZZONI, Mariana (2013). *« Proyectos, ideas y prácticas políticas de las juventudes peronistas de izquierda en el contexto de la cultura política argentina. Provincia de Buenos Aires, c. 1970- 1976 ».* Thèse de Doctorat en Histoire. Université Nationale de Mar del Plata, Mar del Plata.

RAIMUNDO, Marcelo (2004). « Izquierda peronista, clase obrera y violencia armada: Una experiencia alternativa ». *Sociohistórica*, nº 15-16, pp. 99-128.

RAMA, José (2016). Crisis económica y sistema de partidos. Síntomas de cambio político en España. Working papers Institut de Ciències Polítiques i Socials Barcelona, n° 344, pp. 1-27.

RAMOS PERALTA, Mónica (2007). « La economía política argentina: poder y clases sociales (1930- 2006)». Fondo de Cultura Económica, Buenos Aires.

RAPOPORT, Mario (2006). « Historia Económica, Política y Social de la Argentina (1880-2003)». Ariel, Buenos Aires.

RETAMOZO, Martín. MORRIS, María Belén (2015). « Sindicalismo y política. La Central de Trabajadores de la Argentina en tiempos kirchneristas ». *Estudios Sociológicos*, vol.33, n° 97, pp.63-87.

RIUS, Pía V. (2014). « Crise du travail et redéfinition des frontières du social en Argentine à travers le prisme de la mobilisation des desocupados ». *Travail et Emploi*, n°138, pp. 99-116.

ROCHA, Daniella de Castro (2007). « Le Parti des Travailleurs à l'épreuve du pouvoir. Le PT dans le District Federal au Brésil (1980-2000) ». Thèse de doctorat en Science Politique. École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris.

RODRIGO, Cintia (2018). « Convertirse en representante: trayectorias y carreras políticas de diputados nacionales bonaerenses ». *Revista de Sociologia e Política*, v. 26, n. 67, pp. 91-105.

RODRÍGUEZ, María Carla (2009). *« Autogestión, políticas del hábitat y transformación social »*. Buenos Aires, Espacio Editorial.

RODRÍGUEZ, María Carla. REDONDO, Adriana (2001). « Procesos de renovación urbana en la zona sur de la ciudad de Buenos Aires. San Telmo y La Boca ». Paper presented at XXIII International Congress lasa 2001. Washington DC.

SALVARREY, Leandro (2012). « CTERA: un largo camino de lucha hacia la unidad sindical ». In: Martín Acri, *Conflictos pedagógicos, lucha y organización de los docentes en Argentina, 1881-1973*. Buenos Aires : Barcos.

SAPIRO, Gisèle (2009). « Modèles d'intervention politique des intellectuels. Le cas français ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 176-177, pp. 8-31.

SAWICKI, Frédéric (1997). *« Les réseaux du Parti socialiste. Sociologie d'un milieu partisan »*. Paris, éditions Belin.

SAWICKI, Frédéric (2001). Les partis politiques comme entreprises culturelles. in Daniel Cefaï (dir.), Les cultures Cultures politiques. Paris : PUF.

SCARROW, Susan E. WEBB, Paul. FARRELL, David M. (2000). From Social Integration to Electoral Contestation: The Changing Distribution of Power within Political Parties. In: Russel J. Dalton et Martin P. Wattenberg (ed.). Parties without partisans. Political change in Advanced Industrial Democracies. Oxford : Oxford University Press.

SCHERLIS, Geraldo (2009). « El partido estatal estratático de redes. Apuntes sobre organización política en la era de los partidos non representativos ». In Isidoro Cheresky (comp.). Las urnas y la desconfianza ciudadana en la democracia argentina. Rosario, Politeia.

SCHWARTZ, Mildred A. (2010). « Interactions between social movements and US political parties ». Party Politics, vol. 16, N°5, pp.587-607.

SEYD, Patrick. WHITELEY, Paul (2004). British Party Members. An Overview. Party Politics, 10(4), pp.355-366.

SIDICARO, Ricardo (2004). « Les transformations du péronisme ». Problèmes de l'Amérique latine, n°51, pp.37-55.

SIDICARO, Ricardo (2009). « Désarticulation du système politique argentin et Kirchnerisme ». Problèmes d'Amérique Latine, n°71, Hiver 2008-2009, pp.69-88.

SIDICARO, Ricardo (2009). « Désarticulation du système politique argentin et Kirchnerisme ». *Problèmes d'Amérique Latine*, n°71, pp.69-88.

SIGAL, Silvia (1991). *« Intelectuales y poder en Argentina: la década del sesenta »*. Buenos Aires : Puntosur.

SOMMIER, Isabelle (2010). « Diffusion et circulation des mouvements sociaux ». In : Olivier Fillieule, Éric Agrikoliansky, Isabelle Sommier (dir.), *Penser les mouvements sociaux. Conflits sociaux et contestation dans les sociétés contemporaines*. Paris : La Découverte.

SOMMIER, Isabelle. FILLIEULE, Olivier. Agrikoliansky, Éric. (dir.) (2008). « Généalogie des mouvements altermondialistes en Europe ». Paris : Karthala.

SPINELLI, María Estela (2013). *« De antiperonistas a peronistas revolucionarios. Las clases medias en el centro de la crisis politica argentina (1955-1973) »*. Buenos Aires : Sudamericana.

SVAMPA, Maristella (2004). « Movimientos sociales y nuevas prácticas políticas en argentina. Las organizaciones piqueteras ». *Nómadas (Col)*, n° 20, pp. 112-126.

SVAMPA, Maristella (2005). « L'avenir des piqueteros ». *Alternatives Sud*, vol.12, n°2.

SVAMPA, Maristella (2008). *«Cambio de Época. Movimientos sociales y Poder Político »*. Buenos Aires: Siglo

XXI Editores.

SVAMPA, Maristella, et Sebastian PEREYRA (2004). « Les dimensions de l'expérience Piquetera: tensions et cadres communs dans l'organisation et la mobilisation des chômeurs en Argentine », *Revue Tiers Monde*, vol. 178, no. 2, 2004, pp. 419-441.

SVAMPA, Maristella, et Sebastian PEREYRA. (2003) *« Entre la ruta y el barrio : la experiencia de las organizaciones piqueteras »*. Buenos Aires, Biblos.

TAVITS, Margit (2008). Party Systems in the Making: The Emergence and Success of New Parties in New Democracies. Source: British Journal of Political Science, Vol. 38, pp. 113-133.

TERÁN, Oscar (1991). *« Nuestros años sesentas. La formación de la nueva izquierda intelectual argentina »* Buenos Aires : Puntosur.

TISSOT, Sylvie (2005). « Reconversions dans la politique de la ville : l'engagement pour les quartiers ». *Politix*, n° 70, pp. 71-88.

TISSOT, Sylvie (ed.) (2005). *« Reconversions militantes »*. Limoges : Pulim.

TORRE, Juan Carlos (2004). El gigante invertebrado. Los sindicatos en el gobierno argentino 1973-1976. Buenos Aires : Siglo XXI editores.

TOURAINE Alain (dir.)(1982).Mouvements sociaux d'aujourd'hui. Acteurs et analystes. Paris : Éditions de l'Atelier (programme ReLIRE).

VAN HAUTE, Emilie (2012). Crowds of Passive Followers? The Study of Party Membership and Activism in Belgium. In MAPP Workshop. Bruxelles.

VITALE, Pablo (coord.) (2016). *« Buscar un techo. La problemática de los inquilinos y los alquileres en la Ciudad Autónoma de Buenos Aires ».* Buenos Aires : Asociación Civil por la Igualdad y la Justicia (ACIJ)

VOMMARO, Gabriel (2017). « La larga marcha de Cambiemos: La construcción silenciosa de un proyecto de poder ». Buenos Aires : Siglo XXI Editores.

VOMMARO, Gabriel (2017). *« La larga marcha de Cambiemos: La construcción silenciosa de un proyecto de poder ».* Buenos Aires : Siglo XXI Editores.

VOMMARO, Gabriel. MORRESI, Sergio (comp.) (2015). *« Hagamos equipo. PRO y la construcción de la nueva derecha en la Argentina »*. Los Polvorines : Ediciones UNGS.

WAGNER, Anne-Catherine (2010). « Le jeu de la mobilité et de l'autochtonie au sein des classes supérieures ». *Regards sociologiques*, n° 40, pp. 89-98.

WEBER Louis, « Sociogenèse du Front de gauche. Syndicalistes entrés en politique avec le Front de gauche », Savoir/Agir, 2014/1 (n° 27), p. 93-99.

WELLHOFER, Spencer E. (1972). Dimensions of Party Development: A Study in Organizational Dynamics. The Journal of Politics, Vol. 34, No. 1, pp. 153-182.

YON, Karel (2009). « Quand le syndicalisme s'éprouve hors du lieu de travail. La production du sens confédéral à Force ouvrière ». *Politix*, n°85, pp. 57-79.

OUVRAGES CONSULTÉS COMME SOURCES SECONDAIRES

ABELENDA, Norberto. CANEVARI, Juana. MONTES, Nancy (2016). « Territorios de mayor vulnerabilidad social en la Ciudad Autónoma de Buenos Aires. Recorrido en perspectiva histórica sobre aspectos estructurales no resueltos ». In: Población de Buenos Aires Publicación semestral de datos y estudios sociodemográficos urbanos editada por la Dirección General de Estadística y Censos (DGEYC) del Gobierno de la Ciudad de Buenos Aires Año 13, número 23, abril de 2016.

AGUILAR, Susana (2010). « FEB 50 años ». La Plata : Federación de Educadores Bonaerenses.

ARGUMEDO, Alcira (1971). « Cátedras nacionales. Una experiencia peronista en la universidad ». *Revista Envido*, n°3, p.55.

ARGUMEDO, Alcira: "Comunicación y democracia: una perspectiva tercermundista" en Comunicación y Democracia en América Latina. Editorial Desco/Clacso.l982. Lima.

ARGUMEDO, Alcira: "La socialización del poder y la economía desde la perspectiva peronista", en La socialización del poder y la economía. Editorial Bonum. Facultad de Filosofía y Teología de la Universidad del Salvador. Colección Enfoques Latinoamericanos Nº l. l972. Buenos Aires.

ARGUMEDO, Alcira: El Tercer Mundo: historia, problemas y perspectivas. Centro Editor de América Latina. Colección Transformaciones Nº 7. l97l. Buenos Aires.

ARGUMEDO, Alcira: Los silencios y las voces en América Latina: notas sobre el pensamiento nacional y popular. Colihue. Buenos Aires. l993 (2º Edición Colihue l996; 3º Edición Colihue l999; 4º Edición Colihue 2002; 5º Edición Colihue 2004; 6º Edición Colihue 2006; 7º Edición Colihue 2007).

BOYANOVSKY BAZÁN, Christian (2010). *« El aluvión Del Piquete al Gobierno: Los movimientos sociales y el Kirchnerismo »*. Buenos Aires : Sudameriacana.

CTERA (2003). « 1973 - 11 de Septiembre – 2003 : 30 años de lucha y compromiso ». Canto maestro, suplemente especial. Buenos Aires : Publicaciones CTERA.

CTERA (2003b). « *Consulta Nacional Docente. La Educación Argentina. ¿Qué dicen los maestros?* » Buenos aires : Ediciones Instituto de investigaciones pedagógicas Marina Vilte.

D'ESPOSITO, Leonardo M. (2001) « Solanas, Vu d'Argentine ». CinémAction, n°101, pp. 155-164.

DEL FRADE, Carlos (2004). *« Nosotros los trabajadores. Historia de la Central de los Trabajadores Argentinos (1991-1997) »*. Buenos Aires : El Farol.

DEL FRADE, Carlos (2010). *« La marcha grande : a diez años del Río místico de la historia Argentina »*. Buenos Aires : CTA Ediciones.

DEL FRADE, Carlos (2011). *« Crónicas del FRENAPO : El sueño colectivo inconcluso »*. Buenos Aires : CTA Ediciones.

HENNEBELLE, Guy. CINÉMACTION (1979). « Genèse, en 1968, d'une théorie argentine du cinéma d'intervention ». *Revue Tiers-Monde*, vol. 20, n°79, pp. 615-618.

HENNEBELLE, Guy. SOLANAS, Fernando. (2001). Fernando Solanas ou la rage de transformer le monde. *CinémAction*, n°. 101.

LOZANO, Claudio (2000) (comp.). *« Democracia, Estado y Desigualdad. Actas del Segundo Encuentro Nacional*

por un Nuevo Pensamiento ». Buenos Aires, EUDEBA.

MARTÍNEZ, Cecilia. DÍAS, Jorge. BALDUZZI, Juan (2006). « Banderas en tu corazón. SUTEBA 20 años de luchas, pasión y proyectos ». Buenos Aires : Ediciones SUTEBA.

OVIEDO, Luis (2001). *« De las primeras Coordinadoras a las Asambleas Nacionales Una historia del movimiento piquetero »*. Buenos Aires : Rumbos.

PACHECO, Mariano (2004). *« Del piquete al movimiento. De los orígenes al 20 de diciembre de 2001. MTD Almirante Brown »*. Cuadernos de la FISYP, Nº 11.

PAREDES, Marcelo (2014). *« Un cauce : orígenes de Anusate »*. Buenos Aires : CTA Ediciones.

POLI, Christian (2007). « *Movimiento Territorial Liberación su historia. Piquetes, organización, poder popular*». Buenos Aires : Ediciones CCC.

RAUBER, Isabel (2000). *« Tiempo de Herejías. Nuevas construcciones, debates y búsqueda de la Central de los Trabajadores Argentinos (CTA) »*. Buenos Aires : Ediciones del Instituto de Estudios y Formación de la CTA.

RAUBER, Isabel (2002). *« Piquetes y piqueteros en la Argentina de la crisis. Cerrar el paso abriendo caminos »*. Buenos Aires, Rebelión.

SOLANAS, Fernando (1989). *«* La Mirada *»*. Buenos aires : Puntosur.

SOLANAS, Fernando (1993). *« Solanas por Solanas. Um cineasta na América Latina »*. São Paulo : Iluminuras.

SOLANAS, Fernando (2009). « Causa Sur. Hacia un proyecto emancipador de la Argentina ». Buenos Aires : Planeta.

SOLANAS, Fernando. GETINO, Octavio (1972). *« Cine, Cultura y Descolonización »*. Buenos Aires : Siglo XXI Editores.

SOLANAS, Fernando. GONZÁLEZ, Horacio (1989). « La Mirada ». Buenos Aires : Puntosur.

SUTEBA (2013). *« Clase Trabajadora. Nuestra Historia ».* Buenos Aires : Los Impresionistas.

VÁZQUEZ, Silvia Andrea (2005). « Luchas político educativas: el lugar de los sindicatos docentes ». Buenos Aires : Publicaciones CTERA.

VÁZQUEZ, Silvia Andrea. BALDUZZI, Juan (2013). « De apóstoles a trabajadores. Luchas por la unidad sindical docente 1957 - 1973 ». Buenos Aires : Ediciones CTERA.

ACRONYMES

Partis politiques et coalitions électorales

ALLIANCE	Alliance pour le Travail, la Justice et l'Éducation. Coalition électorale établie en 1997 entre l'UCR et *Frente-Grande* FREEPASO et de nombreux petits partis (PI, PDC). En 1999, l'Alliance remporte le scrutin présidentiel avec le ticket Fernando De la Rúa et Carlos « Chacho » Álvarez. Suite à un scandale de pots-de-vin au sénat, Álvarez renonce à la vice-présidence en 2000. De la Rua y renonce en décembre 2001 face à une rébellion sociale et la crise économique. *Alianza para el Trabajo, la Justicia y la Educación*.
ARI	Mouvement des Argentins pour une République d'Égaux. Coalition partisane créée en 2000 à partir du regroupement de dissidences de l'Alliance : la députée UCR Elisa Carrió, les socialistes PSP et PSD et quelques élus du *Frente Grande*-FREPASO comme Mario Cafiero. En 2002, Carrió et Cafiero fondent le parti ARI dont le sigle signifie Affirmation pour une République Égalitaire. L'ARI entretien des liens avec la CTA, et c'est sous cette étiquette que des syndicalistes de CTERA et de l'UOM *Villa Constitución* sont élus députés nationaux en 2001. L'ARI répond à l'appel du FRENAPO en 2001. *Movimiento Argentinos por una República de Iguales*. *Afirmación para una República Igualitaria*.
AyL	Autodétermination et liberté. Parti politique créé en 2001 par le dirigeant trotskyste Luis Zamora, après avoir rompu son ancien parti MST. Dans les élections législatives de cette même année, il recueille près de 10 % des voix dans la Capitale Fédérale en obtenant un siège de député national pour Zamora.
BAPT	Buenos Aires pour Tous. Parti créé par l'Économiste Claudio Lozano en 2006. C'est un parti de district, son périmètre d'action est la Capitale Fédérale. En 2011, BAPT fusionne dans le parti Unité Populaire fondée par Victor de Gennaro.
Chemin Populaire	Coalition constituée dans la capitale Fédérale après la dissolution du FAP en 2013. BAPT-UP est le leader de la coalition qui associée des partis de l'extrême gauche comme le MST et le PCR et, un parti politique récemment créée par une amicale étudiante Marée Populiare. *Camino Popular*.
EP	Rencontre Populaire. Micro-parti créé en 1990 par le député péroniste dissident Luis Brunati du Groupe de Huit. En 1992, l'EP invite le cinéaste Fernando « Pino » Solanas à porter sa candidature au poste de sénateur. Suite à leur accord, l'étiquette Front du Sud (*Frente del Sur*) à laquelle s'associent le Parti Communiste Révolutionnaire (PCR) et le Parti Socialiste Authentique (PSA) est créée. En 1993, intègre le *Frente Grande*. En 1994, suite à des luttes internes, Brunati est pressé de quitter l'EP qui s'éloigne du Front du Sud pour s'allier à « Chacho » Álvarez au sein de la nouvelle coalition FREPASO. *Encuentro Popular*.
FAP	Front Large Progressiste (FAP). Coalition électorale constitué pour proposer une offre de gauche alternative au kirchnerisme aux élections présidentielles et législatives de 2011.Son principal leader est le socialiste Hermes Binner, gouverneur sortant de la province de Santa Fe. Le Front réunit également Luis Juez (Parti Nouveau), sénateur national et ancien Maire de la ville de Córdoba, chef-lieu de la province, et Margarita Stolbizer (GEN) députée de la province de Buenos. la coalition est complétée par une constellation de petits partis moindrement dotés en ressources politiques : l'Unité Populaire (UP)693 des syndicalistes Victor de Gennaro et Claudio Lozano de la CTA, le Mouvement Libres du Sud (MLdS), le Parti Socialiste Authentique (PSA), le Mouvement Socialiste des Travailleurs (MST) et le Parti Communiste Révolutionnaire (PCR). La coalition obtien le score de 16,8 % de voix dans les élections présidentielles. Le parti Proyecto Sur participe aux négociations mais décide de ne pas rejoindre la coalition et lance son propre ticket de candidats présidentiels. *Frente Amplio Progresista*.
FG-FREPASO	Grand Front. Principale force politique alternative pendant les années 1990. Pendant toute la décennie, le FG puis le FREPASO entretiennent des liens ambivalents avec la CTA. Le Grand Front désigne à la fois la coalition électorale et le parti politique qui est créé par la suite. La coalition voit le jour en 1993 suite à la fusion entre le MODEJUSO de Carlos « Chacho » Álvarez, le PI, le Parti Humaniste, le PC, le Front du Sud du cinéaste Fernando « Pino » Solanas, l'EP de Luis Brunati, le PCR et le PSA. En 1994, la coalition

est reconfigurée après avoir trouvé un accord avec le micro parti PAIS du péroniste dissident José Octavio Bordón, ce qui donne lieu au Front Pays Solidaire (FREPASO). Brunati, Solanas et le PC ne suivent pas l'accord et quittent la coalition. En contrepartie, le PDC et les socialistes PSD et PSP se rallient au FREPASO. Après les élections présidentielles de 1995, Bordón s'éloigne. Pour les législatives de 1997, le Frente Grande et les partis de la coalition se rapprochent à l'UCR et constituent l'Alliance qui remportera les élections présidentielles de 1999. *Frente Grande*. *Frente País Solidario*.

FORJA

Force d'Orientation Radicale de la Jeune Argentine. Il s'agit d'un courant politique créé en 1935 par un groupe de militants radicaux situés plus à gauche. Ils s'opposent à la politique libérale du gouvernement, mais aussi à un nationalisme conservateur. Sans avoir eu un poids important à l'intérieur de l'UCR, le groupe organise des manifestations, des débats et la publication de cahiers. La FORJA soutient le gouvernement de Perón (1946-1955). Deux intellectuels de renommée du FORJA sont l'avocat, écrivain et homme politique Arturo Jauretche (1901-1974) et l'Ingénieur et historien Scalabrini Ortiz (1898–1959). *Fuerza de Orientación Radical de la Joven Argentina*.

FREDEJUSO

Front pour la Démocratie et la Justice Sociale. Un front électoral formé par des petits partis de centre gauche en 1991. Le MODEJUSO de Carlos « Chacho » Álvarez (député péroniste du Groupe de Huit), le Parti Intransigeant (PI), le Courant Progressiste Populaire (CPP), la Démocratie Populaire, le Parti Humaniste et le Parti Communiste (PC). En 1993 le front se dilue dans la coalition *Frente Grande*. *Frente para la Democracia y la Justicia Social*.

FSur

Alliance Sur

Front du Sud. Étiquette électorale constituée pour porter la candidature de Sénateur du cinéaste Fernando « Pino » Solanas en 1992. Il rassemble le micro-parti Rencontre Populaire créé par le député péroniste dissident Luis Brunati du Groupe de Huit, le Parti Communiste Révolutionnaire (PCR) et le Parti Socialiste Authentique (PSA). En 1993, le Front intègre la coalition *Frente Grande* au sein de laquelle il constitue l'aile plus idéologique. À la fin 1994, Solanas quitte le *Frente Grande*. Le cinéaste présente sa candidature aux présidentielles de 1995 sous l'étiquette Front du Sud, puis en 1997 sous Alliance Sud. *Frente del Sur*. *Alianza Sur*.

GEN

Génération pour une Rencontre Nationale, parti crée par la députée Margarita Stolbizer après avoir quitté l'UCR en 2007. Cette même année, le parti soutient la candidature d'Elisa Carrió à la présidentielle, tandis qu'elle se lance dans la course pour le gouvernement de la province de Buenos Aires. Elle arrive en deuxième position (16,5 %), loin derrière le ticket péroniste mais avec un score suffisant pour se positionner comme alternative de centre-gauche dans la province. Dans les législatives de 2009, Stolbizer va être en tête de liste de la coalition Accord Civique et Social (GEN, UCR et l'ARI-CC d'Elisa Carrió) et obtient 21,5 % des voix. En 2011 le parti rejoint le Front Large Progressiste (FAP). *Generación para un Encuentro Nacional*.

LSR

Ligue Socialiste Révolutionnaire. Courant politique. *Liga socialista revolucionaria*.

MODEJUSO

Mouvement pour la Démocratie et la Justice Sociale. Micro parti créé en 1990 par certains députés péronistes dissidents du Groupe de Huit, dont Carlos « Chacho » Álvarez. *Movimiento por la Democracia y la Justicia Social*.

Mouvement

Libres du Sud

Quartiers debout. Mouvement social créé en 2001. Le courant *Patria Libre* (Patrie Libre), d'orientation nationaliste et militant dans le PI dans les années 1980 en est à l'origine. Ce courant regroupe surtout des profils de classes moyennes universitaires. Dans les années 2000, ses membres s'investissent dans l'organisation d'associations de quartiers populaires et entrent dans la CTA. Son dirigeant, à l'époque, est Humberto Tumini. En désaccord avec la méthode de direction de Luis D'Elía, Quartiers debout quitte la FTV et rejoigne au Bloc Piquetero National en 2001. En 2006, Barrios de Pie lance son propre parti politique, le Mouvement Libre du Sud. *Movimiento Barrios de Pie*. *Movimiento Libres del Sur*.

MPSC

Mouvement Politique Social et Culturel. Initiative lancée par la CTA en décembre 2002 lors du 6ème Congrès de délégués à *Mar del Plata*. Son objectif est d'organiser la communauté pour recréer une nouvelle forme d'institution, de nouvelles formes de conscience et de culture qui rendront possible l'affirmation d'un nouveau modèle d'État. Pendant des années, le projet reste flou sur les intentions de constituer ou pas un parti politique. Le MPSC prend forme avec l'organisation de la Constituante Sociale en 2006. En 2010, est créé l'Instrument Électoral pour l'Unité Populaire (UP), parti politique dirigée par Víctor De Gennaro. *Movimiento Político, Social y Cultural*.

MST	Mouvement Socialiste des Travailleurs. Créé en 1992 à partir de la scission du Mouvement au Socialisme (MAS). En 1997 noue l'alliance « Gauche Unie » (*Izquierda Unida*) avec le Parti Communiste. Le MST de définit comme marxiste-léniniste-trotskyste. *Movimiento Socialista de los Trabajadores*.
NE	Nouvelle Rencontre. Parti politique créé en 2004 par le Martin Sabbatella Maire de la commune de Morón dans le grand Buenos Aires. L'organisation regroupe des anciens cadres du Parti Communiste et du *Frente Grande*-FREPASO. En 2008 elle est rejointe par des hauts dirigeants syndicaux (dont Hugo Yasky, Secrétaire Générale de la CTERA et de la CTA et l'un de ses adjoints, Pedro Wasiejko). L'entreprise est initialement étiquetée comme Rencontre pour la Démocratie et l'Équité (EDE), change d'appellation pour les élections 2009. *Nuevo Encuentro*.
PC	Parti Communiste. Fondé en 1918. Participe dans le *Frente Grande* puis le FREPASO jusqu'à 1997. Cette année, il noue la coalition « Gauche Unie » (*Izquierda Unida*) avec le MST. *Partido Comunista*.
PCR	Parti Communiste Révolutionnaire. Fondé en 1968 à partir du schisme du Parti Communiste. Le PCR participe à la vie politique sous le registre du Parti du Travail et du Peuple (PTP). Il s'inscrit dans la ligne marxiste-léniniste-maoïste. En 1983 et 1989, le parti a soutenu les candidats présidentiels du PJ. Participe dans le *Frente Grande*. En 1995, il s'allie avec le groupement politique du cinéaste Fernando Pino Solanas sous l'étiquette *« Alianza Sur »*. En 1994, il crée le Courant Classiste et Combatif (CCC) pour agir dans le champ syndical et, postérieurement, le mouvement de chômeurs. Le PCR et la CCC entretiennent une relation fluide avec la CTA *Partido Comunista Revolucionario*.
PDC-DC	Parti Démocrate-Chrétien ou simplement Démocrate-chrétienne (DC). Fondé en 1954. Inspiration social-chrétienne. Intègre la coalition justicialiste en 1989. Dans les années 1990, le PDC rallie le Frente Grande, le FREPASO et l'Alliance. Le président du parti à cette époque, Carlos Auyero, est proche de Carlos Custer (ATE). *Partido Demócrata Cristiano*.
PI	Parti Intransigeant. Fondé en 1972 d'une scission de l'UCR. En 1989 le PI intègre la coalition péroniste de Carlos Menen. En 1991, il prend ses distances en se rapprochant du Groupe des Huit. Le PI participe aux coalitions Frente Grande, FREPASO et Alliance. *Partido Intransigente*.
PJ	Parti Justicialiste. Connu aussi par justicialisme et péronisme. Fondé en 1946 par le général Juan Perón. Après la transition démocratique, le PJ occupe la présidence pendant six mandants : Carlos Menem (1989-1995 et 1995-1999) ; Eduardo Duhalde (par intérim, 2002-2003) ; Néstor Kirchner (2003-2007) ; Cristina Fernández de Kirchner (2007-2001 et 2011-2015). *Partido Justicialista*.
PO	Parti Ouvrier créé en 1964, le parti d'orientation trotskyste défend l'idéologie classiste et anticapitalistes. Au niveau syndical, il agit en minorité, mais activement, au sein de CTERA. En 2000, il fonde le Pôle Ouvrier, un mouvement de chômeurs. Le PO est présidé par Jorge Altamira. *Partido Obrero*.
Pôle Social	Parti politique fondé à la fin de l'année 2000 par le curé Luis Farinello. Proche de dirigeants progressistes Alicia Castro, syndicaliste du MTA et Luis D'Elía de la FTV, le prête noue une coalition avec le parti *Frente Grande*-FREPASO de la province de Buenos Aires (qui avait participé à la scission de l'Alliance). À ce moment-là, plusieurs dirigeants de la CTA, dont D'Elía, recommandent à De Gennaro de rallier l'entreprise et se lancer en politique, ce que le syndicalise refuse. En 2001, Farinello porte la candidature de sénateur pour la province de Buenos Aires. Il n'est pas élu, contrairement à Alicia Castro, tête de la liste de députés nationaux. *Polo Social*.
PS **PSD-PSP-PSA**	Parti Socialiste, fondé en 1896. Le socialisme argentin est bouleversé et fracturé par l'avènement du péronisme. En 1958, une scission donne lieu à la création du PSA (Parti Socialiste Argentin) et du PSD (Parti Socialiste Démocratique). En 1972, le PSA se sépare en deux : le PSP (Parti Socialiste Populaire) et un groupe plus petit forment le PSA (Parti Socialiste Authentique). En 1991, le PSD et le PSP forment la coalition Unité Socialiste. Tous les deux participent aux *Frente Grande*, FREPASO et à l'Alliance. En 2002 a lieu la fusion du PSD et du PSP dans l'actuel PS. Pour sa part, le Parti Socialiste Authentique participe au *Frente Grande* jusqu'à 1995. Le parti est allié au *Encuentro Popular* et au *Frente del Sur* (du cinéaste Fernando Solanas). *Partido Socialista*.
PSur-MPsur	Projet Sud surgi comme parti politique en 2002 à partir de l'initiative du cinéaste Fernando Pino

	Solanas. Cependant, les formalités de création du parti ne sont pas accomplies et le parti ne présente pas des candidats en 2003. Project Sud resurgit en 2007 comme la coalition électorale Projet Sud, Mouvement Politique, Social et Culturel qui réunit les partis BAPT et PSA. Dès lors, le Mouvement Projet Sud fonctionne comme parti (réunions politiques, assemblées militantes) mais ce n'est qu'en 2013 qu'il rassemble le nombre d'adhérents nécessaires pour être reconnu comme un parti politique par la justice électorale. Les deux principaux districts dans lequel le registre partisan est obtenu sont la province de Buenos Aires et la Ciudad de Buenos Aires. *Proyecto Sur, Movimiento Politico, Sociall y Cultural*.
PT (Brésil)	Parti des travailleurs (Brésil). Son histoire remonte aux grèves dans l'industrie métallurgique menées par Luis Inácio Lula da Silva. Depuis 1978, les syndicalistes s'engagent dans la construction du parti (fondé en 1980) et de la Centrale Unique des Travailleurs (fondée en 1983). Dans son développement, le parti comptera sur le soutien logistique procuré par la CUT. *Partido dos Trabalhadores*.
PTS	Parti des Travailleurs Socialistes. Parti trotskiste crée en 1988 à partir d'une scission du Mouvement au Socialisme (MAS). *Partido de los Trabajadores Socialistas*.
SI	Solidarité et Égalité. Formé par un groupe de députés dissidents de l'ARI à la fin 2007. Certains sont des anciens membres du Frente Grande-FREPASO. On y trouve bon nombre des syndicalistes de CTERA entrés en politique dans les années 1990 et début des années 2000 (Delia Bisutti, Eduardo Macaluse, et Marta Maffei). En 2009, le groupe s'associe à la Nouvelle Rencontre de Martin Sabbatella dans la provence de Buenos Aires et au MPSur dans la Capitale. Par la suite, une partie des élus rejoint la Nouvelle Rencontre (Delia Bisutti), d'autres intégrent l'Unité Popualire (Eduardo Macaluse et Marta Maffei). *Solidaridad e Igualdad*.
UCR	Union Civique Radicale ou radicalisme. Parti politique créé en 1891. *Unión Cívica Radical*. Après la transition démocratique, deux présidents radicaux assument le pouvoir : Raúl Alfonsín (1983-1989) et Fernando de la Rúa (1999-2001). Celui-ci dans une coalition avec le *Frente Grande*-FREPASO appelée l'Alliance.
UNEN	Coalition électorale constitué en 2013 dans la Capitale Fédérale. Son étiquette n'est pas un acronyme, mais la conjugaison du verbe « unir » dans la troisième personne du pluriel. Il signifie l'union de partis de gauche et de droite dans l'opposition au gouvernement. L'accord est intégré par Proyecto Sur, ARI-CC, PS, PSA, Mouvement Libres du Sud et l'UCR.
UP	Instrument Électoral pour l'Unité Populaire (ou Unité Populaire). Parti créé par le fondateur l'ancien secrétaire général de la CTA, Victor de Gennaro. Il surgit en 2008 comme parti de district (province de Buenos Aires) mais n'accomplit les formalités pour l'obtention du registre électoral qu'à la fin 2009. L'idée du syndicaliste est de réunir d'autres partis provinciaux (comme BAPT) dans une confédération nationale appelée UP. Mais après la réforme électorale de 2009 les confédérations sont interdites, les partis locaux doivent fusionner dans le parti national. À partir de 2010 le parti fonctionne comme une structure nationale mais ce n'est qu'en 2013 qu'il réunit 5 partis provinciaux, conditions nécessaire pour obtenir le registre auprès de la justice électorale. *Instrumento Electoral por la Unidad Popular*.

Syndicats et Mouvements sociaux

AFDD	Association de Familles de Personnes Détenues et Disparues. Organisation DDHH créée en 1975. *Agrupación de Familiares de Detenidos Desaparecidos*.
AGRUPE	Groupement des syndicats péronistes. Créé en 1980 par des syndicats ayant appartenu aux 62 organisations péronistes *Agrupaciones Gremiales Peronistas*.
ANUSATE	Groupement National Unité et Solidarité de l'Association des Travailleurs de l'État. Courant syndical d'opposition créé en décembre 1977 au sein de l'Association des Travailleurs de l'État (ATE). Le

groupement sera « officieux » pendant toute la dictature. *Agrupación Nacional Unidad y Solidaridad de la Asociación Trabajadores del Estado*.

APA-CTA Association de personnels au sol. Syndicat fondé en 1944. *Asociación del Personal Aeronáutico.*

APDH Assemblée Permanente des Droits de l'Homme. Organisation DDHH créée en 1975. Parmi les fondateurs on trouve l'évêque de Neuquén Jaime de Nevares et Alfredo Bravo, ancien dirigeant du Parti Socialiste et à l'époque Secrétaire Général de CTERA. Plusieurs personnalités affichent leur soutien à l'APDH comme Raúl Alfonsín, dirigeant de l'UCR ou Adolfo Pérez Esquivel du SERPAJ. L'organisation participe en diverses mobilisations de la CTA (notamment le FRENAPO 2001). *Asamblea Permanente por los Derechos Humanos*.

APYME APYME Assemblée de Petits et Moyens Entrepreneurs. Organisation patronale créée en 1987. Réclame des politiques de développement de l'industrie nationale et du marché interne. Participe à diverses mobilisations de la CTA (Congrès de la Production et du Travail 1993, Marche Fédérale 1994, FRENAPO 2001). *Asamblea de Pequeños y Medianos Empresarios*.

ATE-CTA Association des Travailleurs de l'État. Fondée en 1925 pour représenter les agents de la fonction publique de toutes catégories et dans toutes juridictions (Nationale, Provinciale, Municipale). Toutes les échelles comprises, ATE avance le chiffre de 182 mille adhérents en 1995. Pendant la dictature, le syndicat collabore avec la junte militaire. En 1983, le courant ANUSATE remporte les élections nationales dans plusieurs provinces, et Víctor De Gennaro en devient le Secrétaire Général. Syndicat combatif, ATE est alignée avec la CGT-Azopardo dans l'opposition au gouvernement Menem. En 1991, l'Association rompt avec la Confédération et entreprend la constitution de la CTA. *Asociación Trabajadores del Estado*.

ATTAC Association pour la taxation des transactions financières et pour l'action citoyenne. Organisation altermondialiste. Participe avec la CTA à la deuxième « Rencontre pour une Nouvelle Pensée » (1999) et le FRENAPO (2001).

Barrios de Pie - CTA

Libres du Sud Quartiers debout. Mouvement social créé en 2001. Le courant *Patria Libre* (Patrie Libre), d'orientation nationaliste et militant dans le PI dans les années 1980 en est à l'origine. Ce courant regroupe surtout des profils de classes moyennes universitaires. Dans les années 2000, ses membres s'investissent dans l'organisation d'associations de quartiers populaires et entrent dans la CTA. Son dirigeant, à l'époque, est Humberto Tumini. En désaccord avec la méthode de direction de Luis D'Elía, Quartiers debout quitte la FTV et rejoigne au Bloc Piquetero National en 2001. En 2006, Barrios de Pie lance son propre parti politique, le Mouvement Libre du Sud. *Movimiento Barrios de Pie*. *Movimiento Libres del Sur*.

Bloc Piquetero National Bloc Piquetero National, un espace de coordination structuré en décembre 2001 autour de Pôle Ouvrier et le Parti Ouvrier pour contre le poids de l'alliance entre FTV et CCC. Assume une ligne politique classiste, anticapitaliste et insurrectionnelle. Participent à sa fondation des mouvements Barrios de Pie et MTL qui avaient abandonné les rangs de la FTV. *Bloco Piquetero Nacional*.

CAMYP Confédération Argentine d'Instituteurs (*maestros*) et de Professeurs. Syndicat créé en 1916 qui privilégie une action dépolitisée. Participe à la fondation de CTERA en 1973, mais prends ses distances par la suite. *Confederación Argentina de Maestros y Profesores*.

Caritas Caritas. Antenne argentine créée au milieu des années 1950. C'est une organisation catholique d'aide sociale. *Caritas*.

CCC Courant Classiste et Combatif (CCC). Le CCC est un courant syndical créé par le Parti Communiste Révolutionnaire en 1994. Il déploie des ramifications dans le secteur de mouvements sociaux de retraités et de chômeurs. À partir de 1998, le CCC réalise des barrages de route en partenariat avec la FTV. Participe à diverses mobilisations de la CTA (Marche Fédérale 1994, FRENAPO 2001). *Corriente Clasista y Combativa*.

CELS	Centre d'Études Légales et Sociales. Organisation DDHH fondée en 1979. Participe à diverses mobilisations de la CTA (notamment le FRENAPO 2001). *Centro de Estudios Legales y Sociales*.
CGERA	Confédération Générale d'Éducateurs de la République Argentine. Tentative de fédération des syndicats d'enseignants en 1967. *Confederación General de Educadores de la República Argentina*.
CGT	Confédération générale du travail de la République argentine. Fondée en 1930. *Confederación General del Trabajo de la República Argentina*.
CGT-Azopardo	Fraction de la CGT constituée en 1989 par de syndicats non alignés à la politique du gouvernement Menem. Parmi eux, figurent l'ATE, le CTERA, l'UOM (métallurgie), l'UTA (transports) et La Fraternité (cheminot). La CGT d'opposition est dirigée par Saúl Ubaldini (secrétaire général du syndicat de brasseurs).
CGT-Brésil	Fraction de la CGT constituée en 1979 pour fédérer officieusement des syndicats d'opposition à la dictature militaire, dont la commission des 25 et le courant ANUSATE. Son siège se trouvait Rue Brésil, d'où son nom. En 1981, la CGT-Brésil organise une importante grève générale. Son dirigeant est Saúl Ubaldini (secrétaire général du syndicat de brasseurs).
CGT-CGT	Commission de Gestion et de Travail. Formée en 1978 à la suite de l'irruption de la Commission des 25 dans le contexte de l'intervention de la CGT par la dictature. Il s'agit d'un regroupement informel de syndicats mis sous tutelle du régime militaire ou « dialoguistes » (énergie, métallurgie, plastiques, entre autres). *Comisión de Gestión y Trabajo*.
CGT-Commission des 25	Après le coup d'État de 1976, la CGT est mise sous tutelle militaire. L'année suivante, des syndicats plus pugnaces se regroupent clandestinement (ouvriers de chantiers navals, camionneurs, brasseurs, et le courant ANUSATE). La commission exige la mise en liberté des prisonniers politiques et la normalisation des syndicats. En 1979, elle organise la première grève générale contre la dictature. *Comisión de los 25*.
CGT-San Martín	Fraction de la CGT constituée en 1989 par des syndicats alignés aux réformes néolibérales pilotés par le gouvernement Menem. Parmi eux, figurent UPCN, les syndicats de la construction, des télécommunications, de l'énergie et des cheminots. Cette fraction de la CGT d'opposition est dirigée par Guerino Andreoni (secrétaire général du syndicat d'employés du commerce).
CLAT **CMT**	Centrale Latino-américaine des Travailleurs. Antenne régionale créée en 1954 par la Confédération mondiale du travail (CMT) d'orientation sociale-chrétienne. Son siège se trouve à Buenos Aires. À travers Carlos Custer, ANUSATE obtient le support logistique pour s'organiser en dehors de l'appareil de l'ATE. La CLATE dispense des formations en Argentine et à l'international aux jeunes syndicalistes d'ANUSATE, et embauche Victor De Gennaro et Germán Abdala dans les années 1980. *Central Latinoamericana de Trabajadores*.
CTA	Centrale des Travailleurs Argentins (CTA). Lancée en 1991 comme un Congrès dissident de la CGT, en 1996 elle devient une Centrale à part entière. En 1997, le Ministère du Travail lui accorde l'inscription syndicale (sa démarche d'immatriculation est recevable). Pourtant la personnalité juridique d'organisation syndicale de troisième degré ne le fut jamais donnée.
CTERA-CTA	Confédération des Travailleurs de l'Éducation de la République Argentine. Syndicat créé en 1973. Il a été dirigé par le Socialiste Alfredo Bravo. Pendant la dictature, CTERA fournit un soutien logistique pour l'organisation de l'APDH. Après la transition démocratique, le courant plus politisé et proche du péronisme (liste céleste) se renforce. C'est ainsi qu'en 1989, la direction de CTERA est remportée par Mary Sánchez, Secrétaire Générale du syndicat unique de Buenos Aires (SUTEBA). Quelques années plus tard, elle sera la première femme à siéger au bureau exécutif de la CGT. En 1991, CTERA participe à la formation de la CTA. Pendant toute la décennie, la Confédération maintien des liens étroits avec le *Frente-Grande* FREPASO, puis avec l'ARI au début des années 2000. Plusieurs de ses dirigeants sont élus au parlement national. *Confederación de Trabajadores de la Educación de la República Argentina*.
CUTE-CTERA	Centrale Unificatrice des Travailleurs de l'Éducation. Le regroupement est structuré en 1972 en faveur de la création d'une confédération pour fédérer des syndicats d'enseignants. *Central Unificadora de Trabajadores de la Educación*.

FAA	Fédération Agraire Argentine. Organisation patronale fondée en 1912. Représente des petits et moyens producteurs ruraux. Participe à diverses mobilisations de la CTA (Congrès de la Production et du Travail 1993, Marche Fédérale 1994, FRENAPO 2001). *Federación Agraria Argentina*.
FAECyT-CGT	Fédération Argentine des Employés de Commerce et de Services. Syndicat créé en 1932. *Federación Argentina de Empleados de Comercio y Servicios*.
FATLyF-CGT	Fédération Argentine de Travailleurs de l'Énergie. Syndicat créé en 1948. *Federación Argentina de Trabajadores de Luz y Fuerza*.
FEB	Fédération d'Enseignants de la province de Buenos Aires. Syndicat créé en 1959. *Federación de Educadores Bonaerenses*.
FECOOTRA	Fédération de Coopératives de Travail de la République Argentine. Organisation syndicale créée en 1988. Participe à diverses mobilisations de la CTA (Congrès de la Production et du Travail 1993, Marche Fédérale 1994, FRENAPO 2001). *Federación de Cooperativas de Trabajo de la República Argentina.*
FEDECÁMARAS	Fédération de Chambres et de Centres Commerciaux de la République Argentine. Organisation patronale qui représente des petits et moyens commerçants. Participe à diverses mobilisations de la CTA (Congrès de la Production et du Travail 1993, Marche Fédérale 1994, FRENAPO 2001). *Federación de Cámaras y Centros Comerciales de la República Argentina*.
FETERA-CTA	Fédération des Travailleurs de l'Énergie de la République Argentine. Première fédération de la CTA, organisée en 1995. De façon transversale, regroupe des syndicats issus de différents secteurs de l'énergie : électricité, gaz, mines, pétrole. Son noyau dur est la section Force et Lumière (*Luz y Fuerza*) de *Mar del Plata*. Son secrétaire général est José Rigane. En 1995, FETERA compte 2,2 mille adhérents répartis dans dix provinces. En avril 2001, FETERA fonde le mouvement MORENO, qui associe la production de contre-expertises à des actions contestataires pour réclamer la nationalisation des ressources naturelles (spécialement gaz et pétrole). Parmi les dirigeants du MORENO figure le cinéaste Fernando « Pino » Solanas. *Federación de Trabajadores de la Energía de la República Argentina*.
FETIA-CTA	Fédération de Travailleurs de l'Industrie et Apparentés. Créé en 1999 au sein de la CTA. Son noyau dur est la section locale de l'UOM *Villa Constitución*, dont le dirigeant, Alberto Piccinini, devient le Secrétaire Général de FETIA. *Federación de Trabajadores de la Industria y Afines*.
FJA-CTA	Fédération d'agents du Ministère de la Justice. Créé en 1958. Participe à la création de la CTA en 1991. Federación Judicial Argentina.
FOECyT-CGT	Fédération d'Ouvriers et d'Employés de La Poste et Télécommunications. Syndicat fondé en 1957. *Federación de obreros y empleados de correos y telecomunicaciones*.
FOETRA-CGT	Fédération d'Ouvriers et d'Employés de Téléphonie de la République Argentine. Syndicat fondé en 1960. *Federación de Obreros y Empleados Telefónicos de la República Argentina*.
FRENAPO-CTA	Front National pour la Pauvreté. Initiative Politique lancée par la CTA en 2001 en revendiquant une Assurance Emploi et Formation pour tous les chômeurs et une Allocation Universelles pour tous les enfants. Multisectoriel, le Front est soutenu par des organisations d'étudiants, syndicales, DDHH, des réseaux chrétiens progressistes, et des partis politiques de centre gauche. La mobilisation organise une séquence d'actions qui culmine sur une Consultation Citoyenne à laquelle participent 3 millions de personnes. La votation a lieu dans les jours qui antécédent la rébellion populaire de décembre 2001. Pour les dirigeants de la CTA, le FRENAPO pourrait constituer la voie de reconversion de la Centrale dans l'arène partisane. *Frente Nacional Contra la Pobreza*.
FTNyP	Front Transversal National et Populaire. Organisation sociale créée en 2004 par Edgardo Depetri (syndicaliste de l'ATE et Secrétaire de l'organisation CTA Nationale) pour soutenir le gouvernement kirchneriste. En quelques années, l'organisation qui était à l'origine un courant syndical au sein de la CTA devient une fédération de 61 coopératives de travail, réunissant dix mille adhérents. *Frente Transversal Nacional e Popular*.

FTV-CTA	Fédération de terre, logement et habitat. Crée en 1998 au sein de la CTA. Rassemble un vaste éventail d'acteurs : syndicats, asentamientos, squats, coopératives et centres communautaires, coopératives de logement, communautés ecclésiastiques de base, organisations d'occupants de terres rurales et de paysans, organisations de peuples autochtones. Son noyau dur se trouve à La Matanza, avec la coopérative USO. Son secrétaire général est Luis D'Elía. La FTV devient l'un des plus puissants mouvements de chômeurs piqueteros. Elle maintient des liens étroits avec le CCC. *Federación de Tierra, Vivienda y Hábitat.*
FUA	Fédération Universitaire Argentine. Syndicat d'étudiants créé en 1918. Participe à diverses mobilisations de la CTA (Congrès de la Production et du Travail 1993, Marche Fédérale 1994, FRENAPO 2001). *Federación Universitaria Argentina*.
FUCVAM (Urugay)	Fédération uruguayenne de coopératives de logement pour l'aide mutuelle. Créé en 1970. Le Mouvement d'Occupants et de Locataires (MOI) et la CTA ont des liens avec la FUCVAM. *Federación Uruguaya de Cooperativas de Vivienda por Ayuda Mutua*.
FVC	Fondation logement et communauté. Créée en 1978 par des architectes et assistants sociaux. Prête assistance aux squatteurs du PADELAI. Établi des liens avec les activistes qui constituent le Mouvement d'Occupants et de Locataires (MOI).
IDEP-ATE **IEF-CTA**	Institut de l'État et de la Participation. Il remplace en 1987 l'ancien organisme de formation de l'ATE. L'IDEP a une vocation à produire des contre-expertises et à élaborer des politiques publiques. Son premier directeur a été l'économiste Claudio Lozano. Le modèle de l'IDEP sert de base pour la création de l'Institut d'Études et Formation de la CTA en 1996. Dès lors, Lozano cumule la direction des deux entités. *Instituto de Estudios sobre Estado y Participación*. *Instituto de Estudios y Formación*.
IMFC	IMFC Institut Mobilisateur de Fonds Coopératifs. Organisation syndicale créée en 1958. Participe en diverses mobilisations de la CTA (Congrès de la Production et du Travail 1993, Marche Fédérale 1994, FRENAPO 2001). *Instituto Movilizador de Fondos Cooperativos*.
LADH	Ligue Argentine des Droits de l'Homme. Organisation DDHH fondée en 1937. *Liga Argentina por los Derechos del Hombre*.
MEDH	MEDH Mouvement Œcuménique pour les Droits de l'Homme. Organisation DDHH multiconfessionnelle créée en 1976. Participe en diverses mobilisations de la CTA (notamment le FRENAPO 2001). *Movimiento Ecuménico de los Derechos Humanos*.
Mères et Grand-Mères de la Plaza de Mayo	Association des Mères de la Plaza de Mayo. L'une des organisations DDHH les plus prestigieuses. À partir de 1977, des femmes portant un foulard blanc se rassemblent sur la Plaza de mayo, devant le siège du gouvernement pour demander la réapparition de leurs enfants portés disparus par le régime dictatorial. Parallèlement, certaines Grands-Mères s'organisent en association. Les deux organisations participent à diverses mobilisations de la CTA (Congrès de la Production et du Travail 1993, Marche Fédérale 1994, FRENAPO 2001). *Madres de la Plaza de Mayo*. *Abuelas de Plaza de Mayo*.
MOI-CTA	Mouvement d'Occupants et de Locataires (MOI). Créé en 1991 par une équipe d'activistes et experts (architectes, assistants sociaux, sociologues, avocats) ayant milité dans le PROHA. Le MOI est formalisé comme association civile en 1993. Le mouvement se configure comme un réseau de squats organisés en coopératives autogérées. À la fin des années 1990, il coordonne 15 coopératives impliquant 350 familles. Le MOI est intégré à la CTA depuis sa formation. Il est connecté à des réseaux internationaux comme la FUCVAM et le SELVIP. *Movimiento de Ocupantes e Inquilinos*.
MORENO	Mouvement pour la Récupération de l'Énergie Nationale Orientatrice. *Think Tank* fondé en 2002 par la Fédération de l'énergie de la CTA (FETERA) et le cinéaste Fernando Pino Solanas. Le MORENO réunit des experts et des organisations sociales autour de la problématique de la souveraineté énergétique et s'attache à produire des diagnostics du secteur ainsi qu'à mettre au point une nouvelle conception de l'énergie comme bien social. L'objectif est la renationalisation des entreprises privatisées (pétrole, gaz et énergie électrique). Le mode d'action du MORENO combine savoirs techniques pourvus par l'équipe de la FETERA et des militants experts d'organisations sociales, la notoriété médiatique de Fernando Solanas qui facilite la publication de tribunes dans le quotidien Página/12670, et les réseaux militants

	de la CTA qui se mobilisent pour des actions coup de poing. *Movimiento por la Recuperación de la Energía Nacional Orientadora*.
MPSC	Mouvement Politique Social et Culturel. Initiative lancée par la CTA en décembre 2002 lors du 6ème Congrès de délégués à *Mar del Plata*. Son objectif est d'organiser la communauté pour recréer une nouvelle forme d'institution, de nouvelles formes de conscience et de culture qui rendront possible l'affirmation d'un nouveau modèle d'État. Pendant des années, le projet reste flou sur les intentions de constituer ou pas un parti politique. Le MPSC prend forme avec l'organisation de la Constituante Sociale en 2006. En 2010, est créé l'Instrument Électoral pour l'Unité Populaire (UP), parti politique dirigée par Víctor De Gennaro. *Movimiento Político, Social y Cultural*.
MST-TV -CTA	Mouvement des Sans-Emploi Tereza Vit. Organisation de chômeurs créée en 2002 comme une branche du parti Mouvement Socialiste des Travailleurs (MST) d'orientation trotskyste. Dès sa création, l'organisation piquetera intègre la CTA. *Movimiento Sin Trabajo Tereza Vive*.
MTA	Mouvement des Travailleurs Argentins. Courant dissident à l'intérieur de la CGT fondé en 1994. Regroupe des syndicats opposés aux politiques néolibérales. Parmi les plus importants figurent le syndicat de Camionneurs (dirigé par Hugo Moyano), le syndicat de personnel de cabine - *Aeronavegantes* (dirigé par Alicia Castro) et l'Union de Travailleurs de Transports en Commun - UTA (dirigée par Juan Manuel Palacios). Pendant les années 1990, le MTA et la CTA organisent conjointement des grèvent. Le MTA participe à la Marche Fedérale (1994). *Movimiento de los Trabajadores Argentinos*.
MTL-CTA	Mouvement Territorial pour la Libération. Coopérative de logements créée en 2001 avec le soutien du Parti Communiste Argentin (PC). À sa création le MTL intègre la CTA où il participe à la constitution du Courant Syndical Classiste de gauche radicale. En 2002, le MTL abandonne la FTV puis la CTA en désaccord avec la stratégie organisationnelle de la FTV. Le mouvement reviendra à la CTA quelque temps plus tard. À partir de 2003, son dirigeant, Carlos Chile, occupe des postes au bureau exécutif CTA Nationale, puis le Secrétariat Général CTA Capitale (2010-2014). *Movimiento Territorial de Liberación*.
Pôle Ouvrier	Le Pôle Ouvrier surgit en décembre 2000 comme une branche sociale du Parti Ouvrier (PO), d'inspiration trotskyste. Profitant de la structure territoriale du PO, le mouvement se développe dans majorité des provinces argentines (300 cantines populaires en septembre 2002). Par ailleurs, de nombreux dirigeants du Pôle sont issus des rangs du parti. Le Pôle Ouvrier et le PO encouragent une ligne d'action « insurrectionnelle », en particulier en 2001. *Polo Obrero*.
PROHA	Centre d'études de l'habitat. Créé au milieu des années 1980 par l'architecte et enseignant Néstor Jeifetz à la faculté d'architecture de l'Université de Buenos Aires. À la fin de la décennie, l'équipe intervient dans des squats de la ville de Buenos Aires, dont le PADELAI. En 1991, il devient le Mouvement d'Occupants et de Locataires (MOI). *PROHA*.
SAON-CTA	Syndicat d'ouvriers des chantiers navals. Créé en 1917, participe à la fondation de la CTA en 1991. *Sindicato Argentino de Obreros Navales*.
SEDECA	Secrétariat de liaison de Communautés autogérées. Créé par des jésuites en 1980. Assiste les squatteurs du PADELAI. Établi des liens avec les activistes qui constituent le Mouvement d'Occupants et de Locataires (MOI). C'est à travers le dirigeant du SEDECA, prêtre Pichi, que les activistes du MOI entrent en contact avec la fédération de coopératives uruguayennes (FUCVAM). *Secretariado de Enlace de Comunidades Autogestionarias*.
SELVIP	Secrétariat Latino-Américain de Logement Populaire. Réseau de coopératives de logement créé en 1990. Il regroupe l'Union de mouvements de logements de São Paulo (*União dos Movimentos de Moradia*), la fédération uruguayenne FUCVAM, le Mouvement d'Occupants et de Locataires (MOI) et par la suite le Mouvement de *Pobladores* (Venezuela). Ce réseau permet au MOI de s'internationaliser et de s'imprégner du modèle de coopérativisme autogéré. *Secretaria Latinoamericana de Vivienda Popular.*
SERPAJ	Service Paix et Justice. Réseaux DDHH constitué en 1974 à Medellin (Colombie) qui se déploie dans plusieurs pays latino-américains. L'activiste argentin Adolfo Pérez Esquivel est désigné secrétaire

	général et responsable de l'antenne Argentine. Le SERPAJ est un point de rencontre de plusieurs personnages qui convergent au sein de la CTA. L'économiste Claudio Lozano et l'instituteur Luis D'Elía y ont travaillé. Le service est fréquenté par les syndicalistes Victor De Gennaro, Germán Abdala et Carlos Custer, mais aussi par le cinéaste Fernando Pino Solanas. Dans les années 1980, le SERPAJ contribue à l'organisation d'asentamientos dans la province de Buenos Aires. Il participe à diverses mobilisations de la CTA (Congrès de la Production et du Travail 1993, Marche Fédérale 1994, FRENAPO 2001). *Servicio Paz y Justicia*.
SITEBA-CTA	Syndicat de Travailleurs et de Travailleuses d'Entités Bancaires et Financières (SITEBA). Créé en 2011 au sein de la CTA, il obtient l'immatriculation syndicale en 2019. Son Secrétaire Général est José « Pepe » Peralta. *Sindicato de Trabajadores y Trabajadoras de Entidades Bancarias y Financiera*.
SMATA-CGT	Syndicat de Mécaniciens du Transport Automobile. Fondé en 1945. *Sindicato de Mecánicos y Afines del Transporte Automotor*.
SUPE-CGT	Syndicats Unis des Pétroliers de l'État. Fondé en 1946. *Sindicatos Unidos de Petroleros del Estado*.
SUTEBA-CTERA-CTA	Syndicat Unifié des Travailleurs de l'Éducation de Buenos Aires. Fondé en 1986, il devient l'un de plus importants syndicats d'enseignants. Assume une ligne politisée. Sa première secrétaire générale fut Mary Sánchez de l'Union des Enseignants de La Matanza (UDEM). Le syndicat est affilié à CTERA et participe à la fondation de la CTA en 1991. *Sindicato Unificado de Trabajadores de la Educación de Buenos Aires*.
SUTNA-CTA	Syndicat de travailleurs du caoutchouc. Participe à la fondation de la CTA en 1991. *Sindicato Único de Trabajadores del Neumático Argentino*.
Tupac Amaru	Organisation fondée en 1999 avec le soutien de l'ATE locale, et suite à l'ouverture d'une soupe populaire à l'attention des enfants. Elle porte la caractéristique d'une organisation éthique de chômeurs, dans le sens où sont revendiquées racines, traditions et cultures des peuples amérindiens desquels descendent la majorité de ses membres. L'organisation de quartier change d'envergure à partir de 2004, quand elle bénéficie de fonds du programme d'urgence habitationnel mis en place par le gouvernement Kirchner. En 2008, la coopérative de logement est un acteur à part entière dans l'urbanisation des quartiers défavorisés. Elle avait bâti 1500 logements sociaux dans différentes localités de la province de Jujuy. Le principal ensemble résidentiel compte un centre éducationnel, un centre de santé, une garderie communautaire, un terrain sportif. Par ailleurs, la Tupac Amaru a développé sa coopérative en ouvrant une usine de matériels de construction et un atelier textile. Celui-ci, avec 240 travailleurs, approvisionne la communauté, mais aussi le commerce local et des commandes publiques (Ministère de Développement Social). Étant donné le modèle de financements de la coopérative, des liens étroits ont été tissés avec le gouvernement National. D'après les données avancées par la presse, la coopérative gère 200 millions de pesos en 2009. En avril 2008, la Présidente Cristina Kirchner inaugure l'atelier textile.
UDA-CGT	Union des Enseignants Argentins. Fondé en 1954 et aligné à l'orthodoxie péroniste pendant les années 1960 et 1970. *Unión Docentes Argentinos*.
UOCRA-CGT	Union Ouvrière du bâtiment de la République Argentine. Syndicat fondé en 1944. *Unión Obrera de la Construcción de la República Argentina*.
UOM villa Constitución-CTA	Section locale de l'UOM, dans la municipalité de *Villa Constitución* dans la province de Santa Fe. Son secrétaire général est Aberto Piccinini. Depuis 1991, la section participe au processus de séparation de la CGT et de construction de la CTA.
UOM-CGT	Union Ouvrière de la métallurgie. Syndicat fondé en 1943. *Unión Obrera Metalúrgica*.
UPCN-CGT	Union du Personnel Civil de la Nation. Créé en 1948, l'UPCN est le syndicat majoritaire au sein de la bureaucratie de l'État National en fédérant 70 % des fonctionnaires. *Unión Del Personal Civil De La Nación*.

USO **FTV-CTA**	Coopérative Union, Solidarité et Organisation. Créée en 1986 pour gérer la régularisation des terres et l'urbanisation de l'*asentamiento El Tambo*. Dans les années 1990, USO devient le noyau du réseau de quartiers populaires de La Matanza (red barrios). À partir de 1996, commence son rapprochement à la CTA et la constitution de la Fédération de terre, logement et habitat (FTV). Son dirigent est Luis D'Elía. *Cooperativa Unión, Solidaridad y Organización*.
UTE-CTERA-CTA	Union des Travailleurs de l'Éducation. Son origine remonte à 1957 avec la fondation de l'Union d'Enseignants du Primaire (*Unión de Maestros Primarios*). En 1992, le syndicat change de nom et devient l'UTE. Il représente des enseignants exerçant dans la Capitale Fédérale. Affilié à CTERA et à la CTA. *Unión de Trabajadores de la Educación*.
UTPBA-CTA	Union des Travailleurs de la Presse de Buenos Aires. Syndicat qui fédère des employés de la presse du Grand Buenos Aires (Capitale Fédérale et petite couronne). L'UTPBA est affiliée à la CTA. *Unión de Trabajadores de Prensa de Buenos Aires*.

Autres Acronymes

ALCA	Zone de libre-échange des Amériques. Initiative poussée par les États-Unis en 1994 visant la suppression de droits de douane entre les pays du continent (à l'exception de Cuba). L'accord n'a jamais vu le jour. *Área de Libre Comercio de las Américas*.
CABA	*Ciudad* Autonome de Buenos Aires. Dénomination de la Capitale Fédérale après la réforme constitutionnelle de 1994. CABA est doté d'une autonomie administrative et budgétaire. Son statut est équivalent à celui d'une province.
CEDINCI	Centre de documentation et d'enquêtes de la Culture des gauches en Argentine (Buenos Aires, Capitale Fédérale). C'est l'une des archives que nous avons consultée pour notre enquête. *Centro de Documentación e Investigación de la Cultura de Izquierdas.*
CIPPEC	Centre d'Implémentation de Politiques Publiques pour l'Équité et le Développement. Think Tank créé en 2000. *Centro de Implementación de Políticas Públicas para la Equidad y el Crecimiento*.
CNE	Chambre Nationale Électorale, c'est l'autorité judiciaire chargée de l'application de la législation électorale. Dans le texte, quand on parle de la Justice Electorale on fait référence à la CNE. *Cámara Nacional Electoral*.
FMI	Fonds Monétaire International.
INOS	Institut National de Mutuelles. Organisme public. *Instituto Nacional de Obras Sociales*.
MERCOSUR	Marché Commun du Sud. Union douanière créée en 1991 entre l'Argentine, le Brésil, le Paraguay et l'Uruguay. *Mercado Comun del Sur*.
PADELAI	Patronat des enfants. Institution philanthropique fondée en 1892 et déstructurée dans les années 1970. Au milieu des années 1980, les pavillons non occupés sont squattés. *Patronato de la Infancia*.
UBA	Université de Buenos Aires. Fondée en 1821. *Universidad de Buenos Aires*.
YPF	Gisement pétrolifère d'État. Entreprise publique créée en 1922 et privatisée en 1992. Elle est rachetée par la multinationale espagnole REPSOL. *Yacimientos Petrolíferos Fiscales*.

Le tirage de la thèse a été imprimé par le service de reprographie du Centre Pouchet-CNRS.

59-61 rue Pouchet 75017.